Vies de Saints illustrées

Éditées par C. Paillart

tome 1

Réédition en 2020 par
canadienfrancais.org
à partir du fac-similé
des brochures individuelles

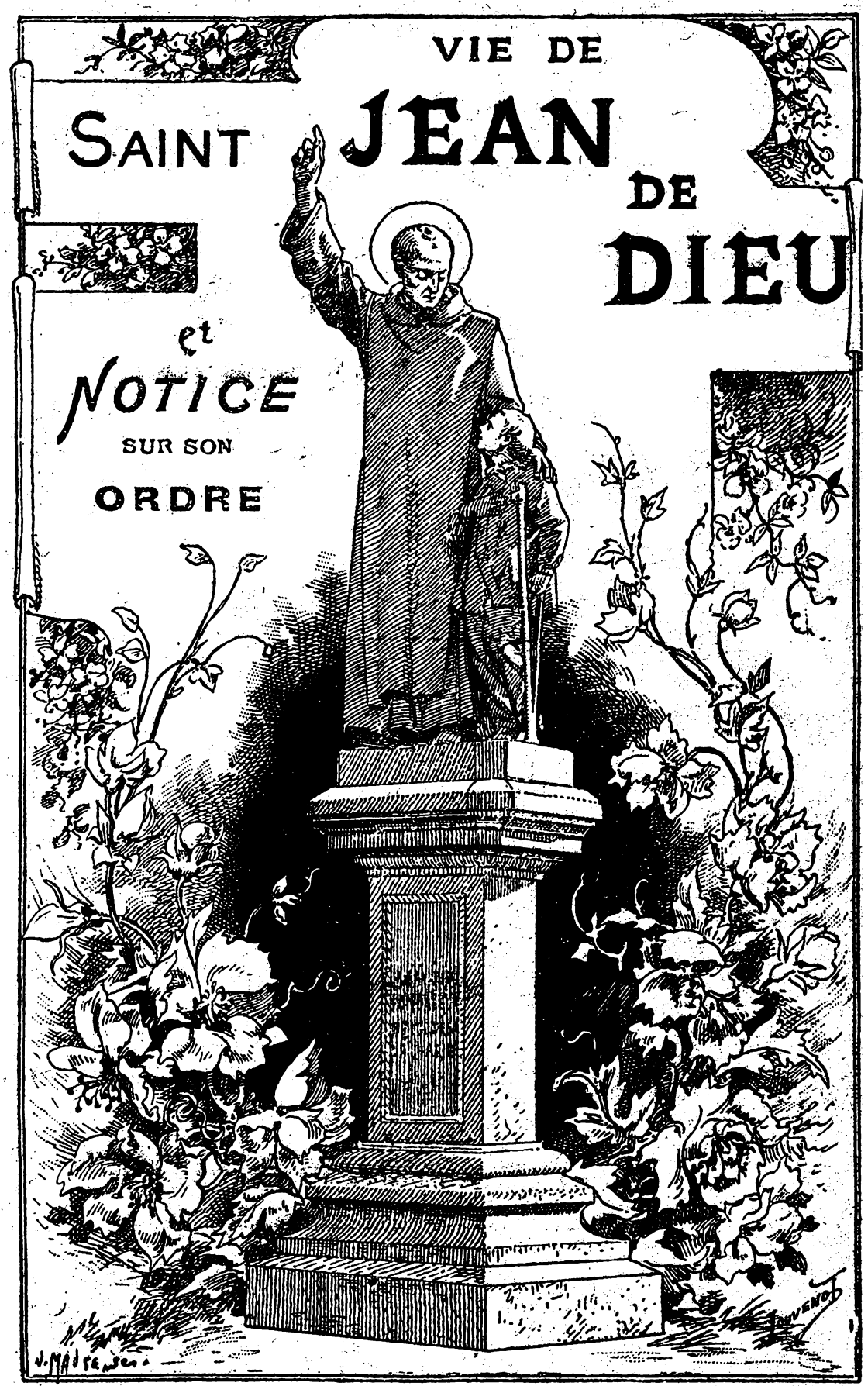
1. Vie de Saint Jean de Dieu, et notice sur son ordre (1495)
2. Petite vie populaire de Saint Anthelme, chartreux et évêque de Belley (1107-1178)
3. Saint Jean Berchmans de la compagnie de Jésus, patron de la jeunesse (1599)
4. Petite vie illustrée de Garcia Moreno (1824)
5. Le mois de Marie
6. Vie de Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne (1568)
7. Saint Louis Roi de France (1214)
8. Vie de Sainte Jeanne Françoise de Chantal, fondatrice et 1ère religieuse de la Visitation de la Sainte Vierge Marie (1572)
9. Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus (1491)
10. Vie admirable du vénérable J.-B.-M. Vianney, curé d'Ars (1786)
11. Petite vie illustrée de Saint Jean-François Régis de la Compagnie de Jésus (1597)
12. Vie de Sainte Geneviève (422)
13. Vie admirable du saint mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre (1748)
14. Vie de Sainte Germaine Cousin (1579)
15. Vie de la mère Alix Le Clerc (1574)

P. RAPHAËL MEYER

VIE DE SAINT JEAN DE DIEU

et

NOTICE SUR SON ORDRE



ABBEVILLE

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Permis d'imprimer :

† LÉON,
Evêque d'Amiens.

Imprimatur :

Lugduni die 28 novembris 1897.

F. ARBOGASTUS MENÉTRÉ,
Provincialis.

VIE
DE
S^t JEAN de DIEU

Saint Jean de Dieu naquit le 8 mars 1495 à Montemor-o-Novo, petite ville du diocèse d'Evora, en Portugal. Le jour de la naissance de notre saint, Montemor-o-Novo fut témoin d'un double miracle : le ciel voulait saluer par des prodiges le bonheur qu'apportait à la terre la naissance de cet enfant. On entendit soudain les cloches de l'église paroissiale sonner à grande volée, comme s'il se fut agi d'annoncer aux fidèles quelque évènement extraordinaire. On accourt, on se rassemble, on s'informe. De quoi s'agit-il? Nul ne peut répondre. On court à l'église pour interroger les sonneurs. Quelle surprise ! on n'y voit personne et cependant les cloches sont toujours en mouvement et font retentir leur joyeux carillon sans qu'aucune main d'homme en entretienne le mouvement. En même temps, on voit sur la maison d'André Ciudad et de Thérésa une colonne de feu et

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

de lumière s'élever et resplendir. La femme de Ciudad vient de mettre au monde son premier-né qui reçut au baptême le nom de Jean et qui deviendra le grand saint Jean de Dieu.

Les parents de notre saint n'avaient ni la noblesse ni la fortune qui servent ordinairement à attirer l'admiration des gens du siècle; ils étaient de condition médiocre, connus de toute la ville et unanimement estimés à cause de leurs vertus.

Comme on le suppose bien, les pieux parents se firent un devoir d'imprimer dans l'âme de leur fils l'amour et la crainte de Dieu; ils le formèrent de bonne heure aux exercices de la piété. Le petit Jean avait au reste sous les yeux, dans la maison paternelle, des exemples de toutes les vertus chrétiennes, surtout de la charité, fruit d'une foi vive et ardente. Un jour que ses parents pieux et charitables avaient accueilli sous leur toit hospitalier un prêtre qui se rendait en Espagne, la description que ce prêtre fit de la magnificence des églises de Madrid, frappa vivement l'imagination du jeune Jean âgé de huit ans. Que les desseins de la divine Providence sont impénétrables! Quelle épreuve allait peser sur cette famille hospitalière, jusqu'alors si paisible et si heureuse. L'unique enfant de Ciudad et de Thérésa, qui avait fait leur bonheur, abandonna à l'insu de ses parents, la maison paternelle, et courut rejoindre ce prêtre qui venait de recevoir une si généreuse hospitalité. Dieu l'avait ainsi permis. Les parents recherchèrent et firent chercher le pauvre fugitif, car ils n'auraient pas osé soupçonner le prêtre de leur avoir ravi leur enfant. Après bien des démarches et des informations, il fallut y renoncer et tout espoir de le retrouver était perdu. La mère désolée ne put survivre à la perte de son fils chéri et elle mourut de chagrin vingt jours après; le père quitta alors le monde et se retira dans un couvent de Franciscains où il prit l'habit et y mourut en odeur de sainteté.

Arrivé à Oropesa, le prêtre y laissa son petit compagnon de route et continua seul son voyage; Dieu veillera sur le jeune Ciudad, car il veut en faire un grand saint, un père des pauvres et le fondateur d'un Ordre religieux. A Oropesa, Jean fut reçu par un homme de bien qui s'intéressa au petit fugitif et le regarda comme un orphelin que la divine Providence lui confiait, aussi se fit-il un devoir de remplacer ses

parents auprès de lui. Il avait quatorze ans lorsque son bienfaiteur jugea à propos de l'employer aux travaux des champs; il lui fit d'abord porter aux bergers la nourriture et les autres choses dont ils pouvaient avoir besoin. Mais à la louable façon dont Jean sut s'acquitter de cet emploi, le Majoral, ou *chef des bergers*, lui en confia un plus important et la garde d'un troupeau lui fut donnée. Ce fut pendant ce temps que Jean fit de rapides progrès dans la piété et qu'il montra une

tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge. Outre le Rosaire, il récitait encore chaque jour vingt-quatre *Ave Maria*, en l'honneur des vingt-quatre années que la Sainte Vierge a passées sur la terre après l'Ascension de son divin Fils. Cependant ces pratiques de piété n'empêchaient nullement le jeune

Saint Jean de Dieu gardant les troupeaux.

berger d'accomplir fidèlement ses devoirs d'état; bien plus sa conduite édifiante lui acquit l'estime et l'admiration de tous, et le Majoral sut lui aussi apprécier les vertus de son protégé. Il lui confia l'intendance de ses propres biens et enfin lui proposa sa fille en mariage. Jean consulta avant tout sa bonne Mère du Ciel et refusa cette offre. Bien plus, voulant se soustraire aux instances de son maître, il s'enrôla dans l'armée de Charles-Quint alors en guerre avec François Ier. Malheureusement Jean subit l'influence pernicieuse des camps et laissa diminuer en lui la ferveur de son premier âge. Il reprit cependant ses pratiques de piété d'autrefois, après qu'il eut échappé, par la protection de la Sainte Vierge, à un double danger où il faillit perdre la vie. Il dut quitter les camps et il revint à Oropesa chez son bienfaiteur, qui le reçut avec autant de joie et de tendresse que s'il avait été son propre fils. Le Majoral lui confia ses anciennes fonctions et ne tarda pas à lui réitérer la proposition déjà faite une fois. Jean refusa pendant quatre ans cette proposition et afin d'échapper aux sollicitations pressantes du Majoral, il quitta derechef Oropesa pour aller combattre en Autriche les Turcs, ennemis du nom chrétien. Après le siège de Vienne, les troupes espagnoles furent licenciées ; Jean devenu libre fit son retour par mer, débarqua en Gallice au port de Corogne et se rendit de là à Saint-Jacques de Compostelle, où il séjourna quelques jours. Pour la première fois alors, il songea à aller revoir son pays natal et sa famille. Jean avait alors environ trente-quatre ans.

Il arrive à Montemor-o-Novo. Comment sera-t-il reçu par ses parents? Le voilà qu'il s'arrête au seuil de la porte de la maison paternelle. Il frappe : on ouvre. Quel étonnement de part et d'autre ; Jean ne connaît pas la personne qui est devant lui, et lui-même est un inconnu pour elle ; on le repousse. Pauvre Jean, quelle déception ! A force de recherches, il finit par trouver un oncle maternel qui lui apprend la mort de sa mère et la fin édifiante de son père dans un couvent de Lisbonne. Ces nouvelles plongent Jean dans une grande douleur, il est surtout affligé d'avoir été la cause de la mort de sa mère. Après avoir remercié son oncle de l'hospitalité qu'il lui avait offerte, Jean, pénétré de regrets, reprit le chemin de l'Espagne. Arrivé à Séville, il se mit au service d'une dame fort riche, pour garder les troupeaux.

Cependant Jean apprit qu'en Afrique les Maures persécutaient cruellement les chrétiens détenus prisonniers. Il résolut donc d'aller lui-même les secourir et même d'en délivrer quelques-uns par le sacrifice de sa propre liberté. Ayant rencontré à Gibraltar, au moment de s'embarquer, un gentilhomme portugais que le roi Jean III avait dépouillé de ses biens et banni du royaume pour être conduit à Ceuta, en Afrique, il

voulut le servir gratuitement. Pour procurer à ce pauvre exilé et à sa famille infortunée le pain quotidien, Jean alla travailler aux fortifications de Ceuta. Dans la suite, Jean de Dieu confia à plusieurs personnes que le service chez ce gentilhomme avait été pour lui la source de toutes les grâces qu'il reçut de la bonté de Dieu pour exercer la charité envers le prochain.

Mais la joie si douce et si pure qu'il éprouvait dans cet exercice de vraie charité fut troublée par un évènement qui plongea Jean dans une profonde affliction.

La Sainte Vierge secourt saint Jean de Dieu dans un grand danger.

Les ouvriers occupés aux fortifications de Ceuta étaient parfois maltraités à tel point que plusieurs d'entre eux se réfugièrent chez les Maures d'une ville voisine où ils apostasièrent ensuite. Un de ces malheureux apostats était compatriote de notre saint et cette circonstance rendit cette apostasie plus sensible à Jean. Il en fut même si frappé qu'il perdit le calme, le repos et la paix de son âme. Le trouble et la frayeur s'emparèrent de son esprit; il crut que ses péchés avaient attiré ce malheur sur son compatriote. Il pria le Seigneur de l'éclairer et implora l'assistance de la Sainte Vierge. Puis il alla trouver, au couvent de Ceuta, un père Franciscain, renommé pour sa science et sa sainteté. Jean découvrit à l'homme de Dieu son âme, ses tentations et ses troubles. Le bon religieux consola son pénitent et fut d'avis qu'il quittât Ceuta et retournât en Espagne; notre saint se soumit et obéit sans hésiter un seul instant. Il prit congé de la famille du gentilhomme que le roi rappela peu après de l'exil pour le rétablir dans tous ses biens et sa première dignité.

Arrivé à Gibraltar après une traversée très périlleuse, Jean se rendit tout d'abord dans une église pour y remercier Dieu de lui avoir conservé la vie. Il séjourna quelque temps dans cette ville où il se fit libraire dans le but d'exercer la charité envers le prochain, en lui procurant de bons livres à un prix peu élevé. Toutefois, il ne se contentait pas d'exercer son pieux négoce dans la seule ville de Gibraltar, mais il parcourait encore les villages d'alentour. Un jour que Jean cheminait en pleine campagne, avec une balle de livres sur les épaules, il aperçoit, faisant la même route que lui, un petit garçon de belle et noble physionomie, mais pauvrement vêtu et marchant nu-pieds. Jean tout ému offre au petit voyageur sa propre chaussure; l'enfant l'essaie en souriant, puis la rend aussitôt à son bienfaiteur. La charité du serviteur de Dieu devint ingénieuse, il offrit au petit garçon ses épaules et prit dès lors la résolution de marcher toute sa vie, nu-pieds. Passant près d'une fontaine, Jean demanda à l'enfant de le déposer un instant à terre, tandis qu'il ira boire à la fontaine. Le saint avait à peine fait quelques pas que le petit Jésus l'appelle et se manifeste à lui plein de majesté et de gloire; il lui montra une grenade entr'ouverte par le milieu et surmontée d'une

croix, et lui dit : « *Jean de Dieu, Grenade sera ta croix.* » Et il disparut.

Jean obéit à la voix du Seigneur, quitte Gibraltar et se rend à Grenade pour s'y sanctifier par les souffrances et les humiliations d'abord et ensuite par sa charité envers les pauvres et les malades ; il était alors âgé d'environ quarante-deux ans.

Le jour de la fête de saint Sébastien, Jean se rendit dans le sanctuaire dédié à ce saint martyr, soit pour y faire ses dévotions, soit pour y entendre prêcher le célèbre Jean d'Avila, béatifié par Léon XIII. La parole du bienheureux apôtre de l'Andalousie toucha tellement Jean de Dieu, il y fut saisi d'un si vif sentiment de contrition extraordinaire et de désir d'humiliations, qu'à peine le sermon fini, il remplit l'église de ses cris et de ses sanglots. Il déteste publiquement sa vie passée, se frappant la poi-

L'Enfant-Jésus apparaît à saint Jean de Dieu lui montrant une grenade surmontée d'une croix.

trine et demandant miséricorde. Sorti de l'église, il crie plus fort encore sur les chemins et dans les rues de la ville, se meurtrissant le visage, s'arrachant la barbe et les cheveux, frappant la tête contre les murs, se roulant dans la boue et criant de toutes ses forces : *Miséricorde.* Il rentre enfin chez lui tout couvert de boue et de sang ; puis il distribue les images et les livres de piété, donne son argent et ses meubles et recommence sa pénitence publique. La populace et les enfants le poursuivent à coups de pierres et se moquent de lui. Arrivé à la cathédrale il continue à crier *miséricorde* jusqu'à ce qu'enfin quelques personnes l'eussent conduit à Jean d'Avila qui reçut sa confession.

Jean de Dieu, rassuré et consolé par les paroles du vénérable prêtre, sortit de la cathédrale et rechercha de nouveaux mépris et les opprobres de la populace. Il fut enfin conduit par quelques hommes charitables à l'hôpital royal dans le quartier des aliénés. O humilité profonde de Jean de Dieu ! O pénitence admirable ! Quoi, vous voulez passer pour fou, vous qui possédez la vraie sagesse ! Après quelques jours de repos, le nouveau venu fut soumis au traitement employé alors pour guérir ou calmer les aliénés. Ce traitement consistait à lier le patient et à le frapper à coups redoublés sur la chair nue. Quel martyre pour ces pauvres malheureux ! Jean le comprit, aussi eut-il compassion de ses compagnons de souffrances et extrêmement affligé de les voir traités de la sorte, il s'écria : « *Plaise à Dieu, qu'il vienne un temps, où, ayant moi-même un hôpital à ma disposition, je pourrai recevoir et soigner ces pauvres aliénés, je les traiterai bien autrement.* » Ce souhait devait être réalisé et aujourd'hui encore les enfants de Jean de Dieu reçoivent et soignent dans leurs hôpitaux ces pauvres aliénés que le monde méprise et abandonne.

Bientôt après le célèbre Jean d'Avila ordonna à son pénitent de mettre fin à sa folie volontaire ; Jean obéit et demanda la permission de circuler dans l'hôpital et de servir les autres malades. Il sortit enfin de l'hôpital pour communiquer au monde les effets de sa sagesse et de sa charité, mais il voulut auparavant faire le pèlerinage de Notre-Dame de Guadalupe. Etant arrivé dans ce célèbre sanctuaire d'Espagne, il chercha des yeux la statue miraculeuse, qu'un rideau cachait ordinairement aux yeux du

public. Jean récita en l'honneur de Marie le *Salve Regina* et quand il prononça : « *illos tuos misericordes oculos ad nos converte* » le rideau fut tiré par une main invisible et notre saint put contempler à loisir la statue de la bonne Mère. En outre, Marie remit son divin Fils entre les bras de son fidèle serviteur.

De Guadalupe il se dirigea vers Oropesa

pour revoir ses anciens bienfaiteurs ; là il guérit une femme d'un horrible ulcère par un acte aussi héroïque qu'admirable.

Le voilà enfin revenu à Grenade. Désormais ses journées se passeront à visiter et à soulager les pauvres ; ses nuits seront consacrées à la prière, à la mortification et à un peu de repos.

Etant entré un jour dans l'église Notre-Dame pour

La Sainte Vierge et saint Jean posent sur la tête de saint Jean de Dieu la couronne d'épines de Notre-Seigneur.

y prier devant le grand crucifix qu'on y vénérait, il vit la Très Sainte Vierge et saint Jean l'Evangéliste venir à lui et déposer sur sa tête la couronne d'épines de Notre-Seigneur. En même temps il entendit la Mère de Jésus lui dire : « *Jean, c'est par les épines, les travaux, les souffrances que tu dois mériter la couronne que mon Fils t'a préparée.* »

Quelques jours après il loua une maison pour y recevoir des pauvres malades et des infirmes. Grenade qui avait été le théâtre des humiliations et des pénitences du serviteur de Dieu, va maintenant devenir celui de sa charité et de son dévouement. Le prétendu aliéné d'autrefois va devenir le père des pauvres, le protecteur et la providence des veuves et des orphelins, le fondateur d'un Ordre religieux voué aux soins des malades.

Dès que Jean eut pourvu la maison de toutes les choses nécessaires, il parcourut les rues et les places de la ville pour chercher les pauvres et les infirmes, portant sur les épaules ceux qui ne pouvaient marcher ; la maison fut bientôt remplie de toutes sortes de malheureux.

Cependant quelques bonnes âmes pieuses et charitables, voyant le succès de l'humble infirmier, voulurent prendre part à ses œuvres de charité et vinrent lui offrir des secours de toute nature. Seul il suppléa aux soins multipliés qu'exigeaient tous ses malades, les soulageant dans leurs souffrances, préparant leur nourriture, faisant leurs lits, etc. La nourriture était distribuée aux heures réglées et partout régnait, avec l'esprit de piété et de charité, un ordre parfait. Tous les matins, Jean faisait la prière avec ses pauvres, puis entendait la sainte messe après laquelle il visitait chaque malade, le nettoyait, le pansait, faisait son lit et appropriait toute la maison.

Les médecins venaient également visiter les malades dans l'hôpital et Jean suivait scrupuleusement leurs prescriptions.

Lorsqu'un malade entrait à l'hôpital, il lui lavait les pieds et lui présentait le crucifix à baiser ; puis après l'avoir mis au lit, il l'avertissait charitablement de mettre ordre à sa conscience, comme étant la première et la meilleure préparation au traitement des maladies corporelles. Il engageait quelques prêtres à venir visiter les malades, les instruire, les confesser, etc., car le bon Père songeait surtout aux âmes de ses infirmes.

Saint Jean de Dieu reçoit les malades.

Cependant ses besoins étaient incessants et les aumônes n'arrivaient que péniblement et en quantité insuffisante. Pour procurer des aliments convenables à ses malades qui remplissaient sa maison, Jean, avec une hotte sur le dos et une marmite à chaque bras, sortait vers les neuf heures du soir pour aller quêter des vivres. Il parcourait les rues de Grenade en criant à haute voix : « *Qui veut se faire du bien à soi-même? Ah ! mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes.* » Il reçut d'abord assez peu ; mais dans la suite on lui donnait de l'argent, de la viande, des légumes, etc., et il ne songeait à rentrer que lorsqu'il était chargé de provisions. Avant d'aller prendre un peu de repos, il lui restait encore la vaisselle à laver, les légumes à éplucher, en un mot à préparer le nécessaire pour le lendemain. Une dernière prière pour ses bienfaiteurs et pour les

besoins spirituels et corporels de ses chers malades terminait la journée si bien remplie du serviteur de Dieu.

L'œuvre du saint homme étant connue, les pauvres et les malades vinrent se présenter d'eux-mêmes ; bientôt la maison fut trop petite et il se vit obligé d'en louer une plus spacieuse et plus commode.

Cependant Jean était toujours seul pour soigner tant de malades et pour tenir toute la maison dans cet état de propreté admirable qui lui valut les louanges et la considération des visiteurs de son hôpital. L'archevêque de Grenade, Don Guerrero, vint lui-même, et satisfait de l'ordre qui y régnait, prit dès lors Jean et son établissement sous sa protection.

Si Jean ne trouvait personne qui voulût se joindre à lui pour le service de son hôpital, Dieu lui vint en aide. En effet, le service des pauvres est si agréable à Dieu qu'il trouve bon que les anges s'en occupent. La bonté divine envoya donc à notre saint des esprits célestes pour l'aider dans le soin des malades et pour partager avec lui un si noble ministère ; car servir les pauvres et les malades, c'est servir Jésus-Christ.

Un soir donc qu'il était allé chercher de l'eau à la fontaine de la place pour les besoins de l'hôpital, il se trouva en retard de ses occupations habituelles. Mais, ô merveille ! pendant son absence l'archange saint Raphaël sous la figure et les habits de Jean, le remplaça à son hôpital, lavant la vaisselle, faisant les lits, balayant, préparant la nourriture des malades, etc. A son retour notre saint tout étonné demanda à ses pauvres qui avait eu la bonté de leur rendre ces services. « Père, répondirent-ils, mais c'est vous-même. — *Ah, mes frères,* dit alors Jean, *remerciez Dieu ; en vérité, Dieu aime bien les pauvres puisqu'il envoie ses Anges pour les servir.* » Dans différentes autres circonstances, le même Archange vint encore au secours de Jean, notamment pour l'aider à porter un malade à l'hôpital et pour lui apporter des provisions de pain. Par là nous voyons en quelle estime était au ciel la charité du serviteur de Dieu. Aussi ce saint Archange dit un jour à Jean de Dieu : « *Jean, je suis l'Archange Raphaël envoyé par Dieu pour vous assister dans votre charitable labeur. Le Seigneur m'a confié la garde de votre personne et de tous ceux qui s'associeront à vous. — Nous formons un seul et même Ordre ; car il y a des hommes qui, sous un grossier vêtement, peuvent être les égaux des Anges.*

— *J'ai la charge de protéger tous ceux qui favoriseront vos œuvres de charité.* »

Notre-Seigneur lui-même vint, sous la figure d'un malade, encourager son fidèle serviteur. Jean venait d'admettre un nouveau malade et il se disposait à lui laver les pieds, quand soudain il aperçut aux pieds de celui qu'il avait devant lui, les sacrés stigmates

d'où s'échappaient des rayons de lumière. « *Jean, mon fidèle serviteur,* lui dit alors Notre-Seigneur, *ne vous troublez pas. Je vous visite pour vous témoigner ma satisfaction du soin que vous prenez de mes pauvres ; tout le bien que vous leur faites en mon nom, c'est à moi-même que vous le faites ; je compte tous vos pas, toutes vos démarches ; je vous en récompenserai.* » Puis il disparut.

Jean ne savait rien refuser aux pauvres ; s'il n'avait

Saint Jean de Dieu soignant les malades est aidé de l'archange Raphaël.

rien à leur donner, il offrait ses propres habits à ceux qui étaient plus mal vêtus que lui. S'étant présenté un jour chez Don Sébastien Ramirez, évêque de Tuy et président de la chancellerie royale de Grenade, ce prélat fut tout surpris de le voir revêtu des haillons d'un mendiant auquel Jean venait de donner ses habits. Don Ramirez lui dit de se faire appeler désormais *Jean de Dieu*, nom que l'Enfant Jésus avait déjà donné au père des pauvres; en outre, il fit faire immédiatement sous ses yeux un habit dont il indiqua la forme et il en revêtit Jean, habit ayant à peu près la forme de celui qu'ont porté depuis les religieux de son Ordre. Dès lors notre saint eut des compagnons de sa charité. Les deux premiers disciples de Jean de Dieu, Antoine Martin et Pierre Velasco, avant d'être frères en religion, étaient ennemis acharnés et remplissaient Grenade du bruit de leurs vices et de leurs scandales. Pour les arracher du fond de l'abîme où ils étaient plongés, il ne fallut rien moins qu'un miracle de la grâce opéré par l'intervention de l'admirable charité de Jean de Dieu. Antoine Martin fut entre les premiers disciples de notre saint. le plus dévoué, le plus intelligent et le plus exemplaire. C'est sur lui que le père des pauvres aimait à se reposer de la direction de l'hôpital quand il devait s'absenter, et même il le désigna pour lui succéder dans le gouvernement de l'hôpital. Pierre Velasco devint un modèle admirable de pénitence, d'humilité et de charité ; il se faisait appeler *Pierre le pécheur* et mourut en odeur de sainteté.

Une autre vocation mérite d'être signalée : celle de Simon d'Avila. C'était un homme qui ne croyait pas à la vertu de notre saint et dans le but de le démasquer, il s'était mis à l'espionner dans toutes ses démarches. La patiente charité du serviteur de Dieu finit par convertir le cœur de Simon, et afin de réparer toutes les odieuses calomnies qu'il avait répandues contre le père des pauvres, il supplia Jean de l'admettre au nombre de ses compagnons. Il mourut en odeur de sainteté, après avoir édifié la communauté par ses vertus

De nombreux postulants vinrent s'offrir à Jean de Dieu, qui n'acceptait cependant que ceux chez lesquels il apercevait des marques de vraie vocation, sans se laisser guider par aucune considération d'intérêt temporel.

Si Jean eut des détracteurs, il avait aussi des admi

rateurs de son œuvre. Ce qui porta à son comble la confiance et la vénération du peuple envers notre saint, ce furent deux évènements miraculeux, où nous voyons dans tout leur éclat et l'héroïque charité du saint et le soin particulier que la Providence divine mit à le conserver. Un incendie étant venu à se déclarer au grand hôpital de Grenade, on le vit

s'élancer à diverses reprises au milieu des flammes pour arracher à la mort un grand nombre de malades. Enveloppé de tous côtés par le feu, il y demeura plus d'une demi-heure, de telle sorte qu'on crut un instant qu'il avait péri victime de son dévouement: lorsqu'il reparut, on ne constata d'autre brûlure sur lui que celle de ses sourcils. L'Eglise a inséré ce miracle dans le décret de canonisation. Si les flammes avaient res-

Saint Jean de Dieu lave les pieds d'un pauvre dans lequel il reconnaît Notre-Seigneur Jésus-Christ.

pecté le serviteur de Dieu, les eaux du Xenil débordé devaient le respecter à leur tour.

La sollicitude du père des pauvres ne se bornait pas seulement aux malades de son hôpital, surtout depuis qu'il avait de l'appui et des ressources. Sa charité s'étendait à tous les malheureux qu'il rencontrait, à tous ceux qui le sollicitaient, et même il recherchait

les pauvres honteux. On le voyait assister les veuves et les orphelins, les vieillards et les ouvriers sans travail, les soldats et les étudiants sans ressources. Il recueillait aussi les petits enfants abandonnés qu'il plaçait ensuite en nourrice ; il assistait également des monastères d'hommes et de femmes qui étaient dans la nécessité. Une autre œuvre très difficile, la conversion des femmes et des filles débauchées, exci-

Saint Jean de Dieu sauve les malades du grand hôpital de Grenade dans un incendie.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiqués à la dernière page.

tait encore son zèle. Enfin sa charité était si vaste, qu'elle comprenait même les morts : il ne se contentait pas de les ensevelir, mais il priait et faisait prier pour eux. Pour soigner le corps, Jean de Dieu ne négligeait pas l'âme des pauvres et des malades, et même il ne s'appliquait à soigner les corps que pour arriver à sauver les âmes. A l'exemple du saint fondateur, le religieux de Saint-Jean de Dieu ne doit pas se contenter de soigner ses malades avec patience et charité ; mais pour être vraiment agréable à Dieu, il

doit encore s'efforcer de les gagner à Dieu et de sauver leurs âmes.

Si la charité du saint était sans bornes, ses autres vertus étaient non moins héroïques. Il méditait souvent sur la Passion de Notre-Seigneur et portait toujours un crucifix qu'il baisait fréquemment et le faisait baiser aux autres. Il avait une tendre dévotion pour la Très Sainte Vierge dont il reçut les plus grandes faveurs pendant sa vie et il en fut spécialement assisté à l'heure de sa mort. Autant Jean était tendre et compatissant envers les autres, autant il était dur et sévère pour lui-même. Il était

Saint Jean de Dieu se jette à l'eau pour sauver un jeune homme.

pauvrement et grossièrement vêtu, marchant tête et pieds nus et n'avait pour lit qu'une natte étendue sur la terre nue avec une pierre pour oreiller et un vieux manteau pour couverture. Des oignons cuits faisaient sa nourriture ordinaire, et il en prenait si peu qu'on s'étonnait comment il pouvait vivre et travailler. Aux jeûnes prescrits de l'Eglise, il en ajoutait un grand nombre d'autres, et les vendredis il ne prenait qu'un peu de pain et de l'eau. Il se donnait si rudement la discipline que le sang jaillissait de toutes parts, et il portait un cilice très rude et hérissé de pointes de fer.

Dieu le favorisa des dons et des lumières surnaturels, lui donnant la connaissance de l'avenir et du secret des consciences. Il a opéré un grand nombre de miracles pendant sa vie et après sa mort.

Treize années de travail au service des pauvres et des malades, ses austérités, ses jeûnes et ses veilles finirent enfin par faire succomber Jean de Dieu. Malgré ses précautions pour dissimuler son mal, il lui fallut cependant s'arrêter et garder le lit par obéissance. Mais le même dévouement qui l'avait fait marcher au milieu des flammes pour en arracher les malades, le fit lever de son lit malgré son mauvais état de santé, et le porta à se jeter dans le Xenil débordé pour sauver un jeune homme entraîné par les eaux. Depuis lors son état ne fit que s'aggraver de plus en plus. On en avertit une pieuse dame, sa bienfaitrice. Dona Ossorio voulut absolument recevoir le père des pauvres dans sa maison, afin que, loin du bruit et de ses malades, il pût être mieux soigné. Jean de Dieu aurait préféré rester au milieu de ses frères et de ses malades, et il ne céda à quitter son hôpital que devant la volonté formelle de son archevêque. Il prit alors les précautions nécessaires pour que tous ses créanciers fussent payés, et il régla toutes les affaires de son établissement. Puis il visita une dernière fois ses chers malades qui, à la nouvelle que leur bien-aimé père allait les quitter, fondirent en larmes et poussèrent des cris de désespoir, suppliant leur père de ne pas les abandonner. A ce spectacle Jean ne put retenir ses larmes et il tomba même en défaillance. Revenu de son évanouissement il témoigna à ses frères le grand regret qu'il avait de les quitter ; puis il les exhorta encore à suivre fidèlement les règlements établis pour le bon ordre dans le service de l'hôpital, il leur ordonna d'obéir à Antoine

Martin auquel il confia tout l'hôpital et sa main tremblante les bénit encore une fois. Les frères se retirèrent les larmes aux yeux, après avoir promis à leur père de servir les pauvres jusqu'à la fin de leurs jours, et s'être recommandés à ses prières.

On partit enfin pour gagner la maison de Dona Ossorio où l'on arriva non sans peine, vu la foule qui venait au-devant du saint pour le voir, lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières. Etant arrivé chez Dona Ossorio, Jean se prêta par obéissance à tout ce qui lui fut prescrit. Cette pieuse dame fut également admirable de zèle et de charité pour son cher malade; rien ne fut omis pour le rétablir. Aussitôt on vit la noblesse et les magistrats se presser autour du lit de Jean de Dieu pour lui offrir leurs services et pour le remercier de tout ce qu'il avait fait pour les pauvres de la ville. L'archevêque de Grenade, informé de l'état de santé du serviteur de Dieu, vint le voir et le

Saint Jean de Dieu malade est retiré à l'affection de ses chers hospitalisés.

consoler ; il lui promit de revenir le lendemain et de lui administrer les derniers sacrments que Jean reçut dans des sentiments de profonde humilité et d'angélique piété. Le pieux Prélat promit de prendre sous sa protection spéciale l'hôpital de Jean de Dieu, ses frères et ses pauvres ; puis il donna au malade sa bénédiction et l'embrassa.

Le saint fit alors appeler Antoine Martin auquel, comme un bon père, il donna les derniers avis. Il lui déclara aussi qu'il connaissait par l'archange saint Raphaël le jour et l'heure de sa mort ; *il l'assura en outre que la Sainte Vierge, ce même Archange et saint Jean l'Evangéliste seraient toujours les protecteurs de son Institut et de tous les hôpitaux que son Ordre fonderait dans la suite, l'engageant, lui et ses frères, à avoir recours avec la plus grande confiance à ce patronage.*

Enfin il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Cette lecture terminée, il pria les personnes qui étaient auprès de lui de le laisser seul. Tout le monde étant sorti, il se leva, se revêtit de son costume religieux, prit son crucifix et se prosterna à terre devant l'autel dressé dans sa chambre. Il demeura assez longtemps à genoux, priant et embrassant son crucifix. Enfin élevant la voix, il s'écria : « *Jésus, Jésus ! je remets mon esprit entre vos mains.* » Et il expira.

Ce fut le 8 mars 1550, dans la nuit du vendredi au samedi. Après sa mort une odeur céleste embauma la chambre et le corps du saint garda la même attitude qu'avant sa mort : la tête était levée vers le ciel, le buste droit et sans support, les mains toujours serrées autour du crucifix. Il eut de magnifiques funérailles, et les honneurs qu'on lui rendit surpassèrent, dit un auteur, ceux que l'on rend aux rois et aux empereurs. Il fut canonisé par le Pape Alexandre VIII en 1690, et déclaré Patron céleste des malades et de tous les hôpitaux par le Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant.

La charité de Jean de Dieu se perpétua chez les Frères hospitaliers qu'il avait formés par ses leçons et par ses exemples. Bientôt le petit nombre de ces religieux s'accrut merveilleusement sous la protection de Don Guerrero. L'esprit du saint fondateur fut surtout entretenu par la vigilance et la rare vertu du Frère Rodrigue de Siguença, premier Frère majeur de Grenade. Cet ardent foyer de charité ne tarda pas

à s'étendre dans plusieurs autres villes d'Espagne, et partout on voulut avoir des disciples de Jean de Dieu.

Les Souverains Pontifes édifiés de la conduite des religieux hospitaliers, surtout de leur charité et de leur dévouement, ont accordé de tout temps à ces mêmes religieux beaucoup de grâces, de privilèges et d'indulgences. Saint Pie V, à la prière du Frère Rodrigue de Siguença, autorisa en 1571 l'Institut de Jean de Dieu sous la règle de saint Augustin, leur permit de porter le scapulaire comme insigne de la

congrégation, les autorisa à faire des quêtes et à faire promouvoir au sacerdoce, dans tous les hôpitaux de l'Ordre, un religieux pour le service spirituel de la maison.

En 1576 Grégoire XIII confirma les privilèges accordés par saint Pie V à l'hôpital de Grenade et les étendit à tous les autres hôpitaux des Frères. Il fit venir à Rome les religieux de Saint-Jean de Dieu, leur fit construire à ses frais l'hôpital de Saint-Jean Calybite qui est devenu depuis la maison généralice de tout l'Ordre. — C'est sous le règne de ce Pape

Mort de saint Jean de Dieu.

qu'un grand serviteur de Dieu prit l'habit des Frères de Saint-Jean de Dieu et s'illustra par son immense charité, sa profonde humilité et son innocence. C'est le Frère Jean Grande, dit le Pécheur, béatifié par Pie IX, en 1852.

Sixte-Quint, par son bref du 1er octobre 1586, érigea l'Ordre de la Charité en un seul corps, sous le titre de *Congrégation de Jean de Dieu*, lui permit de tenir des chapitres généraux, d'élire des Supérieurs et de dresser des Constitutions propres au genre de vie des religieux.

Grégoire XIV confirma ces privilèges et en accorda d'autres encore, communiquant aux hôpitaux des Frères de la Charité les exemptions, les privilèges, etc., dont jouissait l'hôpital du Saint-Esprit de Saxe. De plus, il désigna comme protecteur de l'Ordre à perpétuité, le Cardinal Vicaire de Sa Sainteté, durant sa charge.

Le Pape Paul V fut encore mieux disposé envers l'Institut des Frères de Saint-Jean de Dieu ; outre les nombreuses indulgences qu'il leur accorda, il approuva leurs Constitutions et érigea la Congrégation des Frères en Ordre religieux proprement dit. Il les admit à faire profession solennelle des trois vœux substantiels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, en y ajoutant un quatrième, celui d'hospitalité, c'est-à-dire de servir les malades toute la vie. Il leur communiqua les privilèges des Ordres mendiants et les exempta de la juridiction des Ordinaires.

Urbain VIII daigna confirmer tous ces privilèges et étendit même l'exemption des Ordinaires aux maisons de l'Ordre qui comptent moins de douze religieux.

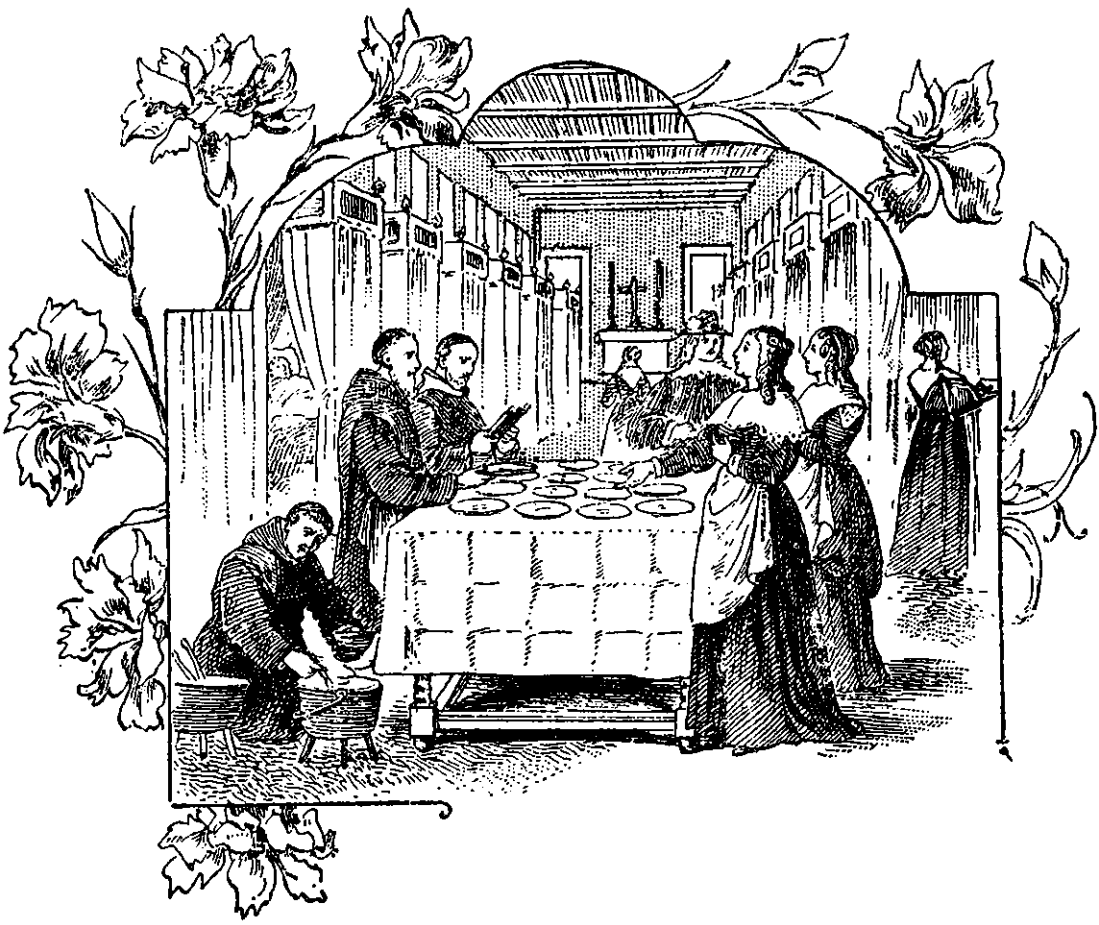
Les susdits privilèges et grâces ont été depuis confirmés par le Saint-Siège dans différentes circonstances.

Ainsi avantagé par les Vicaires de Jésus-Christ autant qu'illustré par le nom de son Fondateur, cet Ordre ne pouvait manquer de s'accroitre de plus en plus en religieux et en maisons, comme en considération et en popularité.

En 1789, l'Ordre comptait 2,915 religieux et possédait 281 couvents-hôpitaux dans lesquels étaient soignés 10,690 malades,

C'est en France surtout que l'Ordre était florissant quand la Révolution de 1789 éclata. Les Frères de la Charité de la province de France possédaient alors 39 hôpitaux qui contenaient ensemble 4,125 malades ; les religieux étaient au nombre de 350.

Ce fut en 1601 que la reine Marie de Médicis, épouse de Henri IV, fit venir à Paris les Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu et les établit rue des Saints-Pères, où ils bâtirent l'hôpital de la Charité, qu'ils ont rendu célèbre. *(Cet hôpital existe encore aujourd'hui, mais il est desservi par des religieuses).* Ce premier établissement reproduisit si fidèlement, par les vertus des religieux, la conduite de leur glorieux Patriarche saint Jean de Dieu, que le roi Henri IV, voyant le



dévouement et la sainteté de ceux qui dirigeaient et administraient l'hôpital, lui donna le nom de « *hôpital de la Charité* ». De là vint aussi aux Frères de Saint-Jean de Dieu le nom de Frères de la Charité, sous lequel ils furent connus en France.

Grâce à la protection et à la munificence des rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, la maison de Paris, maison-mère de la province, eut bientôt de nombreuses filles dans ce beau royaume. Tandis que Dieu favorisait d'une manière si merveilleuse les divers

Marie de Médicis et les Dames de la Cour aident les Frères de Saint-Jean de Dieu à l'hôpital de la Charité.

établissements des Frères hospitaliers, sa bonté divine leur envoya aussi un grand nombre de saintes vocations.

Les armoiries de l'Ordre sont : une grenade entr'ouverte, symbole de la charité, et surmontée d'une croix, image de ce que coûte ici-bas l'exercice de cette vertu ; sa devise est : *Charitas*.

L'ouragan révolutionnaire de 1789 dispersa les Frères de la Charité comme tous les autres religieux, et leur prit les hôpitaux sans avoir égard aux innombrables services qu'ils avaient rendus à l'humanité souffrante et pauvre. Plusieurs des hôpitaux, possédés autrefois par les religieux de Saint-Jean de Dieu, existent encore aujourd'hui, mais aucun n'est au pouvoir des Frères, ni même desservi par eux.

Depuis environ un quart de siècle le souvenir de l'admirable dévouement des Frères de la Charité semblait effacé, le nom même de saint Jean de Dieu était tombé dans l'oubli, lorsqu'au mois de mars 1819, trois célibataires, hommes de foi et de cœur, se concertèrent et s'unirent pour rétablir dans leur patrie l'Ordre de la Charité et en faire revivre les œuvres et les vertus. M. l'abbé Vincent, curé de Rochegude au diocèse de Valence, les y encouragea et lui-même ne tarda pas à les rejoindre.

Les trois restaurateurs de l'Ordre vont ensuite à Marseille, où ils se font admettre en qualité de simples infirmiers à l'hôtel-Dieu. En y entrant ils n'avaient d'autre but que de faire l'apprentissage du service des malades. Ils édifièrent si bien les autres infirmiers que plusieurs de ceux-ci voulurent être des leurs. Un mois après leur arrivée à Marseille, le jeudi saint, 8 avril, ils prirent au nombre de douze l'habit religieux des anciens Frères de la Charité. Ce petit noyau grossit en peu de temps, et des hommes appartenant aux conditions et aux carrières les plus diverses, par exemple à l'armée, comme le capitaine Paul de Magallon, à la marine, aux lettres, à la noblesse et au clergé, vinrent solliciter leur admission. Ces nouveaux infirmiers se chargèrent du service dans les salles d'hommes des hôpitaux de Marseille, ils desservirent également l'hôpital de la petite ville de Salon, près duquel ils établirent leur noviciat. Ils ouvrirent aussi deux asiles d'aliénés au château de Cheyla-Danse et à Saint-Alban (Lozère) et plus tard à Mende même.

En 1823 quelques Frères furent envoyés à Rome

pour solliciter le rétablissement canonique en France de l'Institut des Frères hospitaliers.

Ils quittèrent en 1824 la Lozère et vinrent à Lyon desservir l'infirmerie de la prison Saint-Joseph. A l'époque où se reconstitua l'Ordre de la Charité en France, il n'aurait pu exister aux mêmes conditions que par le passé ; la divine Providence l'avait ainsi permis. Tout d'abord ce qui frappa le plus et mit en émoi la charité des Frères, ce fut la triste condition des aliénés qui étaient alors la partie la plus abandonnée peut-être de la société. Les tentatives faites par les religieux dans la Lozère en faveur de ces pauvres aliénés avaient donc appelé leur attention sur cette classe d'infortunés. Il n'y avait pas alors d'établissements spéciaux pour les y recevoir, ni d'assistance en rapport avec leurs besoins. On con-

Les Frères de Saint-Jean de Dieu secourant les pauvres et les blessés.

çoit dès lors que la situation de ces malheureux repoussés de partout ait dû inspirer aux enfants de saint Jean de Dieu la même pitié qu'à leur Bienheureux Père. Il est permis de penser que cette charitable initiative des Religieux hospitaliers, pour améliorer le sort des pauvres aliénés n'a pas peu contribué à attirer l'attention des législateurs et à provoquer la loi de 1838.

La province de l'Ordre en France a été reconnue par Pie IX, de sainte mémoire, comme régulièrement fondée, sous l'ancien titre de Province de Saint-Jean-Baptiste, et elle compte actuellement (juin 1897) 270 religieux et possède 10 couvents-hôpitaux dans lesquels sont soignés 3,360 malades mais qui peuvent contenir 3,850 lits ou places.

Voici les différentes maisons qui composent actuellement cette Province :

1° Asile de Lyon (Rhône), route de Vienne, 206. Cet établissement a été fondé en 1824, et c'est la maison-mère de la Province où se fait le noviciat. Cet asile contient 800 lits ou places, dont 750 sont actuellement occupés ; il est situé à 4 kilom. de la ville de Lyon. Le tramway stationnant sur la place Le Viste (près Bellecour) à Lyon, conduit à l'établissement toutes les quinze minutes.

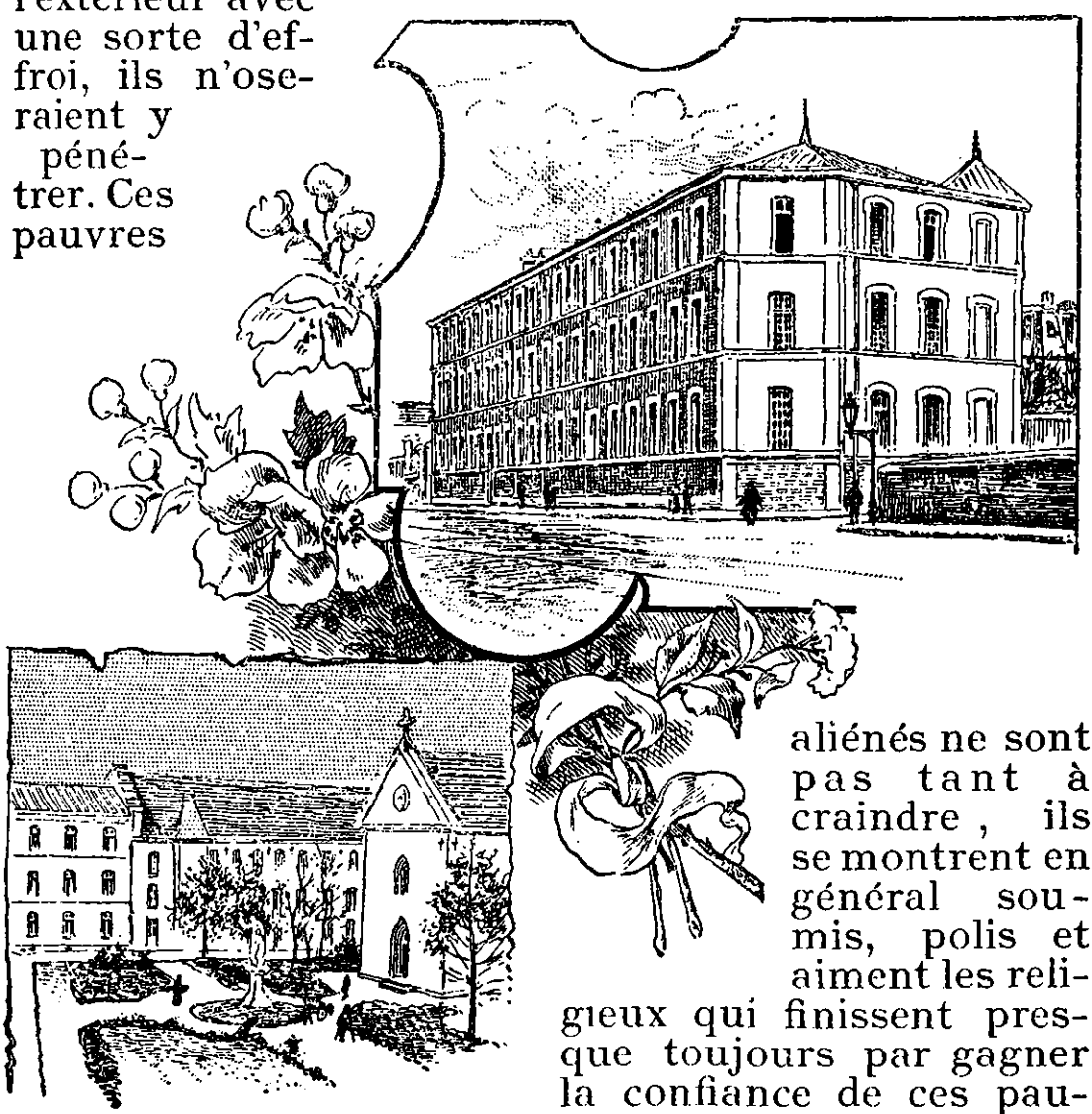
2° Asile de Lommelet, près Lille (Nord), fondé en 1826 et où se trouve également un noviciat. Cet asile contient actuellement 680 malades, mais l'établissement peut en recevoir un plus grand nombre, Le tramway de Wambrechies (départ, gare de Lille) passe devant la maison.

3° Maison de Léhon, près Dinan (Côtes-du-Nord), fondée en 1833. Cet asile peut contenir 730 lits ou places ; actuellement il renferme 615 malades.

Ces trois maisons sont des asiles d'aliénés appropriés à toutes les exigences du traitement des maladies mentales pour les hommes et offrent des avantages incontestables sous le rapport de la salubrité et de l'agrément de leur position. Elles comprennent outre les bâtiments réservés au service, des cours ornées de plantations, des bosquets, de vastes jardins, des prairies, des vignes et des allées bien ombragées pour les promenades des malades. Les pensionnaires sont divisés par quartiers ou classes, selon leurs diverses formes d'affections et suivant le prix de la pension. Cette classification est également

observée dans le logement, aux repas et aux promenades. On leur procure tous les genres de distractions convenables à leur état et à leurs goûts, tels que : jeux divers, musique, lectures, etc.

Généralement on se fait une effroyable idée de ce qu'est un asile d'aliénés ; bien des gens en regardent l'extérieur avec une sorte d'effroi, ils n'oseraient y pénétrer. Ces pauvres aliénés ne sont pas tant à craindre, ils se montrent en général soumis, polis et aiment les religieux qui finissent presque toujours par gagner la confiance de ces pauvres malades. Sans doute, lorsqu'on se représente tout ce qu'il y a de pénible dans un pareil service, la vigilance, la patience, la douceur, l'incessante charité qu'il y faut apporter, le dégoût qu'il provoque même parfois, assurément on doit reconnaître qu'il faut des hommes de dévouement, de foi et d'esprit de sacrifices, en un mot, des hommes ayant vraiment la vocation et ne cherchant pour toute récompense que le Ciel.



Maison de la rue Lecourbe. — Vue extérieure, cour et chapelle.

4° Maison de santé à Paris, rue Oudinot, 19. Cette

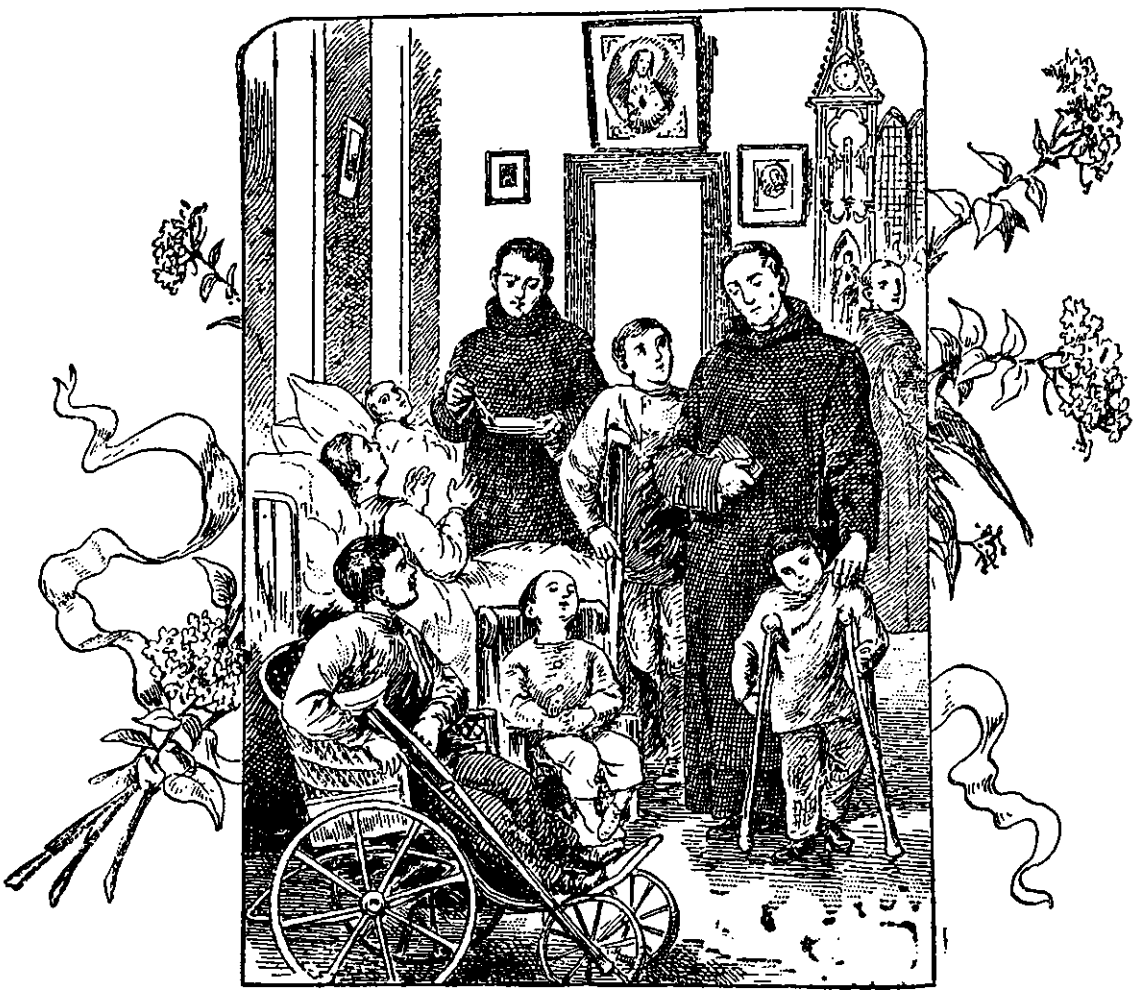
maison, fondée en 1842, vient d'être reconstruite et agrandie et contient 90 chambres dont 75 sont occupées en ce moment. Cet établissement est destiné aux personnes d'une certaine aisance qui se trouvent privées de famille, et le plus souvent à celles qui, venues à Paris pour consulter les médecins ou les chirurgiens de leur choix, doivent y suivre un traitement ou y subir une opération. Chaque malade a sa chambre où il est soigné et où il prend ses repas. On vient s'y faire soigner de toutes les parties du monde. Les malades y trouvent avec tous les soins corporels, les plus précieux secours pour leur âme ; et les Frères sont souvent témoins de véritables conversions et de sincères retours à Dieu.

5° Etablissement à Saint-Barthélemy, près Marseille, fondé en 1852. Cette maison est principalement destinée aux vieillards pauvres et incurables ; elle contient 500 lits qui sont presque tous occupés. Cette œuvre, comme du reste toutes celles des disciples de saint Jean de Dieu, tout en procurant du soulagement et du bien-être aux pauvres malheureux, n'oublie pas leurs âmes.

6° Asile de Paris-Vaugirard, rue Lecourbe, 223, fondé en 1858, destiné aux enfants pauvres et incurables. Cette maison contient 400 lits dont 364 sont actuellement occupés. Cette œuvre est particulièrement digne d'intérêt, et fait un bien immense à ces pauvres déshérités de la nature, délaissés et abandonnés par le monde, mais dont l'âme est cependant convoitée par les impies et l'enfer. Oui, aujourd'hui plus que jamais peut-être, on veut ravir l'enfance et la jeunesse à Jésus-Christ et à son Eglise.

C'est un bien émouvant spectacle que le défilé de ces pauvres enfants infirmes : les jeunes aveugles, marchant à la queue en se tenant par les épaules, puis les boiteux, les manchots, etc., en un mot tous ces corps rabougris, disloqués, souffreteux et étiques. Cependant, quelle gaîté sur le visage de tous ces enfants infirmes ! Quels éclats de rires et joyeux ébats en récréations, quel entrain aux jeux ! On comprend en voyant tant de misères d'une part, et d'autre part, tant de gaîté, que sans la religion, sans la foi, l'esprit de sacrifice et le dévouement des Frères, toutes ces misères ne pourraient être consolées. En effet, à côté des soins corporels donnés à ces pauvres petits infirmes, soins parfois bien répugnants, car il faut les panser, *les tenir propres*, les lever, les coucher, les faire manger, etc., on leur fait encore connaître et

aimer Celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants... Venez, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai.* On leur donne l'instruction religieuse et l'on tâche d'en faire de bons chrétiens. Au reste, ces pauvres enfants si déshérités de la nature au point de vue physique, ne sont certes pas dépourvus des dons de l'esprit. Dans l'asile on enseigne la grammaire, l'histoire, la géographie, le calcul, le dessin, etc., et aussi la musique qui y tient une place considérable



dans la section des aveugles. On sait à quels merveilleux résultats, voyants et aveugles sont arrivés. L'éloge de l'harmonie des petits incurables de la rue Lecourbe n'est plus à faire. Cet établissement est très florissant, grâce à la charité et au zèle des bienfaiteurs de cette œuvre. Cette maison, ainsi que l'asile des vieillards de Marseille, n'ont pour ainsi dire d'autres ressources que la charité publique. Les Frères de ces deux maisons font la quête et reçoivent avec recon-

Les Frères de Saint-Jean de Dieu de la rue Lecourbe et leurs petits infirmes.

naissance tout don en argent ou en nature qu'on veut bien leur faire ; en retour, dans ces maisons, et dans toutes les autres maisons de l'Ordre, des prières spéciales sont faites chaque jour pour les bienfaiteurs.

7° Maison de Scorton (Yorkshire) Angleterre, fondée en 1880 et destinée aux vieillards et aux jeunes gens pauvres et incurables. Cet asile contient 100 lits ou places et compte actuellement 86 malades.

8° Asile de Stillorgan, près Dublin (Irlande), fondé en 1882 et destiné aux malades atteints d'affections mentales. Cet asile compte aujourd'hui 85 malades et peut en contenir 120.

9° Maison du Croisic (Loire-Inférieure), fondée en 1893, située sur les bords de la mer et destinée aux jeunes gens qui ont besoin de bains de mer. C'est une succursale de Paris-Vaugirard ; elle peut contenir 150 lits ; on y soigne actuellement 136 enfants.

10° Maison de la rue des Phocéens, 13, Marseille, qui a été confiée aux Frères de Saint-Jean de Dieu par Monseigneur l'Evèque de Marseille, au commencement de 1897. Cette œuvre hospitalière, fondée en 1872 par M. Massabo, négociant dans cette ville, a pour but d'abriter la nuit les malheureux sans asile. Cet établissement contient 250 places.

L'œuvre de l'hospitalité de nuit a été chère au saint Fondateur des Frères hospitaliers ; car ce père des pauvres, dont la sollicitude s'était étendue à tous les malheureux, avait fait construire dans son hôpital une salle spéciale pour tous les gens sans abri qui venaient y passer la nuit.

Comme il a été dit plus haut, les religieux de Saint-Jean de Dieu suivent la Règle de saint Augustin. Ils ont en outre des constitutions approuvées par le Saint-Siège et appropriées à leur genre de vie : constitutions qui règlent tous les services se rapportant de loin ou de près aux soins des malades, comme aussi les exercices spirituels que les Frères doivent faire chaque jour, etc. Ainsi la vie du Frère de Saint-Jean de Dieu est une vie de travail, c'est-à-dire d'exercice de charité, et de prière ; de travail, car il doit soigner ses malades ou s'acquitter de tout autre emploi qui lui est confié par les Supérieurs ; de prière, parce qu'il est non seulement infirmier mais encore religieux. Il doit par conséquent mener une vie vraiment intérieure et recueillie, autant du moins que ses devoirs d'état le lui permettent. Au reste, où puiserait-il, sinon dans la prière, cet esprit de foi et de

dévouement qui lui est si nécessaire? Les exercices de piété en usage dans l'Ordre sont : la méditation, l'assistance à la sainte Messe, le petit office de la Sainte Vierge, le chapelet, la visite au Saint-Sacrement, la lecture spirituelle, etc.

L'habit religieux se donne ordinairement après trois mois de postulance ; le temps de probation est de deux ans après lesquels le novice émet des *vœux simples* mais *perpétuels*, selon le décret de Pie IX, du

Jeunes aveugles de la rue Lecourbe, accordeurs d'instruments de musique.

19 mars 1857. Trois ans après les vœux simples, on peut être admis à la profession solennelle.

On admet aussi des prêtres dans l'Ordre pour l'exercice du saint ministère auprès des malades et des religieux. Les aumôniers des maisons de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, soit prêtres dudit Ordre, soit prêtres séculiers simplement attachés au service spirituel du couvent-hôpital, ont le droit d'exercer dans lesdits hôpitaux toutes les fonctions pastorales qu'exerce le curé dans sa paroisse respective (Bref de Benoît XIV du 5 octobre 1745). Tout récemment

encore les Sacrées Congrégations du Concile et des E. E. et R. R. leur ont reconnu ces droits.

Et maintenant, cher lecteur, que vous connaissez l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, son Fondateur et ses œuvres en France, ne vous estimeriez-vous pas heureux de vous dévouer au soulagement des pauvres malades, au service des membres souffrants de Notre-Seigneur qui a dit : « *Tout ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* » Et si un verre d'eau froide donné par amour pour Dieu aura sa récompense, quelle récompense n'aura pas à attendre celui qui, à l'exemple de son divin Sauveur, aura consacré ses forces et sa vie à soulager ses semblables, aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle !

Voilà, cher lecteur, les pensées qui, durant trois siècles, ont fait marcher sur les traces de saint Jean de Dieu tant d'âmes généreuses, compatissantes et embrasées de charité pour les pauvres, les malades, les délaissés. Le Patriarche de l'Ordre de la Charité a toujours trouvé de nombreux et fervents disciples en France, notre chère patrie, toujours si féconde en vocations religieuses hospitalières.

Que de jeunes gens qui n'ont point de goût pour l'enseignement, ni le courage d'aller jusque dans les pays lointains des Missions et qui voudraient cependant consacrer leur vie au soulagement et au salut des malheureux ! Mais où aller ? Cher lecteur, faites-leur connaître l'Ordre de Saint-Jean de Dieu et ses œuvres ; leur zèle aura de quoi se satisfaire et ils reproduiront ainsi la vertu de charité de Notre-Seigneur, l'ami des pauvres et le consolateur de tous les affligés. Par là vous pratiquerez vous-même la charité, peut-être deviendrez-vous l'instrument dont se servira la divine Providence pour inspirer à quelques jeunes gens le désir de devenir disciples de saint Jean de Dieu et de pouvoir partager avec lui le grand honneur de soigner les membres souffrants de Jésus-Christ qui dira au jour du jugement général : « *Venez, les bénis de mon Père, j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez logé ; j'étais malade et vous m'avez visité et soigné ; venez, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, entrez dans la joie de votre Seigneur.* »

Conditions d'admission dans l'Ordre

1° L'âge requis est de quatorze à trente-cinq ans.

2° Avoir une assez bonne santé et un tempérament assez fort pour pouvoir supporter les fatigues de l'Ordre ; n'avoir point de difformité notable.

3° Avoir un jugement droit, un bon esprit, un caractère docile qui se plie facilement à la Règle et à la volonté des Supérieurs.

4° Avoir l'aptitude nécessaire pour remplir un emploi dans l'Ordre, surtout pour servir les malades avec douceur et charité ; l'amour du travail.

5° Etre libre de toute obligation dans le monde, comme dettes pécuniaires personnelles, assistance due à des proches parents, etc.

6° Appartenir à une famille honnête et jouir d'une bonne réputation sous le rapport des mœurs et de la probité, ce dont on apportera une attestation faite par le propre curé ou par quelque autre personne honorable.

7° Apporter les extraits de naissance et de baptême, *sur papier libre.*

8° On apporte ordinairement les habits nécessaires pendant la postulance, comme aussi l'argent pour les frais de voyage en cas qu'on ne puisse pas rester.

9° Adresser les demandes d'admission au *Supérieur Provincial, Maison Saint-Jean de Dieu, à Lyon* (*Rhône*). Dans la demande on indique le lieu et la date de sa naissance, ainsi que les localités qu'on aurait pu habiter, avec l'adresse des personnes qui peuvent recommander le sujet.

On aura soin de dire si l'on a déjà essayé sa vocation dans quelque congrégation.

A. M. D. G.

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des *Brochures illustrees de l'propagande catholique.*

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*
à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la Bse Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

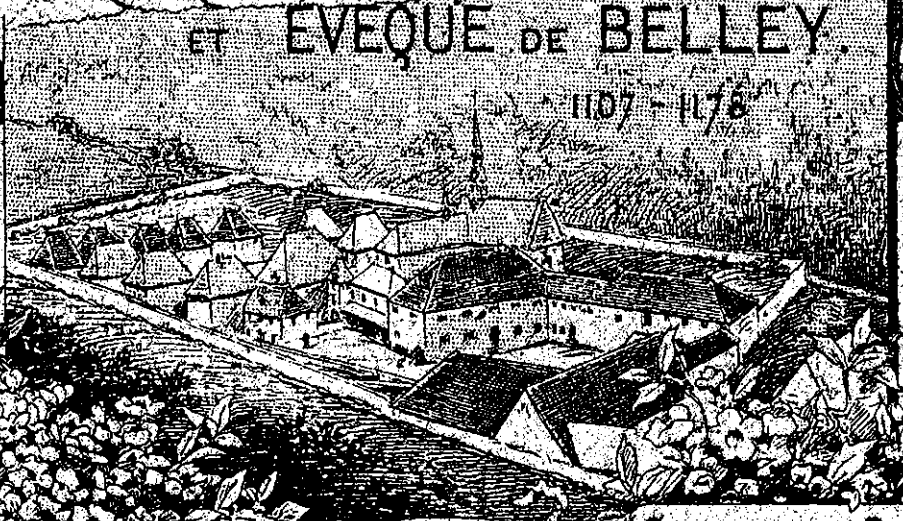
BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

PETITE VIE POPULAIRE DE
SAINT ANTHELME
CHARTREUX
ET ÉVÊQUE DE BELLEY.
1107 - 1178



CHARTREUSE DE PORTES

ABBEVILLE (Somme)
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

On vient de faire graver une Médaille de saint Anthelme, dont l'exécution, admirablement réussi, avait été confiée à MM. PENIN *et* PONCET, *de Lyon.*

Cette Médaille artistique, exécutée en similor, bronze, nickel blanc et nickel oxydé, est en deux grandeurs différentes : 18 et 32 millimètres.

Elle se trouve en dépôt, pour le diocèse de Belley, chez M. TISSOT-MONTBARBON, *libraire à Belley (Ain), et pour la Savoie, chez M. l'Aumônier des Tours de Chignin par les Marches (Savoie).*

SAINT ANTHELME
CHARTREUX
ET ÉVÊQUE DE BELLEY.

I

Le Siècle.

Saint Anthelme naquit, vers l'an 1107, dans le manoir féodal de Chignin, au comté de Savoie. Jamais présages plus heureux d'un brillant avenir ne se trouvèrent réunis autour d'un berceau : la noblesse du sang, la gloire d'un nom illustre, les sourires de la fortune et de la puissance, la faveur des princes... rien n'y manquait de ce que les hommes recherchent ; mais, ce qui valait mieux et que les anges seuls pouvaient contempler, Dieu avait marqué cet enfant du signe des élus et doté son âme des richesses surnaturelles qui font les saints.

Portrait de saint Anthelme.

N. B. — *Les gravures sont la reproduction des dessins du reliquaire de saint Anthelme, œuvre de Mr Armand* CAILLAT, *orfèvre à Lyon.*

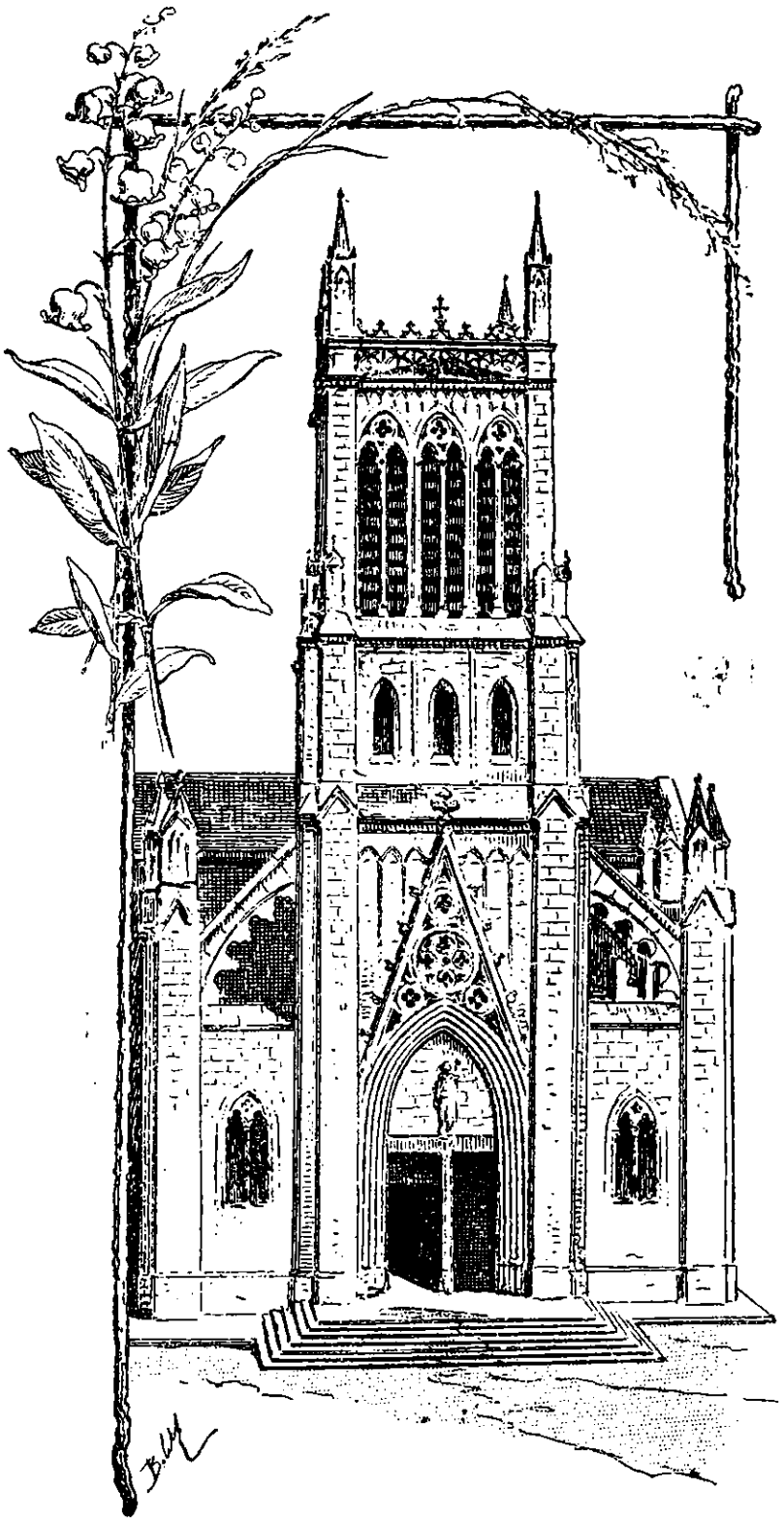
Dès ses premières années, Anthelme laissa entrevoir comme les germes de ces éminentes vertus qui devaient plus tard jeter un si vif éclat dans le cloître de la Chartreuse et sur le siège épiscopal de Belley. Une innocence angélique, une inflexible droiture de conscience et un besoin très tendre de se porter au secours des pauvres devinrent les traits saillants de son caractère et se greffèrent admirablement sur un naturel enjoué et toujours affable, de sorte *qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer!* observe son biographe contemporain.

Tandis que ses frères ne rêvaient que tournois et gloire militaire, il montra de bonne heure de remarquables dispositions pour l'étude des belles-lettres, et il s'y appliqua avec succès; aussi ses parents, non moins distingués par leur piété que par l'éclat de la naissance, le destinèrent à l'état ecclésiastique, auquel il était manifestement appelé par Dieu. Le crédit du seigneur de Chignin était considérable ; il obtint donc facilement pour son jeune fils, selon l'usage du temps, deux bénéfices estimés, celui de prévôt dans l'Eglise de Genève et celui de secrétaire ou sacristain du Chapitre de Belley.

Dès que l'âge lui permit de connaître et de comprendre les obligations de son nouvel état, Anthelme les accepta avec joie ; il se fixa à Belley, se prépara aux saints ordres et résolut de remplir son devoir avec la dignité, le sérieux et l'exactitude qu'il comportait. En peu de temps il devint pour ses confrères du Chapitre un modèle, et pour les fidèles un sujet d'édification ; tous admiraient la régularité et la pureté de ses mœurs, sa charité inépuisable, le zèle et le profond esprit de foi qu'il déployait pour le service de Dieu.

Cette vie de piété n'était pourtant pas exempte de tout alliage mondain ; le jeune chanoine se souvenait qu'il était grand seigneur ; sa maison était ouverte à tous les personnages de distinction ; ses amis étaient nombreux et il les recevait magnifiquement. Fort sensible aux louanges et aux honneurs, il se plaisait dans les conversations et les

plaisirs du siècle, *veillant néanmoins à ce que rien*



d'impur ou de déshonnête ne se glissât dans ses œuvres et ses paroles. (SURIUS.)

Cathédrale de Belley.

C'était en somme, malgré sa correction parfaite, une de ces existences de luxe et de mollesse, opposées à l'humilité et à la mortification sacerdotales et dont la pente conduit presque fatalement à la négligence et à l'oubli des devoirs les plus essentiels. Mais Dieu veillait sur son serviteur ; n'est-il pas l'ami des cœurs purs ? et son oreille n'écoute-t-elle pas toujours la prière reconnaissante que l'aumône généreuse place sur les lèvres de l'indigent ? Anthelme allait bientôt trouver son chemin de Damas et les voies de la perfection.

II

Conversion.

Au milieu des montagnes du Bugey, dans un nid de verdure inaccessible aux bruits du monde, s'élevait la *Chartreuse de Portes*. Elle avait été construite en 1115 par Bernard de Varey, qui en était encore Prieur à l'époque où se déroule notre récit. Les fils de saint Bruno, qui l'habitaient, s'étaient acquis un grand renom de sainteté, et, non seulement les gens du pays, mais même les étrangers venaient de fort loin pour les visiter et bénéficier de leurs conseils.

Anthelme aimait les Chartreux, dont il avait admiré les solides vertus dans la personne de deux évêques, qui avaient naguère illustré le siège de Belley ; il leur rendait quelquefois visite et recourait avec confiance à leur sagesse et à leur expérience.

Un jour de l'année 1136, le jeune chanoine, accompagné de plusieurs amis, dirige sa promenade vers la Chartreuse ; il est reçu avec courtoisie par le Prieur et admis au colloque des Solitaires. L'entretien roule sur la vanité des plaisirs du monde et sur la magnificence des biens éternels. Jamais

Anthelme ne s'est trouvé si délicieusement ému et c'est avec un visible regret que le soir il quitte le monastère pour descendre à la Correrie, maison inférieure, où les lits sont préparés pour les hôtes. Là, il rencontre le procureur du couvent, Dom Bozon, son parent, homme d'une piété et d'une intelligence peu communes, — *mirabilis industriæ*

vir — qui achève par des conseils pleins de tact l'œuvre commencée par la grâce.

La nuit vient, on se sépare. Mais Anthelme ne peut dormir ; il se livre à la ferveur d'une pieuse oraison. A travers ses larmes, il voit le danger et le vide de son existence dissipée ; les Chartreux lui apparaissent dans la sublime fécondité de leur obscur apostolat comme des hommes souverainement utiles, comme les vrais amis de Dieu, qui font par leurs prières et leurs pénitences un contre-poids efficace aux crimes de la société. Son esprit et son cœur s'enflamment à la

Entrée de la Chartreuse de Portes.

pensée qu'il pourrait, lui aussi, prendre rang dans cette milice vaillante et devenir un intermédiaire de salut entre le monde coupable et la justice divine...

Bref, quand avec le jour sonne l'heure du départ, il déclare à ses amis stupéfaits qu'il ne retourne pas avec eux à Belley ; il reste au désert pour y prendre l'habit des moines ; il les charge eux-mêmes de mettre ordre aux affaires qu'il laisse dans le siècle. Puis, sans regarder en arrière, il remonte au monastère et conjure les Vénérables Pères de l'admettre sans délai au Noviciat.

Bernard de Varey, qui priait depuis longtemps pour cette conversion, peut avec peine contenir sa joie ; cependant il s'oppose d'abord à cette résolution soudaine et il engage le pieux aspirant à reprendre une fois encore le chemin de sa demeure pour disposer à loisir de ses biens temporels : « Non, « non, répond Anthelme, c'est aujourd'hui même « que je me donne au Seigneur sans retour ; le « monde est mort pour moi ; il ne manquera pas de « pauvres pour profiter de mes biens, et je compte « sur mes amis pour exécuter mes dernières volon- « tés ! » En présence d'une décision si formelle, on l'admet dans la Communauté ; il avait alors vingt-neuf ans.

III

Le Noviciat et la Grande Chartreuse.

Ce que fut un Noviciat commencé avec un élan si généreux et quelles merveilles produisit la grâce dans une âme si bien disposée, on le comprend mieux qu'on ne le saurait décrire. Nous avons dit plus haut qu'Anthelme avait entrevu non seulement les charmes, mais surtout la puissance et la fécondité de la vie contemplative ; pour lui, l'unique but

à poursuivre était désormais de s'immoler entièrement soi-même, afin de donner à Dieu une gloire plus complète, et de se rendre par là utile à un plus grand nombre de ces âmes que le monde précipite dans le mal.

Il se mit à l'œuvre dès le premier jour, et encore qu'il en coûtât à ses habitudes d'indépendance et de

Saint Anthelme se fait Chartreux.

luxe, il embrassa virilement les nombreuses observances de la vie cartusienne, plia sa volonté et son corps au joug austère de l'obéissance et de la mortification, et porta si loin le zèle de son avancement qu'en peu de mois il étonna même les plus fervents religieux par la perfection de sa régularité et la rigueur de ses pénitences.

Mais la Maison de Portes ne devait pas garder longtemps le trésor qu'elle était fière de posséder.

Le 30 janvier 1132, une effroyable avalanche s'était abattue sur le monastère de la Grande Chartreuse, renversant les cellules et ensevelissant sept religieux sous un amas de décombres. Depuis

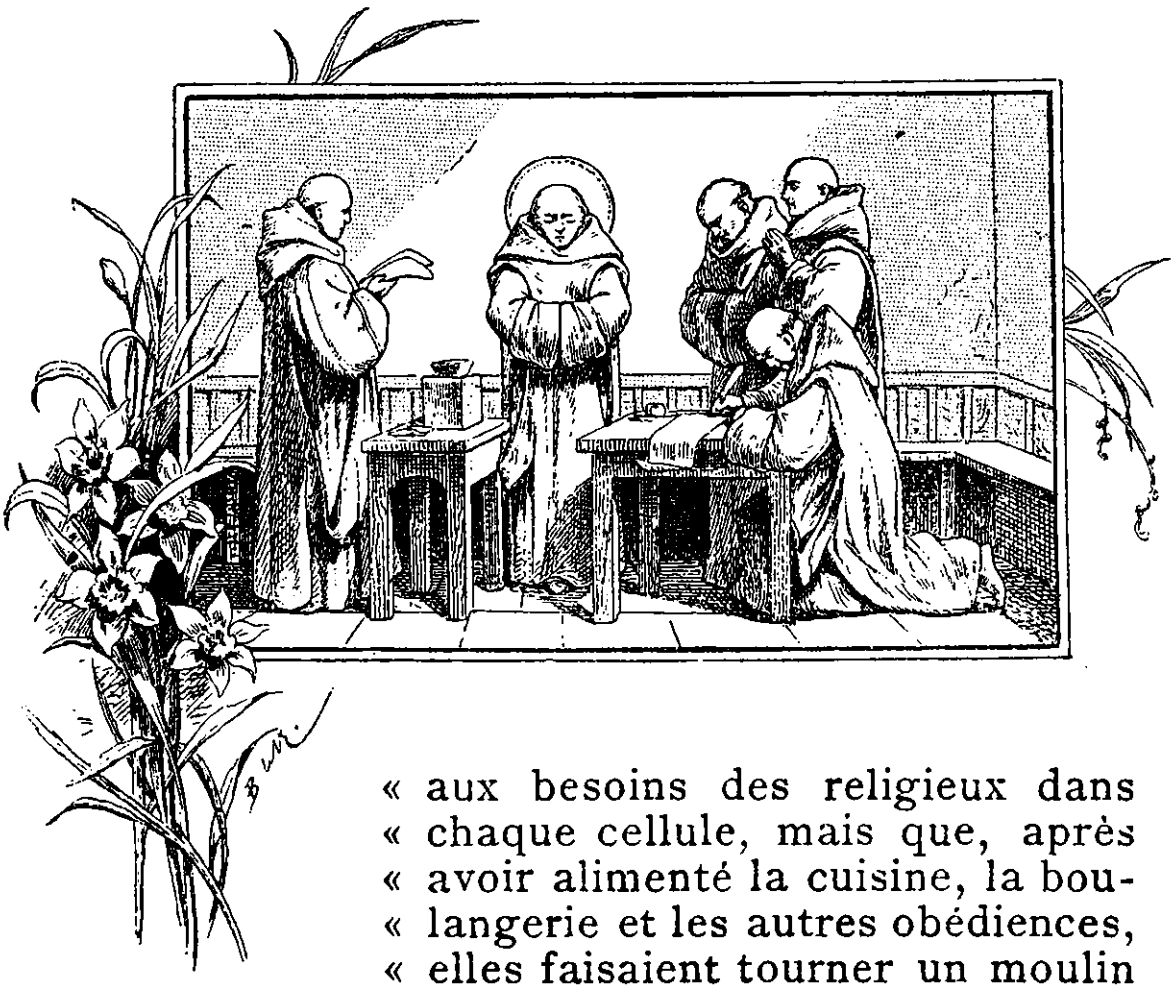
quatre ans, Dom Guigues, *le bon Prieur*, consacrait son intelligence et ses forces à réparer cet immense désastre, et il cherchait à s'entourer d'hommes qui le secondassent dans sa tâche difficile. Il entendit parler d'Anthelme, et aussitôt il le demanda à Bernard de Varey. Celui-ci n'osa pas refuser, et, au milieu des larmes de tous les Pères, le jeune moine quitta la maison de son Noviciat pour se rendre à la montagne où saint Bruno avait établi le berceau de son Ordre.

Ce fut un changement de lieu, mais non d'habitudes. Anthelme continua à la Grande Chartreuse ce qu'il avait vaillamment commencé à Portes et soutint la réputation de ferveur qui l'avait précédé. On remarqua de suite son humilité et son obéissance, ainsi que son esprit de foi, de silence et de prière. Son union à Dieu dans l'oraison devint habituelle et des larmes abondantes trahissaient souvent l'intensité de l'amour qui brûlait son cœur. Aux austérités prescrites par la Règle, aux veilles prolongées, aux macérations de toute sorte, il ajoutait encore dans une telle mesure que les anciens moines étaient dans la stupeur et ne croyaient pas que, sans un secours particulier de la grâce, les forces humaines pussent suffire à de semblables mortifications.

Anthelme avait à peine fait sa profession, lorsque *le bon Prieur* mourut, le 27 juillet 1137, et fut remplacé par un saint religieux, nommé Hugues, plus versé dans les choses de Dieu que dans le maniement des affaires temporelles. Or, il fallait continuer les immenses travaux de restauration si bien conduits jusque-là par Dom Guigues. Qui pourrait assumer cette responsabilité? Le nom d'Anthelme était sur toutes les lèvres ; on le nomma Procureur.

L'homme de Dieu s'inclina devant l'ordre de ses supérieurs, et prouva une fois de plus que l'obéissance peut faire des miracles. Comptant sur la Providence plus que sur lui-même « il pour-« suivit les travaux de l'église, jeta en bonnes

« pierres de taille les fondations du grand cloître « et fit bâtir solidement plusieurs édifices qui exis- « tent encore... Il remplaça par des conduits en « pierre les canaux de bois, qui amenaient au « monastère les eaux de la fontaine Saint-Bruno, « et ces aqueducs fournissaient les eaux en telle « abondance que non seulement elles suffisaient



« aux besoins des religieux dans « chaque cellule, mais que, après « avoir alimenté la cuisine, la bou- « langerie et les autres obédiences, « elles faisaient tourner un moulin « placé près du Couvent (1). »

Au milieu de ces occupations matérielles, le zélé Procureur n'oubliait point les âmes confiées à sa sollicitude, et il faisait fleurir la discipline parmi les *frères convers*, qui lui étaient soumis en vertu de son office. Il régnait entre eux une sainte émula-

(1) *La Grande Chartreuse*, par un Chartreux, 6e édition, p. 55-56.

Saint Anthelme est élu Prieur.

tion pour la ferveur. Et, à vrai dire, qui eût pu résister à l'entraînement de la parole et de l'exemple d'Anthelme ? Car il ne commandait rien qu'il ne pratiquât d'abord, et, malgré les travaux qui absorbaient sa vie, il restait un modèle vivant de régularité. Dans le silence de la cellule, comme dans le tumulte de ses nombreux chantiers, son recueillement était le même ; pour tous, il était manifeste qu'il ne perdait pas d'un instant le bienfait de la présence de Dieu.

IV

Le Priorat.

Deux années s'écoulèrent ainsi. En 1139, Dom Hugues se démit de ses fonctions de Prieur. Pour le remplacer, le vote unanime de la Communauté désigna Anthelme. Il fut le seul à s'étonner ; il protesta avec larmes, alléguant à la fois son incapacité et son inexpérience, non moins que sa jeunesse et son ignorance des coutumes cartusiennes. Il n'avait, il est vrai, que trente-deux ans ; mais n'avait-il pas donné la mesure de ce qu'il pouvait faire ? Les nouvelles constructions, qui avaient surgi du sol comme par miracle, et la ferveur qui régnait parmi les *convers*, ne manquaient pas d'éloquence ; et l'on pouvait prédire que celui qui courait à pas de géants dans les voies de la perfection, saurait maintenir ses frères dans la discipline et la sainteté de leur état.

L'obéissance lui fit courber les épaules sous le fardeau que l'humilité trouvait si lourd, et qui de fait pouvait devenir écrasant.

Les hauts emplois sont la pierre de touche du vrai mérite ; les médiocrités s'y brisent, les hommes de valeur y trouvent l'occasion de mettre en relief

leurs qualités solides. Anthelme, dans ses nouvelles fonctions, montra qu'il était né pour le commandement et pour l'organisation. On a écrit et répété que, sans lui, l'Ordre fondé par saint Bruno n'eût pas survécu aux catastrophes et aux difficultés, qui marquèrent ses laborieux débuts. C'est limiter un peu trop l'action de la divine Providence. L'Ordre des Chartreux ne devait se développer

qu'avec une sage lenteur pour produire dans l'Église des fruits plus durables et plus abondants ; et, comme toutes les grandes et fortes institutions, il était nécessaire qu'il passât par le creuset de l'épreuve. Pour que l'épi s'élève sur le sillon et mûrisse au soleil, ne faut-il pas que le grain de froment soit enfoui dans le sol et qu'il y meure ? Et la grappe donnerait-elle le sang qu'elle contient, si elle n'était écrasée sous le pressoir ?

Mais Dieu, qui permet l'épreuve, tient aussi en réserve, pour le moment du péril, les hommes de salut, sans que ses vouloirs soient jamais limités par tel ou tel moyen.

Saint Anthelme assemble le premier Chapitre de l'Ordre.

Ces réflexions n'enlèvent rien au mérite de notre saint. En choisissant Anthelme de préférence à tout autre instrument, Dieu lui donna les vertus propres à sa mission.

Le jeune Prieur possédait à un degré éminent les qualités qui font les vrais supérieurs : l'intelligence vive et large, qui voit d'un coup d'œil le but à atteindre et les meilleurs moyens pour y parvenir ; la décision prompte, qui n'hésite pas devant l'obstacle et tranche nettement les difficultés ; la fermeté tempérée de douceur, qui ne dévie jamais de sa marche, prévient les énervements de la routine et fait plier les résistances sans les briser.

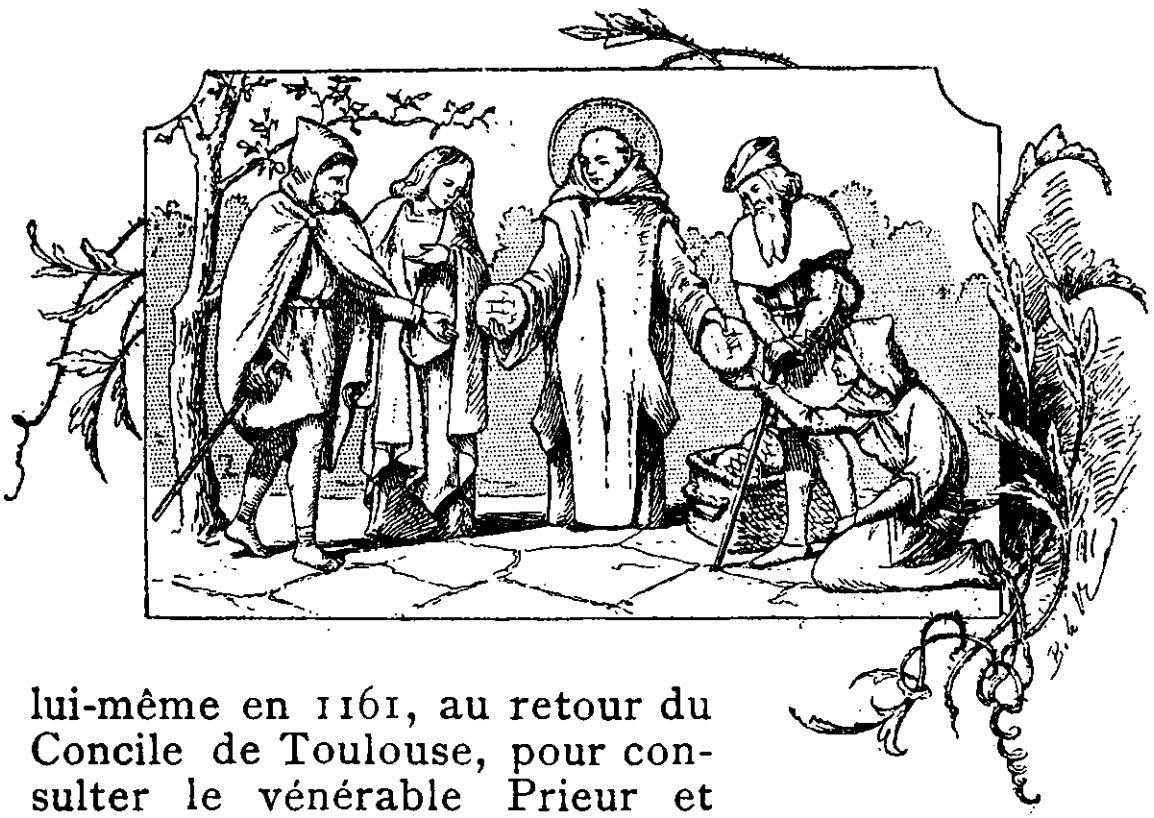
Il se mit résolument à l'œuvre. Au point de vue matériel, il compléta l'ensemble de travaux en cours depuis plusieurs années ; il recula ensuite les limites de la clôture et les rendit infranchissables aux femmes et imprima une impulsion nouvelle à la culture, ce qui créa des ressources plus abondantes, assura l'existence des solitaires et permit d'augmenter les aumônes que l'on répandait déjà avec une étonnante profusion.

Mais l'intérêt spirituel de sa fervente Communauté préoccupait bien autrement le zèle du Prieur. Aussi employa-t-il toute son intelligence et tous ses efforts à maintenir les traditions anciennes, consignées par Dom Guigues dans son livre des *Coutumes*, et à développer l'esprit cartusien légué par saint Bruno à ses fils.

La bonté du père et la fermeté du supérieur s'alliaient dans sa direction avec un tact que la grâce seule pouvait communiquer. S'il était inflexible vis-à-vis des esprits insoumis, il avait pour les âmes affligées des soins délicats et pour les âmes fragiles des miséricordes que rien ne lassait. Quant aux religieux consommés en vertu, il vénérait en eux Jésus-Christ, nous dit son historien, et il leur prodiguait partout les marques de son respect, leur cédant le pas et ne s'asseyant point en leur présence.

Le renom d'une si extraordinaire vertu se

répandit bientôt au-delà des montagnes de la Chartreuse. De tous côtés on accourut avec le désir de s'éclairer des lumières de notre saint et de s'édifier de ses exemples. Jamais on n'avait vu pareil spectacle : sur le chemin du désert l'évêque se rencontrait avec le simple clerc, l'abbé avec le paysan, le soldat avec le moine. Louis VII y vint



lui-même en 1161, au retour du Concile de Toulouse, pour consulter le vénérable Prieur et revoir son illustre vassal, le comte de Nevers, qui avait quitté le monde quelques années auparavant pour prendre la bure des simples *Frères Convers* et étudier à l'école d'Anthelme la science qui fait les saints.

Parmi les âmes vaillantes, qui sollicitèrent alors la faveur de revêtir l'habit des fils de saint Bruno, le zélé Prieur eut la joie de compter un de ses frères et son propre père, Harduin, seigneur de Chignin ; récompense bien douce ! Déjà un autre de ses frères l'avait précédé dans la solitude.

Saint Anthelme distribue d'abondantes aumônes.

V

Premier Chapitre général des Chartreux.

Ce que l'on racontait au loin des vertus d'Anthelme et de la discipline qui régnait parmi ses moines, excita une pieuse émulation dans les autres monastères cartusiens. Pourquoi tous ne vivraient-ils pas sous la juridiction de l'homme de Dieu ? Les divers Prieurs pressèrent donc Anthelme de réaliser un dessein depuis longtemps à l'étude, et de réunir dans une seule grande famille, sous l'autorité d'un Chapitre général, toutes les Chartreuses, qui avaient vécu jusque-là dans une mutuelle indépendance, sans autres liens entre elles que ceux de la charité et de l'identité de vie.

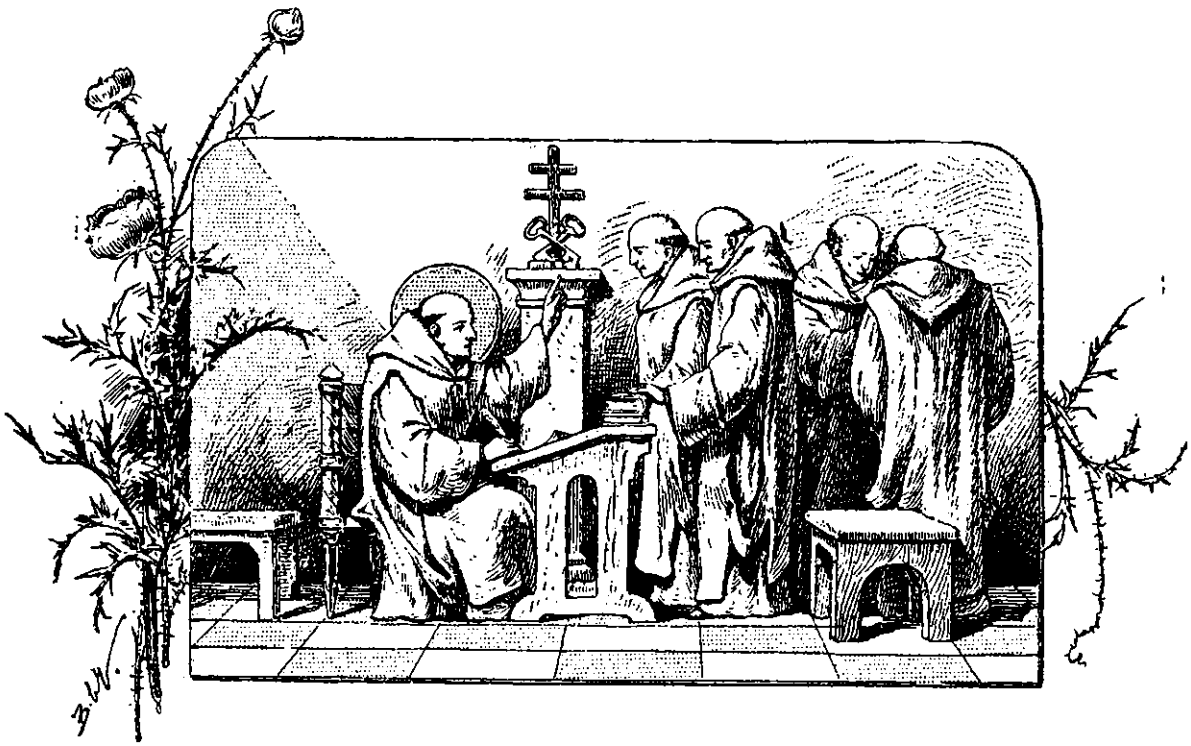
Cette demande répondait aux vœux intimes de notre saint ; mais il opposa d'abord une sage et prudente résistance aux sollicitations de ses frères, de crainte que l'on n'accusât un jour la première Maison de l'Ordre d'avoir voulu absorber toutes les autres. Enfin il se laissa vaincre, mais à la condition formelle que chaque Prieur obtiendrait de son évêque diocésain et des religieux de son monastère, réunis en assemblée, des lettres donnant *pleins pouvoirs au Chapitre futur pour prescrire dans tout l'Ordre les corrections et les améliorations qu'il estimerait opportunes ou nécessaires.*

La condition fut vite remplie, et le premier Chapitre général se réunit à la Grande Chartreuse le 18 octobre 1142.

Entre autres ordonnances il décreta que le Prieur de la Maison-Mère jouirait d'une autorité entière sur les couvents de l'Ordre et porterait le titre de Ministre général. On s'accorde à reconnaître que les Chartreux doivent à la tenue régulière de leurs

Chapitres généraux de s'être toujours maintenus dans la ferveur de leur première discipline.

Cette institution du Chapitre général n'est pas un évènement qui puisse passer inaperçu ; elle marque une phase importante, non seulement dans la vie des fils de saint Bruno, mais encore dans l'organisation de l'état religieux ; c'est la fédération des monastères qui commence. Jusqu'alors l'abbaye



bénédictine demeurait le type de tous les couvents ; or, elle était indépendante et isolée, relevait uniquement de son supérieur immédiat, et ne conservait qu'un simple lien moral avec sa ruche primitive, ou les essaims qu'elle avait elle-même formés. Chez les Chartreux et les Cisterciens qui inaugurèrent en même temps une semblable organisation, il n'en va plus ainsi. Chaque Maison de l'Ordre reste à la vérité soumise à la direction de son propre prélat, elle est autonome ; mais en outre elle est rattachée à un centre commun, où réside le Ministre général, délégué du Chapitre, et à qui tous doivent obéis-

Saint Anthelme soutient le Pape légitime.

sance. De moral qu'il était, le lien est devenu réel; et cette union, qui n'entrave en rien la liberté des monastères, devient pour eux une source d'émulation pour le bien et de puissance pour l'action, une garantie assurée contre le relâchement.

Telle fut la grande institution à laquelle saint Anthelme eut la gloire d'attacher son nom. Il conserva dix ans les fonctions de Ministre général, et en même temps qu'il voyait s'augmenter considérablement le nombre des religieux, il eut la joie de greffer sur la tige-mère de son Ordre la première branche des Moniales Chartreuses. Il confia au Bienheureux Jean d'Espagne, Prieur de Montrieux, le soin de rendre praticable pour elles la règle cartusienne.

Cependant les fatigues de cette laborieuse administration, auxquelles étaient venues s'ajouter les peines et les tribulations que Dieu n'épargne jamais à ses fidèles serviteurs, avaient épuisé les forces de notre saint, et lui faisaient désirer ardemment de rentrer dans la vie silencieuse du cloître. En 1152, jugeant l'occasion favorable, il demanda avec larmes qu'on le déchargeât de ses fonctions, et il présenta pour le remplacer un religieux estimé de tous, Basile de Bourgogne.

On acquiesça à son désir, dans l'espérance qu'un peu de repos conserverait plus longtemps à l'Ordre une existence si précieuse.

VI

Retour à Portes.

Pour bien apprécier les joies de l'obéissance, il faut avoir été placé dans la nécessité de commander ! Avec quelle allégresse Anthelme rentra dans le rang des simples religieux ! Il reprit avec

la régularité d'un novice la pratique des moindres observances, et, encore qu'on eût constamment recours à ses lumières et à ses conseils, il put donner satisfaction à sa soif de contemplation et de prière.

Ce calme relatif dura peu. Sur ces entrefaites, en effet, Bernard de Varey se trouva réduit par son grand âge à l'impossibilité de diriger la Maison de

Portes et il demanda Anthelme pour lui succéder. La volonté de Dieu parut, en cette occurrence, si manifeste que notre saint courba la tête encore une fois, et, en vrai fils d'obéissance, il quitta la Grande Chartreuse et rentra, comme Prieur, dans le monastère qui avait été le berceau de sa vie monastique. Quelques mois lui suffirent pour gagner les cœurs de ses moines aussi bien que des habitants du voisinage.

Au moment où il revenait à Portes, la famine sévissait dans tous les environs ; depuis deux ans on n'avait pas récolté de blé ; le pain manquait dans les fermes comme dans les couvents, et l'on

Saint Anthelme est sacré Evêque.

n'avait plus même de froment pour ensemencer les terres. Grâce à la sage prévoyance de ses Prieurs, la Chartreuse possédait quelques réserves de grains et d'argent. Emu d'une tendre compassion, le saint n'hésite pas à donner à ses religieux une double leçon de charité et d'abandon à la divine Providence. Il jette aux affamés les provisions de froment, et, quand les greniers sont vides, il distribue l'argent ; puis il vend le superflu du mobilier pour continuer ses aumônes. Il n'a plus rien que l'on vient encore à lui, comme à un autre Joseph, et il ne laisse pourtant aucun besoin sans le soulager, Dieu se plaisant à multiplier miraculeusement ses biens dans les mains de son serviteur. Les siècles n'ont pas effacé de la mémoire des peuples le souvenir de ces extraordinaires largesses.

Anthelme eut encore l'occasion de montrer combien son cœur était libéral et généreux dans l'hospitalité qu'il donna à Héraclius, archevêque de Lyon. Ce prélat, chassé de sa ville par le comte de Forez, se réfugia à Portes avec tout son clergé et une suite nombreuse. Ils y séjournèrent de longues semaines, et rien ne leur manqua de ce qui pouvait leur être nécessaire.

Dieu bénit visiblement les profusions de cette charité ; car le monastère de Portes atteignit à cette époque son apogée de gloire, tant pour la sainteté de ses moines que pour la prospérité matérielle. Ses revenus furent considérablement augmentés par l'industrie de son intelligent et actif Prieur, qui défricha les sommets de la montagne pour les convertir en pâturages, et donna aux forêts une plus-value importante par la plantation d'essences d'arbres inconnus dans le pays.

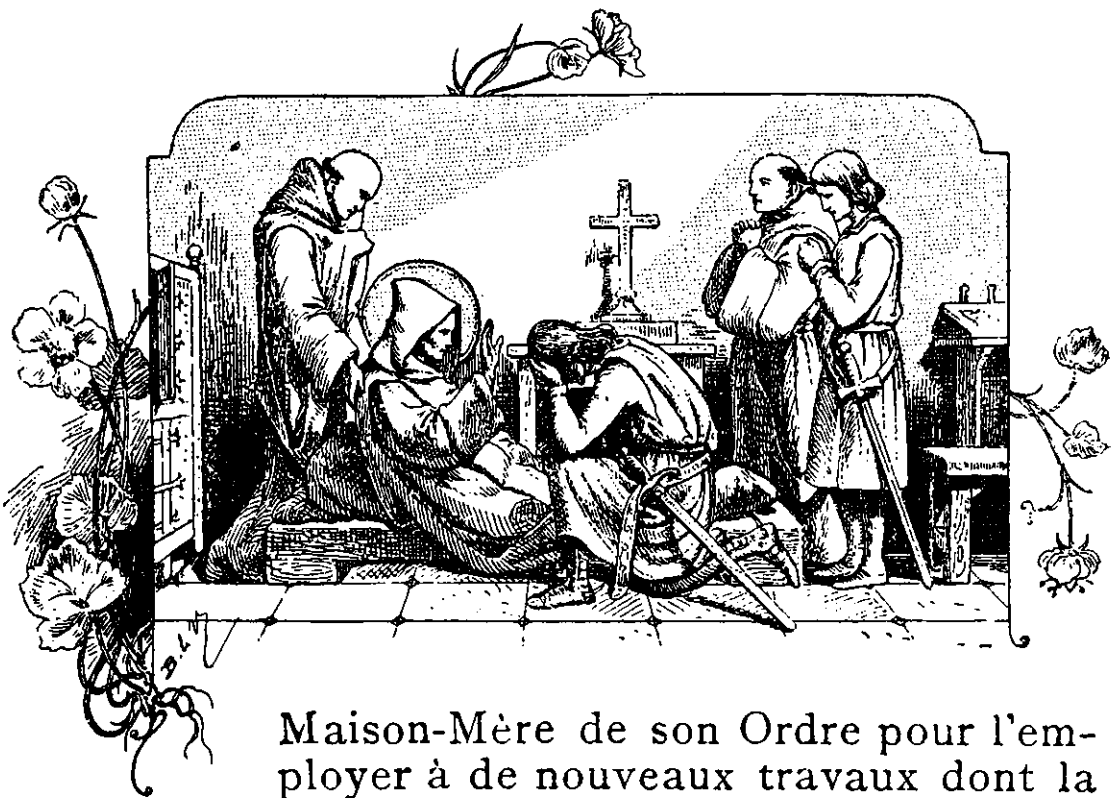
Et cependant, au milieu de ces occupations, Anthelme était toujours triste ; comme aux jours de son Généralat, il regrettait la modeste cellule de ses premières années monastiques, avec les heures paisibles consacrées à la pénitence et à la contemplation, et parfois ses plaintes s'échappaient avec une telle éloquence qu'à la fin ses religieux, crai-

gnant de s'opposer aux desseins de Dieu, lui permirent de retourner à la Grande Chartreuse.

VII

Schisme d'Octavien.

La Providence avait en effet des desseins particuliers sur le saint Prieur ; elle le ramenait à la



Le comte de Savoye implore le pardon de ses fautes.

Maison-Mère de son Ordre pour l'employer à de nouveaux travaux dont la chrétienté devait bénéficier.

En 1159, à la mort d'Adrien IV, le cardinal Roland, qui en qualité de légat avait jadis lutté contre Frédéric Barberousse, fut élu Pape et prit le nom d'Alexandre III. Ce choix déplut à l'empereur qui fit incontinent proclamer l'antipape Octavien. Le schisme était ouvert, et d'autant plus redoutable que, par suite de la difficulté des communi-

cations et grâce à la puissance et à la fourberie de Frédéric, on donnait partout Octavien comme le vrai Pontife, tandis qu'Alexandre ne disposait que d'un petit nombre de faibles partisans.

Du fond de sa cellule Anthelme voit le péril, et, au milieu des bruits contradictoires qui circulent, il démêle la vérité. Poussé par l'Esprit de Dieu, et s'inspirant de l'illustre exemple de son père saint Bruno, il se met à l'œuvre, résolu de mourir pour la cause de l'Eglise. Par la plume, par la parole, par les courses apostoliques, secondé par Pierre de Tarentaise et le Chartreux Gaufrède, il fait si bien qu'en peu de temps tous les Prieurs de son Ordre et les Prélats de sa connaissance se soumettent à l'obédience d'Alexandre ; les Cisterciens sont entraînés à leur tour, et à la suite de ces deux grands Ordres religieux, les plus estimés dans la chrétienté, se rangent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre ; la cause du vrai Pape était gagnée ; un humble Chartreux avait été l'instrument principal de cette victoire.

On peut consulter la page admirable insérée par Baronius dans ses *Annales* (année 1161) et empruntée par le savant historien aux auteurs contemporains ; nous nous sommes bornés à la résumer dans les lignes qui précèdent ; c'est un monument impérissable élevé à la gloire de notre Saint et de ses Frères de la Chartreuse.

VIII

L'Episcopat.

Alexandre III avait pour le vaillant Chartreux une profonde vénération ; aussi éprouva-t-il une vive allégresse quand, en 1163, une délégation vint à Bourges, où il se trouvait alors, et lui annonça

que le Chapitre de l'Eglise de Belley venait de choisir Anthelme pour occuper le siège épiscopal de cette ville. Il confirma de suite l'élection, et, sur la demande des délégués, qui craignaient de se heurter à un refus, il adressa des lettres à l'élu lui-même et aux moines de la Grande Chartreuse, ordonnant à celui-là de se rendre sans retard à Belley, et à ceux-ci d'enjoindre à leur confrère,

Saint Anthelme chez les lépreux d'Intrasaxa.

au nom de l'obéissance, de se soumettre à la volonté de Dieu.

Quand cette nouvelle parvient à notre saint, il prend la fuite et se cache dans la montagne ; mais on le retrouve et on lui donne connaissance des lettres pontificales. Anthelme se désole et verse des torrents de larmes ; ses confrères ne peuvent le consoler ; l'ordre d'Alexandre est formel. Un dernier espoir brille à ses yeux ; il part pour Bourges, se présente devant le Pape et plaide lui-même la cause de son ignorance et de son incapacité ; mais il le fait avec une telle chaleur et une si

profonde conviction que la cour pontificale demeure émerveillée de l'humilité et de la doctrine du pauvre moine, et que, pour toute réponse, Alexandre lui déclare qu'il le sacrera de ses propres mains dans la cathédrale de Bourges, le 8 septembre suivant.

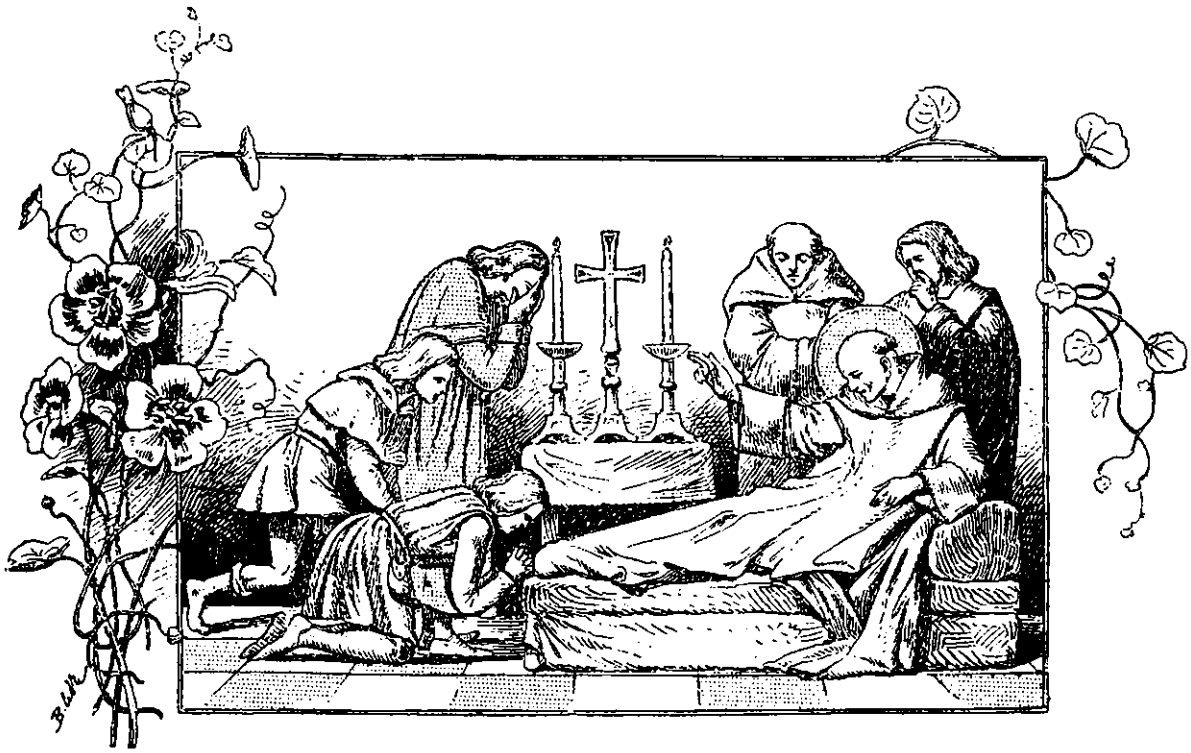
On comprend quel fût l'enthousiasme du peuple de Belley lorsque l'humble religieux vint prendre possession de son siège ; on l'acclama comme l'envoyé de Dieu.

Le moine avait donné la mesure de ce que serait l'évêque. Sa vie privée ne changea point : même vêtement, même cilice, mêmes macérations, mêmes jeûnes, mêmes abstinences. Il s'était fait ménager dans une tour de son palais une pauvre retraite, et il s'y retirait pour vaquer à l'oraison dès que les affaires lui laissaient un loisir. Chaque jour, il assistait à l'office canonial, au milieu de son Chapitre, afin de célébrer plus dignement les louanges de Dieu. Loin de la Chartreuse, il vivait toujours en Chartreux ! Mais véritablement en était-il loin ? Ne continuait-il pas à veiller sur son Ordre et à prodiguer à ses Frères ses bons soins et ses conseils ? Et puis, n'avait-il pas conservé à la Grande Chartreuse une modeste cellule, qu'il appelait *sa bien-aimée* et *le port très sûr et très désiré* — *ad tutissimum semperque concupitum cellæ portum* — où il venait se reposer des orages de la vie publique ?

Son goût pour la solitude ne lui faisait pourtant pas oublier les devoirs de l'évêque, et personne ne sut allier plus heureusement que lui les grandes austérités du cloître et les sollicitudes du Pasteur ; personne en ce siècle ne travailla plus énergiquement à sauvegarder la sainteté et l'indépendance de l'Eglise. Il était vraiment de la race de ces hommes, dont l'auteur de l'*Imitation* devait crayonner si fortement la physionomie (l. I, c. 20), « hommes puissants en œuvres, parce qu'ils sont « amants passionnés de la solitude ; qui peuvent « avec sûreté affronter le monde, parce que volon-

« tiers ils se cachent ; qui parlent avec éloquence, « parce qu'ils savent se taire ; à qui le comman- « dement est facile, parce qu'ils ont appris le grand « art d'obéir. »

La réforme de son clergé occupa les premiers soins de l'évêque. Il chercha par tous les moyens à l'instruire et à le sanctifier : par l'exemple et par la parole, par des synodes fréquents et des avertis-



sements particuliers, par la douceur et par la fermeté, encourageant tous les efforts généreux et poursuivant impitoyablement les abus.

En relevant par la science et par la vertu le prestige des pasteurs, il gagna plus sûrement les brebis. Au cours de ses visites diocésaines il se faisait tout à tous ; il écoutait les plaintes et consolait les douleurs, corrigeait les injustices et soulageait les misères ; le bien éclosait partout sous ses pas. Aucun n'échappait à son zèle ; aux justes il prodiguait les encouragements, aux pécheurs les remontrances, et il n'accordait de répit aux récalcitrants qu'ils ne se fussent rendus à ses

Saint Anthelme à son lit de mort.

désirs. Mais ce qui acheva de lui conquérir tous les cœurs à Belley, comme à Portes et à la Grande Chartreuse, ce fut son inépuisable charité. Il ne prélevait sur ses revenus que le strict nécessaire pour l'entretien de sa maison ; le reste était distribué aux pauvres, et on était aussi ému de la magnificence que de la délicatesse de ses libéralités.

On a gardé plus particulièrement le souvenir de ses largesses envers la pauvre abbaye de Bons, couvent de pieuses vierges situé aux portes de Belley, et envers la léproserie d'Intrasaxa, fondée par Dom Guigues, *le bon Prieur ;* notre saint aimait à porter là lui-même ses aumônes et ses consolations ; les besoins y étaient plus grands, c'était assez pour créer un droit spécial à ses prédilections.

Durant les quinze années de son épiscopat, Anthelme tint constamment les mains ouvertes à toutes les infortunes, et on ne saurait dire humainement d'où provenaient les ressources qui alimentaient ses générosités.

Bien plus, l'année de sa mort, il accomplit le prodige que devait plus tard réaliser aussi saint Vincent de Paul ; il fit subsister toute la province, durant la famine qui désola le pays de Belley. De toutes parts on venait à Anthelme, et le pieux économe de la Providence donnait toujours. Son entourage fit à la fin entendre quelques murmures, redoutant une ruine imminente. L'évêque calma ses terreurs et répondit en souriant que, sans rien compromettre, il suffirait à tous les besoins jusqu'au 26 juin. Parole mystérieuse et prophétique ; ce fut ce même jour qu'il mourut !

Toutes ces qualités étaient encore rehaussées par la puissance des thaumaturges ; on s'explique dès lors la vénération universelle dont jouissait l'évêque de Belley ; on lui cédait le pas dans les conciles, on le choisissait comme arbitre dans les différends ; le Pape même lui confie les missions les plus délicates.

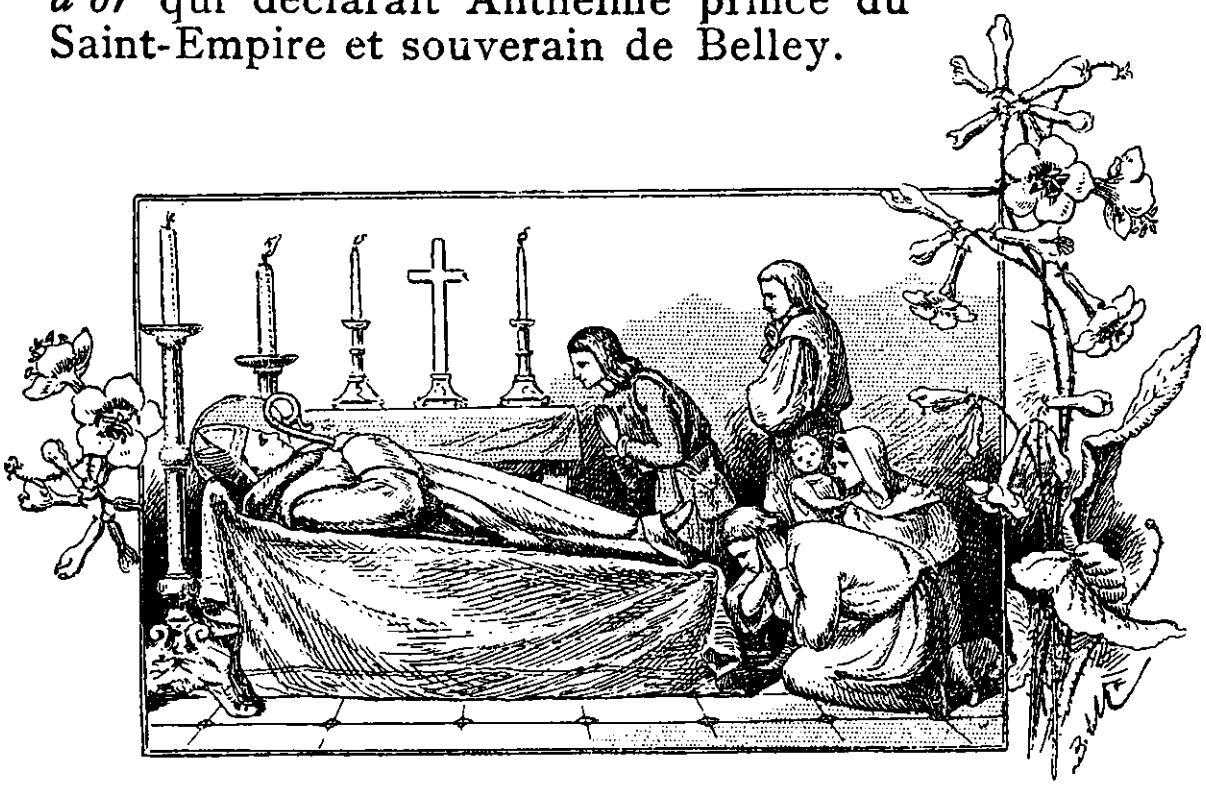
Et cependant la fin de son épiscopat, comme la fin de son généralat en Chartreuse, fut marquée

par la persécution ; c'est par là que Dieu complète l'auréole de ses élus. Résumons brièvement les phases de cette lutte ; nous verrons avec quelle fermeté notre saint sut défendre les droits et les immunités de son Eglise.

IX

Démêlés avec le Comte de Savoie.

Par une faveur inattendue, Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, roi de Bourgogne et de Provence, avait en 1175 octroyé sa fameuse *Bulle d'or* qui déclarait Anthelme prince du Saint-Empire et souverain de Belley.



Piété des fidèles autour du corps de saint Anthelme.

Quel était le vrai but de cette mesure ? Le fier monarque avait-il oublié l'échec d'Octavien ? Subissait-il comme tous les autres l'ascendant des vertus de l'illustre Chartreux ? Nous ne le croyons pas.

Il voyait plutôt dans cette faveur, qui ne lui coûtait qu'un parchemin et le scèau d'or qui l'accompagnait, un moyen habile de frapper un double coup : il flattait le Pape, dont il favorisait un des amis les plus estimés, et il humiliait le comte de Savoie, Humbert III, son vassal et son ennemi, de qui dépendait le pays de Belley. Le rusé Germain ne cherchait-il pas en outre, au profit de sa politique astucieuse, à jeter la désunion entre l'évêque et le comte ? Il n'est pas téméraire de le supposer.

Quoiqu'il en soit, l'orage éclata bientôt.

Humbert III était un prince magnanime et vaillant, que l'Eglise devait un jour placer sur les autels. Il avait rendu de signalés services à la Papauté, et Alexandre III le tenait en fort haute estime. Malheureusement, à cette époque, il avait encore les bouillantes ardeurs de la jeunesse et au sujet des *Investitures* et des prétendus droits de la puissance civile sur les biens ecclésiastiques il partageait les erreurs et les préjugés de son temps.

Pour répondre au coup droit que lui porte la *Bulle d'or* de Frédéric, il fait entendre qu'il se regardera toujours comme le seul maître et souverain de Belley ; et, passant de la parole aux actes, il fait saisir et emprisonner, au mépris de toutes les immunités, un prêtre de cette ville. L'évêque réclame avec énergie, et le prêtre est bientôt remis en liberté ; mais, à l'insu du prince, au sortir même de la prison, il est mis à mort par des officiers subalternes. Anthelme, pénétré de douleur, attend les explications du comte. Au lieu de les fournir loyalement, celui-ci réclame la reconnaissance de sa souveraineté ; puis, excité par ses courtisans, — cette race odieuse qui infecte les palais des grands — il se refuse à toute discussion amiable, se moque de la menace d'excommunication, prétendant qu'il tient du Pape le privilège de n'être excommunié par personne, et pousse l'insolence jusqu'à citer Anthelme à comparaître devant un tribunal séculier, qui jugera le différend.

Tout espoir de conciliation est désormais perdu. Le prélat outragé puise dans la prière le courage de faire son devoir jusqu'au bout, dût-il, à l'exemple de saint Thomas de Cantorbéry, payer de son sang la défense de ses droits ; et un jour, sans écouter les supplications de ses prêtres terrifiés, il se porte au-devant d'Humbert, le somme une dernière fois de réparer ses injustices, et, sur le refus du prince,

il fulmine contre lui la sentence d'excommunication.

Le comte s'arrête un moment ; la rage bouillonne dans son cœur, ses officiers l'excitent à ne pas laisser impunie une pareille audace ; mais bientôt, vaincu par l'attitude majestueuse de l'évêque, qui le cite au tribunal de Jésus-Christ, il se retire en vomissant des injures et des menaces. Il affecte d'abord de mépriser l'anathème porté contre lui, mais harcelé par les remords de sa conscience, il s'adresse au Saint-Siège afin d'être relevé de cette censure.

Le Pape, affligé d'un conflit qui divise ses plus zélés défenseurs, envoie deux évêques à Belley

Miracles à son tombeau.

pour examiner la querelle et conjurer notre saint d'user de clémence ; au besoin il leur donne à eux-mêmes pleins pouvoirs pour absoudre le comte de Savoie. Les prélats s'acquittent de leur délicate mission ; mais ils trouvent Anthelme inflexible, et, devant les raisons qu'il allègue, ils n'osent faire usage des facultés de pardon qu'ils ont reçues.

Humbert réitère ses instances, et finalement Alexandre III, craignant qu'une plus longue sévérité ne porte atteinte aux intérêts majeurs de l'Eglise, se laisse fléchir et, de son autorité suprême, donne l'absolution au coupable.

Cette intervention du Souverain Pontife constituait un fait grave ; dans le fond du cœur, personne peut-être n'en fut plus heureux que le saint évêque, car il aimait Humbert d'un amour de père et il appréciait grandement ses nobles qualités. Mais, en raison même de cet amour et de cette estime, il voulait que la peine sévère, dont il avait dû le frapper, devint pour lui un remède salutaire. Il s'inclina donc devant la décision du Pape ; cependant, comme il comprit, dans la lumière de l'Esprit-Saint, que la mesure clémente du Chef de l'Eglise ne faisait pour le moment qu'envenimer l'orgueil du prince de Savoie, sans amener de changement dans sa volonté, il refusa de joindre une absolution personnelle, que l'on sollicitait de nouveau, à celle qu'Alexandre III avait envoyée. Humbert n'en avait du reste aucun besoin au for extérieur.

X

Derniers jours et mort d'Anthelme.

Les fatigues de cette lutte, s'ajoutant aux travaux du saint ministère et aux rigueurs d'une pénitence que les années ne faisaient qu'accroître,

avaient épuisé les forces de l'homme de Dieu ; aussi, à l'insu de tous, il résolut d'imiter la conduite de plusieurs illustres prélats et de se retirer dans le cloître pour y finir sa vie. Plein de cette pensée, il partit un jour pour la Grande Chartreuse et s'enferma dans sa cellule bien-aimée. On ne s'émut pas tout d'abord à Belley de cette absence, on y était habitué ; mais quand on apprit la décision

de l'évêque, ce ne fut dans le pays qu'un long cri de douleur ; on eut dit que chacun avait perdu son père ! Aussitôt des délégués furent envoyés à Rome, et ils en rapportèrent sans peine des lettres apostoliques, qui ordonnaient à Anthelme de revenir sans délai à son troupeau.

L'humble Chartreux ne savait qu'obéir ; il quitta sa chère solitude qu'il ne devait plus revoir. Il ne rentra en effet dans sa ville épiscopale, au milieu des acclamations de tout le peuple, que pour se préparer à la mort.

On touchait à l'année 1178, et nous avons dit quels prodiges de charité accomplit alors notre

Jean de Passelaigue fai touvrir le tombeau de saint Anthelme (1629).

saint, à l'occasion de la famine qui désola le pays de Belley. L'âge n'avait pas affaibli son zèle, et le courageux vieillard, malgré l'épuisement de son corps, menait toujours de front l'œuvre de sa sanctification personnelle et les labeurs de sa charge pastorale, lorsque, au mois de juin, une fièvre violente le saisit et mit brusquement ses jours en danger.

Ses prêtres accourent ; ils se pressent avec ses serviteurs autour de son lit, et sont impuissants à retenir leurs larmes. Anthelme les console et les édifie par son humilité profonde et sa confiance dans la divine miséricorde. Pressé de faire un testament il s'y refuse en souriant, n'ayant plus rien à donner, dit-il, et n'ayant jamais rien possédé en propre.

Quelques amis d'Humbert le conjurent alors de révoquer les censures qu'il a portées contre ce prince : « Je n'en ferai rien, répond-il avec tristesse, qu'il ne se repente sincèrement et ne promette de faire pénitence ! »

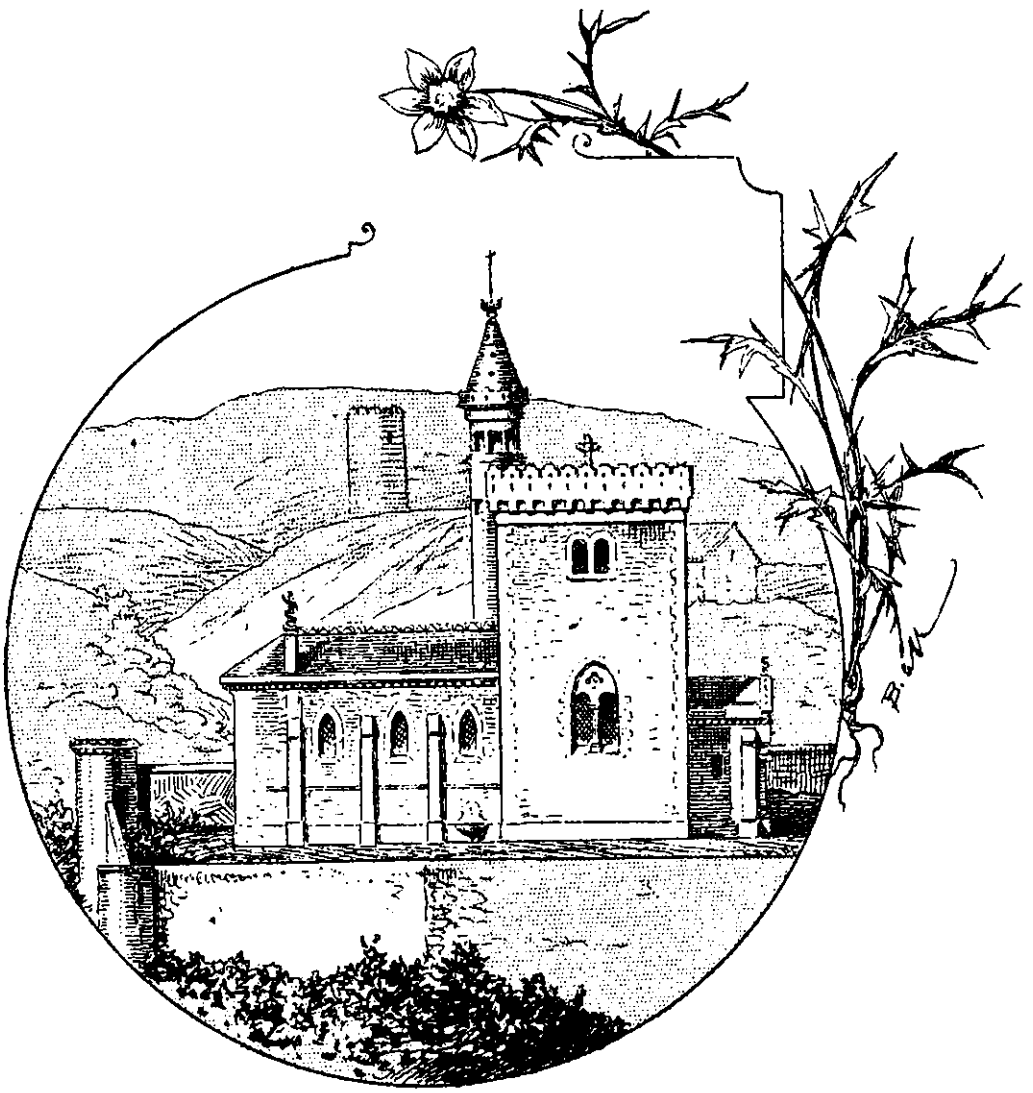
Le comte de Savoie n'était pas heureux ; le remords troublait son âme. Malgré la plénitude des pouvoirs de celui qui l'avait absous, il craignait d'avoir trop facilement obtenu du Pape cette absolution, et il sentait toujours peser sur sa conscience l'anathème porté contre lui par un évêque dont, en dépit de tout, il admirait les œuvres et respectait la sainteté.

En apprenant par deux frères Chartreux, Aymond et Gérard, qui veillaient auprès d'Anthelme, les progrès de la maladie, il reste quelque temps en proie à une lutte terrible, mais dominant enfin l'orgueil, qui l'avait aveuglé jusque-là, il accourt à Belley, se jette en larmes au pied du lit où agonise l'évêque, implore le pardon de ses fautes et promet de les réparer

Scène grandiose et sublime dans sa magnifique simplicité !

Devant ce repentir, bien sincère cette fois, Anthelme est profondément ému ; il recueille ses

dernières forces, et, levant sa main mourante, il fait descendre sur la tête humiliée d'Humbert les paroles de la paix et de l'absolution ; puis d'une voix solennelle, qui déjà ne semblait plus appartenir à la terre, il ajoute : « Que Dieu vous



bénisse, ô mon prince, qu'il multiplie votre race, et qu'il vous donne toute prospérité *à vous et à votre fils.* »

Les clercs, croyant à une absence de mémoire causée par la maladie, veulent corriger la parole du moribond, et lui suggèrent : *à vous et à votre fille.* — De ses trois mariages successifs, Humbert

Chapelle de saint Anthelme, Chignin, Savoie.

n'avait eu en effet qu'une seule fille, et c'était pour lui un cruel chagrin. — Mais l'évêque reprend à trois reprises : *à vous et à votre fils !* C'était une prophétie qui devait se réaliser l'année suivante par la naissance du prince Thomas, tige de la dynastie de Savoie.

Ce fut le 26 juin qu'Anthelme rendit pieusement à Dieu son âme, en exhortant ses prêtres à l'union et à la charité.

Le jour des funérailles, auxquelles assistait, avec le comte Humbert, une foule de prêtres et de laïques, de nobles et de paysans, fut un jour de triomphe, et le Ciel se plut à manifester visiblement la sainteté du grand moine et de l'illustre évêque. Au moment où le corps pénétrait dans la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste, on vit soudain trois lampes s'allumer successivement d'elles-mêmes et jeter une flamme d'une hauteur et d'un éclat extraordinaires. Le peuple et les seigneurs poussèrent de joyeuses acclamations de reconnaissance ; mais ce ne devait être là que le commencement de la longue série de prodiges, qui firent décerner à Anthelme le titre de thaumaturge.

Son tombeau a été magnifiquement glorifié dans la suite des siècles ; les guérisons s'y sont toujours produites sans interruption ; on y a même vu des morts ressusciter.

Aujourd'hui comme autrefois saint Anthelme protège et secourt son peuple, aussi en est-il aujourd'hui comme autrefois aimé et vénéré. Les années passent et elles ne peuvent ni obscurcir sa mémoire, ni attiédir son culte.

Saint Anthelme, priez pour nous !

Imprimatur :

† LÉON, Evêque d'Amiens.

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique.*

P. VICTOR VIEILLE, S. J.

SAINT-JEAN BERCHMANS

PATRON de la JEUNESSE

ABBEVILLE
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

SOMMAIRE

		Pages.
I.	— Sa famille	1
II.	— Ses premières années	2
III.	— Le petit Séminaire de Malines.	5
IV.	— Le collège des Jésuites	6
V.	— La vocation à la vie religieuse	8
VI.	— L'opposition de sa famille	11
VII.	— Le novice de Malines	15
VIII.	— Les vœux de religion	18
IX.	— Un modèle de régularité au Collège romain.	20
X.	— L'héroïcité de ses vertus	21
XI.	— Ses succès dans les études	24
XII.	— Sa sainte mort	26
XIII.	— Ses miracles	29
XIV.	— Son culte	31

Permis d'imprimer :

† LÉON, Evêque d'Amiens.

PETITE VIE ILLUSTRÉE

DE

SAINT JEAN BERCHMANS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Maison où est né saint Jean Berchmans.

I

Sa famille (1599).

La petite ville de Diest, en Brabant, vit naître Jean Berchmans, le 13 mars 1599, un samedi, jour consacré à la Mère de Dieu. Le lendemain, il reçut la grâce du saint baptême, dans l'église de Saint-Sulpice. De tout temps, avaient brillé, dans sa famille, une vertu à l'abri de tout soupçon, une foi inébranlable, une honnêteté proverbiale. Aussi,

a-t-elle eu l'insigne gloire de donner plusieurs de ses membres à la vie religieuse et à l'état ecclésiastique.

Son père, Jean-Charles, exerçait la modeste profession de tanneur et de cordonnier. Il fut appelé par ses concitoyens à la charge de président des décemvirs ou conseillers populaires de Diest. Ses études lui auraient permis de suivre une carrière libérale : il préféra demander à un travail pénible des ressources pour élever sa famille dans la crainte de Dieu et le respect de toutes les traditions d'honneur et de fidélité. La divine Providence devait un jour en faire un prêtre et un ministre du Très-Haut.

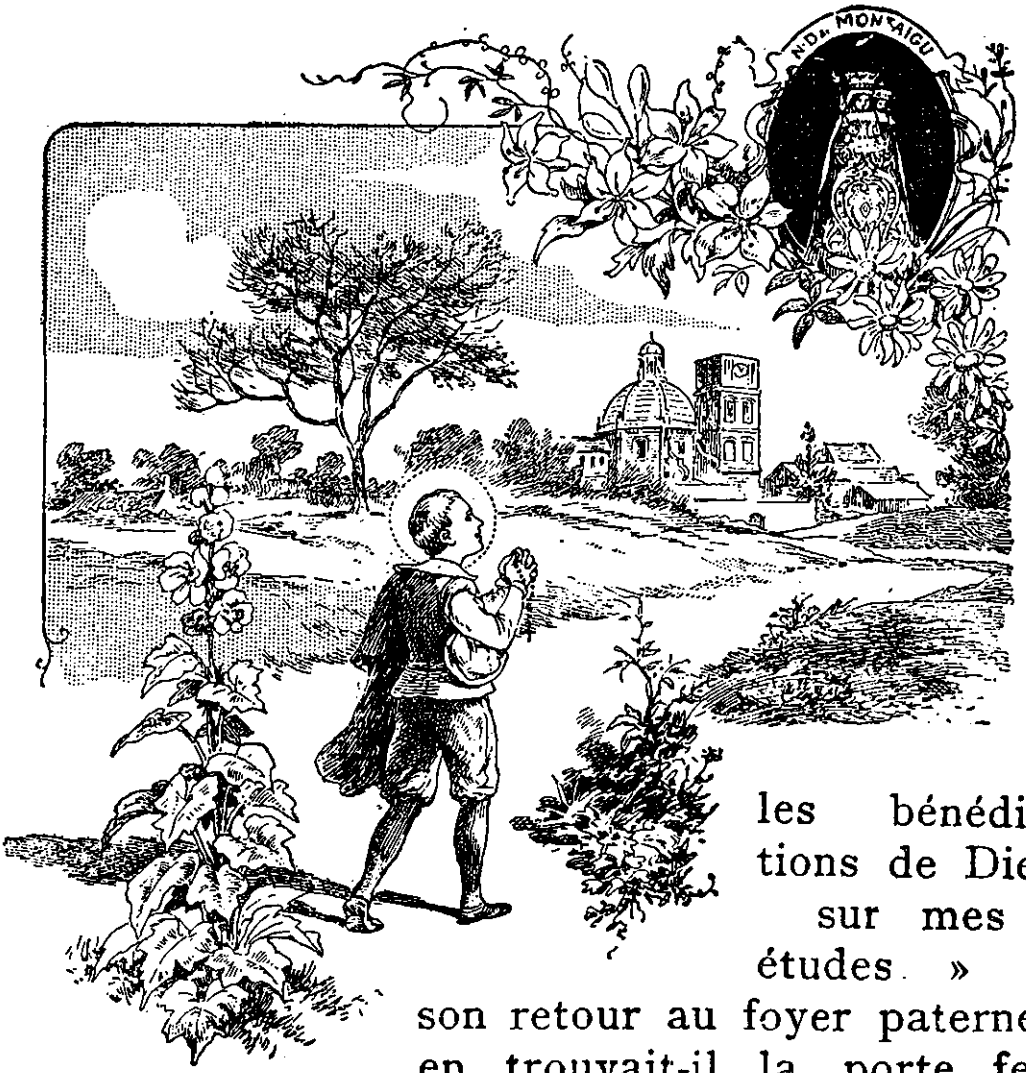
La mère de Jean, Elisabeth Vanden Hove, appartenait à une famille noble ; elle se distinguait par toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qui font la mère chrétienne et la femme bien élevée.

II

Ses premières années (1599-1613).

Les beaux exemples et les sages leçons de parents si vertueux firent grandir le saint enfant dans une atmosphère de piété franche, de foi vive et de pureté angélique. D'une constitution frêle et délicate, avec un caractère aimable et enjoué, une nature douce et aimante, Jean faisait le charme et excitait l'admiration de tout son entourage.

A sept ans, il fréquentait, tous les jours, l'école d'un maître chrétien et était le modèle accompli de ses jeunes condisciples. Sa grand'mère le voyant sortir de grand matin, lui en demanda la raison : « Ma bonne mère, répondit-il, j'ai obtenu de servir deux ou trois messes avant la classe, pour attirer



les bénédictions de Dieu sur mes études. » A son retour au foyer paternel, en trouvait-il la porte fermée, il se retirait paisiblement dans une chapelle voisine, y récitait plusieurs chapelets, avec une grande ferveur, devant l'image de la Sainte Vierge.

A neuf ans, dans les heures que ses devoirs d'écolier lui laissaient libres, il était le garde-malade assidu, l'ange consolateur de sa mère, retenue au lit par une longue et grave infirmité.

Les quatre années suivantes (1609-1613), Jean eut pour maître, au gymnase ou collège de Diest, Valère Van Stiphout, bien digne par son savoir et ses vertus, de cultiver l'intelligence et le cœur d'un disciple aussi docile que studieux. Ce professeur chrétien fut du reste aidé dans sa belle mission par

Le petit pélerin de N.-D. de Montaigu.

un religieux de l'Ordre de Prémontré, Pierre Emmerick, curé de Notre-Dame de Diest, qui garda, trois années, Berchmans, dans son pensionnat ecclésiastique. Ses maîtres n'eurent ni à le punir, ni à le reprendre ; il était pour eux tous plein de respect, d'amour et de gratitude. Le premier par le talent et la vertu, Jean se faisait le serviteur de tous ses condisciples. Sans blesser jamais personne, il fuyait les disputes, s'éloignait sagement de tout ce qui aurait pu blesser la plus délicate des vertus. Grave dans sa démarche, frugal et mortifié dans ses repas, patient jusqu'à l'excès, fort réservé dans ses paroles, cet élève modèle était vénéré comme un saint.

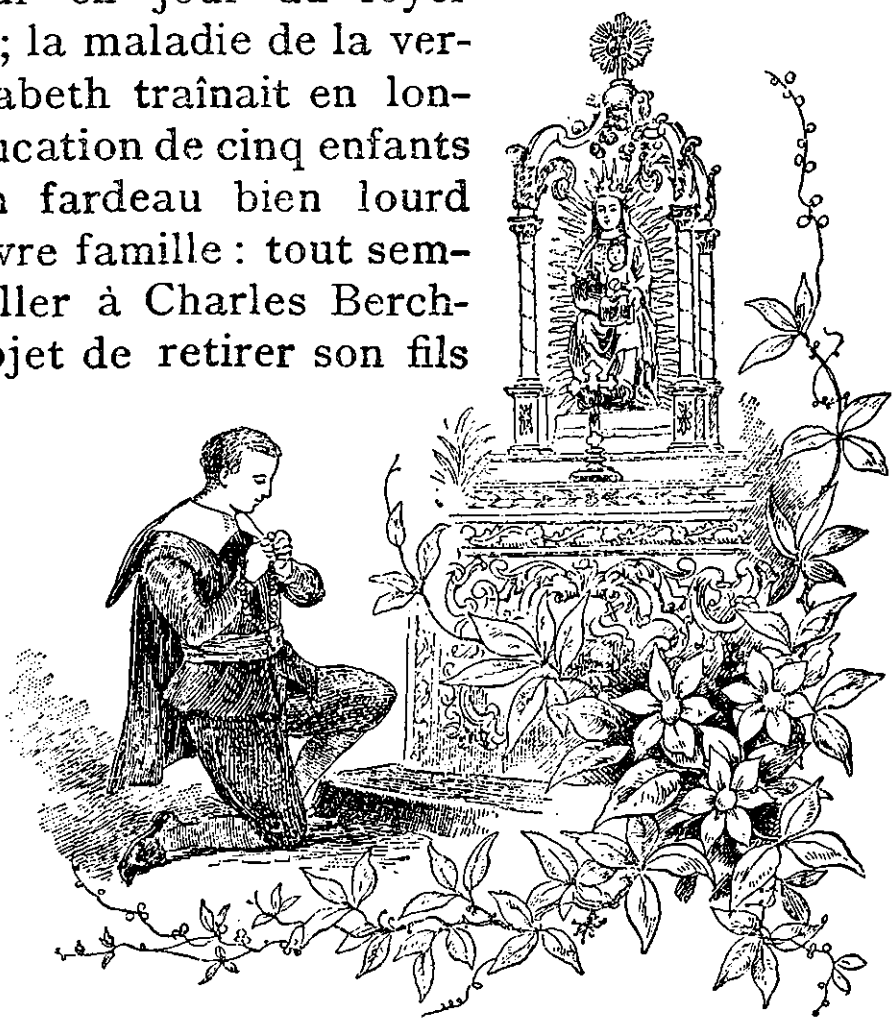
Son union intime avec Dieu lui avait communiqué le secret de la perfection dans ses rapports avec les âmes. A l'âge de onze ans, il eut le bonheur de faire sa première communion avec une piété angélique. Il se confessait tous les huit jours et communiait deux fois le mois et à toutes les fêtes. Il aimait à assister le prêtre à l'autel. Chaque vendredi, il faisait nu-pieds l'exercice du chemin de la Croix.

Cet amour immense qu'il avait pour le Fils, il le témoignait à sa divine Mère. Encore enfant, il visitait une église dédiée à Marie, sous le nom de Notre-Dame de Montaigu, et il faisait à jeun le trajet de trois milles qui séparent Diest du sanctuaire. C'est entre les mains de la Reine des vierges, peut-être même à Montaigu, qu'il fit, dans son enfance, le vœu de garder intacte sa virginité. Il parlait souvent de sa Mère du ciel. Dès lors, ses yeux, sa voix, ses traits, tout son extérieur révélait le bonheur de son âme et la tendresse de son amour pour Marie. La protection de la Sainte Vierge était plus nécessaire que jamais à cet adolescent qu'allait visiter l'épreuve.

III

Le petit séminaire de Malines (1613-1615).

Mais les études de cet écolier parfait faillirent être abandonnées. La pénurie des ressources croissait de jour en jour au foyer domestique; la maladie de la vertueuse Elisabeth traînait en longueur; l'éducation de cinq enfants devenait un fardeau bien lourd pour la pauvre famille : tout semblait conseiller à Charles Berchmans le projet de retirer son fils Jean de la carrière des études littéraires et de lui faire embrasser une profession lucrative. C'était le moyen de diminuer les dépenses et d'augmenter promptement les revenus du malheureux ouvrier.



A cette nouvelle inattendue, Berchmans demeure interdit. Mais bientôt il se recommande à Dieu et à l'auguste Vierge et les appelle à son aide. Il tombe à genoux aux pieds de son père, le conjure avec larmes de lui permettre d'achever ses études

Vierge devant laquelle a prié saint Berchmans.

et de se vouer au service des autels ; il saura, désormais, se contenter de pain et d'eau...

Une prière si touchante fut exaucée. Jean, âgé d'environ quatorze ans, put poursuivre avec succès ses études, en qualité d'externe, au petit séminaire de Malines. Il remplissait aussi, avec foi, grâce et dévouement, l'office de serviteur et même celui de précepteur auprès de trois jeunes frères, dans la maison du chanoine Jean de Froymont. Aucun travail humiliant ne rebutait cet aspirant au sacerdoce, ce petit-fils d'un bourgmestre, ce parent d'un général dans les armées impériales.

Le chanoine, aussi distingué par l'aménité de son caractère que par l'éclat de ses talents, ne se lassait pas d'admirer dans Berchmans une constante application à l'étude, une piété douce, jointes à une charité aimable et à une diligence parfaite dans l'exercice de sa nouvelle charge. Cet écolier studieux était habile à profiter de tous les moments libres, dans le service de son maître, à table ou en visite, et même, à diminuer les heures consacrées au sommeil, pour remplir scrupuleusement ses devoirs de classe. Aussi, devint-il, en peu de temps, l'orgueil de ses maîtres et l'espérance de l'archevêque de Malines.

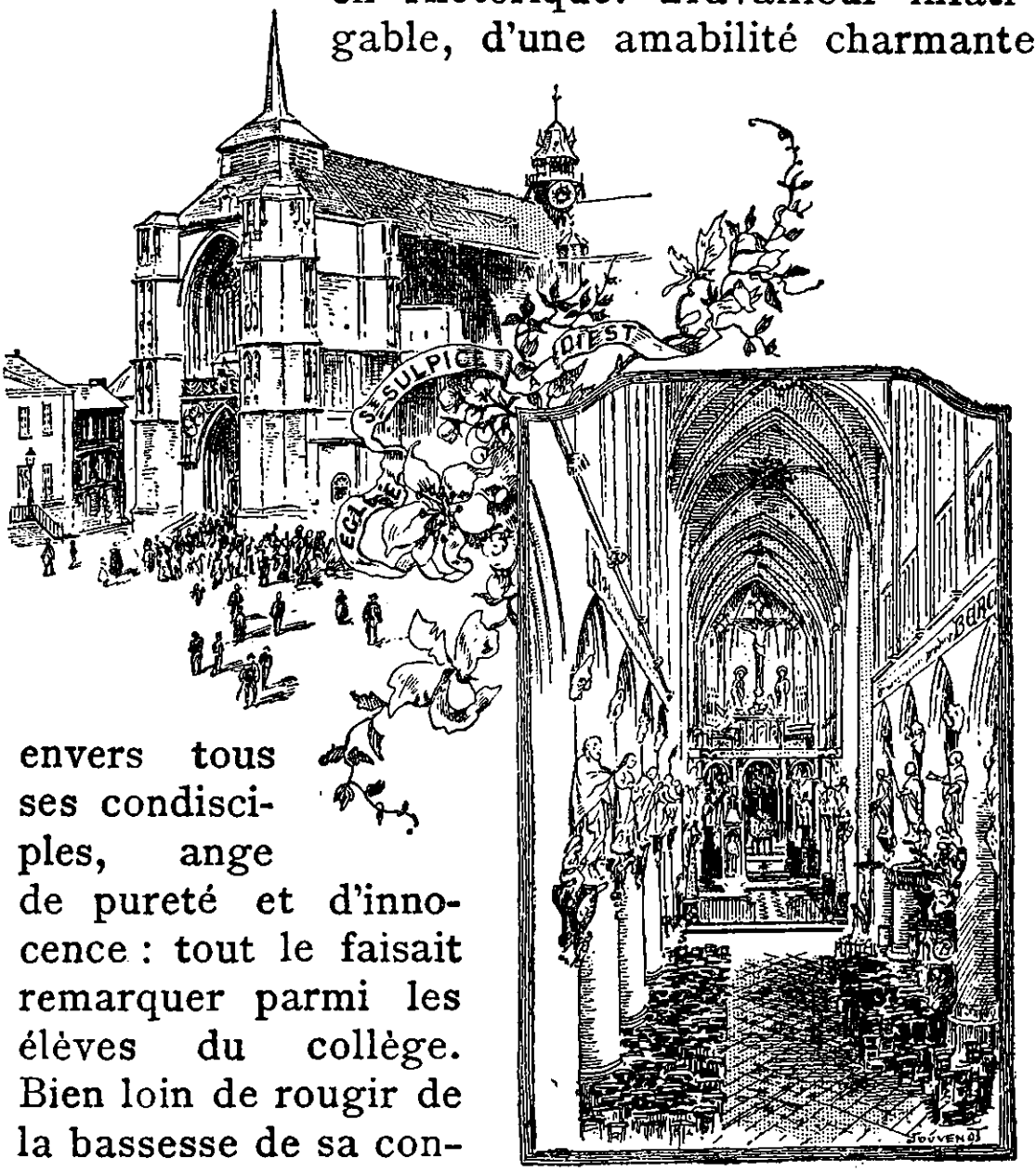
IV

Le collège des Jésuites (1615-1616).

La Compagnie de Jésus venait d'ouvrir un collège à Malines, dans l'ancien hôtel de Charles-Quint. Berchmans, âgé de seize ans, se sentit attiré, par un mouvement irrésistible de la grâce, vers ce nouvel asile de l'éducation chrétienne. La divine Providence voulait ainsi placer, sous les yeux du saint

jeune homme, le tableau de la vie parfaite qui lui était destinée.

L'éclat de ses études antérieures le fit admettre en rhétorique. Travailleur infatigable, d'une amabilité charmante envers tous ses condisciples, ange de pureté et d'innocence : tout le faisait remarquer parmi les élèves du collège. Bien loin de rougir de la bassesse de sa condition, il lui empruntait des sentiments si humbles, des prévenances si douces, qu'il gagna ainsi tous les cœurs.



François Boels, jeune luthérien, dut, au zèle de Berchmans, son retour à la vraie foi. L'action qu'exerçait ce jeune apôtre, dans la maison du chanoine, il put l'étendre, au collège, sur tous ceux

Église de Diest où a été baptisé saint Jean Berchmans.

qui furent témoins de la régularité de sa conduite et de la perfection de sa vertu.

Faut-il s'étonner, si un jeune homme aussi édifiant, fut admis dans la Congrégation de la Sainte Vierge et il en devînt bientôt le modèle et l'apôtre ?

V

La vocation à la vie religieuse (1616).

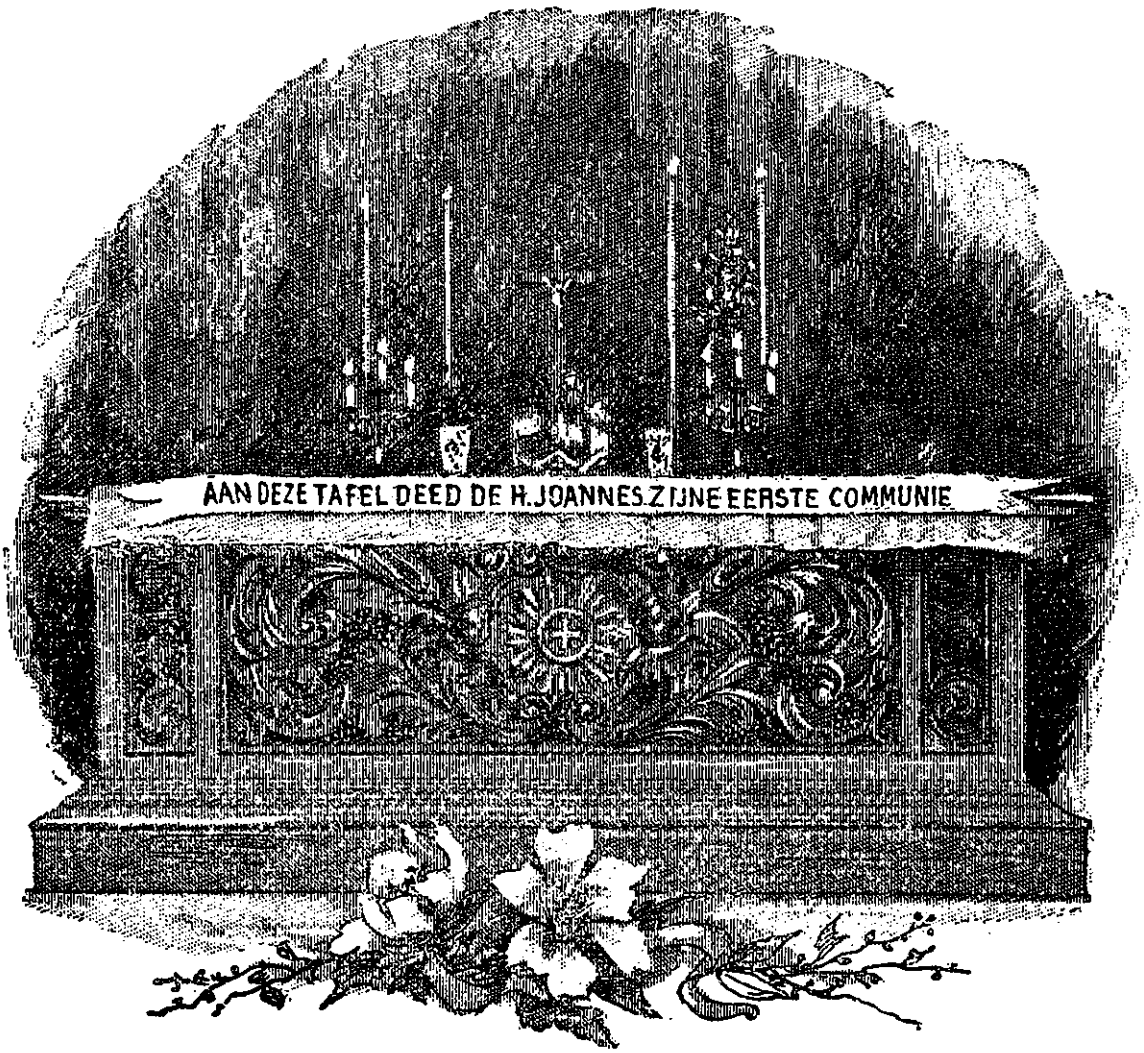
Au milieu des travaux de sa propre perfection et de ses éclatants progrès dans les belles-lettres, Berchmans se préoccupait de son avenir. Des germes de vocation à la vie parfaite avaient été semés dans son âme par la lecture et la méditation des *Lettres* de saint Jérôme. Ce qui les fit éclore et tourna l'âme de Berchmans vers l'Institut de saint Ignace, ce fut le récit des merveilles de la vie de saint Louis de Gonzague mort à Rome en 1591 et des succès admirables des missions de la Compagnie de Jésus en Europe et parmi les infidèles.

Mais il ne voulut rien décider à la légère. Il consulta le ciel dans des prières ferventes. Il prit pour flambeau sa propre raison éclairée des lumières de la foi et se livra à de pieuses méditations. Il eut avec son directeur des conférences fréquentes et sérieuses. Sa résolution fut de suivre son attrait pour la Société de Jésus.

Ses études classiques se terminaient avec l'année scolaire de 1616. Mais, avant de se rendre au noviciat des Jésuites, il sollicita, en ces termes, le consentement de sa famille :

« Mon vénéré Père et ma très chère Mère,

« Voilà trois ou quatre mois, environ, que Notre-Seigneur frappe d'une manière distincte à la porte de mon cœur, et j'ai voulu d'abord arrêter, pour



ainsi dire, sa main. Je me suis bien vite aperçu que partout et toujours, à l'étude, à la promenade, en quelque endroit que je fusse, il ne se présentait d'autre idée à mon esprit que le devoir de choisir une carrière. J'ai résolu et, après beaucoup de communions et d'autres bonnes œuvres, j'ai fait vœu de servir, avec le secours de sa grâce, Notre-Seigneur dans la vie religieuse.

« Qui peut voir, en effet, sans en être saisi d'horreur, les misères, les dangers et la coupable conduite des hommes, dans tous les genres de vie ? D'un autre côté, peut-on ne pas avoir le désir de s'y vouer pour toujours, si on considère la régularité parfaite, l'humilité prodigieuse, toutes les

Souvenirs de la 1re Communion de St Jean Berchmans.

vertus, surtout l'ardent amour de Dieu et du prochain, qui sont l'ornement de l'état religieux ?

« Il est dur, j'en conviens, pour des amis, pour des parents, de se détacher d'enfants bien-aimés. Que Dieu leur épargne la douleur de les voir mourir ! L'épreuve serait bien plus rude.

« Voici une autre pensée qui se présente parfois à mon esprit. Il me semble voir près de moi, d'un côté, mon père, ma mère, ma sœur... et, d'autre part, Dieu, Notre-Seigneur, avec sa Mère — qui, je l'espère, est aussi ma mère bénie. — Si les premiers me parlaient ainsi : « Cher enfant, demeure avec nous ; nous t'en prions, par les peines et les fatigues que nous avons endurées pour toi, etc... » — Mais Jésus-Christ me tient un langage tout différent : « C'est moi que tu dois suivre, moi, qui pour toi suis né, qui pour toi ai été flagellé, couronné d'épines, et enfin crucifié. Voici mes cinq plaies : n'est-ce pas pour toi que je les ai reçues ? Tu le sais, mon très saint corps a nourri ton âme, mon sang adorable l'a abreuvée ; et tu pousserais l'ingratitude jusqu'à mépriser mon appel à la vie parfaite ? » — Mes très chers parents, à cette pensée, mon cœur s'enflamme. S'il m'était possible, je volerais de suite en religion : mon âme et mon cœur n'auraient de repos qu'après avoir trouvé leur bien-aimé Maître.

« Mais, direz-vous, c'est trop tôt : attends d'être promu aux saints ordres. — Je vous le demande, mes chers parents, s'il venait à votre porte un mendiant demander une aumône, et que, vous croyant disposés à lui donner quelque chose, il vous dit : — Je viendrai le chercher dans un ou deux ans, — incertain si vous le lui donneriez alors, — ne le regarderiez-vous pas comme un malavisé, comme un fou ? — Mais devant Dieu ne sommes-nous pas tous des mendiants et des pauvres ? — Je

lui ai présenté d'humbles et nombreuses suppliques. Il lui plaît de me faire une de ses précieuses aumônes. Il m'appelle à la vie religieuse, à la Compagnie de Jésus, ordre qui est, on peut le dire, le marteau de toutes les hérésies, l'asile de toutes les vertus. Je mépriserais ce don, je le foulerais aux pieds ? Notre-Seigneur voudra-t-il, après deux ans, me l'offrir encore ? Ne dois-je pas craindre qu'il me jette à la face — quel souverain malheur ! — ces désolantes paroles : « *Je ne te connais pas, Nescio te !* »

« Aussi, je m'offre, de tout mon cœur, à *Jésus-Christ*, et je désire combattre sous son étendard et dans sa Compagnie. Vous n'aurez pas, je l'espère, le malheur de vouloir vous opposer à ce divin Maître. Réjouissez-vous plutôt, louez Dieu, rendez-lui grâces, car vous aurez l'honneur, non de donner, — il n'est pas vôtre, — au moins, de rendre un fils à Dieu, son Créateur et son Père.

« Je me recommande à vos saintes prières, afin qu'il plaise à Notre-Seigneur de m'accorder la persévérance, jusqu'à la fin de ma vie, et puis, à vous et à moi, la vie éternelle.

« Le fils obéissant de *Jésus-Christ* et le vôtre,

« Jean BERCHMANS. »

VI

L'opposition de sa famille (1616).

La lecture de cette lettre fit verser bien des larmes dans le foyer de Jean-Charles Berchmans. Le père était déçu dans ses espérances. Son fils aîné, qui aurait pu, par ses remarquables talents, arriver aux dignités ecclésiastiques et relever ainsi la fortune si compromise de la famille, devait le quitter bientôt pour toujours.

Dans un voyage qu'il fit à Malines, Jean-Charles

n'épargna rien pour amener, par lui-même et par d'autres, ce fils bien-aimé à choisir une vocation plus favorable aux intérêts de ses proches. Tout fut inutile. Le pieux jeune homme montra, dans cette circonstance, une énergie qui contrastait singulièrement avec l'aménité de son caractère. Un religieux de ses parents se fit l'avocat des projets de la famille. Jean, qui ne s'attendait à rien de semblable de la part d'un religieux, le pria de se retirer, s'il osait encore le pousser au mépris de l'appel divin.

Les premiers jours de septembre 1616, Berchmans écrivit la lettre suivante à ses parents, qui avaient sollicité un délai de quelques mois à son entrée en religion :

« Mon vénéré Père et ma très chère Mère,

« Je suis très heureux d'apprendre que vous êtes en bonne santé ; j'espère que Notre-Seigneur vous y maintiendra tous et je l'en prie de tout mon cœur.

« Dieu m'appelle à la vie religieuse ; il m'invite à entrer dans un Ordre où l'on mène une vie angélique : c'est pour vous, comme pour moi, un insigne bienfait dont vous devriez lui rendre grâces ; et c'est vous, j'en suis dans un étonnement extrême, c'est vous, qui me pressez de ne pas écouter l'invitation de Notre-Seigneur, ou de différer de cinq ou six mois ma réponse à son appel. Vous en devez convenir, il ne me sied pas de vous obéir, au mépris des ordres de Dieu.

« Notre-Seigneur invitait un adolescent à le suivre. Le divin Maître ne voulut pas même lui donner le temps d'ensevelir son père déjà mort ; et cependant, l'œuvre était bonne et pouvait s'achever en peu de temps. En une semblable occasion, il défendit à un autre d'aller dire adieu à ses amis, et il ajouta : « *Celui-là n'est pas apte au royaume de Dieu, qui, ayant mis la main à la charrue, regarde*

derrière lui. » (Luc, IX, 62.) Pourquoi, selon vous, Jésus a-t-il agi et parlé de la sorte ? Uniquement pour montrer que nous devons tous, sans délai, suivre notre vocation.

« Je veux, mes vénérés parents, obéir à Notre-Seigneur, pourvoir à mon salut, me soustraire à

cette terrible sentence : « *Je t'ai appelé et tu n'as pas voulu obéir...* » (Prov., I, 24.) J'espère avoir le bonheur d'être, avant quinze jours, au milieu de mes nouveaux frères, dans la maison religieuse. J'espère aussi, grâce aux prières de mes frères, aux vôtres et aux miennes, — toutes faibles qu'elles sont, — obtenir de Dieu la faveur de persévérer, jusqu'à la fin, dans une voie que m'a montrée sa main divine.

« Votre fils obéissant,

« Jean BERCHMANS. »

Les adieux de Jean Berchmans à son père et à sa mère.

Le père et la mère de Berchmans, soumis à la volonté de Dieu, demandèrent à leur cher fils, — ils ne l'avaient pas vu depuis quatre ans, — de venir lui-même à Diest, faire ses adieux à toute la famille. Voici la réponse de Berchmans, datée du 18 ou 19 septembre 1616 :

« Mon vénéré Père et ma très chère Mère,

. . . . . .

« Pour plusieurs motifs, mon Maître n'approuve pas que je vienne à Diest, comme vous le désirez. Mais, par notre commune affection, je vous en prie humblement..., venez vous-même à Malines, mercredi soir au plus tard... Il me sera très doux de vous revoir : je vous ferai mes adieux, vous me ferez les vôtres, et vous me rendrez à Dieu Notre-Seigneur, qui m'a donné à vous.

« Il est aussi une autre chose que je désire de vous, mes vénérés parents. Chaque heure de délai me semble un jour ; rendez-moi donc le service de visiter, puisque je n'ai pas le temps de le faire moi-même, Notre-Dame de Montaigu, vous et avec vous mes tantes, mon frère et les autres amis, qui désirent le salut de mon âme. Dans ce sanctuaire auguste, faites la sainte communion, présentez à Notre-Dame et à son Fils béni, l'offrande de votre Jean, avec cette allégresse de cœur, qui fit tressaillir la Bienheureuse Vierge, à l'heure où elle offrit Jésus à son divin Père. Si ce pèlerinage devait retarder votre venue à Malines, vous le feriez après votre retour.

. . . . . .

« Jean Berchmans, votre fils obéissant. »

Dans l'entrevue de Malines, Berchmans ne put contenir ses larmes, en voyant pleurer sa mère, qui ne devait revoir son fils que dans le ciel.

— Mon fils, lui dit son père en sanglotant, je con-

sens à ton entrée en religion ; mais le sacrifice coûte à mon âme : je vieillirai... nous sommes pauvres, tu aurais pu enrichir la famille et lui faire honneur... Je ne puis rien donner pour ton entretien. — Mon père, pour suivre Jésus-Christ, je suis prêt à jeter à vos pieds jusqu'à ces vêtements, répondit le saint jeune homme.

VII

Le novice de Malines (1616-1618).

Le 24 septembre 1616, libre de tout lien, Jean Berchmans, à l'âge de dix-sept ans et demi, se pré-

sentait au noviciat de Malines, l'année même où François Régis était reçu à Toulouse. Il devint bientôt, pour tous ses frères en religion, un parfait

Son humilité. — Saint Jean Berchmans sert à la cuisine.

modèle de toutes les vertus religieuses. On admirait surtout en lui une charité prévenante, un caractère doux et enjoué et une fidélité rare à toutes les exigences de la règle.

L'état de sa mère, qu'il avait laissée malade, en quittant le toit paternel, s'aggravait de jour en jour. Pour la consoler, Berchmans lui envoya la lettre suivante, qui est l'expression de sa foi vive et de sa piété filiale :

« MÈRE TRÈS CHÈRE DANS LE SEIGNEUR,

« La paix de *Jésus-Christ* soit avec nous tous.

. . . . . .

« Voilà sept à huit ans que vous subissez les infirmités et les peines de la nature humaine, et que vous buvez, avec *Jésus-Christ*, au calice de son amère Passion. Voyez-le maintenant près de votre lit, les bras étendus vers vous, comme pour accueillir votre âme ; entendez-le vous dire : Venez, âme fidèle, mon épouse bien-aimée ; jusqu'à ce jour vous êtes demeurée clouée, avec moi, sur la croix : bientôt vous aurez part à mes joies célestes.

« Voyez venir à vous la sainte Mère de Dieu, Marie, sainte Elisabeth, le saint Ange, votre gardien, et dites avec moi : « O Jésus, mon Seigneur, la voici votre pauvre servante, qui se tient devant vous, avec votre très sainte Mère, Marie, prompte à se soumettre à votre bon plaisir. O Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! O Marie, jetez un regard sur ces enfants, qu'au prix de tant de douleurs j'ai élevés dans la crainte de Dieu : je vous les offre comme vos serviteurs et vos fils. Soyez, je vous prie, soyez leur mère. — Acceptez, je vous en conjure, de tout mon cœur, ô Marie, acceptez à titre d'enfants, et moi, et ma sœur, et tous mes frères ! »

« Prenez courage, ma très chère mère ; com-

battez généreusement, et fixez le regard de votre âme sur la couronne qui vous attend. Je l'espère, nous ne vous perdrons pas ; si vous nous quittez, c'est pour nous assister, du haut du ciel, avec plus de zèle et d'amour.

« Je vous prie, de tout mon cœur, de ne pas me refuser votre bénédiction maternelle. Ici, nous prions tous pour vous, afin que Dieu vous accorde ce qui vous est le plus salutaire. Je tiens pour assuré que vous ne m'oublierez pas. Combattez généreusement, ma très bonne mère !

« Votre cher et obéissant enfant en *Jésus-Christ*,

« Jean Berchmans. »

Cette lettre si touchante et si pleine de foi consola, sur son lit de mort, la chère malade qui partit pour le ciel le 1er décembre 1616. La même lettre ne fut pas étrangère à un évènement heureux et tout à fait inattendu. Après une retraite faite au collège des Jésuites de Louvain, le père du jeune novice, Jean-Charles Berchmans, reprit le cours de ses études ecclésiastiques et reçut le sacerdoce, le 14 avril 1618.

La fin si chrétienne de sa mère, l'espérance de voir bientôt son père monter à l'autel, les bénédictions célestes répandues sur sa famille soutenaient Jean dans ses ferventes prières et sa fidélité parfaite à tous les devoirs de sa profession sainte. Le maître des novices venait de lui confier une charge et d'en faire son aide dans ses rapports avec les jeunes religieux. Jean n'en devint que plus humble, plus doux et plus maître de lui-même. Se réservant pour lui tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus abject, volontiers il balayait la maison, nettoyait les lampes, servait à la cuisine et aimait à exercer ces emplois à la place de ses frères.

Sa dévotion à la Passion de *Jésus-Christ*, au

Saint-Sacrement, à la Sainte Vierge, aux saints de son Ordre, et surtout à saint Louis de Gonzague, qu'il avait pris pour modèle, lui communiquait cet esprit d'abaissement et de sacrifice.

VIII

Les vœux de religion (1618).

Après une année de noviciat, on permit à Berchmans, par privilège, de faire en secret ses premiers vœux. Le Père Virgile Cépari, biographe de Jean, voulut savoir ce qui avait caractérisé la vertu du jeune Belge dans les maisons de son Ordre. L'ancien maître des novices de ce dernier, le Père Bauters, écrivit en ces termes au futur historien du jeune homme :

« Pendant tout le temps qu'il vécut dans la Compagnie en Belgique, il fut le vivant et parfait modèle de la perfection religieuse... Il a parfaitement répondu à la grâce de sa vocation et a vécu au milieu de nous comme un saint. Il a été, aux yeux de tous, un ange d'innocence, de modestie, de douceur, de piété, d'obéissance, de constance dans les bonnes œuvres, toujours intimement uni à Dieu comme les esprits célestes... »

Des vertus si admirables ne pouvaient manquer de le faire admettre dans la Compagnie de Jésus. Berchmans, dans la lettre suivante, annonce cette heureuse nouvelle à son père :

« Mon très vénéré Père en Jésus-Christ,

« La paix de Notre-Seigneur. . . . . .

. . . . . .

« Ma présente lettre, ô père très aimant, vous apporte une joie pure... Réjouissez-vous! Le 25 septembre prochain, votre fils mourra de la mort des

justes... Il mourra sur la croix de Jésus, cloué à la croix par la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Oh ! qu'il est doux de mourir ainsi dans les bras de Jésus. . Ainsi mort, votre fils vivra bienheureux !

. . . . . .

« Aidez-moi à préparer mon âme à cette douce immolation. Je vous prie instamment de célébrer pour moi, à Montaigu, trois messes du Saint-Esprit, afin d'implorer, à mon intention, le secours et la protection de la bienheureuse Vierge.

« Je l'espère aussi, mon grand-père, ma grand'-mère, mes oncles paternels, mes oncles maternels, mes tantes maternelles, tous mes autres amis, ne me refuseront pas l'aide de leurs prières.

« En terminant, je me recommande de tout mon cœur aux saints Sacrifices de votre Révérence.

« A Malines, dans la maison du noviciat de la Compagnie de Jésus, le 2 septembre 1618.

« De votre Révérence le fils très humble et très obéissant en *Jésus-Christ*,

« Jean Berchmans. »

C'est le 25 septembre suivant, que Jean, âgé de dix-neuf ans et demi, prononçait ses vœux de religion.

Envoyé ensuite à Anvers il y apprit qu'il partirait bientôt pour aller poursuivre à Rome ses études de philosophie et de théologie. Il se rendit à Diest pour faire ses adieux à sa famille. Mais son père venait d'y mourir le 12 octobre. Ayant recommandé à sa famille, dans une lettre touchante, ses trois frères et sa sœur, devenus orphelins et sollicité pour eux la protection de ses anciens bienfaiteurs, Berchmans fit trois cents lieues à pied, pour se rendre à Rome, répandant partout sur son passage la bonne odeur de ses vertus.

IX

Un modèle de régularité au Collège Romain (1618-1621).

Le 24 octobre 1618, Berchmans, en compagnie d'un jeune religieux belge, Barthélemi Penneman, prit le chemin de Rome. Il eut le bonheur de vénérer l'auguste sanctuaire de Lorette, avant son arrivée dans la Ville éternelle, le 31 décembre 1618. Ayant salué le Père Mutius Vitelleschi, Général de l'Ordre, dans la maison du Gesù, il fut conduit au Collège Romain pour y suivre les cours de philosophie et de mathématiques. Nouveau Louis de Gonzague, dont il occupa la cellule, il sembla faire revivre, sous des traits aussi aimables, le patron de la jeunesse.

Berchmans avait hâte de devenir un saint. Aussi se montra-t-il à Rome, comme autrefois à Diest et à Malines, un modèle achevé d'aimable douceur, de joyeuse dépendance, de piété rare et de vie régulière. « Plutôt mourir, disait-il, que de transgresser la moindre règle. »

Il a tenu parole et jamais personne ne l'a vu en défaut sur ce point. C'est là le caractère spécial de sa sainteté. Qu'on ne cherche point dans la vie de Berchmans des miracles, des révélations, des œuvres extraordinaires, à moins qu'on ne donne le nom de miracle à une fidélité, à un amour de la règle, qui ne se dément jamais.

Mais où le saint jeune homme puisa-t-il le courage de mener une vie si édifiante et si parfaite? Invoquer ses saints de prédilection, les saints de la Compagnie de Jésus, saint Ignace, saint François-Xavier, et en particulier, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka, dont il vénérait les tombeaux; prier les saints Anges gardiens, saint

Joseph, la Sainte Vierge ; baiser souvent son crucifix, méditer sur la Passion de Notre-Seigneur, adorer, plusieurs fois le jour, le Très Saint-Sacre-

Saint Jean Berchmans adorant le Saint-Sacrement.

ment ; être fidèle à la pieuse pratique de l'oraison mentale ; ne jamais perdre de vue la présence de Dieu : ce sont là les principales sources où cet ange terrestre allait boire à longs traits les eaux vivifiantes de la divine grâce.

X

L'héroïcité de ses vertus.

A cet esprit de régularité, à cette union constante avec Dieu, Berchmans sut allier une vigilance

si parfaite sur lui-même que sa vie fut plus angélique qu'humaine. Ses confesseurs ont affirmé qu'il garda intacte jusqu'à la mort l'innocence de son baptême. Ses fautes bien rares étaient l'inévitable conséquence de la fragilité humaine, jamais l'effet d'une volonté, qui, après mûre délibération, consent à l'offense de Dieu.

Cette innocence, privilégiée entre toutes, fut le fruit de ses luttes incessantes contre ses passions et surtout contre l'orgueil, principe de tout péché. Le souvenir de son humble condition, la vue de ses défauts, le désir d'être le serviteur de tous ses frères, surtout dans les emplois les plus obscurs, l'amour et même la recherche de ces petites humiliations, qui étouffent l'égoïsme au fond de notre cœur, tout inspirait à ce jeune religieux un saint mépris de lui-même.

Par respect pour la présence de Dieu et dans le dessein d'imiter la modestie parfaite de Jésus et de la Reine des vierges, cet ange de la terre pesait toutes ses paroles, surveillait tout son extérieur et était souverainement retenu dans ses regards. Après sa mort, on voulut faire son portrait, mais personne ne sut faire connaître au peintre la couleur des yeux de Berchmans.

Un gentilhomme avait l'habitude d'assister aux offices dans l'église de la maison professe de Rome. Il ne se lassait pas d'arrêter ses regards sur le jeune saint. Un jour, se tournant vers le Père Lomellini : « Mon Père, lui dit-il, pourquoi pensez-vous que je demeure ici ? — Probablement pour assister aux Vêpres ? — Non, j'y suis plutôt pour considérer ce jeune religieux, qui demeure là, tous les jours de fête ; il garde un profond silence, il est si recueilli que la musique elle-même ne le distrait pas... C'est un véritable saint ! »

Une modestie si admirable était la sauvegarde et

le parfum d'une chasteté angélique. Berchmans obtint de la Mère de Dieu, par ses ferventes prières, la grâce d'inspirer aux âmes l'amour de la pureté.

Malgré cette innocence toute céleste, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, Berchmans était dévoré d'une soif insatiable de mortifications et de pénitences. Il prenait la discipline trois fois la semaine, l'espace d'un *De profundis*.

Dans ses repas, il était toujours d'une sobriété excessive. Jamais il ne se plaignait du froid ni des chaleurs. Il s'interdisait tout regard de curiosité, même en assistant à des spectacles licites. C'est

Saint Jean Berchmans fait le catéchisme sur les places publiques de Rome.

avec une extraordinaire fidélité qu'il suivait toutes les prescriptions de la vie régulière, disant sans cesse : « Ma pénitence, c'est surtout la vie commune. »

Que dire de son amour pour les vertus religieuses de pauvreté et d'obéissance ? Il ne voulut jamais rien donner, rien recevoir de personne, sans en avoir auparavant obtenu la permission. Dans sa chambre, le strict nécessaire, rien de plus. « Je ne tiens à rien, je n'ai rien à quoi je tienne, pas même une image, » écrivait ce jeune religieux. Son obéissance était toujours prompte, aveugle, gaie, filiale. Il était plein d'estime, de respect et d'affection pour tous ses supérieurs. Aussi leur ouvrait-il son âme avec candeur et simplicité, toujours désireux d'en recevoir des conseils, des pénitences et des réprimandes pour ses défauts et ses imperfections.

Sa tendre charité s'étendait à tous ses frères en religion, sans qu'il se montrât l'ami familier de personne. Toujours prêt à rendre service, à excuser les fautes du prochain, son bonheur était de servir et de consoler les malades. Il aimait à faire le catéchisme aux domestiques de la maison et au peuple sur les places publiques. Avec ses frères, sa plus grande joie était de tenir de pieux entretiens. Désireux d'être envoyé aux missions lointaines, il se préparait, à l'exercice de ce pénible apostolat, par la pratique de toutes les vertus et par l'étude des sciences sacrées et profanes.

XI

Ses succès dans les études.

Tout en travaillant avec ardeur à devenir un saint par la fidélité à tous ses devoirs, Berchmans n'ou-

bliait pas que la science est la seconde arme de l'apostolat et que seule, une étude sérieuse et soutenue peut nous rendre habiles dans la connaissance des lettres et des sciences divines et humaines. Ses études à Malines avaient révélé son aptitude univer-

selle, la supériorité de ses talents et la lucidité de son esprit. Avec une facilité si prodigieuse, un travail aussi soutenu, une docilité si parfaite à suivre la direction de ses maîtres, ce saint jeune homme devint un des élèves les plus remarqués du Collège Romain. En présence d'une assistance aussi nombreuse que distinguée, on le vit, le 8 juillet 1621, soutenir avec éclat toute une série de thèses sur

Saint Jean Berchmans préside à une dispute philosophique au collège des Grecs.

l'ensemble de la philosophie. Le 6 août suivant, il fut choisi par le Préfet des études du Collège Romain pour argumenter dans la dispute philosophique du collège des Grecs. Bien plus, il dut même présider cette lutte scientifique et montra dans cette circonstance autant de science que d'aimable et ravissante charité.

XII

Sa sainte mort (1621).

Comme ses deux aînés, Stanislas Kostka et Louis de Gonzague, Jean Berchmans était devenu parfait en peu de temps. Le ciel l'enviait à la terre et ses frères, les anges, semblaient l'appeler dans leurs rangs.

Un mois avant sa mort, il parlait de son ardent désir de quitter cette misérable vie et de s'unir à son Dieu. « *Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure...* » Ces graves paroles composaient la sentence de son patron du mois, reçu le 31 juillet 1621. Jean y vit un avertissement du ciel et parla avec joie de sa mort prochaine.

A son retour du collège des Grecs, la fièvre le saisit et le lendemain, 7 août, pour obéir à sa règle, il alla rendre compte au Père Cépari, son supérieur, de son indisposition. Celui-ci, après lui avoir demandé la cause de sa fatigue, l'envoya à l'infirmerie. Le médecin ne constata d'abord aucun grave symptôme dans l'état du malade. Mais le mal fit bientôt de rapides progrès et l'inflammation des poumons augmentait la fièvre. Le mardi soir, 10 août, l'infirmier le voyant plus affaibli : « Frère Jean, lui dit-il, le Père Supérieur ne vous a-t-il rien proposé pour demain? Il me semble que vous feriez bien de recevoir la sainte communion.

— Serait-ce en viatique ? reprit le malade. — Oui, mon frère, parce qu'il me paraît qu'il y a fort peu d'espoir. » A ces mots, Berchmans ne se possède pas de joie ; il embrasse l'infirmier qui fond en larmes et lui dit : « Allons, mon frère, du courage ! Quelle heureuse nouvelle ! Préparons-nous. Donnez-moi mon crucifix. »

Le lendemain, 11 août, vers quatre heures et demie, la communauté, convoquée pour faire cortège au Dieu de l'Eucharistie, trouva l'aimable moribond revêtu de son habit religieux et couché par terre sur un matelas, selon son pieux désir. L'air recueilli et les mains jointes, Jean, à la vue du prêtre qui s'avance pour le communier, se lève avec vivacité et se précipite à genoux, soutenu par deux de ses frères, à cause de son extrême faiblesse. « Je proteste, s'écria-t-il avec ardeur, qu'ici est présent le Fils unique de Dieu Père tout-puissant

Mort de saint Jean Berchmans.
Sujet tiré du bas-relief de l'autel du saint à Diest.

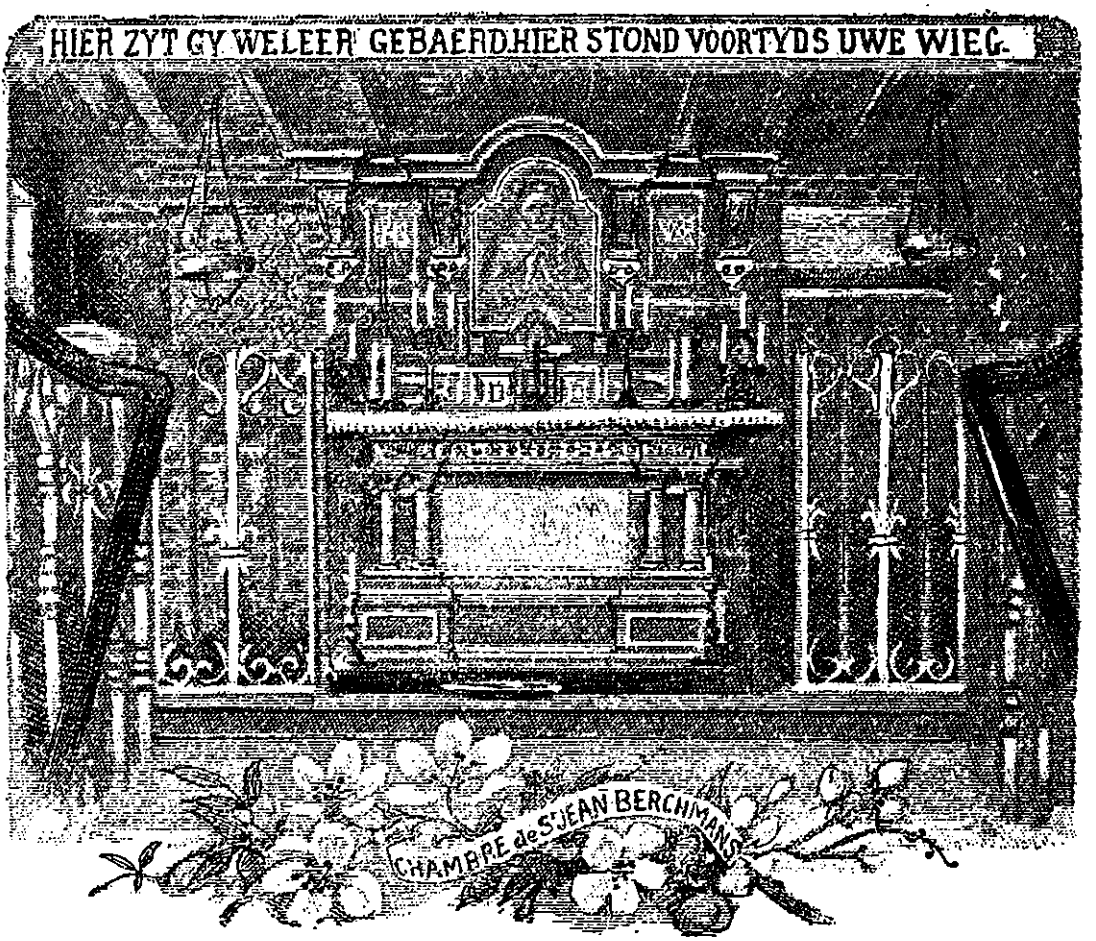
et de la Bienheureuse Vierge Marie. Je proteste que je veux vivre et mourir en vrai fils de ma sainte mère, l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Je proteste que je veux vivre et mourir en vrai fils de la Bienheureuse Vierge Marie et de la Compagnie... »

Tous les assistants de cette scène émouvante fondaient en larmes et poussaient des cris de douleur. Après avoir adoré quelques instants le Dieu qui allait bientôt le couronner au ciel, Berchmans, sur sa demande, reçut l'Extrême-Onction. C'est alors que le saint mourant déclara, en présence de toute la communauté, que dans sa vie religieuse, il ne se souvenait pas d'avoir violé aucune règle ni commis une seule faute légère de propos délibéré. Il voulut alors embrasser avec tendresse tous ses frères qui étaient présents.

Mais la veille de sa mort, dans la nuit du jeudi au vendredi, le saint malade soutint à deux reprises une lutte terrible contre les assauts du démon. En vain serrait-il dans ses mains défaillantes, son crucifix, son chapelet et son livre des règles, en s'écriant : « Voilà mes armes, avec ces trois objets, je mourrai volontiers. » La tentation redoublait de violence : « Non, je ne le ferai pas. — Moi, vous offenser, Seigneur... jamais, jamais ! s'écriait-il. — Retire-toi, Satan. » Puis il renouvela ses vœux de religion et retrouva le calme et la paix.

Le vendredi matin, 13 août 1621, à huit heures et demie, au moment où les élèves venaient d'entrer en classe, la cloche du Collège Romain annonçait la mort de cet ange terrestre. Berchmans venait de s'endormir paisiblement dans le Seigneur, les regards fixés sur son crucifix, son chapelet et le livre de la règle de Saint-Ignace. Il était âgé de vingt-deux ans et cinq mois.

La douleur fut profonde parmi tous ceux qui



avaient connu ce jeune religieux. Mais la certitude de son salut éternel vint mêler, aux larmes de la première heure, une joie indicible et un ardent désir d'imiter ses vertus. On lui donna mille marques de vénération durant ses funérailles. Son crédit auprès de Dieu se manifesta bientôt par de nombreux et éclatants miracles.

XIII

Ses miracles.

La nuit qui suivit le décès de Jean Berchmans, le frère coadjuteur Thomas di Simoni, malade au Collège Romain, vit pendant son oraison du matin,

Chambre de saint Jean Berchmans érigée en chapelle.

le Ciel s'ouvrir et l'auguste Vierge Marie en sortir toute éclatante de lumière. Elle était accompagnée de Louis de Gonzague et présentait Jean Berchmans à de nombreuses phalanges d'élus réunis dans une spacieuse campagne.

A Roanne, en France, une dame pieuse, dans la nuit du 13 au 14 août 1621, fut ravie en esprit et vit exposé dans une église un jeune étudiant de la Compagnie de Jésus... Il lui fut révélé, qu'ayant égalé les mérites de saint Louis de Gonzague, l'âme de ce nouveau saint avait obtenu la même récompense. Quand deux Pères belges, chargés de rapporter, dans leur patrie, le saint cœur de Berchmans, passèrent à Roanne, elle entendit ces paroles : « Oui, c'est bien là le cœur du jeune homme qui vous a été montré. »

Parmi les nombreux miracles dus à l'intercession de saint Jean Berchmans, contentons-nous de mentionner les suivants approuvés par l'Eglise :

1° Marie-Angèle Gilivet, née à Rome en 1717, entrée dans l'ordre de Cîteaux à Népi non loin de Rome, avait vu ses jambes se replier sur elles-mêmes et la priver de tout mouvement... A la suite d'une neuvaine faite à saint Berchmans, elle fut guérie le jour de l'Assomption 1747.

2° Dominique-Marie Gualdi, née à Ronciglione, entrée le 8 juin 1732, chez les Franciscaines de sa ville natale, fut atteinte d'une gastrite mortelle... Ayant invoqué avec confiance notre saint, dont elle possédait une image, elle fut guérie, en recevant l'huile sainte de l'Extrême-Onction, selon la promesse que lui avait faite Jean Berchmans dans une apparition.

3° Sœur Marie-Crucifiée Ancajani, entrée à la Visitation de Rome en 1718, fut atteinte huit ans

plus tard d'une fièvre lente, d'une violente douleur de poitrine. Elle ne pouvait ni parler ni manger. Elle fut guérie en faisant toucher une image du saint aux parties malades.

Plus tard elle fut encore guérie d'un cancer au sein droit en faisant une neuvaine à saint Berchmans.

4° Marie Wilson, né à London dans le Canada, de parents hérétiques, s'était convertie au catholicisme. Au mois de juin 1866, elle fut admise au noviciat des religieuses du Sacré-Cœur (Grand-Coteau, diocèse de la Nouvelle-Orléans).

Mais bientôt se déclara une grave maladie : douleurs aiguës d'estomac, fièvre ardente, vomissements de sang, plaies au palais, à la langue, aux gencives, tout présageait une mort prochaine. Le dernier jour d'une neuvaine faite au Bienheureux Berchmans, après la communion reçue en viatique, la malade fut favorisée d'une apparition du saint qui la guérit d'une manière complète.

5° Marie-Denyse Lyon, religieuse de Sainte-Claire à Bruxelles, fut atteinte vers l'an 1861, d'une gastrite chronique avec lésion à l'épine dorsale. Elle fut guérie à la chapelle du monastère dans une neuvaine faite au Bienheureux Berchmans.

Les trois premiers miracles sont tirés du décret de la béatification (27 février 1865) et les deux derniers de la bulle de canonisation (15 janvier 1888).

XIV

Son culte.

Jean Berchmans a été béatifié par Pie IX, le 9 mai 1865 et canonisé par Léon XIII, le 15 jan-

vier 1888. Sa fête se célèbre le 13 du mois d'août, jour de son bienheureux trépas.

Le collège de Louvain, qui possède le cœur du saint religieux, a pris, à l'occasion de la canonisation du jeune Belge, le nom de *Grand Collège de Saint-Jean Berchmans.*

A la demande du T. R. P. Anderledy, Supérieur général de la Compagnie de Jésus, Sa Sainteté Léon XIII, en mémoire des cinq années que Jean Berchmans a passées dans la Société de Jésus, a accordé à tous les fidèles, le 17 mai 1890, pour chacun des quatre dimanches qui précèdent immédiatement la fête de saint Jean Berchmans, une indulgence de sept ans et de sept quarantaines, et pour le cinquième et dernier dimanche une indulgence plénière. Mais ces fidèles devront se livrer, en ces jours, à des méditations pieuses ou à des prières et autres bonnes œuvres, en l'honneur du même saint, et de plus, confessés et communiés, visiter une église ou un oratoire public et y prier aux intentions du Souverain Pontife.

ORAISON

Accordez à vos serviteurs, nous vous en prions, Seigneur Dieu, la grâce d'imiter les exemples d'innocence et de fidélité à votre service, dont Jean, l'angélique jeune homme, a couronné la fleur de sa jeunesse. Par Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi-soit-il.

Abbeville, imp. C. PAILLART, éditeur des *Brochures illustrées de Propagande catholique.*

DU MÊME AUTEUR :

Petit Manuel illustré des Congrégations de la Bonne-Mort. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petit Manuel illustré des Congrégations de la Sainte-Vierge. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petite Vie illustrée de S. Jean-François Régis, S. J. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Manuel illustré des Confréries et autres Œuvres du Très-Saint-Sacrement. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petite Vie illustrée de Saint Stanislas Kostka, S. J., Patron de la Jeunesse. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petite Vie illustrée de Saint François-Xavier, S. J., Apôtre des Indes. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

A **10** centimes, *franco :* **15** centimes :

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

ABBEVILLE

F. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

PETITE VIE ILLUSTRÉE
DE
GARCIA MORENO

A la fin du siècle dernier, Gabriel Garcia Gomez, d'une noble et ancienne famille de Villaverde, dans la vieille Castille, quittait l'Espagne pour chercher au Nouveau-Monde la paix et la sécurité qui avaient fui de l'Europe. Il épousait à Guayaquil dona Mercédès Moreno.

Le plus jeune de huit enfants, Gabriel Garcia Moreno naquit le 24 décembre 1824. La remuante Guayaquil faisait alors partie de la Colombie ; peu après, elle se donnait au Pérou ; en 1830, elle entrait définitivement dans la république de l'Equateur ; de sorte qu'avant l'âge de dix ans, Garcia Moreno avait passé par trois nationalités différentes.

L'*Equateur*, le plus petit des Etats Sud-Américains, est baigné par le grand Océan Pacifique sur une longueur de 200 lieues ; sa superficie de 85,000 kilomètres carrés égale à peu près celle de la France.

Trois régions bien distinctes donnent à ce *pays du soleil* trois aspects différents. La *Plaine* entre le rivage et la Cordillère des Andes, offre sur une profondeur de 15 à 20 lieues les magnificences d'une végétation gigantesque ; les forêts des essences les plus précieuses, acajou, cèdre, palmiers, etc., abritent des animaux redoutables, ailleurs inconnus ; les plantes d'exportation, coton, canne à sucre, café, cacao, fruits de toute sorte, les fleurs au brillant coloris, au nectar embaumé, servent de palais aux oiseaux les plus variés ; tandis que du sommet des pics neigeux, le grand condor des Andes descend, à deux reprises chaque jour, vers le rivage pour chercher les poissons et les coquillages.

La chaîne des Cordillères présente entre ses deux massifs parallèles la seconde région, le *Plateau* ; la plus grande partie de la population, répartie dans les principales villes et villages, habite cet oasis sur une largeur de 12 à 15 lieues et une longueur de 150 environ. Autour de ce plateau, les plus hauts volcans du globe, le Cotopaxi, le Pichincha, le Chimborazo, le Sangaï, etc., dominent de plus de 3,000 mèt. les mâts des vaisseaux.

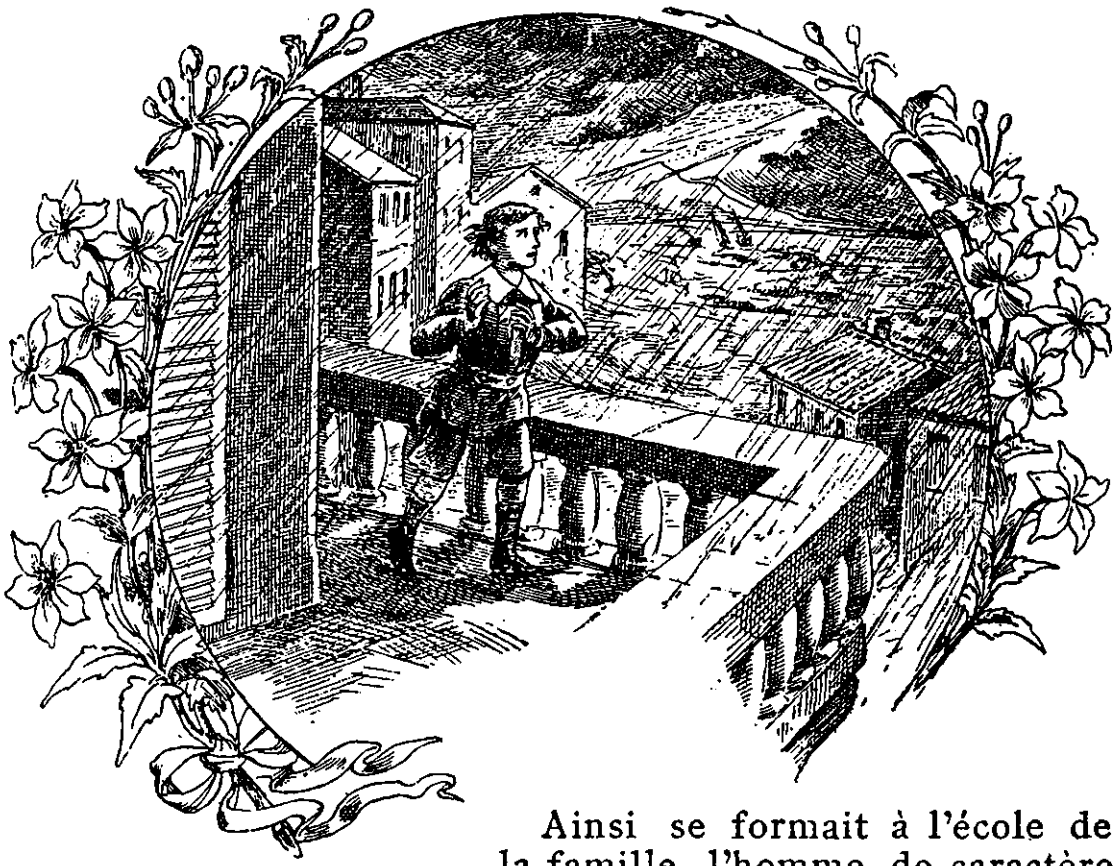
Du côté oriental de la Cordillère, l'immense région du

Napo va rejoindre le Brésil, formant le sommet d'un triangle dont la côte maritime serait la base. Arrosée par les affluents de l'Amazone, en particulier par le Maragnon et le *Napo* dont elle a pris le nom, cette plaine est couverte en partie de forêts vierges, en partie de savanes, et habitée par 200,000 Indiens indigènes, la plupart encore sauvages.

On sait que le continent de l'Amérique méridionale fut découvert par Christophe Colomb à son troisième voyage (1498). Les colonies espagnoles des deux Amériques formaient au XVIII^e^ siècle un empire puissant et compact, deux fois grand comme l'Europe; lorsque Dieu permit que Charles III, roi d'Espagne, commit la double faute de soutenir la révolte des Etats du Nord contre l'Angleterre, et de proscrire dans ses Etats les religieux civilisateurs (1767). Moins de cinquante ans après, l'Espagne avait perdu le *plus beau joyau de la couronne*; et Bolivar, surnommé le *libertador*, par des victoires successives (1821-1829) sur les généraux de Ferdinand VII, avait expulsé les troupes espagnoles et fondé la république de la Colombie, dont il fut chassé lui-même par ses propres créatures. Du démembrement de la Colombie se formaient trois Etats distincts : le Vénézuela, la Nouvelle-Grenade et l'Equateur; et lorsque Bolivar, à quarante-sept ans, mourait de chagrin exilé a Carthagène (1830), Garcia Moreno, le véritable *libérateur*, entrait dans sa septième année.

Les révolutions incessantes de l'Amérique avaient fait succéder une pauvreté relative à l'opulence des anciens jours. Aussi, bien que les écoles eussent été ouvertes à ses frères, l'enfant ne pouvait espérer y être jamais admis. Mais Dieu lui avait laissé sa mère. Etant Président, il nommait dona Mercédès ma *sublime mère*, et ajoutait : « Elle me disait que je serais heureux si je savais sacrifier biens, honneurs, vie même, pour ne pas offenser Dieu; je ne pourrais dire tout ce que je lui dois. » Il est rare, en effet, que les grands hommes n'aient pas une femme forte pour mère !

Gabriel Garcia Moreno, d'une santé frêle et délicate, se montra d'abord aussi timide, aussi peureux que pas un enfant de son âge. Le bruit, les orages, les ténèbres, les morts surtout lui causaient un effroi involontaire; mais il avait dans ses vertueux parents des mentors aussi énergiques que tendres. Pour l'aguerrir, Garcia Gomez enfermait le pauvre enfant dans un balcon extérieur pendant les longues heures d'une tempête tropicale ; une autre fois il l'obligeait à prendre de la lumière aux torches qui brûlaient à la tête d'un mort exposé dans le cercueil. Déjà l'enfant apprenait ce grand art de la lutte contre soi-même.



Ainsi se formait à l'école de la famille, l'homme de caractère et de volonté qui ne recula jamais ni devant les obstacles, ni devant les dangers, ni devant la mort, pour sauver son pays et le faire avancer dans la voie du véritable progrès.

« L'écueil des grandes intelligences, l'abîme où trop souvent viennent sombrer les conceptions du génie, c'est la faiblesse, ce sont les défaillances de la volonté... Voir et savoir ne suffit pas, il faut vouloir. »

Garcia Moreno encore enfant non-seulement *voulut* se corriger de ses vaines frayeurs, mais ayant perdu son père il *voulut* étudier ; il décida en son âme qu'il parviendrait aux écoles, à l'Université même. Le *comment* de ce problème était inconnu ; mais la pieuse mère priait, et le jeune enfant étudiait sous la direction d'un religieux de la Merci, le P. Bétancourt, que Dieu avait choisi pour consoler et soutenir la veuve privée de fortune.

Deux sœurs du P. Bétancourt habitaient Quito et embaumaient la ville du parfum de leur charité ; c'est à leur maternelle sollicitude que Garcia Moreno fut confié ; et malgré les déchirements de son cœur à la pensée de quitter sa mère, l'étudiant bondit de joie en se mettant en route pour Quito.

Garcia Moreno avait *voulu* parvenir à l'Université, il y

« Il enfermait l'enfant sur un balcon. »

était admis; il *voulut* surtout mettre à profit le temps précieux de ses études et s'avancer dans le chemin de la science au-delà des limites communes. Par un travail consciencieux, régulier, persévérant, il parvint bien vite à dépasser ses condisciples; il avait sur eux tous les avantages qu'ont les caractères forts sur les carctères faibles ou indécis; sans forfanterie, sans mesquines tracasseries, mais sans faiblesse ni partialité, il maintenait le bon ordre, la subordination, le bon esprit entre tous les camarades. Après les cours supérieurs de grammaire terminés en 1837, Gabriel allait aborder la philosophie, les mathématiques et les sciences au collège San-Fernando. Le gouvernement lui accorda une bourse à condition qu'il professerait la grammaire, sans préjudice de ses propres études. L'esprit observateur, élevé, judicieux du jeune homme, ne fut pas longtemps satisfait de l'enseignement si peu solide de ceux dont la science en est arrivée à écrire : « Il n'y a pour nous ni vérité, ni erreur. » Les suppositions et les doutes ne suffisaient point à son âme. Dieu, le monde, les évènements, les raisons des choses ne lui paraissaient pas expliqués sans la lumière de la foi.

En même temps qu'il étudiait les langues étangères, Garcia Moreno suivait un cours de hautes mathématiques et parvenait souvent à trouver les solutions avant la démonstration du maître. Un jour, tout en parcourant un ouvrage d'histoire, Gabriel suivait le raisonnement d'un problème.

Tout à coup une voix s'élève : « Le professeur se trompe! » Et s'élançant d'un bond au tableau, l'étudiant résout le difficile problème à la grande satisfaction du maître, qui l'avait assez bien instruit pour en être repris lui-même.

Fidèle à ses devoirs religieux, Gabriel s'approchait chaque semaine des sacrements; les nobles aspirations de son âme, les ardents désirs de son cœur ne pouvaient se contenter que de Dieu; il rêvait d'embrasser la carrière ecclésiastique. Mais la Providence avait d'autres vues et le destinait à devenir, selon l'expression de notre grand Charlemagne : *l'Evêque du dehors* et le soutien de tous les évêques de son pays.

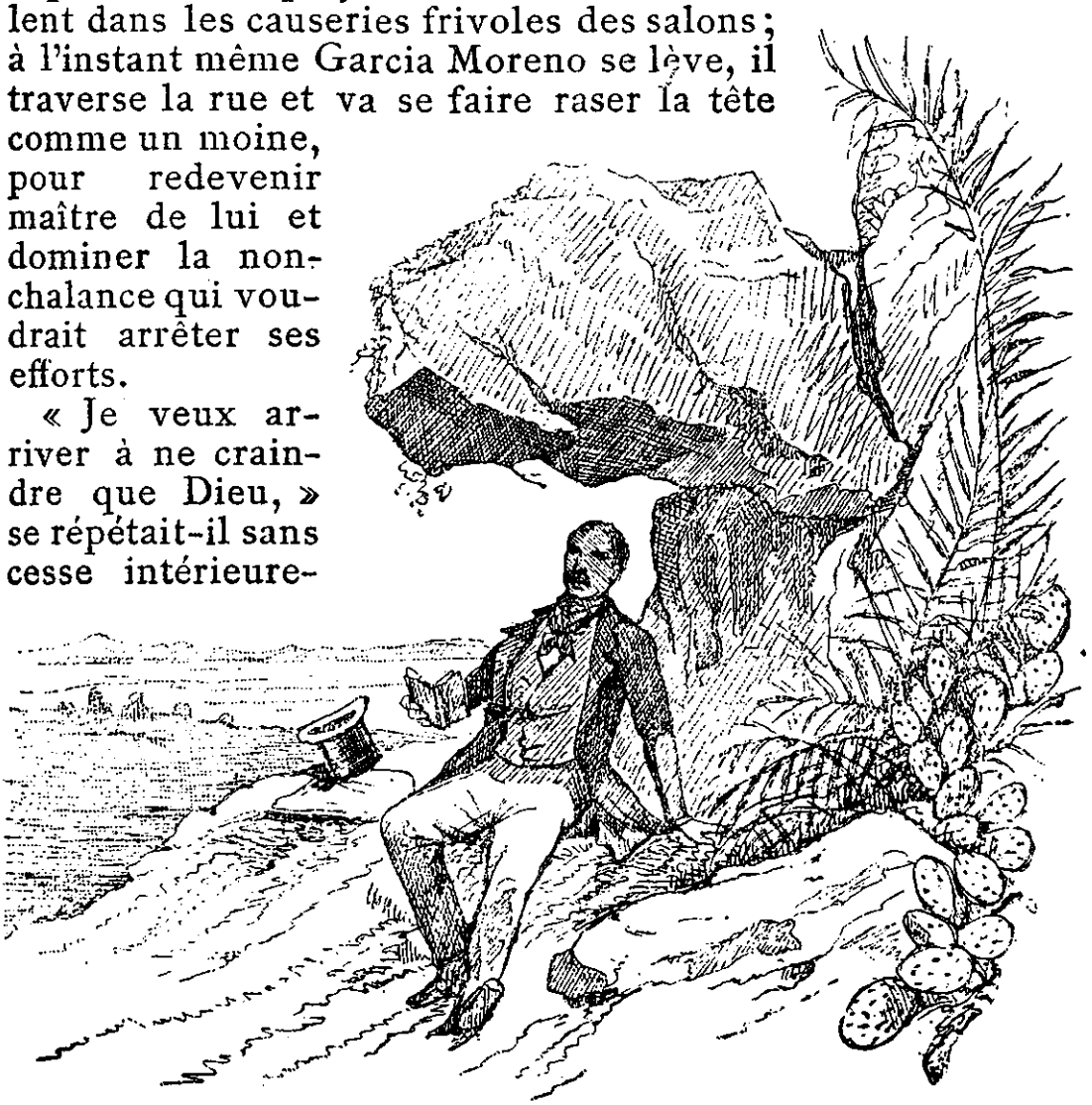
Loin des regards de sa mère, libre et déjà connu par des succès réels, Garcia Moreno, malgré ses vingt ans, menait une vie dure et austère; il méprisait la fatigue et la surmontait par un travail prolongé, dont quelques heures seulement de sommeil sur un lit de planches le délassaient suffisamment. Nuits d'étude et de noble travail, bien différentes de celles que tant d'autres emploient au jeu ou au plaisir, et qui devaient féconder toute la vie de notre héros.

Le succès, et le succès en tout et toujours, fut la première récompense de ses labeurs.

Gabriel Moreno allait commencer l'étude du *droit*, dans l'Université de Quito. Les droits de Dieu avaient été remplacés, là, comme ailleurs, par les droits de l'homme; c'est le jugement faussé sur toute la ligne. Aussi Gabriel comprit qu'il aurait plus tard à faire bonne justice des questions qu'on enseignait sans les connaître, et que l'on voulait expliquer sans les comprendre.

Il donna dès lors de nouvelles preuves de l'énergie indomptable, base de son caractère et de sa grandeur morale; physionomie agréable, regard de feu, taille haute, manières distinguées, franchise et loyauté, caractère sympathique et ouvert, intelligence élevée, conversation brillante et aimable, tout ce qui est occasion de chute pour le jeune homme ordinaire, devient pour le héros autant d'échelons pour arriver à la gloire. Il s'aperçoit un jour que les heures auparavant employées au travail s'écoulent dans les causeries frivoles des salons; à l'instant même Garcia Moreno se lève, il traverse la rue et va se faire raser la tête comme un moine, pour redevenir maître de lui et dominer la nonchalance qui voudrait arrêter ses efforts.

« Je veux arriver à ne craindre que Dieu, » se répétait-il sans cesse intérieure-



Quoi, je reculerais devant la peur ! (page 6.)

ment ; ni le danger, ni la mort, ne sont un mal, en effet, et jamais celui qui les redoute ne sera capable de grandes choses. Instruit par les exemples de son père, Garcia Moreno avait pris l'habitude de réagir contre les faiblesses de la nature ; un jour qu'il se promenait en lisant, le soleil brûlant l'oblige à se réfugier sous une roche : il aperçoit que ce bloc de pierre peut se détacher et l'écraser dans sa chute. D'instinct l'étudiant bondit à l'écart ; mais « quoi, se dit-il, je reculerais devant la peur ? jamais ! » et pendant plusieurs jours il revient jusqu'à ce que la crainte du péril se fût évanouie dans son âme.

A cette même époque (1845), avec son maître et ami Sébastien Wyse, il voulut reconnaître l'intérieur du Pichincha. Ce volcan, situé à l'Ouest-Nord-Ouest de Quito, n'en est éloigné, à vol d'oiseau, que de 18 kilomètres ; mais il faut sept ou huit heures à cheval pour aller de cette ville au sommet du volcan ; encore cette dangereuse entreprise ne peut-elle s'effectuer en un seul jour tant les ravins et les précipices sont difficiles à franchir.

Suivis d'un seul Indien, les hardis explorateurs restèrent cinq jours et quatre nuits dans l'intérieur du volcan dont ils visitèrent successivement les deux cratères au milieu des plus grands dangers.

A vingt-trois ans Garcia Moreno était docteur en droit : « Sa constante application à l'étude, écrit son professeur, son tact exquis du bien et du juste, son rare jugement lui faisaient déjà discerner toutes les réformes à introduire dans le Code. Le bien général, la gloire de sa patrie, voilà les idoles de ce noble cœur. »

En attendant que sa vie tout entière fût consacrée aux intérêts publics, il commençait la vie de famille en épousant Rosa Ascasubi. Or, depuis la chute de Bolivar, l'Équateur était devenu la proie de la révolution et du libéralisme, qui s'affranchit dans la vie publique des lois de Dieu. Rocafuerte, Florès, Roca se succédaient au pouvoir sans avoir la volonté, ni l'énergie de dominer la situation. Sous la pression des sociétés secrètes, la persécution religieuse, l'ambition, la vénalité des charges, la dilapidation des finances, enfin les conspirations de Florès et d'Urbina l'un contre l'autre pour se disputer la Présidence, mirent en peu d'années la nation à deux doigts de sa perte. Garcia Moreno avait conscience des maux de sa patrie, il entra vaillamment en lice et devint, malgré sa jeunesse, le champion de la vérité contre l'erreur, le vengeur du droit contre l'arbitraire. Plusieurs journaux d'opposition, successivement créés par lui, dénonçaient les principes subversifs de l'ordre public ; et dévoilant les menées révolutionnaires il démasquait dans le *Fouet* « l'ignoble

Exploration du Pichincha.

marché par lequel chacun demande le poste le plus à sa convenance... les traîtres qui se moquent du peuple en lui promettant la liberté, et qui achètent ou paient comp-

tant avec le bien public les bulletins de vote, aux élections devenues un objet de vil commerce. »

La justice vendait ses arrêts, Florès songeait encore à vendre une partie du territoire au général Urbina, qui profitant de son autorité à Guayaquil, se débarrassait de ses rivaux et s'emparait de la Présidence.

Garcia Moreno, pendant le court passage de Naboa au pouvoir, avait obtenu du congrès le rappel des religieux; dès le triomphe des sectaires ils furent de nouveau expulsés; et Florès menaçait d'envahir l'Equateur au profit de l'étranger, avant que la nation et les véritables équatoriens se fussent réveillés de leur découragement. « Il y a dans la vie des peuples, de ces moments d'expiation douloureuse; » pour avoir rejeté le joug de Dieu ils subissent le joug de Satan et de ses suppôts! Dans la publication hebdomadaire, *la Nation*, Garcia Moreno en appelait de la tyrannie, au peuple victime de ses flatteurs; il défendait victorieusement les religieux, découvrait les menées coupables qui « au nom du peuple souverain » lésaient ses plus chers intérêts, et terminait par ces mots : « et le peuple ainsi torturé pleure et.. se résigne! » Urbina fit arrêter Moreno que Guayaquil avait élu sénateur; mais dès la première étape il échappait aux gardiens, arrivait à Guayaquil, gagnait le Pérou d'où il lançait aux quatre coins de l'Equateur la *Vérité*, donnant les pièces en main les preuves accablantes des attentats des francs-maçons, d'Urbina et de ses séides. Il appelait « l'heure de la délivrance, laquelle ne peut sonner que si la Providence suscite un homme capable de faire l'œuvre de Dieu et de relever ainsi la nation de ses ruines. » Le moment du réveil ne lui paraissant pas arrivé, c'est à Paris qu'il passa les deux années de 1854 à 1856.

Garcia le grand cherchait, dans la Babylone moderne, non les plaisirs et l'enivrement de la bagatelle dans lesquels tant de jeunes existences perdent à la fois leur fortune, leur santé, leur honneur; il fut mieux inspiré et demandait à Paris ses meilleurs maîtres, ses bibliothèques, ses musées, ses collections merveilleuses, ses orateurs, ses écoles, sa *science* en un mot. Il profitait de l'indépendance de la vie d'étudiant étranger, pour s'enfermer avec ses livres, ne quittant la modeste chambre, où il ne prenait pas même le temps d'allumer un cigare, que pour se promener avec des amis, ses compatriotes.

Un jour qu'il causait en marchant, dans les allées du Luxembourg, un jeune écervelé vantait le courage d'un américain qui avait refusé le prêtre à la mort. Garcia Moreno bondit d'indignation; et comme à la foi la plus ferme, il joignait une solide instruction, il réfuta victo-

rieusement les calomnies usées contre l'Eglise et ses ministres. Son antagoniste trouvait un argument plus délicat : « Cette religion si belle, dit-il, la pratiquez-vous ? Depuis combien de temps vous êtes-vous confessé ? » Garcia Moreno, dans l'entraînement de l'étude, avait négligé la pratique de la piété ; ce reproche rend à son esprit la lumière, à son cœur la fidélité : « Demain, répond-il aussitôt, votre argument ne vaudra plus rien. » Et le lendemain il communiait à Saint-Sulpice à la chapelle de la Sainte-Vierge. Dès ce moment et jusqu'à la mort, la méditation, la prière, la fréquentation des sacrements vont donner à cette belle vie le noble élan, le rayonnement de la piété. Le héros chrétien était prêt, et Dieu allait lui rouvrir la patrie.

Pendant ces deux années, l'Equateur avait remplacé Urbina par son ami Roblez ; mais, sous prétexte de guerre avec le Pérou, Franco armait Guayaquil et embarquait successivement sous bonne escorte, Florès, puis Urbina ; le troisième larron avait débarrassé l'Equateur des deux autres ! Restait à éliminer Franco qui trônait à Guayaquil ; Quito, la capitale, nomme un gouvernement provisoire

Cette religion si belle, la pratiquez-vous ?

dont Garcia Moreno est élu chef jusqu'à la réunion d'un congrès pour choisir le Président.

Désormais le véritable *libérateur* de la patrie, quittait la plume pour prendre l'épée et défendre, avec l'indépendance de l'Equateur, l'intégrité de son territoire.

Grâce aux études approfondies de toutes les armes et des méthodes nouvelles, Garcia Moreno put établir à Chillo une fabrique d'armes et de projectiles, rectifier lui-même toutes les pièces qui en sortaient ; par son énergie, il rendait aux hommes fatigués l'ardeur et le courage, ranimait au cœur des troupes le patriotisme et le dévouement.

En même temps que la guerre étrangère, la guerre civile devenait imminente, car Franco n'entendait pas céder le pouvoir. Garcia Moreno, avec un désintéressement bien rare, fit appel à son honneur, proposa de se retirer du gouvernement provisoire, de laisser à Franco le commandement de l'armée si, renonçant à la présidence, il remettait au Congrès l'élection régulière du chef de l'Etat. Franco, furieux, fit arrêter de nuit Garcia Moreno de passage à Riobamba. Conduit à la prison de Riobamba pendant une de ces nuits d'orgie populaire où les troupes mutinées avaient bu à l'excès, d'abord il s'était mis à genoux pour offrir volontairement à Dieu le sacrifice d'une vie que ses ennemis étaient bien capables d'immoler à leur haine, lorsqu'un serviteur de ses amis parvient à s'introduire et lui propose de le délivrer par la fenêtre. « Dis à ton maître, répond le héros, que je le remercie, mais je sortirai par la porte, non par la fenêtre. » Quelques instants après, il s'approche du gardien et du ton d'autorité ferme et douce qui se fait obéir : « A qui as-tu fait serment, demande-t-il au soldat ? » « Au chef de l'Etat. » « Le chef de l'Etat, c'est moi, tu le sais ; je te promets ta grâce si tu me fais sortir. » Au bout de quelques minutes, Garcia Moreno a rejoint un général et quatorze braves ; il les ramène à Riobamba lorsque les insurgés étaient encore endormis dans la ville frappée de stupeur, s'empare des chefs et les punit, pendant que les autres gagnent les montagnes.

La confiance publique soutenait Garcia Moreno de tout le mépris qu'on avait pour Franco. Ce misérable achetait de Castilla l'appui du Pérou par la cession du territoire en litige. Garcia Moreno avant de frapper le grand coup qui devait décider du sort de l'Equateur, proposa de nouveau l'exil volontaire des deux chefs pendant la libre élection d'un président ; il sollicita même l'appui moral du corps diplomatique ; rien ne décida Franco à se retirer, mais Castilla rappelait prudemment les troupes péruvien-

nes de Guayaquil, ne laissant à Franco qu'un navire pour le sauver au besoin.

Encore une fois, la Providence intervint en faveur de la bonne cause ; le vieux général Florès, sollicité de vendre son épée à l'ennemi, s'indigna d'une telle lâcheté et écrivit à Garcia Moreno : « Dans les circonstances où vous vous trouvez, je suis heureux de me mettre à vos ordres. » « Venez et soyez notre général, » répondait le noble Garcia, moins soucieux de sa propre gloire que du salut de la patrie.

Eviter les grands combats, prévenir les ennemis, empêcher la jonction des corps d'armée, tel fut le plan de Florès, que l'intrépide Garcia Moreno réussit à réaliser.

Les troupes de Franco, attaquées à l'improviste, sont dispersées à Babahoyo, et Franco s'enfuit vers Guayaquil pendant que la route était coupée au corps de troupes du

A qui as-tu fait serment ?

général Léon. Florès, après un mois d'une marche pénible, arrive enfin devant Guayaquil. La *Perle du Pacifique*, seul port qui existât alors, est défendue du côté de la terre par une citadelle imprenable ; à gauche le fleuve Guayas ; à droite, l'*Estero Salado* formé par une sorte de bras de mer, est un terrain boueux couvert sur chaque rive de mangliers énormes au milieu desquels coule le *Rio Salado*. Traverser cette triple ligne d'obstacles naturels insurmontables, semblait si téméraire que les ennemis mêmes n'y avaient pas songé. Non-seulement l'infanterie, mais l'artillerie se trouvaient au pied des remparts après

huit heures d'un travail héroïque. Les soldats, tantôt suspendus aux mangliers, tantôt enfoncés dans la vase, étaient parvenus à faire avancer les canons ; leur illustre chef lui-même s'était élancé à leur tête avec un énorme caisson entre les bras. Au cri de : Vive l'Equateur ! après un assaut héroïque, l'armée entrait à Guayaquil au soir de ce jour mémorable, 24 mai 1860, fête de N.-D. de la Merci, acclamée *patronne de l'armée*, et le drapeau de l'Equateur porté par un chef indigne, Franco, était remplacé par le drapeau de la Colombie.

Garcia Moreno avait enfin délivré le pays. Son devoir comme chef du Gouvernement provisoire était de préparer par de bonnes élections à l'Assemblée nationale, le

Passage de l'*Estero Salado*.

choix du Président. Il obtint du Congrès quelques mesures utiles propres à assurer la liberté des votes, mais les députés ne songèrent, du reste, qu'à restreindre les droits du Président, et Garcia Moreno ayant réuni l'unanimité des suffrages refusa net, osant déclarer que « l'insuffisance des pouvoirs octroyés au gouvernement désarmait l'autorité, et qu'il ne consentirait pas à devenir complice ou victime de l'anarchie. » Frappés de stupeur, les députés qui reconnaissaient Garcia Moreno *l'homme nécessaire* pour relever la République, en appelèrent à son devouement et votèrent, à sa demande, cinq propositions urgentes qu'il voulait donner pour base à toutes les réformes. On décrétait : la conclusion d'un concordat avec le Saint Siège ; la réorganisation des finances, de l'armée, de l'instruction publique ; enfin la prompte exécution d'une route carrossable de Quito à Guayaquil.

Dès sa première présidence, Garcia Moreno allait entreprendre toutes ces grandes œuvres et leur donner plus tard leur entier couronnement. Les négociations pour le *Concordat* avec le Saint-Siège furent confiées à don Ignacio Ordoñez, depuis évêque de Riobamba et archevêque de Quito.

Lecture est donnée des articles du Concordat.

Le chef d'Etat chrétien avait compris que pour assurer l'avenir de son pays il fallait faire observer partout la loi divine ; « *l'homme a été créé par Dieu pour le connaître, l'aimer et le servir* » et les nations, comme les individus, existent en vue de cette fin sublime. Les articles du Concordat proclament l'adhésion aux vérités enseignées par l'Eglise, la renonciation loyale aux erreurs qu'elle condamne, notamment à celles de l'esprit politique moderne ; ils reconnaissent à l'Eglise de Jésus-Christ son entière liberté, les « droits propres et constants que lui a conférés son divin fondateur, droits que, de son autorité seule, elle peut exercer sans l'assentiment et la permission du Gouvernement civil. » Le légat du Saint-Siège, envoyé à l'Equateur, était muni de tous les pouvoirs nécessaires pour la réforme du clergé tant régulier que séculier ; car depuis un demi-siècle, les charges et bénéfices donnés à l'ambition ou à la faveur avaient causé bien du relâchement. Le 23 avril 1863 le Concordat, ou traité *synallagmatique*, c'est-à-dire qui engage réciproquement vis-à-vis l'une de l'autre les parties contractantes, était publié dans tout l'Equateur. A Quito, dans la cathédrale magnifiquement décorée, le délégat échangeait avec le Président la signature définitive en présence d'une foule immense et enthousiaste. Garcia Moreno avait accompli en même temps qu'un grand acte de piété, un acte de haute portée et de suprême sagesse politique.

Le génie du mal devait nécessairement tenter d'arrêter les progrès de l'Etat chrétien qui allait lui échapper ; mais Garcia Moreno avait juré « que lui vivant, la révolution ne règnerait pas sur la nation qui lui confiait ses destinées. » Aussi ne se ralentissait-il pas un instant dans les mesures propres à assurer la réforme. En vain Urbina, Franco, Roblez, le général Maldonado lui-même et l'excommunié Mosquera tentèrent de soulever le pays, de susciter la guerre étrangère, de gagner les scélérats pour assassiner Moreno ; par une sévère mais nécessaire fermeté, par l'exécution des chefs et la surveillance active sur les meneurs, le Président maintenait l'ordre. « Il m'en a souvent coûté de grandes douleurs, disait Garcia Moreno, pour employer la force nécessaire et extirper les maux invétérés qui avaient profondément atteint tout le corps social, » mais « incapable de rester neutre entre la victime et le bourreau, » il se montrait véritablement *chef de l'Etat* non pour lui obéir, mais pour le diriger dans les voies de la vraie grandeur. « Je serais indigne de la confiance dont vous m'avez honoré, proclamait-il hautement, si j'hésitais un instant à encourir n'importe quelle responsabilité pour sauver la patrie ; s'il faut sacrifier ma

vie pour votre repos et votre félicité, je l'immolerai de bon cœur. »

La première période du mandat allait expirer : promesses, menaces, calomnies, intimidations, destitutions arbitraires, licence effrénée de la presse, tous moyens ordinaires employés pour tromper le peuple, tels furent les procédés électoraux mis à l'ordre du jour contre le grand Moreno ; mais, par son influence, et comprenant que *l'inaction pendant le combat est une trahison ou une lâcheté*, les jeunes gens surveillèrent les urnes, assurèrent ainsi la liberté des votes ; un honnête homme, Carrion, fut choisi pour succéder à Garcia Mo-

Garcia Moreno se précipite à l'abordage (page 16).

reno, de sorte que les francs-maçons, prévoyant que le grand justicier reparaîtrait bientôt au pouvoir, résolurent de jouer leur dernier atout. La mort de l'illustre général Florès laissait l'armée sans chef bien connu ; Urbina ne manqua pas de saisir l'occasion pour tenter de surprendre Guayaquil.

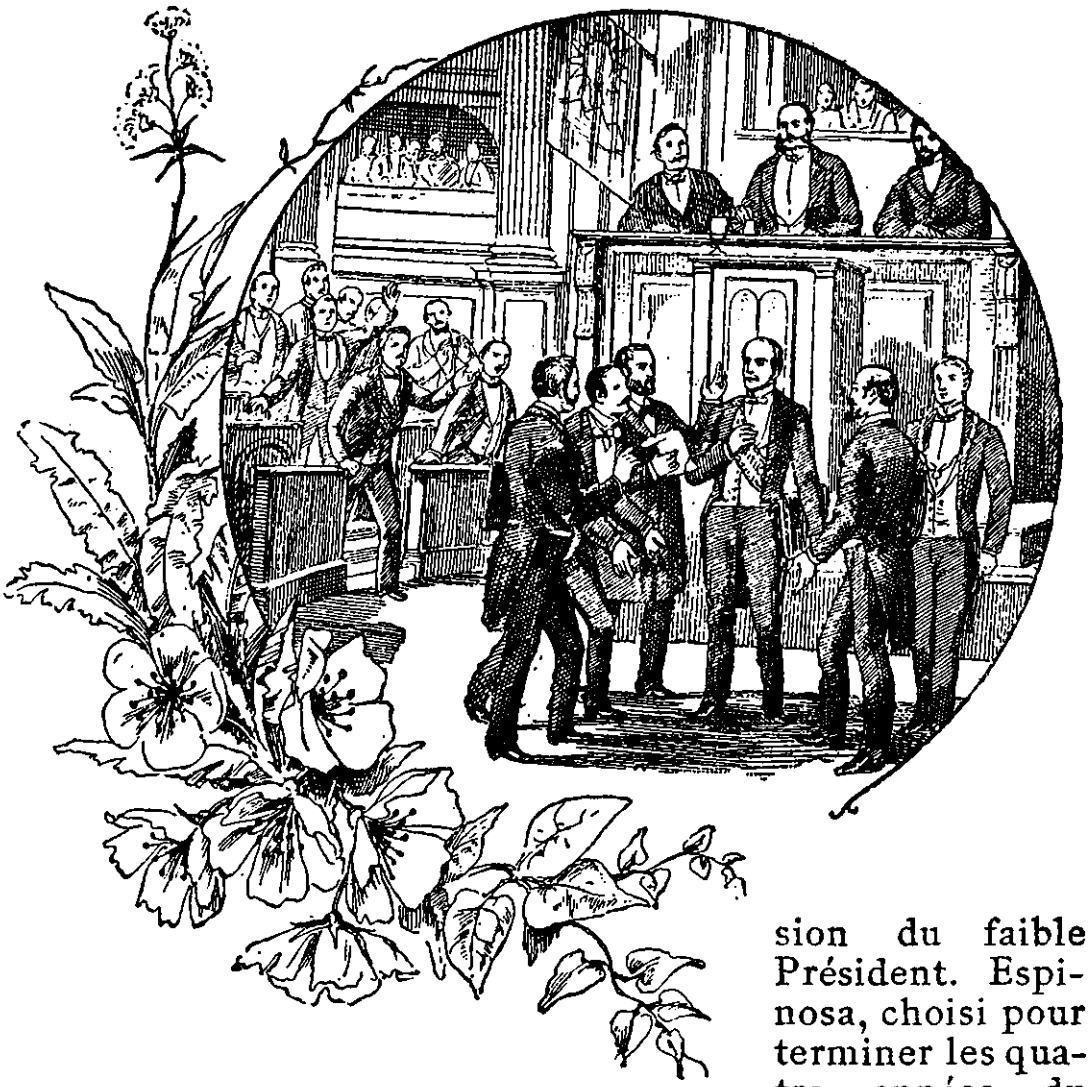
La petite marine de l'Equateur avait un seul vaisseau de guerre, le *Guayas* ; Urbina acheta mille piastres le capitaine du *Washington*, navire marchand. Une cinquantaine de misérables s'y étant embarqués, se dirigent sur le *Guayas* qui ne pouvait soupçonner la trahison, massacrent l'équipage, s'emparent du navire et du petit *Bernardino*, puis groupent la flottille dans le canal de Jambeli, à quelques lieues au sud de Guayaquil, s'apprêtant à bloquer le port pendant que les séides d'Urbina et de Franco débarqueraient à Santarosa, au nord de la ville. L'Equateur devait nécessairement succomber ; tel ne fut pas l'avis de Garcia Moreno. Averti du danger, à peine convalescent d'une grave maladie, il monte à cheval, arrive à Guayaquil au bout de trois jours, organise la défense de la place, déclare les forbans *traîtres à la patrie*, autorise à les poursuivre partout ; puis, ayant reconnu un bâtiment étranger en rade dans le port, il traite avec le consul anglais, achète le *Talca* 1,250,000 francs et suivi de 250 hommes avec leurs officiers, il s'avance vers le *Guayas*. « Que les braves se mettent à droite, avait-il dit au départ et les poltrons à gauche. » Tous restèrent à droite. Le *Talca* marche à toute vapeur, évitant par d'habiles manœuvres les batteries du *Guayas*, qui bientôt entr'ouvert à l'un des flancs, ne peut se défendre. D'un coup d'éperon, le *Talca* s'engage dans la fente, agrandit la voie d'eau et se rend maître de l'équipage du navire qui disparaît sous la vague. Le *Washington* était à l'ancre, Urbina et ses hommes se jettent à la nage, les autres tombent entre les mains du vainqueur, qui rentre en triomphe dans le port, rapportant la caisse d'Urbina pleine de *faux billets*, et la correspondance secrète qui allait révéler les traîtres de Guayaquil. Une fois encore Dieu, par Garcia Moreno, avait sauvé l'Equateur.

Il résolut alors de prendre quelque repos et sollicita la permission de quitter un certain temps l'Amérique. Une sorte de terreur s'empara de tous les esprits ; l'*homme nécessaire* n'obtint pas l'autorisation qu'il demandait ; mais peu à peu, les jaloux persuadèrent au président Carrion d'éloigner cette grande personnalité derrière laquelle il semblait disparaître, et Garcia Moreno fut nommé ministre au Chili pour y traiter de graves questions alors en litige. Les révolutionnaires jurèrent qu'il

ne reviendrait pas ; et lorsque le 2 juillet 1866 le Ministre descendait du chemin de fer, à Lima, l'assassin Viteri et deux complices déchargèrent sur lui leurs

revolvers sans lui faire de graves blessures. Le danger qu'il avait couru augmenta son prestige, il fut reçu au Chili avec les honneurs et l'admiration qui s'accrut encore lorsqu'on connut la profonde science, les talents et le patriotisme du diplomate. En son absence, les révolutionnaires décidèrent de renverser Carrion. En effet, on voyait cet honnête homme faire des efforts inouïs pour tenir l'équilibre entre les bons et les méchants : jeu de bascule où les meilleurs acrobates ont toujours fini par se casser le cou. Garcia Moreno, revenu du Chili, obtint la démis-

La population se crut sauvée en voyant Garcia Moreno (page 19)



sion du faible Président. Espinosa, choisi pour terminer les quatre années du mandat, devint à son tour le jouet de la secte et des libéraux; ils se proposèrent de le remplacer par un proche parent d'Urbina. Heureusement Garcia Moreno ayant connu le complot, en prévint l'exécution et appuya le général Darquéa. Mais les véritables patriotes se réunirent pour provoquer dans les provinces les pétitions qui acclamaient Garcia Moreno comme le seul homme capable de relever la patrie de ses ruines; et témoignant que « son refus mettrait en péril les plus chers intérêts du peuple, » ils le forçaient d'accepter le fardeau. La joie universelle fut d'autant plus enthousiaste que l'intrépidité du héros, après avoir sauvé l'existence morale de l'Equateur au péril de sa propre vie, venait de relever de ses ruines la malheureuse Ibarra. Cette ville avait été ensevelie par une irruption des volcans qui l'entourent, un tremblement de terre entr'ouvrant les abîmes avait englouti la moitié de la population; les brigands de toute sorte toujours prêts à bénéficier des désastres, rançonnaient les vivants, dépouillaient les morts.

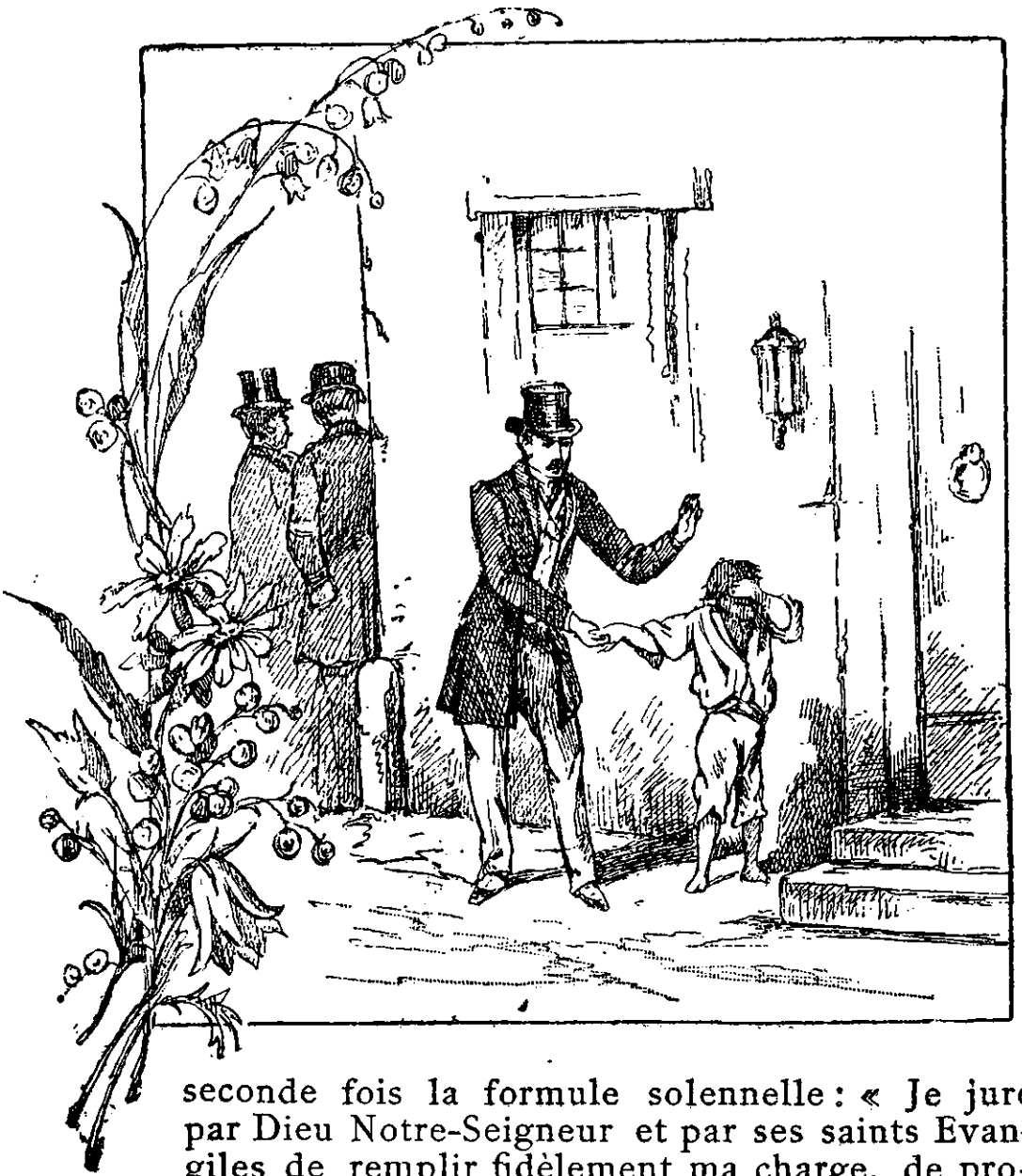
L'assemblée lui intime l'ordre de se soumettre.

Garcia Moreno envoyé par le ministre gouverneur à Ibarra, y fut accueilli comme un sauveur, le courage revint dans les âmes ; lui-même distribua sans compter tout ce qu'il possédait, il organisa la charité dans les provinces, distribua les secours et réprima tous les abus. « On dirait, écrivaient les Ibarraniens que cet illustre héros a été créé par Dieu tout exprès pour nous consoler, et les paroles nous manquent pour célébrer notre sauveur. » Garcia Moreno fut proclamé Président *par interim* et les sociétés patriotiques acclamaient « ce noble chef dont le cœur n'a jamais battu que pour sa patrie qu'il a sauvée mille fois avec une rapidité qui tient du prodige. »

« A Dieu seul, amour, louange et gloire, répondait le grand chrétien ; en me dévouant pour mon pays, je n'ai fait que mon devoir ; notre gratitude doit s'élever jusqu'au ciel, et c'est Dieu qui nous a sauvés avec une promptitude inouïe des calamités dont nous étions menacés. »

La période que Garcia Moreno a nommée *période d'organisation* commençait pour l'Equateur. L'unanimité des votes s'était réunie sur son nom, il refusait obstinément ; pour triompher de ses nobles scrupules, la Convention lui intima l'*ordre* de se soumettre et l'appela au pied de l'autel pour prêter le serment constitutionnel. Le *Président malgré lui*, d'une voix vibrante et émue, prononça une

Il répète : « Pardon ! pardon ! » (page 21.)



seconde fois la formule solennelle : « Je jure par Dieu Notre-Seigneur et par ses saints Evangiles de remplir fidèlement ma charge, de professer la religion catholique, de conserver l'intégrité et l'indépendance de l'Etat, d'observer et de faire observer les lois... » Mais au milieu de tant de difficultés « maintes fois, disait-il dans l'intimité et dans ses discours, j'aurais perdu courage, pour vaincre mes terreurs et tenir mes serments, si je n'avais levé les yeux au ciel, heureux s'il m'arrivait d'avoir à les sceller de mon sang pour défendre la religion et la patrie. »

Mais « la révolution est satanique » de l'aveu de ses adeptes ; elle s'arma de poignards contre l'élu du peuple qu'elle proclame *Souverain !* Garcia Moreno, prévenu par un conjuré repentant, faisait arrêter et juger les meneurs ; entre tous un jeune homme, Cornejo, témoignait une douleur profonde, embrassait ses genoux en criant :

Garcia Moreno conduit l'orphelin (page 21).

« Pardon, pardon. » Garcia Moreno, attendri, commuait la peine de mort en un exil de huit années, et Cornejo témoignait sa reconnaissance en inondant l'Equateur de pamphlets incendiaires.

Pendant les six années qui suivirent, la république heureuse et prospère goûta le fruit des réformes commencées et menées à bon terme durant cette seconde Présidence.

L'*armée* était l'objet de son zèle ; il y maintint sévèrement la règle de toute bonne milice contre l'immoralité, l'insubordination, l'absence des officiers ou des soldats, et se montra inexorable contre les émeutiers de caserne.

Levé à cinq heures, le Président entendait la messe, visitait les hôpitaux et les pauvres ; au retour il travaillait deux heures, prenait en famille un léger repas et se rendait au palais du gouvernement où il restait le dernier. Avant de rentrer il visitait les travaux publics, se laissant facilement aborder par tous, et rendant la justice à ceux qui lui exposaient quelques griefs. Plein de bonté et de compassion, il rencontrait un jour un pauvre enfant en larmes ; sa mère venait de mourir ! le Président quitte les ministres, suit l'enfant et ramène au foyer domestique la consolation et la paix. En parcourant les provinces, il se

Les enfants et tous les indigents reçoivent gratuitement l'instruction et les secours.

rendait compte de la bonne tenue des hôpitaux et s'il trouvait quelque négligence : « Ce soir même, disait-il au directeur, vous coucherez au milieu des malades jusqu'à ce que vous ayez pourvu à leurs besoins. » Orphelinats, refuges pour la préservation et le repentir, pénitenciers, prisons même étaient l'objet de ses préoccupations et de son zèle ; confiés aux soins de directeurs dévoués et d'aumôniers infatigables, les prisonniers étaient astreints aux occupations régulières d'un métier de leur choix ; on évitait ainsi l'oisiveté et l'ennui ; il faisait abréger la peine des plus dociles, et bientôt les prisons étaient vides.

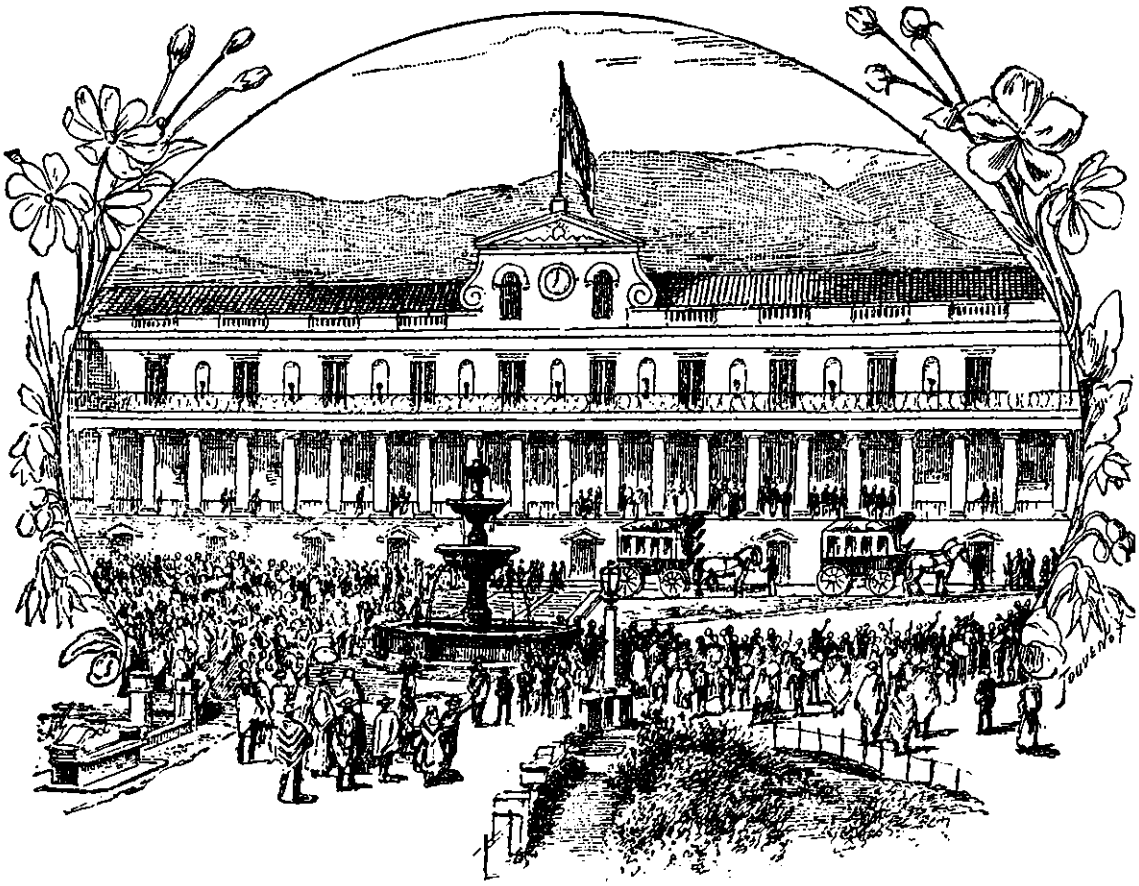
Il regardait le pouvoir comme une *charge* dont il rendrait un jour compte à Dieu et à la patrie ; comme un instrument non de *jouissance* mais de *bienfaisance*. Après avoir écarté des administrations les incapables et les indignes, il demandait à tous l'assiduité au travail ; les hommes de finances devaient

Le Président porte la Croix de mission (page 24).

le compte exact du budget; il contrôlait lui-même toutes les dépenses et se trouva bientôt avoir éteint la dette publique, en même temps qu'il ne reculait devant aucun sacrifice d'argent pour grandir le prestige de l'État et fournir aux besoins des malheureux. Les traitements des employés étaient notablement augmentés, plusieurs impôts diminués ou supprimés. Il est vrai que le Président donnait l'exemple, abandonnant au trésor la moitié de son traitement, il consacrait l'autre moitié aux bonnes œuvres, et l'on sut après sa mort qu'il payait une pension mensuelle à la famille d'Urbina, son plus mortel ennemi.

Quant à l'*instruction publique*, devenue un danger par les mauvaises doctrines, il remplaça l'ancienne Université par l'Université catholique, y appelant d'Europe les plus célèbres professeurs dans toutes les facultés, il fonda partout des collèges sous la direction des Congrégations enseignantes renommées, et des écoles professionnelles pour les deux sexes. « Il faut, disait-il, préférer la vertu au savoir », mais l'ignorance lui semblait la source

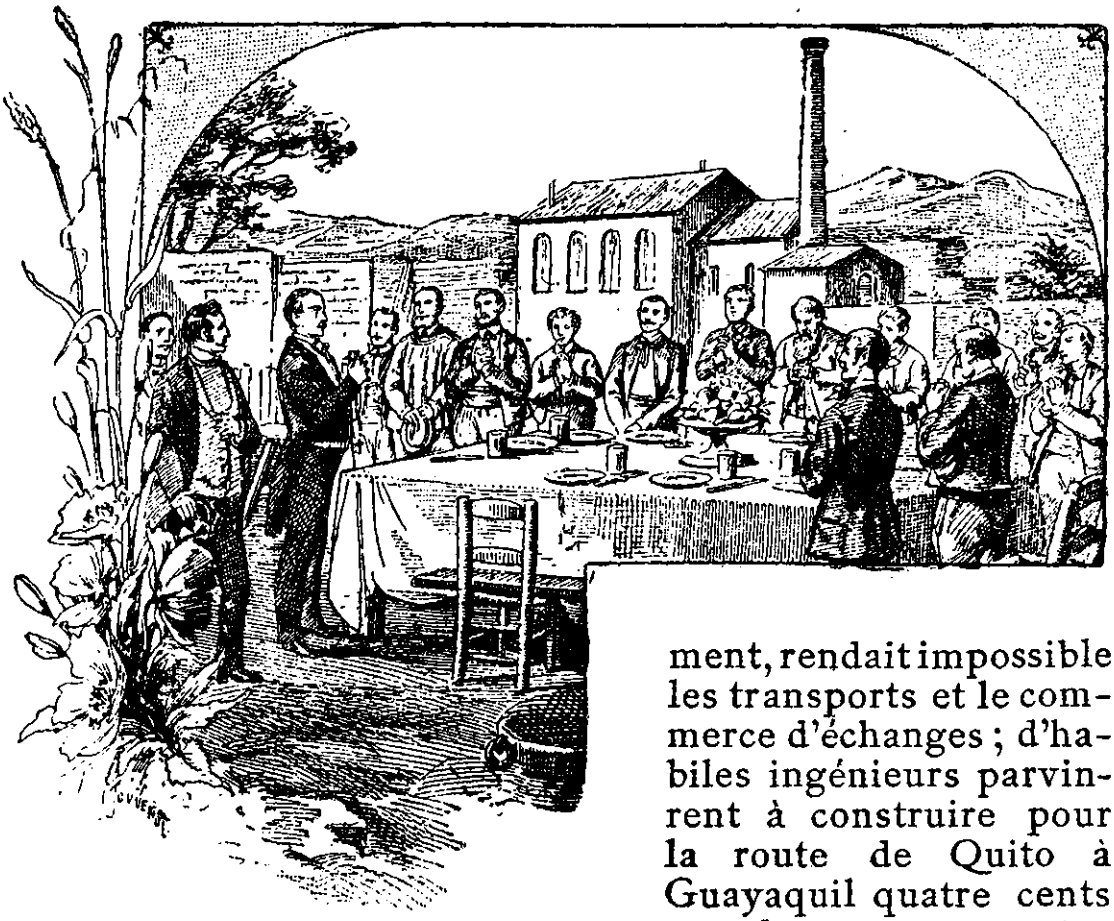
Réductions. — Types d'Indiens du Napo (page 24).



des vices, et ayant confié l'instruction primaire aux religieux, il la rendit obligatoire, sauf le cas d'indigence reconnue. Deux cent mille enfants, jusqu'alors privés d'instruction, fréquentèrent les écoles, qu'il pourvut encore de maîtres Indiens pour les pauvres sauvages. Les Indigènes du Napo attiraient en même temps son zèle ; il rétablit les Jésuites missionnaires chassés par les révolutions, les centres de réunions se reformèrent et les *réductions* florissantes montraient bientôt ce que peut la religion pour le bonheur des peuples. Des missions dans les principales villes, furent aussi confiées aux religieux du Saint Rédempteur ; partout les magistrats, le peuple, l'armée se pressaient aux exercices de la piété ; Garcia Moreno n'en manquait pas un, et lors de la plantation solennelle de la Croix de Mission à Quito, on vit le Président en grand costume porter à la tête de son peuple le bois sacré jusqu'à une grande distance. — « Dieu nous bénit, écrivait Garcia Moreno, partout se manifeste la réforme des mœurs... le progrès matériel est non moins admirable. »

En effet, *le plus grand bien de la nation* était en même temps que *la plus grande gloire de Dieu*, la préoccupation constante du chef d'Etat chrétien. La difficulté des communications dans un pays où les routes manquaient absolu-

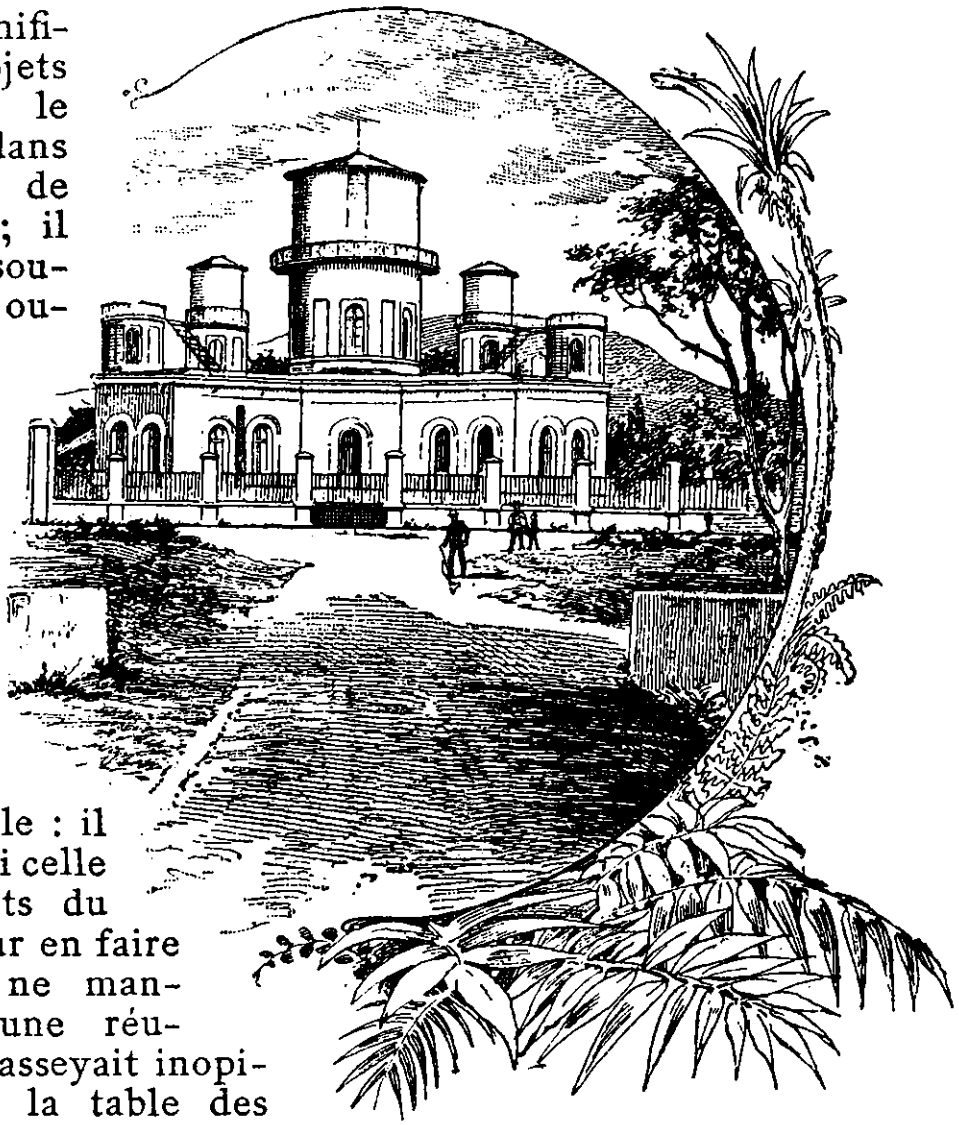
Bénédiction des deux premières diligences (page 25).



ment, rendait impossible les transports et le commerce d'échanges ; d'habiles ingénieurs parvinrent à construire pour la route de Quito à Guayaquil quatre cents aqueducs et cent ponts ; des milliers d'hommes, divisés en escouades accompagnées chacune d'un médecin et d'un prêtre, travaillaient sous la direction des ingénieurs ; cette grande entreprise, conçue en 1862, était presque exécutée en 1873, et le 23 avril deux diligences bénites solennellement sur la grande place de Quito, inauguraient le service de transport. Sillonner les provinces de routes destinées à relier les villes entre elles, et devant aboutir à la côte du Pacifique où des ports seraient creusés, tel était le projet de Garcia Moreno, lorsque le crime de 1875 « *assassina la République*, » suivant l'expression populaire. Guayaquil avait déjà vu son port, jusque-là obstrué, agrandi et débarrassé au moyen d'énormes dragueurs, les rues de Quito étaient rendues accessibles aux voitures par des travaux gigantesques, des palais restaurés ou construits embellissaient la ville. « Rien n'a pu ralentir les progrès importants réalisés pendant la Présidence de Garcia Moreno. Ils feront bientôt de cette république, dit l'historien, l'état le plus prospère du continent sud américain. » Mais l'entreprise la plus étonnante, peut-être, est la construction de l'observatoire de Quito. Placée dans l'atmosphère la plus limpide du monde, cette ville occupe une position

Tous, recueilis et joyeux, récitent le chapelet (page 26).

unique par son altitude et sa situation sous la ligne équatoriale; les puissances ayant décliné la proposition tendant à une œuvre internationale, Garcia Moreno construisit l'observatoire, le pourvut d'instruments de choix entre lesquels le plus fort télescope connu, et obtint pour en diriger les travaux le P. Menten, collaborateur de l'illustre P. Secchi.



L'Observatoire de Quito.

Aucun de ces magnifiques projets n'arrêtait le Président dans les élans de sa charité; il visitait souvent les ouvriers, relevait leur courage, se mêlait à eux avec bonheur dans la Congrégation de la Sainte Vierge par exemple : il avait choisi celle des enfants du peuple pour en faire partie et ne manquait aucune réunion; il s'asseyait inopinément à la table des pauvres lépreux même, pour juger de la nourriture et pourvoir à tous leurs besoins. Un jour il préparait un banquet aux ouvriers d'une scierie mécanique, prenait part à leur joie et après le repas les interrogeant sur leur dévotion à la Sainte Vierge, il les invitait à réciter le chapelet; lui-même ne manquait jamais à dire le Rosaire et il faisait autant que possible la prière du soir en commun, accompagnant la lecture qui suivait de réflexions fortes et pieuses, propres à l'instruction de ses familiers.

Se dispenser de mettre en pratique les commandements

de Dieu lui semblait un crime politique autant qu'une faute. « Les thèses sociales ne sauveront pas le monde, « disait-il ; je ne puis représenter et gouverner dignement « le peuple sans me montrer ouvertement catholique. »

« C'est pour moi un vrai bonheur, et un bonheur immé- « rité de subir les insultes de la Révolution en compagnie « des ordres religieux, des évêques et même du Souverain « Pontife... elle me hait à cause de l'amour que je porte « à mon peuple, parce que je veux lui conserver la foi, « son trésor le plus précieux ;... à ces hommes de haine je « n'ai rien à répondre, sinon *Dieu ne meurt pas.* »

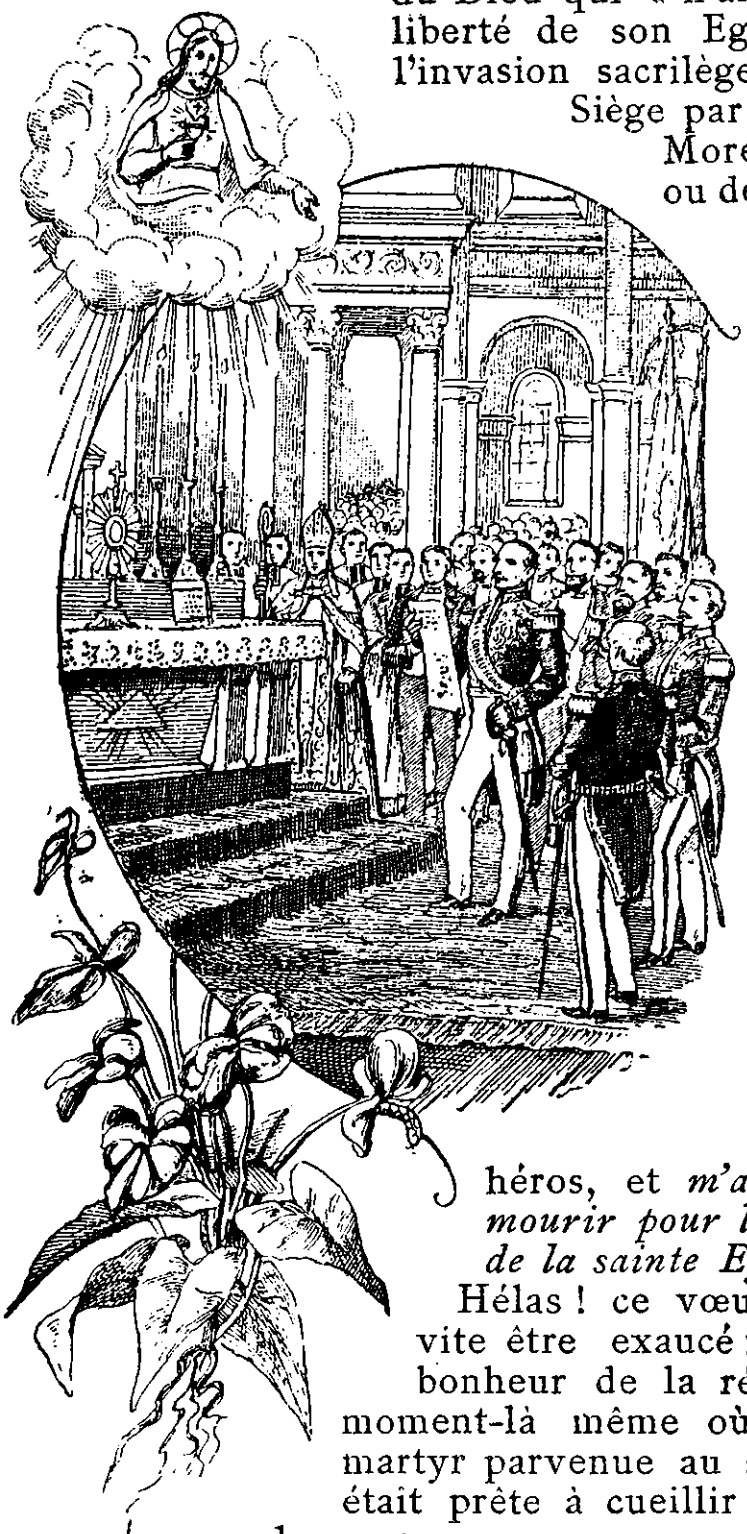
Le travail sur lui-même, sur les saillies de sa nature ardente, se retrouve nettement expliqué dans les notes intimes de *l'Imitation de Jésus-Christ* qu'il portait toujours. « Je serai attentif à garder la présence de Dieu, surtout « pour ne pas excéder en paroles... Tous les matins j'écrirai « ce que je dois faire, attentif à bien distribuer le temps... « J'observerai scrupuleusement les lois et n'aurai d'autre « intention dans tous mes actes que la plus grande gloire « de Dieu. »

Réprimant avec sagesse la licence, il laissait toute initiative aux libertés compatibles avec le bon ordre : « Liberté pour tout et pour tous, excepté pour le mal et « les malfaiteurs », telle était la maxime mise en pratique dans cet excellent gouvernement. Il avait aussi à cœur d'assurer à son peuple la protection du Ciel : la Bienheureuse Marianne de Jésus surnommée le *lis de Quito* est depuis plus d'un siècle invoquée comme la patronne de l'Equateur, que ses prières ont délivré des épidémies et des tremblements de terre; la chapelle consacrée à cette sainte fut embellie et l'église magnifiquement restaurée.

Saint Joseph choisi par Pie IX comme le protecteur de l'Eglise, voyait aussi son culte prendre un nouvel essor ; mais par-dessus tout, le Sacré-Cœur de Jésus, centre de l'amour du divin Rédempteur pour les hommes, reçut des hommages publics et solennels. Par un décret épiscopal, le troisième concile de Quito en 1873, sollicita du Congrès la Consécration de la République au Sacré-Cœur ; Garcia Moreno avait soumis aux évêques le vœu de sa piété, évêques et représentants accueillirent avec bonheur ce grand projet comme « l'acte le plus efficace pour conserver la foi et comme le meilleur moyen d'assurer le progrès et la prospérité de l'Etat. » En conséquence, la fête du Sacré-Cœur, devenue *fête civile,* fut célébrée avec la plus grande pompe dans toutes les églises, avec les plus enthousiastes manifestations populaires, décorations, illuminations, etc., dans les provinces. A Quito, l'archevêque prononça la formule de consécration que

l'illustre Président redisait au nom de la nation ; Garcia Moreno était chef de la *République du Sacré-Cœur !*

Cette grâce insigne était probablement la récompense du Dieu qui « n'aime rien tant que la liberté de son Eglise ; » car, lors de l'invasion sacrilège des Etats du Saint-Siège par le Piémont, Garcia Moreno, en face du silence ou de la trahison des puissances, avait élevé la voix « pour flétrir l'attentat et montrer du doigt le sacrilège. » Pie IX, consolé par cette fière protestation s'était écrié : « Ah ! si celui-là était un puissant prince, l'Eglise aurait un défenseur ; » il avait daigné assurer le Président « de sa paternelle reconnaissance » et recevait de lui une lettre admirable qui se terminait par un vœu digne des premiers martyrs : « Dieu veuille me diriger en toutes choses, écrivait le héros, et *m'accorder la grâce de mourir pour la défense de la foi et de la sainte Eglise.* »



Garcia Moreno répétant la formule de consécration au Sacré-Cœur.

Hélas ! ce vœu héroïque allait trop vite être exaucé ; trop vite pour le bonheur de la république, mais à ce moment-là même où l'âme du président-martyr parvenue au sommet de la vertu était prête à cueillir la palme, à saisir la couronne.

L'année 1875 ramenait l'époque de l'élection ; le résultat ne pouvait être douteux. « Si autrefois on craignait les congrès comme les épidémies et les tremblements de

terre..., si l'on poussait des cris de terreur comme à l'approche d'une invasion, ce temps-là n'était plus. » Les libéraux résolurent d'opposer leur candidat à Garcia Moreno ; mais le faible Borréro, bon catholique cependant, échoua.

De tous côtés venaient au Président des avis et des témoignages d'inquiétude ; dès 1869 on avait répandu à l'étranger le bruit de sa mort tragique ; plus d'une fois des assassins l'avaient attendu sur la route, mais la Providence veillait sur lui. « Entourez-vous au moins d'une escorte, demandaient ses amis. » « Et qui me défendra de l'escorte, répondait en souriant le héros..., du moment où ces gens ne craignent pas Dieu, ils sont maîtres de ma vie ; pour moi, je ne veux pas être maître de Dieu, je ne veux pas m'écarter du chemin qu'il m'a tracé ; si le Seigneur ne garde la cité c'est en vain que veillent ceux qui la gardent. »

Cependant une majorité écrasante montrait assez que la nation unie à son chef entendait demeurer libre sous son gouvernement paternel ; la secte seule ne désarmait pas devant la volonté du peuple librement exprimée. Garcia Moreno se mit de nouveau à l'œuvre pour consolider le bien déjà accompli. Parlant des menaces sans cesse renouvelées, il disait : « Les ennemis de Dieu et de l'Etat peuvent me tuer, mais *Dieu ne meurt pas!* Après ma mort, notre chère République passera par une crise douloureuse ; mais le Sacré-Cœur auquel elle est consacrée la sauvera. »

Devançant l'époque où sa réélection devait être notifiée aux puissances, le chrétien envoyait au Souverain Pontife une lettre admirable : « Très saint Père, disait-il, j'ai voulu écrire à Votre Sainteté afin d'obtenir du Ciel la force et la lumière dont j'ai besoin... Aujourd'hui que les loges des pays voisins se procurent les moyens de m'assassiner, j'ai plus que jamais besoin de la protection divine afin de vivre et de mourir pour la défense de notre sainte religion et de cette chère nation... Quel bonheur que de me voir détesté et calomnié pour l'amour de notre divin Rédempteur. Mais quel bonheur plus grand encore, si votre bénédiction m'obtenait du ciel la grâce de verser mon sang pour Celui qui étant Dieu a voulu verser le sien pour nous sur la croix. »

Le 26 Juillet, fête de Sainte Anne et de sa femme, Garcia Moreno répondait à ses amis : « Que veut un voyageur, si ce n'est d'arriver au terme de son voyage, si ce n'est de saluer les rivages de la patrie ! » « Je ne me ferai point garder ; mon sort est entre les mains de Dieu qui me tirera de ce monde quand et comme il lui plaira. »

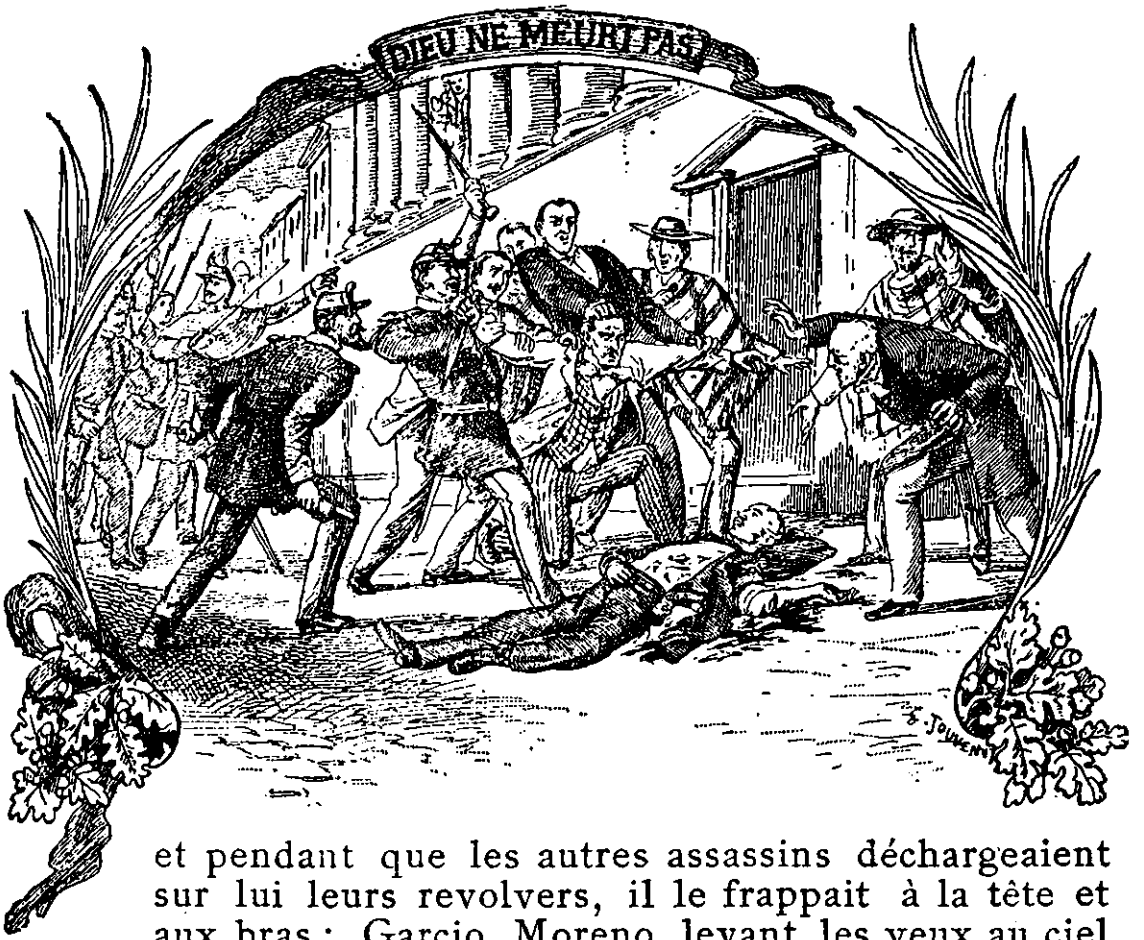
L'ouverture du Congrès et la fête nationale approchaient, le Président voulut préparer une promenade à son petit Gabriel et le conduisit commander une selle chez Rayo ; cet individu, né à la Nouvelle-Grenade, avait obtenu le gouvernement de Napo d'où le Président l'avait rappelé à cause de ses exactions sur les pauvres indigènes ; on désignait Rayo comme un des conspirateurs : « C'est une infâme calomnie, répondait Garcia Moreno, je l'ai vu communier il y a peu de jours. »

Fort occupé à préparer le *Message* par lequel il rendait compte des six années du mandat écoulé, Garcia Moreno répétait à ses ministres sa parole de foi : « *Dieu ne meurt pas !* Un homme peut disparaître mais Dieu est là ! » Il avait donné l'ordre de ne laisser parvenir qui que ce fût pour arriver à finir son discours, mais son aide-de-camp crut devoir autoriser la visite d'un ecclésiastique chargé d'une communication urgente : « Prenez vos mesures, disait le prêtre, les conjurés cherchent à exécuter leurs desseins dans le plus bref délai. » « Je vous remercie, répondait avec calme le martyr ; après avoir mûrement réfléchi, j'ai reconnu que la seule mesure à prendre c'est de me tenir prêt à paraître devant Dieu. » Puis il continua son travail, son *devoir du moment*, son *devoir d'état* par lequel il voulait rendre gloire à Dieu.

Cette nuit du 5 au 6 août il la passait en prière ; le lendemain, fête de la Transfiguration et le premier vendredi du mois, jour consacré au Sacré-Cœur, il communiait à la messe de 6 heures et prolongeait l'action de grâces jusqu'à 8 heures ; les assassins qui l'avaient attendu se dispersèrent à cause du grand nombre de fidèles qui entouraient l'église. A une heure, le Président se dirigea vers le palais du gouvernement, visita son parent Ignacio de Alcazar et répondit à ses instances de ne pas sortir : « Je suis entre les mains de Dieu en tout et pour tout. » Puis il traversa la grande place accompagné de son aide de camp et entra dans la cathédrale pour y adorer le Saint Sacrement exposé.

A l'exemple du divin modèle prosterné sur le pavé et dans une muette agonie « il prolongeait sa prière, » répétant sans doute la sublime demande qu'il avait le matin même formulée sur son carnet : « Mon Seigneur Jésus-Christ, donnez-moi l'amour de l'humilité et faites-moi connaître ce que je dois faire aujourd'hui pour votre service. »

Cependant, les sicaires s'impatientaient ; le traître Rayo envoya dire au Président qu'une affaire urgente le réclamait ; Garcia Moreno se leva et commençait à gravir les marches du palais lorsque Rayo le blessa dans l'épaule ;



et pendant que les autres assassins déchargeaient sur lui leurs revolvers, il le frappait à la tête et aux bras ; Garcio Moreno levant les yeux au ciel répéta son cri d'espérance : *Dieu ne meurt pas !* Etendu baigné dans son sang, il paraissait avoir cessé de vivre ; mais quand le prêtre s'approchant lui eut demandé s'il pardonnait à tous ses ennemis, un regard de résignation et de sublime acceptation illumina le visage du martyr, qui referma les yeux pour les ouvrir à la clarté céleste et entrer au séjour de la gloire, paré de ses blessures comme d'autant de rayons d'une splendeur éternelle. Il portait sur sa poitrine une relique de la vraie Croix, les scapulaires de N.-D. du Mont-Carmel, de la Passion et celui du Sacré-Cœur, avec une médaille de Pie IX dont l'effigie couverte du sang généreux du héros semble le symbole de l'alliance de l'Equateur avec la sainte Eglise.

Plusieurs des misérables s'étaient enfuis, mais Dieu les a retrouvés et tous ceux qui sont morts ont été frappés de mort violente. Le farouche Rayo fut tué sur place par un soldat et Cornejo, après avoir erré plusieurs jours dans les bois, fut arrêté par le peuple qui, dans son désespoir, entoura la forêt, y mit le feu et parvint à s'emparer du coupable.

Un deuil profond et universel succédait à l'indignation ;

Mort de Garcia Moreno.

l'Equateur consterné donnait à Garcia Moreno les noms de *régénérateur de la patrie, martyr de la civilisation catholique ;* son buste fut placé dans toutes les mairies et le Saint Père Pie IX déclarant « *qu'il était tombé sous le glaive des impies, victime de sa foi et de sa charité chrétienne pour sa patrie,* » faisait élever au chef d'Etat chrétien, à Rome, dans le collège américain, un buste magnifique dont la base est ornée sur les quatre faces de ces inscriptions :

Au gardien fidèle de la religion.
Au zélé promoteur des sciences.
Au serviteur très dévoué du Saint Siège.
Au justicier vengeur des crimes.

Suivant la parole prophétique de Garcia Moreno, on essaya de suivre une fois encore cette politique hésitante, cette voie funeste des compromis qui ne contente personne et conduit les Etats aux abîmes ; mais, après huit années de démolitions successives, la nation se releva décidée à reprendre les institutions fortes et chrétiennes de Garcia Moreno ; un temple dédié au Sacré-Cœur s'éleva sous la présidence de Caamano, en expiation du crime de 1875, en témoignage de la consécration de la République au Sacré-Cœur, et Don Antonio Florès, fils du grand général, après avoir offert à S. S. Léon XIII pour son jubilé sacerdotal le don de l'Equateur, en prenait le gouvernement et y maintenait « les intérêts de la religion qui sont en même temps ceux du peuple dont ils assurent la félicité. »

L'œuvre du Président martyr n'est pas morte avec lui. « Daigne le *Dieu qui ne meurt pas* maintenir sa souveraineté sur la patrie du héros et susciter au milieu de nous un autre *Garcia Moreno !*

Abbeville, imp. C. PAILLART, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande catholique.*

JE
SÈME
LE
BON
GRAIN

LE
MOIS DE MARIE
ABBEVILLE
C. PAILLART, IMPRIMEUR-EDITEUR

Notre-Dame de Lourdes.

LE MOIS DE MARIE

PRIÈRES A LA Ste VIERGE

Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance, réclamé votre suffrage, ait été abandonné de vous. Animé d'une pareille confiance, je viens à vous, Vierge des vierges, ma Mère, je cours à vous ; me voici à vos pieds, gémissant sous le poids de mes péchés. O Mère du Verbe, ne rejetez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer.

Salve, Regina, Mater misericordiæ; vita, dulcedo, et spes nostra, salve. Ad te clamamus, exules filii Evæ. Ad te suspiramus gementes et flentes, in hac lacrymarum valle. Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende ! O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !

O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre tout à vous, et pour vous donner une preuve de mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien, votre propriété et votre possession.

Ier Jour. — La Famille de Marie

Ste Anne instruisant la Ste Vierge.

On croit que celle qui devait être la Mère de Dieu a eu pour patrie Nazareth, ce joli village qui se détache comme une blanche fleur du flanc verdoyant d'une colline, paysage prédestiné à encadrer la majeure partie de la vie de Jésus et de Marie. Là vivaient les deux époux, Joachim de la tribu de Juda et de la famille de David, Anne de la tribu de Lévi et de la famille d'Aaron, qui allaient être appelés à l'honneur d'être les père et mère de Marie.

Joachim était berger comme les patriarches ses pères, il grandissait en sainteté dans la solitude, pendant qu'Anne, occupée dans le secret de sa demeure, en cherchant à plaire à son époux, voulait avant tout plaire à Dieu, le Maître Souverain.

Une grande tristesse affligeait les deux vieillards qui, attendant la rédemption d'Israël, n'avaient pas d'enfant qui leur fît espérer des relations particulières avec le Messie. C'est que Dieu qui préparait le sanctuaire où devait s'écouler la jeunesse de Marie voulait peut-être plus de pureté, plus de détachement et de soumission avant de leur confier la Vierge immaculée, la Servante du Seigneur, la Mère de Dieu. Enfin le moment est arrivé : les Anges qui ont annoncé tant de naissances, font connaître la prochaine apparition de leur Reine bien-aimée. Heureux vieillards, ils n'entrevoient pas encore tout leur bonheur : leurs vœux seront réalisés et dépassés.

Pratique. — Remercions Dieu de nous avoir donné une famille chrétienne et prions pour notre père et notre mère,

IIe Jour. — L'Immaculée Conception

L'Immaculée-Conception.

Seule entre toutes les femmes Marie a un fils plus ancien qu'elle, éternel, tout-puissant. Comment le Verbe, la deuxième personne de la Trinité, distinguera-t-il des créatures celle qui doit être sa mère sur la terre ? Va-t-il jeter à profusion devant elle l'or et les pierreries? Ce que nous appelons richesses n'a pas de valeur au ciel où le seul bien est d'être aimé de Dieu.

Or, un fleuve de boue, qui part d'Adam, roule à travers l'humanité, souille ceux qui sortent du néant et les marque du signe de la malédiction. Marie, fille d'Adam, sera-t-elle flétrie par ce honteux héritage ? Le Verbe, venant se reposer parmi nous, n'aura-t-il pour sanctuaire qu'une chair infectée par le péché et que Satan aura eu le droit de revendiquer, ne fût-ce qu'un instant, pour sa propriété ?

Celui qui expiera le péché du premier homme et qui rendra à Dieu une gloire plus grande que celle qui lui a été ravie, peut jouir par anticipation de sa victoire et en offrir les prémices à sa mère : la mère du céleste vainqueur n'appartiendra jamais à l'infernal vaincu. Le péché originel ne touche pas Marie : elle est immaculée et digne dès le premier instant de son existence de toutes les complaisances de Dieu : elle est toute pure et toute belle, toute aimable aux yeux de l'Eternel.

Pratique. — Dieu a pensé à nous avant notre naissance et marqué avec amour le chemin que nous devons suivre ; prions-le par Marie Immaculée de nous rendre fidèles à Lui, dans la voie qu'il nous a tracée.

IIIe Jour. — La Naissance de Marie

Nos cœurs d'enfants voudraient n'ignorer aucun des détails qui ont marqué l'apparition de Marie sur la terre. Il nous serait si doux d'entendre les exclamations joyeuses d'Anne, les chants de Joachim, l'étonnement de ceux qui approchent du petit berceau. Mais pas un mot.

L'Evangile si prodigue au sujet du Précurseur se tait sur Marie. Ne nous en plaignons pas, car l'auteur de ce silence obstiné c'est Marie elle-même. En dictant à saint Luc ce qui concerne l'Enfant Jésus et Jean-Baptiste, elle n'a rien dit d'elle-même, pour nous révéler le trait qui domine toute sa

N.-D. des Victoires.

physionomie, l'amour de la vie cachée, la recherche constante de l'humilité.

D'ailleurs que nous aurait-elle appris que notre amonr ne nous révèle! Le Verbe toujours si magnifique n'a pu faire d'exception pour sa mère, et si les anges ne se montrent pas en nombreuses phalanges, il y a dans les traits de ce visage enfantin, dans ces yeux qui s'entr'ouvrent, un ensemble de douceur et de grâce qui ravit. Rien n'étonne le regard; la raison n'est pas éveillée par des prodiges; et cependant, c'est plus que la terre. Tous les heureux témoins se disent les uns aux autres comme les disciples d'Emmaüs croyant écouter un voyageur ordinaire : Comme notre cœur est brûlant, quelle félicité nous remplit et nous possède !

Pratique. — Saluons Marie comme la Reine des Victoires; et aux heures de tentation, de tristesse et d'abattement, aimons à l'invoquer sous ce nom plein d'espérance.

IVe Jour. — La Présentation de Marie au Temple

Comme plus tard en Jésus, en Marie tout est naturel et ravit. Ce n'est qu'une frêle enfant, aux membres délicats, qui réclame les soins attentifs de sa mère; et pendant ce temps son âme ne connaît pas ce long sommeil, cet engourdissement prolongé qui marque notre arrivée à l'existence. Marie connaît Dieu et l'aime dès le premier instant de sa vie. Le Verbe n'a refusé à sa mère aucun des privilèges de l'intelligence et du cœur. Dieu qui veut être touché de nos prières, de nos vœux et de nos hommages, qui se penche depuis tant de siècles vers l'humanité et ne peut y recueillir à cause du péché que des accents que son cœur doit dérober à sa justice, Dieu trouve enfin une âme toute pure, toute aimable, que la grâce envahit sans partage.

Présentation de la Ste Vierge au Temple.

Marie a pénétré le mystère caché à la terre et déjà elle s'est consacrée par une perpétuelle virginité à Dieu qui fait entendre sa voix à sa fille bien-aimée, et la veut dans son temple, près de son tabernacle. Joachim et Anne, confondus par une si rare perfection, pressentent que ce trésor ne peut demeurer près d'eux et ils conduisent Marie à peine âgée de trois ans au temple de Jérusalem. Admirons comme les heureux témoins de l'offrande tous ces traits empreints d'une surnaturelle majesté que le Verbe qui les possèdera un jour a donnés à sa mère pour les recevoir d'elle ; mais surtout envions la joie de Marie qui est dans la maison de son Dieu.

Pratique. — Demandons à Marie qui a toujours appartenu à Dieu, d'obtenir notre pardon pour le temps que nous avons perdu loin de Dieu.

V• Jour. — Le Bonheur de Marie dans le Temple

Mère Admirable, priez pour nous.

Dans une maison spéciale élevée pour les femmes près du temple de Salomon, étaient reçues les jeunes filles qui comme Marie consacraient au Seigneur leurs premières années ; là s'était également retirée Anne la prophétesse avec les veuves qui renonçaient aux secondes noces pour passer le reste de leur vie dans la prière et la mortification.

Combien était grand le bonheur de Marie d'habiter ainsi près du temple ; comme elle devait répéter avec allégresse ces paroles des psaumes : « J'ai choisi d'être petite et inconnue dans la maison de Dieu. » Avec quel sentiment la Vierge immaculée ne s'écriait-elle pas : « Le passereau a sa demeure ; la tourterelle a son nid pour y déposer ses petits; pour moi, ô mon Dieu, ô mon Maître, ô mon Tout, ma demeure, mon nid, ce sont vos autels. » S'il est pénible de quitter sa famille et ceux qu'on aime, quelle joie d'être rapproché de Dieu, d'être directement sous sa garde et de se sentir enveloppé de sa paternelle tendresse. Le monde ne voit que la disparition de ceux qui le quittent; mais les prières qui montent incessamment vers Dieu pour la famille délaissée, mais les saintes instances qui pressent continuellement le divin Maître de répandre sur cette famille d'abondantes compensations sont un soulagement pour le cœur le plus affectueux.

Pratique. — **Témoignons en toute occasion notre respect et notre dévouement à ceux qui se sont consacrés au service de Dieu.**

VI[e] Jour. — Le travail de Marie dans le Temple

Le Travail de l'Enfant de Marie

Les Vierges placées près du temple avaient un service à exécuter. Il nous est facile de nous figurer l'ardeur avec laquelle Marie s'acquittait du travail qui lui était assigné.

N'est-ce pas Dieu qui, en nous créant, a fait du développement de nos facultés, du travail, la loi de notre nature : c'était donc accomplir son adorable volonté. Ce n'était pas chez la Vierge immaculée de la résignation, l'acceptation de la nécessité ; c'était l'allégresse joyeuse que ressentent les anges en accomplissant les missions que Dieu leur confie : un néant devient ainsi l'aide de Dieu, son coopérateur !

Sans perdre jamais Dieu de vue, Marie n'oubliait pas ses compagnes, les sœurs bien-aimées avec qui elle vivait. Elle les honorait comme des élues de Dieu pour les plus saints offices, et se regardait elle-même comme la dernière de toutes. Et dans la mesure de liberté qui lui était laissée elle leur rendait une foule d'humbles services, diminuait leur tâche, s'attribuait à elle-même la plus difficile, la moins estimée. Elle savait que le ciel voit dans le secret et que plus un office est bas, enveloppé d'obscurité, plus Dieu y repose les yeux avec complaisance et amour.

Pratique. — Aimons notre tâche et disons-nous que Dieu aime et estime surtout les petits travaux de chaque jour, faits avec soin et avec attention, et l'exercice constant de ces petites vertus qui, pratiquées avec courage et générosité, feraient de nous des saints.

VII^e Jour. — L'Etude de Marie dans le Temple

Les Enfants
de Marie
gardés par leur Mère

Dieu est vérité, nous le savons, mais nous restons facilement à ce point de départ. Pour Marie, le lien qui unit toute vérité à Dieu était visible ; toute la nature lui disait la puissance et la grandeur du Créateur. Rien ne détournait ses regards, tout les concentrait au foyer lumineux d'où tout émane. La bible, son histoire et ses prophètes, le temple, les victimes, les vêtements des prêtres, leurs discours, les cérémonies si variées, tout se réunissait dans son intelligence illuminée par la grâce comme les chants harmonieux d'un poëme : elle pensait au Messie promis, à sa grandeur avant le temps, à sa vie sur la terre, aux trésors de son sacrifice et aux immortelles splendeurs de son triomphe. Elle ne voyait pas les colombes, les agneaux, les génisses qui tombaient sous le couteau ; elle ne distinguait pas les prêtres qui remplissaient les augustes fonctions. Son cœur n'était ému que par une victime, le Christ, immolé par le même sacrificateur, Dieu.

Quel ravissement en Marie ! comme tous les sentiments de douleur, de joie, de demande, de reconnaissance, d'amour et de triomphe se succédaient dans son âme ; comme elle était liée à cette méditation sans pouvoir jamais s'en détacher.

Pratique. — Demandons à Marie de nous aider à rapporter à Dieu toutes nos actions et d'écarter de nous les connaissances qui pourraient dans la futilité et l'orgueil de notre pensée nous éloigner de Dieu.

VIIIe Jour. — La Prière de Marie dans le Temple

Prier c'est demander. Celui-là prie bien qui est profondément convaincu de sa misère et de son impuissance. Quel est donc le sentiment que Marie a de sa valeur ? La Sainte Vierge nous a livré son jugement sur sa propre personne. C'est au lendemain de l'Annonciation. Elisabeth la salue comme bénie entre toutes les femmes, comme la mère de Dieu. Marie reconnaît les grandes choses que le bon Dieu a opérées en elle, et loin de repousser les éloges elle montre toutes les générations la célébrant à l'envie jusqu'à la fin des temps. Voilà ce qu'elle pense des œuvres de Dieu, mais que pense-t-elle d'elle-même, à ce moment où elle

Notre-Dame de la Salette.

voit le ciel et la terre étonnés de sa dignité ? Elle n'est que bassesse, néant, et la merveille, c'est Dieu s'abaissant jusqu'à elle. Aussi Marie prie-t-elle continuellement. Que serait-elle sans le secours incessant de Dieu ? Elle répète cette demande que le Sauveur mettra un jour sur les lèvres des apôtres : Que votre règne arrive ! Et comme la grande gloire de Dieu commencera à la venue du Messie, elle appelle des vœux les plus ardents Celui qui doit venir, elle persèvère sans cesse dans sa prière, car elle ne se croit pas digne d'être exaucée, trop heureuse que Dieu la supporte en sa présence et lui permette de renouveler ses saintes importunités.

Pratique. — Apprenons de Marie à prier avec ardeur et à persévérer humblement dans la prière jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous exaucer.

Etoile du matin, priez pour nous.

Marie, en demandant à Dieu que son règne arrive, va-t-elle s'oublier complètement elle-même ? Dieu veut que notre vie se développe régulièrement et que le commencement prépare la suite, mais il ne nous défend pas de jeter un regard sur l'avenir.

Il y a deux manières : la première c'est celle du païen préoccupé, inquiet. La seconde est toute filiale. Dieu n'est pas seulement tout-puissant, il est aussi tout amour ; ses bienfaits ne restent pas inachevés. C'est pourquoi l'enfant fidèle se repose de son avenir sur la tendresse divine, et tranquille à ses pieds comme l'enfant sur le cœur de sa mère, il lui répète : Que votre volonté soit faite. C'est là le sentiment délicieux qui remplit le cœur de Marie : Que votre volonté soit faite !

Cependant Dieu veut nous entendre. Lui, le Maître Souverain, est plein de respect pour ses créatures ; du moment qu'elles sont fidèles et se livrent entièrement à son bon plaisir, il veut entendre leurs désirs, les consulter sur la détermination de l'avenir. L'amour du Messie, le désir de sa venue qui remplissaient le cœur de la Sainte-Vierge en faisaient naître un autre, le voir, l'approcher. Elle sollicitait l'honneur d'être la dernière servante de la Vierge appelée à la grandeur d'être sa mère. Mais ce désir elle le laissait au fond de son cœur comme trop ambitieux et elle répétait avec un nouvel amour : Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Pratique. — Que Marie nous obtienne un abandon filial à la divine Providence.

Xe Jour. — Obéissance de Marie dans le Temple

Etoile de la mer, priez pour nous.

Résumons les qualités que nous avons admirées en Marie : Immaculée dans sa conception ; prévenue par Dieu de grâces insignes qu'il n'a accordées qu'à elle dans toute la création ; la première des Vierges dans le temps ; et, par la perfection de son abandon à Dieu, l'admiration de toute la cour céleste, l'objet des complaisances de la Sainte Trinité. Que pouvons-nous ajouter à ces divines qualités ?

Un seul mot, le seul par lequel le fils de Dieu fait homme a résumé trente ans de sa vie : Marie était obéissante.

Et comment en eût il été autrement ? Le Dieu qui parle au cœur est celui dont les ordres sont manifestés extérieurement par la situation que nous occupons, et par nos supérieurs.

Ce sera l'histoire la plus complète de Marie au temple : elle était obéissante. Obéissante aux prêtres si rapprochés de Dieu par leurs fonctions ; aux femmes préposées à la garde des jeunes filles ; aux plus humbles qui étaient dépositaires de l'autorité, parce qu'en toutes elle adorait la volonté de Dieu. Sa foi lui faisait découvrir leurs désirs et recueillir leurs moindres indications, parce qu'elle éprouvait une joie sans mesure à dire à ce Maître aimé par dessus tout : Je ne fais jamais que ce qui vous plaît.

Pratique. — Demandons à la Sainte-Vierge de nous obtenir une grande obéissance.

XIe Jour. — Mariage de la Sainte-Vierge

Se soumettre avec bonheur aux évènements qui se succèdent au gré de nos désirs, c'est doux et facile ; mais s'incliner encore le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur alors que tout contrecarre nos désirs et met en péril nos projets les plus chers, c'est héroïque de foi et de confiance. Nous avons admiré Marie se hâtant vers le temple, mais voici ses quatorze ans accomplis et d'après la loi rigoureusement observée elle doit retourner dans sa famille pour y être mariée.

Marie quitte Jérusalem et son temple avec la même allégresse qui l'y a amenée, elle obéit à ceux qui ont le devoir de la marier comme elle acceptait les ordres des prêtres et des saintes femmes. Elle a obéi à Dieu en lui vouant sa perpétuelle virginité : elle sait avec certitude que c'est Dieu encore qui commande ce mariage. Comment se concilieront des dispositions si opposées? C'est affaire de la divine Providence : le devoir de la Vierge Sainte n'est pas de juger mais d'obéir, et elle accepte de devenir l'épouse de saint Joseph. O Vierge obéissante, êtes-vous heureuse d'avoir cru. Voilà que ce saint époux, en protégeant votre virginité, en devenant le témoin fidèle de votre vertu, sera le voile mystérieux qui dérobera les secrets de Dieu au monde et à l'enfer. Ce qui était hérissé de difficultés va devenir simple, naturel ; les plus grandes merveilles n'étonneront plus les regards. Bénie soit votre foi, ô Marie.

Mariage de la Sainte Vierge.

Pratique. — En face des circonstances faites pour nous désespérer, disons avec confiance, comme Marie et nos pères : Dieu le veut ! et gardons en Dieu et en Marie une inébranlable confiance.

XII^e^ Jour. — L'Annonciation.

L'ange, l'ambassadeur de Dieu, se présente à Marie : Je vous salue pleine de grâce, lui dit-il, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. — Quel éloge ! Sur la terre, comme au ciel, la première entre les créatures. Et c'est Dieu lui-même qui l'affirme par son envoyé. Marie ne comprend pas ; ces louanges, ces paroles ne peuvent s'appliquer à elle, elle en est toute troublée. L'ange continue son divin message : Elle est choisie pour être la mère du Messie. C'est encore un point qu'elle ne peut concevoir, c'est si loin de sa pensée. Elle n'entend

Annonciation.

qu'une chose : il s'agit de maternité et elle a à protéger sa virginité. L'ange a achevé de dérouler les desseins de l'Eternel : tout sera merveilleux sous l'action de l'Esprit Saint. Il n'y a plus de doute pour Marie. Cette Vierge annoncée par Isaïe, cette Vierge qu'elle se regardait comme indigne de servir, c'est elle ! Et pendant que l'ange parlait, Dieu l'a inondée de clartés qui ont dissipé tous les nuages. Elle voit d'un côté la Merveille des merveilles : de l'autre la bassesse la plus profonde ; mais elle contemple la toute-puissance comblant cet abîme, elle n'a qu'un mot : Je suis la servante du Seigneur, c'est-à-dire je ne suis, je ne puis rien, mais Dieu peut tout : Qu'il me soit fait selon votre parole.

Pratique. — La bonté de Dieu a été pour nous la cause des grâces dont nous avons été comblés. Au lieu de nous enorgueillir de ces bienfaits divins, rapportons-les à Dieu seul par Marie, et demandons à notre bonne Mère d'entretenir en nous le sentiment constant d'une véritable humilité.

XIIIe Jour. — Saint Joseph

L'humble vierge de Juda, la recluse du temple, l'épouse du charpentier Joseph vient d'être enveloppée d'honneur et de gloire. Le ciel l'a saluée avec Gabriel, la terre lui a dit son admiration par la voix d'Elisabeth, et Marie, éclairée par l'Esprit Saint, a vu sa propre gloire à travers les temps et près de Dieu. Quelle transformation autour d'elle! Quels sont les sentiments éveillés en Marie par cette suréminente dignité?

Enfants priant près d'un chêne.

Marie dira-t-elle à Joseph la dignité dont Dieu l'a revêtue; non, elle attendra que le ciel lui-même fasse connaître au futur protecteur de l'Enfant Dieu le rôle qu'il lui a assigné dans le mystère de notre rédemption.

Dieu a tout disposé, tout dirigé, c'est son œuvre. S'il veut humilier sa mère, sa réputation lui appartient. Ce n'est pas Marie qui s'est présentée, c'est Dieu qui l'a choisie. Que sa volonté seule se réalise. Et la Vierge bénie attend calme, tranquille, joyeuse, les dispositions divines. Elle était la servante du Seigneur; les merveilles opérées en elle par le Tout-Puissant n'ont pas changé sa condition: que Dieu fasse d'elle ce qui lui plaira. Mais le fils de Dieu veut entourer son berceau des lumières les plus pures et c'est un ange qui vient découvrir à Joseph le miracle accompli sous son toit. Le voilà le témoin de la virginité de Marie et son serviteur le plus dévoué.

Pratique. — Si la calomnie nous atteint jamais, unissons-nous à Marie. Demandons à notre bonne Mère de veiller elle-même sur notre réputation et de nous garder intact aux yeux du monde notre honneur de chrétiens.

XIVe Jour. — Noël

Si le jour incomparable dans la vie des mères est celui où pour la première fois elles tiennent leur enfant dans leurs bras, quelle doit être l'allégresse de Marie en contemplant pour la première fois l'Enfant Jésus? Le Messie attendu, le Sauveur promis, le Rédempteur, le Dieu homme, l'objet de ses extases, de ses appels brûlants, le voilà ! Ces yeux, ce visage, ces membres, c'est Lui! Quelle adoration!

En même temps, quelle douceur! C'est son enfant, c'est sa chair, son sang, sa propriété. Elle peut le prendre dans ses bras et le couvrir de caresses maternelles.

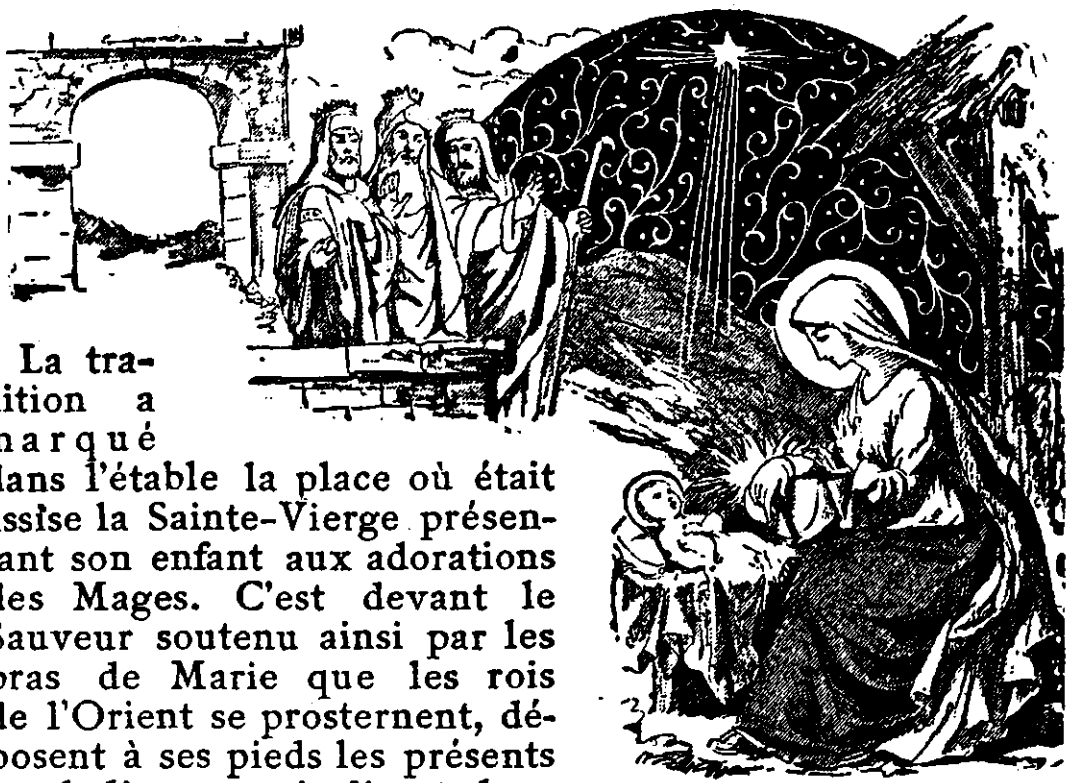
Mais la merveille n'est plus renfermée dans la pauvre étable. Les bergers, avertis par les célestes messagers, accourent pour voir de leurs yeux leur Sauveur, petit enfant et couché dans une crèche. La foule, témoin de la joie des bergers, se succède sans fin : tout le peuple fidèle veut reposer ses yeux sur celui qui est l'espérance d'Israël.

Où est Marie? Que devient-elle à la manifestation de son fils? Il faut la chercher, car en nous décrivant la joie universelle, elle n'a qu'un mot sur son rôle : elle a couché son enfant dans la crèche. Servir Jésus et le montrer, voilà sa vie. Le Sauveur vient pour nous consoler, nous fortifier, nous sauver; il est à nous. Approchons-nous et disons à Marie de nous le faire voir, de nous le laisser toucher, et d'étendre ses petites mains sur nos fronts, pour nous bénir.

Pratique. — Répétons avec plus de tendresse l'invocation du *Salve Regina* : « Et après cet exil montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles. »

XVe Jour. — L'Adoration des Mages

La petite ville de Bethléem était toute à la joie quand un grand évènement vint encore augmenter l'enthousiasme. Une caravane somptueuse fait son entrée dans l'humble bourgade. Trois princes la conduisent. Ce sont des sages, illustres par leurs connaissances et plus encore par leur piété. Ils n'interrogent personne et se dirigent avec assurance vers la maison qui contient l'Enfant Jésus.



Adoration des Mages.

La tradition a marqué dans l'étable la place où était assise la Sainte-Vierge présentant son enfant aux adorations des Mages. C'est devant le Sauveur soutenu ainsi par les bras de Marie que les rois de l'Orient se prosternent, déposent à ses pieds les présents symboliques qui disent leur croyance inébranlable : ils lui présentent la myrrhe, car il est homme, il a notre chair, notre sang, notre nature et mourra comme chacun de nous ; l'or, car il est roi ; l'encens, car à travers ces dehors mortels ils adorent leur Dieu.

Quelle joie pour les premiers fidèles de l'enfant de la crêche ; quel bonheur pour les compatriotes du roi David qui attendent la gloire d'Israël ; mais surtout quel ravissement pour Marie qui entend retentir à nouveau les paroles de l'ange : Dieu lui donnera le trône de David et son règne n'aura point de fin. Quels sont les victoires, les triomphes promis à la vie de Celui qui de son berceau commence à conquérir l'Orient ? C'est le cœur de ceux qui l'aimeront, et qui, devenus chrétiens par le baptême, resteront chrétiens par la foi et par les œuvres.

Pratique. — **Remercions Dieu dont la miséricorde nous a appelés à la foi préférablement à tant d'autres.**

XVI[e] Jour. — La Purification de la S[te] Vierge

Marie est attentive aux moindres prescriptions de la loi de Dieu. La jeune mère doit se purifier et offrir son premier né au Seigneur. Se purifier ! la mère de Dieu, immaculée, toujours vierge ! La loi ne fait pas d'exception, Marie n'en demandera pas. Elle se mêle à la foule vulgaire et se confond avec les pauvres par son humble offrande.

Présentation de N.-S. au Temple et Purification de la T.-S[te] Vierge.

Dieu lui a réservé un grand bonheur. Toutes les âmes fidèles, amenées par l'Esprit Saint, s'empressent autour de l'Enfant Jésus : c'est Siméon qui chante son bonheur, et qui, voyant tous ses vœux réalisés, demande à quitter la terre ; c'est Anne la prophétesse qui répète à Marie les éloges enthousiastes d'Elisabeth ; c'est la foule des âmes pures qui éclatent en accents de reconnaissance et d'amour.

Cependant la joie sans mélange a pris fin. Ce n'est pas en vain que Marie a offert au Dieu d'Israël la victime attendue depuis le commencement du monde. Les colombes immolées ne peuvent la remplacer. Son sang devra être versé tout entier et la Sainte-Vierge voit dans un lointain menaçant ce glaive qui, en perçant le cœur du Fils, déchirera le cœur de la Mère.

Pratique. — N'essayons pas, en nous croyant au-dessus des autres, de nous dérober aux charges ou aux humiliations communes. Marie nous montre l'exemple que nous devons suivre, en cachant à tous les yeux les bontés de Dieu envers nous. Prenons la résolution d'offrir à Jésus par Marie les affronts même les plus injustes qui nous seraient faits.

XVII^e^ Jour. — Fuite en Egypte

Dieu voulait que la naissance de son Fils sur la terre fût attestée publiquement et entourée de prodiges, de sorte que plus tard les témoins encore vivants confirmassent les récits des Evangélistes. Mais il n'entrait pas dans ses desseins que Jésus grandît enveloppé de l'éclat qui avait brillé à son berceau; il fallait en faire perdre la trace. Au milieu de la nuit, l'ange apparaît à saint Joseph et lui dit: Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. Et Joseph obéissant commence immédiatement ce long voyage.

Fuite en Egypte.

Il est facile de se représenter les privations de toutes fortes de la sainte famille pendant cette fuite rapide. Les faibles ressources sont vite épuisées; après la pauvreté vient la mendicité.

Quel contraste avec les bergers si heureux de contempler le Sauveur du monde; avec les Mages jetant à ses pieds tout ce qu'on estime le plus; avec les âmes saintes de Jérusalem éclatant en pieux cantiques. Les meilleurs jettent dédaigneusement leur aumône, tous sont indifférents, personne ne se doute de l'hôte divin qui honore le monde par sa visite. N'avoir pas une pierre pour reposer sa tête quand on possède Jésus, ce n'est rien; mais le voir méconnu, méprisé, traité comme un enfant vulgaire, quelle douleur pour Marie qui connaît son trésor, et cependant elle s'incline sans se plaindre: Dieu veut cette profonde obscurité.

Pratique. — En union avec Marie sachons nous imposer chaque jour une petite privation.

XVIIIe Jour. — Séjour en Egypte.

Les Israélites étaient à cette époque répandus dans tout le monde connu. Sur les bords du Nil, des Juifs occupaient les positions les plus élevées par la science et par les richesses. Ce n'était pas parmi les princes de la pensée et de la finance que Marie et Joseph allaient prendre place. Loin des grands se trouvait la multitude qui vivait de ces occupations indécises entre la mendicité et le métier.

Repos en Egypte.

Voilà le nouveau milieu réservé à la Vierge. Ne la plaignons pas de l'étroitesse de sa demeure, du peu d'air et de lumière qui lui sont ménagés, des privations sans nombre que le dévouement de saint Joseph ne peut lui épargner. Elle n'y pense guère, si ce n'est parce que Jésus les partage. Mais quelles souffrances que d'habiter une terre maudite, de ne pouvoir lever les yeux sans apercevoir les temples et les statues des faux dieux, de ne pouvoir prêter l'oreille sans entendre des blasphèmes. Quand lui sera-t-il donné de revoir la terre sainte, le temple sacré ! Ou plutôt, quand le règne de Dieu, dépassant d'étroites limites, se sera-t-il étendu dans la terre entière, mettant en fuite les faux dieux et les démons et transformant tous les cœurs. Ah ! si nous voyons aux premiers siècles de l'Eglise l'Egypte se couvrir de chrétientés si ferventes et nous léguer la Thébaïde comme l'idéal de la vie religieuse, ne devons-nous pas y reconnaître les fruits obtenus par les larmes et les prières de Marie sur la terre maudite ?

Pratique. — Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi ! Que cette belle parole nous aide dans nos souffrances et nous encourage à les supporter chrétiennement.

XIXe Jour. — Retour d'Egypte

Saint Jean-Baptiste et Notre-Seigneur.

Ce fut une délivrance quand l'ange annonça aux exilés que ceux qui en voulaient à l'enfant étant morts, rien ne s'opposait à leur retour.

L'Evangile nous apprend que Joseph sachant qu'Archélaüs, fils d'Hérode, aussi cruel que son père, régnait en Judée, se dirigea, sur l'ordre de Dieu, vers la Galilée, à Nazareth. Si saint Joseph eut besoin de l'avis de l'ange pour aller tout d'abord vers la ville qu'il avait habitée, et où se trouvaient sa maison, sa famille et ses amis, c'est que, chargé du Messie, il mettait avant tout le devoir de le faire connaître. Quoi de plus naturel, semblait-il, que de le conduire à Bethléem où sa descendance de David a été constatée publiquement, au milieu des bergers avertis par les anges, de la foule témoin de la foi des Mages, des mères qui pleurent encore leurs enfants égorgés par la fureur d'Hérode.

Autres sont les vues de Dieu. C'est le moment de la complète obscurité : Jésus est avant tout un modèle. Et Joseph doit conduire l'homme-Dieu à Nazareth, au milieu des siens qui connaissant Joseph et Marie ne voient dans Jésus que le fils du charpentier et s'étonneront plus que personne des prodiges qu'il produira ; au milieu de ce peuple grossier qui, plus tard, avant les scribes et les pharisiens, au moment où la Judée et la Galilée saluent son arrivée avec transport, voudra s'en défaire et le faire périr.

Pratique. — Aimons le côté obscur et humilié de notre vie, pour ressembler à Jésus, à Marie et à Joseph.

XXe Jour. — Nazareth

Intérieur de Nazareth.

Contemplons avec recueillement l'intérieur de la maison de Nazareth : Jésus, Marie et Joseph.

Joseph commande à Jésus et à Marie. C'est l'ordre de Dieu ; c'est lui qui est son représentant. C'est à Joseph que l'ange s'adresse pour le départ, le retour et le but du voyage.

Marie obéit à Joseph et commande à Jésus. Elle est mère, une mère commande à son enfant.

Que de fois Joseph et Marie obligés de donner des ordres ont dû se laisser aller aux sentiments de Jean-Baptiste reconnaissant le Verbe incarné mêlé à la foule qui sollicitait le baptême. Eh quoi ! s'écriaient affectueusement Marie et Joseph, c'est nous, vos créatures, c'est nous qui commandons, et vous, sagesse incréée, lumière de Dieu, c'est vous qui obéissez. Ah ! laissez-nous nous conduire par vos ordres. Et Jésus de leur répondre avec une ineffable douceur : Commandez et j'obéirai, et ainsi nous accomplirons toute justice, nous réaliserons la volonté de mon père.

Avec quelle religieuse admiration Marie et Joseph considéraient la parfaite obéissance de Jésus, son empressement à aller au devant de leurs désirs. Avec quel ravissement ils voyaient l'Infini adapter sa grandeur aux limites de la nature humaine et revêtir tour à tour les grâces de l'enfance et de l'adolescence, laisser paraître plus de lumière et de force, et permettre qu'on put dire en toute vérité qu'il grandissait en âge et en sagesse.

Pratique. — Demandons-nous qu'auraient pensé Jésus et Marie des difficultés que nous opposons parfois à faire ce que réclame de nous notre devoir ou ce que nous commandent nos supérieurs.

XXIe Jour. — Mort de Saint Joseph

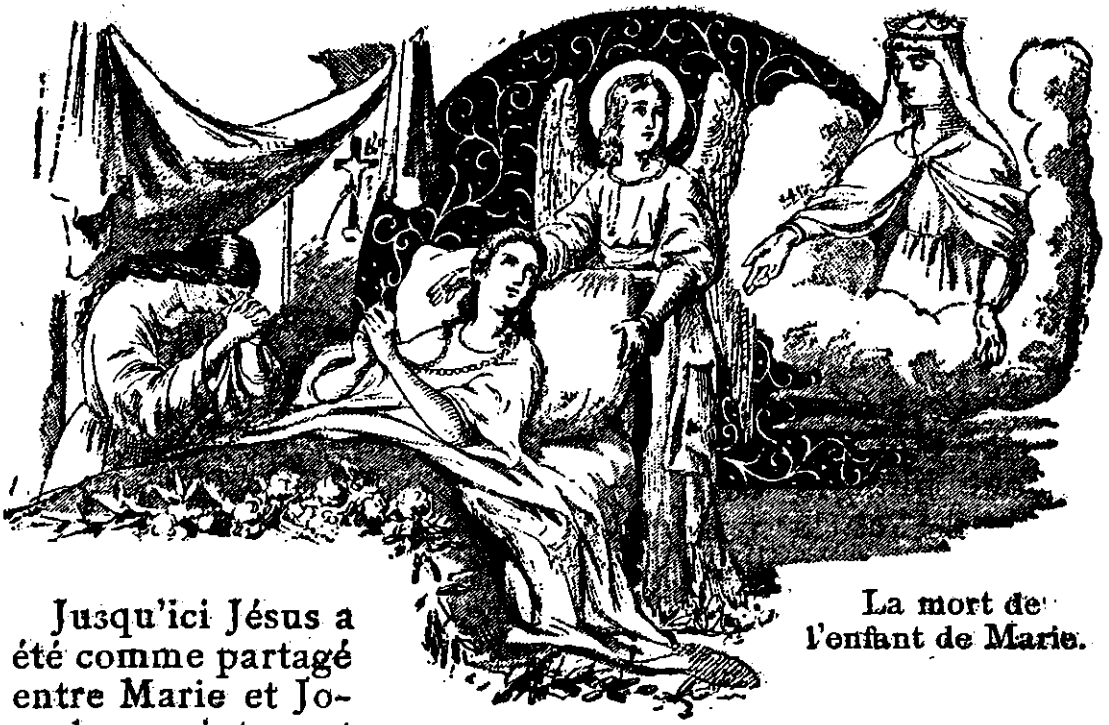
L'heure où le fils de Dieu va se manifester approche. La mission de le cacher et de dérober les mystères de sa naissance divine prend fin : Joseph va quitter ce monde. Quel spectacle mille fois digne d'envie. Joseph est sur sa couche, le sourire aux lèvres, tout respire en lui le calme et le bonheur. Il part, mais ce n'est pas pour longtemps. Le vainqueur de la mort est près de lui. Ce n'est qu'un acheminement vers la patrie. Jésus est à ses côtés ; dans ses paroles la tendresse de l'enfant s'unit à l'autorité d'un Dieu, les ombres s'évanouissent, le monde où le patriarche va entrer lui apparaît dans toute sa beauté. Marie si aimante est à ses pieds, partageant ses espérances et ses joies. En ce moment le père nourricier de Jésus qui l'a porté si souvent sur son cœur, se sent à son tour entre les bras de Jésus et il peut s'écrier : Ce n'est plus moi qui vis. Son intelligence est illuminée par celle de Jésus, sa volonté fortifiée par celle de Jésus, son cœur surtout embrasé par son cœur. C'est une flamme douce et pénétrante qui le remplit, le possède et l'anime jusqu'au moment où dans un sentiment plus ardent son âme se détache et va se réunir à Dieu.

Mort de Saint Joseph.

Jésus et Marie lui rendent les derniers devoirs et quand revenus dans leur demeure ils voient cette place vide qui ne sera plus occupée ils se cherchent des yeux, leurs cœurs se gonflent, et Jésus qui pleurera Lazare laisse sa douleur se mêler à celle de sa mère. Marie en pleurant l'ami, le soutien de sa vie, entrevoit dans ce premier départ l'annonce d'un autre plus cruel qui se prépare : le départ de Jésus.

Pratique. — Disons à Marie avec plus de ferveur : **Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.**

XXIIe Jour. — Jésus avec Marie



La mort de l'enfant de Marie.

Jusqu'ici Jésus a été comme partagé entre Marie et Joseph, maintenant il n'appartient plus qu'à Marie. Jésus fournit le nécessaire par son labeur et rend à celle qui l'a allaité et servi pendant son enfance, service pour service, dévouement pour dévouement. Marie dans toutes ses préoccupations n'a qu'un but, Jésus. Quel bonheur dans le cœur de Jésus et de Marie d'être ainsi l'un à l'autre.

La loi que le fils ressemble à la mère n'a pas été méprisée par le Verbe de Dieu : il a voulu recevoir ses traits, son tempérament, sa manière de concevoir, cette mystérieuse harmonie qui permet à deux âmes de se pénétrer dans le silence. Concevons, si c'est possible, avec la différence nécessaire qui sépare la créature de l'homme-Dieu la beauté intérieure de Marie : jamais âme ne s'est rapprochée, ne s'est unie si intimement à celle de Jésus.

Pourrons-nous entendre leurs paroles dans ces derniers jours? Lorsque Jésus parle à Moïse et à Elie, à ces fortes âmes, il découvre tous les détails de sa passion; lorsque les apôtres sont au terme de leur formation, c'est de son supplice qu'il les entretient. C'est le sujet qui convient aux forts, aux parfaits. O Marie, ce sont ces cruels secrets que votre cœur pénètre ; ce sont ces scènes si terribles pour le cœur d'une mère qui passent et repassent dans votre âme que percera bientôt un glaive de douleur.

Pratique. — La souffrance n'est accablante que loin de Dieu, approchons la nôtre de Jésus et de Marie.

XXIIIe Jour. — Départ de Jésus

Le moment est arrivé, les trente ans de la vie obscure sont terminés. L'ordre de Dieu est que Jésus abandonne la maison de Nazareth pour n'y plus revenir et aille à la recherche des brebis perdues d'Israël.

Un souvenir consigné dans l'Evangile nous permet d'entrevoir la douleur cruelle de Marie et les larmes amères qu'elle répand : ce sont les jours de la disparition de Jésus pendant lesquels, comme s'en plaint affectueusement Marie, elle et Joseph étaient plongés dans l'angoisse et la tristesse. Et cependant alors elle sentait que cette séparation n'était pas définitive, qu'elle retrouverait et posséderait à nouveau son fils bien-aimé ; puis elle n'était pas seule, mais accompagnée, soutenue par saint Joseph dont les pensées, les sentiments, les affections répondaient parfaitement à son âme, tandis qu'en voyant Jésus partir pour ne plus revenir elle demeure seule.

La Médaille miraculeuse.

C'est ce consentement que Jésus vient demander à Marie en se jetant à ses pieds, car elle seule représente pour lui le Père éternel. Ah ! pourrait s'écrier Marie, puisque vous deviez nous quitter, pourquoi vous êtes-vous fait connaître et aimer ? Pourquoi avez-vous pris si profondément possession de ce cœur que vous brisez par votre départ ? Mais Marie n'exprime pas des plaintes qui ne sont pas dans son cœur, ses larmes coulent et les mains appuyées sur la tête de Jésus : Allez, mon fils, où la volonté de votre Père vous appelle. Je ne suis que la servante du Seigneur.

Pratique. — Dans les séparations cruelles qui nous sont imposées n'oublions pas que Marie s'est séparée de son fils pour la gloire de Dieu et pour notre salut.

XXIVe Jour. — Les Noces de Cana

Les Noces de Cana.

Marie est aux noces de Cana. C'est certainement pour nous la scène la plus étrange de sa vie. La Vierge immaculée que nous n'entrevoyons que perdue dans la prière à un festin ! Qu'y peut-elle bien faire ?

Voyez son cœur : elle s'occupe de ceux qui l'entourent, de ce qui peut leur plaire, leur être agréable ; elle s'inquiète de ce qui serait pour eux chagrin, ennui, surprise pénible. Aurions-nous deviné que Marie était si simple, si naturelle, si bonne ?

Voyez sa foi. Il y a trente ans qu'elle possède Jésus. Que de privations lui ont été imposées en sa compagnie ! Jamais un miracle. En tout le Sauveur a affecté de n'être que le fils de Marie. Est-ce que la Vierge ne le considère que comme son enfant ? Le vin va manquer pour les convives, elle se tourne vers Jésus, elle parle au fils de Dieu. Jamais une ombre n'a voilé pour elle la divinité de son fils. Admirez une foi plus ravissante : la foi de Marie dans l'amour de Jésus. Il ne peut rien lui refuser. Il a paru repousser sa prière. Sans y prendre garde la Vierge dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. Et le miracle s'accomplit.

Mais quelle révélation de la puissance de Marie. Mon heure n'est pas venue ! dit la Vérité inconnue. Qu'y a-t-il de plus inéluctable que les décrets éternels : or Dieu a marqué le début des miracles de N.-S., ce n'est pas ce moment, mais Marie prie, implore et Dieu lui-même fait céder ses volontés devant ses désirs.

Pratique. — Ayons une confiance illimitée dans l'intercession de Marie.

XXVe Jour. — Solitude de Marie

La Sainte Vierge remettant le Rosaire à Saint Dominique.

Marie, après le départ de Jésus, se retire à Capharnaüm avec ses parents les plus rapprochés et elle y retrouve souvent Jésus. Plus tard, quand l'homme-Dieu traverse incessamment la Judée et la Galilée, la Sainte-Vierge est-elle avec ce groupe de saintes femmes qui suivent le Sauveur et pourvoient généreusement à ce qui lui est nécessaire ? C'est peu probable, car son arrivée est notée comme un fait extraordinaire. Ce qui est sûr, c'est que sa pensée et son cœur ne quittent pas un instant le divin Pasteur. Elle voit ses désirs ardents du salut des hommes, les obstacles que la malice des hommes et des démons suscitent sur ses pas et elle partage tous ses sentiments. Et les chagrins qu'elle éprouve elle-même, les remarques qui l'affligent, les réflexions qui la blessent sont des sacrifices précieux qu'elle s'empresse d'unir aux douleurs de son fils. Les pécheurs ne lui sont pas indifférents, elle les aime comme les enfants de ses angoisses et de ses larmes et sollicite continuellement leur conversion et leur salut.

Si Jésus si bon, si bienveillant, qui exalte la foi du centurion et de la Chananéenne, n'a pas célébré publiquement les vertus de l'humble Marie, en répétant que ceux qui font la volonté de Dieu sont sa mère et ses frères, que ceux qui gardent sa parole sont plus heureux que sa mère, c'est que le Sauveur voulait nous montrer que si Marie n'était pas bénie entre toutes les femmes par sa glorieuse maternité, elle le serait par son obéissance et par cette humilité si profonde que des honneurs décernés par Dieu n'ont pas pu détourner ses regards de la contemplation de son néant.

Pratique. — Apprenons de Marie à supporter les oublis et les froissements de la vie commune.

XXVI[e] Jour. — La Passion de Jésus

La Sainte Vierge présentant le Scapulaire à Saint Simon Stock.

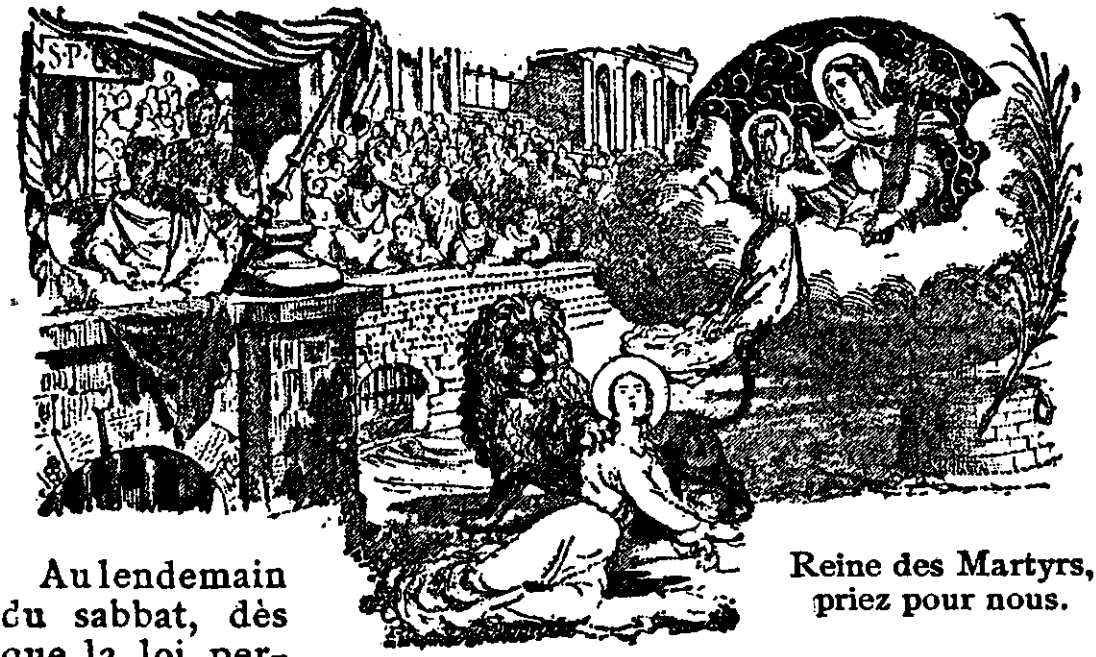
Si nos yeux ne voyaient en Marie qu'une femme ordinaire nous serions déjà en présence d'une insondable douleur : une mère témoin des souffrances et des humiliations de son fils ! quelles souffrances ! quelles humiliations ! Les bourreaux s'acharnent contre leur victime et la frappent avec une barbarie inouïe ; tout un peuple pousse des clameurs féroces et réclame sa mort. Bientôt c'est Jésus qui succombe sous le lourd fardeau qui l'accable. Elle le contemple fixé au gibet et demandant au milieu des rires et des insultes une goutte d'eau qu'il lui est interdit de lui offrir. Quels tourments pour une mère !

Et ce n'est que la moindre partie du supplice de Jésus et de Marie. Pendant que les créatures assouvissent leur rage sur le Sauveur, Dieu ne voit plus que le coupable de tous les péchés des hommes dans Celui qui a pris leur place et il repousse d'un visage irrité Jésus qui n'est qu'amour et tendresse pour son père.

Il est des réalités qui surpassent l'imagination. Nous ne pouvons nous faire une idée de l'exquise sensibilité de Marie et de toute la puissance de souffrir que lui donne son fils. Que Jésus n'ait jamais fait de miracle pour écarter les épines du chemin de sa mère, nous n'en sommes pas surpris, mais il en fait un pour que son cœur puisse consoler son cœur et que Marie partage toutes ses douleurs.

Pratique. — N'oublions pas, à l'heure de la tentation, les larmes que nous avons coûtées à Marie, et appelons-la à notre aide, pour qu'elle soutienne notre courage défaillant.

XXVII[e] Jour. — La Résurrection



Reine des Martyrs, priez pour nous.

Au lendemain du sabbat, dès que la loi permet de franchir la distance, on voit les saintes femmes s'empresser d'aller au sépulcre. L'Evangile nomme Madeleine, Salomé, Marie de Cléophas et leurs compagnes; après elles viennent Pierre et Jean. Seule, Marie, mère de Jésus, n'est pas nommée; seule, elle n'est pas sortie.

C'est qu'elle connaît et comprend les enseignements de son divin Fils : il est ressuscité, elle ne va pas chercher parmi les morts celui qui est vivant. Son Fils s'est montré à elle dans tout l'éclat de l'immortalité. Quel bonheur, quelle allégresse ! Comme l'Eglise l'a bien compris, en mettant sur nos lèvres ce cri triomphal : *Regina Cœli, lætare*, Reine du Ciel, réjouissez-vous. Il est ressuscité !

Déjà le secret est divulgué. On accourt vers la Mère du Ressuscité : c'est Madeleine, les yeux pleins de larmes, larmes de joie et de reconnaissance : Mère, je l'ai vu, je l'ai entendu. C'est Pierre qui n'oubliera plus son triple reniement : Mère, je l'ai vu et il m'a pardonné. Ce sont les saintes femmes qui répètent avec ravissement : Nous l'avons vu et nous avons baisé ses pieds sacrés. Bientôt tous les apôtres vont venir dire à Marie : *Lætare*, réjouissez-vous !

Elle se réjouit. Mère de Jésus, il ne peut plus mourir ; mère des pécheurs, leur rançon est payée ; mère des fidèles, l'Eglise a pris naissance et va commencer ses conquêtes qui grandiront jusqu'à la fin des âges.

Pratique. — Aimons à présenter à Marie nos joies et nos succès.

XXVIIIe Jour. — L'Ascension

Les quarante jours de la présence de N.-S. ressuscité passent vite comme les jours heureux. Le fils de l'homme s'élève vers les cieux et les anges viennent annoncer aux apôtres qu'ils ne reverront plus leur bon Maître sur la terre. Et cependant ils descendent joyeux du mont des Oliviers. Eh quoi! ils sont joyeux après l'évènement, eux que son annonce jetait dans une morne tristesse! Le Consolateur leur est promis. Oui, mais il n'est pas venu, et les Juifs toujours menaçant les remplissent de crainte. D'où vient donc leur joie ?

Les âmes du Purgatoire sauvées par l'intercession de Marie.

Ils ne sont pas seuls. Marie est avec eux. La mère de Jésus, mais c'est Jésus lui-même ; c'est sa bonté pour ceux qui l'approchent, et tous se pressent à ses pieds avec une filiale tendresse.

Marie ne sent pas plus d'amour pour eux, mais elle éprouve le besoin nouveau de les serrer sur son cœur : n'entend-elle pas la voix de son divin Fils lui adressant aussi la prière qu'il faisait monter vers son Père : Je les ai gardés tant que j'ai été auprès d'eux, maintenant à vous de les garder, de les protéger, de les défendre. Ces enfants qui viennent de naître au Calvaire ne sont-ils pas comme des fils que la mère de Jésus fortifie par son amour. Jésus leur père s'en est séparé : l'Esprit-Saint n'est pas venu répandre la lumière et la force ; à Marie, à la mère, de remplacer le père et de les préparer, en priant avec eux, à la venue du céleste Consolateur.

Pratique. — Prions avec Marie et par Marie.

XXIXe Jour. — L'Exil de Marie

Marie recevant la T.-Ste Communion des mains de saint Jean.

Jésus est assis à la droite de son père et Marie est encore sur la terre. C'est la suprême épreuve.

Sans doute Jésus n'est pas parti tout entier : il est dans l'Eucharistie ; les heures que la Sainte-Vierge passe près du tabernacle sont les moins longues de son exil, mais le tabernacle c'est le tombeau ; les yeux ne voient pas le Sauveur, les mains ne le touchent pas, les oreilles ne peuvent l'entendre. Tout parle de Jésus à Jérusalem. Voici le temple où Marie l'a retrouvé assis au milieu des docteurs, où elle l'a entendu discuter et confondre ses ennemis ; voici les rues témoins de ses miracles. Elle cherche surtout les traces plus visibles de son amour. La maison d'Anne, de Caïphe, le prétoire de Pilate, le palais d'Hérode, le Calvaire, le tombeau, le mont des Oliviers : tout lui répète la divine beauté de Jésus ; chaque fois ses regards tombant autour d'elle lui disent : il n'est plus là ; vous ne le reverrez plus, et les larmes coulent doucement sur son visage. La Sainte-Vierge ne se plaint pas : elle souffre et soupire ; n'est-ce pas Jésus qui lui demande cette séparation prolongée ? O mon fils, lui dit-elle, vous savez bien que ma volonté ne se séparera jamais de la vôtre. Mais que le monde est vide sans vous, que la vie est amère loin de votre présence bien-aimée.

Pratique. — Demandons à Marie de savoir supporter avec courage les ennuis et les contrariétés de chaque jour. Acceptés avec courage, ils donnent à notre volonté plus d'énergie pour le bien.

XXXe Jour. — Marie et l'Eglise

Si N.-S. laisse encore Marie sur la terre, c'est pour nous. L'Eglise naissante ne peut se passer de sa mère. L'autorité, la doctrine est dans Pierre et les apôtres ; mais pour des yeux qui viennent de contempler Jésus, il y a loin du fils de Marie aux fils de Jean et de Zébédée. Où trouver une reproduction de cette inimitable perfection ? La foi des apôtres est grande : elle peut transporter des montagnes ;

Mort de la Sainte Vierge.

mais naguère ils étaient incrédules ; leur fidélité ne se laissera pas arrêter par les verges et les échafauds, mais ils pleurent encore leur fuite honteuse au moment de la Passion. Que ceux qui pleurent Jésus et ne se consolent pas de ne l'avoir pas vu de leurs yeux, viennent contempler Marie, la Vierge fidèle, la Vierge dont l'humilité a fait descendre jusqu'à elle le Verbe de Dieu. Jésus était le soleil ; Marie en est le reflet le plus doux et le plus accessible à notre faiblesse.

Une mère peut-elle déjà partir ? Les apôtres sont armés contre les persécutions : Heureux ceux qui souffrent, a dit le Maître. Mais il y a des larmes plus cruelles que celles de la douleur, ce sont les larmes que font couler les faux frères, qui se séparent lâchement de Jésus déjà connu par eux, et que le respect humain leur fait méconnaître. A Marie d'adoucir ces douleurs, de guider et d'encourager les apôtres dans les premiers temps de leur mission.

Pratique. — Apprenons de Marie à nous préoccuper du bonheur des autres.

XXXIe Jour. — L'Assomption de Marie

Assomption de Marie.

L'Eglise s'est fortifiée, les souvenirs sont fixés, Marie est moins nécessaire à ses enfants, Dieu se hâte de terminer son exil et de répondre aux vœux du ciel.

Regardons une dernière fois notre mère sur la terre : tous les fidèles sont représentés autour de sa couche par les apôtres. Marie étend ses mains pour les bénir encore, pendant que son cœur, dans un suprême élan vers Jésus, brise les derniers liens qui la retiennent. Celle que Jésus et nous nous appelons du même nom : notre Mère, nous a quittés; et son âme réunie bientôt à son chaste corps entre triomphalement dans la céleste patrie.

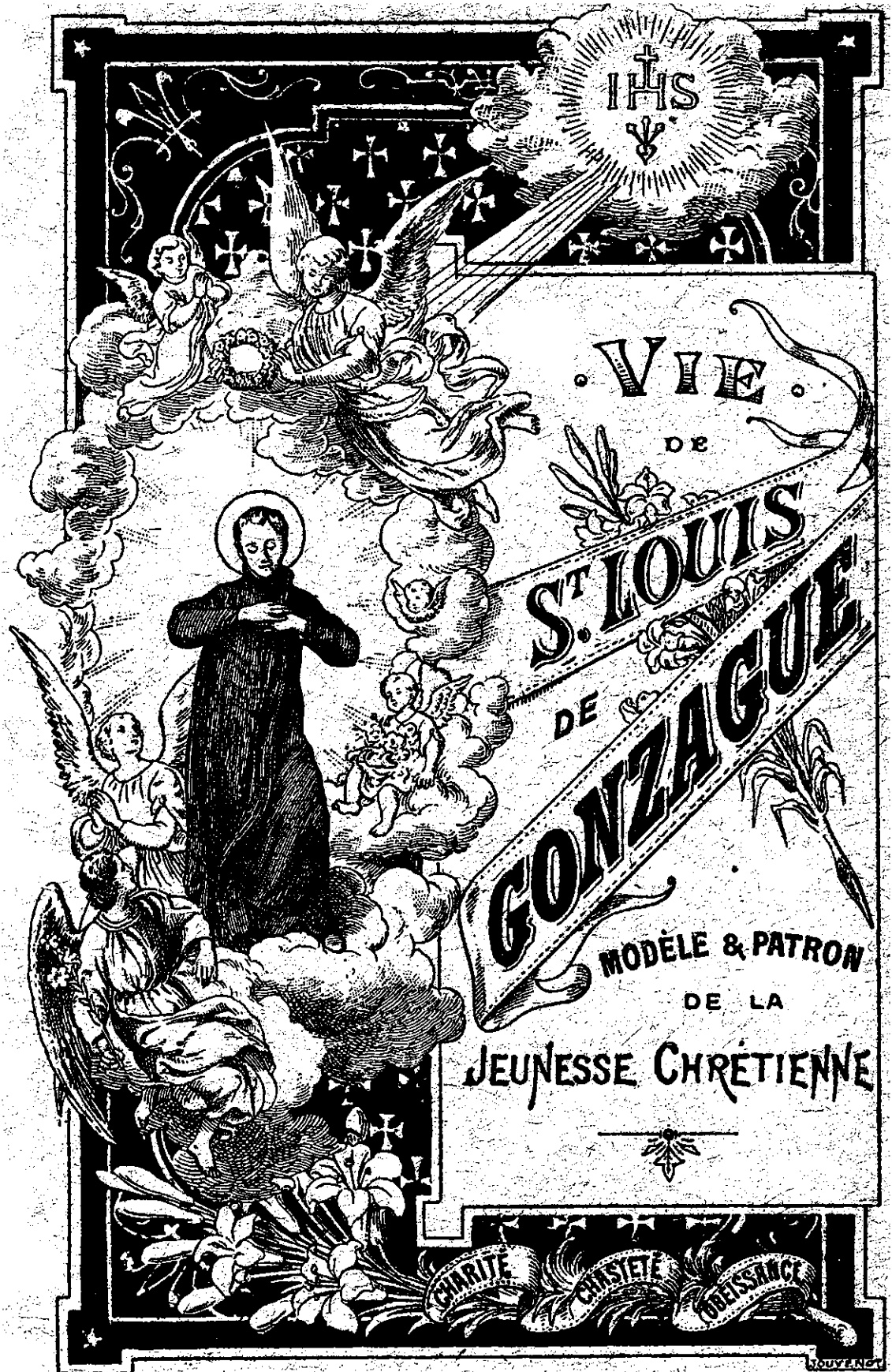
Comment dire dans notre langue de la terre les transports si longtemps contenus des anges et des saints ? Comment traduire l'amour du Père, du Fils, du Saint-Esprit, pour Celle qui les a si purement et si ardemment aimés ? Nos pauvres cœurs oseraient-ils balbutier les tendresses de l'homme-Dieu en recevant dans son éternelle demeure la mère dont il a voulu tout recevoir sur la terre ?

Contemplons en silence : nous sommes en face de l'infini. Une pensée doit nous rester : les dons de Dieu sont sans repentance et celle qui un jour a donné le Christ à la terre a la douce mission de le donner toujours dans la suite des temps.

Pratique. — Ne passons pas de jour sans prier Marie, par elle, avec elle notre salut est assuré. Un enfant de Marie ne saurait périr à jamais.

Imprimatur: *3 Avril 1888.* † SIMON, Ep. Ang.

JE
SÈME
LE
BON
GRAIN



ABBEVILLE (Somme)

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

VIE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

MODÈLE ET PATRON DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

Treize ans après la mort de Louis de Gonzague, son image, environnée de lumières, était exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Castiglione, paroisse de cet « ange », comme l'appelle l'Eglise ; et sa mère, dona Marta, le cœur ému des joies les plus douces, venait la première s'agenouiller et prier devant le tableau splendide qui représentait son héroïque enfant.

« — Heureuse mère ! s'écria le prédicateur de la fête, l'éloquent P. Ugolotti, dominicain, votre noble fils porte maintenant au front, dans le ciel, des palmes immortelles ! Quel fruit plus glorieux pourrait envier une reine ou une impératrice ? Que les mères des plus illustres conquérants disparaissent donc devant vous ! »

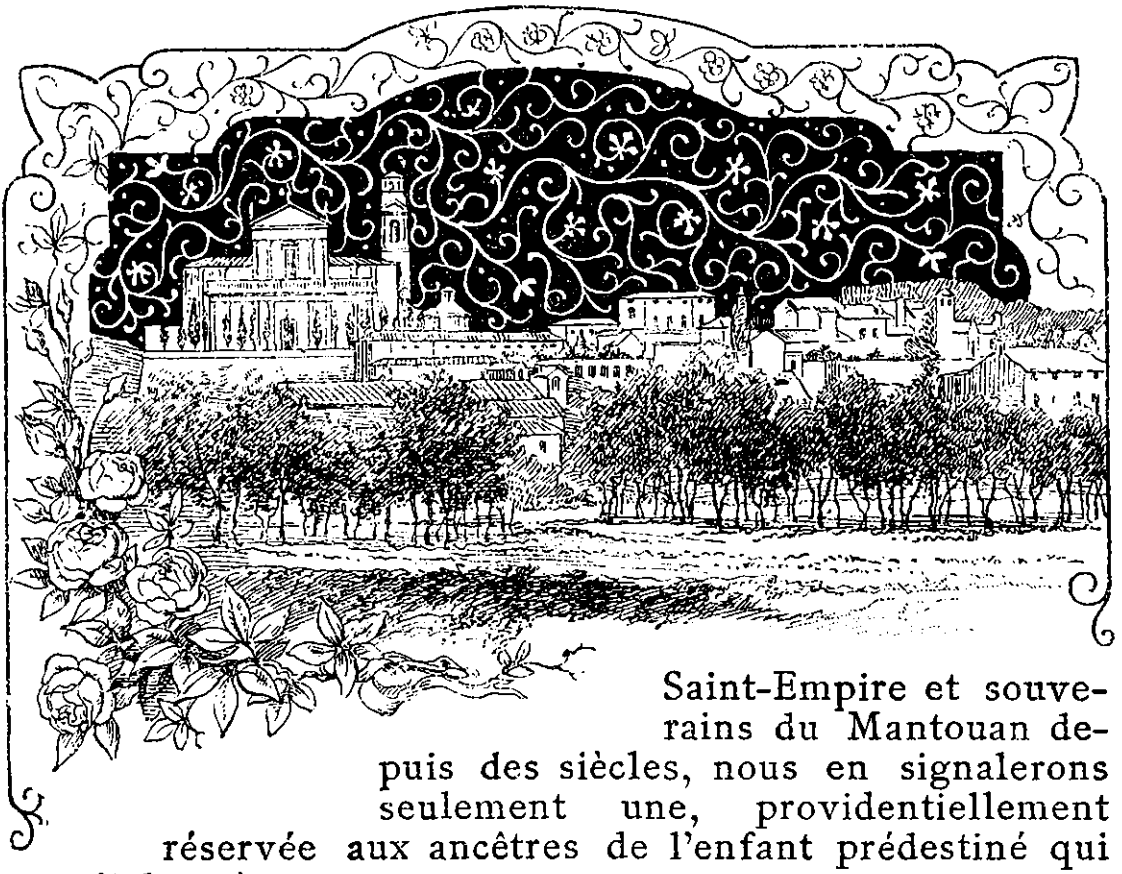
C'est au château-fort de Castiglione delle Stiviere, à quelques kilomètres des bourgades de Solférino et de Villafranca, que naquit Louis de Gonzague, le 9 mars 1568.

Il était l'aîné des huit enfants qu'avait donnés, au marquis Ferdinand de Gonzague, sa pieuse femme, Marta de Tani.

Parmi les gloires de la maison de Gonzague, princes du

Portrait de Louis de Gonzague.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.



Saint-Empire et souverains du Mantouan depuis des siècles, nous en signalerons seulement une, providentiellement réservée aux ancêtres de l'enfant prédestiné qui venait de naître.

C'est à leur garde que fut confiée la plus inestimable des reliques, une portion du sang précieux sorti du Cœur de Jésus sur la croix. Longin, le soldat martyr, l'avait jadis rapportée à Mantoue et, dans la suite des siècles, les papes Léon III, Léon IX et Pie II avaient, par des bulles solennelles, attesté l'authenticité de la relique.

Jadis, un Gonzague, le duc Vincent, fut autorisé, par le Saint-Siège, à la porter sur son cœur, durant une croisade contre les Turcs.

Un autre Gonzague, bien plus illustre aux yeux de la foi, notre bienheureux Louis, a reçu un plus excellent privilège. Il est devenu, on le verra, l'ardent apôtre du Cœur de Jésus, et il semble aujourd'hui, en cette année de son troisième centenaire (1591-1891), appeler toute la jeunesse catholique, sous l'invocation du Cœur divin, à une grande et décisive croisade.

Soldat lui-même, le marquis Ferdinand de Gonzague eût voulu faire de son premier-né un homme de guerre et un brillant seigneur. La pieuse Marta avait d'autres vues. Elle avait fait vœu d'accomplir le pèlerinage de Lorette et d'y porter son enfant, et, dès qu'il naquit, elle l'avait offert sans réserve à Dieu et à sa divine Mère.

Vue de Castiglione delle Stiviere, patrie de Louis de Gonzague.

Le Seigneur et Marie acceptèrent l'offrande. Louis de Gonzague devait être, en toutes choses, un enfant merveilleux.

Plusieurs témoins ont attesté avec serment que, dans sa première enfance, lorsqu'ils le tenaient entre leurs bras, ils se sentaient pénétrés de dévotion. « Il nous semblait, déposèrent-ils, que nous portions un ange du ciel, et non un enfant de la terre. »

« De fait, dit la sainte Eglise dans l'office de Louis de Gonzague, il garda si bien la grâce de son baptême qu'elle paraissait miraculeusement confirmée en lui. »

Cependant son père qui, sur l'ordre de Philippe II, se proposait de mener à Tunis, contre les Turcs, un corps de trois mille soldats, voulut aguerrir déjà le petit enfant, dont l'angélique piété lui faisait craindre qu'il ne devînt, un jour, un « homme d'église ». Il lui donna donc une petite armure à sa taille, une cuirasse légère et un casque au long panache. Louis assistait ainsi et prenait part, à l'âge de quatre ans, aux revues et aux manœuvres des troupes, campées près de Casal. Ce ne fut point sans courir de graves périls.

Peu à peu, suivant le désir du marquis, l'esprit militaire s'était éveillé dans le jeune enfant. Il voulut, un jour, tenter un exploit nouveau.

Pendant que tout le monde fait la sieste, il court au camp, se glisse dans les rangs des soldats endormis, ouvre une giberne, enlève la boîte à poudre qu'elle contient, charge lui seul une petite pièce de campagne et y met le feu. Au bruit de la détonation, tout le camp est

Louis est offert, dès sa naissance, à la Très Sainte Vierge.

sur pied. Peu s'en était fallu, dans le recul de la pièce, que l'affût n'eût passé sur le corps de Louis.

Le marquis voulut punir sa témérité; mais les soldats, ravis de voir dans leur jeune prince cette ardeur guerrière, prièrent pour lui avec tant d'instances qu'ils obtinrent sa grâce.

Dans la suite, lorsque Louis de Gonzague rappelait cette circonstance, il reconnaissait n'avoir échappé à la mort que par un bienfait de la Providence, et il ajoutait naïvement : « Longtemps, je me reprochai d'avoir enlevé la poudre d'un soldat, et ne pus m'en consoler que par la pensée qu'il me l'aurait donnée de bon cœur, si je la lui avais demandée. »

A cet innocent larcin, que le serviteur de Dieu pleurait avec amertume, il faut ajouter ce qui fut, au rapport de ses directeurs, la plus grande faute de toute sa vie : quelques paroles grossières, apprises de la bouche des soldats, et que l'angélique enfant avait répétées, sans en comprendre ni la signification, ni l'inconvenance.

Mais, raconte le cardinal Bellarmin, qui fut le directeur de sa conscience, c'est surtout « à l'âge de sept ans, qu'il fut donné à Louis de connaître Dieu, de mépriser le monde et de commencer une vie parfaite. Il me disait lui-même, bien souvent, que sa septième année avait été celle de sa conversion. Avant cet âge, je ne sais quelle idée il s'était faite de la gloire militaire et quel goût il y avait pris ; mais, dès lors, par un effet admirable de la divine bonté, il commença à repousser tous les vains désirs du siècle, et à

Louis, mettant le feu à un canon, est sauvé par son Ange gardien.

se disposer à la vie chrétienne dans toute sa perfection. »

Il avait, dès lors, ses heures de prière réglées et récitait chaque jour, à genoux, sans aucun appui, l'office de la Sainte Vierge et les sept psaumes de la pénitence.

A neuf ans, comme il étudiait, à Florence, dans le petit palais de la rue des Anges, que le grand duc François de Médicis avait prêté avec joie, il progressa tellement dans la science des saints que cette ville, disait-il plus tard, fut « sa mère dans la piété ».

C'est là surtout, au pied d'une image miraculeuse représentant l'Annonciation de Marie, dans l'église de ce nom, qu'il apprit à chérir la divine Mère d'un amour vraiment filial. Il n'en parlait qu'avec des transports de zèle, et aurait voulu communiquer à tous les cœurs la tendresse qui remplissait le sien.

Un jour, dans cette même église de l'Annonciation, Louis faisait une lecture dans un ouvrage du Père Gaspard de Loarte, de la Compagnie de Jésus, sur les mystères du Rosaire; tout à coup, s'arrêtant, il porte son regard sur l'image vénérée et se demande ce qu'il pourra faire, pour être agréable à cette Reine des Anges, à cette Vierge sans tache, dont la pureté ravit le ciel et la terre. Aussitôt, lui vient la pensée de consacrer sa virginité à Dieu, sous les auspices de Marie, et il prononce le vœu de chasteté perpétuelle. Il avait dix ans.

La divine Mère accepta l'offrande de son enfant chéri et

Louis fait, à dix ans, le vœu de chasteté perpétuelle.

lui montra combien elle l'avait pour agréable, en le préservant de toute tentation contraire à sa vertu préférée.

« Et cependant, doué de ce don si éminent, Louis, dit le cardinal Bellarmin, n'osait s'exposer à aucun péril. Il châtiait rudement son corps par les jeûnes et les autres pénitences, et il veillait sur ses regards avec un soin admirable. »

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces rigueurs, vraiment surhumaines, par lesquelles Louis de Gonzague a crucifié sa chair innocente. Sa vie, on l'a dit avec justesse, fut un jeûne perpétuel et un volontaire martyre de tous les instants. Quelle leçon pour la mollesse de notre siècle !

C'est ainsi qu'avec la grâce divine, Louis obtint cet admirable recueillement dans la prière qui faisait l'étonnement de tous. « Lui ayant un jour demandé, dit le cardinal Bellarmin, comment il pouvait rester des heures entières en oraison sans se préoccuper d'aucune autre chose, il me répondit qu'il ne comprenait pas qu'on pût se distraire en la présence du Seigneur. De fait, comme il fixait ses genoux à terre, pour prier, et demeurait immobile, ainsi fixait-il son cœur en Dieu et y restait si recueilli, qu'il ne s'aperçut jamais, pendant ses prières, si quelqu'un entrait dans la chambre, ou qu'on en sortît. » Merveilleuse récompense de sa généreuse application dès le jeune âge !

Dans ces communications avec Dieu, il recevait de telles grâces que n'y pouvant répondre autrement que par

Louis se lève toutes les nuits pour prier.

ses larmes, il leur laissait un libre cours, sans même s'en apercevoir, et elles étaient abondantes au point d'imprégner son vêtement, et de couler jusque sur le sol où il était agenouillé. Souvent, les personnes de sa maison venaient contempler le saint enfant, pendant ses longues extases. Dona Marta s'agenouillait, en le voyant ainsi, remerciait Dieu de lui avoir donné un tel fils, et se retirait ensuite, le visage inondé, elle aussi, de larmes de bonheur.

La sainteté de notre héros ne nuisait point, d'ailleurs, à ses progrès dans les études ; bien au contraire, jaloux de plaire à Dieu par l'accomplissement de tous ses devoirs, il travaillait avec zèle à l'acquisition de la science, et son intelligence n'était pas moins remarquable que sa sainteté.

Mais lorsqu'il voulait se délasser et satisfaire en même temps sa piété, il lisait la vie des Saints, les Evangiles, dont il faisait ses délices, ou bien les lettres des missionnaires de la Compagnie de Jésus dans les Indes. Les récits de ces apôtres enflammaient son zèle ; il aurait voulu partager leurs travaux, leurs dangers et leurs conquêtes.

En attendant, il s'exerçait comme eux dans l'apostolat. Après avoir, les dimanches et jours de fête, assisté au catéchisme, il réunissait quelques enfants de ses vassaux, et leur expliquait, avec une onction merveilleuse, les instructions données par le prêtre.

Il y joignait de sages conseils, de pieux encouragements ; et les parents suivaient volontiers leurs petits enfants à

Louis enseigne la doctrine chrétienne.

ces réunions, afin de profiter, pour eux-mêmes, des enseignements et des avis de leur jeune seigneur.

Louis avait pris, à Florence, la sainte coutume de se confesser souvent. Dès la première fois qu'il le fit au Père della Torre, recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Florence, il ressentit une si amère douleur de ses péchés que, pendant l'accusation, il tomba évanoui aux pieds du prêtre.

Son gouverneur, don Francisco del Turco, l'ayant pris dans ses bras et ramené au palais, lui reprochait cette sensibilité exquise : « — On pourrait, lui disait-il, supposer que Monseigneur manque de courage. — Ah ! répondit l'angélique enfant, Dieu est si bon et je l'ai tant offensé ! »

Il se croyait le plus grand des pécheurs, et il résolut de faire courageusement, et au plus tôt, l'aveu des autres fautes de toute sa vie. Il assurait, plus tard, qu'il avait tiré un immense profit de cette confession générale.

Cependant, l'archevêque de Milan, saint Charles Borromée, devait s'arrêter à Castiglione, dans une de ses visites apostoliques, et cette nouvelle avait rempli de joie l'angélique enfant. L'illustre cardinal s'entretint longtemps avec lui des choses du ciel ; il était rempli de consolation en l'écoutant, car il n'avait jamais trouvé dans une si jeune âme une si admirable perfection de vertu.

Au cours de l'entretien, il demande à Louis s'il s'approche souvent des sacrements ; et, sur sa réponse qu'il n'a pas encore eu le bonheur de faire sa première communion, il déclare qu'il veut lui-même lui donner le pain des anges.

Louis, en se confessant, tombe évanoui aux pieds du prêtre.

Ces purs esprits seuls pourraient dire les sentiments du serviteur de Dieu lorsqu'il reçut, des mains du cardinal, la céleste nourriture dont il était affamé. Ce fut, pense-t-on, vers la fin de juillet 1580.

Saint Charles Borromée, en le quittant, lui avait, pour dernière recommandation, conseillé la communion fréquente et la lecture assidue du catéchisme romain.

En 1580, le marquis avait ordonné que dona Marta, Louis et Rodolphe, son jeune frère, vinssent le trouver à Casal, dans son gouvernement du Montferrat.

C'est dans ce voyage que Louis courut, en passant le Tessin, un extrême péril. Les pluies avaient beaucoup grossi ce fleuve. Louis, pour le traverser, se trouvait dans une même voiture avec son frère et son gouverneur. Tout à coup, au milieu du trajet, le carrosse se rompt et se partage en deux. Le devant, où le jeune Rodolphe était assis, est emporté par les chevaux, et l'on eut bien de la peine à le retirer du fleuve. Quant au fond du carrosse, où était Louis avec son gouverneur, la violence du courant le rejette au loin, et chacun s'attend à un dénouement fatal. Mais la Providence veille sur le saint enfant. Les roues du carrosse, emportées par les eaux furieuses, s'étaient arrêtées dans leur roulement précipité : un énorme tronc d'arbre, lancé par l'ouragan en travers de la rivière, leur avait présenté un obstacle infranchissable. Louis était sauvé !

Tous nos voyageurs s'empressèrent de courir à l'église

La première communion de Louis.

voisine, pour remercier Dieu et sa sainte Mère d'une telle grâce.

C'est aux flammes d'un incendie que, peu de temps après, la même Providence, toujours attentive, dut arracher Louis de Gonzague.

En toute saison, le jeune saint se levait au milieu de la nuit, pour méditer et prier ; constamment à genoux et souvent affaibli par les jeûnes et d'autres austérités, il tombait sur le plancher, continuant ainsi prosterné l'exercice qu'il ne voulait pas interrompre.

Un soir pourtant, accablé par la fatigue, il s'était couché de bonne heure, lorsqu'il se souvient qu'il n'a pas récité les sept psaumes de la pénitence, ainsi qu'il a coutume de le faire chaque soir. Il se relève, et, à peine a-t-il fini, qu'il s'endort, sans penser à éteindre la lampe qui l'éclairait. Insensiblement, le feu se communique des rideaux aux matelas ; Louis s'éveille, et, suffoqué par une chaleur extraordinaire, il croit d'abord à un accès de fièvre. Mais enfin il reconnaît la vérité, et, se levant en toute hâte, il ouvre sa porte et jette un cri d'alarme. A ce moment, l'incendie éclate et toute la chambre est en feu. Mais les soldats de la garde sont accourus : ils se rendent maîtres des flammes et, jetant dans les fossés du château les restes du lit embrasé, ils arrêtent l'incendie.

Si notre Louis ne se fût réveillé à point, il périssait

En traversant le Tessin débordé, Louis est sauvé de la mort.

infailliblement. Aussi, quand la nouvelle de cet évènement fut portée à la cour de Mantoue, la duchesse Eléonore d'Autriche voulant en savoir les détails par Louis de Gonzague lui-même, il répondit qu'en cette circonstance, comme en plusieurs autres de sa vie, il ne pouvait douter que la Providence ne l'eût miraculeusement préservé.

« Au reste, disait-il encore avec candeur, je n'ai jamais recommandé à Dieu aucune affaire, grande ou petite, qu'il ne m'ait écouté favorablement, quelque difficile ou même désespérée qu'elle parût, au jugement des autres. »

Louis est préservé des flammes.

C'est en Espagne, à la cour de Philippe II, qu'en 1581 nous retrouvons notre jeune héros, attaché, en qualité de page d'honneur, à la personne du prince don Jacques, fils aîné du roi. L'impératrice Marie d'Autriche, veuve de Maximilien II, avait tenu à conduire avec elle en Espagne dona Marta, ainsi que le marquis son époux et trois de leurs enfants. Une ancienne statue, faite en ce temps-là, nous représente Louis de Gonzague, à l'âge de treize ans, vêtu du costume espagnol des chevaliers de Saint-Jacques.

Mais les études philosophiques qu'il poursuivait à Madrid, sa charge auprès de l'infant royal, les fréquentes représentations qu'elle entraînait, tout cela enlevait au jeune saint un temps considérable. Il ne pouvait plus poursuivre à loisir ses chères méditations, et il approchait moins souvent des sacrements. Son âme souffrait de ces privations spirituelles ; elle languissait, elle semblait prête à s'affaiblir, faute d'aliments. Louis s'en effraya ; il craignit que sa

vocation à la vie parfaite ne fût bientôt compromise, et il ne put accepter un tel danger pour son avenir.

Il s'adressa, pour le conjurer, au P. Paterno, Sicilien, de la Compagnie de Jésus ; et, de concert avec lui, il reprit courageusement ses progrès dans la voie des saints. Il multiplia donc ses communions, et, pour vaquer de longues heures à la prière, il se retira le plus possible de tous les divertissements et conversations du monde.

Au reste, sa modestie était toujours si admirable que, dans le long voyage qu'il fit d'Italie en Espage avec l'impératrice Marie, et tout le temps qu'il la servit à la cour, ayant chaque jour l'occasion de la voir, il confessa n'avoir pas une seule fois regardé cette princesse ; de sorte qu'il lui eût été impossible de la reconnaître parmi les dames de la cour.

Au milieu de l'opulence et des délices de Florence, Louis de Gonzague s'est déjà donné à Dieu par le vœu de chasteté. Environné de toutes les pompes royales de Madrid, il va faire un pas de plus : il renoncera, dans son cœur, à toutes les dignités terrestres et s'attachera à Jésus seul dans la Compagnie qui porte son nom.

On était au jour de l'Assomption de Marie ; Louis avait quinze ans et six mois. Déterminé à quitter le monde pour mieux servir le Bien-Aimé de son cœur, il hésitait seulement sur l'Ordre religieux qu'il devait choisir. Il avait fait à cette intention, pour demander la lumière, une communion fervente, et il redoublait ses instances auprès de la divine Mère.

Louis en costume de chevalier de Saint-Jacques.

Soudain, il entend une voix intérieure qui lui adresse clairement et distinctement ces paroles : « C'est dans la Compagnie de Jésus que tu dois entrer ; va, sans délai, communiquer ceci à ton confesseur. »

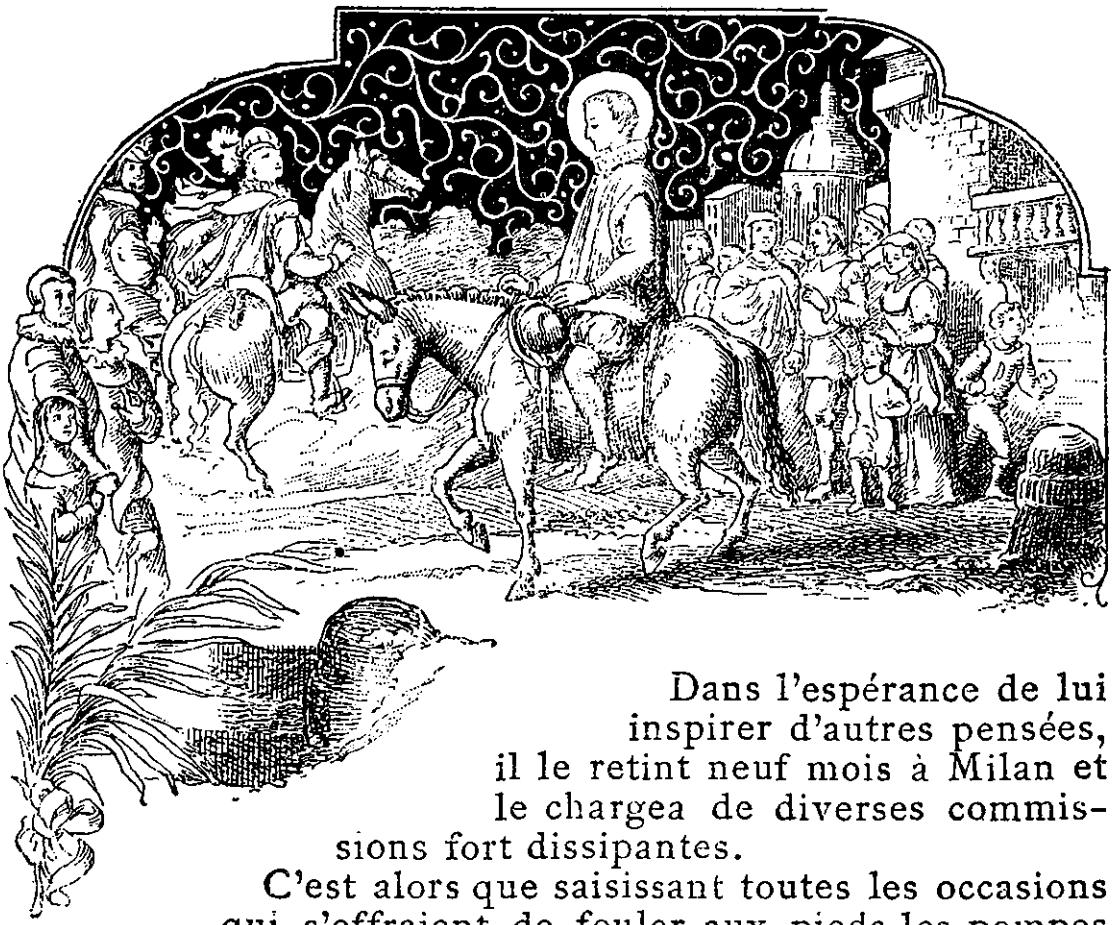
Louis était fixé ! Il court plein de joie auprès du P. Paterno et lui dit la grâce qu'il vient de recevoir. Le Père, après avoir tout examiné, ne peut s'empêcher de reconnaître que la vocation est bien divine ; mais il ne faut point se faire illusion : les obstacles sont formidables.

Louis fait vœu d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

Ce même jour, Louis fit part à sa mère de la grande nouvelle ; elle fut si agréable à la marquise, qu'elle en rendit à Dieu de vives actions de grâces : comme Anne, mère de Samuel, elle offrait de grand cœur à Dieu son cher enfant.

Quant au marquis, sa colère fut terrible. Il chassa son fils aîné de sa présence et le menaça, s'il persistait, de le faire maltraiter par ses domestiques. « Que je serais heureux, dit humblement le jeune homme, si j'avais à souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ ! »

Ferdinand de Gonzague avait compté, pour soutenir l'éclat de sa race, sur les hautes qualités de l'esprit et du cœur que ne pouvait voiler la modestie de son fils aîné. Aussi, demeura-t-il longtemps inconsolable, et pour briser la résolution de Louis, essaya-t-il de tous les moyens, employant tour à tour la rigueur et les supplications les plus tendres.



Dans l'espérance de lui inspirer d'autres pensées, il le retint neuf mois à Milan et le chargea de diverses commissions fort dissipantes.

C'est alors que saisissant toutes les occasions qui s'offraient de fouler aux pieds les pompes mondaines, Louis remporta sur lui-même, entre autres victoires, celle que son premier historien raconte en ces termes :

Un jour de carnaval, on célébrait à Milan un grand tournoi où toute la jeune noblesse, superbement montée, s'était donné rendez-vous. Louis résolut d'y paraître, quoiqu'il eût de fort beaux chevaux, monté sur un mulet vieux et petit, accompagné seulement de deux domestiques. Ce fut en cet équipage qu'il se montra dans les rues les plus fréquentées, s'exposant à la risée du public.

Désarmé enfin par l'invincible fermeté de Louis, qui ne cessait de redoubler ses austérités et ses prières : « Mon fils, lui dit son père, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime, et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais puisque vous êtes assuré que Dieu veut autre chose, allez où le Seigneur vous appelle. »

Louis de Gonzague avait écrit, ainsi que le marquis son père, au Général de la Compagnie de Jésus, et en avait reçu la réponse qu'il pouvait se présenter au noviciat de Rome.

Louis, pour se vaincre, paraît dans les rues de Milan en ridicule équipage.

« Les paroles me manquent, écrit-il de nouveau, pour rendre grâces à Votre Révérence d'un si grand bienfait. Si je ne vole pas à Rome à l'instant, c'est que mon père exige, de ma part, une renonciation en forme de tous mes droits héréditaires au marquisat de Castiglione, en faveur de celui de mes frères dont l'âge suit le mien. Le consentement de l'Empereur est nécessaire pour cette transaction, mais j'espère avoir promptement tout terminé. »

C'est le 2 novembre 1585, en présence de ses plus proches parents de

la maison de Gonzague, comme l'ordonnait l'Empereur, que fut solennellement signée la renonciation. Aussitôt, s'étant revêtu d'un habit de jésuite, qu'il a fait bénir par un prêtre, il rentre seul dans la salle du festin où ses proches et les courtisans sont réunis. L'émotion est générale à cette vue, les larmes coulent de tous les yeux, le marquis jette de nouveaux cris de douleur. Louis s'approche, lui baise la main, le console de son mieux, et parle avec tant de sagesse et d'autorité des dangers du monde, de la difficulté pour les princes et les grands d'y assurer leur salut, que les seigneurs assemblés l'écoutent avec une vénération dont nul ne peut se défendre.

Le lendemain, il s'agenouillait devant son père et devant sa pieuse mère, dona Marta, et leur demandait leur bénédiction. L'un et l'autre le bénirent en répandant des larmes abondantes, et, après quelques instants donnés à ce dernier

Louis renonce à tous ses droits héréditaires.

adieu, le saint partait, plein de joie, pour la Ville éternelle.

Lorsque, descendu à Rome chez son parent le patriarche Scipion de Gonzague, Louis se présenta au P. Claude Aquaviva, Général de la Compagnie de Jésus, il se jeta tout d'abord à ses pieds, le front dans la poussière, et ne se releva qu'après l'avoir humblement prié de vouloir bien l'accepter pour son enfant.

Louis est admis dans la Compagnie de Jésus.

Conduit de là chez plusieurs cardinaux de sa famille, que la bienséance ordonnait de visiter, et admis, le 29 novembre, en présence du Pape Sixte-Quint, il répondit aux questions du Pontife avec une admirable sagesse. Les hauts personnages de Rome avec lesquels il dut converser, ces premiers jours, étaient tous, du reste, ravis de son maintien, de son aisance modeste et de chacun de ses discours. « Quelle merveille, disait plus tard le patriarche Scipion de Gonzague, que de voir cet enfant peser et calculer tout ce qu'il dit, au point de ne laisser jamais échapper une parole qui ne soit remarquable de justesse et de convenance ! »

Lorsque, rayonnant de bonheur, il fit ses adieux aux ecclésiastiques et gentilshommes de sa suite, il donna à chacun un mot de souvenir pour eux-mêmes et pour ceux qu'il avait laissés : « Rappelez à Monseigneur mon père, dit-il, cette sentence de nos Saints Livres : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (Oublie ton peuple et

la maison de ton père). » — « A Rodolphe, mon frère, vous direz : *Celui qui craint Dieu fait le bien.* »

Le patriarche Scipion, qui connaissait Louis depuis son enfance, ne pouvait retenir ses larmes : « Mon enfant, lui disait-il, vous avez choisi la meilleure part; priez pour moi. » Quelques Pères ayant accompagné le prélat jusqu'à la porte : « Je puis vous assurer, leur dit-il, qu'aujourd'hui vous avez reçu parmi vous un ange du ciel. »

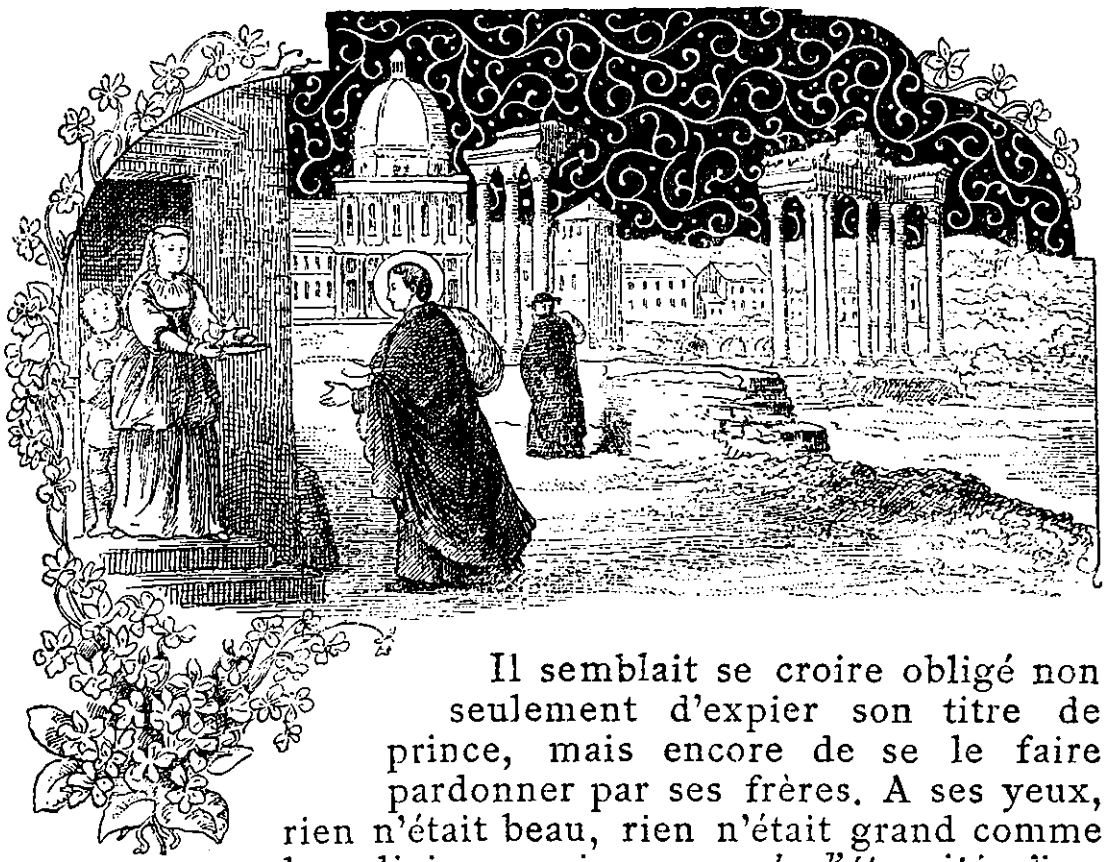
Louis servant à la cuisine.

Il avait dix-sept ans huit mois et seize jours. C'était le 25 novembre, fête de sainte Catherine, vierge et martyre (1585).

Louis de Gonzague n'est plus que le plus humble des novices de la Compagnie de Jésus, heureux d'être employé aux plus bas offices de la maison, ne voyant que supériorité dans les autres et infériorité en lui-même, portant une sainte envie à ceux qu'il juge plus vertueux et plus fervents.

Il tenait à suivre en tout la vie commune. En vain, les Supérieurs craignant qu'un tel changement de régime ne lui devînt nuisible, lui proposaient quelques adoucissements pendant les premiers mois : sa santé, compromise par les luttes soutenues au sujet de sa vocation et par les excès de sa rigoureuse pénitence, ne semblait-elle pas exiger ce ménagement? Notre jeune saint, loin de l'accepter, supplia les Pères de ne l'épargner en rien, de le mettre à la cuisine, de l'employer aux plus humbles travaux, de lui accorder enfin le bonheur de se voir un vrai novice dans leur sainte Compagnie.

« Peut-il y avoir pour moi, disait-il, une plus grande joie que celle d'être le dernier dans la sainte maison où il a daigné me conduire au sortir de l'Egypte. »



Louis mendiant dans les rues de Rome.

Il semblait se croire obligé non seulement d'expier son titre de prince, mais encore de se le faire pardonner par ses frères. A ses yeux, rien n'était beau, rien n'était grand comme le religieux qui, *en vue de l'éternité*, s'immole sans cesse à la gloire du Seigneur.

Surtout, il était avide de mortifier l'amour-propre et les vains sentiments de l'honneur humain, persuadé que ces sortes de victoires sont encore plus utiles et plus nécessaires que les austérités du corps.

Souvent, il demandait à son Supérieur d'aller dans Rome avec des habits rapiécés, une besace sur l'épaule, en costume de mendiant. Interrogé s'il éprouvait en cela quelque sentiment de honte ou de répugnance, il répondit que non, parce qu'il avait devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ.

« D'ailleurs, ajoutait-il, qu'y puis-je perdre ? N'est-ce pas même une gloire que d'embrasser la pauvreté du Sauveur ? »

Non moins parfaite était son obéissance. « Pendant tout le temps que j'ai passé avec lui, dit encore Bellarmin, je ne l'ai jamais vu s'attrister ni répliquer aux ordres que lui donnaient ses Supérieurs. »

Il aimait surtout à obéir dans les offices les plus bas. Les jeunes religieux, à tour de rôle, aidaient à la cuisine les lundis et les mardis ; ils enlevaient les plats du réfectoire, les portaient à la cuisine, en retiraient ce qui restait, le mettaient à part pour le distribuer ensuite aux pauvres, lavaient la vaisselle, et demeuraient aux ordres du Frère

cuisinier. Les lundis et les mardis étaient donc des jours de fête pour notre héros, lorsque son tour arrivait. Souvent même, il demandait des tours de faveur, qui lui étaient généralement accordés. Il est vrai qu'il adressait d'abord sa demande à Notre-Seigneur lui-même.

Au reste, l'obéissance lui était si chère, qu'il n'hésitait pas à lui tout sacrifier. Un jour pendant qu'il pliait du linge avec d'autres novices, il se souvient qu'il n'a pas lu quelques pages de saint Bernard, ainsi qu'il avait coutume de le faire chaque jour; mais, au même instant, il se dit: « Je pourrais quitter ce travail, comme l'ont déjà fait quelques autres, puisque le temps à y employer n'est pas absolument déterminé ; mais si je le quittais pour aller lire saint Bernard, que m'enseignerait cette lecture ? Que je dois obéir. Eh bien, je dois pratiquer ce que saint Bernard m'enseignerait, et rester à cette occupation par esprit d'obéissance. » Et il continua à plier du linge.

Le cardinal de la Rovère vint un matin lui parler dans la sacristie.

« — Monseigneur, il ne m'est pas permis de parler, lui dit notre saint.

« — A Dieu ne plaise, mon cher Louis, que je vous porte jamais à enfreindre la règle, reprend le cardinal; mais, l'affaire étant importante, je vais demander au P. Général de vous dispenser du silence pour cette fois. »

Louis s'inclina, sans répondre une syllabe, et ne s'entretint avec lui qu'après en avoir la permission.

Louis s'excuse de parler sans permission à un Cardinal.

A la fin d'octobre 1586, Louis reçut ordre de partir pour Naples, en compagnie du P. Pescatore, maître des novices, qu'une maladie de poitrine condamnait à un prompt changement d'air. On envoyait Louis dans cette ville, afin qu'il pût lui-même y rétablir sa santé compromise. Mais ce climat lui fut mauvais.

On le rappelle donc à Rome, en mai 1587, et on lui fait continuer, au collège Romain, ses études de philosophie et de mathématiques.

Louis avait l'esprit pénétrant, ses idées étaient claires et nettes, son jugement solide. L'un de ses maîtres, parmi lesquels on comptait d'illustres théologiens, tels que Vasquez, disait qu'aucun étudiant ne lui avait jamais rien proposé sans qu'il eût répondu sur-le-champ ; que Louis était le seul qui l'eût un jour embarrassé par une objection.

Louis joignait, d'ailleurs, à des talents distingués une grande application à l'étude, autant qu'une santé affaiblie et ses supérieurs le lui permirent, et il ne s'y mettait jamais qu'après une fervente oraison.

Aussi ses progrès, en peu de temps, furent-ils remarquables.

C'est vers cette époque qu'il composa un petit traité sur les Anges, en se conformant au plan qu'un pieux écrivain de la maison, le P. Vincent Bruno, tombé malade, ne pouvait remplir.

On devine l'empressement avec lequel Louis avait reçu un tel ordre : n'avait-il pas jusqu'à cinq fois, comme il

Il écrit un petit traité sur les Anges.

l'avouait lui-même, été redevable de la vie à son Ange gardien ? Et qui mieux qu'un « ange dans un corps mortel » pouvait parler de ces esprits célestes, avec lesquels il rivalisait si bien d'amour de Dieu et de pureté surhumaine !

Aussi ces courtes pages, écrites par Louis de Gonzague sur les Anges, « sont-elles, disait un bon juge, pleines d'onction, de grâces de style, d'aperçus heureux, de chaleureuses invocations. »

Cependant, un grave différend de famille vint pour quelque temps arracher Louis de Gonzague à cette vie, profondément calme, d'étude et de prières.

Son père, le marquis Ferdinand, après une existence malheureusement trop mondaine, était mort dans les sentiments du repentir le plus sincère et de la foi la plus vive. « Je sais bien, disait-il sur son lit de douleurs, d'où proviennent les douces larmes que je verse. Elles sont le prix du sacrifice de mon Louis. C'est Louis, et Louis seul, qui me les a obtenues de Dieu. »

Après la mort du marquis, le jeune Rodolphe avait pris le gouvernement de ses petits États ; or, le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague, lui disputait le fief de Solférino, où devait se livrer de nos jours une bataille célèbre, et la querelle s'était tellement aigrie que les prétendants étaient sur le point d'en venir aux armes. L'ar-

Faisant voyage, Louis est honoré par les peuples.

chiduchesse Eléonore d'Autriche, mère de Vincent de Gonzague, demanda instamment, aux supérieurs de Louis, de l'envoyer, comme un ange de paix et de charité, pour réconcilier les deux rivaux.

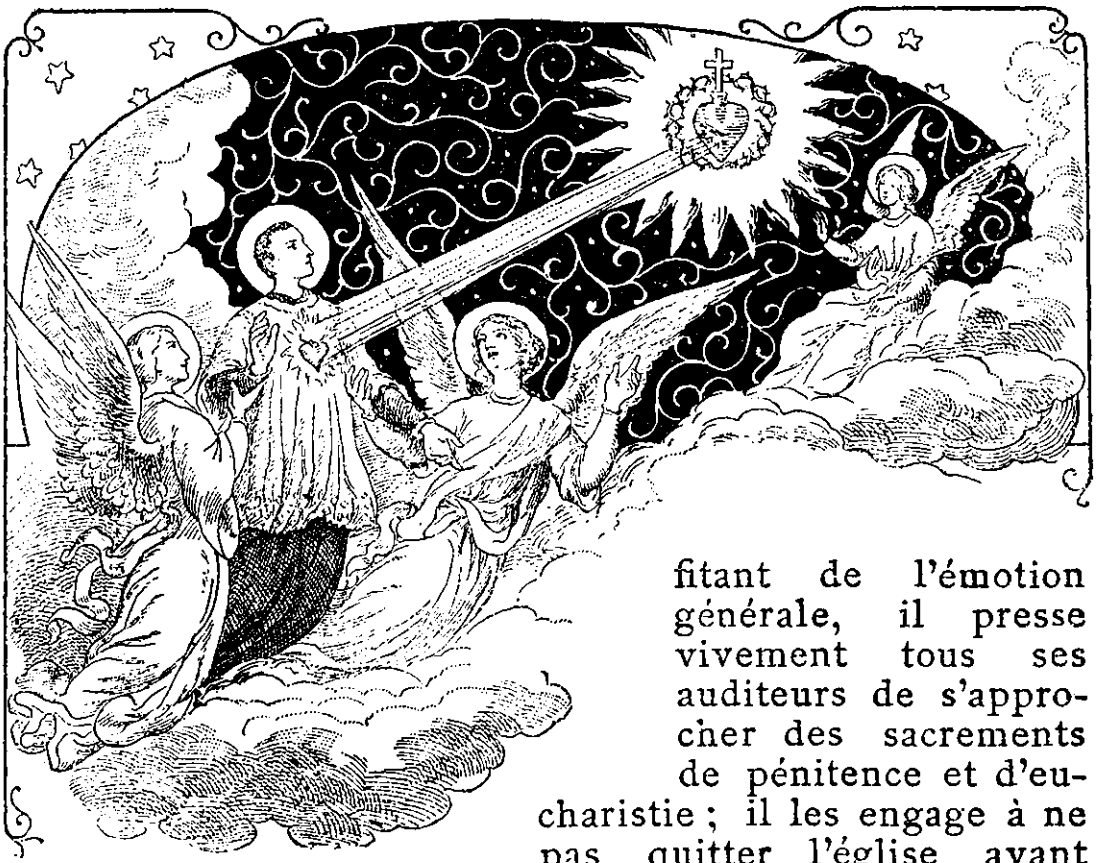
Louis dut aussitôt se mettre en route. Comme il arrive à Castiglione, la ville entière est en émoi, tout le monde veut voir le jeune saint, dont le gouvernement a été si regretté. On se met de toutes parts à genoux sur son passage. La marquise elle-même, sa pieuse mère, le respect l'emportant sur la tendresse, le reçoit à genoux et s'incline jusqu'à terre. en versant de douces larmes.

L'humilité de Louis lui fit souffrir, durant tout ce voyage, un véritable martyre; mais admirable fut le résultat de ses démarches et de ses paroles. Le duc Vincent avait résisté à tous les princes de sa famille et à des sollicitations encore plus hautes. Il ne put tenir contre la sainteté de Louis, et il n'en fit pas mystère : « Je veux, dit-il, qu'on le sache bien : qui que ce soit au monde n'aurait obtenu de moi ce que j'accorde, aujourd'hui, par considération pour sa personne. »

Louis fit cesser autour de lui d'autres graves scandales.

Enfin, l'archiprêtre de Castiglione l'ayant obligé à monter en chaire pour dire à son peuple quelques mots d'édification, l'auditoire fut touché jusqu'aux larmes, de la parole à la fois forte, douce, émouvante et toute céleste du jeune saint, qui atteignait à peine sa vingt-deuxième année. Pro-

Il réconcilie son frère avec le duc de Mantoue.



fitant de l'émotion générale, il presse vivement tous ses auditeurs de s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; il les engage à ne pas quitter l'église avant d'avoir pris la résolution de purifier leurs consciences, dès le jour même, et, après s'être réconciliés tous avec Dieu, à s'unir à lui, le lendemain, dans le sacrement de son amour.

Le lendemain, notre saint eut le bonheur de voir approcher de la Table sainte, outre la marquise sa mère, Rodolphe et sa femme, les principaux officiers et gentilshommes de leur cour, suivis de sept cents de leurs vassaux.

Louis était rentré à Rome, et tous ceux qui traitaient avec lui étaient forcés d'avouer que soit par ses pensées, soit par ses affections, il tenait déjà bien plus au ciel qu'à la terre. On peut dire même que, parfaitement détaché des choses de la terre, il ne vivait désormais qu'en Dieu.

Tel était son amour pour Jésus-Christ, que lorsqu'on en parlait, dit son supérieur, le P. Cepari, tout en lui « s'attendrissait ». — « Une fois, en particulier, étant à table, et entendant lire quelque chose sur l'amour divin, il sentit naître en lui ce feu extraordinaire, de sorte qu'il ne put continuer à manger. Nous qui étions ses voisins, nous nous en aperçûmes : ne sachant pas de quoi il était question, et craignant qu'il ne se trouvât mal, nous le regardions fixement, et nous lui demandâmes s'il lui manquait quelque

Louis, soutenu par deux Anges, reçoit les rayons qui partent du Sacré Cœur.

chose. Ne pouvant nous répondre, il fut mortifié qu'on se fût aperçu de son état. Il avait alors les yeux baissés, d'où nous voyions couler quelques larmes ; le visage en feu et la poitrine si élevée, que nous craignions qu'il ne se rompît quelque vaisseau. Chacun de nous lui portait envie. Vers la fin du repas, il revint peu à peu à son état ordinaire. Quelques-uns de ceux qui savaient ce qui lui faisait le plus d'impression prenaient plaisir, en récréation, à faire tomber le discours sur la charité de Dieu pour le genre humain, afin de le voir s'enflammer ; d'autres, au contraire, témoins de ce qu'il souffrait alors, interrompaient ces discours, pour ne pas nuire à sa santé. »

Louis sert les pestiférés dans les hôpitaux.

Une ancienne image, qui remonte sans doute au siècle dernier, représente Louis de Gonzague dans un de ces transports d'amour pour le Cœur de Celui qui nous a tant aimés. On le voit soutenu par deux anges, et recevant dans son cœur embrasé les rayons brûlants qui partent du divin Cœur.

Mais ce Cœur du céleste Epoux, voulant donner Louis de Gonzague à toute la jeunesse catholique pour son modèle et son patron, devait cueillir dans sa fleur cette âme virginale, dont l'éclat et le parfum le charmaient.

La famine dévorait, en cette année 1591, la plus grande partie de l'Italie ; les pauvres habitants des campagnes se réfugiaient à Rome, pour y trouver le pain dont ils manquaient chez eux, et, à la famine qui enlevait déjà un grand nombre de victimes, venait se joindre une maladie conta-

gieuse plus redoutable encore par la promptitude de ses terribles effets.

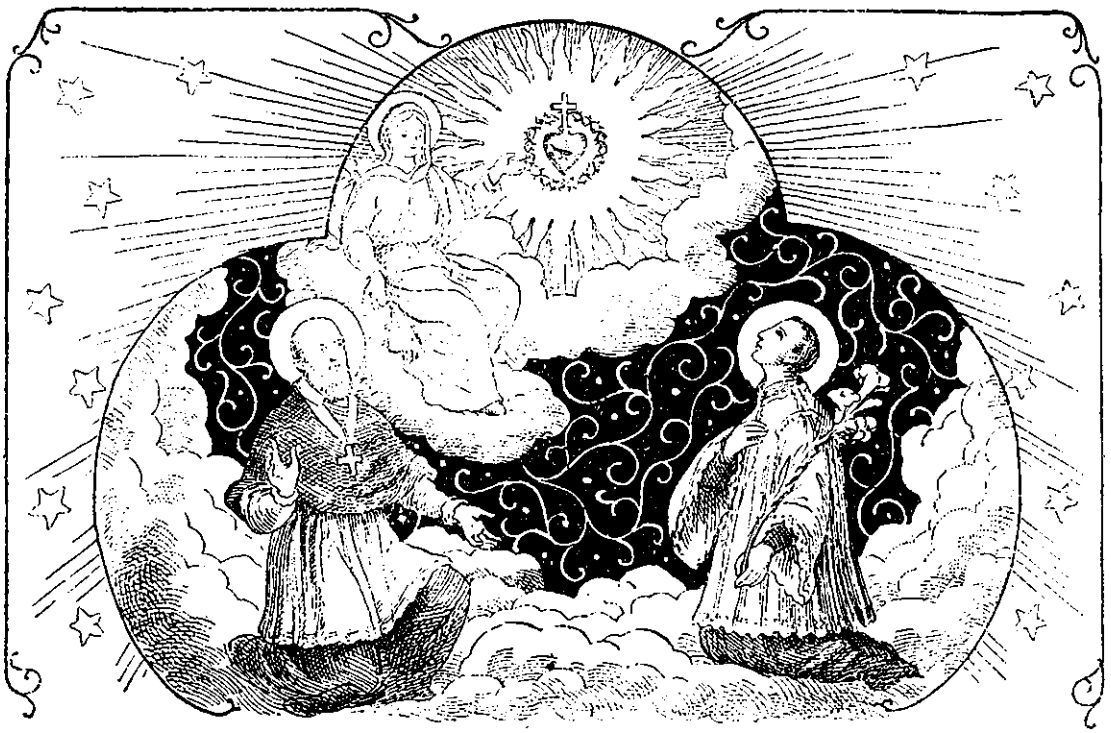
Les Pères de la Compagnie de Jésus, soit par leurs propres aumônes, soit par celles qu'on leur confiait, firent ce qu'ils purent pour soulager la misère publique, et se dévouèrent à servir les malades dans les hôpitaux. Louis de Gonzague rivalisait de zèle avec ses frères ; il parcourait les rues de Rome, tendant la main aux riches pour secourir les pauvres.

Mais ce n'était pas assez pour son ardent amour de Dieu et des âmes ; bientôt il demande et obtient, quoique avec peine, la faveur de soigner les pauvres malades de ses propres mains. On le voit voler auprès d'eux, les transporter dans ses bras, panser leurs plaies, laver leurs pieds, préparer leur couche, les consoler, les exhorter, les préparer à faire une bonne confession et une mort sainte.

Enfin lorsque, martyr de la charité, il sent les atteintes du fléau et qu'en dépit des lenteurs qu'affectait la marche du mal, il comprend, à n'en pouvoir douter (Dieu même le lui avait révélé), que sa mort est prochaine, il ne peut dissimuler son allégresse.

« L'ayant pressé, nous dit Bellarmin, de prier pour la prolongation de sa vie que je croyais très utile à la grande multitude de jeunes gens, que nous avions dans le collège, il me répondit : « Mon Père, Dieu ne peut accorder une

Sa bienheureuse mort, le vendredi après l'octave du S[t]-Sacrement.



« plus grande faveur aux hommes que de les tirer de ce « monde, lorsqu'ils sont en état de grâce ; comment pour- « rais-je donc, moi qui, par un don ineffable de ce bon « Père, ai une grande espérance de mon salut si je meurs « maintenant, comment pourrais-je demander à Dieu de « rester dans ce monde, si rempli de périls et de tenta- « tions ? »

« Aussi, la mort ne l'épouvantait pas : l'ayant prié de m'avertir quand il voudrait qu'on lui fît la recommandation de l'âme, il me le dit avec beaucoup de calme. Je la lus en entier, et il me répondait comme si nous la faisions, tous deux, pour un autre moribond. »

« Quoi d'étonnant, ajoute l'illustre cardinal, qu'une âme si pure qui, dès son enfance, a servi Dieu avec une si grande ferveur, se soit réjouie à son départ de ce monde, n'ait pas craint la mort, mais ait désiré de voir son corps se dissoudre, afin de vivre avec Jésus-Christ ! »

C'était le 21 juin 1591. Or, près d'un siècle après, en 1675, en ce même jour du 21 juin, sous les auspices de Louis de Gonzague, élevé déjà sur les autels, la fête du Sacré-Cœur était célébrée pour la première fois par Marguerite-Marie et le P. Claude de la Colombière ; et c'est encore le 21 juin qu'en 1686, la Visitation de Paray prononça *la première consécration publique au divin Cœur.*

Mais pourquoi cette gloire incomparable réservée à ce

S. Louis de Gonzague et S. François de Sales en adoration devant le Sacré Cœur.

jeune saint, qui a vécu près de cent ans avant les célèbres révélations de Paray-le-Monial ? La grande sainte Marie-Madeleine de Pazzi, sa contemporaine, va nous le dire :

« Lorsqu'il vivait encore dans cette vie mortelle, atteste la Bienheureuse dans une révélation connue, il décochait continuellement des flèches d'amour dans le Cœur du Verbe. Maintenant qu'il est au ciel, ces flèches retournent en son propre cœur et y demeurent; car il jouit aujourd'hui, dans la plénitude des délices, de cette union intime avec Dieu que lui méritaient, alors, ses actes incessants de parfaite charité. »

Au reste, dès le lendemain des grandes révélations de Paray, le vénéré P. Croiset, dans son livre fameux sur la dévotion au Cœur de Jésus, rangeait *une dévotion singulière au B. Louis de Gonzague* parmi *les moyens particuliers d'acquérir le parfait amour de Jésus-Christ, et la tendre dévotion à son sacré Cœur.*

La Bienheureuse lui écrivait, le 10 août 1689 : « Comme vous marquez qu'il faut prier le B. Louis de Gonzague (pour obtenir cette dévotion), je voudrais bien que vous eussiez la bonté de nous en envoyer une image en taille douce, qui fût de la même grandeur que celle du R. P. de la Colombière. C'est pour notre chapelle du Sacré-Cœur. »

Aussi, dans une ancienne gravure, que nous offre l'ouvrage même du P. Croiset, sur la dévotion au Sacré-Cœur, voyons-nous d'abord la Très Sainte Vierge Marie révélant ce Cœur adorable, puis en adoration, à droite et à gauche

S. Louis, guérissant le Fr. Célestini, lui recommande la dévotion au Sacré Cœur.

du Cœur divin, tout rayonnant de lumières et de flammes, saint François de Sales d'une part et de l'autre saint Louis de Gonzague, comme pour représenter la Visitation qui a donné Marguerite-Marie, et la Compagnie de Jésus qui fournit à la Bienheureuse son guide et son directeur, le V. P. Claude de la Colombière.

Louis de Gonzague, on l'a dit avec raison, est si bien « le Saint du Sacré-Cœur », qu'on l'a vu venir plus d'une fois du ciel pour prêcher le culte de ce divin Cœur aux malades qu'il guérissait.

C'est ainsi qu'en 1765, peu de jours après le Bref de Clément XIII approuvant la fête du Sacré-Cœur, saint Louis, environné d'une vive clarté et rayonnant d'une beauté incomparable, descend au chevet d'un jeune mourant, le Frère Nicolas Célestini, religieux de la Compagnie de Jésus, et l'ayant guéri par un éclatant miracle, lui dit ces paroles mémorables :

« Puisque, durant ta maladie, tu n'as « manifesté d'autre désir que celui de « recevoir le saint Viatique, et qu'en « tout le reste tu n'as souhaité que la « volonté de Dieu, le Seigneur t'accorde à ma prière la « santé, afin que tu t'appliques à acquérir la perfection, et « que, durant toute ta vie, *tu t'efforces de propager la « dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, dévotion très agréable « au Ciel. »

Louis de Gonzague avait rendu à Dieu sa sainte âme au

Sainte Madeleine de Pazzi voit Louis dans la gloire.

moment où venait de finir, en 1591, l'octave de la fête du Saint-Sacrement, c'est-à-dire le jour qui devait, plus tard, être la fête de ce même Cœur divin dont Louis allait devenir, du haut du ciel, un si puissant apôtre.

Quant à la gloire dont il jouit, dès l'instant de sa mort, dans le séjour des bienheureux, elle est si grande, rapporte la légende du Bréviaire romain, que sainte Madeleine de Pazzi, à qui Dieu la manifesta, avait peine à se figurer qu'il pût y en avoir dans le Paradis une semblable. « Ah! s'écriait-elle dans son extase du 4 avril 1600, quelle gloire est celle de Louis, fils d'Ignace! Je ne l'aurais jamais cru, si mon Jésus ne me l'avait montrée. Il me semble qu'il ne doit point y avoir dans le ciel une gloire pareille à celle de Louis. Je dis que le jeune Louis (*Luigino*) est un grand saint... Je voudrais pouvoir aller par tout l'univers et proclamer que Louis, fils d'Ignace, est un grand saint. »

C'est, nous l'avons dit, treize ans après sa mort, du vivant même de sa pieuse mère, dona Marta, que Louis reçut ici-bas, par l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, le titre et les honneurs officiels dus aux Bienheureux.

Bientôt après, en 1608, s'élevait à Castiglione le gracieux sanctuaire qui lui est dédié et qui, aujourd'hui encore, possède une relique inestimable : le chef même de l'angélique Louis.

On y conserve aussi le corps de ses trois nièces, filles de Rodolphe, qui l'imitèrent dans sa virginale innocence, et dont la dépouille est préservée miraculeusement de toute corruption.

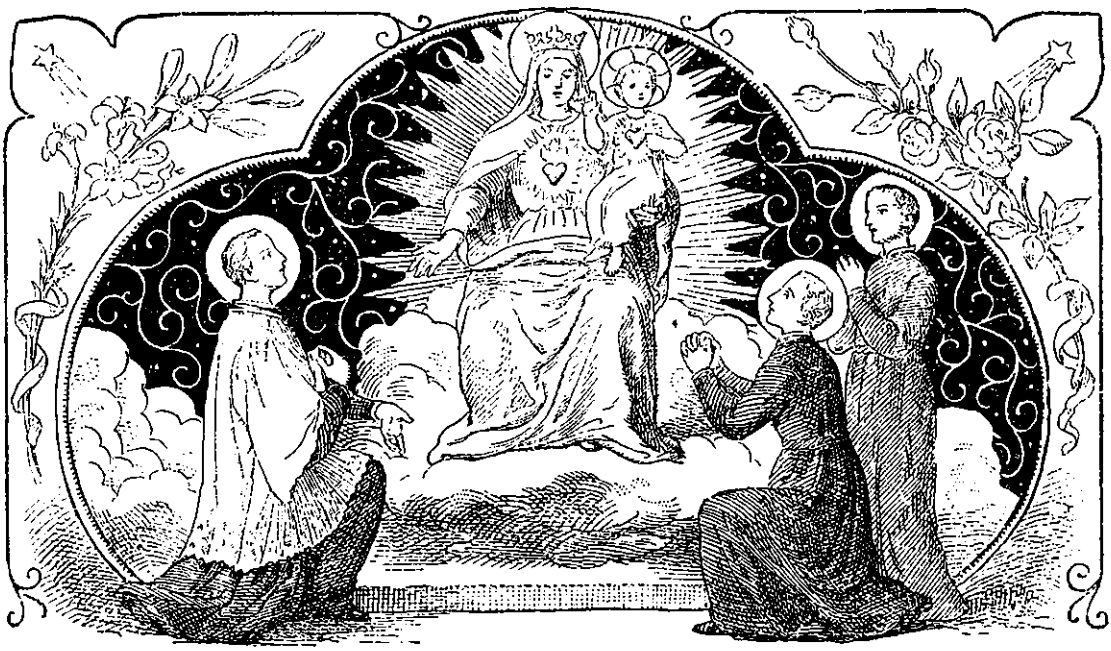
Le premier sanctuaire du B. Louis de Gonzague.

En 1726, les fêtes de sa canonisation solennelle revêtirent un incomparable éclat. On vit alors couler incessamment des sources fécondes de bienfaits et de grâces, tant de l'ordre spirituel que de l'ordre temporel. Des personnes de tout état et de tout rang s'empressèrent de recourir à l'assistance du Bienheureux, dans les diverses nécessités du corps et de l'âme. De là, des démonstrations de reconnaissance qui se faisaient jour de toutes parts. Ce fut pareillement alors qu'on se mit à publier les merveilles de ces multiplications de farine, d'huile, de vin, dont on n'avait pas entendu parler précédemment : multiplications prodigieuses, il faut le dire, qui devinrent une source étonnante de nouvelles merveilles, attendu que cette farine, cette huile, ce vin, miraculeusement multipliés, produisaient des miracles nouveaux.

« La dévotion à Louis de Gonzague procurait des grâces plus particulières encore et plus abondantes, quand elles avaient pour objet des biens spirituels ; de sorte qu'il semblait que c'était une même chose, d'avoir de la dévotion à ce saint, et de se sentir porté à la pureté et à tout ce qui peut être du service de Dieu. De là aussi l'empressement des Souverains Pontifes à favoriser et à étendre cette salutaire dévotion. »

Mais c'est surtout depuis que le Saint-Siège (22 novembre 1729) a solennellement proclamé Louis patron de la jeunesse chrétienne, que son culte a fleuri d'une manière

Canonisation de S. Louis de Gonzague.



admirable, en particulier dans les séminaires, les collèges, les pensionnats, les œuvres de jeunesse, les écoles de toute nation. Partout, d'ailleurs, s'attache à cet aimable culte, comme l'expérience le démontre, une efficacité surprenante pour sauvegarder l'innocence, exciter à la vertu, stimuler la mortification chrétienne.

Déjà, en plusieurs centres d'Italie et d'Espagne, la jeunesse chrétienne se dispose, pour l'année 1891, à célébrer le troisième centenaire de la mort de son glorieux protecteur, saint Louis de Gonzague. Les solennités de cet anniversaire, qui, à Rome surtout, auront un grand éclat et attireront de très nombreux pèlerins, présentent un caractère saisissant d'opportunité.

Ce centenaire, qui vient d'être hautement encouragé et béni par S. S. Léon XIII, promet donc d'être splendide, et fécond en bénédictions de toute sorte.

Néanmoins, c'est la conclusion proposée au commencement de 1891 aux associés de l'Apostolat de la Prière du monde entier, le résultat capital, le résultat providentiel de ce troisième centenaire ne sera pleinement atteint qu'à une seule condition : c'est que tous, tant que nous sommes, pasteurs et fidèles, prêtres et laïques, maîtres et parents chrétiens, nous nous déterminerons à nous réveiller enfin d'un trop long sommeil, à la vue de ces multitudes d'âmes d'enfants et de jeunes gens exposées, par le fait de la conjuration maçonnique, aux plus redoutables périls.

Trois patrons de la jeunesse : S. Louis de Gonzague, S. Stanislas Kostka, S. Jean Berchmans.

L'heure est venue de mettre généreusement la main à l'œuvre et de réaliser, avec l'assistance du Sacré Cœur et sous les auspices du glorieux Louis de Gonzague, cette pressante invitation du Père commun de la famille catholique : « Nous recommandons avec une nouvelle instance à votre foi et à votre vigilance la jeunesse, espoir de la société. Appliquez à sa formation la plus grande partie de vos sollicitudes. Quels qu'aient déjà pu être à cet égard votre zèle et votre prévoyance, croyez que vous n'en ferez jamais assez. » (Encyclique *Humanum genus.)*

Oraison liturgique de Saint Louis de Gonzague

Qu'on est invité à réciter chaque jour.

O Dieu, distributeur des dons célestes, qui avez accordé à saint Louis de Gonzague de joindre à l'admirable innocence de la vie une pénitence non moins admirable, faites, par ses prières et par ses mérites, que n'ayant pas eu le bonheur d'imiter son innocence, nous imitions du moins sa pénitence. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Ainsi soit-il.

S. Louis de Gonzague attire au Sacré Cœur l'enfance et la jeunesse catholique.

Imprimatur : † J.-B.-M. SIMON, Ep. Amb.

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Le Bienh. J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires
Saint Vincent de Paul.

Envoi de Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

St LOUIS

ROI
DE FRANCE

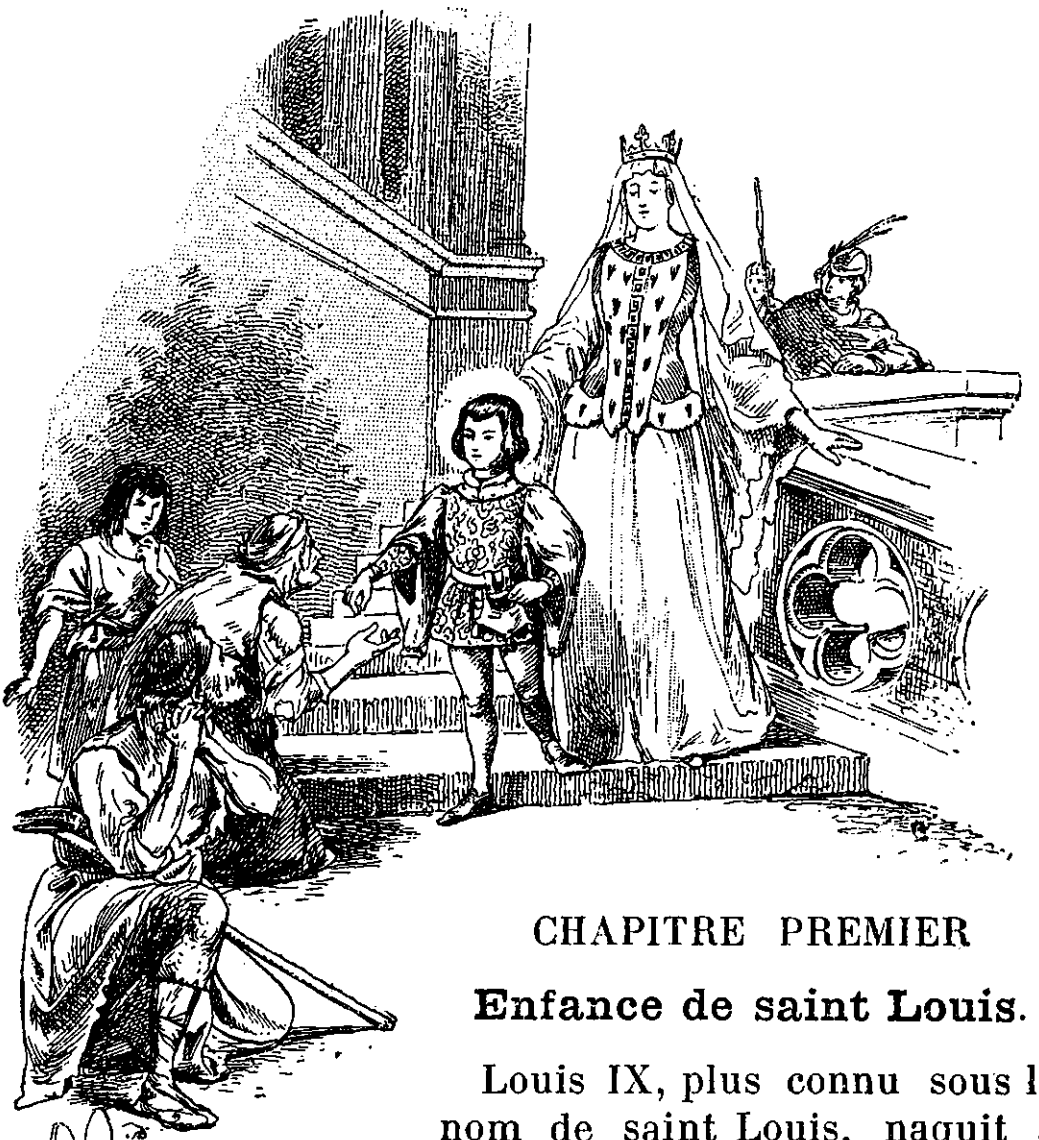
ABBEVILLE
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Permis d'imprimer :

✠ LÉON

Évêque d'Amiens.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE



CHAPITRE PREMIER

Enfance de saint Louis.

Louis IX, plus connu sous le nom de saint Louis, naquit à Poissy, le 25 avril 1214. Illustre descendant de Louis VIII le Lion et de Philippe-Auguste, il devait grandir encore la gloire de ses aïeux et être proposé à l'univers catholique comme le modèle des chrétiens et l'idéal des souverains.

Son père nous a laissé, de son passage sur le trône, avec le renom de sa valeur guerrière, l'estime de ses contemporains pour ses vertus solides.

Saint Louis et Blanche de Castille.

Sa mère, fille d'Alphonse de Castille, mérita dans la vénération du peuple une place d'honneur auprès de saint Louis, tandis que l'histoire l'inscrivait au rang des plus grands capitaines et des plus habiles administrateurs.

La reine dirigeait elle-même l'éducation de ses nombreux enfants, mais elle entoura plus spécialement son fils aîné de soins assidus, et mit tout en œuvre pour en faire un saint et grand roi. Elle lui communiqua, avec ses vertus, son esprit d'entente et d'administration, et par une sage et ferme éducation prépara le règne illustre de Louis IX. Le prince tout enfant était associé à ses œuvres de piété et de charité et puisait dans les enseignements de cette mère admirable une horreur souveraine du péché. « Plutôt mourir qu'offenser Dieu, » lui répétait souvent sa tendresse alarmée des dangers du trône, et l'auguste enfant, sous cette pieuse influence, croissait comme un lis au milieu des épines.

Le jeune roi était beau de visage et gracieux de manières, plein de respect et d'affection pour ses parents, soumis à ses maîtres et miséricordieux à l'égard des pauvres. Son plaisir favori était de distribuer aux malheureux, avec les secours de sa main libérale, les consolations de son cœur ouvert à toutes les souffrances ; et cette charité qui devait grandir en lui jusqu'à l'héroïsme, lui mérita l'un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Ces heureuses dispositions remplissaient de consolation le cœur de ses parents en faisant présager l'éclat de son règne futur; mais, est-ce à dire que le jeune roi n'avait qu'à se laisser conduire par ses instincts généreux, sans connaître la lutte et le prix de la victoire ? Non certes ! le mérite de ce glorieux et aimable roi est d'avoir pratiqué, avec le même succès, les vertus les plus contraires à sa nature et celles qui lui souriaient le mieux.

Si nous admirons sa grande douceur, sa sérénité d'âme, dans les revers comme dans les succès, son humilité prodigieuse, nous nous inclinerons avec plus de vénération encore devant son auguste personne, en nous rappelant qu'il avait à lutter contre une réelle tenacité de caractère et susceptibilité d'humeur.

CHAPITRE II

Première régence de Blanche de Castille.

Louis VIII mourait en 1226, après avoir confié la régence à Blanche de Castille. Il savait la noble femme à la hauteur de cette tâche rendue très difficile par l'ambition de puissants seigneurs qui allaient profiter de la faiblesse d'un enfant pour essayer d'ébranler le trône, et satisfaire leur ambition personnelle, menacée par les progrès de la royauté.

Thibaut de Champagne fut le premier à préparer la révolte en refusant nettement d'assister à la cérémonie du sacre ; son exemple fut bientôt suivi par Mauclerc, comte de Bretagne et Hugues de Lusignan, comte de la Marche. Ce dernier avait épousé Jeanne d'Angoulême, veuve de Jean sans Terre et mère de Henri III, roi d'Angleterre, princesse violente et orgueilleuse qui vouait aux Capétiens une haine mortelle et la leur témoignait en toute circonstance.

Blanche avait alors trente-huit ans ; belle et bonne, aimable et virile, elle était l'ornement de la cour et son influence s'exerçait heureusement sur son entourage. Faisant trêve à sa douleur et n'accordant aux larmes que le temps qu'elle pouvait dérober aux affaires du royaume, elle fit face aux ennemis du trône et se hâta de faire couronner son fils à Reims, le 29 novembre 1226.

Saint Louis avait douze ans lorsque le diadème royal fut posé sur son front d'enfant, et malgré sa tendre jeunesse, il parut saintement pénétré de sa dignité lorsqu'il s'engagea par serment à n'user de sa puissance que pour la gloire de Dieu et le bien de la France. Puis, le sceptre en main, Louis IX reçut des prélats et des seigneurs qui entouraient son trône le serment de fidélité, prêté en même temps à l'illustre régente.

Un peu plus tard de nouvelles intrigues menaçaient le jeune roi aux environs d'Orléans. Philippe Hurepel, comte de Boulogne et oncle de Louis IX, disputait la régence à la reine-mère et, soutenu par tous les ambitieux du royaume, devait s'emparer de la personne du roi pour prendre le pouvoir en main, lorsque Blanche,

toujours en éveil, fit connaître au peuple sa triste situation.

Le bon peuple répondit en masse à l'appel de la reine et de Montlhéry à Paris, Louis IX passa glorieusement au travers d'une armée de braves gens qui l'acclamaient à l'envi.

Les seigneurs, un moment décontenancés, recommencèrent bientôt leurs sourdes menées et la reine dut marcher contre Pierre Mauclerc, le chef de la révolte. Cette brillante campagne fut inaugurée par le siège du château de Bellême, fameuse place forte, et se termina en 1229 par un généreux pardon du roi aux vain-

Louis IX reçoit des prélats et des seigneurs le serment de fidélité.

cus. D'heureuses négociations mirent fin à tous les autres conflits et Blanche sut si bien faire respecter les droits de son fils et changer la face des choses, qu'elle transforma en fidèles alliés, les ennemis du trône les plus acharnés.

La reine avait, dans sa glorieuse régence, affermi la puissance royale, travaillé avec succès à la grandeur de la France et au bonheur de son peuple. Elle laissa à Louis IX un royaume prospère, à la garde duquel elle devait veiller jusqu'à sa mort ; car saint Louis l'associa à son conseil et recourait en toutes circonstances aux sages avis de cette mère qu'il entourait d'une filiale vénération.

CHAPITRE III

Marguerite de Provence.

Saint Louis épousa en 1234 Marguerite de Provence, fille du comte Béranger, princesse remplie de grâce et de vertu, qui mérita d'être saluée par ses contemporains la digne compagne de saint Louis. L'aimable et pieuse reine chérissait son époux qui conserva toute sa vie à Marguerite l'affection vive et tendre des premières années. Montrant avec un naïf bonheur, l'anneau qu'il portait au doigt et sur lequel il avait fait graver : Dieu, France et Marguerite, le saint roi aimait à redire : « Hors cet anel, n'ai point d'amour. »

Ne nous étonnons pas de ces sentiments chez les saints. La religion sait embellir tout ce qu'elle consacre, et revêtant nos affections de simplicité et d'innocence, elle leur communique par là même son cachet d'immortalité et ses charmes ineffables.

Le siècle de saint Louis n'est-il pas aussi celui de sainte Elisabeth de Hongrie, de cette jeune et gracieuse princesse qui, dans sa touchante tendresse vouée au bon duc Louis, semble avoir détaché de sa propre auréole quelques rayons de sainteté pour en parer le front de son époux en échange de la couronne ducale ?

Marguerite était pleine de déférence et de respect pour saint Louis ; elle n'entreprenait rien sans son avis et lui soumettait naïvement sa conduite. En revanche la reine sut opposer avec succès sa volonté aux désirs de son époux, lorsque celui-ci, ardemment épris de la vie

religieuse, songea un instant à faire couronner son fils pour se soustraire aux grandeurs du trône. Le pieux roi dut acquiescer aux solides raisons qui nous méritèrent la continuation de son règne glorieux, justement salué l'âge d'or de notre histoire.

Parmi les onze enfants de saint Louis et de Marguerite, plusieurs moururent en bas âge ; le prince héritier lui-même fut ravi, vers seize ans, à la tendresse de ses parents. Le droit présomptif passa aux mains de Philippe, qui devint Philippe III le Hardi.

Saint Louis veillait de très près à l'éducation de sa nombreuse famille. Il se faisait rendre un compte exact de la conduite de ses enfants, confiés à de pieux et doctes maîtres, et ne dédaignait pas de les instruire lui-même par de sages récits dont la morale était toujours adaptée à leur âge et à leur caractère ; il les initiait à ses œuvres de piété et de miséricorde et leur donnait les plus nobles exemples de justice et de charité.

Tous les membres de cette auguste lignée contractèrent de riches alliances dont la plus illustre fut celle de Robert de Clermont avec Béatrix de Bourgogne, dame de Bourbon. Le quatrième fils de Louis IX devenait par là même la tige de la maison ducale de Bourbon et l'ancêtre de Henri IV.

Isabelle, comtesse de Champagne et reine de Navarre, mérita par sa vertu la préférence de saint Louis. En digne fille du pieux roi, elle sut conserver sur le trône la ferveur de sa jeunesse et puisa, dans les enseignements de son illustre père, la simplicité et le détachement au milieu des grandeurs.

CHAPITRE IV

Portrait de saint Louis.

Saint Louis était de haute taille, avec un visage dont la douceur n'excluait point l'énergie et qui révélait les qualités morales du grand roi. Ses manières étaient dignes, empreintes d'un reflet de sainteté qui grandissait en lui ses moindres actes. Celui qui devait si bien présider à la sage organisation de tout un royaume s'étudiait en son palais à la régularité de ses occupa-

tions fidèlement soumises à une austère direction.

Le pieux roi se levait à minuit pour chanter matines avec ses chapelains, entendait chaque jour une ou plusieurs messes ; il se confessait toutes les semaines et apportait à la réception du sacrement de l'Eucharistie une piété et une ferveur angélique.

Très mortifié, il veillait continuellement sur ses sens, attentif à les priver des satisfactions les plus légitimes,

pour compenser, par une retenue de tous les instants, les rigoureuses pénitences qui étaient refusées à son rang, comme à sa santé délicate.

Son amour pour les pauvres ne connaissait point de bornes. Il nourrissait chaque jour en son palais une multitude de malheureux et souvent les servait lui-même à table ; partout sur son passage se distribuaient d'abondantes aumônes, et rien n'égalait son bonheur lorsqu'il se trouvait à même de visiter un hôpital, de prodiguer aux malades les trésors de son dévouement

Saint Louis nourrissait chaque jour une multitude de malheureux.

et de son ingénieuse charité. Les lépreux étaient plus spécialement l'objet de sa prédilection ; ses mains royales se faisaient maternelles pour soulager les plaies hideuses de leur corps, tandis que sa piété versait un baume céleste sur les blessures de leur âme.

Le nom de saint Louis s'est attaché à la fondation des hôpitaux de Compiègne, de Pontoise, de Vernon et des Quinze-Vingts à Paris ; les abbayes du Lys, de Longchamp et de Maubuisson lui durent aussi l'existence, comme une infinité de couvents et de pieuses institutions, leurs riches dotations. Ce grand bienfaiteur de l'humanité savait si bien régler ses dépenses personnelles pour faire face à son insatiable charité, qu'aucun impôt n'était nécessité par ses pieuses prodigalités, et qu'en dehors de son royaume les œuvres de tout l'Orient eurent souvent part à ses largesses.

Le meilleur délassement de saint Louis consistait dans la lecture des livres saints ou l'étude de la théologie ; il s'en entretenait volontiers avec les prélats ou les ecclésiastiques de son entourage. Il aimait la parole de Dieu, écoutait les sermons avec un profond recueillement.

Lorsqu'il pouvait dérober quelques instants aux affaires du royaume, il se réfugiait avec bonheur dans quelque monastère préféré où, mêlé aux pieux exercices des moines, il ravissait les religieux par sa ferveur et son humilité.

L'abbaye de Longchamp, célèbre retraite des pauvres dames de saint François, reçut maintes fois la visite du pieux roi qui venait s'y entretenir avec sa sœur bien-aimée. Isabelle de France avait renoncé aux plus brillantes alliances pour se vouer entièrement à la pratique de la charité. Retirée à Longchamp elle s'y illustra par sa haute vertu et Léon X lui décerna, en 1521, l'auréole des Bienheureuses.

CHAPITRE V

Victoire de Taillebourg.

En l'année 1241 nous voyons saint Louis s'occuper de grands préparatifs de guerre pour soutenir son frère

Alphonse contre un vassal révolté, Hugues de Lusignan, allié au roi d'Angleterre.

Alphonse de Poitiers était des trois frères du roi celui qui lui ressemblait le plus par sa droiture de caractère et ses aptitudes d'administration ; il fut associé à la direction du royaume et travailla avec succès à l'unité française. Par le traité de Paris qui, en 1229, terminait la guerre des Albigeois, ce prince avait obtenu en mariage la fille de Raymond VII de Toulouse et, avec elle, les possessions du comte.

Ces possessions qui comprenaient presque tout le Midi, de la Loire aux Pyrénées, passèrent en 1249, à la mort de Raymond, sous la domination directe d'Alphonse de Poitiers. Le gouvernement de ce prince si sage et si modéré rapprocha heureusement des populations du Nord les bouillantes provinces du Midi et mérita à la France la fraternité de deux peuples bien différents de mœurs et de coutumes.

Alphonse de Poitiers fut solennellement armé chevalier par Louis IX à la cour plénière de Saumur, en 1241, devant une brillante assemblée de prélats et de seigneurs. L'histoire nous a conservé le récit de ces fastes glorieux, en même temps qu'un touchant souvenir de l'accueil fait par la mère de saint Louis au fils de sainte Elisabeth.

Un jeune seigneur allemand avait été reconnu dans la foule des chevaliers qui entouraient la reine, et l'on assurait que ce prince était fils de l'aimable sainte de Hongrie et l'on ajoutait que Blanche baisait souvent avec dévotion le front de l'enfant pour y chercher la trace des caresses maternelles. Pieux baiser, trait d'union des deux âmes charmantes qui furent l'ornement et la gloire du XIII[e] siècle.

Saint Louis, ayant remis à son frère sa part d'héritage paternel, lui donna l'investiture des comtés de Poitou et d'Auvergne. Hugues de Lusignan, comte de la Marche, prêtait en même temps serment de fidélité au prince son suzerain, mais sa mauvaise foi devint la cause d'une grande lutte entre la France et l'Angleterre.

A peine en effet le comte s'était-il déclaré sujet d'Alphonse de Poitiers que sa perfide épouse lui conseilla de s'affranchir de son serment par les armes, et lui offrit

l'appui de son fils Henri III pour soutenir sa révolte.

Hugues osa lui-même provoquer publiquement le comte de Poitiers en protestant que si, dans un moment de faiblesse, il avait pu prêter hommage au prince, il lui reprenait sa parole et prétendait être traité par lui d'égal à égal.

A cet insolent défi, les Français se levèrent en masse, et Louis IX, escorté d'une brillante armée, marcha de succès en succès jusqu'à la victoire de Taillebourg qui, en 1242, termina cette guerre au profit de la France et à la gloire de saint Louis.

Le comte de la Marche, accablé sous le poids de son malheur et de sa honte, mais confiant en la mansuétude du grand roi, s'en vint en suppliant, avec femme et enfants, se jeter aux pieds du vainqueur pour implorer sa merci. Saint Louis accorda un généreux pardon à son ennemi et conclut avec Henri III une trêve de cinq ans. L'année suivante le traité de Bordeaux assura au roi toutes ses

Saint Louis accorda un généreux pardon à son ennemi.

conquêtes précédentes ; Henri III s'engageait en outre à lui servir une indemnité de 5,000 livres sterling.

Cette glorieuse campagne révéla le génie militaire et la bravoure du jeune roi qui décidait de la victoire en se jetant au plus fort de la mêlée. On admirait ce héros de vingt-huit ans aussi débonnaire dans le succès qu'il était ardent à défendre son droit et dont la clémence lui ouvrait autant de portes qu'il en forçait à main armée.

CHAPITRE VI

Maladie de saint Louis.

Comme saint Louis retournait dans sa bonne ville de Paris, il tomba gravement malade à Pontoise et tous les efforts de la science se montraient impuissants à lui rendre la santé.

Alors, la France entière, unie dans une même douleur et une même foi, entreprit des pèlerinages et des prières publiques, pour conjurer Dieu de conserver au peuple son bienfaiteur et son père. Le ciel semblait sourd à cette immense supplication, l'état de saint Louis empirait tous les jours, et déjà le palais retentissait de lugubres lamentations, lorsque Blanche de Castille eut soudain l'inspiration de faire remettre à l'illustre moribond une parcelle de la vraie croix.

Le roi l'eût à peine touchée qu'il se sentit revivre et son premier soin, en rouvrant les yeux, fut de réclamer la croix pour le pèlerinage de Jérusalem. Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, essaya en vain de lui représenter la gravité de cette obligation ; le roi ne voulut rien entendre et revêtit avec ferveur l'insigne des croisés. Et comme plus tard son entourage, effrayé de le voir maintenir ce projet, objectait, avec l'évêque lui-même, qu'étant malade, il avait pu ne pas saisir toute la portée de son vœu et trouvait dans cette maladie une solide raison pour qu'il renonçât à cette entreprise périlleuse, saint Louis remit sa croix à l'évêque qui la lui avait donnée en disant : « Je me trouve actuellement en possession de toutes mes facultés, or je réclame la croix ardemment et ne m'estimerai heureux

qu'autant qu'elle me sera rendue. » Personne n'osa dorénavant s'attaquer au dessein du pieux roi qui, dès lors, s'occupa activement des préparatifs de l'expédition projetée pour venir en aide aux malheureux chrétiens de la Palestine.

Le concile de Lyon, présidé en 1245 par le pape Innocent IV, avait discuté sur les moyens de mettre fin aux guerres douloureuses qui déchiraient l'Orient et de protéger les chrétiens contre la farouche cruauté des Musulmans. Aux acclamations du peuple et des seigneurs, enthousiasmés par l'exemple de leur souverain, il fut arrêté qu'une armée française se transporterait aux saints lieux, et des missionnaires se répandirent dans tout le pays pour prêcher la croisade.

Une pieuse ruse de saint Louis sut triompher de l'indécision de plusieurs grands vassaux effrayés par les dangers de cette lointaine expédition. A chaque fête de Noël le roi avait l'habitude de distribuer aux seigneurs des capes ou vêtements d'apparat ; cette année-là il en commanda un plus grand nombre que de coutume et les fit richement broder, puis convoquant de grand matin les seigneurs il leur remit les ornements qui furent aussitôt revêtus pour la messe. Les chevaliers s'aperçurent seulement à la lueur des cierges que chacun d'eux portait à l'épaule une croix d'or ; et tous se soumirent à la guerre sainte qu'une pieuse industrie du roi venait aimablement de leur imposer.

CHAPITRE VII

Prise de Damiette.

Le mouvement de cette croisade produisit dans tout le royaume la meilleure impression sur les esprits, qu'un souffle de paix et de justice semblait ramener à la ferveur des premiers temps de l'Eglise : noble compensation à cette France généreuse qui sacrifiait son or et son sang au service de la grande cause d'Orient.

Ceux qui se préparaient à la conquête de la Palestine faisaient courageusement le sacrifice de leur vie et retrouvaient la pratique des devoirs négligés. Les enne-

mis se réconciliaient, les dommages se réparaient, tous enfin rivalisaient de zèle et d'entrain pour seconder saint Louis dans sa pieuse entreprise.

Le roi donna le premier l'exemple d'un chevaleresque dévouement lorsqu'il

fit parcourir la France entière par des commissaires et des ecclésiastiques qui avaient ordre de faire droit aux requêtes du peuple et de réparer les injustices des officiers royaux. Cette célèbre ordonnance fut le point de départ des investigations annuelles qui assurèrent le bonheur du peuple et méritèrent à l'illustre pacificateur un renom immortel de loyauté et de vertu.

Saint Louis s'élance à la mer.

Après trois années d'organisation générale, tout fut prêt pour le grand voyage. Saint Louis laissa à la tutelle de Blanche de Castille un royaume agrandi et prospère et fit de touchants adieux à cette mère bien-aimée qu'il ne devait plus revoir ici-bas ; puis il alla recevoir à Saint-Denis l'oriflamme pour s'embarquer à Aigues-Mortes, avec une belle armée et une belle flotte.

Marguerite de Provence suivit son époux dont elle voulait partager les privations et les dangers ; Robert d'Artois et Charles d'Anjou accompagnaient aussi leur frère, tandis qu'Alphonse de Poitiers, associé à la régence, ne devait qu'un peu plus tard rejoindre les croisés.

La flotte mit voiles au chant du *Veni Creator* et arriva bientôt devant l'île de Chypre, où s'étaient donnés rendez-vous les renforts de diverses nations, entre autres deux cents chevaliers anglais escortés de leur suite, sous la direction de Guillaume de Salisbury.

Saint Louis avait offert sa médiation au soudan d'Egypte pour pacifier musulmans et chrétiens, mais le grand chef, pour toute réponse, fit connaître au roi son désir de mesurer ses troupes à celles des Français. A l'approche des croisés, elles sillonnaient en effet le rivage de leurs armures dorées, resplendissant au soleil, tandis que les cors et les timbales s'unissaient dans un concert sauvage. Comme l'enseigne de Saint-Denis allait aborder la terre ennemie, saint Louis ne put contenir son pieux enthousiasme et s'élançant à la mer, il arriva le premier parmi les musulmans frappés de stupeur à la vue d'une pareille audace. Ainsi guidés par leur vaillant chef, les croisés firent des prodiges de valeur, écrasant les masses ennemies, brisant tous les obstacles qui se dressaient sous leurs pas, tant et si bien que les barbares épouvantés ne tardèrent point à abandonner Damiette aux fiers vainqueurs.

L'espoir des croisés s'accrut en proportion de ce premier succès qui leur assurait la possession de la plus forte ville de l'Orient, et saint Louis, en reconnaissance d'une si grande victoire, organisa dans la place conquise une procession solennelle qu'il suivit pieds nus, en chantant les louanges de Dieu, avec la reine, les princes et les seigneurs de son entourage.

CHAPITRE VIII

Désastre de la Mansourah.

Les hostilités, un moment suspendues, furent reprises à l'arrivée d'Alphonse de Poitiers et mirent au grand jour la valeur de saint Louis et des croisés qui s'illustrèrent en maints combats, malgré l'acharnement des Sarrasins. Si l'obéissance et la discipline avaient brillé dans l'armée avec autant d'éclat que le courage et l'héroïsme, l'Egypte entière fut devenue la conquête de ces fiers guerriers ; malheureusement le roi ne put réussir à opposer toujours sa volonté et ses sages avis à la fougue de ses troupes. L'imprudence des croisés, si elle les couvrit de gloire dans les périls où ils se lançaient la tête haute, compromit en même temps le succès de cette généreuse campagne. Puis les combattants, enivrés de leurs victoires et de leur prestige aux yeux des ennemis, oublièrent facilement le but sacré de leur expédition, et s'oublièrent eux-mêmes dans de regrettables excès, tandis que saint Louis, uniquement adonné aux œuvres de piété et de charité, gémissait bien haut de ces abus et s'appliquait à y remédier de toutes ses forces.

La folle témérité de Robert d'Artois allait immoler ce prince si chevaleresque et sympathique à la fureur des Sarrasins, et commencer la série des désastres parmi les malheureux croisés. Robert, entraîné par son ardeur à la poursuite des fuyards de la Mansourah, s'était vu séparé, avec quelques guerriers, du groupe des combattants ; insouciant du danger, il continuait sa marche en avant lorsqu'il se vit tout à coup cerné par une bande de musulmans. Le prince fit des prodiges de valeur, émerveillant ses ennemis par sa force héroïque, mais bientôt débordé par le nombre des agresseurs, il tomba percé de coups avec tous les siens.

Sur ces entrefaites une dysenterie terrible déclarée au camp allait avoir plus facilement raison des croisés que le cimeterre des musulmans. Devant les ravages qu'elle exerça bientôt parmi les troupes, saint Louis dut, à son grand regret, donner le signal de la retraite. Il s'agissait

de reprendre le chemin de Damiette où la reine et les princesses étaient demeurées sous la garde d'une forte garnison ; pour atteindre cette ville, les guerriers exténués de fatigue avaient à franchir une distance de vingt lieues. Il parut alors sage au roi et à son conseil d'obtenir une trêve des musulmans pour sauvegarder les débris de l'armée. Un évêque fut envoyé au sultan pour les négociations et en rapporta une réponse favorable ; mais au moment de la signature du contrat, le traître Marcel s'écria tout à coup : « Le roi se rend, rendez-vous. » A ces mots, les Sarrasins reprirent courage, et repoussant toutes les avances, fondirent sur les croisés dont ils firent prisonniers le roi et les principaux seigneurs. Aussi grand, aussi calme dans les revers que dans la prospérité, saint Louis fit l'admiration de ses ennemis eux-mêmes qui songèrent un instant à lui offrir la royauté et lui rendirent bientôt la liberté moyennant

Les ennemis de saint Louis songent à lui offrir la royauté.

l'abandon de Damiette pour sa personne et une forte rançon pour les seigneurs.

Le pieux monarque demeura quelque temps en Palestine, uniquement occupé à répandre partout les bienfaits inséparables de son auguste personne. La mort de Blanche de Castille le ramena en France en l'année 1254.

CHAPITRE IX

Seconde régence de Blanche de Castille.

Lorsque l'on apprit en France l'heureuse traversée des croisés et la prise de Damiette, l'enthousiasme devint général ; partout s'organisèrent des fêtes et des réjouissances en l'honneur de ces premiers succès.

Ces nouvelles, hélas ! furent bientôt remplacées par le récit de la captivité du roi et des désastres de l'armée. Le royaume alors fut plongé dans la douleur, et un profond abattement succéda à l'allégresse du bon peuple. L'énergique régente sut dominer ses inquiétudes ; l'amour maternel grandissant son courage, elle organisa par toute la France des levées d'aides pour la rançon des illustres captifs. Elle sévit ensuite avec vigueur contre les désordres des Pastoureaux qui profitaient du désarroi général pour enrôler sous leur bannière toutes sortes de vagabonds, avec le vain prétexte de marcher à la délivrance du roi et des seigneurs. Cette horde grossière se livra à de véritables excès contre les prêtres et les religieux et menaçait de semer le trouble dans la France entière, lorsque la force armée en eut raison dans un premier combat livré aux portes de Bourges et dans un autre aux environs de Bordeaux. Bientôt rassurée sur le sort de son fils, Blanche s'adonnait à l'espoir d'une prochaine réunion, lorsqu'elle apprit avec tristesse les desseins du roi en faveur des chrétiens. La courageuse femme sentait son cœur faiblir à la pensée du sacrifice imposé à son amour maternel si la mort venait la surprendre avant d'avoir pu contempler une dernière fois les traits chéris de saint Louis. Mais à l'heure du sacrifice, Blanche puisa dans sa foi ardente la force de prononcer le *Fiat* douloureux et sa sainte mort

arrivée en l'an 1252, fut le digne couronnement d'une sainte vie.

La pieuse régente était à Melun lorsqu'elle sentit les atteintes du mal qui allait promptement la conduire au tombeau. Elle prit en toute liberté d'esprit ses dernières dispositions et voulut recevoir, avant de mourir, l'habit cistercien des mains de l'abbesse de Maubuisson ; puis, s'étant fait porter sur un lit de paille, elle rendit le dernier soupir dans les sentiments de la plus grande ferveur.

La sainte reine, pleurée de tous, fut solennellement transportée de son palais à l'abbaye de Maubuisson où elle avait choisi sa sépulture.

La mort de sa mère porta un coup terrible à saint Louis, déjà si éprouvé par la perte de son frère et les revers de ses troupes, et pendant deux jours, il refusa l'entrée de son appartement aux plus intimes de ses fidèles.

Seul avec Dieu, le pieux monarque s'abandonnait à la véhémence de sa douleur, mais chez lui l'amour divin dominait si bien l'amour terrestre, le plus pur et le plus saint, qu'adorant la volonté de Dieu dans ses rigueurs mêmes, il la bénissait au milieu de ses larmes.

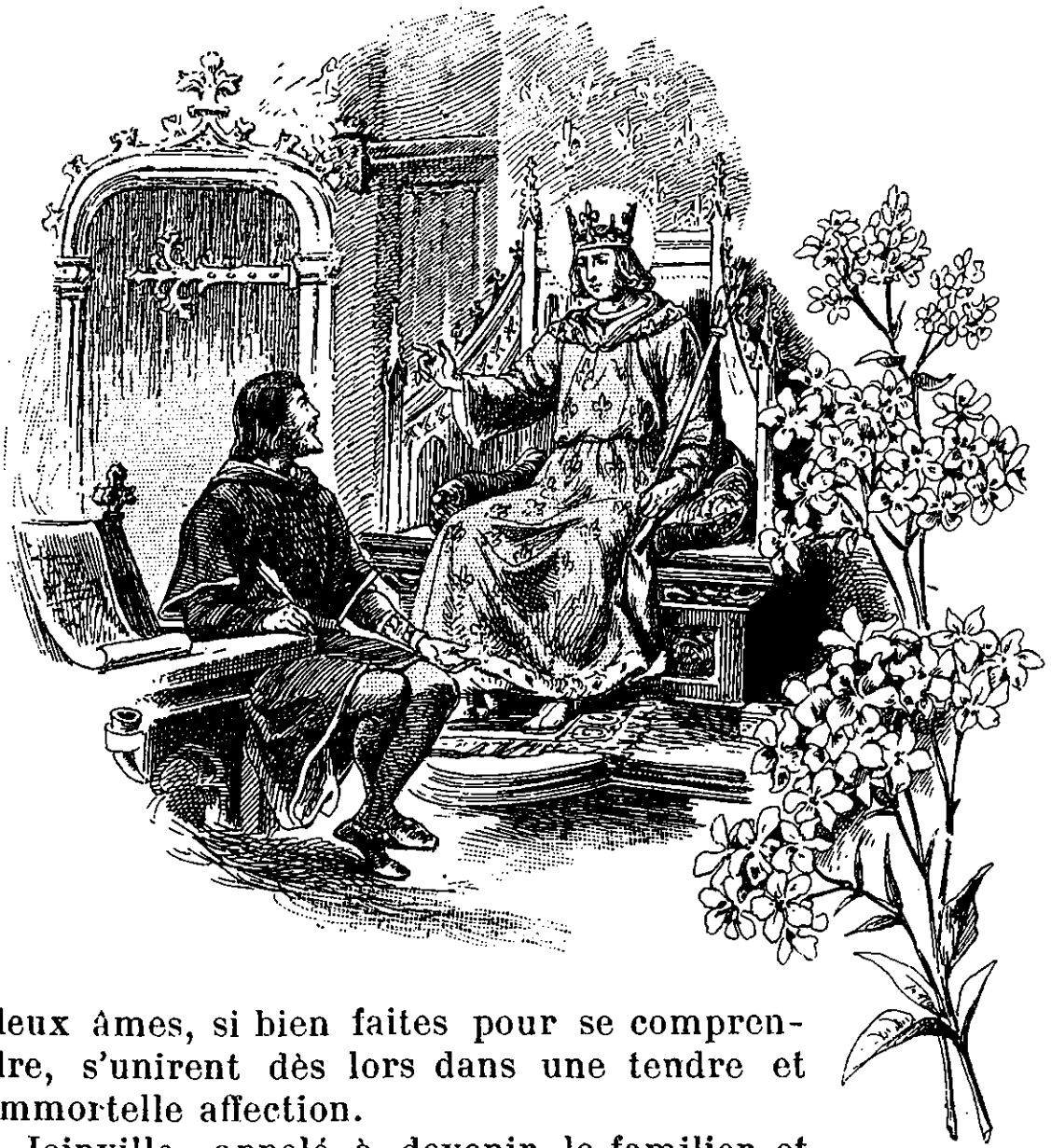
Nous avons vu comment saint Louis vénérait cette mère admirable qui l'avait formé à la pratique des vertus héroïques et comment il s'était reposé sur elle du soin de son peuple, lorsqu'un zèle ardent l'avait entraîné en Orient.

A son retour, il trouva le royaume heureux et prospère comme au départ de la croisade ; le bon roi bénit alors avec reconnaissance la mémoire de cette illustre mère dont la seconde régence égalait la première pour l'habileté de sa conduite et chaque jour il faisait célébrer le saint Sacrifice pour le repos de l'âme de la pieuse reine.

CHAPITRE X

Le sire de Joinville.

C'est pendant la croisade que se rencontrèrent pour la première fois saint Louis et le sire de Joinville, et leurs



deux âmes, si bien faites pour se comprendre, s'unirent dès lors dans une tendre et immortelle affection.

Joinville, appelé à devenir le familier et le chroniqueur du roi, descendait de noble lignée et possédait de beaux domaines qu'il administrait dans les loisirs de sa charge de sénéchal à la cour du comte de Champagne. Elevé dans de pieuses traditions, instruit en matière religieuse, ami des lettres et des arts, le bon Joinville méritait par ses vertus l'affection de saint Louis et son zèle ardent pour la délivrance des chrétiens d'Orient lui obtint cette précieuse faveur.

Au cours de l'expédition, saint Louis ayant eu connaissance de la pénurie du sénéchal, dont les frais de voyage avaient absorbé toutes les ressources, le prit à sa solde pour une année et apprécia bien vite le charme de son

Saint Louis et le sire de Joinville.

caractère, la candeur de son âme, en même temps que sa valeur guerrière et son dévouement absolu. Joinville s'illustra en maintes rencontres avec les Sarrasins et son sang-froid à la défense d'un pont préserva le roi d'un engagement sérieux.

De retour en France, le sénéchal demeura auprès du roi et fut associé à son gouvernement. Nous le retrouvons sous le chêne de Vincennes, discutant gravement aux pieds de son maître les cas réservés à saint Louis, ou les appels à sa merci ; ou bien encore nous assistons aux pieux entretiens durant lesquels saint Louis communiquait à Joinville quelques flammes de l'amour divin qui consumait son cœur. Le bon sénéchal s'épanchait

Saint Louis et le sire de Joinville sous le chêne de Vincennes.

alors en tout abandon, et ses franches saillies, et ses aveux naïfs lui attiraient parfois de douces réprimandes qu'il accueillait avec affection et reconnaissance. Il savait du reste à l'occasion faire prévaloir ses avis sur ceux de son royal ami, et le grand monarque accueillait avec déférence les remarques de son familier.

Heureuse intimité dont le privilège est rarement permis aux souverains qu'isole leur grandeur! pieux échange de sentiments qui fit passer dans les chroniques de Joinville un peu de l'âme de saint Louis, et nous mérita le trésor de ses pages charmantes!

« Un jour, raconte Joinville, le roi me demanda ce que je préférais de la lèpre ou du péché mortel ; et moi qui ne sais point mentir, je confessai que j'aimerais mieux avoir trente péchés sur la conscience que la lèpre en mon corps. Alors le roi me faisant asseoir à ses pieds, m'expliqua toute la folie de mes paroles et me fit comprendre que le péché mortel était la lèpre la plus hideuse qui fût au monde, et que je devais m'habituer pour l'amour de Dieu et pour l'amour de lui, à préférer toutes les maladies du corps à la lèpre de l'âme. Il voulut savoir encore si je lavais les pieds aux pauvres le Jeudi-Saint, et je lui répondis que je n'avais nulle envie d'en agir ainsi à l'égard des manants : et il me reprit de mon dédain pour les petits, m'assurant que je devais traiter avec amour et respect les amis de Dieu. »

Joinville fut assez heureux pour voir décerner à Louis IX les honneurs de la canonisation et le bon sénéchal se consolait de la mort du saint monarque en faisant revivre ses traits augustes dans les « mémoires » auxquels il consacra tous les loisirs de sa vie jusqu'à un âge très avancé.

Il s'éteignait en 1317, dans sa quatre-vingt-treizième année, après avoir vu quatre rois se succéder sur le trône de saint Louis.

La baronnie des sires de Joinville fut élevée en principauté sous le règne de Henri II, en faveur de François de Guise. Elle échut, en 1688, par succession à Mademoiselle de Montpensier qui en fit hommage à Philippe, duc d'Orléans, dans la famille duquel elle est restée.

CHAPITRE XI

Administration de saint Louis.

A son retour de la croisade, saint Louis fut accueilli par son peuple avec la plus vive allégresse. Le bon roi se prêta pendant quelques semaines aux touchantes démonstrations des Parisiens qui ne pouvaient se lasser de le contempler et de fêter son heureuse arrivée ; puis il se déroba à leur empressement pour s'adonner au travail des réformes qu'il jugeait nécessaires au bonheur et à la grandeur du royaume. Avant tout, préoccupé de la paix et désireux de signer un accord définitif avec l'Angleterre qui luttait contre la France depuis plus de cinquante ans, saint Louis témoigna beaucoup de déférence à Henri III lorsque celui-ci vint à Paris dans l'espoir d'obtenir un traité d'alliance.

L'Angleterre revendiquait depuis longtemps les provinces que Philippe-Auguste avait confisquées à Jean sans Terre pour les réunir à la couronne. Philippe s'était laissé dominer, bien plus par son intérêt personnel que par un sentiment de justes représailles, en faisant expier à son vassal d'outre-Manche sa conduite criminelle vis-à-vis d'Arthur de Bretagne. Aussi la délicatesse de saint Louis résolut-elle de satisfaire Henri III sur ce point litigieux, en restituant le Périgord, le Limousin, l'Agenois et une partie de la Saintonge.

Cette restitution n'impliquait point un abandon de ces provinces, puisque celles-ci demeuraient sous la suzeraineté de la France ; ajoutées à la Guyenne, elles entraînaient même la vassalité de ce duché demeuré jusqu'alors sous la dépendance directe du roi d'Angleterre. En outre Henri III renonçait à tous ses droits prétendus sur le Poitou, la Touraine, l'Anjou et la Normandie.

Les conseillers de saint Louis murmurèrent à tort de cette transaction qui était toute à l'honneur et au profit de la France. Les barons anglais surent le comprendre et le mécontentement qu'ils en témoignèrent à Henri III en est la meilleure garantie. Quoiqu'il en fût, ce traité signé à Paris en l'an 1258, à l'entière satisfaction des deux rois, assura aux nations ennemies une ère de paix et de

tranquillité, en même temps qu'il donnait un relief saisissant à la droiture d'âme de Louis IX et le proposait à l'admiration des peuples.

Louis IX joua un grand rôle dans la querelle séculaire des Souverains Pontifes et des empereurs d'Allemagne, et lutta avec Innocent IV contre l'ambition de Frédéric II, après s'être inutilement employé à leur mutuelle réconciliation.

Les guerres qui désolaient plusieurs autres contrées furent aussi apaisées par la médiation de saint Louis qui mettait au service de tous les peuples son zèle ardent de justice et de charité.

A l'intérieur du royaume le pieux monarque sévit avec vigueur contre le désordre des luttes privées et du duel judiciaire, en substituant à cette justice personnelle et arbitraire, les charges de témoins et les appels en cour royale. Au sujet des blasphémateurs, le zèle de saint Louis, influencé par les mœurs rudes du moyen-âge, se laissa entraîner à des mesures trop rigoureuses, mais sa déférence aux avis du Saint-Siège nous montre le grand roi triomphant des préjugés de son temps et offrant à tous les regards une nouvelle preuve d'humilité et de filiale soumission envers l'Eglise. Le pieux roi regardait justement le blasphème comme un sanglant outrage envers la Majesté divine et, désireux de le bannir de son royaume, il ordonna que toute créature coupable de ce crime fût marquée aux lèvres d'un fer rouge. Sur les conseils du pape Clément IV, il commua cette peine en amende pécuniaire, après avoir éloquemment démontré en pleine assemblée du parlement toute la laideur du blasphème.

L'ordre et la paix étaient admirablement maintenus dans tout le royaume et le sage monarque traitait en justice parents et alliés sur le même pied d'égalité que ses plus simples sujets. Cette administration si bien organisée augmenta les revenus de la couronne et la France était alors par excellence le royaume heureux et prospère, pacifié au dedans, brillant au dehors d'un éclat incomparable. Louis IX dominait de son génie, de sa bravoure et de sa sainteté tous les souverains ses contemporains, qui s'inclinaient devant le prestige de sa grandeur et le proclamaient l'arbitre des destinées

du monde. Ses vertus couronnèrent sa force et sa puissance d'une glorieuse auréole qui rayonna sur tout le moyen-âge et nous mérita l'honneur du siècle de saint Louis.

CHAPITRE XII

Les lettres et les arts au temps de saint Louis.

Saint Louis accorda une protection éclairée aux lettres et aux arts qui furent cultivés sous son règne avec un grand succès et il mit tout en œuvre pour favoriser les progrès de la langue française et développer l'instruction dans son royaume. Poètes et prosateurs consacrèrent le triomphe définitif de la langue d'oïl sur la langue d'oc.

Villehardouin faisait paraître son *Histoire de Constantinople*, Joinville préparait ses *Chroniques*, tandis que Brunetto Latini écrivait ses œuvres en français, « assurant que c'était un parler plus délectable à ouïr que nul autre ».

Désireux de se composer une bibliothèque de son choix, le pieux roi fit rechercher dans toutes les abbayes du royaume les écrits traitant de la Sainte Ecriture et les ouvrages des Pères de l'Eglise qu'il fit traduire pour servir à l'instruction des clercs de son entourage. Le premier collège de théologie fondé en Europe est dû en grande partie à l'initiative de saint Louis. Un ecclésiastique de naissance obscure, mais de grand talent et d'éminente piété, mérita d'attacher son nom au célèbre établissement : Robert de Sorbon, qui partagea avec Joinville les faveurs de l'amitié royale et fut généreusement secondé par Louis IX dans sa vaste entreprise.

Des docteurs fameux, accourus de toutes les nations, honoraient Paris de leur présence et illustraient son Université par leurs enseignements retentissants.

Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, le Dante, Albert le Grand, Roger Bacon, Alexandre de Hallès et d'autres encore, tous illustres par leur science et leur génie, firent retentir la chaire de Paris de leur parole ardente.

Les arts florissaient sous le règne de l'architecture

gothique qui produisait partout ses chefs-d'œuvre ; et Paris, Amiens, Beauvais, Chartres, Reims, virent s'élever les cathédrales splendides que les siècles ont conservées à notre admiration. La Sainte Chapelle, cette merveille du Moyen-Age, fut construite en l'honneur des insignes reliques de la Passion cédées à saint Louis par Baudouin, empereur de Constantinople, pour reconnaître les services rendus aux chrétiens d'Orient.

Durant le siège de Constantinople, l'empereur s'était trouvé dans une telle détresse qu'il avait sacrifié jusqu'à ses plus précieuses possessions, et confié la couronne d'épines de Notre-Seigneur aux mains des Vénitiens, moyennant une forte somme. Lorsque Baudouin offrit à saint Louis cette inestimable relique, le pieux monarque

Saint Louis reçoit la sainte couronne d'épines.

dut l'acquérir à prix d'or et l'accueillit avec les démonstrations de la plus vive ferveur. Il se rendit processionnellement avec un nombreux clergé au-devant des religieux chargés de lui remettre la sainte couronne qu'il déposa lui-même, les pieds nus et le visage inondé de douces larmes, dans l'église de Sens, en attendant la construction de la Sainte Chapelle.

Le zèle de saint Louis activait puissamment l'érection de ces monuments de la piété française, et non content d'offrir aux artistes l'encouragement de sa parole, le grand monarque se mêlait parfois au groupe des moines constructeurs, pour apporter à leur travail le concours de sa personne.

Il veillait avec un soin particulier à la solennité des cérémonies religieuses et professait une grande admiration pour la musique sacrée, réclamant jusque sur la terre étrangère, au temps des croisades, des offices chantés avec accompagnement d'instruments.

Le bon roi ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au bien-être de son peuple et s'appliquait à rendre les rivières navigables, à faire entretenir les routes du royaume.

Les connaissances si variées de saint Louis, ses nobles facultés mises au service d'un grand cœur, servaient donc, en même temps et toujours, la cause de Dieu et celle de la France : sa piété consacrait tous ses actes pour les élever au sommet d'une grandeur incomparable.

CHAPITRE XIII

Dominicains et Franciscains.

Pour éclairer d'une plus vive lumière l'époque de saint Louis, cadre si digne de notre héros, il est nécessaire de mentionner ici les deux grands ordres qui prirent simultanément naissance au XIII^e^ siècle et ravivèrent la foi chrétienne par la merveilleuse floraison des saints du moyen-âge. L'ordre des Frères Prêcheurs était fondé par saint Dominique en 1215, l'année même où la règle de saint François obtenait l'approbation du Saint-Siège pour l'institution des Frères Mineurs. Ces deux familles

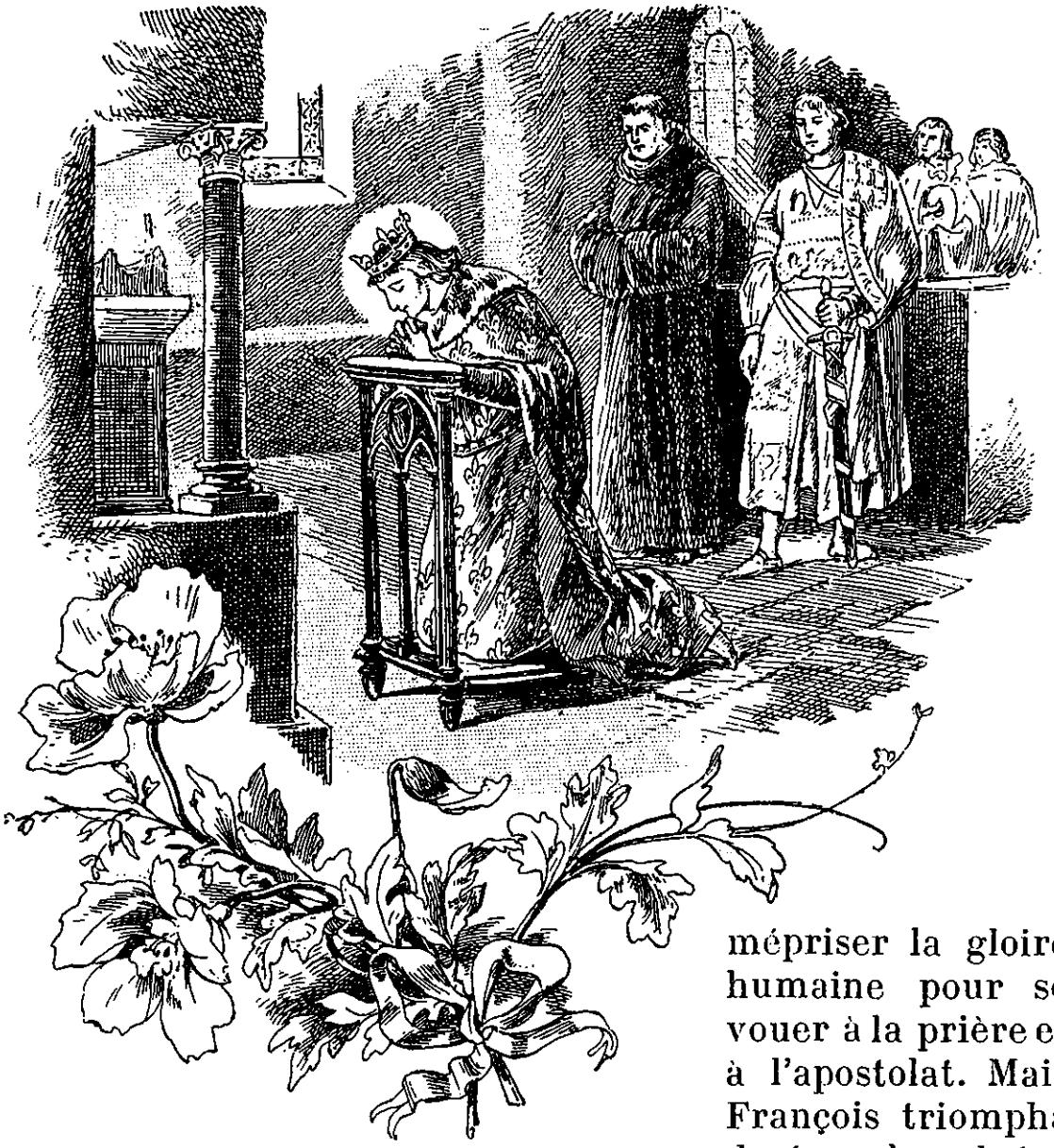
de saints furent honorées des plus grandes faveurs de Louis IX qui eût désiré, déclarait-il en souriant, faire deux parts de son cœur pour se donner également à chacune d'elle.

Né en 1170, saint Dominique, originaire de la Vieille-Castille, avait accompagné en France l'évêque d'Osuna, lors d'une négociation entre les deux royaumes. La douloureuse hérésie qui déchirait le Languedoc émut le noble cœur du saint qui s'attacha quelques missionnaires et parcourut la province, prêchant avec un zèle infatigable les foules qui se convertissaient au seul aspect de sa sainteté et de ses vertus héroïques. Après avoir fondé son ordre à Toulouse, saint Dominique se retira en Italie, jouissant de la haute estime du pape Honorius III et uniquement occupé d'œuvres apostoliques. Il eut la consolation de voir ses fils bientôt répandus en France, en Italie et en Espagne et mourut en 1221. Il fut canonisé en 1234.

Saint Thomas d'Aquin vint bientôt grandir la gloire de cet ordre naissant dont la renommée s'est conservée, pour briller en nos jours d'un nouvel éclat. Saint Thomas descendait par sa mère des princes normands qui occupèrent le trône de Sicile; élève d'Albert le Grand dont il devait dépasser le génie, il obtenait à vingt-cinq ans une chaire de théologie à l'Université de Paris.

Saint Louis entretenait avec lui d'affectueuses relations et l'invita même un jour à sa table. Comme le saint docteur déclinait respectueusement cet honneur, n'osant se dérober à ses études, le bon roi insista si bien qu'il remporta la victoire : saint Thomas abandonna pour quelques heures sa Somme théologienne, mais il poursuivait pendant le repas l'effort de sa pensée tendue vers ce but unique, et il s'oublia jusqu'à trahir sa préoccupation secrète en s'écriant : « Voilà bien un argument décisif contre Manès. » Et Louis IX, loin d'accepter les excuses du saint, faisait transcrire sur-le-champ, pour le conserver au maître, le fruit de sa découverte.

Le Séraphin d'Assise qui comptait au nombre des illustres pénitents de son Tiers-Ordre saint Louis et sainte Elisabeth, naquit en l'année 1182. Il était fils d'un riche négociant dont l'amour paternel se transforma bientôt en haine véritable, lorsqu'il vit le jeune homme



mépriser la gloire humaine pour se vouer à la prière et à l'apostolat. Mais François triompha de tous les obstacles et, s'arrachant aux plaisirs du monde, il vécut dans un dénuement absolu et dans la pratique héroïque de toutes les vertus.

Saint François prêchait aux peuples l'amour et la pénitence, et son ineffable douceur lui gagnait tous les cœurs ; à sa voix persuasive les bêtes féroces étaient domptées, les impies convertis : l'univers retentissait du bruit de ses miracles.

Ce saint, fondateur d'un ordre admirable qui continue à travers les siècles sa belle mission, s'endormait dans le baiser du Seigneur, en l'an 1226, pour revivre en ses glorieux fils, saint Antoine de Padoue et saint Bonaventure. Il fut canonisé sous le pontificat de Grégoire IX.

Saint Louis au tombeau de saint François d'Assise.

Louis IX, qui avait sa mémoire en vénération, se rendit un jour en Italie pour prier sur son tombeau et désira s'entretenir quelques instants avec le Bienheureux Frère Gilles, une des fleurs les plus charmantes de ce parterre de saints cultivé des mains de François.

A peine leurs âmes se furent-elles saluées que nos deux héros s'oublièrent dans le silence d'une mutuelle étreinte. Et comme l'on reprochait à l'humble Frère d'avoir reçu le roi de France avec si peu d'égards, il répondit naïvement qu'à première vue leurs cœurs s'étaient compris et s'étaient plus éloquemment parlé dans ce silence qu'en de longs et savants discours.

CHAPITRE XIV

Dernière croisade.

Saint Louis, malgré les sollicitudes de son gouvernement et la faiblesse de sa santé ébranlée, ne perdait point de vue la grande cause d'Orient et tous les mouvements de son cœur se tournaient vers cette Palestine qu'il désirait si ardemment arracher au joug des musulmans. Les tristes nouvelles qu'il en reçut le décidèrent à réaliser son dessein d'une seconde croisade et, de concert avec Alphonse de Poitiers, il prépara activement la nouvelle expédition qui devait être, cette fois, dirigée sur Tunis.

Le roi espérait convertir le sultan à la vraie foi et il poursuivait d'actives négociations avec le grand chef qui promettait en effet d'embrasser la religion de saint Louis, si celui-ci lui prêtait secours contre une partie de ses sujets révoltés. L'arrivée des croisés à Tunis devait donc favoriser ce souhait et décider au baptême une foule d'infidèles ; en admettant que le sultan changeât d'avis, sa capitale devenait la conquête des croisés qui projetaient d'établir une colonie dans ses Etats.

Un grand nombre de seigneurs et de chevaliers, et bien des gens du peuple gagnés par l'exemple de leurs princes se disposèrent à la croisade dont les préparatifs furent poursuivis avec ardeur pendant trois ans.

Saint Louis confia la direction du royaume à Mathieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon de Clermont, sire de Nesle, tous deux dignes de son choix par leur sagesse et

leur bon renom. Puis il songea à son testament; et désignant l'apanage de tous ses enfants, il ordonnait maintes œuvres pieuses et dotations aux monastères.

Lorsque la paix et la sécurité furent assurées à la France, les croisés, convoqués au port d'Aigues-Mortes au commencement de juillet 1270, se dirigèrent vers la terre d'Afrique.

Enrichie par son commerce, Tunis était alors une ville florissante et bien défendue ; non loin d'elle une forteresse protégeait les derniers vestiges de la célèbre Carthage. Un petit port déserté de cette même côte attira l'attention des croisés qui débarquèrent sans rencontrer aucune résistance, et se préparèrent au combat en fortifiant leurs positions.

Le lendemain des centaines de musulmans et de guerriers apparaissaient à l'horizon et les troupes du roi, impatientes d'en venir aux mains, s'élançaient d'un commun accord sur les barbares que ce choc imprévu mit bientôt en déroute. La forteresse fut enlevée en quelques instants : Carthage était conquise.

Le sultan ayant signifié à saint Louis qu'il viendrait lui réclamer le baptême à la tête de son armée, une lutte ardente allait s'engager entre chrétiens et musulmans.

Vainqueur de Carthage, le roi ne se sentait pas assez fort pour assiéger Tunis, et l'on convint d'attendre l'arrivée de Charles d'Anjou pour commencer l'attaque.

Ce délai fut fatal aux croisés décimés par le climat meurtrier de cette région, et la même maladie qui avait causé le désastre d'Egypte allait encore ruiner leur vaillante armée.

La cruelle épidémie, non contente de frapper à l'aveugle au milieu de ce camp dévasté, devait bientôt s'y choisir une auguste victime en la personne de saint Louis et anéantir, par sa mort, les dernières espérances des malheureux croisés.

CHAPITRE XV

Mort de saint Louis.

Le sacrifice suprême de sa vie, accepté au milieu de si douloureuses circonstances, laissa le pieux monarque

calme et résigné, indifférent à toute autre chose qu'à la gloire de Dieu, à laquelle il s'intéressa jusqu'à son dernier soupir.

Il choisissait en effet sur son lit de mort le religieux chargé de travailler à Tunis à la conquête des âmes, et, faisant appeler auprès de lui son fils Philippe, il lui adressait de touchantes exhortations.

Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, l'illustre malade rassembla, dans un élan de ferveur, ses forces défaillantes pour se jeter aux pieds du prêtre, et c'est à genoux qu'il se confessa et reçut pour la dernière fois le Dieu qui l'appelait au repos de la Jérusalem céleste. Revêtu d'un cilice et couché sur la cendre, saint Louis rendit le dernier soupir en murmurant ces paroles du psalmiste : « J'entrerai dans la maison du Seigneur et j'invoquerai son saint nom. »

Mort de saint Louis.

C'était le 25 août 1270, à trois heures de l'après-midi. La mort du roi répandit la consternation dans le camp et tous s'adonnèrent aux plus vifs regrets, tandis que la triste nouvelle allait plonger la France entière dans le deuil et les larmes.

Après avoir traité avantageusement avec les Sarrazins vaincus en différents combats, les croisés organisèrent les préparatifs du départ, et, au mois de mai 1271, Philippe ramenait en France les précieux restes de saint Louis qui furent solennellement inhumés à Saint-Denis, au milieu des douloureux transports du peuple. On se pressait en foule sur le passage du triste cortège pour vénérer les reliques du bon roi, déjà canonisé par ses sujets ; tous invoquaient pieusement sa protection en attendant la faveur de l'élever sur les autels. Ce culte rendu à la mémoire de saint Louis fut sanctionné authentiquement par l'Eglise en l'année 1297, aux applaudissements de l'univers catholique.

Marguerite de Provence eut la douleur de survivre longtemps à son auguste époux ; elle mourut en 1295, après avoir sanctifié sa belle existence par la pratique de solides vertus, et donné au monde un touchant exemple de piété et de dévouement conjugal.

Les guerres d'Orient se terminèrent avec le règne de saint Louis qui en fut le dernier défenseur, le héros et le martyr.

Un siècle et demi plus tard le royaume des lis gémissait sous l'oppression anglaise, lorsque Jeanne d'Arc vint le faire resplendir d'un éclat tout nouveau. Le triomphe de l'humble héroïne affirmait une fois de plus la prédilection de Dieu pour la nation au cœur d'or, à l'âme très chrétienne.

Aussi, forte de l'assistance divine, cette nation bénie retrouvera-t-elle, dans les jours d'épreuve, avec les souvenirs de son glorieux passé, la foi en ses destinées immortelles, et les grandes traditions qui la firent reine du monde et France de saint Louis.

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

Abbeville, imp. C. Paillart, éditeur des Brochures illustrées de Propagande catholique.

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B -M. Vianney
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart.,
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Le Bienh. J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires
Saint Vincent de Paul.

Envoi de Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Casselle.*

VIE DE SAINTE

Jeanne Françoise DE CHANTAL

Fondatrice et 1re Religieuse
de la VISITATION
Ste MARIE

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE

VIE

DE

Sainte Jeanne-Françoise de CHANTAL

S^te CHANTAL A 15 ANS

La Providence qui à côté du mal place miséricordieusement le remède, donna, dans un siècle infecté par l'hérésie, un admirable modèle de foi en sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Au milieu des séductions du dehors et de terribles tentations au dedans, Jeanne conserva intact ce précieux dépôt de la foi que lui avaient transmis ses ancêtres Ame élevée et énergique, elle sut, puisant sa force dans une invincible confiance en Dieu, maintenir constamment sa vie au niveau de ses convictions. Là est le secret de sa sainteté.

Elle naquit à Dijon le 23 janvier 1572. Son père, Bénigne Frémyot, président du Parlement de cette

Le Président Frémyot et Henri IV.

ville, chrétien fidèle, et par là même, magistrat intègre, jouissait de l'estime générale et de la confiance du roi, auquel il ne craignit pas de dire un jour avec une chrétienne franchise qui plut fort au grand monarque : « Sire, si Votre Majesté n'eût crié : Vive l'Eglise romaine, je n'aurais jamais crié : Vive le roi Henri IV. » Tel fut le père auquel l'éducation de Jeanne fut entièrement confiée, car dès l'âge de dix-huit mois elle perdit sa mère. Le Président prit soin de faire instruire sa fille en tout ce qui, selon les usages du temps, était convenable à une demoiselle de sa condition. La souplesse et la vivacité de son esprit lui faisaient retenir avec facilité ce qui lui était enseigné. Jeanne devint donc habile, disent les vieux mémoires, « à lire, écrire, danser, sonner des instruments, chanter en musique, faire des ouvrages, etc. »

Mais surtout, la foi jetait dans son âme de profondes racines. Tout enfant, elle n'eût pas souffert qu'un hérétique la caressât. Un jour, entendant l'un d'eux nier la présence réelle de Notre Seigneur au Saint-Sacrement, l'enfant, âgée alors d'environ cinq ans, s'échappant des bras de sa gouvernante, courut à lui, disant : « Monseigneur, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement, parce qu'il l'a dit ; quand vous ne croyez pas ce qu'il dit, vous le faites menteur. » Ce seigneur, extrêmement surpris, essaya de raisonner avec elle ; mais l'aimable petite lui faisant toujours les réponses les plus judicieuses, il finit par lui offrir des dragées. Elle, ne voulant pas seulement les toucher, les reçut dans son tablier et courut les jeter au feu en disant : « Voyez-vous, Monseigneur, voilà comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre Seigneur a dit. » Plus tard, vivement sollicitée d'accepter une brillante alliance, on l'entendra répondre : « qu'elle élirait plutôt une prison perpétuelle que le logis d'un huguenot pour son séjour, et plutôt mille morts l'une après l'autre que de se voir liée par le mariage à un ennemi de l'Eglise. » Le jeune gentilhomme s'était présenté pourtant enveloppé des

dehors d'un bon catholique ; mais lorsqu'il se vit découvert il leva le masque et se montra tel que Jeanne, éclairée de la lumière divine, l'avait d'abord jugé. Elle avait vingt ans lorsque le Président Frémyot accorda sa main au baron de Chantal, digne en tous points du trésor que le Ciel lui confiait. Dijon vit s'éloigner avec regret celle qui déjà était

surnommée « la Dame parfaite, » quand elle suivit le baron au château de Bourbilly.

La fidélité aux devoirs d'état est le premier fruit d'une vertu éclairée. Madame de Chantal commença par établir dans sa maison l'ordre le plus parfait. Levée de grand matin, elle s'assurait que les serviteurs fussent chacun à leur devoir, et était envers eux si ferme et si bonne que, respectée et

Sainte Jeanne-Françoise jette au feu les dragées de l'hérétique (p 2).

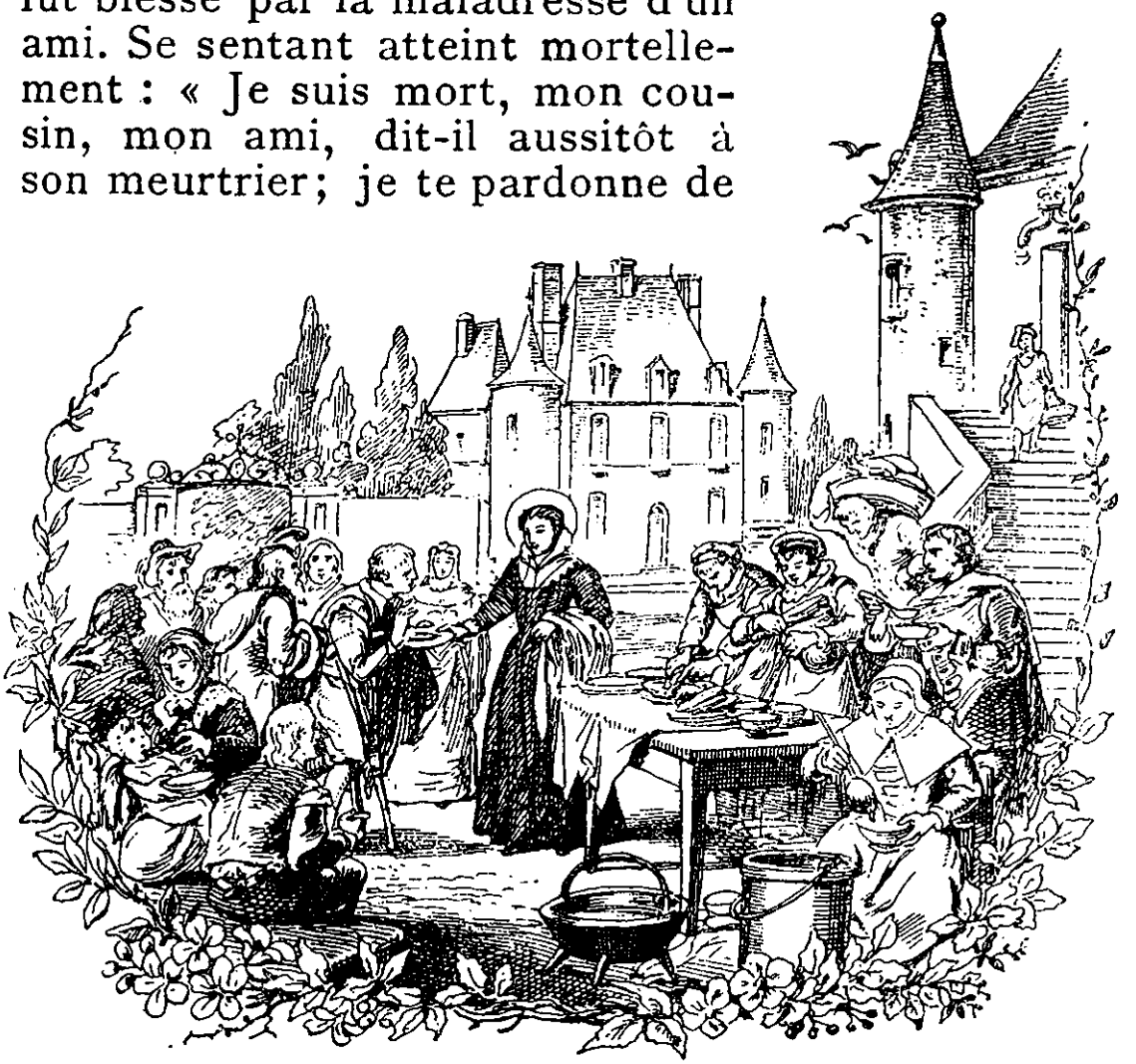
aimée de tous, elle n'eut presque jamais à en congédier aucun. Par ses soins, la Messe était dite régulièrement chaque jour dans la chapelle du château, elle y assistait avec presque toute sa maison ; mais le dimanche, pour l'édification générale, elle tenait à se rendre à la paroisse. Mère des pauvres, elle les voyait venir à elle de six et sept lieues à la ronde. Dans la distribution des aumônes faite régulièrement chaque jour, il arrivait parfois que quelques-uns s'étant retirés avec leur part, rentraient par une autre porte pour se présenter de nouveau. La clairvoyante baronne n'eut jamais le courage de leur en donner la confusion ; elle réitérait son offrande, disant en elle-même : « Mon Dieu, à tous moments je mendie à la porte de votre miséricorde, voudrais-je à la seconde ou troisième fois être rechassée ? Mille et mille fois, vous souffrez bénignement mon importunité, n'endurerai-je pas celle de votre créature ? » Dieu bénissait visiblement ses charités et, dans un temps de famine, ayant eu l'inspiration de les continuer en se confiant en Lui, le seul tonneau de farine et le peu de seigle qui lui restaient, miraculeusement multipliés, ne diminuèrent pas durant six mois.

Cette sérieuse chrétienne était d'une société charmante ; le château de Bourbilly devint bientôt le rendez-vous de la noblesse de la province, qui pouvait s'y livrer joyeusement à tous les agréables et honnêtes passe-temps. Mais lorsque le service du roi obligeait le baron de s'absenter, il n'était plus question de jeux, de chasses, de promenades. Affable envers ceux qui lui rendaient visite, Madame de Chantal savait en même temps s'enfermer dans la plus sage réserve et, lui reprochait-on l'excessive simplicité qu'elle apportait alors à sa toilette : « Ne me parlez pas de cela, répondait-elle, les yeux auxquels je dois plaire sont à cent lieues d'ici. »

Jamais le plus léger nuage n'avait projeté son ombre sur l'union du baron et de sa sainte épouse, et quatre enfants complétaient la joie pure de ce foyer. Mais n'est-ce pas dans la souffrance que

s'épure la vertu et se consomme la sainteté ? A la suite de son divin Maître, Madame de Chantal devait gravir un long et rude calvaire, ce fut dans ses plus chères affections qu'elle fut d'abord frappée.

Dans une partie de chasse, le baron de Chantal fut blessé par la maladresse d'un ami. Se sentant atteint mortellement : « Je suis mort, mon cousin, mon ami, dit-il aussitôt à son meurtrier; je te pardonne de



tout mon cœur, tu as fait ce mauvais coup par imprudence. » Après ce pardon si généreux et si tranquille, ce vrai chrétien envoya quatre de ses serviteurs à la recherche d'un prêtre, un cinquième vers Madame de Chantal. « Mais, hélas ! dit-il, ne lui faites pas savoir que je suis blessé à mort. » La pauvre baronne accourant vers celui qui lui était plus cher que tout au monde, il l'accueillit par ces paroles : « Mon amie, l'arrêt du Ciel est juste, il le faut aimer, il faut mourir ! » — « Non, non,

Sainte Chantal distribue des aumônes dans la cour du château de Bourbilly (page 4).

répondit-elle avec ardeur, il faut chercher guérison ! » « Seigneur, l'entendait-on dire, prenez tout ce que j'ai au monde, parents, biens et enfants ; mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné ! » Saint François de Sales ne lui avait pas appris encore : *qu'il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais qu'il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira.* D'ailleurs, ce cri arraché à son immense douleur n'était pas un défaut de soumission à la Volonté divine, et lorsque cette Volonté se présenta à elle dans toute sa rigueur, elle l'embrassa généreusement ; mais ce cœur brisé se ferma dès lors à toute consolation humaine ; le vide qui venait d'y être creusé ne pouvait être comblé que par le seul amour de Dieu ; avec le fer et le feu, Jeanne y apposa comme un cachet sacré l'adorable nom de Jésus, fit vœu de chasteté, et montra dans sa conduite que désormais toutes ses affections étaient au Ciel.

Elle avait vingt-huit ans, quatre petits enfants réclamaient ses soins et sa tendresse. Intelligente des grands devoirs imposés à la mère chrétienne, Madame de Chantal voyait en eux un précieux dépôt confié par Dieu et savait qu'elle devait surtout les élever pour le Ciel ; aussi se montra-t-elle jalouse de conserver et de développer dans leurs âmes la grâce du saint Baptême, sans négliger de leur faire donner l'instruction requise à leur rang.

Cependant, Dieu qui avait de grands desseins sur elle, commençait à l'y disposer en lui donnant de vifs désirs d'une vie plus parfaite et en lui faisant entrevoir ces desseins dans plusieurs visions. Un jour que, se promenant aux champs, elle priait avec ardeur, demandant à Dieu un guide pour la conduire vers cette perfection à laquelle elle aspirait, un prélat, d'un aspect à la fois majestueux et doux, se présenta tout à coup à ses regards, tandis qu'une voix céleste lui faisait entendre ces paroles : « Voilà le guide bien-aimé de Dieu et des hommes entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience. » La vision disparut, mais le souvenir en demeura profondément gravé dans son âme.

Une autre fois, ravie en Dieu, elle s'entendit dire intérieurement : « Comme mon Fils Jésus a été obéissant, ainsi je vous destine à être obéissante. » Quelque temps après, c'était la vue de grandes épreuves qu'elle aurait à souffrir qui lui était vivement représentée. Un jour enfin, Dieu, lui montrant une troupe innombrable de vierges et de veuves qui

venait à elle, lui dit : « Mon vrai serviteur et vous, aurez cette génération ; ce me sera une troupe élue, mais je veux qu'elle soit sainte. » Jeanne ne pouvait comprendre le sens de ces paroles, elle sentait seulement qu'elle devait plus que jamais vivre pour Dieu seul, et attendre dans la prière, la fidélité et la paix, l'entière manifestation de sa divine volonté.

Continuant à s'adonner aux solides vertus, elle sut triompher de toutes les révoltes de son cœur en accordant au meurtrier de son mari le plus généreux pardon ; elle tint même sur les fonts du baptême un de ses enfants ; mais ce furent surtout son humilité

Sainte Chantal près du baron blessé à mort (page 5).

et sa patience qui brillèrent en ce temps du plus vif éclat. Son beau-père, homme sévère et chagrin, âgé de près de soixante-quinze ans, lui signifia qu'elle vînt demeurer auprès de lui; qu'autrement, il se remarierait et déshériterait ses enfants. La vertueuse veuve, voyant dans ce désir du vieillard une manifestation de la volonté de Dieu, quitta Bourbilly, si plein pour elle de chers souvenirs, pour s'établir au château de Monthelon. La conduite de la maison était remise aux mains d'une servante qui avait pris sur l'esprit de son maître un tel ascendant que rien ne se faisait sans son ordre. Craignant que la présence de Madame de Chantal ne diminuât son autorité, elle prit à tâche d'indisposer le faible vieillard contre sa belle-fille, et celle-ci se vit réduite à une telle dépendance qu'elle n'eût osé « faire donner un verre de vin à un messager » sans l'ordonnance de cette femme qui en venait même parfois aux reproches et aux injures. Les enfants de la servante allaient de pair avec ceux de la baronne; elle, se vengeant à la façon des saints, leur apprenait à lire et parfois les habillait et peignait de ses propres mains. Il lui était dur pourtant de voir dissiper le bien de la maison; mais ses efforts pour y porter remède ayant été vains, elle comprit qu'elle n'avait plus qu'à se renfermer dans un humble support du prochain, et ne se réserva que le seul droit de servir les pauvres, ce qu'elle fit avec une inépuisable charité. Elle visitait les malades, nettoyait et pansait les plaies les plus repoussantes, assistait les mourants. Si parfois quelqu'un mourait en son absence, personne n'eût osé l'ensevelir; c'était, disait-on, « le droit de Madame la sainte baronne. »

Cependant l'ennemi de tout bien, jaloux de celui que faisait cette femme admirable, lui livrait en son âme, par toutes sortes de tentations, les plus rudes assauts. Sentant de plus en plus le besoin d'un directeur, et ne sachant comment rencontrer celui qui lui avait été montré, elle crut trouver du secours près d'un bon religieux auquel on lui conseilla de s'adresser. N'étant pas destiné par le Ciel à la con-

duite de cette grande âme, il ne la comprit pas et augmenta ses angoisses, mais l'heure des miséricordes allait enfin sonner.

L'an 1604, Messieurs les échevins de Dijon supplièrent l'évêque de Genève de leur faire l'honneur de prêcher le carême en leur ville. Le Président Frémyot engagea sa fille à venir passer chez lui le temps de la station, afin

de ne perdre aucune des prédications du saint prélat. Dès qu'elle le vit en chaire, avec quelle profonde émotion ne reconnut-elle pas tous les traits du guide qui lui avait été montré dans les champs de Bourbilly! De son côté, l'évêque de Genève, frappé de voir parmi l'assistance celle qu'une vision lui avait fait connaître quelque temps auparavant, s'adressa, par une agréable rencontre, à Mgr l'Archevêque de Bourges, propre frère de

S[t] François de Sales est montré à S[te] Chantal dans la vision (p. 6).

Madame de Chantal, pour savoir qui elle était. Saint François de Sales se trouvant souvent à la table de ce prélat, ainsi qu'à celle du Président Frémyot, il fut facile au saint et à la sainte de se rencontrer ; mais ce ne fut qu'au pèlerinage de Saint-Claude que Madame de Chantal put ouvrir entièrement son cœur à son nouveau guide. Elle lui confia ses ardents désirs de perfection en même temps que ses perplexités, ses épreuves et les tentations par lesquelles le démon s'efforçait d'ébranler son courage et sa foi. La consolation et la lumière lui furent données abondantes. La paix qui fut le fruit de cet entretien lui communiqua l'intelligence d'une vision dans laquelle il lui avait été dit « qu'elle n'entrerait dans le sacré repos des enfants de Dieu que par la porte de Saint-Claude. »

Un des premiers enseignements de son saint directeur fut que la vraie dévotion, qui est une chose si aimable, ne se rend jamais incommode à personne ; aussi les domestiques de la baronne disaient-ils bientôt entre eux : « Le premier conducteur de Madame ne la faisait prier que trois fois et nous en étions tous ennuyés ; Mgr de Genève la fait prier à toutes les heures du jour et cela n'incommode personne. »

Pour répondre à son désir, saint François de Sales lui traça le règlement de sa journée ; mais il ajouta à la fin ces paroles qui nous révèlent en même temps, et l'exacte obéissance de la disciple, et la sage modération du maître : « Je vous laisse la liberté d'esprit, et veux que s'il vous advient quelque occasion juste et charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espèce d'obéissance, et que ce manquement soit suppléé par l'amour. » Ce divin amour devenait de plus en plus la vie de notre sainte qui, sentant croître chaque jour sa soif de perfection, disait à son guide : « Mon Père, ne m'arracherez-vous pas au monde et à moi-même ? » — « Oui, lui fut-il répondu, un jour vous quitterez toutes choses ; vous viendrez à moi, et je vous mettrai dans un total dépouillement de tout pour Dieu. » Ces paroles redoublaient l'ardeur de

ses désirs ; mais saint François de Sales, voyant à la lumière du Ciel que le moment de Dieu n'était pas venu, s'appliquait à mortifier cette ardeur même par des réponses telles que celle-ci : « Il y a quelques années, Dieu m'a communiqué quelque chose pour une manière de vie, mais je ne vous le veux dire avant un an ; » et il lui enseignait à offrir au Seigneur son cœur « vide de toutes autres affections que celles de son pur amour et du désir d'obéir. »

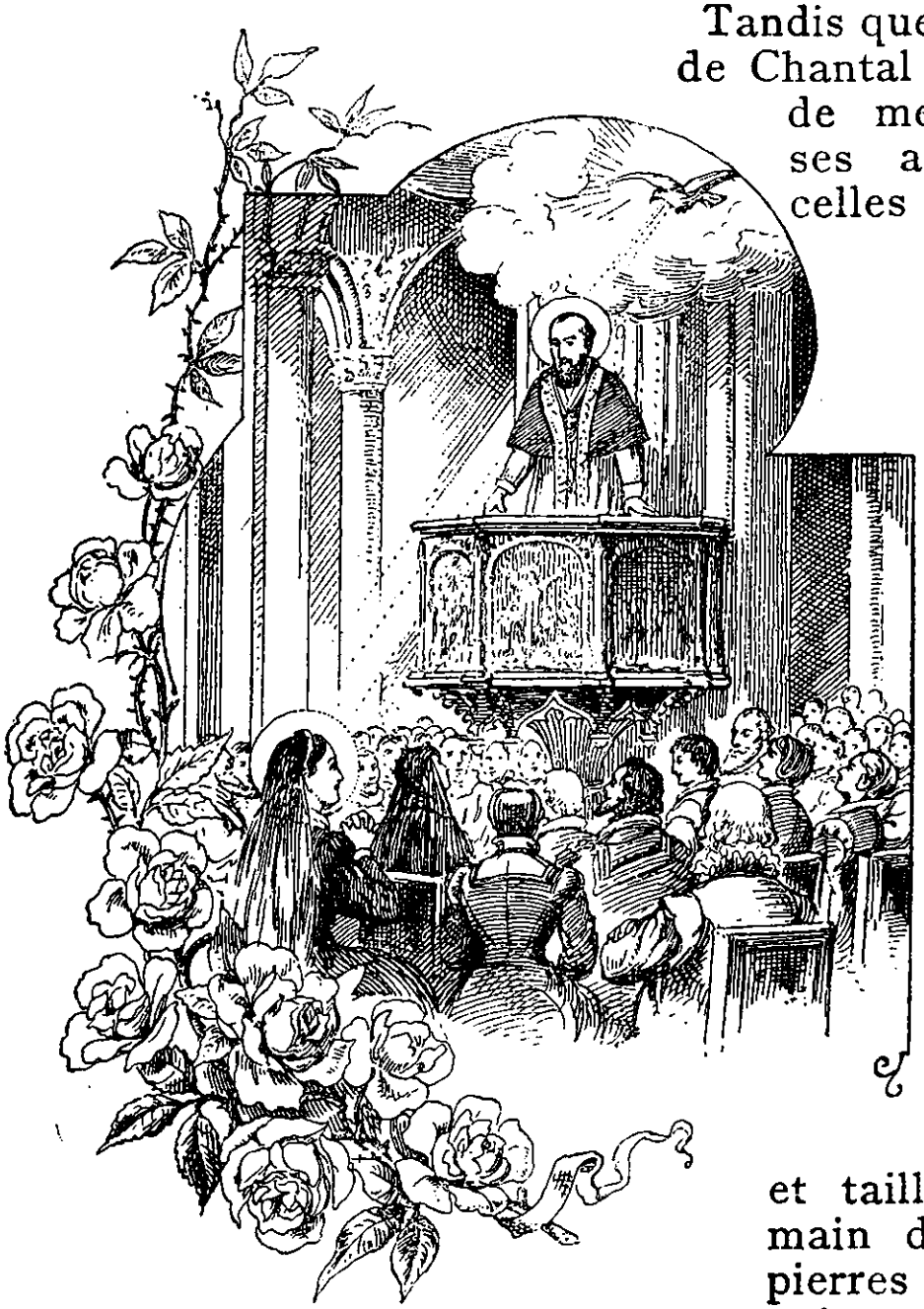
Enfin, un matin après sa messe, le saint évêque la fait appeler, il semblait abîmé en Dieu : « Hé bien ! ma fille, lui dit-il, je suis résolu à ce que je veux faire de vous. » — « Et moi, Monseigneur et mon Père, répondit-elle, je suis résolue à obéir. » Elle se mit à genoux, pour y recevoir dans l'attitude de la soumission et du respect la manifestation de la volonté divine par la voix de l'obéissance ; le saint, demeurant debout, continua : « Il faut entrer à Sainte-Claire. » — « Mon Père, je suis toute prête. » — « Non, vous n'êtes pas assez forte, il faut être sœur de l'hôpital de Beaune. » — « Tout ce qu'il

Sainte Chantal soignant avec les siens, les enfants de la servante (page 8).

vous plaira. » — « Ce n'est pas encore ce que je veux, il faut être carmélite. » — « Je suis prête à obéir. » Ayant ainsi éprouvé la soumission de cette âme qui n'avait plus d'autre volonté que celle de Dieu, saint François de Sales lui découvrit les vues que Notre-Seigneur lui donnait pour l'établissement d'un nouvel institut : « A cette proposition, raconte Madame de Chantal, je sentis soudain une grande correspondance intérieure, avec une douce satisfaction et lumière qui m'assuraient que cela était la volonté de Dieu, ce que je n'avais point senti aux autres propositions, quoique toute mon âme y fût entièrement soumise. »

Ce dessein toutefois semblait devoir être ajourné longtemps encore par des difficultés si grandes, qu'au dire de saint François de Sales, « quand il les voulait démêler, il n'y voyait goutte. » Mais ce qui est impossible aux hommes, dit Notre-Seigneur, est possible à Dieu ; cette œuvre devait être la sienne, Lui-même renversa tous les obstacles. La jeunesse des enfants de la baronne, l'âge et la tendresse de son père étaient les principaux : des circonstances toutes providentielles amenèrent un projet d'alliance entre le baron de Thorens, frère de saint François de Sales, et la fille aînée de Madame de Chantal, et celle-ci, témoignant un jour au président Frémyot son regret d'élever ses filles dans une maison comme celle de Monthelon, il lui dit « que cela ne devait pas la mettre en peine, son aînée aussitôt son mariage devant être confiée à sa belle-mère, Madame de Boisy, et les deux plus jeunes étant d'âge à être mises chez les Ursulines ; quant au baron votre fils, ajouta-t-il, je m'en suis chargé. » A ces paroles que le Ciel seul avait pu dicter : « Monsieur, mon très bon père, se hâta de répondre Madame de Chantal, ne trouvez pas mauvais si je vous dis que je me vois libre alors pour suivre la divine vocation de Dieu, qui m'appelle il y a longtemps à me retirer du monde, et à me consacrer entièrement au divin service. » Grands furent l'étonnement et la douleur du vénérable vieillard. Sainte Chantal dit

elle-même que cette douleur de son père lui fut un martyre. Peu à peu pourtant il se calma; les prières de la baronne, les paroles pleines de sagesse de saint François de Sales triomphèrent du père et obtinrent le consentement du chrétien.



Tandis que Madame de Chantal achevait de mettre dans ses affaires et celles de ses enfants, l'ordre le plus parfait, que le saint évêque bénissait dans la chapelle du château de Monthelon l'union de son frère avec la jeune Marie-Aimée, Dieu préparait et taillait de sa main divine, les pierres vivantes qui, avec notre sainte, devaient servir de fondement au nouvel édifice. Au milieu d'un bal dont elle était la reine, Mademoiselle Marie-Jacqueline Favre, fille d'un président au Parlement de Savoie, est éclairée soudain de la lumière d'En Haut : « Pauvre Favre,

Sainte Chantal reconnaît en chaire le guide que Dieu lui avait montré (page 9).

se dit-elle intérieurement, quel fruit recueilleras-tu de ces pas mesurés ? L'on dira : cette fille a bien dansé. Voilà ta récompense. » Elle comprend que des jouissances si petites sont indignes de notre âme que Dieu a faite si grande ; la pensée de la mort, du jugement la saisit, et, confuse de s'être laissé tromper par la vanité, elle est résolue à consacrer à Dieu seul l'ardeur que jusqu'alors elle a dépensée pour le plaisir. Par des voies bien différentes, l'humiliation et la douleur, Notre-Seigneur s'attachait dans le même temps Mademoiselle Jeanne-Charlotte de Bréchard, d'une grande famille de Bourgogne, marraine de la dernière fille de Madame de Chantal. Et saint François de Sales, traversant l'infidèle Genève, y rencontra dans une auberge dont elle était servante, une âme d'une innocence et d'une beauté ravissantes, Anne-Jacqueline Coste ; elle sera la première tourière de l'Institut.

L'heure de la consommation du sacrifice approchait, mais il fallait que de nouvelles souffrances y préparassent Madame de Chantal. Charlotte, la dernière de ses filles, enfant que la nature et la grâce semblaient s'être plu à combler de leurs dons, mourut en quelques jours, et, dans le même temps, saint François de Sales fermait les yeux à sa respectable mère, Madame de Boisy, qu'une attaque de paralysie enleva presque subitement. C'était sur sa sollicitude que sainte Chantal avait compté pour former à ses nouveaux devoirs la jeune baronne de Thorens. Ce dernier évènement semblait un obstacle à ses projets, il les favorisa au contraire : tous comprirent qu'il était raisonnable qu'elle ne laissât pas sa fille partir seule pour la Savoie ; Annecy, déjà séjour à cette époque des évêques de Genève, serait le lieu de sa retraite ; de là, elle pourrait facilement aider de ses conseils « sa chère petite baronne. »

Le départ fut fixé au premier dimanche du carême 1610. Dès le matin de ce jour, une multitude immense envahit la cour du château de Monthelon ; les pauvres, les habitants du village se pressaient

en foule ; tous, manifestant leurs regrets et leur douleur, voulaient voir une dernière fois celle qu'ils appelaient : « Notre bonne Dame. » Plus émouvante encore était la scène qui se passait à l'intérieur du château : à genoux, aux pieds de son beau-père, pour lequel elle avait toujours été la fille la plus tendre et la plus dévouée, Madame de Chantal lui demandait pardon des peines qu'elle pouvait lui avoir involontairement causées, et lui, appréciant son trésor au moment où il allait le perdre, l'embrassait dans une longue étreinte et ne pouvait se résoudre à s'en séparer. S'étant enfin doucement dégagée de ses bras, la baronne s'éloigne promptement et apparaît sur le perron, où la foule qui l'attend l'accueille avec ses larmes et ses sanglots. Compatissante et bonne pour chacun, elle traverse lentement

Sainte Chantal reçoit des lèvres de saint François de Sales la manifestation de la volonté de Dieu (page 11).

ces rangs pressés, caressant les pauvres, embrassant leurs enfants, se recommandant à leurs prières ; et lorsque, comblée des bénédictions de tous, elle monte en carrosse, ils suivent de loin longtemps encore, faisant ainsi à leur bienfaitrice le plus touchant des cortèges.

A Dijon, où elle s'arrêta d'abord, ce furent de nouveaux déchirements ; la tendresse de son père, de son frère, Mgr André Frémyot, des autres membres de la famille, des serviteurs, réunis pour les adieux, lui livrent de cruels assauts. Celse-Bénigne, son fils, se montre inconsolable ; désespéré de ne pouvoir fléchir son héroïque mère, il finit par se jeter à terre en travers de la porte : « Hé bien ! ma mère, s'écrie-t-il, si je suis assez malheureux pour ne pouvoir vous retenir, du moins sera-t-il dit que vous aurez foulé votre enfant aux pieds ! » Cette action, ce cri de douleur traversent comme un glaive le cœur de la baronne, et dans ce cœur si brisé déjà, les deux plus grandes forces qui soient au monde, l'amour divin et l'amour maternel se livrent un violent combat. L'issue n'en était pas douteuse, mais elle était noyée dans ses larmes : « Madame, lui dit alors un vertueux ecclésiastique qui assistait à cette scène, eh quoi ! les pleurs d'un jeune homme pourraient-elles vous ébranler ? » — « Nullement, se hâta de répondre la sainte, mais que voulez-vous ? Je suis mère ! » et elle passa sur le corps de son fils...

Elle arriva à Annecy le dimanche des Rameaux ; saint François de Sales, bon nombre de dames et de seigneurs vinrent à sa rencontre. Le président Favre avait réclamé la faveur de la recevoir ; elle descendit en effet chez lui, et la vue de notre sainte fut un trait de lumière pour Mademoiselle Marie-Jacqueline. Décidée, nous l'avons vu, à se donner à Dieu, mais ignorant dans quel Institut la Providence avait fixé sa place, elle comprit alors qu'elle était appelée à devenir la fille et la sœur de Madame de Chantal.

Cependant en abandonnant le monde, celle-ci n'abandonnait pas ses enfants. Infiniment bonne

et souverainement sage, la volonté de Dieu ne se contredit pas elle-même ; les devoirs qu'elle impose, les sacrifices qu'elle demande peuvent toujours se concilier. Madame de Chantal passa plusieurs semaines au château de Thorens, pour installer en son ménage et pourvoir de serviteurs fidèles la jeune Marie-Aimée. Elle garda près d'elle, pour achever son éducation, Françoise, sa seconde fille, qui plus tard deviendra baronne de Toulongeon. Pour Celse-Bénigne, le président Frémyot s'en était chargé. Sa mère, pourtant, lui continuera de loin sa maternelle sollicitude, et procurera son alliance avec Mademoiselle de Coulanges (1).

Les liens qui retenaient Madame de Chantal, sont ainsi brisés ou détachés par la grâce de Celui qui fait tout avec force et douceur ; elle n'a plus qu'à se livrer tout entière à cette vie parfaite, à ce

(1) Marie de Rabutin Chantal, plus connue sous le nom de Madame de Sévigné, naîtra de cette union.

Saint François de Sales bénit l'union du baron de Thorens et de Marie-Aimée (page 13).

complet sacrifice du cloître, objet de ses longues recherches et de ses ardents désirs.

De toute éternité le jour de la Sainte-Trinité avait été choisi par Dieu pour donner commencement à l'Institut de la Visitation. En l'année 1610 cette fête concourait avec celle de saint Claude, 6 juin ; une seconde fois, la vision de sainte Chantal trouvait son accomplissement : elle entrait dans le sacré repos des enfants de Dieu par la porte de Saint-Claude. A la tombée de ce jour, elle se rendit avec ses deux compagnes, Marie-Jacqueline Favre et Jeanne-Charlotte de Bréchard, chez le saint Fondateur pour recevoir de sa main un premier essai des constitutions de l'Institut ; en les lui remettant : « Suivez ce chemin, ma très chère fille, lui dit-il, et faites-le suivre à celles que le Ciel a destinées à ce bonheur. » Ensuite il les bénit toutes trois « au nom du Père tout-puissant qui les attirait, du Fils, l'éternelle sagesse qui les dirigeait, et du Saint-Esprit qui les animait de ses amoureuses flammes. »

Là où l'hérésie n'avait pas fait pénétrer son venin, la foi était vive encore ; on appréciait le bonheur de ceux qui appartenaient à Dieu seul. Aussi lorsque nos dames sortirent, accompagnées du baron de Thorens et des deux autres frères de saint François de Sales, une foule compacte les attendait, et c'est au milieu des témoignages de respect de tous, qu'elles firent le court trajet qui sépare l'évêché de la petite maison dite de *la Galerie* où elles allaient s'enfermer pour commencer leur noviciat. Dès qu'elles y arrivèrent : « Voici, s'écria sainte Chantal, le lieu de nos délices et de notre repos ! » Toutes à l'action de grâces, elles récitèrent par trois fois le *Gloria Patri*, puis s'embrassèrent cordialement, les Sœurs Favre et de Bréchard et la bonne Anne-Jacqueline promettant filiale obéissance à celle que désormais nous nommerons la Mère de Chantal.

Dans la nuit, une terrible tentation assaillit la sainte Fondatrice : l'entreprise où elle s'engageait n'était-elle pas téméraire ? Ayant laissé tous ses

biens à ses enfants, où prendrait-elle de quoi subvenir aux besoins de sa nouvelle famille ? La faim n'est-elle pas un monstre qu'on ne peut dompter sans argent ou sans miracle ? Poursuivre, n'était-ce pas tenter Dieu ? Mille autres sujets d'inquiétude lui étaient vivement représentés. La lutte dura

deux heures : environnée de ténèbres, entourée d'ennemis, elle se réfugia dans le fort assuré de sa foi, et remportant une complète victoire, une paix plus abondante, une confiance plus entière furent le fruit de ce combat, après lequel Notre-Seigneur lui donna de grandes lumières, l'assurant qu'Il prendrait un soin admirable de la Congrégation si l'on se reposait pleinement avec une confiance d'amour en

Sainte Chantal et ses deux premières filles reçoivent leurs Constitutions de la main du saint Fondateur (page 18).

sa bonté paternelle. Cinq heures ayant sonné, elle se leva et alla éveiller ses filles « que le changement de lit n'avait pas empêchées de dormir. » C'est avec une joie inexprimable que les servantes de Jésus-Christ revêtirent l'habit du noviciat, et allèrent ainsi au chœur pour y faire l'oraison « se présentant comme des épouses parées au gré de leur Epoux. » Cet habit n'était pas celui que l'on porte aujourd'hui, mais seulement un vêtement « commun, rabaissé à l'extrémité de l'humilité chrétienne ; » se composant d'une robe noire toute simple et d'une coiffe de taffetas, dont l'aspect fit sourire saint François de Sales. « Vraiment, disait-il ensuite à ses frères, nos dames n'ont pas pris une coiffure à leur avantage. »

La petite Communauté ne tarda pas à s'accroître ; Claude-Françoise Roget fut reçue six semaines après l'établissement. Ame tout innocente, elle mourut la première allant, selon la gracieuse pensée de saint François de Sales, voir au ciel ce que Dieu y réserve aux Filles de la Visitation. Péronne-Marie de Chatel arriva peu après ; un instant séduite par le monde dont elle était très recherchée, son âme ardente sentit bientôt le vide de ces vains plaisirs, et, au retour des fêtes bruyantes où elle avait cherché le bonheur, on l'entendait s'écrier, en versant d'abondantes larmes : « Péronne-Marie, tu n'auras jamais de paix que dans un cloître ! » Cette paix, elle vint la demander à la Visitation naissante dont elle fut une des plus fermes colonnes ; sa fidélité, son généreux amour l'élevèrent en peu de temps à une très haute contemplation.

Les Sœurs Marie-Adrienne Fichet, Marie-Aimée de Blonay et plusieurs autres vinrent bientôt, elles aussi, se mettre sous la conduite de la Mère de Chantal, conduite si bien faite pour former les âmes, selon la parole de saint François de Sales, « *à une dévotion non féminine, tendre et molle, mais puissante, courageuse, relevée et universelle.* » Les entretiens du saint Fondateur, pendant lesquels chacune proposait avec simplicité ses

doutes ou ses difficultés, alimentaient encore la ferveur qui était grande, et les Sœurs portaient joyeusement, avec le joug aimable de leur sainte Règle, les rigueurs d'une extrême pauvreté.

L'année du noviciat étant expirée, saint François de Sales reçut les vœux de ses trois premières filles ; lui-même avait indiqué la forme définitive de l'habit, et taillé de sa main, en la façon qui lui parut la

plus simple et la plus religieuse, un voile posé sur la tête de la Sœur de Bréchard.

En fondant la Visitation, il se proposait deux buts principaux qui répondaient à deux besoins de son époque : ouvrir un asile de perfection aux âmes généreuses auxquelles le défaut de forces corporelles fermait l'entrée des Ordres alors existant, tous très austères ; et donner aux pauvres des mères et des servantes. Le premier de ces buts,

Les trois premières Mères dans le costume de leur noviciat (page 20).

saint François de Sales devait l'atteindre ; la réalisation du second était réservée par la Providence à saint Vincent de Paul.

Pendant plusieurs années, sainte Chantal et ses compagnes sortirent pour visiter les membres souffrants de Jésus-Christ, et pratiquer envers eux une charité qui parfois alla jusqu'à l'héroïsme ; mais lorsqu'une première fondation de l'Institut eut été faite à Lyon, l'archevêque, Mgr Denis de Marquemont, demanda avec instance que la clôture absolue y fût établie ; dans son humilité, saint François de Sales s'inclina, non sans regret, devant les raisons de l'archevêque. Désormais la Visitation sera donc uniquement adonnée à la vie intérieure. Le monde, qui sait admirer l'héroïque dévouement de la Sœur de Charité, ne comprend guère ces Ordres qu'abritent d'impénétrables grilles, et pourtant, ils sont à la société ce qu'est le paratonnerre à l'édifice qu'il préserve des ravages de la foudre. Combien de fois les foudres de la divine justice prêtes à éclater sur la terre coupable, ont-elles été détournées par les prières et les secrètes immolations de ces âmes dont la « vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. »

Le premier but poursuivi par le saint évêque de Genève sera du moins entièrement réalisé, et le cœur du débonnaire prélat saura encore par là pourvoir au soulagement, à la consolation du prochain. N'avait-il pas dit : « Je suis le partisan des infirmes ? » La Visitation s'ouvrira donc également « aux fortes et aux faibles, aux vierges et aux veuves, » sans aucune limite d'âge. En considération des faibles, la règle ne prescrira que peu d'austérités ; néanmoins, pour laisser à la ferveur toute son expansion, le saint Fondateur approuve que les supérieures en permettent davantage à celles qui en auraient les forces et l'attrait. A toutes il demande « *une pauvreté dépouillée de toutes choses, une obéissance établie en une parfaite abnégation de sa propre volonté ;* » une mortification qui doit *continuellement crucifier les sens, à l'imitation de Jésus-Christ pour l'amour du Père Céleste ;*

surtout, une *profonde* humilité, et toutes également deviendront : « *Hosties et victimes d'un sacrifice perpétuel.* » Enfin, un mot lumineux de saint François de Sales résume sa pensée sur son Institut : « *L'Ordre de la Visitation a été établi*, dit-il, *pour rendre un continuel hommage au Cœur de Jésus dans sa vie cachée et anéantie.* »

Le Cœur de Jésus! voilà bien le trésor de la Visitation, et, selon toute apparence, le dessein éternel de sa création. Le saint Fondateur ne paraît-il pas y avoir été initié lorsqu'il lui donne pour armes un Cœur percé de flèches, entouré d'épines et surmonté d'une croix ; lorsqu'il dit que « *sa petite Congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie ;* » et encore : « *Si les Sœurs de la Visitation sont bien humbles et fidèles à Dieu, elles auront le Cœur de Jésus, leur Epoux crucifié, pour demeure en ce monde et son palais céleste pour la vie éternelle.* » On pourrait multiplier les citations sem-

Saint François de Sales pressent le dessein du Sacré-Cœur.

blables; il suffit, au reste, de lire les écrits du saint Docteur pour faire évanouir tout doute sur la question. Cependant, comme la divine Providence prépare de loin les œuvres de sa droite, Elle ne découvrit pas aussitôt celle qui devait enrichir à jamais, *parfaire* en un mot l'humble Institut. Notre-Seigneur laissa les premières filles *de sainte Marie* étudier, pratiquer, transmetre l'esprit qui leur avait été inculqué par celui « *qui sur la terre faisait sa demeure dans le Cœur de Jésus* (1). » Et lorsque cette *troupe élue* eut été formée à la petitesse, à l'anéantissement, à l'humilité profonde, à l'amour enfin, le dessein se révèle, et Marguerite-Marie reçoit les révélations d'En-Haut, avec la mission de les faire connaître à la Visitation d'abord, puis à l'univers entier. L'Ordre de Saint François de Sales, de Sainte Jeanne de Chantal devra donner au Sacré-Cœur autant de fidèles adoratrices, d'humbles réparatrices qu'il compte de religieuses, et partager son trésor avec tous, par tous les moyens qui sont conformes à sa constitution.

Revenant à sainte Jeanne-Françoise, nous remarquerons en elle la mise en pratique de la divine leçon : « Apprenez de Moi que je suis doux et humble de Cœur. » Il fut même révélé à une âme favorisée de Dieu, qu'à l'heure où Notre-Seigneur prononça cet oracle sacré, il avait regardé spécialement le cœur de sainte Chantal. Secondant les desseins de Dieu sur elle, saint François de Sales avait voulu qu'elle s'appliquât tout d'abord à la pratique de l'humilité, lui disant que la veuve chrétienne est la petite violette dans le jardin de l'Eglise, fleur basse qui n'a ni couleur ni odeur éclatantes, et il lui ordonna, et à toutes les Sœurs de la Congrégation de s'exercer « aux petites vertus qui croissent au pied de la Croix : douceur, simplicité, amour de son abjection. » Si l'édifice de perfection de notre sainte s'est enfin élevé si haut, n'est-ce pas parce que les fondements en avaient été bien profondément creusés ? Aussi comme elle

(1) La Bienheureuse Marguerite-Marie rendant compte d'une de ses révélations.

Celse-Bénigne tué dans l'île de Rhé (page 27).

Elle était éloquente lorsqu'elle parlait à ses filles de la « très nécessaire humilité, » les assurant que « l'éclat des Sœurs de la Visitation est de n'avoir pas d'éclat et que leur grandeur est la petitesse. » Un Père de la Compagnie de Jésus lui demanda une fois, si aux trois vœux ordinaires de religion elle n'avait pas ajouté celui d'humilité, et si l'on ne faisait pas ce quatrième vœu dans l'Institut: « Non, mon Père, répondit-elle avec simplicité, mais je désire que nous pratiquions cette vertu aussi exactement que si nous l'avions vouée. » Et pourtant, au témoignage même de saint François de Sales, le caractère de Madame de Chantal eût été naturellement entier et impérieux ; telle est la force de la grâce dans une âme généreusement fidèle !

Cette fidélité était chez notre sainte doublement généreuse, car si parfois Notre-Seigneur, se communiquant à elle, lui faisait goûter les ineffables joies de sa présence, le plus souvent, elle dut mar-

cher dans un sentier semé de tentations et de souffrances, guidée par le seul flambeau de sa foi, foi dépouillée de toute consolation et de toute lumière sensibles. Il semble qu'elle se soit à son insu révélée tout entière elle-même lorsqu'elle dit : « La perfection ne consiste pas aux goûts et sentiments, mais à une entière mortification... Savourer les suavités de Dieu n'est pas amour solide, mais s'humilier, souffrir les injures, mourir à soi-même, vouloir n'être connu que de Dieu seul, c'est véritablement aimer. »

A peine sainte Chantal était-elle de retour à Annecy après avoir fait la fondation de Lyon, que plusieurs autres villes commencèrent à faire des instances pour obtenir des Sœurs du nouvel Institut : « Vraiment, écrivait notre saint évêque, la moisson est bien grande, il faut se confier que Dieu donnera des ouvrières. Voilà Toulouse qui veut de nos Filles de Sainte-Marie, et aussi Moulins, Riom, Montbrison, Reims, et partout l'on veut la Mère. » Les monastères de Moulins, de Grenoble, de Bourges, de Paris furent d'abord fondés ; dans cette dernière ville, les épreuves de la sainte Fondatrice furent telles, que parfois elle disait confidemment à Notre-Seigneur : « Je crois, Seigneur, que vous m'avez amenée à Paris pour m'apprendre ce que c'est que pauvreté et que souffrance. »

La croix d'ailleurs, sous toutes ses formes, continuait à projeter son ombre sur cette âme appelée à la plus intime union avec Jésus crucifié. Dès l'année 1611, saint François de Sales la demandant un jour au parloir : « Ma fille, lui dit-il, Dieu veut être votre unique Père, car Il a retiré à Lui, celui qu'il vous avait donné sur la terre. » Le Président Frémyot venait d'aller recevoir au ciel la récompense de sa foi et de ses vertus. En 1617, c'était le baron de Thorens qu'une maladie de deux jours enlevait à l'affection des siens ; trois mois après, sa jeune femme inconsolable mourait dans les bras de sa mère : « Cette chère Mère », l'entendait-on dire peu d'instants avant sa mort, avec un accent d'ineffable tendresse, « oh ! je l'aime plus que je ne puis dire ! »

C'est que les cœurs formés à l'école de Dieu qui « est Amour » savent si bien et si profondément aimer!... Elle expira dans les sentiments de la plus touchante ferveur, après avoir prononcé les trois vœux de religion. A trente ans, Celse-Bénigne tombait sur le champ de bataille; c'était en 1627, lorsque les Anglais, venant au secours des calvinistes français, s'emparèrent de l'île de Rhé. L'action avait été sanglante, le jeune baron y avait fait des prodiges de valeur. Après avoir eu trois chevaux tués sous lui et reçu vingt-sept coups de pique « joignant les mains, il réclama la miséricorde de Dieu et mourut ainsi glorieusement pour la défense de l'Eglise et du roi. » Cinq ans après, sa veuve le suivait dans la tombe; presque en même temps, la Mère de Chantal apprenait aussi la mort de son gendre, M. de Toulongeon : « Voilà bien des morts, » dit-elle alors douloureusement; puis, se

Anne d'Autriche présente Louis XIV enfant aux Religieuses du premier monastère de Paris (page 29).

reprenant aussitôt : « Ou plutôt voilà bien des pèlerins qui se hâtent de gagner le logis éternel. »

Au milieu de ces deuils de famille, un sacrifice suprême avait été demandé à la sainte Fondatrice. Le 28 décembre 1622, se trouvant à Grenoble, et priant pour son bienheureux Père, elle entendit distinctement ces paroles : « Il n'est plus. » Le même jour, à la même heure, le saint évêque de Genève exhalait en effet son dernier soupir à Lyon, dans la petite maison du jardinier de la Visitation. Sainte Chantal, qui lui avait toujours été si humblement et filialement obéissante, continuera à suivre ses conseils, à se conformer à ses moindres intentions; dans les moments difficiles, elle recourra à lui par la plus confiante prière, ne doutant pas de sa puissance auprès de Dieu, dont bien des fois, elle ressentit les effets.

Elle ferma enfin successivement les yeux à ses trois premières et plus chères filles, les Mères Marie-Jacqueline Favre, Péronne-Marie de Chatel, Jeanne-Charlotte de Bréchard qui avaient partagé avec elle les sollicitudes, les consolations, les épreuves des commencements de l'Institut.

Chacune de ces séparations déchirait le cœur aimant de la Mère de Chantal, mais en même temps sa généreuse résignation rendait toujours plus étroite son union avec Notre-Seigneur. Celle que nous avons vue autrefois cueillant les basses fleurettes près de la Croix, et qui se contentait à l'oraison de baiser les pieds de son Epoux, était maintenant attirée sur son Cœur au saint repos de la contemplation (1). Détachée de tout ce qui n'est pas Dieu, le regard constamment fixé sur Lui, consommée en toute vertu, elle apparaissait environnée d'une atmosphère de sainteté ; de toutes parts, on venait à elle, on réclamait ses conseils ; la sagesse divine inspirant ses réponses, combien lui ont dû de connaître la Volonté de Dieu, tandis

(1) Pour guider dans ces hauts sommets de la vie spirituelle sainte Chantal ainsi que les âmes qui y sont également appelées, et qu'il voyait nombreuses en son Institut, saint François de Sales composa son *Traité de l'amour de Dieu.*

que ses prières leur obtenaient le courage pour la suivre. Et puis, elle avait tant souffert! comme elle savait comprendre et relever les âmes battues par la tentation ou brisées par la douleur!... Le Commandeur de Sillery, surnommé à Rome *ambassadeur aussi chrétien que magnifique*, devenu prêtre et insigne bienfaiteur de la Visitation, recourait souvent à ses lumières; saint Vincent de Paul lui-même, ses lettres en font foi, n'entreprenait rien d'important sans la consulter; Anne d'Autriche désira l'entretenir longuement et l'appela à Saint-Germain pendant que la sainte se trouvait au premier monastère de Paris. Pleine d'estime pour la digne Fondatrice, cette pieuse reine aimait son humble Institut. C'est dans une de ses visites au premier monastère de Paris, qu'amenant Louis XIV encore enfant pour le faire connaître aux religieuses, et s'apercevant que toutes demeuraient les yeux baissés, elle dit à

Sainte Chantal et la duchesse de Montmorency (page 30).

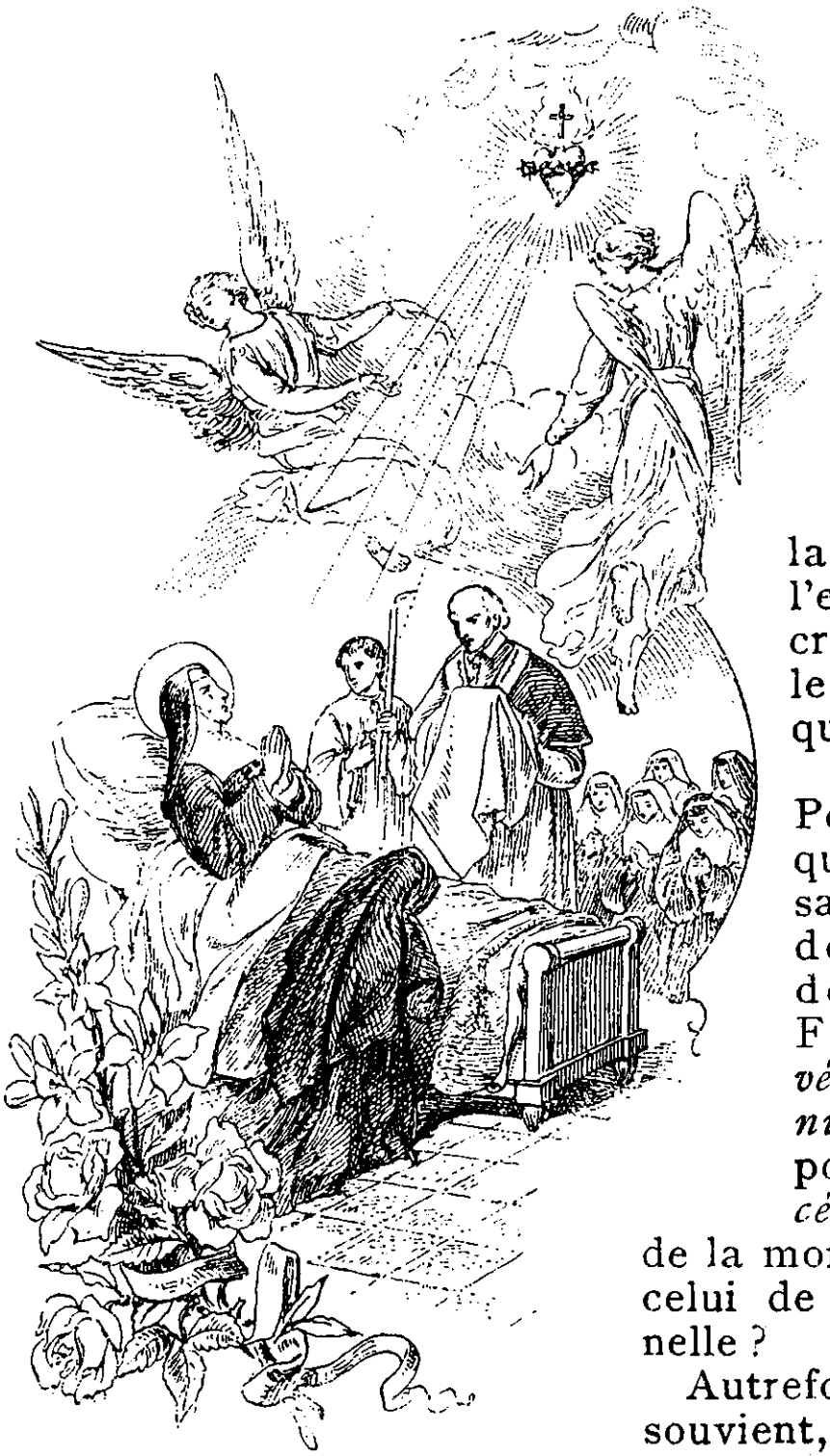
la supérieure : « Ma Mère, ordonnez à nos sœurs de ne pas se mortifier et de regarder le roi. » A la suite de ces grands noms, nous pourrions en citer bien d'autres ; mais c'était surtout sa Congrégation que sainte Chantal animait de son exemple et affermissait par ses conseils.

Quatre-vingt six monastères établis par ses soins l'obligeaient à de nombreux voyages, à une correspondance considérable; cependant elle n'accepta jamais qu'on la nommât Fondatrice, et disait qu'elle ne servait de rien dans l'Institut *sinon un peu pour dire les intentions du Père de famille :* elle désignait sous ce nom le saint évêque de Genève.

Le moment du repos après tant de travail approchait enfin. En 1641, après un dernier voyage à Paris, l'obéissance et la charité la conduisirent au monastère de Moulins, où s'était retirée, pour y chercher en Dieu la consolation de ses infortunes, la malheureuse duchesse de Montmorency (1). Peu de jours après son arrivée dans cette ville, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, sainte Chantal fut attaquée d'une fièvre violente, déclarée bientôt des plus graves. Profondément affligée, Madame de Montmorency, pour obtenir la conservation d'une vie si précieuse, offrit à Dieu le sacrifice de la sienne; la plupart des religieuses de Moulins imitèrent son exemple. Pour la consolation de ceux qui l'entouraient, la Mère de Chantal s'unissait volontiers aux prières faites pour sa guérison, mais se montrait d'ailleurs parfaitement indifférente à vivre ou à mourir, la volonté de Dieu était la sienne. Le 12, au matin, on lui apporta le saint Viatique ; lorsqu'elle vit approcher son Sauveur, se soulevant sur sa couche malgré son extrême faiblesse, elle dit d'une voix assurée : « Je crois fermement que mon Sauveur Jésus-Christ est au Très Saint-Sacrement de l'autel, je l'y ai toujours cru et confessé ; je l'y adore et reconnais pour mon Dieu, mon Créateur, mon Sauveur et mon

(1) Elle prit plus tard le voile et est connue dans l'Ordre sous le nom de la Mère Marie-Henriette des Ursins.

Rédempteur qui m'a rachetée de son précieux Sang. Je donnerais de bon cœur ma vie pour cette créance, mais je n'en suis pas digne. Je confesse que je n'attends mon salut que de sa seule miséricorde. »



Dans le courant de la journée on l'entendit s'écrier : « Oh ! le beau jour que celui de demain ! »

Pour une âme qui, ainsi que saint François de Sales le demande à ses Filles, *n'a vécu, respiré ni aspiré* que pour l'*Epoux céleste*, le jour de la mort n'est-il pas celui de l'union éternelle ?

Autrefois, l'on s'en souvient, sainte Chantal, pour échapper aux importunes poursuites du monde, avait gravé sur son cœur, consacré dès lors à Dieu seul, l'adorable nom de Jésus ; ce nom sacré sera sa der-

Mort de sainte Jeanne-Françoise de Chantal.

nière parole, et c'est en le prononçant par trois fois, qu'elle échangea les tristesses de l'exil pour les joies de la Patrie, le vendredi 13 décembre 1641 ; elle était âgée de soixante-et-onze ans.

De nombreux miracles obtenus par son intercession attestèrent sa puissance auprès de Dieu ; elle fut béatifiée en 1751, et, en 1767, le pape Clément XIII posa sur son front l'auréole des saints. Ses restes mortels, entourés de la vénération d'innombrables pèlerins, reposent comme ceux de saint François de Sales, dans l'église du premier monastère de la Visitation à Annecy ; sa fête se célèbre le 21 août.

En proposant à notre imitation sainte Jeanne de Chantal, à la fois parfait modèle pour la jeune fille et la femme chrétiennes, pour la veuve « vraiment veuve » et pour l'âme religieuse, la sainte Eglise met sur nos lèvres cette touchante prière : « Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, qui, après avoir embrasé la bienheureuse Jeanne-Françoise du feu de votre amour, l'avez douée d'une force d'esprit admirable qui l'a fait avancer en perfection dans toutes les positions de la vie, et qui par elle avez voulu enrichir votre Eglise d'une nouvelle famille, faites, par ses mérites et son intercession, que connaissant notre faiblesse et comptant sur votre force, nous surmontions par le secours de la grâce céleste, tout ce qui est contraire à notre salut. Ainsi soit-il (1).

(1) Collecte de la fête de sainte Chantal.

Imprimatur :

† RÉNÉ-FRANÇOIS,
Ep. Ambian.

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande catholique.*

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Le Bienh. J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi de Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

P. VICTOR VIEILLE, S. J.

AD MA JO REM

DEI GLO RI AM

VIE ADMIRABLE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

EXERCICES SPIRITUELS

CONSTITUTIONS

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

IHS

IHS

AD MAJOREM DEI GLORIAM

IHS

ABBEVILLE

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

SOMMAIRE

		Pages
I.	— Sa naissance.	1
II.	— Ses premières années. — Sa jeunesse. . .	2
III.	— Ignace au siège de Pampelune.	3
IV.	— Le Blessé au château de Loyola.	5
V.	— Le Chevalier de N.-D. de Montserrat. .	7
VI.	— Le Pénitent de Manrèse.	9
VII.	— Le Pèlerin de la Terre-Sainte. . . .	12
VIII.	— L'Ecolier de Barcelone.	13
IX.	— Le Prisonnier d'Alcala et de Salamanque.	15
X.	— L'Etudiant de l'Université de Paris . . .	16
XI.	— L'Apôtre des étudiants.	18
XII.	— Le Fondateur de la Compagnie de Jésus.	19
XIII.	— Azpeitia	21
XIV.	— Venise.	22
XV.	— Rome	23
XVI.	— Le Saint-Siège approuve le nouvel Ordre.	24
XVII.	— Les œuvres préférées de saint Ignace	26
XVIII.	— Les Constitutions	27
XIX.	— Progrès rapides de la Société de Jésus. .	28
XX.	— Mort de saint Ignace. . .	29
XXI.	— Son culte	31

VIE ADMIRABLE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

Fondateur de la Compagnie de Jésus

I

Sa naissance (1491).

La catholique Espagne a trempé son âme dans des luttes séculaires contre les Maures, ces cruels ennemis du nom chrétien. Aussi, est-ce à ce peuple héroïque que

Dieu ira demander, au XVI[e] siècle, un vaillant défenseur de son Eglise et de la société chrétienne. Elles étaient, l'une et l'autre, mises en péril par les assauts réitérés du Protestantisme.

Au nord de l'Espagne, dans les vallées pittoresques de la chaîne massive des Pyrénées, vit, de la culture du sol et de l'exploitation des mines, le peuple basque. Il est austère dans ses mœurs, fier de ses franchises et de son indépendance, inébranlable dans sa foi antique et attaché à ses traditions de loyauté et d'honneur chevaleresque. C'est au sein de cette énergique population que la Providence a placé le berceau d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.

Ce descendant d'une race illustre, ce modèle achevé de prudence et de sagesse, fut passionné tour à tour pour la gloire humaine et pour la gloire divine. Il cachait un grand cœur sous les dehors d'une âme austère, et sous les apparences d'une fierté indomptable, une humilité profonde.

C'est dans la province de Guipuzcoa, à huit lieues de France, au château de Loyola, situé à égale distance des petites villes d'Azpeitia et d'Azcoitia, que naquit Ignace, vers l'an 1491, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. C'était l'heure où Christophe Colomb allait découvrir le Nouveau-Monde. Le père d'Ignace, Bertrand Yanes de Onas y Loyola, fut un soldat vaillant, un parfait chevalier. Sa mère s'appelait Marina Saenz de Licona y Balda. A ces époux chrétiens, le ciel envoya une superbe couronne d'enfants vertueux : quatre filles et sept fils, dont le dernier, Inigo ou Ignace, devait illustrer toute la famille.

II

Ses premières années. – Sa jeunesse (1491-1521).

Dès sa plus tendre enfance, le fondateur de la Compagnie de Jésus respira la chaude atmosphère des sages

leçons et des beaux exemples d'un foyer éminemment chrétien. A cette époque, les fils de noble race se faisaient gloire de manier avec plus d'art l'épée que la plume, d'être plus habiles capitaines qu'écrivains distingués. C'est dire que la formation littéraire de ce soldat fut un peu négligée. Il ne savait que lire et écrire, dit le P. Ribadénéira, son premier historien.

A l'âge de quinze ans, il fut admis en qualité de page à la cour de Ferdinand le Catholique, où il vécut environ onze années. Le bouillant jeune homme rêvait d'embrasser la vie des camps, à l'exemple de ses frères. Aussi le vit-on quitter la cour pour se former au dur métier des armes, sous l'habile direction de son parent, le duc de Naxera, don Antonio Manrique, vice-roi de Navarre.

Ce jeune guerrier se montra partout un chrétien convaincu et sans respect humain, un négociateur habile pour apaiser les querelles, un défenseur armé du prêtre et de la religion. Au milieu de la licence des camps, il eut toujours en horreur le blasphème, le jeu, la cupidité qui se délecte dans le pillage, et les excès des passions brutales. A défaut de frein religieux, cet esprit chevaleresque aurait trouvé, dans le sentiment de l'honneur et l'amour d'une réputation sans tache, la force de se préserver des souillures d'un grossier sensualisme.

III

Ignace au siège de Pampelune (1521).

Les Français défendaient les droits d'Henri d'Albret sur la Navarre, contre les empiètements de Charles-Quint. Ils avaient envahi ce royaume sous les ordres d'André de Lesparre. Maîtres de toutes les villes voisines, ils mirent le siège devant Pampelune. Les faibles remparts de cette cité et le découragement de ses défenseurs leur en ouvrirent bientôt les portes. Le jeune

capitaine de Loyola, indigné d'une capitulation si honteuse, jura de mourir les armes à la main et de s'ensevelir sous les murs de la forteresse. On le vit bientôt suivi d'une poignée de braves, électrisés par sa parole,

Le soldat de Pampelune.

s'enfermer dans la citadelle, résolu de mourir en héros et en chrétien. A l'exemple du chevalier Bayard, et pour se préparer à la lutte, il se confessa à un compagnon d'armes. Celui-ci en fit de même. Les assiégeants, aussi surpris que furieux de cette résistance inattendue, battirent en brèche, à coups de canon, les murailles de la

forteresse. Au premier rang, Ignace défendit la place, avec l'ardeur d'un lion. Mais il tomba à demi mort, frappé par un boulet : il avait la jambe droite brisée et la jambe gauche horriblement meurtrie. C'en était fait de la résistance, avec les graves blessures de celui qui en était l'âme (20 mai 1521).

Les vainqueurs, désarmés à la vue d'un courage si héroïque, traitèrent avec distinction le noble blessé. Ils firent panser ses plaies et remettre sa jambe fracturée. Dès que le voyage fut possible, on le transporta en litière au château de Loyola.

Cette blessure était un coup de la Providence divine. Dieu veille sans cesse à la défense de son Eglise. En effet, Luther, moine plein d'orgueil, venait, cette année même, à la diète de Worms, de faire appel à l'ambition des princes, à la corruption des peuples, pour les liguer contre le Saint-Siège et l'autorité de l'Eglise romaine. Le feu de cette révolte allait embraser toute l'Allemagne et les contrées voisines, et faire couler des flots de sang et de larmes...

Un moine révolté quittait son cloître et devenait chef de secte. Un soldat abandonnait la vie des camps et allait se mettre au service de l'Eglise et de la Papauté.

IV

Le Blessé au château de Loyola (1521-1522).

Les os de la jambe droite avaient été mal joints dans l'opération ou disloqués pendant le transport du malade. Le blessé ne voulait pas de difformité. Il se fit de nouveau casser la jambe et même scier un os en saillie au-dessous du genou, qui eut nui à son élégance de cavalier. Ignace ne fit entendre aucune plainte au milieu d'atroces douleurs.

Mais son courage héroïque ne put empêcher le mal de faire de rapides progrès et de le conduire aux portes du tombeau. Sur le point de mourir, il reçut les der-

niers sacrements avec piété, la veille de la fête de saint Pierre. En récompense de sa dévotion et prévoyant son zèle pour la défense du siège apostolique, le prince des Apôtres lui apparut et le guérit, non sans lui laisser quelques douleurs.

La convalescence devait être longue et c'était l'heure

de la grâce. Ignace aimait les romans de chevalerie et pensait que leur lecture le préserverait de l'ennui et charmerait sa solitude. Mais on ne trouva dans le château que *la Vie de Jésus-Christ* et *les Fleurs de la Vie des Saints*. A la lecture de ces pages lumineuses, un monde nouveau apparut aux yeux étonnés de cet esclave du siècle et de ses vanités. Dans son enthousiasme, il se demanda pourquoi il ne ferait pas ce

La Sainte Vierge apparaît à saint Ignace blessé.

qu'ont fait les saints, ces vrais héros. Parfois le souvenir de ses affections légères vint le remplir de trouble et d'inquiétude. La grâce et la nature, Dieu et le démon, se disputaient cette âme, l'enivraient de joie ou la plongeaient dans des tristesses mortelles. Mais la grâce demeura victorieuse. La lumière pénétra peu à peu dans cette intelligence ; ce cœur se détacha des faux biens de la vie présente et conçut le noble dessein de ne plus vivre que pour Dieu seul. Sous l'empire de cette pensée, au milieu des ténèbres de la nuit, il se prosterna devant l'image de l'auguste Vierge et la conjura, avec une grande abondance de larmes, de le recevoir comme le soldat tout dévoué de son divin Fils. Sous les efforts de l'enfer en fureur, le château de Loyola trembla soudain, comme le témoigne, encore de nos jours, la fissure profonde, qui déchire le mur de la chambre de saint Ignace.

Une autre nuit, la Bienheureuse Vierge lui apparut ; elle tenait dans ses bras l'Enfant-Jésus et regardait son nouveau serviteur avec une tendresse ineffable. Cette vision effaça pour toujours, dans l'âme d'Ignace, tout souvenir sensuel ; elle répandit dans son cœur les parfums d'une chasteté toute céleste.

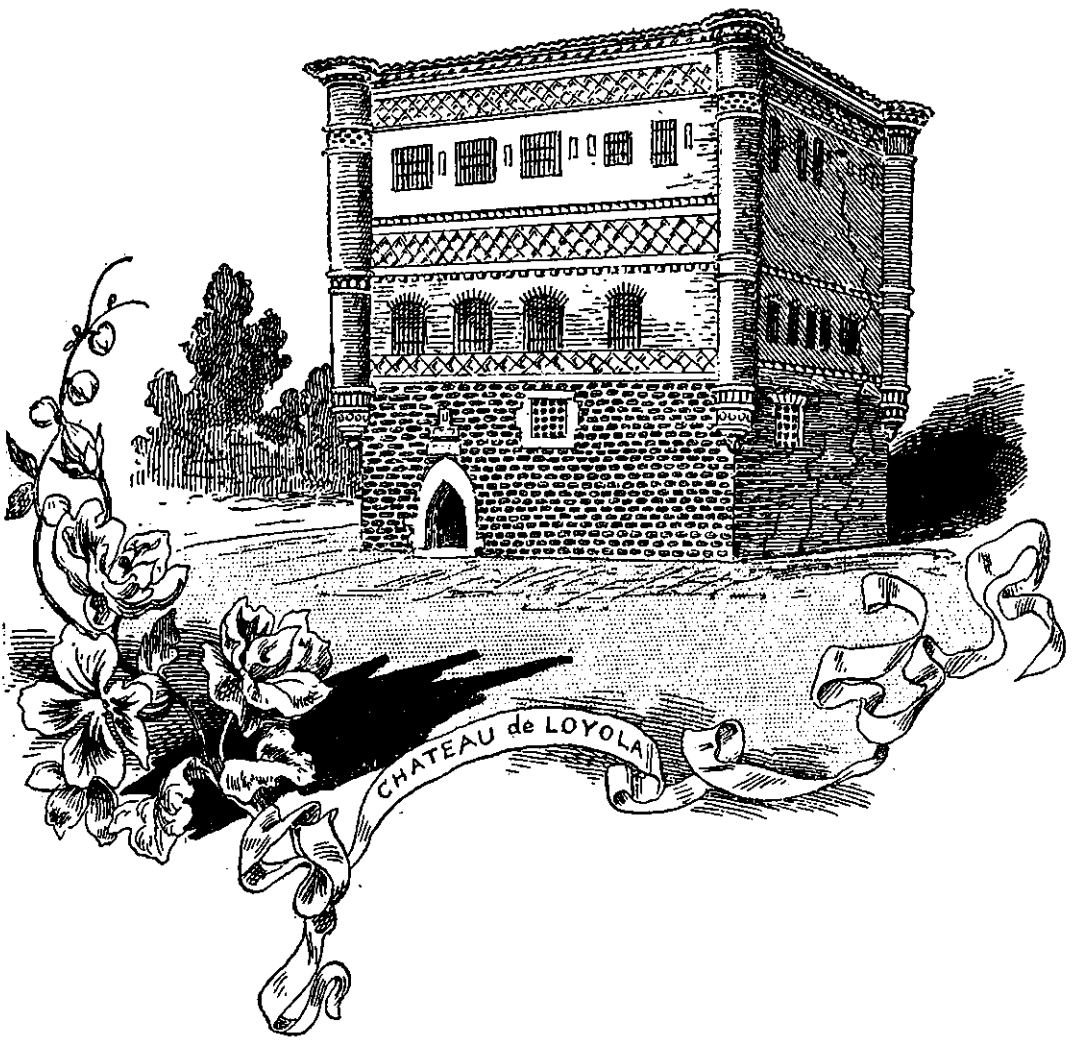
V

Le Chevalier de Notre-Dame de Montserrat (1522).

Dès qu'il fut revenu à la santé, le converti annonça son intention de faire une visite au duc de Navarre, son parent. C'était un prétexte pour s'éloigner du château de ses pères. Martin Garcia, son frère aîné, le comprit. Aussi mit-il tout en œuvre pour arrêter le héros de Pampelune dans sa détermination : il le supplia de ne point déshonorer sa race par quelque démarche imprudente. « Un si parfait gentilhomme pouvait-il oublier ce que son nom, son expérience dans l'art de la guerre,

lui permettaient d'espérer pour l'avenir? » Ignace se contenta de répondre que jamais il ne ferait rien de préjudiciable à l'honneur de sa famille... Il partit, accompagné de deux serviteurs qu'il congédia bientôt, pour se diriger seul vers le sanctuaire de Montserrat.

Chemin faisant, l'intrépide chevalier de l'auguste



Vierge rencontra un Maure, qui ne craignit pas d'insulter à la virginité de la mère de Dieu. C'en était trop pour l'humeur bouillante et belliqueuse d'un soldat. Le musulman allait payer cher ses blasphèmes. Ignace fonçait déjà sur lui quand, tout à coup, il se ravisa: « Que la Vierge Marie, dit-il, soit juge dans sa querelle! » Aussitôt il abandonna les rênes à son cheval, qui s'élança sur une autre route. L'infidèle était sauvé!

Le pèlerin fut mieux inspiré en faisant vœu de chas-

teté perpétuelle, et en se flagellant le corps, toutes les nuits, à partir de cette époque.

Plein de mépris pour le monde, il donna à un pauvre ses riches vêtements et se couvrit d'une tunique de toile grossière, serrée autour des reins par une corde. Il se trouvait heureux d'être devenu pauvre par amour pour *Jésus-Christ*. Il passa trois jours dans le célèbre sanctuaire des Bénédictins de Montserrat. Ce temps fut employé à la confession des fautes de toute sa vie, à la prière et à la pénitence. Avant de se vouer au Roi et à la Reine du ciel, ce preux voulut faire sa veillée d'armes; il passa toute une nuit en prières devant l'autel de Marie. Comme gage éternel de sa sincérité, il laissa sur l'autel sa dague et son épée. Le lendemain, fête de l'Annonciation, s'étant nourri du pain eucharistique, Ignace se dirigeait vers la petite ville de Manrèse.

VI

Le Pénitent de Manrèse (1522).

On vit arriver, un jour, à Manrèse, dans l'hôpital Sainte-Lucie, un jeune homme âgé d'environ trente ans, de taille médiocre, le front légèrement chauve, le visage blanc et rosé, à l'air grave et doux, portant une longue chevelure blonde et une barbe négligée. Il était vêtu de la tête aux pieds d'une longue robe de serge. C'était Ignace de Loyola. Il avait choisi cette petite ville pour y vivre inconnu au monde et y converser plus librement avec Dieu. Il découvrit bientôt, sur le penchant de la montagne, à six cents pas de la ville, et cachée dans d'épaisses broussailles, une grotte qui lui servit souvent de retraite.

Toute cette année 1522 fut consacrée à la prière, à la pénitence et au soin des malades dans l'hôpital. Sa nourriture se composait de pain noir mendié de porte en porte et d'un peu d'eau. Ce qu'il recueillait de meilleur,

il le réservait pour les pauvres. Son corps était revêtu d'un rude cilice, et enserré par des chaînes de fer ; trois fois par jour il se flagellait jusqu'au sang. L'assistance quotidienne à la sainte Messe et aux offices divins, la confession et la communion hebdomadaires, sept heures d'oraison mentale chaque jour, un peu de sommeil pris sur la terre nue, tout favorisait son union intime avec Dieu.

Il était assailli de trois rudes tentations : le souvenir de ses fautes passées qu'il n'avait peut-être pas toutes accusées ; la difficulté de persévérer dans son genre de vie et l'amertume des humiliations qu'il devait savourer tous les jours. L'obéissance à son confesseur, la pensée des années éternelles et son assiduité au soulagement des pauvres et des malades, mirent en fuite le démon et lui rendirent la paix de l'âme.

A une lutte si héroïque contre le monde, l'enfer et l'amour-propre, le ciel répondit en comblant Ignace de dons extraordinaires. Tandis qu'il récitait, un jour, l'office de la Sainte Vierge devant l'église des Dominicains, il fut ravi en esprit et put contempler le mystère admirable d'un Dieu en trois personnes. Il ne pouvait retenir ses larmes, en parlant de la Très Sainte Trinité. Dans la même église, il vit, un autre jour, au moment de l'élévation de la sainte Messe, l'humanité du Fils de Dieu, dans la sainte Hostie. Dans d'autres visions admirables, lui furent manifestés les plans de son Institut, les merveilles de la création et des sciences humaines. Le plus célèbre ravissement dura huit jours, dans une petite salle de l'hôpital, d'où l'on apercevait l'intérieur de l'église. On aurait enterré le saint, si l'on n'avait reconnu en lui un léger battement de cœur.

C'est à Manrèse que le saint opéra son premier miracle. Une poule s'était échappée des mains d'une petite fille. Le volatile maladroit alla se noyer en tombant dans un puits. Les larmes de l'enfant provoquaient les rires des curieux ; mais elles émurent le cœur du saint. Il se mit à genoux sur le bord du vieux puits, et à sa prière, l'eau du puits montant jusqu'à la margelle, ramena la poule ressuscitée, que le saint, en souriant, rendit à l'enfant qui n'en pouvait croire ses yeux.

A la même époque, ce soldat, qui ne savait que lire et écrire, composa, avec l'assistance du ciel, dans la grotte de Manrèse, l'admirable livre des *Exercices spirituels*, revêtu de l'approbation du Saint-Siège (1548).

« Ce petit livre, dit saint François de Sales, a converti plus d'âmes qu'il ne renferme de lettres. » C'est une source intarissable de salut et de perfection pour toutes les âmes, qui le méditent avec foi et piété dans le silence de la retraite.

Saint Ignace écrivant les Exercices spirituels dans la grotte de Manrèse.

VII

Le Pèlerin de la Terre-Sainte (1523-1524).

Son départ de Manrèse, vers le milieu de février 1523, excita de vifs regrets parmi ses nombreux amis. Ceux-ci ne pouvaient se consoler, à la pensée de son absence, et des périls de son voyage à Jérusalem. La divine Providence, à Barcelone, manifesta de plusieurs manières la protection dont elle couvrait son fidèle serviteur. Un brigantin, prêt à mettre à la voile pour l'Italie et sur lequel devait monter notre saint, fit naufrage en vue du port... Ignace était assis, un jour, dans une église, au milieu de petits enfants, pour entendre le sermon. Tout à coup, une pieuse dame, Isabelle Roser, vit le visage du pèlerin tout rayonnant de lumière. Du consentement de son mari, elle voulut recueillir chez elle celui dont le ciel faisait connaître si visiblement la sainteté.

Ayant mendié de porte en porte, non sans recevoir quelques humiliations, le pain nécessaire à son voyage, le saint fut reçu sur le navire qui le transporta à Gaëte, d'où il se rendit à Rome. Le dimanche des Rameaux, l'an 1523, il pénétrait dans les murs de la Ville éternelle. Il passa quinze jours à visiter les sanctuaires et à satisfaire sa dévotion. De Rome à Venise, une apparition de Notre-Seigneur vint l'encourager au sein de fatigues excessives, de périls imminents et de persécutions incessantes. Dans la ville des doges, sur un avis du ciel, un pieux sénateur se leva une nuit pour aller à la recherche du pèlerin qui dormait sous les galeries de la place Saint-Marc, et lui offrir une généreuse hospitalité. N'avait-il pas raison de compter sur Dieu seul et de refuser ou de distribuer aux pauvres l'argent qui lui était offert ?

De Venise à Jérusalem, Ignace dut plusieurs fois protester, sur le navire, contre la dépravation et les désordres qui vinrent outrager sa foi et blesser son

amour pour la vertu. La vue de la Ville sainte, la visite des lieux sanctifiés par la présence et les mystères de Notre-Seigneur, un séjour de six semaines au sein de ces souvenirs bénis, de fréquentes apparitions du Fils de Dieu, la protection visible du Très-Haut, tout remplissait Ignace de consolations ineffables. Il fallut un ordre du Père gardien des Franciscains de la Terre-Sainte pour le faire revenir en Europe.

A son retour, un vaisseau important, dont le capitaine lui avait refusé le passage gratuit, en se moquant même de son renom de sainteté, fit naufrage, tandis que le pèlerin, monté sur un pauvre bateau, arriva heureusement en Italie.

A Venise, des pauvres auxquels il venait de donner un peu d'argent reçu d'un compatriote, se mirent à crier : *le Saint ! le Saint !* Ils venaient de voir Ignace mendier avec eux de porte en porte.

La Lombardie était transformée en champ de bataille, où campaient les armées espagnoles et les troupes françaises. Traité comme un espion et un fou par ses compatriotes, il reçut de bons procédés et la liberté de la part des Français.

VIII

L'Ecolier de Barcelone (1524-1526).

Ignace voulait à tout prix sauver des âmes. Mais la science lui faisait défaut. Aussi, de retour à Barcelone, résolut-il de commencer par la grammaire la série des études qui mènent au sacerdoce. On ne put voir sans admiration, ce gentilhomme âgé de trente-trois ans, apprendre, sous la conduite du maître Ardebalo, les premiers éléments de la langue latine. Cet illustre capitaine, confondu avec de petits écoliers, parut plus héroïque sur les bancs d'une école que sur les remparts de Pampelune.

Mais son amour pour Dieu lui fit ajouter à ces humbles travaux, des œuvres de perfection et de zèle.

Logé chez le jeune Jean Pascual, qui l'observait jour et nuit, le pieux écolier se livrait à une vie de pénitence

et de prière. Sous sa grossière soutane, se cachait un rude cilice ; un morceau de pain mendié, un peu d'eau composaient toute sa nourriture. Il marchait nu-pieds sans le paraître, ayant enlevé les semelles de ses chaussures. C'est sur une planche nue qu'il prenait, la nuit, quelques instants de repos. Le plus souvent, tout absorbé en Dieu et élevé de terre, le visage en feu, dans

Saint Ignace apprenant, à trente-trois ans les éléments de la langue latine.

sa chambre toute éclatante de lumière, il consacrait les nuits à converser avec Notre-Seigneur.

On le voyait passer de longues heures dans la chapelle des religieuses dominicaines de Notre-Dame des Anges. Sa ferveur extraordinaire, ses avis charitables, amenèrent ces religieuses à fermer les portes de leur parloir à une troupe de jeunes gens légers et ennemis de tout frein. Ceux-ci se vengèrent, en le faisant, un soir, rouer de coups par leurs esclaves. Ignace passa trente jours suspendu entre la vie et la mort.

Mais Dieu voulut récompenser le zèle de son serviteur. Il fit briller en lui la double auréole du prophète et du thaumaturge. Ainsi Ignace fit connaître à Jean Pascual, son hôte, tout son avenir. Et, en présence du corps inanimé d'un homme qui venait de se donner la mort, notre saint, par ses prières, obtint à cet infortuné la grâce de pouvoir se réconcilier avec Dieu, avant de se coucher de nouveau dans la tombe.

IX

Le Prisonnier d'Alcala et de Salamanque
(1526-1527)

De Barcelone, où l'étude de la langue latine l'avait retenu deux années, Ignace alla suivre les cours de philosophie à l'Université d'Alcala. Mais la divine Providence voulait faire éclater les héroïques vertus de cet étudiant et le former à l'amour des persécutions.

Il reprit ses œuvres de zèle de Manrèse et de Barcelone : catéchiser les enfants, consoler et secourir les pauvres et les malades de l'hôpital, où il était logé, convertir des pécheurs endurcis...

Mais sur une fausse dénonciation, on le chargea de chaînes comme un criminel. Sa captivité dura quarante-deux jours. Derrière les barreaux de sa prison, Ignace parlait à ses nombreux visiteurs avec une ardeur

toute céleste. « J'ai vu Paul dans les fers, » s'écriait devant ses élèves Georges Navaros, professeur de l'Université. L'innocence et la foi orthodoxe du prisonnier sortirent victorieuses de toutes les enquêtes.

Le ciel allait confirmer la sentence rendue en faveur d'Ignace. Lopez de Mendoza, à la vue du serviteur de Dieu, osa dire : « Que je meure dans le feu si cet homme ne mérite pas le bûcher. » La justice divine allait le prendre au mot. Sur le soir du même jour, à l'occasion de la naissance de Philippe II, en préparant un feu d'artifice sur la plate-forme d'une tour de son palais, une étincelle tomba sur la poudre et, en un clin d'œil, Lopez, enveloppé de flammes, expira dans d'atroces douleurs.

Le grand inquisiteur d'Alcala avait mis obstacle aux œuvres de zèle du saint. Sur le conseil de l'archevêque de Tolède, il se rendit à l'Université de Salamanque pour y poursuivre ses études. Mais là aussi, ses œuvres d'apostolat le firent dénoncer et jeter en prison, où il passa vingt-deux jours. Aux âmes pieuses qui s'apitoyaient sur son sort, Ignace répondit avec joie : « Il n'y a pas à Salamanque autant de fers et de chaînes que je désire en porter pour l'amour de *Jésus-Christ !* » Ici encore, l'autorité ecclésiastique rendit hommage à la vertu et à la foi intègre du prisonnier.

X

L'Etudiant de l'Université de Paris (1528-1535).

Ignace pensa que l'Université de Paris lui offrirait des moyens plus efficaces de terminer ses études. Il se mit en route au cœur de l'hiver, poussant devant lui un petit âne chargé de quelques livres classiques. Il entrait à Paris, le 2 février 1528. Il alla loger à l'hôpital Saint-Jacques. Dès le début, son compagnon le dépouilla de toutes ses ressources et le contraignit de la sorte à men-

dier, le matin, son pain de chaque jour. Voulant éviter cette perte de temps, fruit de son indigence, Ignace consacra les vacances des deux premières années à des voyages en Flandre, à Bruges, à Anvers, pour obtenir

quelques secours des riches marchands espagnols fixés dans ces régions. La troisième année, il poussa même ses excursions jusqu'à Londres. Mais bientôt convaincus de la sainteté de sa vie, ses compatriotes lui envoyèrent à Paris leurs abondandes aumônes.

Son arrivée à Paris.

C'est au collège de Montaigu qu'il étudia les Humanités près de deux ans. Le 1er octobre 1529, il suivit au collège Sainte-Barbe le cours de philosophie et, cinq ans plus tard, le 13 mars 1534, il était reçu docteur ou maître ès arts.

Ignace était âgé de quarante-trois ans. Il commença alors ses études de théologie.

XI

L'Apôtre des étudiants

A Paris, comme en Espagne, Ignace voulut mener de front l'étude et le soin des âmes. Tout en lui parlait de Dieu et prêchait le mépris du monde. A la sortie des classes, on voyait se grouper en foule, autour du nouvel apôtre, une jeunesse naturellement avide de plaisirs sensuels, de fêtes mondaines, peut-être même de nouveautés en matière de religion. Grâce aux pieux entretiens d'Ignace, ces jeunes gens en grand nombre offrirent l'édifiant spectacle d'une vie chaste et laborieuse. Ils fréquentaient avec beaucoup de fruit les sacrements. On les vit fuir les disciples de Calvin, qui commençaient à dogmatiser dans la capitale.

La jalousie imagina de soumettre Ignace à une punition infamante pour lui enlever d'un seul coup tout crédit auprès des étudiants. Mais Govéa, recteur du collège, ayant reconnu l'innocence du condamné, au lieu de le faire passer par les verges, lui demanda pardon à genoux en présence des maîtres et des élèves.

L'inquisiteur auquel Ignace avait envoyé plusieurs hérétiques convertis, approuva son irréprochable doctrine. Le ciel, à son tour, le préserva du fer d'un assassin, Michel Navarro, et changea le cœur d'un grand pécheur de sa connaissance, que l'ingénieux apôtre arrêta sur le chemin du crime, en se plongeant, en plein hiver, dans un étang à demi glacé. A cette âme sensuelle, Ignace donnait une héroïque leçon de pénitence.

XII

Le Fondateur de la Compagnie de Jésus (1534).

Après plusieurs essais infructueux, Ignace réussit à grouper autour de sa personne, des étudiants qui

devinrent les pierres fondamentales de son édifice spirituel. Au collège de Sainte-Barbe, la divine Providence lui choisit pour compagnons de chambre, Pierre Lefèvre, né à Villaret en Savoie, et François-Xavier, jeune gen-

Saint Ignace et saint François-Xavier.

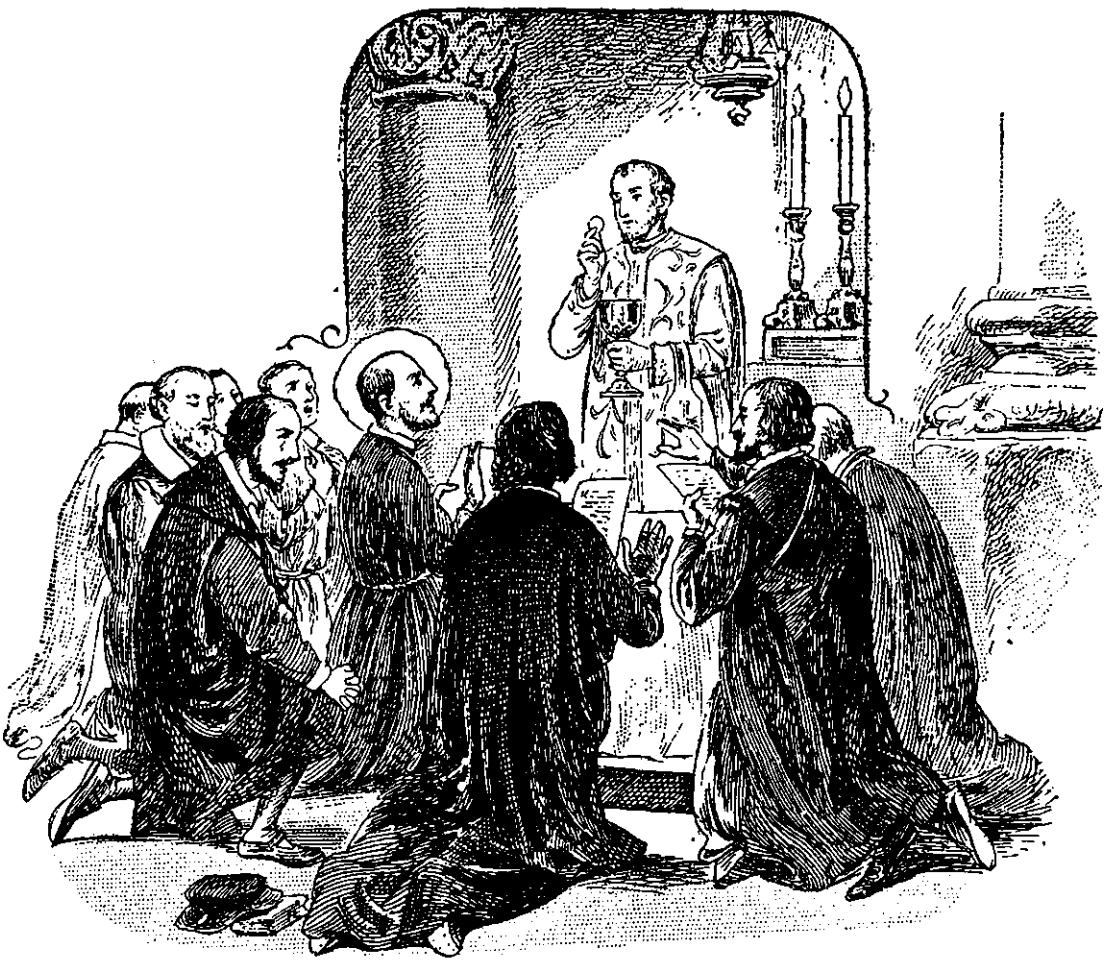
tilhomme navarrais. Le premier lui donnait des répétitions de philosophie et en recevait d'abondantes lumières pour la direction de son âme. Xavier, plein de l'esprit du monde, un instant rebelle aux attraits de la vertu d'Ignace, finit par lui ouvrir sa grande âme et embrasser avec ardeur tous ses vastes desseins. D'autres compagnons, Jacques Lainez, d'Almazan, Alphonse Salmeron, de Tolède, Nicolas Bobadilla, Simon Rodriguez, d'Azévédo, découvrirent le germe de leur vocation en faisant les *Exercices spirituels*. Tous se faisaient remarquer par l'étendue de leur savoir, la solidité de leur esprit, l'énergie de leur caractère et l'éclat de leur vertu...

Les ayant réunis pour discuter ensemble leurs pieux projets, Ignace déclara qu'il se proposait de faire vœu de pauvreté et de chasteté, de passer en Terre-Sainte pour y travailler à la conversion des infidèles. En tout cas, il irait offrir ses services au Souverain Pontife, si le chemin de Jérusalem lui était fermé. Tous, d'une voix unanime, se déclarèrent prêts à le suivre et voulurent consacrer leurs promesses par des vœux.

Le 15 août 1534, fête de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie, Ignace et ses six compagnons quittèrent la capitale de grand matin. Etant entrés dans le sanctuaire de Notre-Dame de Montmartre, situé à mi-côte de la montagne des Martyrs, à un mille environ de Paris, ils se confessèrent, et, dans la chapelle souterraine, sans témoins et sans bruit, ils entendirent la messe que célébra Pierre Lefèvre, le seul qui fut prêtre parmi eux. Avant de les communier, le célébrant, la sainte hostie entre les mains, se retourna vers ses compagnons ; alors chacun d'eux, d'une voix claire et distincte, prononça ses vœux.

Les deux années suivantes, 1535 et 1536, en l'absence d'Ignace, ses six premiers compagnons renouvelèrent leurs vœux à Montmartre, le jour de l'Assomption. On y voyait trois nouveaux venus : Claude Le Jay, du diocèse de Genève, Jean Codure, d'Embrum, Paschase Broët, né en Picardie.

L'année même de la fondation de la Compagnie de Jésus (1534), que Dieu suscitait pour combattre l'hérésie, Henri VIII, roi d'Angleterre, victime de ses criminelles



passions, entraînait son royaume dans sa révolte contre l'Eglise romaine

XIII

Azpeitia (1535).

Demander à l'air natal le rétablissement de sa santé gravement compromise, traiter les affaires de Xavier, Lainez et Salmeron, tel fut le double but du voyage que fit alors Ignace en Espagne (mars-décembre 1535). Mais il fut convenu que, leurs études terminées, ils se retrou-

Les vœux à Montmartre.

veraient tous, dès les premiers jours de 1537, dans la ville de Venise pour passer en Terre-Sainte.

Sa famille fit de vains efforts pour l'amener à rétablir ses forces dans le vieux château de Loyola. Mais il ne voulut loger que parmi les pauvres, à l'hôpital d'Azpeitia. Malgré les ardeurs de la fièvre qui le consumait, il se livra à ses exercices ordinaires de piété, de pénitence et de zèle. Il voulut réparer une injustice de son enfance. Un pauvre homme avait été autrefois condamné injustement à une faible amende. Ignace, dans un sermon, se déclare le coupable. Avec d'autres enfants, il avait dérobé quelques fruits dans un jardin. « Je lui donne mes deux métairies, » s'écria le saint apôtre...

Ses prédications, confirmées par la pratique de la vertu et appuyées d'éclatants miracles, eurent un immense succès. A peine remis d'une maladie grave, Ignace s'embarqua à Valence, aborda à Gênes, et de là se rendit à Venise en passant par Bologne.

XIV

Venise (1536-1537).

Ignace, dans la ville des doges, partagea son temps entre l'étude de la théologie et les œuvres de zèle. En donnant les *Exercices* à plusieurs grands personnages, il attira à son genre de vie le bachelier Hozès et gagna l'amitié de Pierre Contarini, neveu du cardinal de ce nom.

Le 8 janvier 1537, il avait le bonheur de presser sur son cœur de père, tous ses enfants, échappés à la fureur des hérétiques, aux horreurs de la guerre et à tous les périls d'un long et pénible voyage. Après leur avoir fait exercer leur charité et leur zèle, quelques semaines, dans l'hospice des Incurables ou dans l'hôpital des Saints-Jean-et-Paul, Ignace les envoya tous à Rome. Grâce à la protection du docteur Ortiz, procureur de Charles-Quint,

Paul III les accueillit avec joie, admira leur science profonde, permit de se faire ordonner prêtres à ceux qui ne l'étaient pas encore, et leur remit soixante ducats pour favoriser leur voyage en Terre-Sainte.

De retour à Venise, ils renouvelèrent leurs vœux entre les mains de Véralli, nonce du Pape. Celui-ci venait de protester, par un acte public, contre les fausses accusations dont saint Ignace avait été l'objet. Le 24 juin, l'évêque d'Arba ordonna prêtres ceux qui n'étaient pas encore revêtus de cette dignité. Ignace remit, au 25 décembre de l'année suivante, la célébration de sa première messe; il s'y prépara par la prière et la pénitence...

En attendant leur départ pour Jérusalem, ajourné par la guerre entre les Turcs et la république de Venise, le saint envoya ses amis travailler dans les villes voisines, où la fatigue, les privations faillirent coûter la vie à Lainez, à Simon Rodriguez et à Ignace lui-même.

XV

Rome (1538-1539).

Le chemin de la Terre-Sainte était toujours fermé. Aussi, selon leurs promesses, Ignace, Lainez et Lefèvre allèrent offrir les services de la société naissante au pape Paul III, tandis que leurs autres compagnons prêchaient dans les universités du nord de l'Italie.

A quelques milles de Rome, Ignace, en prière dans l'église déserte de la Storta, vit, au milieu d'une éblouissante lumière, Jésus chargé de sa croix, et le Père éternel, qui conjurait son divin Fils d'agréer les services du pèlerin. « Je vous serai propice à Rome, » dit Notre-Seigneur, en regardant son serviteur. Cette vision ranima la joie et le courage des trois voyageurs, qui se regardèrent dès lors comme les compagnons de Jésus-Christ pour la conquête des âmes.

Le Souverain Pontife, qui venait de créer une congrégation pour remédier aux grands maux de l'Eglise, fit bon accueil à ces nouveaux ouvriers ; il nomma Lainez et Lefèvre professeurs à la Sapience, tandis qu'Ignace s'occupa de prêcher au peuple et de donner les *Exercices spirituels* au cardinal Contarini, au docteur Ortiz et à François Strada, devenu plus tard jésuite.

Ses compagnons, appelés à Rome en 1539, produisirent des fruits admirables de conversion, dans les différentes paroisses de la ville. Réunis dans un petit vignoble situé au-dessous de la Trinité-du-Mont, ces apôtres infatigables passaient une partie de la nuit à discuter les bases de leur futur Institut.

Mais une tempête formidable, qui dura huit mois, faillit tout compromettre. Agostino, religieux piémontais des Ermites de Saint-Augustin et secret disciple de Luther, furieux d'avoir vu les Pères démasquer ses hérésies, les accusa, du haut de la chaire, d'erreurs manifestes, d'hypocrisie et de crimes énormes. Michel Navarro, qui avait tenté d'assassiner Ignace à Paris, osa se poser en dénonciateur devant les tribunaux. Mais la calomnie fut confondue et une sentence juridique vint affirmer l'innocence et la saine doctrine des nouveaux apôtres.

XVI

Le Saint-Siège approuve le nouvel Ordre (1539-1541).

Le ciel manifesta d'une autre manière sa protection en faveur des persécutés. Leur héroïque dévouement dans la famine qui venait de désoler Rome ; les succès de leur ministère dans les différentes provinces d'Italie et à la cour de Jean III, roi de Portugal ; les louanges unanimes des peuples et des évêques, qui voyaient à l'œuvre ces nouveaux ouvriers, tout décida Paul III à

confirmer solennellement, le 27 septembre 1540, et le 14 mars 1543, l'Ordre nouveau déjà approuvé verbalement, à Tivoli, le 3 septembre 1539. *Le doigt de Dieu est là !* s'était écrié le pape, en lisant la première ébauche du nouvel Institut. Le cardinal Guidiccioni, ennemi de la multiplication des ordres religieux, déclara

celui-ci indispensable pour arrêter les progrès de l'hérésie et remédier aux maux de l'Eglise.

Le 5 avril 1541, Ignace fut élu supérieur général à l'unanimité et remplit cette charge jusqu'à sa mort, malgré ses tentatives réitérées pour se soustraire à ce lourd fardeau. Le 22 avril suivant, saint Ignace recevait les vœux solennels de ses compagnons, dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

Saint Ignace catéchisant les enfants pauvres.

Devenu le premier parmi ses frères, le nouveau supérieur usa de son autorité pour remplir, pendant quelque temps, les plus humbles emplois de la maison et catéchiser, durant quarante-six jours, des enfants pauvres.

Il suivait, avec une sollicitude toute paternelle, les premiers travaux de ses fils déjà dispersés dans le monde. François-Xavier prenait possession des Indes ; Rodriguez établissait la Compagnie de Jésus à Lisbonne ; Salmeron et Broët visitaient l'Irlande en qualité de nonces apostoliques ; Lefèvre défendait l'Eglise d'Allemagne contre la fureur du Protestantisme.

XVII

Les œuvres préférées de saint Ignace.

Sans doute, l'œuvre des catéchismes ; l'éducation chrétienne de la jeunesse ; les instructions familières dans les missions et les retraites ; la prédication dans les pays chrétiens et parmi les infidèles ; l'audition des confessions, étaient les ministères propres de l'Ordre naissant. Mais le saint voulut voir aussi ses enfants exercer l'apostolat et pratiquer la charité, dans les prisons, les hôpitaux et parmi tous les déshérités de ce monde.

Pour lui, à Rome, il se réserva la mission d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants, de soigner les malades et de travailler au salut des âmes abandonnées. La remise en vigueur du décret de Latran, qui, sous Paul V, obligeait les malades de voir le prêtre, après avoir reçu une ou deux visites du médecin ; la fondation de la maison des catéchumènes, bâtie pour favoriser la conversion des Juifs ; le monastère de Sainte-Marthe, élevé pour offrir un asile aux femmes repenties ; le *conservatoire* de Sainte-Catherine, construit pour la préservation des jeunes filles ; les deux orphelinats destinés à recevoir les enfants privés de

leurs parents : ce sont les principales œuvres de zèle établies par saint Ignace dans la ville de Rome.

XVIII

Les Constitutions (1541-1556).

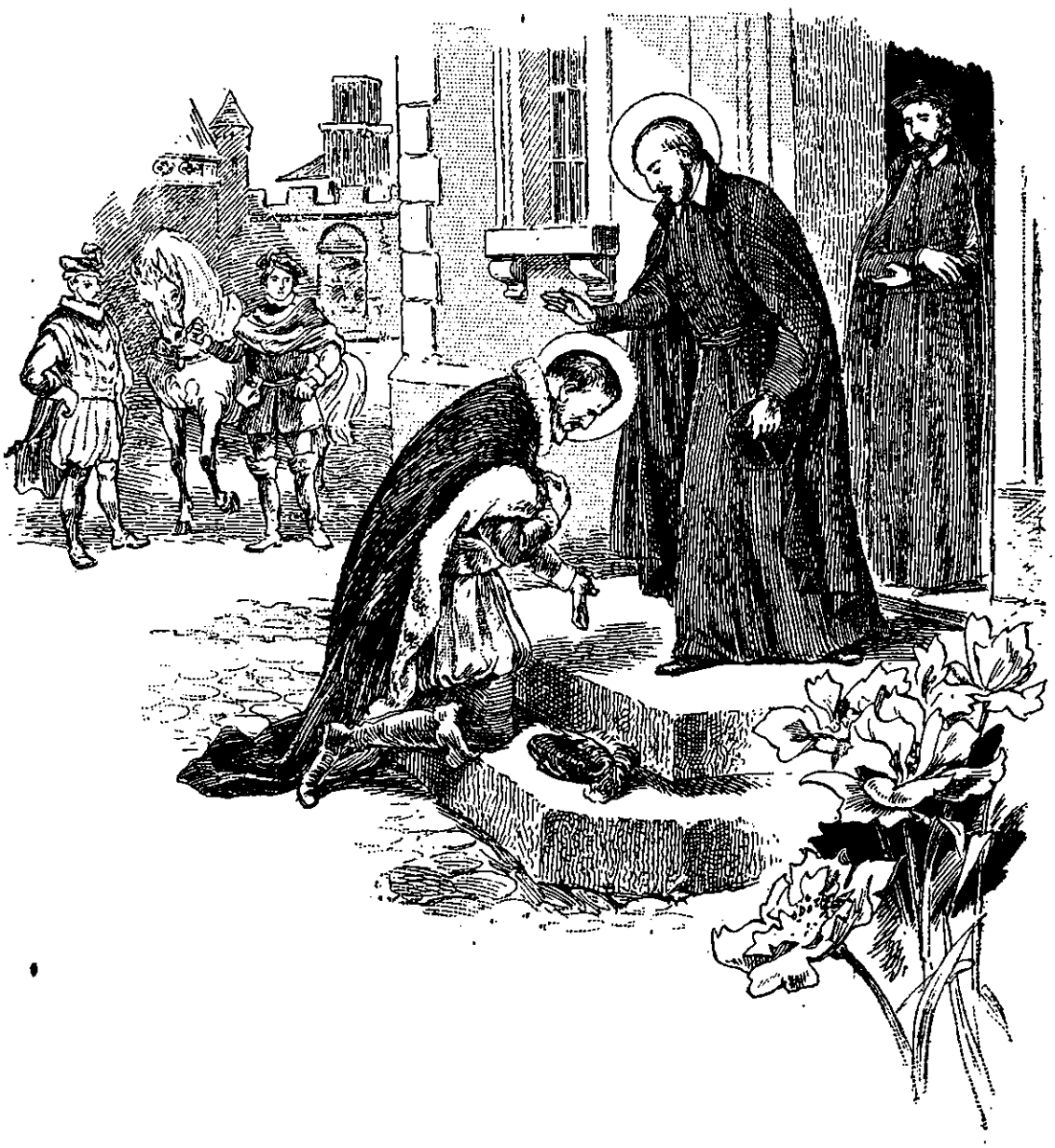
La merveilleuse activité de saint Ignace n'était point absorbée par le soin de ces œuvres diverses. Tout en gouvernant son Ordre avec une prudence consommée, il se mit à écrire les Constitutions qui devaient en être la loi suprême. Ce monument impérissable de sagesse, qui suffirait à lui seul, selon le P. Lainez, au gouvernement de toutes les sociétés religieuses, fut élevé par Ignace avec les lumières du bon sens, de la foi et de l'expérience. C'est le fruit admirable de quinze années d'études sérieuses, de prières ferventes, de saintes larmes et de minutieuses observations.

A la plus grande gloire de Dieu! Maxime qui peint admirablement le but final de l'œuvre de saint Ignace et les moyens choisis pour faire de ses religieux des saints et des apôtres. La perfection des membres de cette Compagnie prendra sa source dans un détachement absolu, une parfaite abnégation de soi-même. Leur apostolat sera en harmonie avec les exigences de la vie commune ; il exclura un habit particulier, les offices du chœur, en général tout ce qui pourrait être un obstacle à l'évangélisation des hérétiques et des infidèles. Les profès s'engagent par vœux à renoncer aux dignités ecclésiastiques et à partir pour les missions lointaines sur l'ordre du Souverain Pontife.

En 1558, une Congrégation générale approuva les Constitutions écrites par le saint Fondateur.

XIX

Progrès rapides de la Société de Jésus (1540-1556).



Saint François Borgia et saint Ignace.

Ignace avait vu plusieurs de ses compagnons le précéder dans le ciel : Jean Codure (1541), Pierre Lefèvre

(1546), Claude Le Jay (1551) et l'apôtre des Indes, François-Xavier (1551), qu'il destinait à lui succéder dans sa charge de général.

Ces vaillants apôtres, tombés sur le champ de bataille, étaient autant d'intercesseurs auprès de Dieu pour la société naissante. Les souverains de Portugal, d'Espagne, de France et d'Autriche, rivalisaient de zèle avec les papes pour favoriser l'extension du nouvel Ordre. Lainez et Salmeron faisaient admirer, au Concile de Trente, la solidité de leur vertu et la profondeur de leur science. Canisius disputait au protestantisme les provinces d'Allemagne. François de Borgia, ami de Charles-Quint, ancien vice-roi de Catalogne, attirait en Espagne, à la nouvelle Compagnie, de nombreuses et vaillantes recrues. Les Indes, le Japon, gagnés à *Jésus-Christ* par François-Xavier, venaient consoler l'Eglise des défections causées par l'hérésie protestante.

Après quinze ans d'existence, l'Ordre de saint Ignace comptait treize provinces, une centaine de maisons ou collèges, en particulier, à Rome le Collège Romain et le Collège Germanique, à Paris le Collège de Clermont (Louis-le-Grand), fondé par Guillaume Duprat.

La mission de saint Ignace semblait toucher à sa fin.

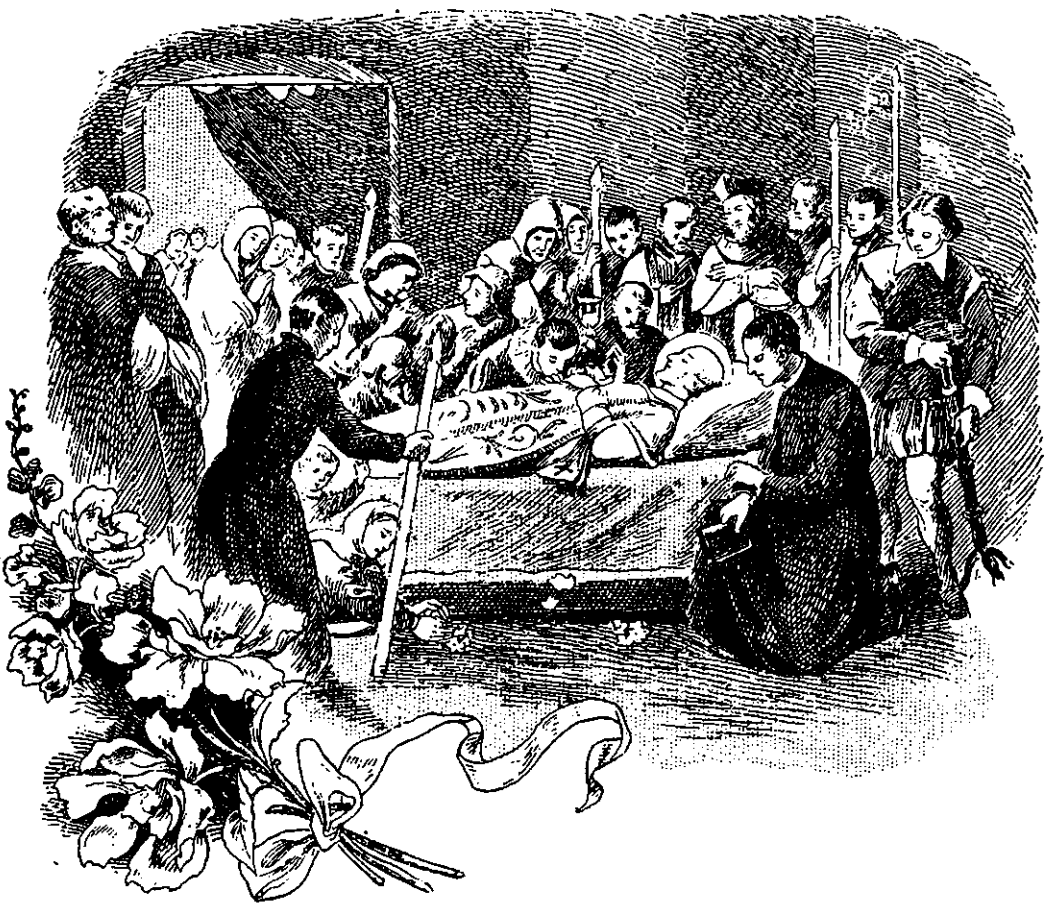
XX

Mort de saint Ignace (1556).

Se sentant défaillir, le saint Fondateur répétait plus que jamais sa parole favorite : « Que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel ! » L'enfer, par la bouche des possédés, le proclamait le plus grand de ses ennemis parmi les hommes De fréquentes apparitions de la Sainte Vierge, de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Trinité, venaient inonder son âme de nouvelles lumières et d'ineffables consolations. Un instant, on craignit de le voir perdre la vue, tant ses larmes de dévotion étaient abondantes.

Ce saint qui passe, aux yeux d'un grand nombre, pour un homme fier et despote, était doué d'une tendresse admirable et d'une humilité profonde. Quelle charité envers ses enfants malades ! Quel soin pour cacher les faveurs dont le ciel ne cessait de le combler !

Il voulut mourir comme le plus simple et le plus obs-



cur de ses religieux. Muni du saint Viatique, consolé par la bénédiction du pape, il attendit avec sa sérénité habituelle l'heure de Dieu. Dans les étreintes de l'agonie, ses enfants le virent, les yeux levés au ciel, les mains jointes, l'âme calme et tranquille, au seuil de l'éternité. Ce brillant flambeau s'éteignit doucement, vers six heures du matin, le 31 juillet 1556.

Mort de saint Ignace.
(D'après un tableau de l'époque, conservé au collège de Saragosse.

XXI

Son Culte.

Saint Ignace fut béatifié par Paul V, le 27 juillet 1609 et canonisé par Grégoire XV, le 12 mars 1622. Sa fête se célèbre le 31 juillet. On peut ce jour-là gagner une indulgence plénière aux conditions ordinaires (confession, communion, visite d'une église de la Compagnie de Jésus ou de l'église de la paroisse, là où il n'y a pas de maison de la Société de Jésus).

Pratique des dix dimanches en l'honneur de saint Ignace. — Avant la fête du saint ou dans le cours de l'année, pendant dix dimanches consécutifs, on doit faire de pieuses méditations, ou des prières vocales ou d'autres exercices de piété, à la gloire de Dieu et à l'honneur de saint Ignace... Indulgence plénière pour chaque dimanche aux mêmes conditions que pour la fête. (Clément XIII. Décret Congr. Indulg., 27 janvier 1767.)

Le Rescrit de la même Congrég., sous Grégoire XVI, 10 décembre 1841, autorise les fidèles à se contenter de la visite de l'église paroissiale, avec la confession et la communion, dans les centres où il ne se trouve pas d'église des Jésuites.

Oraison.

O Dieu, qui pour propager la plus grande gloire de votre nom, avez voulu, par le ministère de saint Ignace, fournir à l'Eglise militante le secours d'une milice nouvelle, faites que par votre grâce, après avoir combattu sur la terre avec son aide et à son exemple, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le ciel. Par *Jésus-Christ* Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prière de saint Ignace à Notre-Seigneur.

OFFRANDE DE SOI-MÊME PAR SAINT IGNACE

Prenez, Seigneur, ma liberté entière. Recevez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté.

Tout ce que j'ai, tout ce que je possède, vous me l'avez donné : je vous le rends totalement et je le livre absolument à votre volonté pour qu'elle en dispose.

Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche ; et je ne demande rien de plus.

(*300 j. d'indulg. — Léon XIII, 26 mai 1883.*)

PRIÈRE DONT SAINT IGNACE RECOMMANDAIT LA RÉCITATION

Ame de Jésus, sanctifiez-moi.
Corps de Jésus, sauvez-moi.
Sang de Jésus, enivrez-moi.
Eau du Côté de Jésus, purifiez-moi.
Passion de Jésus, fortifiez-moi.
O bon Jésus, exaucez-moi !
Cachez-moi dans vos plaies ;
Ne permettez pas que je sois séparé de vous.
Défendez-moi contre l'esprit mauvais.
Appelez-moi à l'heure de ma mort,
Et dites-moi de venir à vous,
Afin que je vous glorifie avec vos saints,
Dans tous les siècles des siècles,
Ainsi soit-il.

A. M. D. G.

Avec la permission des Supérieurs.

Permis d'imprimer :

† LÉON, Evêque d'Amiens.

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique.*

DU MÊME AUTEUR :

Manuel illustré des Confréries et autres Œuvres du Très-Saint-Sacrement. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petit Manuel illustré des Congrégations de la Bonne-Mort. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petit Manuel illustré des Congrégations de la Sainte-Vierge. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petites Vies illustrées de saint IGNACE DE LOYOLA, de saint FRANÇOIS-XAVIER, de saint JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, de saint JEAN BERCHMANS, de saint STANISLAS KOSTKA, S. J. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

A **10** centimes, *franco* : **15** centimes.

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

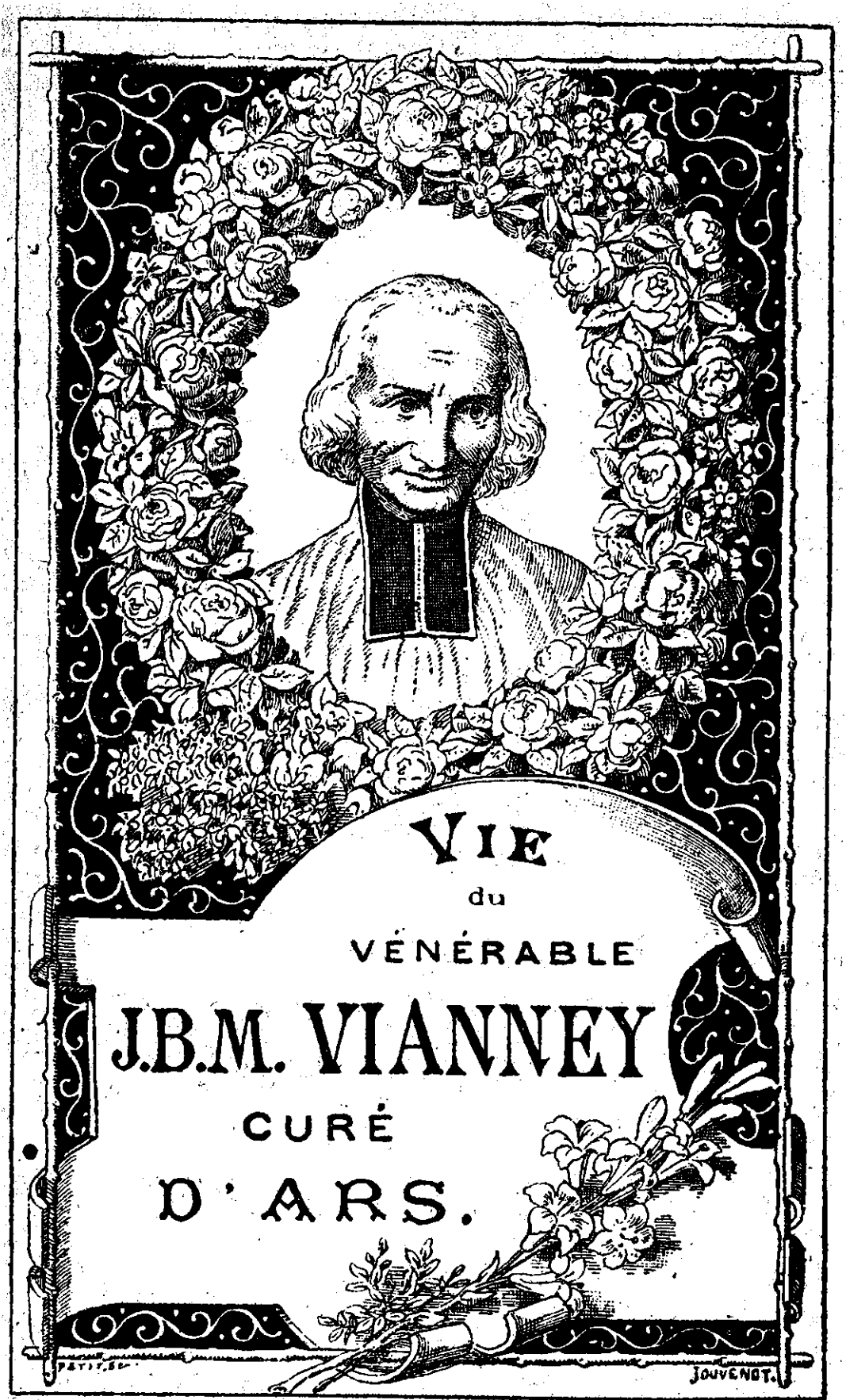
Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*



VIE
du
VÉNÉRABLE
J.B.M. VIANNEY
CURÉ
D'ARS.

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE (Somme)

VIE ADMIRABLE

DU VÉNÉRABLE

J.-B.-M. VIANNEY

Curé d'Ars

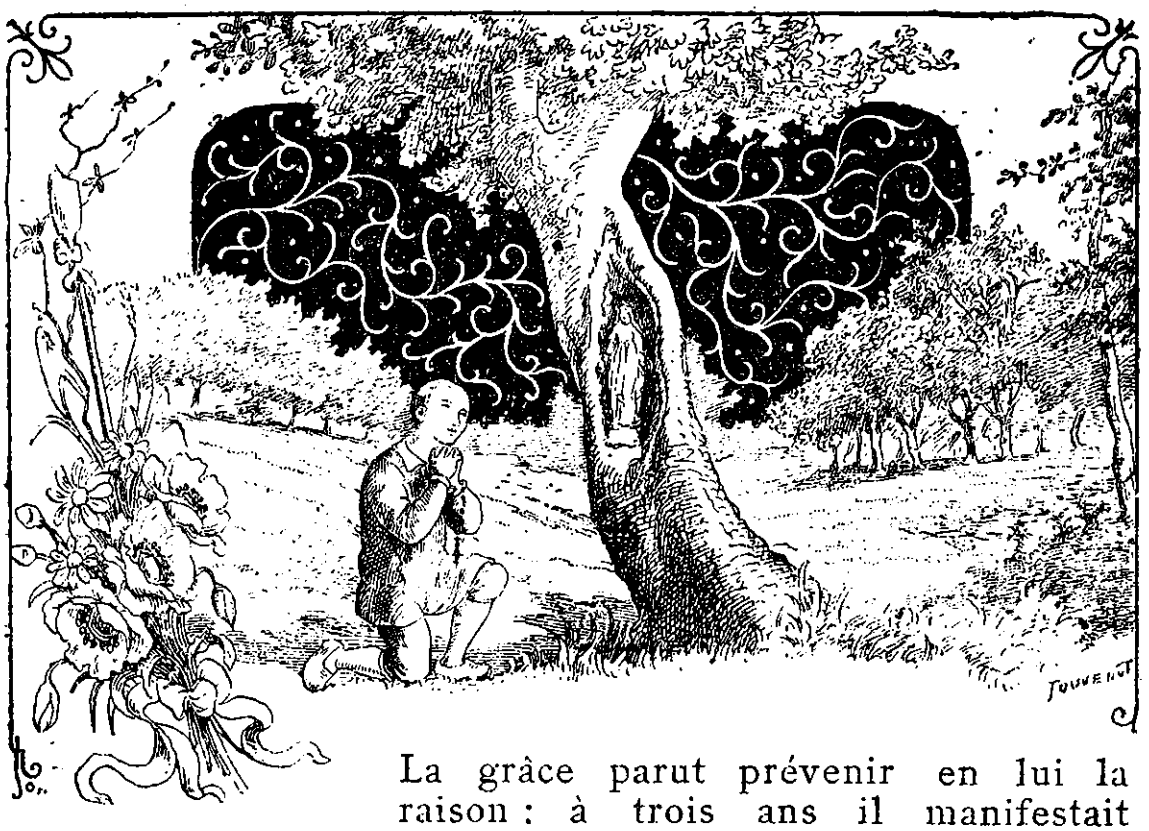
Naissance de M. Vianney. — Le baptistère de Dardilly.

I

La Vocation

« Partout où passent les saints, Dieu passe avec eux. » Vers 1772, un saint mendiant, Benoît-Joseph Labre, s'arrêtait à Dardilly, dans l'humble maison des Vianney et la bénédiction de Dieu y pénétrait avec lui, car peu d'années après son passage y naissait celui qui devait être le Curé d'Ars. Merveilleuse vertu de l'aumône ! Dieu donne pour fils à d'obscurs paysans un de ses plus glorieux serviteurs, afin de les récompenser de leur charité envers les pauvres.

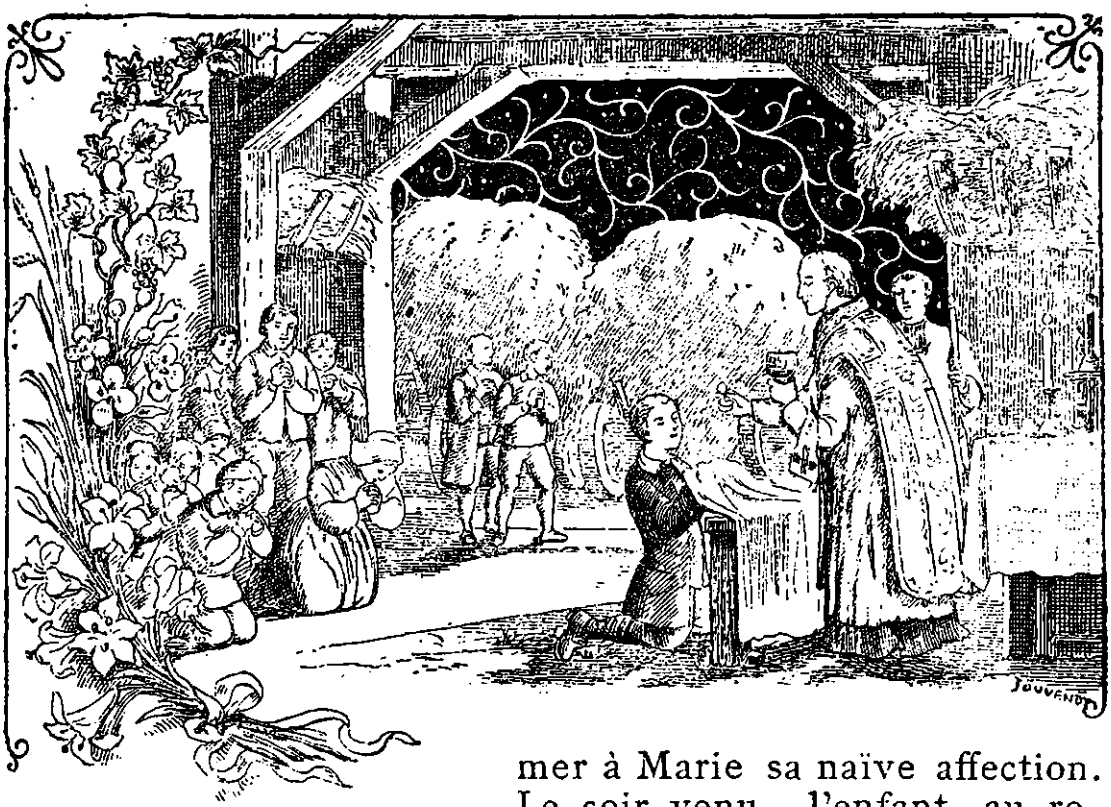
Jean-Baptiste-Marie Vianney vint au monde et fut baptisé le 8 mai 1786. Ses parents étaient des laboureurs.



Le jeune Vianney priant à Chante-Merle.

La grâce parut prévenir en lui la raison : à trois ans il manifestait déjà un singulier attrait pour la solitude et la prière ; on le trouvait souvent blotti dans un coin de la maison paternelle, de l'étable ou du jardin, récitant loin de tous les regards, le *Pater*, l'*Ave* ou les invocations pieuses qu'on lui avait apprises. Sa mère, Marie Beluse, cultivait avec soin ces heureuses dispositions. Le fils fut toujours reconnaissant à sa mère de ses leçons. Il lui attribuait tout le bien qui était en lui, car, avait-il coutume de dire : « La vertu passe du cœur des mères dans celui des « enfants, qui font volontiers ce qu'ils voient faire. »

La Révolution venait alors d'éclater en France : les églises et les séminaires étaient fermés, le clergé était en exil ou dans les prisons. Le jeune Vianney ne pouvait avoir de maître ; au lieu de lui faire commencer des études, on l'employa au travail des champs. Il fut d'abord berger, selon la coutume : son troupeau se composait d'un âne et de trois brebis, qu'il menait paître le plus souvent dans le vallon de Chante-Merle. Il portait habituellement sur soi une statuette de la Sainte Vierge et lorsqu'il était arrivé dans les pâturages où devaient brouter ses animaux, il la plaçait tantôt sur un tertre, tantôt dans le creux d'un arbre, appelant ses camarades pour leur faire réciter la Salutation angélique, ou leur confiant la garde de son troupeau pour passer de plus longs moments à expri-



mer à Marie sa naïve affection. Le soir venu, l'enfant, au retour de la prairie, allait sur le chemin attendre les pauvres mendiants : il les installait dans la grange, leur distribuait du pain, et s'il rencontrait dans leurs rangs des petits de son âge, il leur apprenait *Notre Père...*, *Je vous salue*, et les actes des principales vertus chrétiennes.

A mesure que Jean-Marie grandissait, ses occupations devenaient plus pénibles. A treize ans, il maniait la pelle et la pioche dans les vignes et les champs ; et c'était de tous les travailleurs le plus gai, le plus obéissant, le plus ardent à la besogne. Sa mère le donnait en exemple à toute sa famille. Pourtant les durs labeurs auxquels il semblait se livrer tout entier, ne le détournaient point de la prière. Soit qu'il se rendît au travail, soit qu'il en revînt, il égrenait son chapelet, foulant aux pieds tout respect humain et bravant les railleries que provoquaient, au début, ses *patenôtres*, comme on disait autour de lui.

Une jeunesse, ainsi passée en la présence de Dieu et de sa Mère, ne pouvait manquer d'être exempte de souillure. « Je ne connaissais pas le mal, a dit M. Vianney, je l'ai appris au confessionnal de la bouche des pécheurs. » J.-C. était l'unique objet de son amour : aussi lui voua-t-il sa chasteté avant même d'avoir fait sa première communion. Il la fit dans une grange dont des charettes de foin dissimulaient l'entrée. Quel ineffaçable souvenir ne laissa-t-elle

Première communion de J.-B.-M. Vianney dans une grange.

pas à l'enfant ? Quelques prêtres fidèles, récemment rentrés en France, au péril de leur liberté et de leur vie, l'avaient préparé à ce grand acte et il avait été si docile aux impressions de la grâce, que ses compagnons en le considérant comme abîmé dans la prière, disaient : « Voyez donc « là-bas le petit Vianney qui fait assaut avec son bon « ange. »

Cependant la persécution s'éteignit peu à peu, et à la suite du Concordat, qui rendit la paix à l'Eglise de France, M. Balley fut chargé de la paroisse d'Ecully qu'il desservait depuis plusieurs années en secret. D'un coup d'œil, le vénérable curé voit que Dieu veut faire du jeune cultivateur de Dardilly un pasteur des âmes ; aussitôt il le fixe auprès de lui et durant près de six ans il lui enseigne le latin. Mais autant l'élève était riche des dons de la sainteté, autant il était pauvre de ceux de l'intelligence : sa conception était lente, sa mémoire ingrate. En dépit de son application, ses progrès au commencement étaient nuls. Vingt fois il fut sur le point d'abandonner ses livres pour reprendre sa pioche, vingt fois son maître éclairé d'en haut dut le soutenir. A bout d'efforts, il résolut de faire violence au ciel afin d'obtenir les lumières nécessaires pour « être prêtre et capable de gagner des âmes à Dieu. » Il redoubla ses aumônes : on le vit donner aux pauvres jusqu'à ses souliers et rentrer les pieds nus au logis ; il fit, en mendiant chaque jour un abri et du pain, un pèlerinage au tombeau de saint François-Régis, à Lalouvesc ; il se condamna à une vie pénitente et refusa de laisser assaisonner ses aliments. Tant de générosité ne pouvait rester sans récompense ; Dieu accorda la grâce si vivement souhaitée et

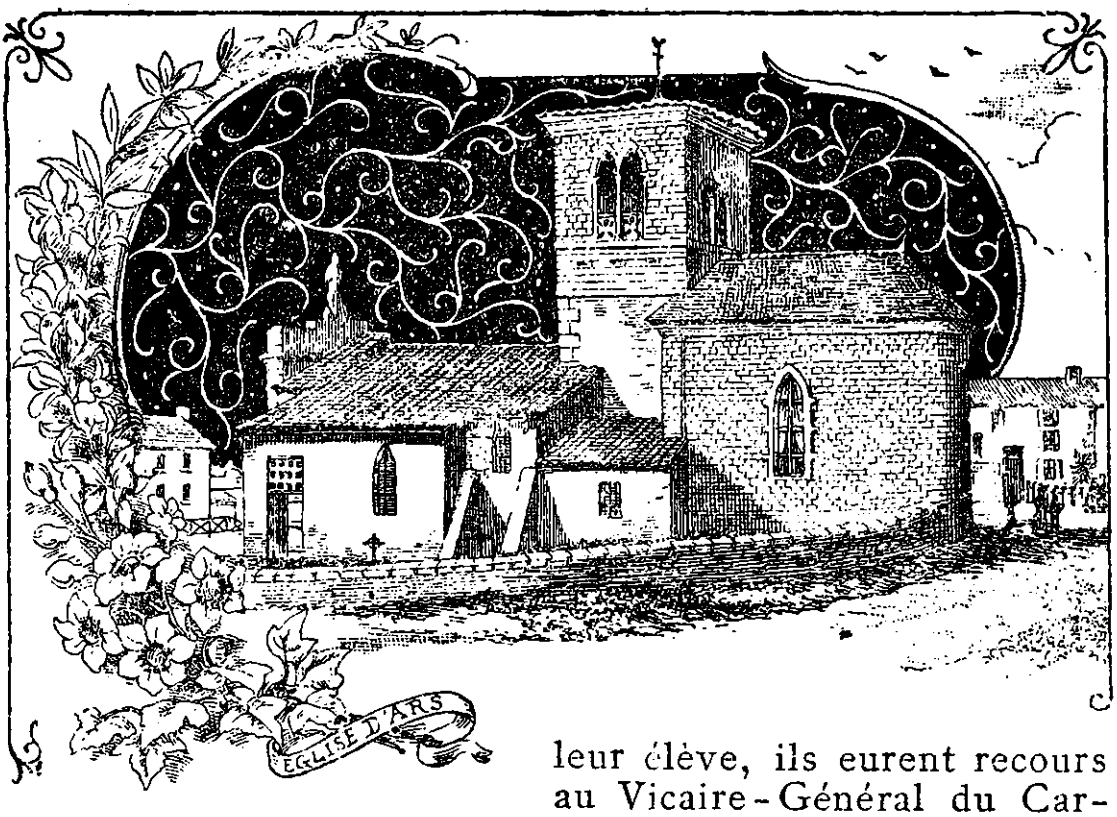
Ancienne église d'Ecully (page 6).

l'intelligence de Jean Vianney se développa insensiblement.

Il sortait à peine de cette épreuve qu'il tomba dans une autre plus pénible encore. En 1809, trois ans après le tirage au sort auquel il avait pris part, à l'heure où il croyait entrer au Séminaire, il reçut inopinément une feuille de route pour Bayonne. M. Balley crut à une méprise et réclama auprès de l'administration militaire, en faisant observer que son protégé avait dû être inscrit parmi les élèves ecclésiastiques ; mais toutes ses démarches furent vaines et le jeune étudiant se vit contraint de partir pour la frontière espagnole. Il se mit en chemin, mais la maladie l'obligea d'entrer dans les hôpitaux de Lyon et de Roanne, le cœur brisé par tant de chères espérances anéanties. Toutefois, Dieu qui ne voulait que former son serviteur à un complet et amoureux abandon à sa volonté sainte, ne permit pas qu'il pût rejoindre son corps et après quatorze mois, toutes les difficultés furent aplanies.

Au retour de son disciple, M. Balley le conduisit d'abord au petit séminaire de Verrières pour y étudier la philosophie et ensuite au grand séminaire de Saint-Irénée pour y suivre le cours de théologie. Ici et là, Jean-Marie Vianney vécut comme un ange et gagna par sa modestie et sa douceur tous ses condisciples. Cependant une cruelle épreuve l'attendait encore, au seuil des saints Ordres. Ses maîtres admiraient, non moins que ses confrères, sa régularité et sa ferveur chaque jour plus embrasée, ils appréciaient son ferme bon sens et la rectitude de son jugement, mais il était si peu instruit, qu'ils n'osaient le présenter à l'ordination. Ne sachant s'ils devaient renvoyer ou admettre

Mort de M. Balley (page 6).

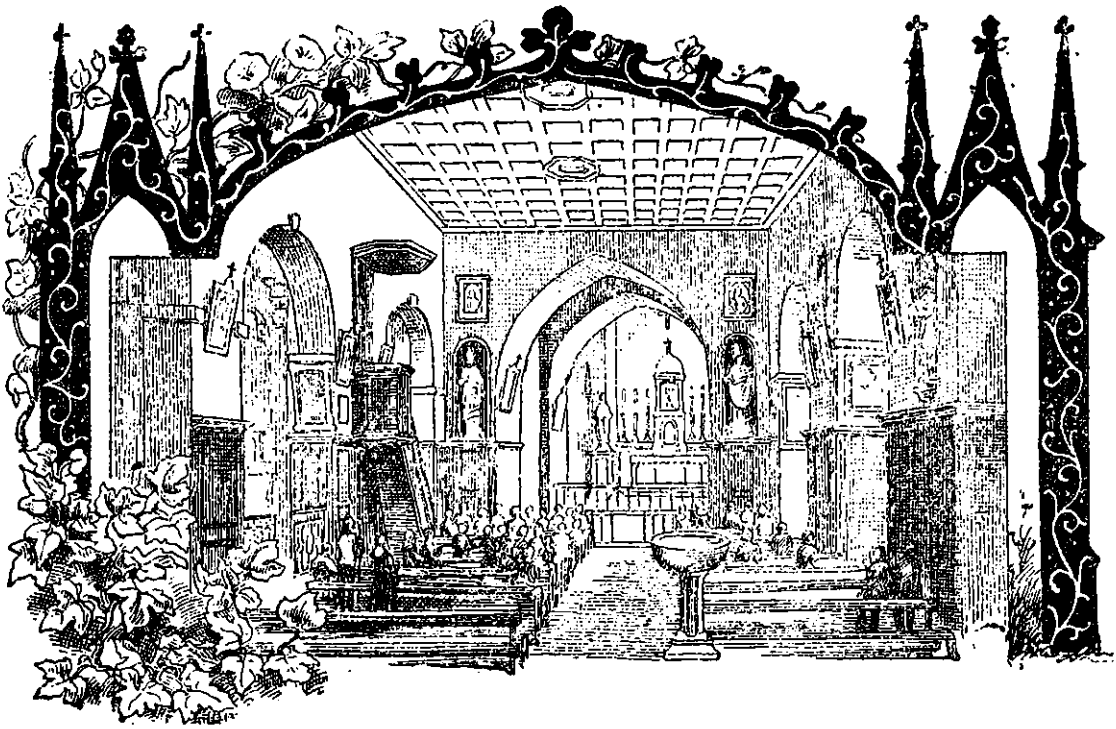


leur élève, ils eurent recours au Vicaire-Général du Cardinal Fesch, M. Courbon, que des liens étroits attachaient à M. Balley et le prièrent de décider. M. Courbon donna son consentement, et le jeune théologien reçut les Ordres sacrés le 9 août 1815. Il avait vingt-neuf ans.

M. Balley l'avait demandé pour vicaire : on le lui accorda, et au sortir de la cathédrale de Grenoble, où il avait reçu l'onction sacerdotale, il se rendit à Ecully. Le vénérable vieillard qui avait formé ses premières années, ne voulait abandonner à personne le soin d'achever son œuvre. Pendant deux années il l'initia à toutes les vertus qui font les saints prêtres ; il en fit le témoin de ses oraisons où il suffisait, au dire de son disciple, de lui entendre s'écrier : « Mon Dieu, je vous aime », pour aimer à son tour ; il l'associa à ses mortifications, en l'invitant à s'asseoir à une table où viande et pommes de terre duraient plusieurs jours et devenaient noires à force de traîner ; il lui apprit à tout donner, quand il s'agit des pauvres ; il lui légua sa discipline et son cilice et il remit à Dieu son âme, « la plus belle de toutes celles que j'ai connues, » disait M. Vianney.

La formation du jeune prêtre était achevée ; il était désormais un vase d'honneur préparé par le Très-Haut à toutes sortes de bonnes œuvres. M. Courbon le désigna, peu après la mort de son bienfaiteur, pour la cure d'Ars, et il en prit possession le 7 février 1818.

Eglise d'Ars.



Intérieur de l'église d'Ars.

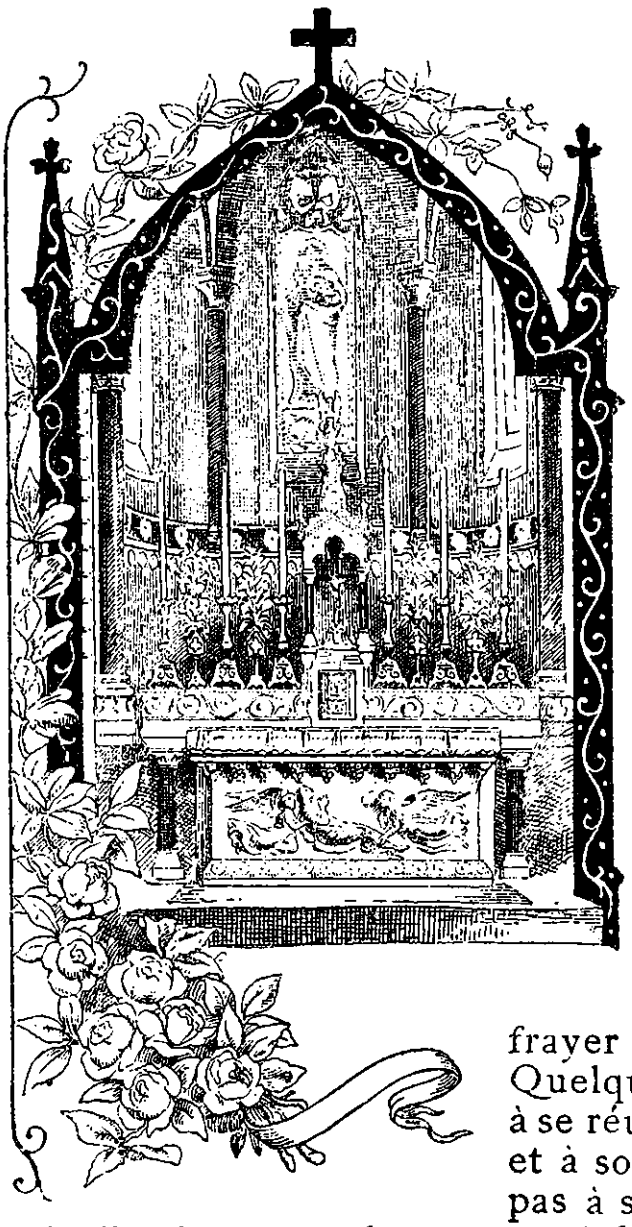
II

Le Curé

Le champ qu'avait à défricher M. Vianney était hérissé d'épines ; M. Courbon ne le lui avait pas laissé ignorer et il n'eut pas besoin d'un long séjour à Ars pour s'en convaincre. La pauvre église du village restait toute la journée déserte, les sacrements étaient abandonnés, le travail du dimanche, la fréquentation de la danse et des cabarets avaient dégénéré en habitude. Il était impossible au jeune Curé de ne pas voir que son troupeau était aussi indifférent pour la religion, qu'avide et insatiable de plaisirs.

A ce triste spectacle la piété de M. Vianney s'effraye : « Je n'ai rien à faire ici, s'écrie-t-il, et au milieu de cet air mou de la Dombe, j'ai peur de me damner. » Mais la charité comprime bien vite ce premier mouvement et enflamme son zèle. Il sauvera ce peuple, et la conversion de ses paroissiens sera le premier de ses miracles. La prière est l'arme du prêtre ; le Curé d'Ars établit sa demeure dans son église solitaire. Depuis l'aube du matin jusqu'à l'*Angelus* du soir, sauf une courte interruption au milieu du jour, il se tient agenouillé au pied de l'autel. Il quitte à midi son poste d'adoration, et dès qu'il a pris la légère réfection qu'il prépare de ses propres mains, il va visiter quelqu'un de ses paroissiens. Lorsque toute la famille est

réunie pour le repas, M. le Curé s'annonce en saluant du dehors le chef de la maison ; il entre, caresse les enfants, sourit à chacun et se tenant appuyé contre un meuble il parle, pendant que le dîner continue, du bon Dieu et des saints. Aucun de ceux qui l'écoutent ne remarque sa petite taille ou sa soutane râpée, mais celui-ci admire ses traits austères illuminés des reflets de la piété et de la chasteté, celui-là est séduit par la mortification qui éclate dans tout son être, et les uns et les autres, convaincus qu'ils sont en face d'un véritable juste, reçoivent avec joie les premières semences de conversion jetées en eux au cours de l'entretien. Lorsque les laboureurs retournent à leurs travaux, M. Vianney vient à l'église reprendre son oraison inachevée. La nuit, il se renferme dans la sacristie et là, durant de longues veilles, il compose ses prônes du dimanche, les écrit, les apprend et s'exerce à les débiter.



Ses exhortations et ses exemples plus persuasifs encore surent se frayer le chemin des cœurs. Quelques fidèles commencèrent à se réunir autour du pieux Curé et à son instigation n'hésitèrent pas à se faire un rigoureux devoir d'assister tous les matins à la sainte Messe, de venir tous les soirs réciter le chapelet et la prière à l'église, de se partager les heures du jour de façon à ce que le Saint-Sacrement ne se trouvât jamais sans adorateur. Au premier rang de ces personnes que M. Vianney pouvait déjà offrir à Dieu comme les prémices de son troupeau, se distinguaient une grande dame, M^lle^ d'Ars, et un pauvre paysan.

Maître-autel de la basilique de Sainte-Philomène, à Ars.

La grande dame avait le goût des bonnes œuvres : elle fut l'auxiliaire empressé et infatigable du saint Curé ; le paysan avait celui de la contemplation. On le rencontrait souvent à l'église, et M. Vianney qui l'observait avec soin, voyait avec surprise ses lèvres toujours closes et immobiles : « Eh ! père, lui demanda-t-il un jour, qu'est-ce que vous « dites à Notre Seigneur pendant les longues visites que « vous lui faites tous les jours et plusieurs fois par jour ? » — Je ne lui dis rien ; je l'avise et il m'avise. » Naïve et sublime réponse qui confondit le Curé d'Ars d'admiration pour cet homme, et de reconnaissance pour Dieu qui instruit les ignorants des plus hauts secrets de la perfection.

La joie du zélé Pasteur eut été sans mélange si tous ces chrétiens d'élite qui se groupaient plus nombreux chaque semaine aux pieds de Notre Seigneur eussent communié fréquemment. « Nous devons, disait-il, « travailler à mériter de recevoir l'Eu- « charistie tous les jours. Si nous sommes privés de « la communion sacramentelle, remplaçons-la par la » communion spirituelle que nous pouvons faire à chaque « instant, car nous devons toujours être dans un désir « ardent de recevoir le bon Dieu. La communion fait » à l'âme comme un coup de soufflet à un feu qui « commence à s'éteindre. » Mais les âmes qu'il souhaitait attirer à la Table Sainte craignaient de s'en approcher sous prétexte qu'elles n'en étaient pas dignes, qu'elles avaient trop de misères ou qu'elles avaient trop à faire. Avec quel feu il discute leurs objections ! « Allez à la communion, « répète-t-il sans cesse, allez à Jésus, allez vivre de lui afin

Presbytère d'Ars.

« de vivre pour lui ! Ne dites pas que vous avez trop à « faire. Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit : Venez à moi, « vous qui travaillez et qui n'en pouvez plus. — Ne dites « pas que vous n'en êtes pas dignes. C'est vrai, mais vous « en avez besoin. Si Notre Seigneur avait eu en vue notre « dignité, il n'aurait jamais institué son beau sacrement « d'amour. — Ne dites pas que vous avez trop de misères.

« J'aimerais autant « vous entendre dire « que vous êtes trop « malades, et que « c'est pour cela que « vous n'appelez pas « le médecin. — « Tous les êtres ont « besoin de se nour- « rir pour vivre, or « la nourriture de « l'âme c'est Dieu. « L'âme ne peut se « nourrir que de « Dieu ! il n'y a « que Dieu qui lui « suffise !... Il y a « dans toutes les « maisons un en- « droit où l'on con- « serve les provi- « sions, c'est l'office. « L'Eglise est la « maison des âmes « et il y a un office. « Voyez-vous le taberna- « cle ? Si l'on vous deman- « dait qu'est-ce que cela ? « vos âmes répondraient : c'est « l'office. » A de te les instances, tout devait céder, et la communion fréquente fut en grand honneur au bout de peu de temps.

Pour consolider et perpétuer le bien déjà obtenu, mettre à l'abri du respect humain ceux qui le pratiquaient et rendre le bon exemple contagieux, des *confréries* étaient nécessaires. Le Curé d'Ars érigea presque simultanément une Confrérie du Rosaire pour les femmes et une Confrérie du Saint-Sacrement pour les hommes qui devaient, à son

M. Vianney faisant le catéchisme aux enfants.

sens, « être les premiers à rendre hommage à Jésus-Christ « dans l'Eucharistie et à servir Dieu. »

La lutte contre les abus pouvait commencer ; le Serviteur de Dieu l'ouvrit avec confiance. Il s'attaqua d'abord aux cabarets, qui étaient le fléau de son village, comme ils le sont de tant d'autres. Avec quelle prudence il les combattit ! Nous l'apprenons de lui-même : « Je ne me suis « jamais fâché contre mes paroissiens, disait-il, je ne leur « ai même jamais fait de reproches. » Mais ses paroles avaient d'autant plus de poids qu'elles étaient empreintes de plus de charité, et les cabarets se fermèrent l'un après l'autre.

Restait la danse, et là gîsait le plus grand de tous les obstacles qui s'opposaient à la régénération d'Ars, car ce divertissement, si goûté dans la Dombe, était aimé avec autant de passion par les hommes faits que par les jeunes gens. Au confessionnal et en chaire, M. Vianney s'élève contre ce passe-temps dangereux ; il est véhément, il est railleur : « Voyez, mes « Frères, répétait-il à tout « propos, les personnes qui « entrent au bal, laissent leur Ange gardien à la porte « et c'est un démon qui le remplace, en sorte qu'il y « a bientôt dans la salle autant de démons que de dan- « seurs... » Les familles se divisaient ; quelques-uns de leurs membres voulaient qu'on obéît à M. le Curé et qu'on évitât de l'attrister, d'autres s'obstinaient. Le jour de la fête de saint Sixte, patron du village, les jeunes gens, passant outre à tous les avis qu'ils reçoivent, ouvrent le bal

M. Vianney envoie à Sainte Philomène une mère qui lui présente son enfant guéri.

accoutumé; mais, ô déception, les jeunes filles refusent presque toutes à les suivre, et ils sont contraints de se disperser. Jamais joie plus pure n'inonda le cœur de M. Vianney, il la laissa déborder à la prière du soir et fit couler les larmes de ses auditeurs en leur témoignant sa reconnaissance.

Le travail du dimanche, voilà le terrain sur lequel l'esprit du mal, chassé de tant de positions plus importantes, cherchait à se maintenir ; mais il ne put résister aux coups multipliés que lui porta l'homme de Dieu. Le Curé d'Ars n'a traité aucun sujet aussi fréquemment que celui-ci ; il lui semblait toujours opportun d'en parler : « Vous tra-« vaillez, disait-il aux siens, mais ce que vous gagnez « ruine votre âme et votre corps. Si on demandait à ceux « qui travaillent le dimanche : Que venez-vous de faire ? « Ils pourraient répondre : Je viens de vendre mon âme « au démon, de crucifier N. S. J.-C. et de renier mon « baptême... Quand j'en vois qui charrient le dimanche, « je pense qu'ils charrient leur âme en enfer... Oh ! comme « il se trompe, celui qui se démène le dimanche avec la « pensée qu'il va gagner plus d'argent ! Vous vous imagi-« nez que tout dépend de votre travail ; mais voilà une « maladie, voilà un accident... Il faut si peu de chose ! « un orage, une grêle, une gelée... Or Dieu a tout dans « sa main, il peut se venger quand il veut et comme il « veut... Je connais deux moyens bien sûrs de devenir « pauvre : c'est de travailler le dimanche et de prendre le « bien d'autrui. » Une grêle a dévasté sa paroisse, le *Père*

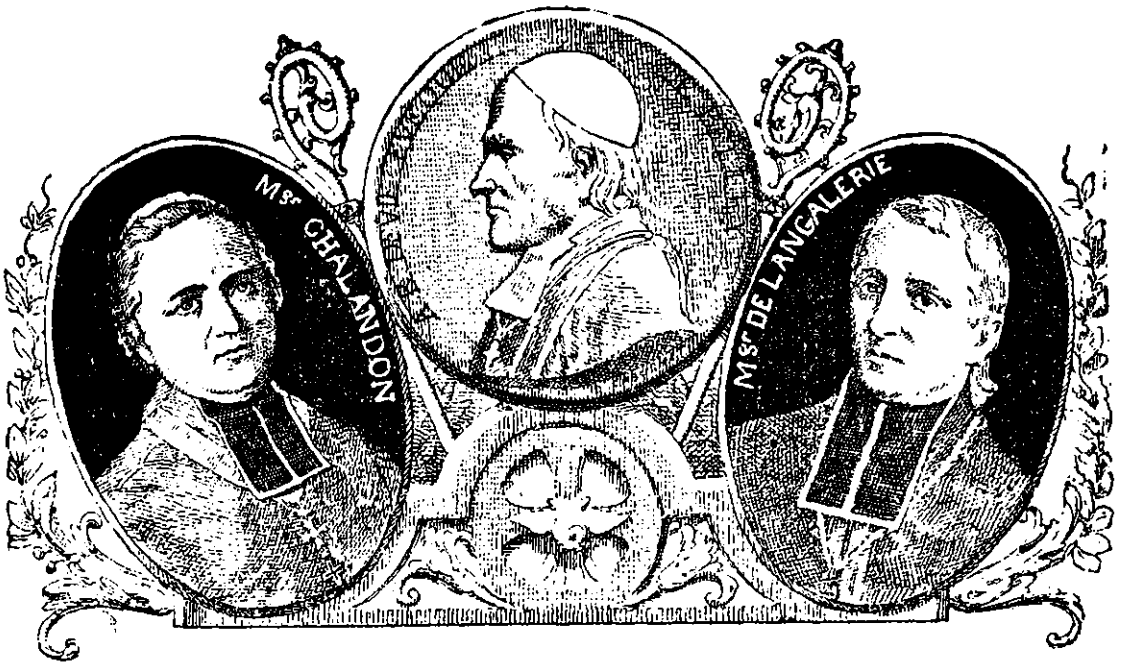
Chambre de M. J.-B.-M. Vianney.

du désert, comme l'appelle Mlle d'Ars, en gémit et en tire une leçon pour ses ouailles. Il ne craint pas de leur dire : « Vous faisiez vos récoltes sans penser à Dieu qui « vous les donnait ; la plupart l'offensaient. Il vous a dit : « Je vais vous montrer qu'elles sont à moi, ces récoltes que « vous ramassez en me méconnaissant..... Sauvez-vous ! « Courez de toutes vos forces ! Je vais tout reprendre, je « vais tout détruire. » Ses exhortations réitérées à propos de chaque évènement heureux ou malheureux eurent raison du travail du dimanche, et le repos du saint jour fut si étroitement observé que même lorsque les blés ou les foins jonchaient la terre, nul n'en prenait souci.

Ars était renouvelé. Les abus étaient extirpés. M. Vianney voulut les empêcher de renaître et consommer ainsi la défaite du démon. Dans ce dessein il fit prêcher solennellement tous les Jubilés qui se succédèrent assez nombreux dans les premières années de son séjour à Ars. Pendant que d'autres évangélisaient son peuple et le suppléaient, il priait. Il se fit alors un tel mouvement dans les cœurs que presque tout le monde voulut redevenir bon chrétien. Le respect humain était tourné à rebours ; on aurait eu honte de ne point pratiquer sa religion.

Ars n'était plus Ars ! Nous savons ce qu'était cette paroisse au moment où le Vénérable y arriva ; or voici, au rapport d'un témoin oculaire, ce qu'elle était moins de six ans après : « Je me suis très souvent promené dans les champs, et je n'ai pas entendu un seul blasphème, pas une

Châsse de Sainte Philomène dans l'église d'Ars.



parole inconvenante. J'en fis un jour mon compliment à l'un des habitants; il me répondit avec simplicité: « Nous ne valons pas mieux que les autres, mais nous aurions trop de honte de nous livrer à de semblables désordres si près d'un Saint. » Au son de la cloche de midi les hommes s'arrêtent au milieu de leurs travaux et récitent l'*Angelus*. Point de ces scènes violentes, qui sont la suite de l'ivrognerie. Les sacrements sont très fréquentés et tous les samedis ressemblent, sous le rapport des confessions, à une veille de fête. Chaque nuit, à deux ou trois heures du matin, des femmes et même des hommes viennent prier à l'église. »

Le dimanche, l'église ne désemplissait pas. A la messe, au catéchisme, aux vêpres, à la prière du soir, l'affluence était si considérable qu'on étouffait dans l'enceinte trop étroite ; ce qui suggéra à M. Vianney l'idée de l'agrandir en ouvrant plusieurs chapelles. Il construisit d'abord celle de Saint Jean-Baptiste ; plus tard, il érigea celle de Sainte Philomène ; puis celles de l'*Ecce Homo* et des Saints Anges.

Oui, en vérité, Ars n'était plus Ars, et un bon prêtre avait été l'unique artisan de cette conversion merveilleuse que tous les contemporains ont qualifiée de prodige. Quel vide son absence n'eût-elle pas fait dans cette paroisse ? Les habitants, apprenant au mois d'avril 1820 la nomination de leur cher Saint à Salles en Beaujolais, accourent à Lyon et M. Courbon, témoin de la douleur que leur cause ce changement, se résigne à leur laisser leur apôtre. Il eut sans doute agi autrement, s'il avait pu prévoir et les miracles que les mains de M. Vianney allaient opérer et la

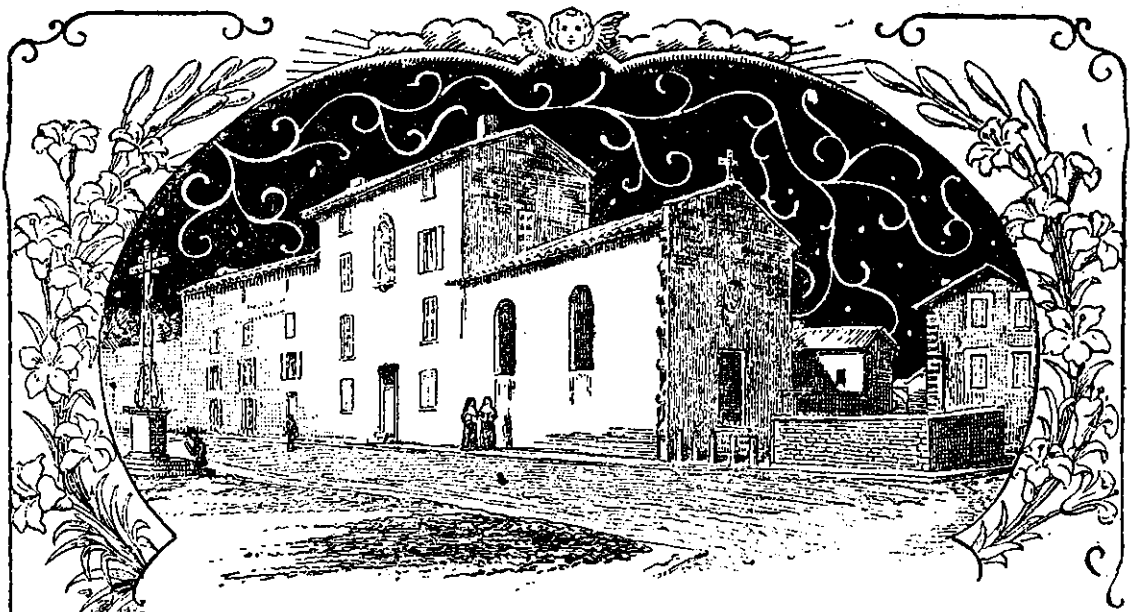
Les trois Evêques du vénérable curé d'Ars.

prochaine élévation de Mgr Devie à l'épiscopat. Ce grand Evêque allait en effet bientôt relever le siège de Belley, faire passer les Dombes sous sa juridiction et séparer irrévocablement de l'Eglise de Lyon Ars et son Curé, pour les attacher au diocèse qu'il restaurait.

Cependant, Ars ne peut suffire à l'ardeur du zèle de M. Vianney. Il voudrait embraser et purifier toutes les âmes : aussi est-il heureux d'aller, sur l'invitation de ses confrères, dans leurs paroisses, et d'y prêcher des missions. Il passe de Trévoux à Saint-Trivier, de Savigneux à Montmerle, où il rencontre pour la première fois son futur collaborateur, M. Toccanier, de Chaneins à Saint-Barnard, etc..., et partout, riches et pauvres, se persuadent qu'il est l'instrument prédestiné de leur conversion. Ils veulent lui confesser leurs péchés et assiègent son tribunal le jour et la nuit.

Catherine Lassagne, fondatrice de la Providence.

C'est en parcourant ainsi les campagnes de la Dombe que le Curé d'Ars eut l'occasion de constater souvent l'état déplorable dans lequel croupissaient les orphelines abandonnées ; ces pauvres filles contractaient, avant même de connaître la laideur du vice, l'habitude de le commettre. Cette détresse morale remua si profondément le cœur de M. Vianney, qu'il conçut sur-le-champ l'idée d'ouvrir à ces enfants un refuge, auquel il donnerait le nom de *Providence*. Selon son habitude, il mûrit ses projets dans la prière, car il ne précipitait aucune bonne œuvre ; il choisit ensuite et forma aux plus hautes vertus, deux de ses paroissiennes, qu'il destinait à élever, instruire et surveiller les orphelines ; enfin, il acheta au prix de 20,000 fr., c'est-à-dire de toute sa fortune, un immeuble situé non loin du presbytère, à l'extrémité de la place du village. La maison était trop petite, M. Vianney la fit agrandir et on le vit



dans cette circonstance travailler avec les ouvriers, faire le mortier, tailler et porter les pierres : aucun abaissement ne lui coûtait pour les pauvres. Après avoir été le missionnaire des petits, il voulait en être le père. La *Providence* put, dès l'année 1825, donner abri non-seulement aux petites filles d'Ars qui y venaient à l'école, mais encore à plus de soixante orphelines ramassées le long des chemins de la Dombe. Dans cette demeure, le saint Curé animait tout : depuis les plus graves intérêts spirituels de ses pupilles jusqu'à la nourriture destinée à les soutenir, point de détail où sa charité ne descendit. Il les catéchisait chaque jour après dîner. En quelques mois, elles devenaient de véritables chrétiennes. Apprenaient-elles un scandale, fallait-il obtenir une grâce de choix, par exemple la conversion d'un grand pécheur, elles faisaient des neuvaines, passaient des nuits en adoration devant le Saint Sacrement, se livraient à de dures mortifications et obtenaient du ciel la faveur sollicitée. Toutes ou presque toutes persévéraient et devenaient à leur sortie d'excellentes domestiques et de braves mères de famille.

Les paisibles et solides vertus que le Serviteur de Dieu faisait fleurir à la *Providence* par ses catéchismes et ses exemples, ne pouvaient satisfaire son affection plus que maternelle pour ses enfants adoptifs ; il voulut se charger du soin de les nourrir. La dépense annuelle de la maison était de 6 à 7,000 fr., et le Curé d'Ars ne possédait rien. Où trouver des ressources pour de pareils besoins ? Les privations personnelles : voilà le premier trésor où puisa

La Providence d'Ars.

M. Vianney ; il se refusait des vêtements convenables et du pain pour que les orphelines ne manquassent de rien. La Providence divine, voilà l'autre trésor auquel il emprunta. Il avait en elle une confiance absolue et la communiquait aux Directrices de son œuvre.

Un jour on vint annoncer à M. Vianney que les provisions étaient épuisées et qu'il ne restait qu'une poignée de farine. « Pétrissez-la, reprit-il. — Mais nous ne pourrons faire que deux pains tout au plus. — Faites comme si de rien n'était. » On obéit et à mesure que Jeanne-Marie Chaney pétrissait, la pâte gonflait et débordait si bien qu'on put cuire dix gros pains de vingt à vingt-deux livres chacun. Ce fut comme si, au lieu d'une poignée, on avait travaillé un sac de farine.

Un autre jour, on apprit au saint Curé que le blé manquait aussi bien que l'argent. Il pria et avant qu'il eût achevé sa prière, le grenier plia sous le poids du froment.

Tous les habitants d'Ars ont pu voir les aliments et le vin même qui furent, par des prodiges non moins surnaturels que les précédents, multipliés chez les pauvres orphelines. Combien de fois d'ailleurs M. Vianney trouva-t-il chez lui de l'argent qu'il n'y avait pas déposé ou reçut-il à l'improviste, d'inconnus, la somme dont il avait besoin.

L'œuvre de la *Providence* prosperait, la vertu y régnait, la toute-puissance divine y faisait éclater des miracles, et cependant elle fut en butte aux plus vives contradictions.

Le miracle du pétrin.

Le concert des récriminations fut si unanime que le Serviteur de Dieu fut obligé de céder. Il se sépara avec le plus vif chagrin de ses premières auxiliaires et appela pour les remplacer les Sœurs de Saint-Joseph de Bourg.

Le tableau raccourci des six premières années du ministère pastoral de M. Vianney, voilà ce que nous venons de retracer. Qu'avons-nous eu sous les yeux ? Une paroisse, tombée depuis longtemps dans la léthargie spirituelle, livrée à de voluptueux plaisirs qu'autorisait l'usage universel, a été ramenée à la vie chrétienne ; des pécheurs invétérés, impies même, ont été ébranlés et transformés en humbles pénitents ; des orphelines ont été recueillies. Et l'auteur de ces merveilleux changements est un pauvre prêtre, obscur, isolé, ignorant aux yeux du monde. Aussi les populations de la Dombe ne contiennent-elles plus leur piété et lui décernent-elles déjà publiquement les marques d'un culte profond ! Pendant ce temps, il se regarde comme un misérable, comme un hypocrite ; il craint d'être damné et s'écrie : « Ah ! si j'avais su ce que c'est que d'être « prêtre, je me serais sauvé à la Chartreuse ou à la « Trappe ! » Deux fois il cherchera à fuir loin d'Ars, afin de se dérober au lourd fardeau du ministère pastoral et de fuir le bruit de ses vertus et les témoignages de respect dont il est l'objet. Chaque jour il pleurera sa « pauvre vie de Curé. »

Les habitants d'Ars s'opposent au départ de M. Vianney.

III

Les Croix et la Sainteté

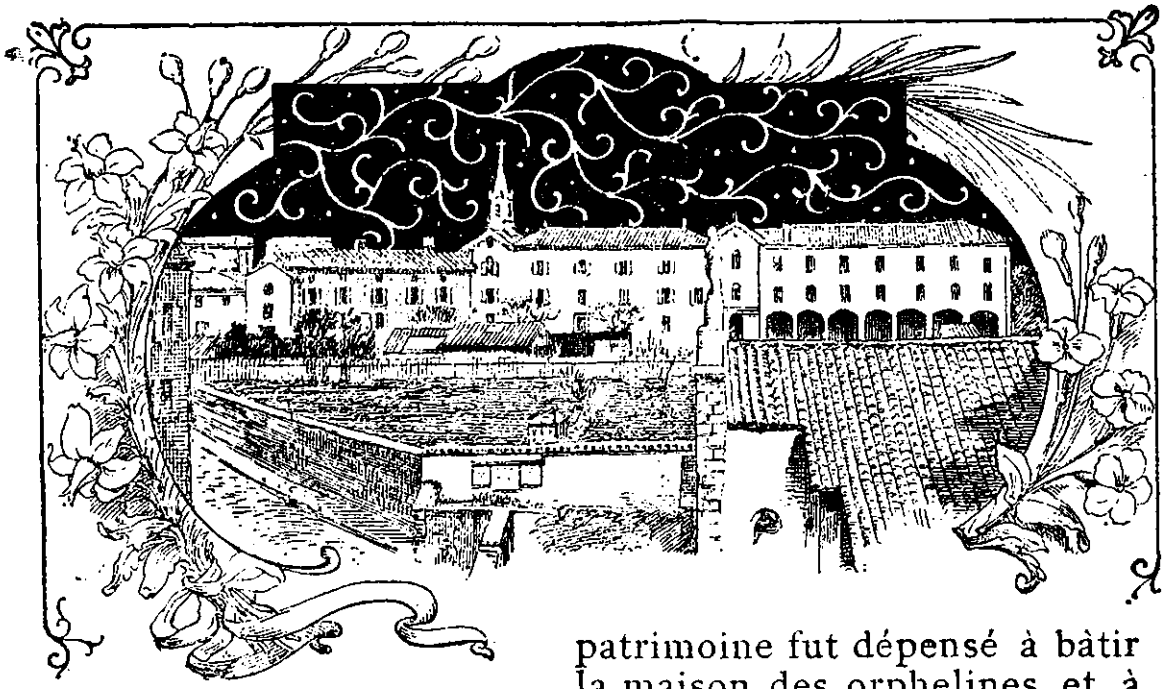
Tout apostolat doit être un martyre et tout prêtre suscité de Dieu pour convertir les peuples doit être crucifié avec N. S.

M. Vianney ne l'ignorait pas et il le rappelait ainsi à l'un de ses visiteurs qui se plaignait d'avoir inutilement employé tous les moyens de régénérer sa paroisse : « Vous avez prié, lui « disait-il, vous avez « pleuré,... ce n'est pas « assez. Avez-vous « jeûné, avez-vous « veillé, avez-vous « couché sur la dure, « vous êtes-vous don- « né la discipline ? « Tant que vous n'en » serez pas venu là, « ne croyez pas avoir « tout fait. »

Le Curé d'Ars n'omit rien de ce qu'il conseillait. Il avait prié pour les pécheurs, il fit plus, il s'immola tout entier pour eux : de là ses prodigieux succès apostoliques.

La première des croix qu'il embrassa fut la pénitence. Il fut un véritable pauvre évangélique. La chambre, qu'il habita quarante ans, est plus nue et plus enfumée que le réduit d'un indigent, et on ne peut considérer aujourd'hui, sans être ému de pitié, le grabat et la vieille armoire, la petite table et la vaisselle de terre qu'elle renferme et qui composaient tout le mobilier du Serviteur de Dieu. Il ne possédait qu'une soutane et la portait même rapiécée et en loques ; ses souliers rougis par l'usage, son vieux chapeau, provoquaient les sarcasmes de ses confrères. Son modeste

Statue de M. Vianney par Cabuchet



patrimoine fut dépensé à bâtir la maison des orphelines et à la suite de ce don qui le dépouillait de tout, il s'interdit la possession des choses les plus nécessaires. Il n'avait rien et se préoccupait si peu du lendemain que des personnes pieuses se virent obligées de pourvoir à ses besoins. C'est avec joie qu'il recevait en aumône ses vêtements, à la condition qu'ils fussent grossiers, sa nourriture, à la condition qu'elle ne fût pas délicate.

Dans le presbytère, rien ne se présentait à ses yeux qu'il ne crût plus aux pauvres qu'à lui. A eux son traitement, à eux son linge, ses draps, ses serviettes, son matelas, ses bas... Il professait un si religieux respect pour J.-C. caché en eux qu'il entourait de vénération les plus indignes et se faisait scrupule d'en rebuter aucun.

M. Vianney ne possédait rien, ne se réservait rien ; cependant quelles belles œuvres ce pauvre évangélique n'a-t-il pas faites ! Que d'indigents connus ou ignorés il a secourus ! Mais la source intarissable où il puisa tant de trésors, ce fut sa pauvreté même. Entre ses mains l'argent affluait de la France et de tous les pays du monde, parce qu'on savait qu'il était dégagé de tout bien terrestre.

En même temps qu'elle le dépouille, la pénitence mortifie le Curé d'Ars par des austérités qui, de l'aveu de tous, peuvent être comparées à celles des Pères du désert. Rien ne manque au sacrifice qu'il fait de son corps. La vie de M. Vianney est un jeûne continuel qu'il pousse quelquefois au point de ne faire que trois repas par semaine ; sa nourriture, trois *matefaim* ou des herbes

L'école des Frères, à Ars.

crues et plus souvent du pain noir acheté aux mendiants et plus propre à inspirer le dégoût qu'à rassasier la faim ; son lit, un peu de paille et lorsqu'il veut obtenir de Dieu une conversion difficile, le plancher ou la terre nue ; son repos, un sommeil de deux heures. Le Serviteur de Dieu commence d'ordinaire sa journée quelques instants après minuit. Mais peut-on appeler repos un sommeil entrecoupé au moins quatre fois par heure par la toux, la fièvre, les vexations du démon ? Il enchérit encore là-dessus par une mortification générale de tous ses sens ; il s'imposa de ne s'accorder aucune satisfaction, de ne jamais se plaindre. Or l'homme qui s'était fait cette loi était sans cesse obsédé par une foule importune, il passait jusqu'à dix-huit heures par jour au confessionnal et il en sortait les pieds glacés, les chairs écorchées, le corps rompu. Tant d'austérités le réduisirent à un état habituel de maladie et de défaillance. Il souffrait d'intolérables douleurs d'entrailles, de violents maux de tête, il s'affaissait évanoui dans l'église ou sur les chemins.

Vingt fois M. Vianney a été malade et vingt fois, au grand étonnement des médecins, il a été subitement guéri. Si on lui remontrait qu'il passait les bornes, sa réponse était qu'on ne le connaissait pas et que ses péchés exigeaient bien un pareil traitement. Le Curé d'Ars macérait en outre son corps par le cilice et les chaines d'acier ; il le flagellait, chaque matin, avec des disciplines de fer que l'usage avait rendues brillantes comme de l'argent.

La croix le comble de joie : « Vous dites que c'est dur « de vivre ainsi ! protestait-il souvent. Non, c'est doux, « c'est consolant, c'est suave, c'est le bonheur. Il n'y a

Le démon macule le tableau de la Sainte Vierge (page 22).

« que le premier pas qui coûte. Seulement il faut aimer en « souffrant... Les épines suent le baume, la croix transpire « la douceur. Mais il faut presser les épines dans ses mains « et serrer la croix sur son cœur pour qu'elles distillent le « suc qu'elles contiennent. »

Aux rigueurs de la pénitence, qu'il avait volontairement choisie, le Curé d'Ars vit s'ajouter des peines qu'il n'avait nullement souhaitées : les vexations du démon. A dater de ce moment, le merveilleux fut journalier dans sa vie. C'est dans l'hiver de 1825 que le démon entreprit contre le Vénérable cette guerre qui devait se renouveler chaque nuit et se poursuivre jusqu'en 1856. Lorsque le Curé d'Ars allait s'endormir, son ennemi signalait sa présence par trois coups retentissants frappés dans la cour du presbytère et par des invectives. Il entrait ensuite et faisait un vacarme infernal dans l'escalier où il ne manquait jamais de salir d'ordures un tableau de la Sainte Vierge qui s'y trouvait. Pénétrant enfin dans la chambre, il furetait partout, remuait les meubles, battait la charge sur les objets les plus sonores. Tantôt il enfonçait à grand bruit des clous, rabotait le plancher, sciait les lambris ou faisait voler en éclats les poutres ; tantôt il reproduisait le murmure confus d'une armée, imitait sur le plafond le bruit d'une voiture qui roule, d'un troupeau qui passe, d'un escadron qui fuit, d'un cheval qui bondit, ou contrefaisait le chant d'un rossignol, le grognement d'un ours, l'attaque impétueuse d'un animal s'élançant contre M. Vianney. Quelquefois il se montrait sous la forme d'un chien aux yeux étincelants et au poil hérissé, ou enveloppait de lueurs sinistres le pauvre

Le démon renverse M. Vianney de son lit.

Curé ; quelquefois il promenait le lit dans l'appartement ou remplissait l'air de hideuses chauves-souris. Il porta l'audace jusqu'à enlever le Vénérable qu'il précipitait hors de sa couche ; il essaya même de le brûler en y mettant le feu.

Tant d'attaques, loin d'abattre M. Vianney, multipliaient ses triomphes. D'un signe de croix, il mettait l'Esprit malin, le *Grappin* comme il l'appelait, en fuite, et pour achever sa déroute il lui suffisait de dire mentalement : « Mon Dieu, je fais le sacrifice de mon « sommeil pour la conversion « des pécheurs. » Plus il était affaibli, plus la vigueur de son âme augmentait ; plus il était tenté, plus il devenait saint, si saint que sur son ordre le démon abandonnait le corps des possédés et fuyait devant lui en s'écriant : « Ah ! que « tu me fais souffrir ! « S'il y en avait trois « comme toi sur la « terre, mon royau- « me serait détruit. »

Il était naturel que le monde secondât les efforts de l'enfer : il accabla M. Vianney d'humiliations, il l'abreuva de dégoûts, il fit peser sur lui la lourde croix du mépris et de la calomnie. Admirable dessein de Dieu qui ne permit ces préventions que pour montrer à tous que le pèlerinage d'Ars n'eut pas les hommes pour auteurs !

Pour que le Serviteur de Dieu n'ignorât rien des calomnies répandues contre lui, on les lui jeta publiquement à la face, on les lui écrivit, on les afficha en placards infâmes sur les murs de son presbytère. O dérision ! Le monde ne jugeait pas que le Curé d'Ars fût digne de lui, il le rejetait comme le rebut et la balayure de la terre, comme un homme qui le déshonorait. M. Vianney pouvait-il être plus cruellement crucifié ?

Le démon met le feu au lit de M. Vianney.

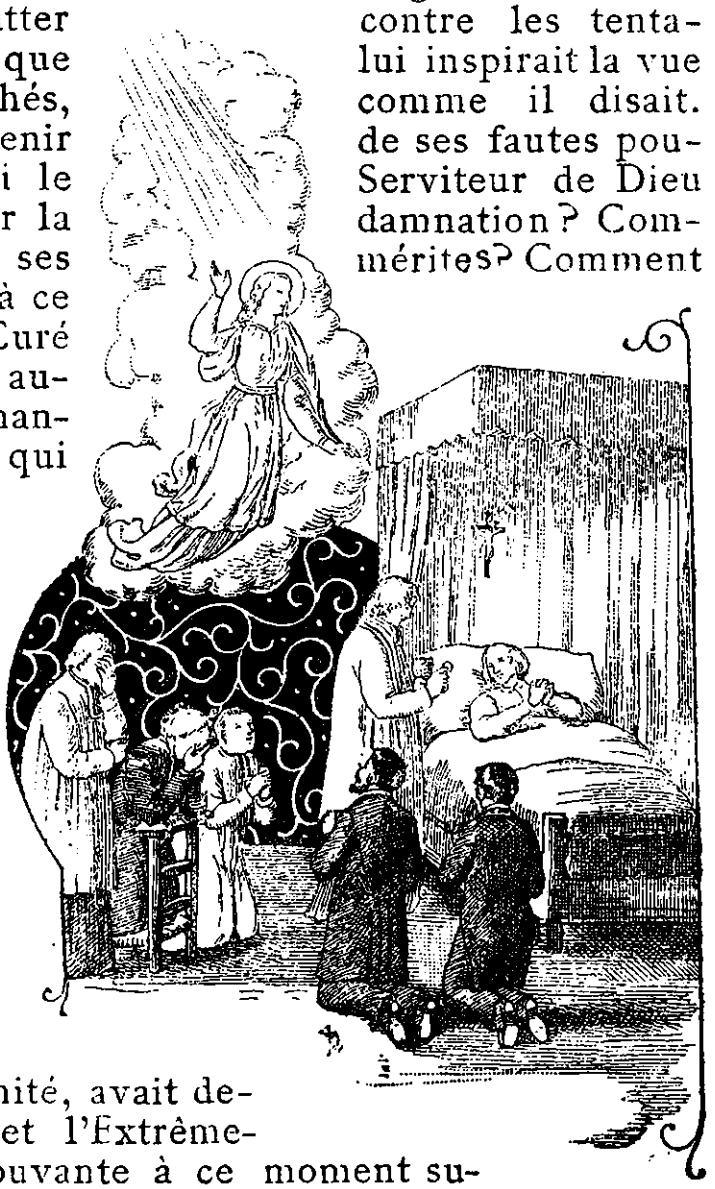
« Dans ce temps, disait-il, et l'épreuve dura cinq ans, je « m'attendais d'un moment à l'autre à être mis à la porte à « coups de bâton, interdit, condamné à finir mes jours en « prison. » Au milieu de telles appréhensions et de telles injures, le Curé d'Ars ne connut ni le découragement ni la tristesse. Il était si bien mort à lui-même et à tout amour-propre, qu'il ne consentit jamais à se disculper. Ses adversaires écrivaient à Mgr Devie, il apostilla volontiers une de leurs lettres dans le but d'appuyer leurs accusations, mais il se refusa obstinément à signer une apologie de sa conduite, faite par un de ses amis. Il se méprisait et se faisait horreur, toute louange lui causait une peine sensible et il était sans cesse à répandre des torrents de larmes « sur ses immenses misères, sa pauvre vie de curé, « ses péchés, sa gourmandise... » Avec de pareils sentiments de lui-même, il n'est pas étonnant qu'il n'éprouvât que de la reconnaissance pour ses détracteurs et ne vît dans leur conduite que les preuves d'une sincère amitié. A l'en croire, sa vie n'avait jamais rien valu.

Cependant quel merveilleux retour ! Autant M. Vianney est attentif à se ravaler, autant le monde, reconnaissant enfin son erreur, s'empresse de l'honorer. Mgr Devie le proclame un homme éclairé d'en haut, un vrai saint. Le clergé et le peuple catholique rendent hommage à sa sublime vertu et l'honorent à l'envi. Quel concours à Ars ! Quel empressement pour voir le vénérable Curé, toucher

Les malades se pressent autour de M. Vianney (page 30).

ses vêtements, recevoir une parole tombée de ses lèvres !

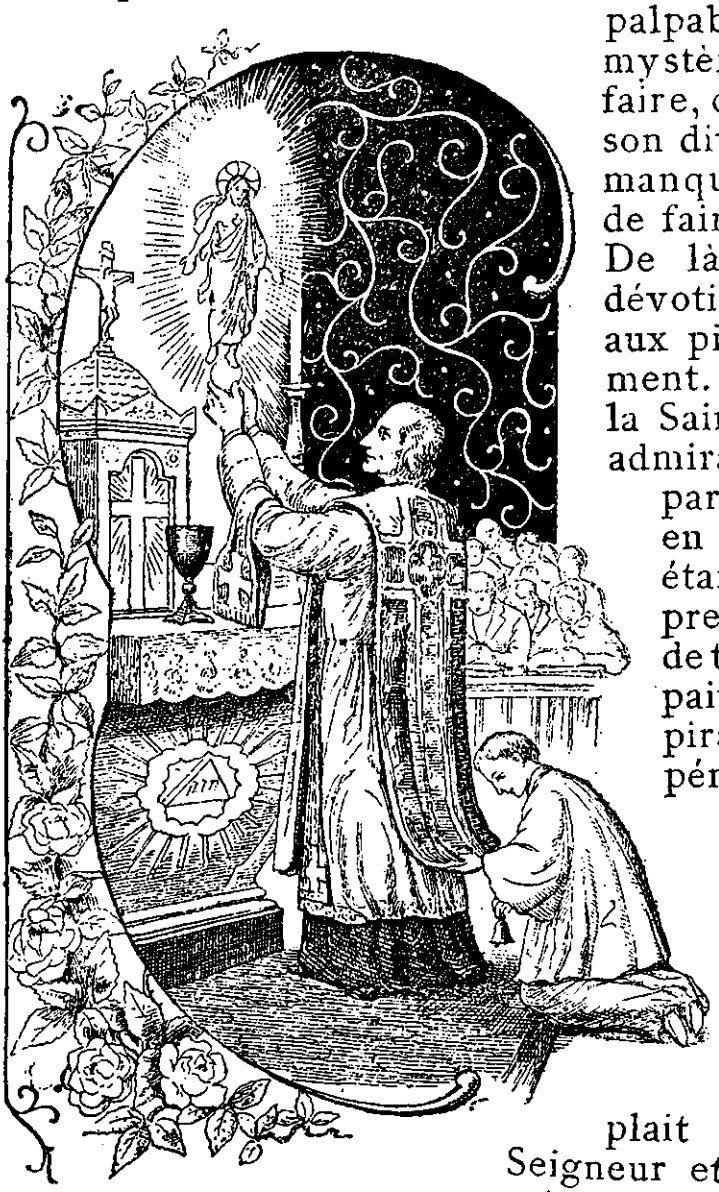
Avant même que les hommes eussent cessé d'humilier M. Vianney, Dieu imprima en lui, d'une façon plus douloureuse que le monde, l'image souffrante de son Fils. Il le visita par d'indicibles désolations intérieures. Le Curé d'Ars a constamment vécu dans la terreur du Jugement et il a dû sans relâche lutter contre les tentations de désespoir que lui inspirait la vue de ses pauvres péchés, comme il disait. Mais comment le souvenir de ses fautes pouvait-il glacer Serviteur de Dieu d'effroi le damnation ? Comet lui faire redouter la mérites ? Comment ment oublier ainsi ses s'ignorer soi-même à ce point ? C'est que le Curé d'Ars ne voyait rien autre, sinon ce qui lui manquait et la sainteté qui lui restait à acquérir. Pénétré de ces sentiments, il n'avait qu'un désir, celui de ne pas mourir avant d'avoir fait pénitence. Au mois de mai 1843, une pleuropneumonie le conduisit subitement aux portes du tombeau : les médecins regardaient son état comme désespéré et lui-même, se croyant sur le seuil de l'éternité, avait demandé le Viatique et l'Extrême-Onction. Plein d'épouvante à ce moment suprême, il conjura sainte Philomène de le guérir, fût-ce au prix d'un miracle. Sainte Philomène le guérit et daigna même lui apparaître. Sa passion était de fuir à la Trappe ou à la Chartreuse, « pour y pleurer sa pauvre vie « et essayer si le bon Dieu voudrait bien lui faire miséri- « corde. » A deux reprises il quitta Ars et ni les instances ni les pieux efforts de ses amis n'auraient réussi à le ramener et à lui faire abandonner son dessein, si Dieu ne lui avait fait connaître dans une claire lumière qu'il le



Apparition de Sainte Philomène à M. Vianney.

voulait à Ars, et « qu'arracher une âme au péché est la « meilleure de toutes les œuvres d'expiation. »

Le vénérable Curé aima toujours Dieu de l'amour des parfaits ; de là ce don des larmes dont le cours ne s'arrêtait presque jamais ; cette oraison continuelle qui tenait son esprit absorbé en Dieu et lui rendait pour ainsi dire palpables les plus hauts mystères ; ce soin de tout faire, de tout souffrir pour son divin Maître, et de ne manquer aucune occasion de faire quelque progrès. De là cette ferveur de dévotion lorsqu'il était aux pieds du Saint-Sacrement. Sa dévotion pour la Sainte Eucharistie était admirable. Lorsqu'il en parlait son cœur était en fusion, ses pensées étaient divines, ses expressions brûlantes, et de tout son être s'échappait comme une transpiration d'amour qui pénétrait tous ses auditeurs. Tous ceux qui l'ont vu à l'autel sont demeurés convaincus, tellement ils étaient frappés de son regard et de son sourire, qu'il contemplait à découvert Notre Seigneur et que c'est de lui-même qu'il parlait lorsqu'il disait : « Il y a des prêtres qui voient tous les jours J.-C. « à la messe. » N'a-t-il pas affirmé que la Sainte Hostie s'échappait parfois de ses mains pour aller se reposer sur les lèvres des communiants ? De là son culte pour les amis de Dieu : sainte Philomène, à laquelle il fut si dévot, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, les âmes du Purgatoire, et sa piété si tendre envers Marie Immaculée. De là enfin, son zèle infatigable pour le salut des pécheurs. Il les aimait



M. Vianney, disant la sainte Messe, voit N. S. dans la Sainte Hostie.

avec une si profonde tendresse qu'il ne pouvait s'empêcher de prier pour eux et qu'il leur avait consacré sa vie.

Achevons ici l'esquisse de la vie intérieure du Curé d'Ars. A côté de ces éclatantes vertus pâlissent les qualités qu'admirèrent ceux qui furent admis dans son intime familiarité, cette exquise sensibilité, cette simplicité ravissante, cette douceur et cette égalité inaltérables, cette grâce spirituelle et enjouée qui faisait le charme de sa conversation. Dans les desseins de Notre-Seigneur, le fils du paysan de Dardilly, le petit berger de Chante-Merle, l'humble Curé d'Ars était destiné à servir de modèle au clergé de son siècle et à révéler au monde sceptique quelle grande chose est un vrai prêtre.

Les pèlerins attendant la nuit à la porte de l'église d'Ars.

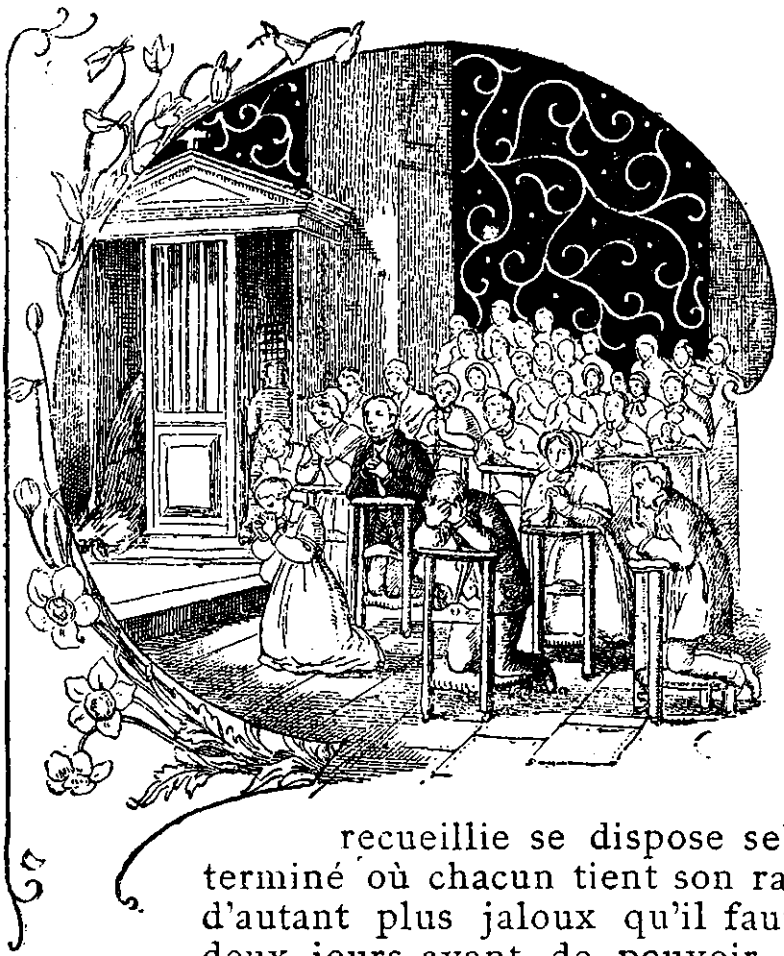
IV

Le Pèlerinage

M. Vianney ne fut pas seulement le pasteur particulier d'une paroisse, il fut encore l'apôtre universel de son siècle. Les âmes vinrent à lui ; les peuples, attirés par la renommée de ses vertus et de ses miracles, accoururent pour l'entendre, et leur affluence fut, durant trente ans, si prodigieuse, qu'une intervention surnaturelle peut seule l'expliquer.

Commencé en 1826, le pèlerinage prit un accroissement si rapide qu'à partir de 1835 on compta chaque année plus de 80,000 étrangers venus par les voitures qui circulaient entre les rives de la Saône et Ars. Dans cette foule

étaient représentés tous les pays, toutes les conditions et tous les âges. On y voit tour à tour des poètes comme Jasmin, des navigateurs comme Marceau, des fondateurs de congrégations religieuses, comme le P. Muard et le P. Pététot, des convertis illustres comme le P. Hermann, des orateurs sacrés comme Lacordaire, Combalot, Deschamps, des évêques comme le Cardinal de Bonald et Mgr Dupanloup... Et les plus nobles pèlerins n'étaient ni les moins ravis, ni les moins édifiés à la vue du Curé d'Ars. « Cet « homme, disaient-ils, est plus grand que son nom. Jamais « nous n'avons contemplé Dieu de plus près. »



A dater du pèlerinage, le Serviteur de Dieu n'a plus d'histoire : sa vie est uniforme, car toutes ses journées ramènent aux mêmes heures les mêmes occupations.

Le Curé d'Ars sort de sa chambre à minuit et s'asseoit aussitôt au confessionnal. L'église se remplit en un clin d'œil et la foule pressée et recueillie se dispose selon un ordre déterminé où chacun tient son rang avec un soin d'autant plus jaloux qu'il faut attendre un ou deux jours avant de pouvoir s'agenouiller aux pieds du saint prêtre. Les pénitents se succèdent sans interruption. A six ou sept heures, suivant la saison, M. Vianney suspend pour quelques instants son dur ministère ; il monte à l'autel, et la messe célébrée, il revient aux fidèles qui l'attendent et écoute leur confession. Onze heures sonnent, il brise là, se lève et traversant lentement la foule, il monte en chaire afin de commencer l'instruction quotidienne, qu'on désigne sous le nom de Catéchisme. L'assistance n'a d'yeux que pour lui. Tout son extérieur manifeste sa sainteté ; son

Les pèlerins attendant leur tour près du confessionnal de M. Vianney.

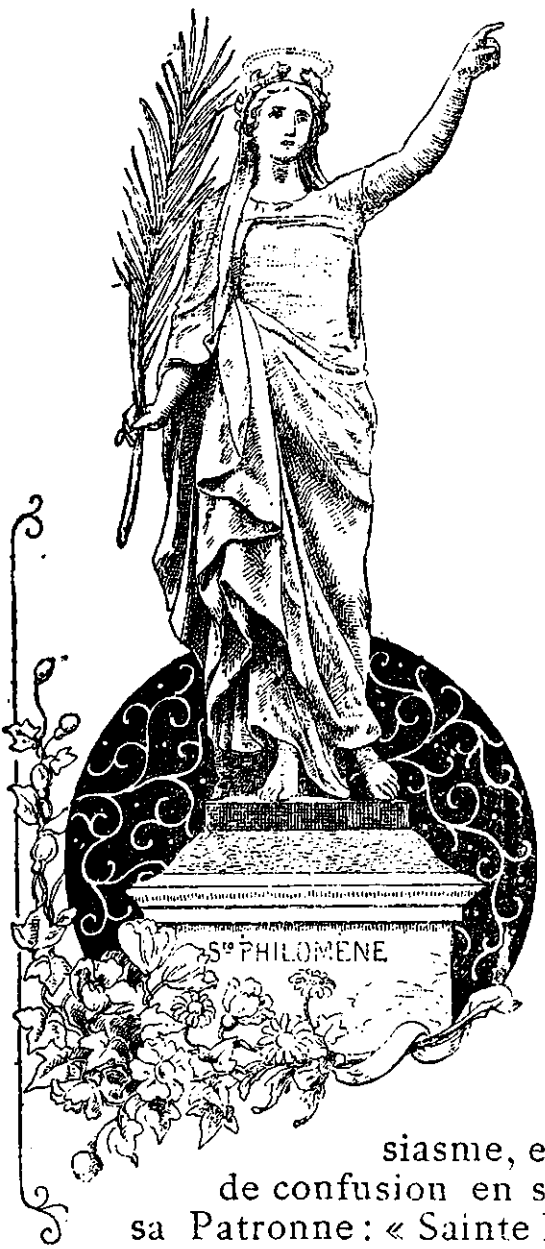
corps frêle et courbé ressemble à une ombre, son visage est d'une maigreur effrayante, ses yeux sont humides des larmes qu'il vient de répandre en recevant tant d'aveux lamentables. Il parle, sa voix est éteinte, son langage inculte ; cependant qu'il est entraînant et persuasif ! L'*Angelus* de midi met un terme à son improvisation et il descend de chaire pour rentrer chez lui et puiser dans un misérable repas la force de continuer sa vie d'immolation. Mais la foule l'a prévenu. A peine a-t-il franchi le seuil de l'église, qu'elle se précipite, et si deux gardiens ne le défendaient contre elle, elle le suffoquerait. Chacun veut le voir, lui parler, recevoir un avis, un conseil, une bénédiction. Enfin il est seul ! En prenant son repas, il lit quelques-unes des innombrables lettres qui sont venues s'entasser le matin sur sa table. Toutefois il ne peut songer à les ouvrir toutes ; c'est un souci qu'il abandonne au vicaire qui, depuis 1843, travaille à ses côtés, à M. Raymond d'abord et ensuite à M. Toccanier ou aux Missionnaires diocésains qui viennent fréquemment lui prêter leur aide.

Au bout de quelques instants, la réfection du Curé d'Ars a pris fin, et à une heure moins un quart il reprend sa place au confessionnal pour ne la quitter que le soir. Quand la nuit tombe, la cloche annonce la prière à laquelle étrangers et habitants du village viennent prendre part. C'est encore M. Vianney qui récite les invocations, mais on sent, à l'entendre, un homme exténué, car sa voix n'émet qu'un son confus. Cet exercice clôt la journée : en hiver, il est huit heures ; en été, il est neuf heures. Le Serviteur de Dieu

M. Vianney entouré à sa sortie de l'église.

regagne sa demeure entre deux haies de fidèles à genoux et y commence l'oraison qui précède son sommeil.

Ce sublime drame de la charité a duré depuis minuit, il recommencera demain et ainsi chaque jour, durant trente ans, et celui qui en est le héros ne laisse percer aucune trace d'impatience, de dégoût ou de fatigue morale. Dieu seul peut élever un homme à une telle puissance d'action.



Mais qu'est-ce que ces pèlerins qui font peser sur le Curé d'Ars un si lourd fardeau? Ce sont des malades qui sollicitent par son intercession la santé; ce sont des boiteux, des paralytiques, des aveugles, des possédés... Cent prodiges déjà accomplis animent leur foi et leur inspirent tant de confiance dans la prière de M. Vianney, qu'ils s'écrient par la bouche de l'un d'eux: « M. le Curé, vous n'avez qu'à dire : Je veux, et nous serons guéris. » Au lieu de leur répondre, M. Vianney, après avoir entendu leur confession, les envoie prier dans la chapelle de Sainte Philomène. C'est là que s'opèrent les prodiges. A chacun de ceux qui s'accomplissent, l'assistance émue laisse éclater son enthousiasme, et l'humble thaumaturge, plein de confusion en se voyant acclamé, se plaint à sa Patronne: « Sainte Philomène, lui dit-il, guérissez « donc ces malades chez eux! Quand vous m'accordez de « telles grâces, que ce soit en secret. » Mais la petite Sainte n'avait garde de l'exaucer.

Intérêts particuliers, intérêts généraux, intérêts du temps, intérêts de l'éternité, on soumet tout aux lumières de M. Vianney, et ce contemplatif non-seulement lit en prophète dans l'avenir ou dans les secrets de Dieu, mais encore donne sur-le-champ la solution la plus sage et la

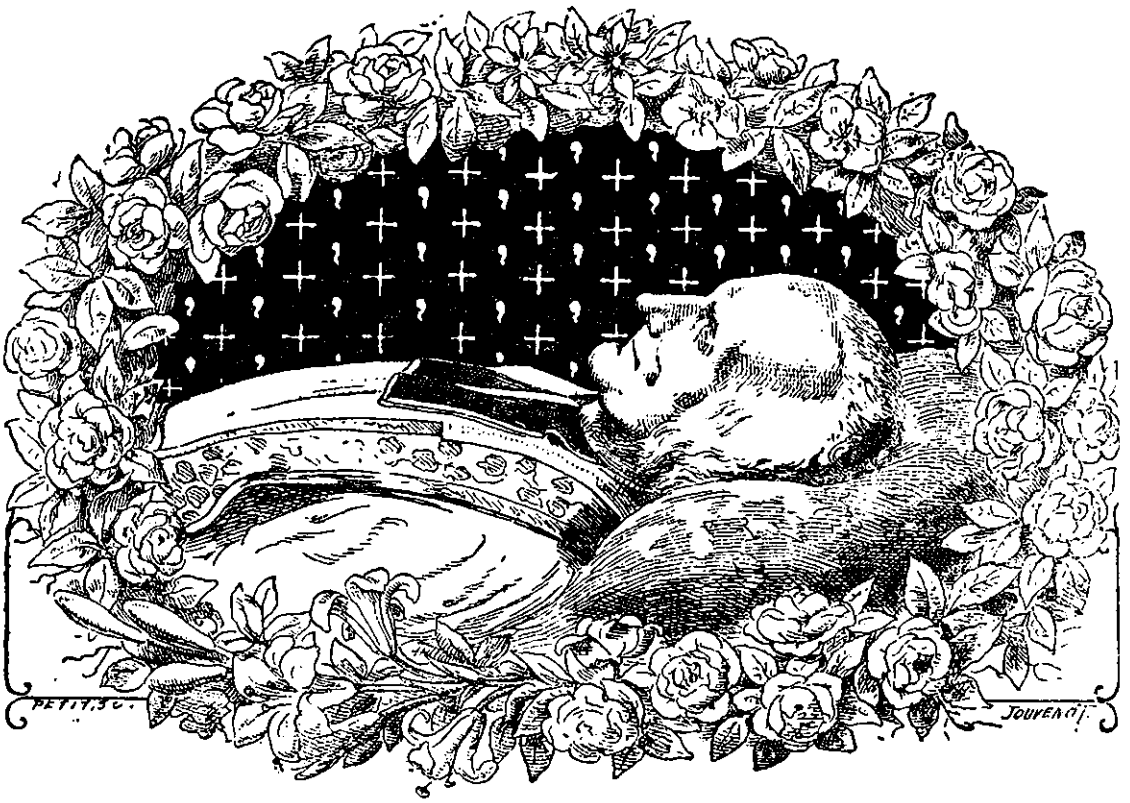
Statue de Sainte Philomène à l'entrée du village d'Ars.

plus pratique aux questions les plus ardues. Ordinairement les hommes sont obligés de délibérer, le Curé d'Ars prend son parti sans la moindre hésitation, sans l'apparence de la réflexion ; on voit que Dieu l'inspire.

Qu'est-ce que ces pèlerins qui tombent aux genoux de M. Vianney ? Ce sont des pécheurs, et le nombre de ceux qui se sont convertis à Ars est infini. Les âmes les plus criminelles ressuscitent au contact de ce saint pretre. Elles ne peuvent ni fuir ni résister à la vertu des expiations qu'il offre à Dieu à leur défaut et à leur place. Aussi quelles merveilleuses conversions ! Parmi tous ces pécheurs, quelques-uns sont venus à Ars en curieux et en incrédules. Ils ont voulu, par une défiance maligne, mettre à l'épreuve la sagesse et l'esprit prophétiquede M. Vianney. Ils se sont agenouillés à ses pieds. C'est alors que leur curiosité se changeant en terreur, ils ont entendu l'Homme de Dieu leur révéler leurs fautes les plus secrètes. M. Vianney, et c'est là un de ses titres de gloire, a montré que la confession est le souverain remède des maux de l'âme ; il l'a réhabilitée des dédains de l'indifférence, justifiée de toutes les objections de la sophistique et vengée d'une manière éclatante de tous les outrages de l'incrédulité.

Basilique de Sainte-Philomène.

Mais les années s'accumulent pendant que notre Vénérable opère toutes ces merveilles, et cet homme qui, pour le bien de l'Eglise, n'aurait dû, ce semble, jamais mourir, s'éteint le 4 août 1859. En cessant de vivre, il ne cesse pas de nous témoigner son amour. Ses ossements prophétisent.



A son tombeau, les boiteux recouvrent l'usage de leurs membres, la langue des muets se délie, les yeux des aveugles s'illuminent, les pécheurs les plus vicieux déposent leurs souillures, les pèlerins, quoique moins nombreux que jadis, continuent d'affluer. Le Saint-Esprit honore la cendre de son Serviteur, afin de montrer au monde quelle grande et divine chose est, jusque dans la mort, un bon prêtre.

Daigne Léon XIII béatifier bientôt celui que nous révérons déjà en secret, et que Pie IX a proclamé *Vénérable*; daigne le Souverain Pontife élever bientôt sur les autels ce Curé dont la vie est le modèle et l'apologie du clergé au XIX^e^ siècle. Un coup d'œil sur les œuvres et les miracles de M. Vianney suffit à montrer que c'est Dieu lui-même qui a chargé les pasteurs d'instruire les peuples, qui a mis entre leurs mains la foi et les mœurs des nations.

N. B. — *Tout ceci soit dit, sans vouloir devancer les jugements de l'Eglise.*

Imprimatur: J.-B-M. SIMON, Episc. Amb.

Le Vénérable J.-B.-M. Vianney sur son lit de mort.

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII

de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*

à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTREES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTREES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la Bse Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTREES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

A · M · D · G ·

Petite Vie illustrée
DE
SAINT JEAN-FRANÇOIS REGIS
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

par le P. VICTOR VIEILLE
DE LA MÊME COMPAGNIE

IHS

ABBEVILLE
F. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

TABLE

		Pages
I.	— Sa naissance et son éducation	1
II.	— L'Ange du Collège.	2
III.	— Les vertus du jeune Religieux.	3
IV.	— Le Saint Professeur	4
V.	— François Régis étudie les sciences sacrées.	5
VI.	— La troisième année de Noviciat . . .	6
VII.	— L'Apôtre à Montpellier et à Sommières	7
VIII.	— Premières Missions dans le Vivarais . .	8
IX.	— Missions du Cheylard, de Privas, etc. .	10
X.	— L'Apôtre des pauvres dans la ville du Puy.	11
XI.	— L'Apôtre des pécheurs dans la ville du Puy.	14
XII.	— Missions de Fay et de Marlhes	15
XIII.	— Missions de Montregard et de Montfaucon.	17
XIV.	— Mission de Lalouvesc et mort du Saint. .	20
XV.	— Les funérailles du saint Missionnaire . .	23
XVI.	— Le digne Religieux de la Compagnie de Jésus	24
XVII.	— Le Tombeau glorieux.	25
XVIII.	— Les reliques du Saint sous la Terreur . .	26
XIX.	— La Basilique et ses Œuvres	29
XX.	— Sommaire de la vie de saint François Régis, d'après les archives de la Compagnie de Jésus	30

PETITE VIE ILLUSTRÉE

DE

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

I. — Sa naissance et son éducation.

Depuis deux siècles la famille de Plas s'était divisée en deux branches. L'aînée resta dans le Rouergue. La branche cadette vint s'établir dans le bas Languedoc et y fonda la maison des Régis. C'est de cette dernière que naquit Jean- François, le vendredi 31 janvier de l'an 1597, à Fontcouverte, village obscur du diocèse de Narbonne. La chambre où il est né a été convertie en chapelle par la piété des religieuses de la Présentation de Bourg-Saint-Andéol, devenues un instant gardiennes de ce berceau vénéré.

Ce saint enfant, consacré à Dieu, même avant sa naissance, par sa pieuse mère, Madeleine Darcis, eut le bonheur de voir le jour dans un foyer éminemment chrétien. Son noble père, Jean de Régis, était un modèle accompli de foi courageuse et de loyauté chevaleresque. La protection divine préserva plusieurs fois d'une mort certaine l'enfant

Château de Fontcouverte où naquit le Saint.

encore au berceau, et plus tard, lorsqu'il marchait un jour tout endormi vers un gouffre rempli d'eau stagnante et qu'il fut arrêté par une main invisible, celle sans doute de son ange gardien. Son innocence angélique, sa piété tendre, sa douceur ineffable, le firent surnommer l'*Ange de la famille.* Plus tard le témoignage unanime de ses maîtres et de ses condisciples, lui donna le beau nom d'*Ange du collège.*

II. — L'Ange du collège.

Les Jésuites venaient d'ouvrir un collège dans la ville de Béziers et y reçurent bientôt comme externe Jean-François Régis. Ce saint enfant n'y est pas plutôt admis qu'on le voit partager son temps entre la prière et l'étude. Plein de respect pour ses nouveaux maîtres, de déférence pour tous ses condisciples, il n'est dur que pour lui-même. Aussi devient-il, d'un commun accord, comme le supérieur du petit groupe d'étudiants qui habitent sous le même toit et peut-il fixer par une règle les heures destinées au travail, à la piété et au délassement. On le voit bientôt admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge dont il est l'ornement et l'apôtre. Il se trouve heureux de se consacrer pour toujours au service de cette bonne Mère. Aussi ne se sépara-t-il jamais d'une image de *Notre-Dame*, qu'il tenait de sa

Saint François Régis se consacre à la Ste-Vierge dans la chapelle de la Congrégation, au collège de Béziers.

pieuse mère et qu'il avait collée sur une légère planchette.

Ses études achevées, à peine sorti d'une maladie grave, désireux de connaître la volonté divine sur son avenir, il fit une sérieuse retraite et se sentit appelé de Dieu à la Compagnie de Jésus. Bien loin de reculer devant cette vie de sacrifices, il employa les prières et les larmes pour obtenir son admission du Père Jean-François Suarez, provincial de Toulouse. Celui-ci l'admit au noviciat en novembre 1616; il était âgé de près de vingt ans.

III. — Les vertus du jeune Religieux.

Les vertus, qui avaient caractérisé le saint enfant au foyer domestique et l'étudiant parfait au collège, brillèrent d'un plus vif éclat dans le jeune novice. Il devint bientôt, pour tous ses frères en religion, un modèle accompli de régularité, de dépendance, de charité et de lutte contre les mauvais penchants de la nature.

Son noviciat terminé, il passa une année au collège de Cahors dans l'étude des belles-lettres; c'est là qu'il prononça ses premiers vœux, vers la fin de l'année 1618. Envoyé ensuite au collège de Billom, il y enseigna la grammaire durant trois années. De 1622 à 1625, il édifie les maîtres et les élèves du collège de Tournon, en se livrant avec zèle à l'étude de la philosophie et des sciences humaines. C'est le catéchiste fervent des domestiques du collège et des pauvres qui y recevaient l'aumône. Devenu le compagnon d'un missionnaire, il évangélise les villages voisins de Tournon et surtout Andance, qu'il ramène à la pratique de

Le noviciat de Toulouse où saint François Régis passe deux années.

la religion, et où il fonde une de ces confréries du Saint-Sacrement, qu'il multipliera plus tard pour affermir la foi des populations converties et assurer le succès de ses missions.

IV. — Le saint Professeur.

De 1625 à 1627, François Régis professe la classe de troisième au collège du Puy, qui devait être un jour sa dernière résidence, et l'année suivante, à Auch, qu'il quitte en 1628, pour commencer à Toulouse l'étude de la théologie.

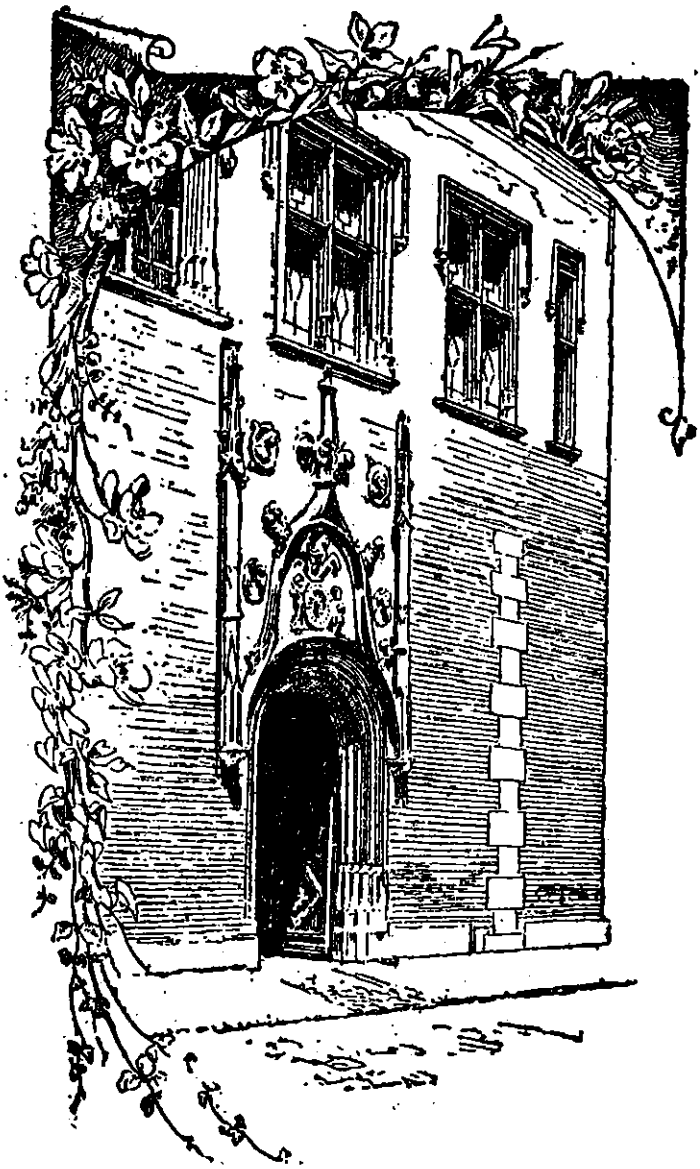
Ces six années de professorat, — il ne passe que trois mois à Pamiers, — sont pour François Régis un temps de sanctification personnelle et un apostolat fécond auprès de ses élèves. Partout il se montre fidèle à sa règle, pieux, patient et animé du zèle le plus pur et le plus désintéressé. Dans les enfants, il ne voit que des âmes, dont il est comme l'ange gardien visible et dont il doit fortifier les croyances et les vertus chrétiennes. Il est aimé et vénéré de tous comme un saint. Un de ces enfants va mourir dans la ville du Puy. Le pieux professeur se met en prières et le malade est sauvé. On lui apprend un jour qu'un autre de ses élèves a commis une faute grave. Aussitôt le zélé professeur, ému de l'offense divine, éclate en sanglots et terrifie tout son jeune auditoire, en lui parlant de la rigueur des jugements de Dieu. Parvenus à un âge avancé, ses élèves se souvenaient encore de la douleur immense et de

Saint François Régis inspire à ses élèves une profonde horreur du péché.

la parole foudroyante du saint religieux qui voulait convertir le coupable.

V. — François Régis étudie les sciences sacrées.

Notre Saint devait consacrer à l'étude de la théologie trois années, de 1628 à 1631. C'est par un travail sérieux, une régularité irréprochable, de ferventes prières, une vie de pénitence et de sacrifices, qu'il se prépare au sacerdoce. Tout son bonheur est de passer la plus grande partie de ses nuits en adoration devant le Saint-Sacrement. Il conserve toute sa vie cette pieuse pratique, même au sein des fatigues de son laborieux apostolat. On le dénonce à son supérieur comme compromettant sa santé par ses veilles prolongées et incessantes. Celui-ci, en homme inspiré, répond : « Ne troublez pas les communications de cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un saint et je suis bien trompé, si on ne célèbre pas sa fête quelque jour dans l'Eglise. »



Ancien collège des Jésuites à Toulouse, où le Saint a étudié la théologie.

La peste venait de se déclarer à Toulouse en 1630 et faisait d'innombrables victimes. François Régis obtient de secourir les pestiférés. Il est jour et nuit au chevet des moribonds, leur rend les plus humbles services et les prépare à la mort. Le chiffre des victimes s'élève à cinquante mille. Plusieurs fils de saint Ignace trouvent sur ce champ de bataille une mort glorieuse. François Régis reste incon-

solable; il n'a pu cueillir la palme du martyre de la charité, mais la Providence lui réserve celle du martyre de l'apostolat.

VI. — La troisième année de noviciat.

Notre Saint venait d'achever le cours de ses études théologiques. Il fit en 1631 sa troisième année de probation ou de noviciat, destinée, dans la Compagnie de Jésus, à compléter la formation religieuse. Avant sa profession, et pendant cette année d'épreuve, il fut envoyé à Fontcouverte pour y régler ses affaires de famille. Mettant à profit cette visite, il prêche au peuple une mission et le transforme. On le voit souvent visiter une léproserie et servir les malades avec une grande charité. A la vue de la misère profonde qui désole Lezignan, petite ville du voisinage et ancienne place forte des calvinistes, notre Saint s'émeut, il visite les pauvres, leur porte des aumônes et a le bonheur de les convertir. Un malheureux catholique est couché sur la terre nue. Régis, n'écoutant que son zèle, traverse la place publique portant un lit de paille, sans s'émouvoir des clameurs que poussent, à cette vue, les soldats calvinistes et une vile populace.

Cependant un professeur venait de tomber malade au collège de Pamiers. Notre Saint le remplace durant trois mois et reçoit de son provincial l'ordre de se préparer au ministère des missions. Les prodigieux succès de François à Fontcouverte venaient de révéler ses aptitudes pour ce genre d'apostolat.

Saint François Régis porte une paillasse à un pauvre catholique.

VII. — L'apôtre à Montpellier et à Sommières.

Le nouveau missionnaire fut envoyé en résidence à Montpellier, où il arriva en 1632 et où il prononça ses derniers vœux, le 6 novembre 1633. En voici la formule écrite de sa main :

Ego Joannes Franciscus Regis
promitto omnipotenti deo coram eius
virgine matre et tota cœlesti curia
et tibi R. patri Joanni Martino
perpetuam paupertatem castitatem et
obedientiam....

Joannes Franciscus Regis

Saint François Régis mendie de porte en porte à Montpellier, avant sa profession religieuse.

Les enfants, les pauvres, les malheureux deviennent dès lors les préférés de son apostolat. Catéchismes, sermons, société de dames charitables, refuge ouvert aux victimes du vice, il met tout en œuvre pour les gagner à Dieu et soulager leur misère.

L'hiver venu, François Régis se donna tout entier à l'œuvre des missions. L'hérésie avait jeté le trouble dans la petite ville de Sommières, divisé les habitants, corrompu les mœurs, ébranlé la foi. Le Saint paraît, tous veulent l'entendre, tous deviennent des hommes nouveaux.

Dans un village voisin de Sommières, évangélisé naguère par le saint apôtre, les habitants, à l'approche des soldats calvinistes, s'étaient tous réfugiés dans l'église avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Ceux-ci ne trouvant rien à piller dans les maisons commencent à faire le siège de l'église. François Régis, qui confesse un malade, accourt aussitôt, parle d'abord aux hérétiques avec douceur. Puis, debout devant la porte de l'église assiégée, le crucifix à la main, l'homme de Dieu, animé d'un saint zèle, s'écrie : « Vous passerez sur mon corps avant de violer la maison du Seigneur et le ciel va punir ce sacrilège attentat. » Les ennemis se retirent. Ils étaient vaincus et le village sauvé par un humble missionnaire.

VIII. — Premières Missions dans le Vivarais.

Le diocèse de Viviers était encore tout meurtri des coups que venaient de lui porter la secte triomphante de Calvin

Saint François Régis prononce ses derniers vœux à Montpellier (p. 7).

et les guerres civiles allumées par son fanatisme. François de la Baume de Suze, qui en était évêque, crut que seul, l'apôtre de Montpellier et de Sommières, était capable de panser des plaies si profondes. Il demanda François Régis au provincial de Toulouse et l'obtint pour l'accompagner dans la visite de son diocèse.

Notre Saint n'écoutant que son zèle accepte cette mission pénible. Les chemins impraticables, surtout en hiver, dans ces montagnes abruptes, les églises renversées, les mœurs corrompues, la foi presque éteinte, les hérétiques presque partout les maîtres, rien ne fut capable d'arrêter l'intrépide missionnaire. Le bâton à la main, son pauvre manteau sur les épaules, voyageant toujours à pied et suivi de son compagnon le Père Bensac, il pénétra, vers le printemps de 1634, dans ce pays si pauvre, allant de chaumière en chaumière et, par ses douces paroles et ses héroïques vertus, ramena les catholiques à la pratique de leurs devoirs et les hérétiques dans le giron de l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais le démon, jaloux de si beaux succès, suscite contre notre Saint des cœurs hypocrites, des hommes vicieux qui accusent devant l'évêque le missionnaire de jeter la division dans les familles et de ne garder aucune mesure dans l'exercice de son ministère. Bien loin de confondre ses

Saint François Régis se met au service de l'Evêque de Viviers.

calomniateurs, François Régis, agenouillé devant l'évêque, reçoit humblement ses remontrances.

Mais bientôt, mieux éclairé, l'évêque rend un hommage éclatant au zèle de l'Apôtre, qui, sa mission terminée, revint au collège du Puy, vers la fin d'août 1634.

IX. — Missions du Cheylard, de Privas, de Sainte-Agrève et de Marlhes.

L'Apôtre infatigable du Vivarais voulait être martyr et donner son sang pour la foi, dans la mission du Canada, chez les peuples anthropophages. La pensée de souffrir pour Dieu les derniers supplices, d'être brûlé vif et de devenir même la nourriture des cannibales comme plusieurs de ses frères, lui fit à plusieurs reprises solliciter la faveur de cette mission, que ses supérieurs lui refusèrent à cause du bien qu'il faisait en France.

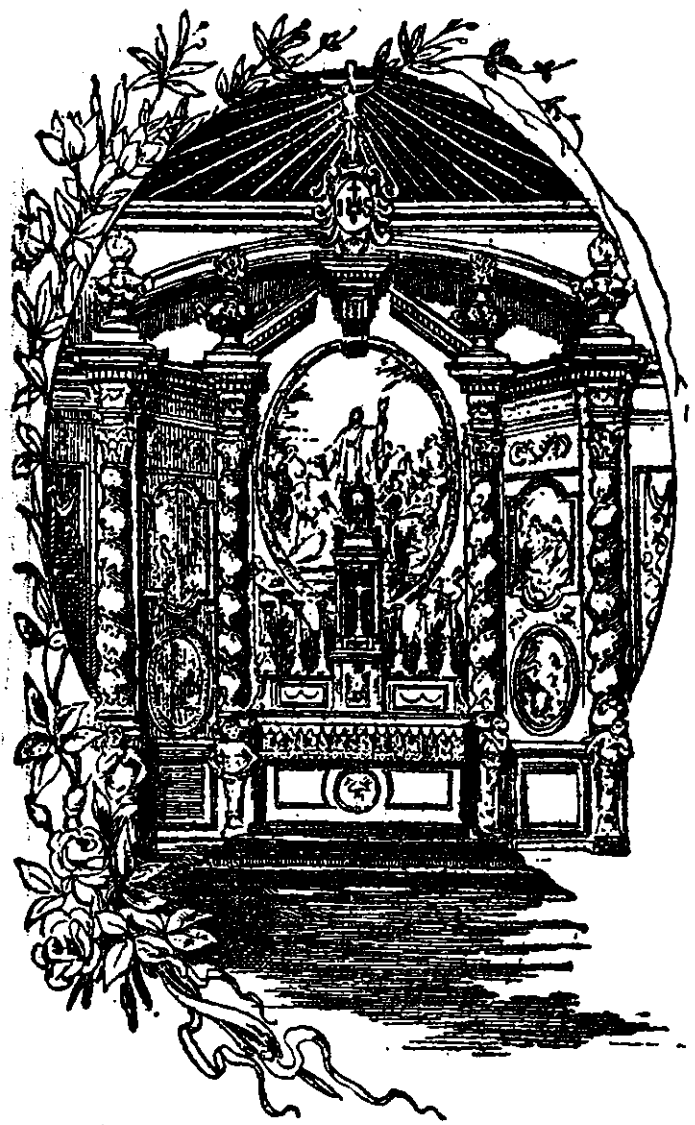
Rappelé dans le Vivarais par le comte de la Mothe-Brion, François Régis évangélisa avec un grand succès le Cheylard et Lachamp, ainsi que toutes les paroisses des environs. Ravi d'une transformation si complète opérée dans ses terres, le comte fonda au Cheylard une résidence de deux missionnaires Jésuites.

C'est à cette époque que le saint Apôtre, retenu par des neiges abondantes au sommet des hautes montagnes, passa

Les martyrs de la Compagnie de Jésus au Canada.

trois semaines dans une cabane faite de branches d'arbre, n'ayant pour nourriture qu'un peu d'eau et du pain noir.

De Privas, qui ne fit pas d'abord un accueil sympathique au P. François, il se rendit au collège d'Aubenas. Après Sainte-Agrève transformée par sa parole, il évangélisa les bourgs de Desaignes, Nozières, Rochepaule, Saint-André-des-Effangeas et Marlhes dans le Forey, où deux enfants furent subitement guéris au seul contact du manteau du saint Apôtre. Toutes les populations accoururent pour l'entendre et s'empressèrent de revenir à Dieu, qu'il leur faisait si bien connaître et si tendrement aimer.



X. — L'Apôtre des pauvres dans la ville du Puy.

Rentré au Puy, vers la fin d'avril 1636, François Régis reçut de Mgr Just de Serre, les plus amples pouvoirs pour évangéliser son diocèse et surtout sa ville épiscopale. C'est aux pauvres que s'adressent les catéchismes qu'il fait plusieurs fois la semaine dans l'église du collège. Le concours est si prodigieux qu'on compte bientôt jusqu'à quatre mille auditeurs dans l'église plus vaste des Bénédictins, Saint-Pierre du Monastère. Les gens de qualité, les prêtres, les religieux se mêlent au peuple pour entendre cette parole simple, mais claire et pleine d'onction. Des méchants dénoncent au Supérieur ces prédications comme trop vulgaires. Le Père Filleau, provincial, à son passage au Puy, veut l'entendre afin de pouvoir répondre aux calomniateurs, en connaissance de cause. « Ah ! mon Père,

Eglise de l'ancien collège des Jésuites à Aubenas : maître-autel où le Saint a dit la messe.

plût à Dieu, dit-il à son compagnon, que tous les orateurs sacrés prêchassent avec cette onction divine. Laissons prêcher le saint Missionnaire avec sa simplicité apostolique : le doigt de Dieu est là. » — Rentré au collége, il dit aux Pères : « Je ne m'étonne plus, ni du concours prodigieux du peuple aux instructions familières du Père Régis, ni des fruits merveilleux qu'elles produisent dans les âmes, pour moi, si je demeurais au Puy, je n'en perdrais aucune. »

La veille de son départ, il veut se donner encore une fois le plaisir de voir la foule immense des auditeurs et d'entendre le catéchisme du Saint. Il sort du sermon tout ému et dit au Père de Mangeon, son compagnon : « Si ce Père prêchait à quatre lieues d'ici, j'irais à pied pour l'entendre. Cet homme est plein de Dieu et de l'amour de Jésus-Christ ; il n'a pas son pareil. »

Non content d'instruire les pauvres, François Régis voulut les soulager dans leur misère. On le vit faire pour eux des quêtes, fonder une société de dames pieuses, qui secouraient les indigents de leur quartier et qui continuent encore de nos jours cet apostolat de charité.

C'est en faveur des pauvres qu'il fit ses miracles les plus éclatants. Depuis les guerres civiles et surtout pendant la disette de 1637, les pauvres étaient très nombreux dans la ville du Puy. Ils venaient en foule au collège solliciter des secours. François les envoyait à Marguerite Baud,

Vue du Puy en Velay.

dépositaire de sa provision de blé. Celle-çi se présente un jour devant le saint Apôtre et lui dit : « Nous n'avons plus un seul grain de blé. Aussi, n'ai-je pu en donner à cette femme qui me suit. » — « Allez, lui dit François, remplissez le sac de cette femme. Donnez-en à tous ; il y en aura encore de reste. » Marguerite croit à la parole du Saint. Elle n'est pas trompée : le grenier regorge de blé.

Une seconde fois la provision est épuisée et le grenier se remplit par un nouveau miracle du saint Apôtre.

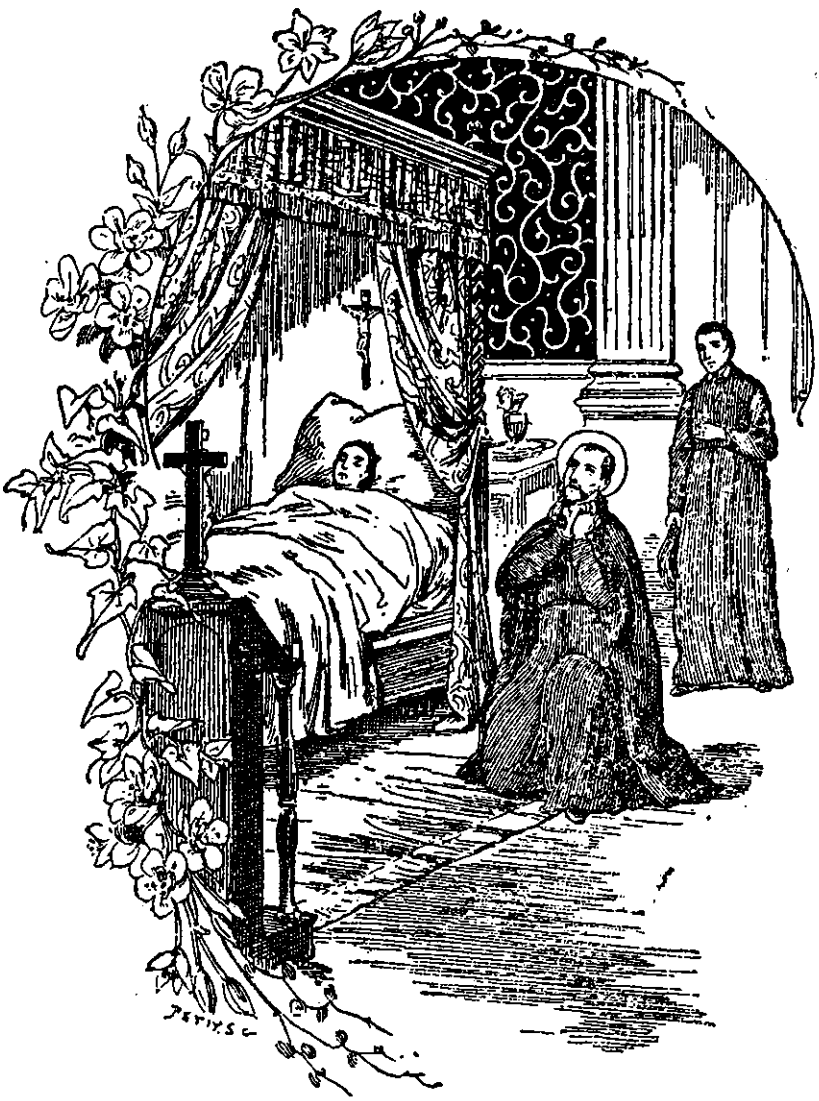
Une troisième fois, le grenier se remplit à moitié et demeure dans le même état tant que dure la famine.

Une jeune fille, seul soutien de ses parents vieux et infirmes, se meurt. François Régis est appelé et lui donne les secours de son ministère. Touché jusqu'aux larmes, à la vue de la douleur de la malade et de ses infortunés parents, il fait boire à la mourante un peu d'eau qu'il a bénite avec un signe de croix et la guérit à l'instant. Comme on le remercie d'avoir opéré ce miracle, l'humble Apôtre, tout confus, répond : « Le plus grand miracle que Dieu aurait fait en cette circonstance, ce serait de s'être servi d'un sujet si vil pour en opérer un. »

A la vue des petits enfants que va condamner à la misère la mort imminente d'une pauvre mère de famille, le Saint, ému jusqu'au fond du cœur, fait prendre à la mourante un verre d'eau, où a trempé la médaille de son chapelet et sur lequel il a fait le signe de la croix. A l'instant la malade est guérie.

Multiplication du blé.

Un autre jour, une jeune personne qui aidait François Régis dans ses œuvres, est à toute extrémité. Le Saint arrive en toute hâte et demeure seul avec le frère, son compagnon, auprès de la mourante, prie avec ferveur et lui dit : « Rendez grâce à Dieu, il a la bonté de vous guérir afin que vous le serviez lui et les pauvres ses enfants avec plus de ferveur que jamais. » La guérison est aussi complète qu'instantanée. Le médecin et la famille ne peuvent en croire leurs yeux.



XI. — L'Apôtre des pécheurs dans la ville du Puy.

Si le Saint travaillait avec tant de zèle au soulagement des douleurs du corps, il était encore plus sensible aux misères morales qui perdent les âmes. Que ne fit-il pas pour extirper le blasphème, qui lui faisait verser d'abondantes larmes ? Mais le vice qu'il poursuivit partout avec une énergie surhumaine, c'est le dérèglement des mœurs. Se souvenant que son divin Maître avait pardonné aux plus grandes pécheresses, il prit en pitié ces pauvres âmes et en retira un grand nombre du péché. Il leur ouvrit un Refuge, où elles pouvaient pleurer leur vie coupable et mériter le pardon divin. Mais cette œuvre, comme celle de Montpellier, attira au saint Apôtre des contradictions

Guérison miraculeuse d'une servante des pauvres.

de tout genre. De quoi n'est point capable la plus impétueuse des passions ? Aussi les affronts, les calomnies, des attentats menaçant même sa vie, rien ne lui fut épargné.

Un jour de dimanche, entre Vals et le Puy, allant dire la messe à la campagne, François voit s'élancer sur lui un libertin, qui, armé d'un poignard, le saisit par le bras et va le frapper. Le Saint demande un instant, s'agenouille, recommande son âme à Dieu, puis se relève et présente sa poitrine au meurtrier. Celui-ci, vaincu par une force mystérieuse, tombe à genoux, demande pardon au Saint et se convertit. Une croix de pierre élevée sur ce sol rappelle le souvenir de cet attentat et de ce retour à Dieu. On l'appelle la *Croix de Saint François Régis*.

Aux contradictions du dehors viennent se joindre les critiques du dedans et les entraves que la prudence de ses supérieurs croit devoir mettre à l'exercice de son zèle. On lui défend de s'occuper de l'œuvre du Refuge et de plusieurs autres œuvres analogues. Le Saint se soumet à tout, bien persuadé que Dieu saura sans lui faire prospérer toutes ces œuvres. Un nouveau supérieur, le P. Arnoux, défendit avec vigueur le Saint contre tous ses adversaires et sut maintenir avec fermeté la belle œuvre du Refuge.

XII. — Missions de Fay et de Marlhes.

Par ses catéchismes, ses œuvres de charité, François Régis transforma la ville du Puy. En hiver, il reprenait

St François Régis, monté sur un amas de neige, prêche au peuple (p. 17).

l'œuvre des missions pour combattre le double fléau de l'ignorance religieuse et de la corruption des mœurs. Au mois de novembre 1636, il ouvrit la mission de Fay-le-Froid en guérissant deux aveugles, un enfant de quatorze ans, Claude Sourdon, et un homme de quarante ans, qui depuis huit années avait perdu la vue.

Voici comment parle de cette mission, dans sa déposition canonique, un de ces aveugles guéris, Claude Sourdon, dont Régis était l'hôte : « Le saint Missionnaire partait tous les jours de grand matin, pour aller visiter des paysans dispersés dans les bois ou sur les montagnes. Quelquefois il pleuvait à verse... D'autres fois, la fonte des neiges et les torrents grossis rendaient le pays impraticable... Le temps était si affreux que les plus hardis n'osaient sortir de leurs maisons... Il allait de chaumière en chaumière, toujours à pied et à jeun, si ce n'est que parfois ma mère le forçait à prendre une pomme. »

A Fay-le-Froid, notre Saint guérit deux aveugles.

François Régis parcourut aussi les pays environnants, Saint-Symphorien, Saint-Julien, Chagnac, Champeloux, etc.

L'année suivante, vers le milieu de novembre, on vit avec joie le saint Apôtre revenir à Marlhes. A deux lieues de cette paroisse, il fait un faux pas, roule sur la pointe d'un rocher et se casse la jambe. Appuyé sur son bâton et sur le bras du Frère, son compagnon, le Saint arrive péniblement à Marlhes, monte en chaire, prêche, confesse comme s'il était en santé. « Dieu lui-même guérit miracu-

leusement ma jambe et n'y laissa aucune trace de l'accident, » raconta plus tard le Saint lui-même à M. Boyer, son ancien élève et curé de Vorey. Par un signe de croix, il guérit à cette époque un malheureux possédé qui se tordait dans d'atroces convulsions.

Il évangélisa aussi Saint-Sauveur, Saint-Pierre-des-Machabées, Saint-Bonnet-le-Froid et Vorey.

Le curé de Marlhes raconte que souvent le Saint, monté sur un amas de neige dans une forêt, prêchait au peuple et entendait les confessions.

C'est à Saint-Bonnet-le-Froid que le curé trouva le Saint, au milieu de la nuit, prosterné devant le seuil de la porte de l'église et en adoration devant le Saint-Sacrement. L'église était fermée ; le curé lui en donna aussitôt les clefs et François Régis put satisfaire sa dévotion sans s'exposer, en plein hiver, à toutes les rigueurs du froid.

XIII. — Missions de Montregard et de Montfaucon.

En novembre 1638, l'Apôtre reprenait le cours de ses missions qui devaient durer quatre mois, en évangélisant Montregard et toutes les contrées environnantes. C'est à cette époque qu'il commença la conversion de Louise de Romezin, dont la fortune, la naissance, l'esprit cultivé et l'influence faisaient l'honneur et la force de la secte dans ces régions. Entendant raconter tous les jours les merveilles que produisaient les sermons de François, même

Saint François Régis guéri miraculeusement dans l'église de Marlhes d'une fracture à la jambe.

parmi les protestants, elle alla l'entendre en secret à Montregard. Ravie à son tour de la science, de la vertu et surtout de la douceur incomparable du Missionnaire, elle accepte d'avoir avec lui quelques conférences. Notre Saint n'eut pas de peine à la convaincre de la vérité de l'Eglise catholique ; mais, craignant les attaques de la secte et de sa famille toute protestante, elle différa son abjuration.

La divine Providence, le 7 juillet 1639, enlevait le grand obstacle à la conversion de Louise par la mort de son mari, M. de la Franchère. Sur les instances de Régis, revenu à Mercoux, la jeune veuve abjura en secret les erreurs de Calvin. Et quand cette conversion devenue publique eut soulevé contre elle toutes les colères de la secte et de sa propre famille, elle devint une catholique fervente et un ferme appui pour toutes les œuvres du père de son âme.

François Régis vient de parcourir avec son zèle ordinaire Mercoux, Montregard, Chambon, Issengeaux, Monistrol... En janvier 1640, il ouvre une mission à Montfaucon. A peine y est-il installé qu'une lettre pressante de son Supérieur, le P. Arnoux, le rappelle au Puy, pour remplacer un professeur malade. En vain le curé demande un délai, le Saint annonce son départ à son auditoire qui fond en larmes, et lui promet de revenir l'hiver suivant.

C'est du Puy que François écrit à son Supérieur Général pour lui demander la permission de se dévouer jusqu'à la fin de sa vie aux missions des campagnes et de réunir

Saint François Régis travaille à la conversion de Louise de Romezin.

quelques zélés missionnaires pour extirper l'hérésie des montagnes des Cévennes. Le Père Général félicite le saint Apôtre de ce double dessein et promet de le favoriser de tout son pouvoir. Mais François n'a que quelques mois à vivre. C'est du haut du Ciel qu'il pourra contempler avec joie les imitateurs de son zèle apostolique.

Fidèle à sa promesse, le Saint revint en octobre 1640 achever la mission de Montfaucon interrompue en janvier.

Le peuple se pressait autour de sa chaire et de son confessionnal. Tout à coup la peste éclate et vient de nouveau interrompre les exercices de la mission à peine reprise. N'écoutant que son zèle, l'Apôtre parcourt les rues de la ville, visite les pestiférés, leur rend les services les plus humbles et les dispose à paraître devant Dieu. Le curé de la paroisse, M. de Lagrevol, craignant pour la vie d'un tel apôtre, l'oblige de fuir le danger de la contagion.

Le Saint se retire en versant d'abondantes larmes et se dévoue au soin de quelques pestiférés qui sont à Montregard. Une fois le jour, il gravit une colline d'où l'on aperçoit la ville de Montfaucon. Il répand pour elle devant Dieu ses prières et ses larmes, la bénit et conjure le Seigneur de pardonner à ce pauvre peuple.

La prière du saint Apôtre a porté ses fruits. Le troisième jour, la peste disparaît complètement. On comprend dès lors les succès prodigieux de François au sein d'une population visitée tour à tour par la justice et par la miséricorde de Dieu.

Saint François Régis guérit un possédé dans une église remplie de fidèles (p. 17).

Après Montfaucon, le Saint évangélise Raucoule et Veyrines où il promet à M. Bayle, curé de Lalouvesc, d'ouvrir dans sa paroisse une mission, le 24 décembre prochain.

XIV. — Mission de Lalouvesc et mort du Saint.

On est au 16 décembre 1640. Dans huit jours, le Saint doit ouvrir la mission promise à Lalouvesc. Averti par un secret pressentiment de sa fin prochaine, il prend le chemin du Puy et arrive le 18 à la maison de campagne. Ne voulant pas que le public connaisse son retour, il entre en ville, à la tombée de la nuit, et s'entretient de son pressentiment avec un intime ami, qui possède toute sa confiance. Il consacre trois jours, dans une retraite sérieuse, à se préparer à la mort. Le 21 au soir, il fait sa confession générale à son ami. Celui-ci essaie de le retenir jusqu'après la rénovation des vœux, qui devait avoir lieu dans quelques semaines. François Régis répond : « Le Maître ne le veut pas. — Quand reviendrez-vous ? — Le Frère assistera à la rénovation des vœux, mais je n'y serai pas. » Ces paroles prophétiques allaient se réaliser à la lettre.

En vain le P. Arnoux essaie à son tour de lui faire comprendre qu'il a besoin de quelques jours de repos, que le froid est rigoureux, les chemins impraticables. Le Saint répond que la mission est annoncée pour le 24 décembre et qu'il ne peut pas la retarder d'un seul jour.

Saint François Régis quitte à regret les pestiférés de Montfaucon.

L'intrépide Apôtre part donc à pied, le 22 décembre. La distance à parcourir est d'environ 80 kilomètres, à travers des montagnes boisées et couvertes de neige et de glace. Vers la fin du second jour de marche, il s'égare dans la forêt et cherche un abri pour la nuit, qui est proche. Il arrive à Veyrines qu'il vient d'évangéliser ; en vain il frappe à plusieurs portes... Toute la population est montée à Lalouvesc pour la mission du lendemain. François Régis se retire alors dans une masure ouverte à tous les vents. Là, rien pour le préserver du froid qui le saisit subitement et lui fait contracter une pleurésie mortelle.

De grand matin, il se remet en marche et arrive le 24, en plein jour, à Lalouvesc. La fièvre l'agite, ses vêtements ruissellent d'eau. Qu'importe ! Le Saint entre dans l'église, monte en chaire et provoque d'abondantes larmes dans tout son auditoire. Il passe le reste de la journée et toute la nuit au confessionnal. Il ne prend aucun repos et presque aucune nourriture. Le 25 décembre, jour de Noël, il lutte avec son courage ordinaire contre un mal qui le dévore : il prêche trois fois et passe le reste de la journée et une grande partie de la nuit au confessionnal. Le jour de saint Etienne, il annonce aussi trois fois la parole de Dieu à une foule immense, qui ne lui permet pas de regagner son confessionnal ; alors il entend les confessions derrière le maître-autel, en face d'une fenêtre où manquaient plusieurs vitres. C'est là, sous les yeux de Jésus-Christ son chef, qu'il tombe les armes à la main. Il s'est

Saint François Régis, dans sa chambre du Puy, se prépare à la mort.

évanoui, épuisé de fatigue et miné par la maladie. Transporté au presbytère il confesse encore une vingtaine d'hommes qui l'ont suivi. Mais il tombe de nouveau et on le met au lit.

Un médecin du voisinage, appelé en toute hâte, déclare que le mal est sans remède...

Plusieurs Pères du collège de Tournon et de la résidence d'Annonay arrivent porter secours à leur frère mourant. François Régis fait de nouveau sa confession générale à l'un d'eux et reçoit le Saint Viatique et l'onction des mourants. Il exprime le désir de demeurer seul avec son Dieu.

Comme on lui offre un bouillon, il réclame un peu de lait, nourriture des pauvres dans ces montagnes. On le laisse sur son lit, quoiqu'il ait exprimé le désir d'être transporté et de mourir dans une étable pour se rendre plus semblable à Notre-Seigneur, qui a voulu y naître par amour pour nous. Il converse amoureusement avec son crucifix qu'il tient entre ses mains et qu'il couvre de baisers.

Cependant les forces diminuent et le mal fait de rapides progrès. C'est la nuit du 31 décembre... Soudain, le visage du malade brille d'une joie extraordinaire : « Ah ! mon frère, dit-il au frère Bideau qui le veille, quel bonheur et que je meurs content ! Je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame qui m'ouvrent le Paradis. »

Ses mains sont levées et ses regards tournés vers le ciel. Il s'écrie après un instant de silence : « *In manus tuas*,

Saint François Régis s'égare avec son compagnon dans les forêts couvertes de neige et de glace (p. 21).

Domine, commendo spiritum meum. Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. »

Le Saint était parti pour le Ciel. C'était le 31 décembre 1640, vers minuit. Il était âgé de 43 ans et 11 mois.

XV. — Les funérailles du saint Missionnaire.

La nouvelle de cette mort si soudaine jeta la consternation dans tous les cœurs. On entendait partout dans les Cévennes ce cri de douleur : *Le saint Père est mort !* Il semblait que chacun pleurait la perte d'un de ses plus proches parents.

Mais qui va posséder la dépouille mortelle du saint Apôtre du Velay et du Vivarais ? Tournon, le Puy, Lalouvesc où il vient de mourir au milieu des pauvres ses meilleurs amis, font valoir tour à tour leurs droits. N'est-ce pas se conformer aux desseins de la Providence qui fait mourir son apôtre sur ce sommet élevé de la chaîne des Cévennes et aux désirs de saint François Régis lui-même, qui vient de se dévouer jusqu'à la mort au salut des habitants de cette paroisse, que de lui choisir pour tombeau le champ de bataille où il vient de tomber ? On décide donc que l'enterrement se fera à Lalouvesc, le 2 janvier 1641.

Le Saint, brûlé par la fièvre, confesse des hommes derrière le maître-autel en face d'une fenêtre où manquent plusieurs vitres (p. 21).

Cependant tous les objets bien pauvres qui avaient appartenu au *saint Père*, sa soutane, son crucifix, son bréviaire, son chapeau, sa chaussure, son bâton, tout ce qu'il avait touché, était livré au pillage et allait devenir une source intarissable de miracles.

Malgré la distance, le froid rigoureux et des chemins impraticables, vingt-deux prêtres assistèrent aux funérailles de l'humble Religieux, dont la perte se faisait sentir dans les regrets, les larmes et les cris déchirants de cette population simple, privée du plus tendre des pères.

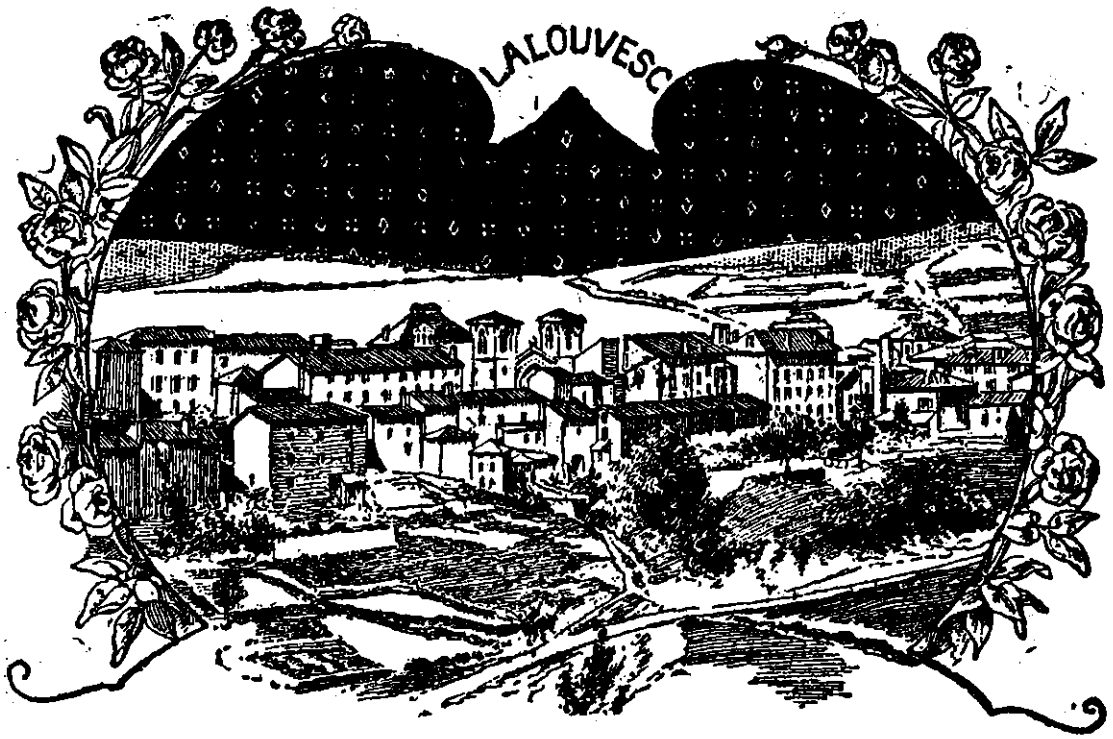
On lui choisit pour cercueil un tronc de châtaignier creusé à cet effet ; les deux parties de ce cercueil furent liées ensemble avec des cercles de fer, et après l'avoir descendu dans une fosse de trois mètres de profondeur, pratiquée auprès du maître-autel, du côté de l'Evangile, on le couvrit de poutres entrelacées pour servir de retranchement contre ceux qui tenteraient d'enlever ce précieux trésor.

XVI. — Le digne Religieux de la Compagnie de Jésus.

De 1616 à 1640, saint François Régis s'est montré partout le Religieux parfait de la Compagnie de Jésus.

M. Bayle, curé de Lalouvesc, diocèse de Vienne, dans l'acte de décès daté du 3 janvier 1641, dit que le 31 décembre 1640 est décédé, en sa chambre, le R. P. Jean-François Régis, *Jésuite du Puy*.

Mort de saint Jean-François Régis (p. 22).



Le P. Arnoux, recteur du collège du Puy, fit faire dans l'église du collège un service solennel pour le repos de l'âme du P. François Régis, faveur réservée aux seuls Généraux de l'Ordre.

Le Père Général répondit, le 5 février, au P. Arnoux qui, le 5 janvier, lui avait fait part de la perte de la Compagnie de Jésus, dans la personne de Jean-François Régis :

« J'ai été fort touché de la mort si soudaine du P. Jean-François Régis. Ce qui me console dans la grande perte que nous venons de faire, c'est que sa mort a été aussi apostolique que sa vie, et qu'il s'est montré jusqu'au bout *un digne enfant de la Compagnie,* puisqu'il est mort en procurant actuellement le salut des âmes, et combattant pour la gloire de Dieu contre le démon et le péché. »

Tous ces témoignages prouvent combien saint François Régis était aimé et vénéré de ses supérieurs et combien il tenait à la Compagnie de Jésus, dont il était le fils dévoué et la gloire sans tache.

XVII. — Le Tombeau glorieux.

Le miracle éclate de toute part sur la tombe à peine fermée de l'Apôtre du Vivarais. Voici ce qu'écrivaient à ce sujet en 1702, à la Congrégation des Rites, l'archevêque de Vienne et les évêques du Puy et de Valence : « La dévotion des peuples envers le P. Jean-François de Régis et la confiance qu'ils ont en sa puissante protection, sont

Panorama de Lalouvesc qui possède le tombeau du Saint.

incroyables. Le concours des fidèles qui vont à son tombeau, attirés par les merveilles qui s'y opèrent tous les jours, ne se peut exprimer, quoiqu'il faille pour s'y rendre traverser des montagnes inaccessibles. »

Les évêques du Languedoc, au nombre de vingt-deux, sollicitent du pape Clément XI, le 12 janvier 1704, la béatification de François Régis. « Devant son tombeau, disent-ils, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent. »

Le pape Clément XI répondit à tant de sollicitations épiscopales et même royales, et proclama *Bienheureux* François Régis, le 8 mai 1716. On célébra dans toute la France des fêtes splendides en son honneur.

Les miracles ne firent que se multiplier et, à la demande des évêques et des princes, le pape Clément XII, le 5 avril 1737, éleva au rang des Saints l'humble Missionnaire du Velay et du Vivarais. Le P. d'Aubenton, s. J., en 1716, a écrit une vie de saint François Régis. En 1737, parut une autre vie du Saint écrite par le P. de la Neuville, s. J.

XVIII. — Les reliques du Saint sauvées sous la Terreur.

Le trésor de l'église de Lalouvesc venait de tomber entre les mains du directoire de Tournon. Craignant pour le corps

La chapelle mortuaire.

de saint François Régis, les frères de l'ancienne famille Buisson forment le projet de le soustraire à la profanation des impies, avec le consentement de M. Bilhot, leur curé.

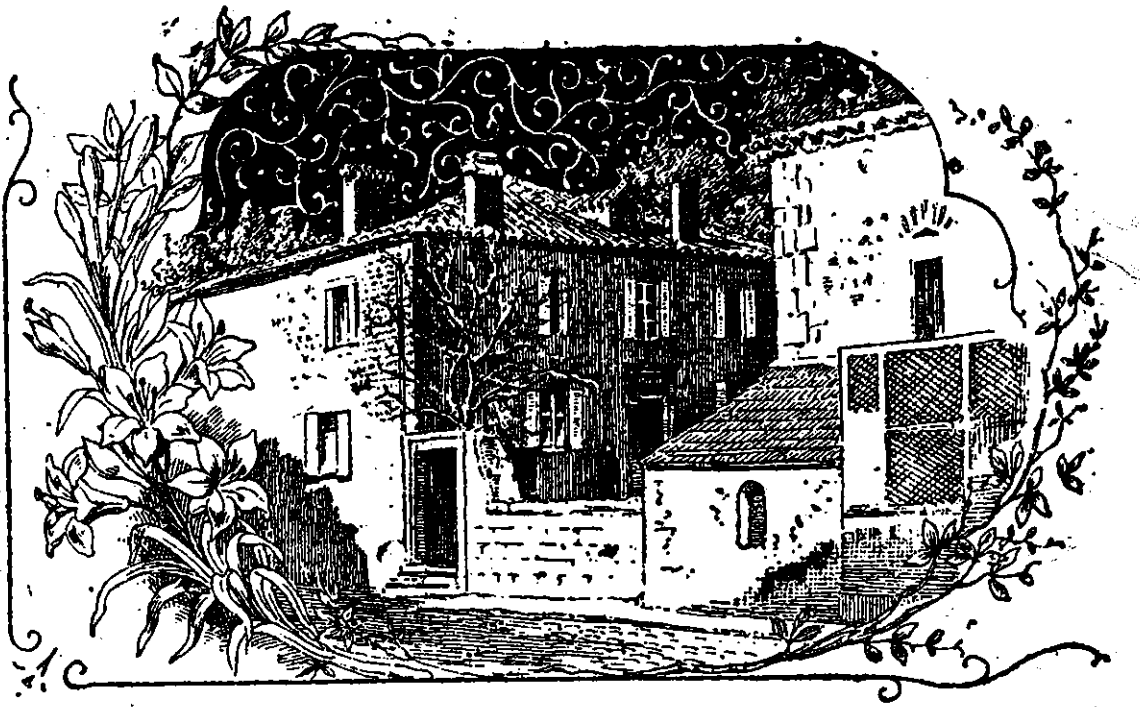
C'était le 7 janvier 1794, selon le procès-verbal, par une nuit obscure. Munis des clefs de l'église et d'un petit coffret rempli d'ossements humains, qu'ils avaient pris au cimetière, ils pénètrent dans la chapelle du Saint, ouvrent la châsse, enlèvent le coffret qui renfermait les reliques du Saint et substituent celui qu'ils avaient apporté.

Reçues à la Grange-Neuve, maison paternelle des frères Buisson, par M. le Curé, M. Cartal, prêtre de Saint-Sulpice, et le P. Massy, ancien Jésuite, ces saintes reliques sont enfermées dans une caisse en sapin et placées dans le salon, entre la voûte et le plancher, où elles sont restées durant huit ans. Mgr d'Aviau, archevêque de Vienne, et hôte de la famille Buisson, aimait à réciter son office près de ce saint dépôt.

Quand la paix fut rendue à l'Eglise, après la signature du Concordat, en 1802, les reliques, reconnues par l'autorité diocésaine, furent ramenées en grande pompe dans l'église de Lalouvesc et devinrent la source de nombreux miracles.

Une translation solennelle et une autre reconnaissance des saintes reliques, enfermées dans une nouvelle châsse, se firent sous Mgr Bonnel, évêque de Viviers, le 3 septembre 1834. Deux années auparavant, au mois de mai, le même pontife avait appelé, pour desservir le pèlerinage, les frères en religion de saint François Régis, les Pères de

La fontaine miraculeuse.



la Compagnie de Jésus, qui continuent, de nos jours, d'exercer leur noble mission et de travailler au salut des âmes dans les paroisses qui les appellent.

Des volumes ne suffiraient pas à raconter les prodiges sans nombre que le Ciel accorde sans cesse aux fidèles, par l'intercession de saint François Régis.

L'église de Lalouvesc venait d'être rendue au culte après la Terreur, en 1797. Un jeune homme de Saint-Didier, privé depuis plusieurs années de la faculté de marcher, et affligé d'un mal déclaré incurable par les médecins, est porté à l'église sur le tombeau de saint François Régis. Pendant la sainte messe, il se sent guéri, jette ses béquilles et court dans le village, tout transporté de joie.

Le 31 juillet 1834, Reine Dufour, jeune fille percluse depuis un an d'un bras et d'une jambe, est guérie subitement sur le tombeau du Saint, à la suite d'une neuvaine.

Sibillat, missionnaire de Notre-Dame de la Salette en 1852, raconte qu'à l'âge de six ans, atteint d'une fièvre cérébrale, il était condamné des médecins. On préparait déjà ses funérailles. Sa mère le voue à saint François Régis et fait dire une messe en l'honneur du Saint. « Borgne ou boiteux, je le veux; mais qu'il vive pour faire le bien, » s'écrie sa mère. L'enfant a été guéri miraculeusement, mais la maladie lui a enlevé l'usage d'un œil.

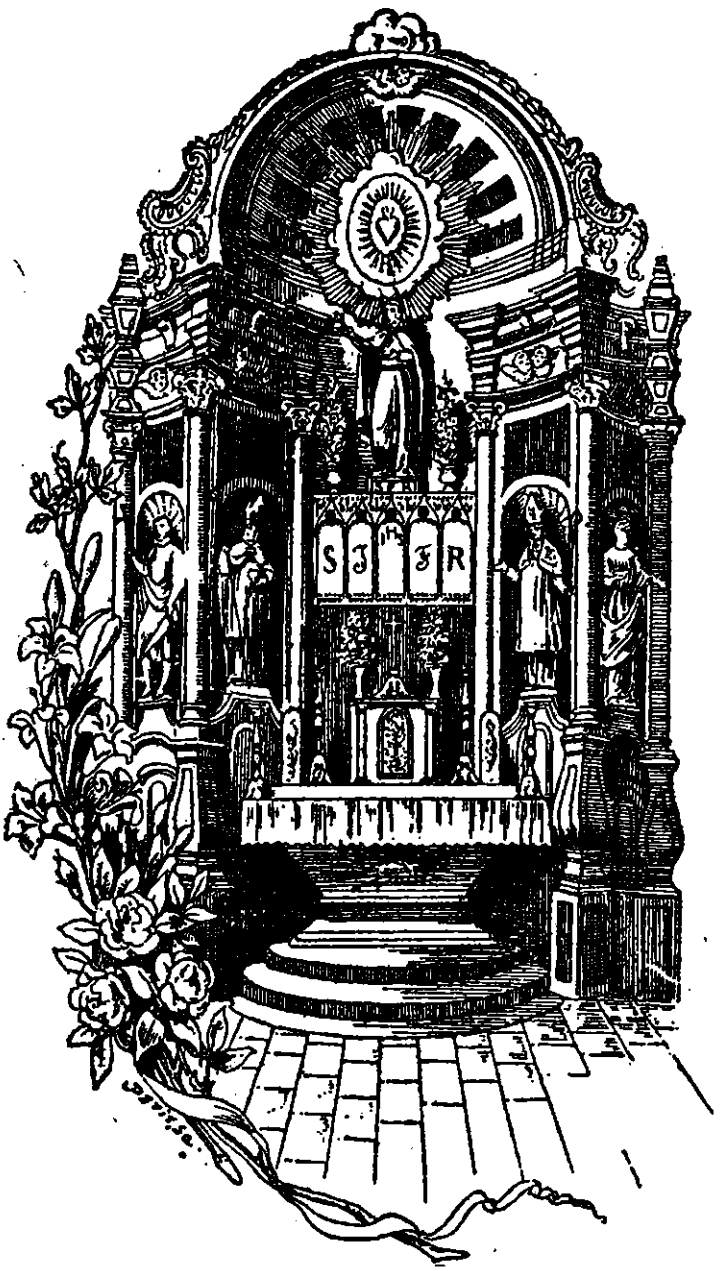
Anne Fustier, de Nonnières (Ardèche), en 1833, fut privée de l'ouïe et de la parole. Elle fut guérie à Lalouvesc un moment après l'élévation de la sainte messe.

La Grange-Neuve où les reliques du Saint sont restées cachées pendant la Terreur.

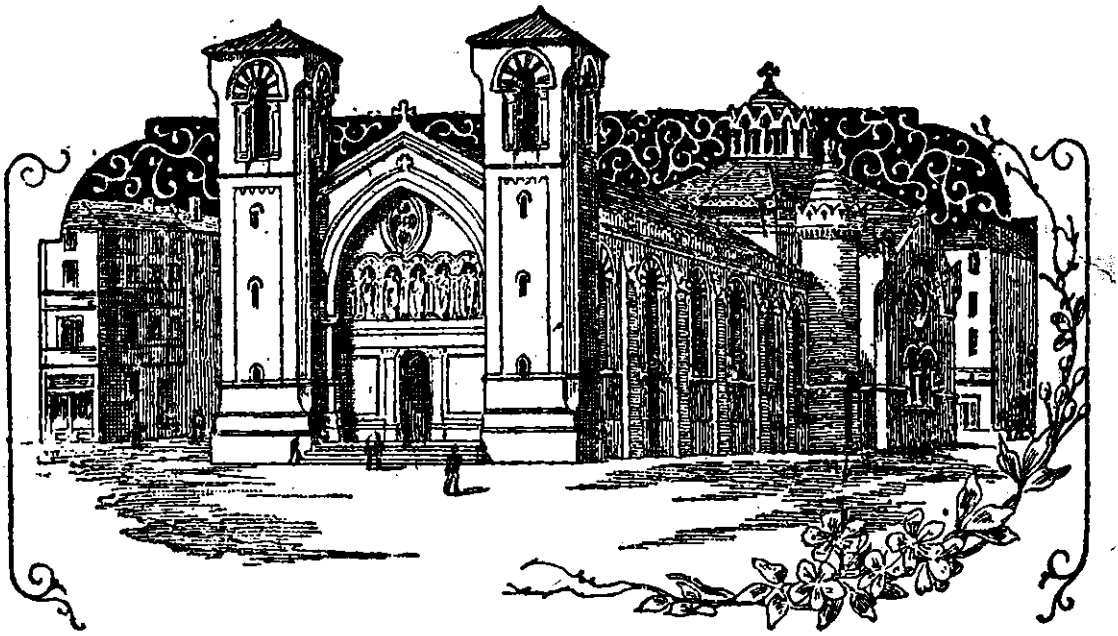
Une femme privée depuis dix ans de la faculté de marcher, raconte le P. Pascalin s. J., dit un jour à saint Régis : « C'est la dernière fois que je viens à votre tombeau. Si vous ne me guérissez pas, je le dirai partout. » Mais au moment de la communion, elle laisse ses béquilles à la Table sainte et marche toute seule.

XIX. — La Basilique et ses Œuvres.

L'ancienne église, où avait prêché, confessé le saint Apôtre et qui renfermait son tombeau, a été trouvée insuffisante. On l'a démolie. Une église plus vaste, commencée en 1744, fut achevée en 1770. Grâce à l'initiative et au zèle intelligent du R. P. Pascalin s. J., Supérieur des missionnaires de Lalouvesc, on a entrepris la construction de l'église actuelle en 1865, sur le même emplacement que l'ancienne église, mais dans des proportions doubles. Elle a été consacrée en 1877 et érigée en Basilique dans l'année 1888. Son architecte, M. Bossan, lui a donné la forme d'un tombeau et l'a appelée son chef-d'œuvre. Les pierres de granit dont se compose ce beau monument, sont autant d'*ex-voto* de la reconnaissance des pèlerins exaucés. Cette œuvre d'art frappe les étrangers par son style original, ses décorations de bon goût et sa masse imposante.



La 1re chapelle dédiée à St François Régis dans l'église de Lalouvesc.



Le Saint-Siège a érigé en Archiconfrérie l'Association de persévérance établie dans la Basilique, en l'honneur de saint François Régis, et l'a enrichie de plusieurs indulgences plénières. On peut y agreger toutes les confréries de même nom et de même but.

Les pèlerins peuvent donner leurs noms aux Confréries du Sacré-Cœur, de Notre-Dame du Mont-Carmel, du Rosaire, de la Bonne Mort, établies dans la Basilique, ainsi qu'à la Ligue du Cœur de Jésus.

Le 16 juin, fête de saint François Régis, s'ouvre dans l'église une retraite qui se termine le 24 juin. Une autre retraite se prêche du 1er au 8 septembre.

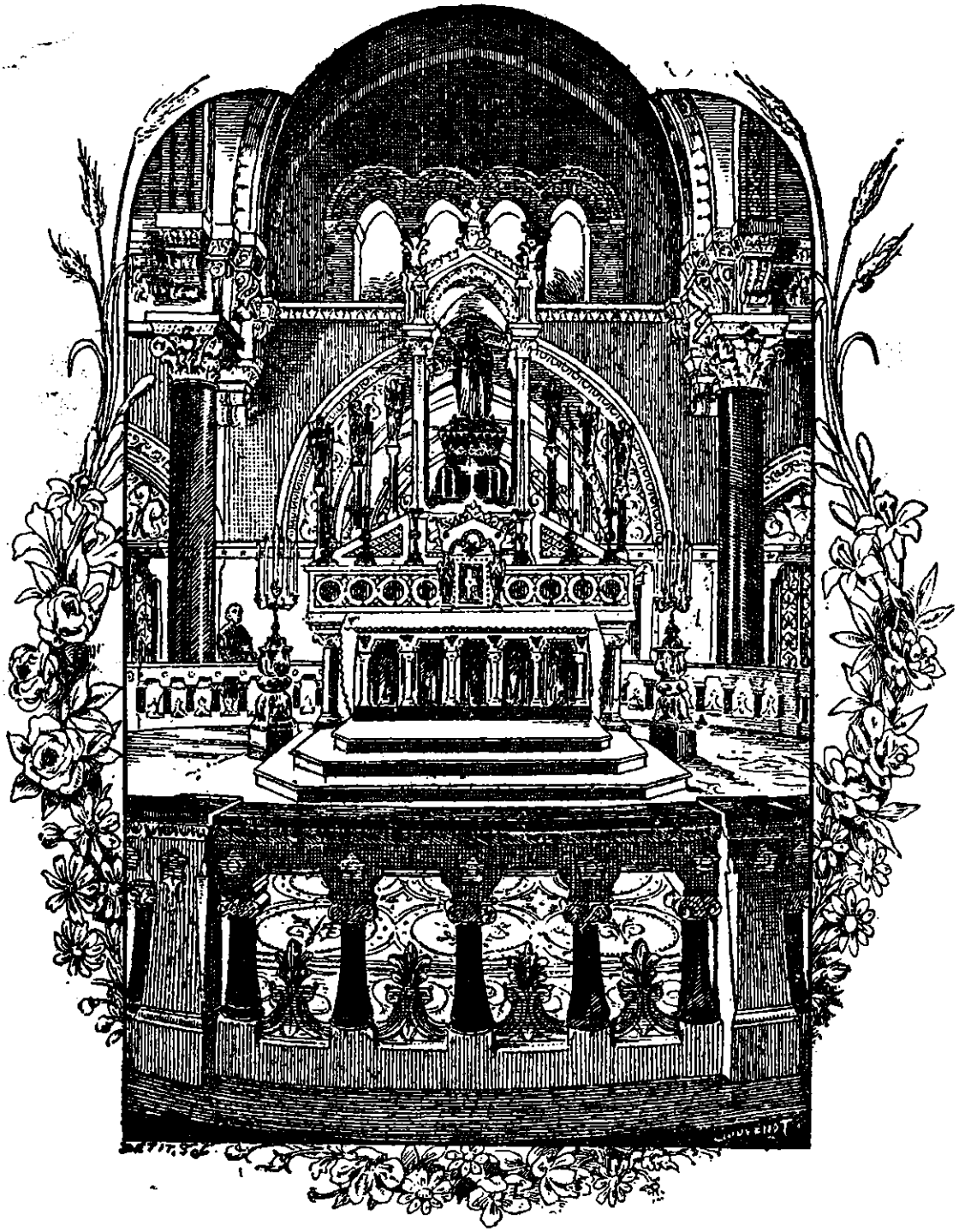
On trouvera d'autres documents sur la vie et les miracles de saint François Régis, dans nos deux opuscules : *Vitraux de la Basilique avec légendes explicatives*, *Pèlerin de Saint François Régis*, en vente chez les marchands de Lalouvesc.

XX. — Sommaire de la vie de saint François Régis, d'après les archives de la Compagnie de Jésus.

1616-1618. Son noviciat à Toulouse.
1618-1619. Il étudie les belles-lettres à Cahors.
1619-1622. Professeur de 6e, 5e, 4e, à Billom.
1622-1625. Il étudie la philosophie à Tournon.
1625-1627. Professeur de 3e au Puy.
1627-1628. — — à Auch.

La Basilique à l'extérieur.

1628-1631. Il étudie la théologie à Toulouse.
1631-1632. Professeur de rhétorique à Pamiers, prêtre.
1632-1634. Missionnaire à Montpellier.
1634-1635. (Au service de l'Evêque de Viviers).



1635-1636. Aubenas, en mission au Cheylard et à Privas.
1636-1641. Confesseur, catéchiste, missionnaire au Puy.
Il est mort dans la nuit du 31 décembre 1640 au 1er janvier 1641.

La Basilique à l'intérieur.

ORAISON LITURGIQUE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS

O Dieu, qui pour supporter de grands travaux dans l'intérêt des âmes, avez orné le Bienheureux Jean-François, votre confesseur, d'une admirable charité et d'une patience invincible, accordez-nous miséricordieusement qu'instruits par ses exemples et assistés de son intercession, nous obtenions les récompenses de la vie éternelle, par Notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

A. M. D. G.

Imprimatur : † J. M. FREDERICUS,
Episcopus Vivariensis.

Saint François Régis glorifié dans le Ciel.

NOTE DE L'ÉDITEUR

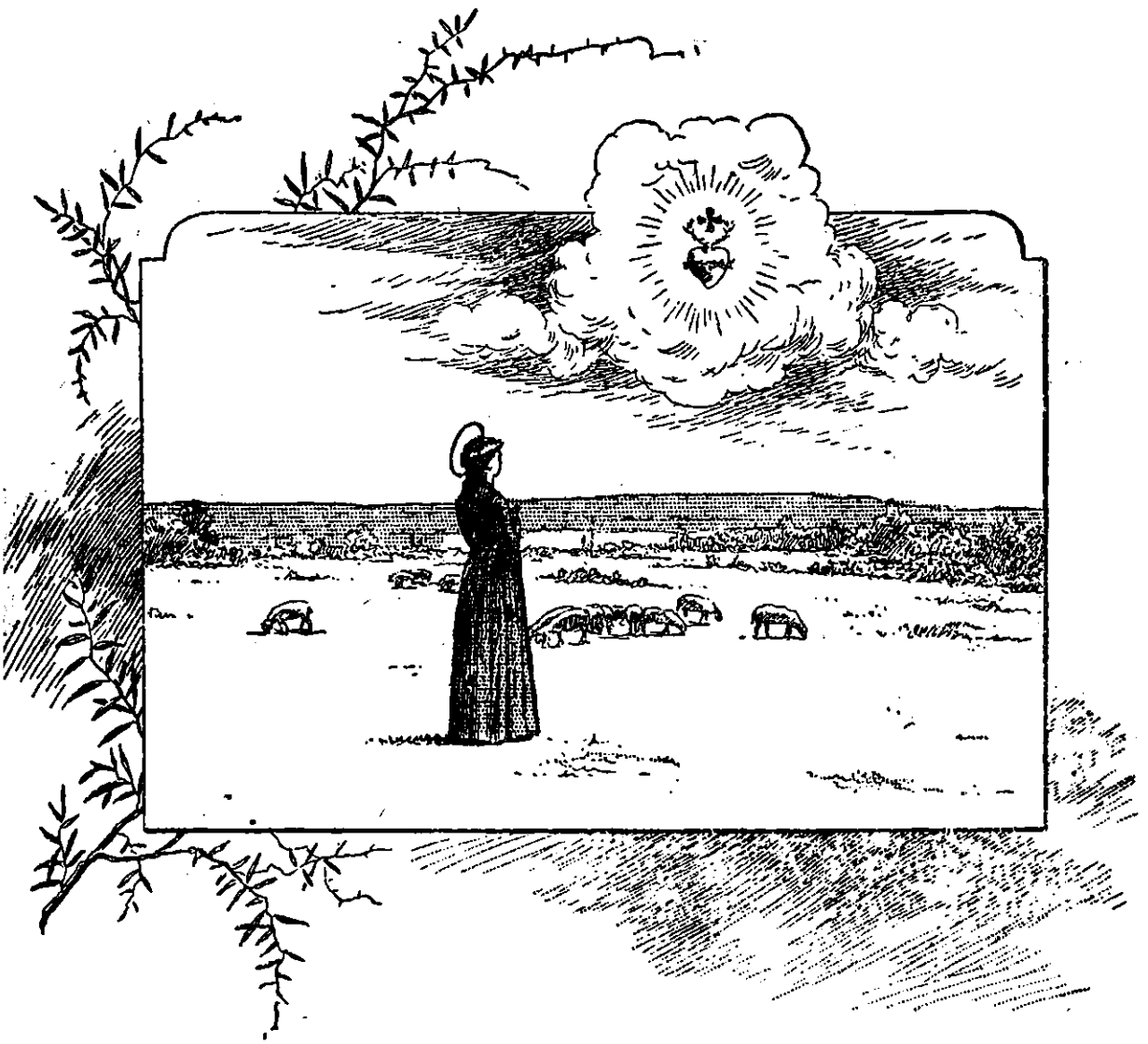
Il est lumineusement démontré aujourd'hui, que la véritable mère du saint est, non point Madeleine d'Arses qui fut la seconde femme de Jean de Régis, mais bien Marguerite de Cucugnan. Cette dernière vivait encore quand l'enfant prédestiné avait quinze mois. C'est parce que Madeleine d'Arses, sa belle-mère, prit soin de son enfance, que la plupart des biographes du saint thaumaturge l'ont prise pour sa véritable mère.

JE
SÈME
LE
BON
GRAIN

VIE
DE
SAINTE GENEVIEVE

ÉDITIONS F. PAILLART
ABBEVILLE

VIE DE SAINTE GENEVIÈVE



Naissance de Geneviève.

Ce fut vers l'an 422 ou 423 que naquit celle qui devait être plus tard l'illustre patronne de Paris. Le lieu de sa naissance fut une petite bourgade nommée Nanterre, à deux ou trois lieues de la capitale. Son père s'appelait Sévère et sa mère Géronce. Ils étaient l'un et l'autre du nombre de ces fervents chrétiens qui ont illustré par leurs vertus les premiers âges de l'Eglise. Le Ciel ayant béni leur union par la naissance d'une fille, ils lui donnerent le nom

Sainte Geneviève gardant les moutons de son père.

de Geneviève, nom qui, dans l'ancienne langue du pays signifiait *Bouche céleste* ou *Fille du ciel.*

Toute jeune encore, elle fut chargée de conduire les troupeaux de son père ; car Sévère, quoique ne possédant pas une grande fortune, avait cependant quelques biens. Comme Jeanne d'Arc plus tard, elle sut, dans ses humbles fonctions de gardeuse de brebis, s'apprêter, par la prière, au rôle de libératrice que Dieu lui avait marqué dans ses desseins éternels.

C'est ainsi qu'elle croissait, comme l'Enfant Jésus, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, ne se distinguant des autres enfants de son âge que par une plus vive piété, une plus angélique douceur, jusqu'au jour où le ciel vint indiquer à tous que cette enfant était prédestinée.

Saint Germain bénit Geneviève et l'engage à se consacrer à Dieu.

L'Angleterre était alors ravagée par les funestes doctrines de Pélage, cet hérésiarque qui répandait sur la grâce, sur le baptême, sur le Saint-Esprit les erreurs les plus monstrueuses.

Les fidèles de ce pays, profondément catholiques, appelèrent à leur aide les évêques des Gaules. Ceux-ci délé-guèrent saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes. Les deux saints évêques passant près de Nanterre, résolurent de s'y arrêter, plus encore pour prier que pour s'y reposer.

Autour d'eux fut bientôt rassemblée une foule innombrable d'hommes, de femmes, d'enfants, désireux de recevoir leur bénédiction.

Eclairé de l'Esprit d'en haut, saint Germain connut l'éminente vertu de Geneviève qu'il découvrit dans la foule. Il la fit amener auprès de lui, et, l'ayant embrassée sur le front, il demanda son nom et celui de ses parents.

Aussitôt la foule de crier le nom de Geneviève, et ses parents d'accourir.

— Cette enfant est-elle votre fille ? dit saint Germain.

— Oui, Seigneur, répondirent-ils.

— Heureux êtes-vous, reprit le saint évêque, d'avoir donné le jour à une si vertueuse enfant ! Au jour de sa naissance, les anges, dans les cieux, se sont grandement réjouis, car cette enfant sera grande devant le Seigneur. De

nombreux pécheurs, admirant la sainteté de sa vie, quitteront le péché, renonceront à leurs désordres, retourneront vers le Seigneur et obtiendront la rémission de leurs fautes et les récompenses de la vie éternelle, promise par Jésus-Christ.

Puis, s'adressant à Geneviève :

— Geneviève, ma fille, voulez-vous m'écouter ?

— Oui, père saint, je suis prête à faire tout ce que vous me commanderez.

— Eh bien ! mon enfant, ne craignez pas de me ré-

Sainte Geneviève en prière.

pondre : ne voudriez-vous pas faire partie des vierges consacrées à Jésus-Christ, et lui garder, comme de fidèles épouses, votre corps et votre âme dans une parfaite pureté ?

— Soyez béni, mon père ; ce que vous venez de me demander, je le désire de tout mon cœur. Oui, je le veux ; mais daignez m'aider de vos prières pour que le Seigneur exauce mes vœux.

— Confiance, ma fille, armez-vous d'un saint courage. Ce que croit votre cœur, ce que proclament vos lèvres,

efforcez-vous de le faire passer dans votre conduite Le Seigneur alors ornera votre âme de force et de vertu.

A ces mots, le saint prélat, accompagné de tout le peuple, se dirigea vers l'église pour y réciter nones et vêpres, car il était environ six heures du soir; et, durant le trajet, saint Germain tint constamment sa main sur la tête de Geneviève. En congédiant alors l'enfant, saint Germain recommanda bien à son père de venir le voir le lendemain de grand matin avec sa fille.

Sévère n'eut garde de manquer au rendez-vous. Quand il se présenta dès la première heure devant saint Germain, celui-ci, découvrant en elle je ne sais quoi de céleste, lui dit :

— Bonjour, ma fille. Vous rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite hier de vous donner tout entière à Jésus-Christ?

— Oui, père saint, répondit Geneviève, je me rappelle ce que j'ai promis à Dieu et à vous. Et je désire ardemment conserver, jusqu'à la fin de ma vie, par la grâce de Dieu, la virginité de mon âme et de mon corps.

Baissant la tête comme pour se recueillir, saint Germain aperçut une pièce de monnaie ou une médaille qui se trouvait là par la Providence divine, et sur laquelle était gravée l'effigie de la croix. Il la ramassa, et, la donnant à Geneviève comme un riche présent, il lui dit : « Prenez cette médaille, et, l'ayant percée, vous la porterez en souvenir de moi. Que jamais on ne voie briller à votre cou ou à vos doigts l'or, l'argent, les perles ou les pierres précieuses; car si le goût des vaines parures du siècle pénètre tant soit peu dans votre cœur, vous perdrez les riches et glorieux ornements qui vous sont réservés dans le ciel. »

Enfin, il lui dit adieu, la conjurant de se souvenir de lui en Jésus-Christ, et, après l'avoir instamment recommandée à son père, saint Germain reprit la route de l'Angleterre en compagnie de saint Loup.

La mère de Geneviève ayant un jour frappé sa fille, devient subitement aveugle. Geneviève lui rend la vue.

Cette bénédiction particulière du bienheureux Germain avait développé en Geneviève les germes précieux de vertus que l'Esprit de Dieu y avait implantés. Comme Jésus autrefois, elle croissait, plus encore que dans sa

première enfance, en grâce devant Dieu et devant les hommes. Son bonheur était de se rendre à l'église pour y prier, y adorer le Seigneur présent dans la sainte Eucharistie. Ses parents ne s'opposaient en aucune façen à ces saints désirs.

Un jour, cependant, c'était jour de fête, Géronce, mère

de Geneviève, se rendant à l'église, défendit à sa fille de l'accompagner. Celle-ci, malgré son chagrin, obéit ; mais elle ne put s'empêcher de pleurer et, au milieu de ses sanglots, de s'écrier : « Je voudrais pourtant tenir soigneusement la promesse que j'ai faite au saint évêque Germain et fréquenter assidûment l'église, afin de mériter le glo-

Sainte Geneviève marquée du sceau divin.

rieux nom d'épouse de Jésus-Christ et de recevoir les nobles récompenses de ma fidélité. »

Géronce, à ces mots, se laissant dominer par un mouvement d'impatience, donna un soufflet à sa fille. Dieu l'en punit sur-le-champ ; elle perdit entièrement la vue. Ce châtiment lui donna lieu de reconnaître, dit un vieil auteur, combien se rendent coupables les pères et mères qui s'opposent, dans la personne de leurs enfants, aux intentions bien connues de la Providence. Pendant vingt et un mois, Géronce demeura aveugle. Au bout de ce temps, elle se rappela les témoignages éclatants que le saint évêque d'Auxerre avait rendus de la vertu de sa fille et pensa que son malheur venant de ce qu'elle avait manqué à cette enfant, elle pourrait, par un acte de confiance et d'humilité à son égard, obtenir son pardon et sa guérison.

Elle appela donc Geneviève et lui dit : « Ma fille, je vous en prie, prenez un seau; allez au puits tirer de l'eau et vous me l'apporterez. » Geneviève obéissante y court; mais là, son cœur se serre en songeant à l'infirmité de sa mère qui ne peut plus elle-même vaquer aux travaux du ménage, et elle se met à pleurer sur le bord du puits. Mais bientôt, elle sèche ses larmes, puise l'eau et l'apporte à sa mère. Celle-ci levant les mains au ciel, adresse au ciel une prière pleine de foi et dit à sa fille de faire le signe de la croix sur cette eau. S'en étant ensuite lavée les yeux, elle commença à voir un peu. Encouragée, elle les baigna deux ou trois fois encore, et la vue lui fut entièrement rendue.

On montre encore, à Nanterre, le puits dont l'eau servit à opérer cette guérison miraculeuse. Les fidèles y viennent plusieurs fois chaque année, en pieux pèlerinages. Et, après avoir prié Dieu, qui conserve la vie et rend la santé, ils ont soin de boire avec dévotion ou d'appliquer sur leurs yeux malades cette eau sanctifiée par les prières et par les larmes de sainte Geneviève.

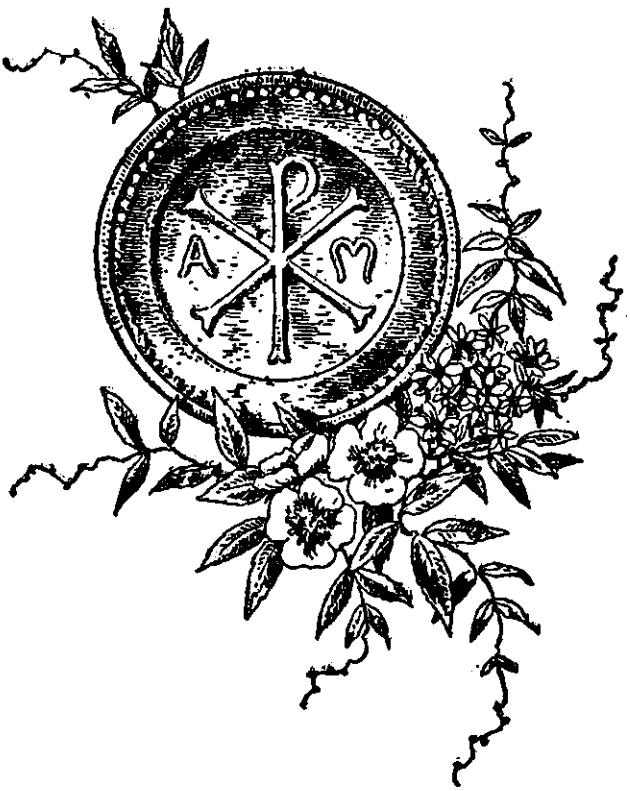
Geneviève se consacre à Dieu.

Geneviève était âgée d'environ quinze ans (438) lorsqu'elle mit à exécution le saint projet qu'elle avait manifesté, à la demande du bienheureux Germain, de se consacrer entièrement à Dieu.

Elle se présenta donc devant Félix, onzième évêque de Paris,

accompagnée de deux autres jeunes filles, désireuses comme elle de recevoir la consécration des vierges. Comme Geneviève était la plus jeune, on l'avait placée la dernière ; mais l'évêque voulut qu'on lui donnât la première place, car il reçut du ciel une communication qui lui révéla, ainsi que jadis à saint Germain, la sublimité des vertus de la jeune vierge. « Que celle-ci, dit-il, passe avant les deux autres, car elle a déjà reçu du ciel sa consécration. »

Après la cérémonie, Geneviève se retira chez ses parents



pour y mener la vie des épouses de Jésus-Christ. A cette époque, pour ces nobles et saintes filles, il n'y avait pas d'obligation de se réunir sous un toit commun et sous une règle commune; elles restaient dans leur famille; seulement, on leur assignait à l'église une place particulière où elles étaient rassemblées pendant l'office. Il ne paraît pas non plus que leur vêtement fût distingué par la forme, mais seulement par la couleur, qui était noire ou brune, et par la simplicité, car toute parure leur était interdite. Elles portaient les cheveux longs et leur tête était couverte d'un voile; l'imposition de ce voile entrait même dans la cérémonie de leur consécration.

La médaille que portait sainte Geneviève (page 4).

Quelque temps après, Geneviève avait la douleur de perdre ses parents. Comme elle ne pouvait rester seule, elle se réfugia chez sa marraine, sa mère spirituelle, qui demeurait à Paris ; la population de cette ville était alors très minime, et son étendue se resserrait dans l'étroite limite de l'île de la Cité.

Sainte vie de Geneviève. — Ses épreuves. Elle est défendue par saint Germain.

A Paris, Geneviève continua la vie édifiante et mortifiée que, dès quinze ans, elle avait commencée à Nanterre. « En quelque lieu qu'elle portât ses pas, dit son ancien historien, elle semblait accompagnée du cortège de toutes les vertus chrétiennes, ainsi que le fut autrefois Hermas en sa vision du Pasteur. » Ou plutôt, toutes ces vertus, telles que la foi, la charité, la force, la douceur, la chasteté, étaient identifiées avec elle. Ses prières étaient longues et ferventes, et souvent prolongées bien avant dans la nuit. Elle les faisait toujours à genoux, et ses yeux ne pouvaient se lever vers le ciel sans verser des larmes d'attendrissement. Elle avait même coutume, afin de pouvoir plus librement vaquer à la prière, de s'enfermer dans sa cellule depuis l'Épiphanie jusqu'au Jeudi-Saint.

Sa mortification n'était pas moindre que sa piété. Elle prenait un peu d'aliments le jeudi et le dimanche seulement, et jeûnait les autres jours de la semaine. Encore ne mangeait-elle que du pain d'orge et des fèves qu'elle mettait cuire deux ou trois semaines d'avance et qu'elle faisait réchauffer. Elle ne buvait que de l'eau et s'était entièrement interdit l'usage du vin. Dure austérité qu'elle continua jusqu'à l'âge de cinquante ans ; alors, sur le conseil de plusieurs évêques, elle consentit à joindre à son pain d'orge un peu de lait et du poisson.

Dieu qui, pour éprouver ses saints, leur envoie souvent de cruelles épreuves, n'en usa pas autrement à l'égard de Geneviève. A peine, en effet, avait-elle fixé sa demeure dans Paris, qu'une terrible paralysie lui enleva tout mouvement et, pendant trois jours, la laissa presque sans vie. Mais son corps seul avait l'apparence de la mort. Son âme, au contraire, comme divinisée, fut favorisée par Dieu de visions célestes ; elle fut transportée en esprit dans le paradis et vit les joies et les récompenses des bienheureux.

Ces épreuves corporelles n'étaient rien en comparaison celles qui devaient bientôt atteindre son cœur.

Ses vertus lui suscitèrent des envieux ; et « comme le peuple, dit un vieil auteur, est plus porté à censurer les bons qu'à les imiter, » on travestit toutes ses intentions, et l'accusation de fourberie fut la moindre qui fut portée contre elle.

Sainte Geneviève se consacre à Dieu.

Elle souffrait en silence, n'attendant que du ciel sa justification, lorsque saint Germain, rappelé en Angleterre par les nouveaux troubles qu'y causait l'hérésie pélagienne, passa par Paris (446). Il entendit les accusations contre Geneviève. Il se rendit alors, sans rien répondre et suivi de tout le peuple, vers la demeure de la Sainte qu'il salua,

avec des paroles empreintes de vénération et de respect. Puis, se tournant vers les accusateurs, il leur reprocha leurs procédés injustes et fit hautement l'éloge de la piété tendre et sincère de Geneviève dont il montra, sur le sol, la trace des larmes nombreuses versées dans la prière et la pénitence. Il leur rappela comment il l'avait connue à Nanterre, comment le Ciel lui avait révélé ses vertus et les vues de la Providence sur elle. Enfin, l'ayant confiée au peuple, saint Germain continua, en compagnie de Sévère, évêque de Trèves, son apostolique voyage au retour duquel il mourut (31 juillet 448).

Geneviève sauve Paris de l'invasion d'Attila (451).

Ce n'était pas sans raison que Dieu fortifiait par cette série d'épreuves Geneviève pour l'élever à la hauteur de graves évènements qui se préparaient et où elle devait jouer un rôle important.

Les hordes d'Attila, le *Fléau de Dieu*, après avoir traversé le Rhin, venaient de se précipiter sur les Gaules, laissant sur leur passage la dévastation et la mort. Trèves, Tongres, Metz, Reims, Laon, Augusta, aujourd'hui Saint-Quentin, n'étaient plus qu'un monceau de ruines ensanglantées. Troyes ne dut son salut qu'aux prières et au dévouement de saint Loup, son évêque. Auxerre n'eut pas le même bonheur et fut entièrement ravagée.

A ces terribles nouvelles, Paris trembla, et ses habitants ne songèrent qu'à fuir et à se retirer, avec leurs biens, dans des places mieux fortifiées. Mais Geneviève, animée de l'Esprit de Dieu, les exhortait à mettre leur confiance, non dans la force des hommes, mais dans le secours du ciel. Elle parvint à réunir les dames de la ville, et leur persuada de se joindre à elle pour s'efforcer, à l'exemple de Judith et d'Esther, de fléchir le courroux du ciel par des jeûnes et des prières. La plupart suivirent ses conseils, et, renfermées dans le Baptistère, à côté de l'église, passèrent avec elle plusieurs jours dans ces pieux exercices.

Mais elle ne put réussir à convaincre les hommes, qui, dans cette circonstance, se montraient plus pusillanimes que les femmes. Voyant qu'ils persistaient à vouloir fuir, Geneviève leur prédit que les villes où ils voulaient se réfugier seraient détruites, tandis que Paris serait sauvé par la protection du Christ.

Ils la traitèrent de fausse prophétesse, de magicienne,

de séditieuse, et pensaient déjà à la faire mourir. Il ne restait plus qu'à choisir le supplice qui lui serait infligé : les uns voulaient qu'on la lapidât, les autres qu'on la jetât à la Seine.

Sur ces entrefaites, arriva l'archidiacre d'Auxerre.

Nous avons vu plus haut que saint Germain était mort. Mais, avant de rendre son âme à Dieu, il avait chargé son archidiacre de porter de sa part à Geneviève des eulogies, pains bénits que les évêques avaient coutume d'envoyer en signe d'union et de charité. L'archidiacre s'acquittait de sa commission.

Sainte Geneviève frappée par sa mère (page 6).

Il fut bientôt au courant de ce qui se tramait contre Geneviève. Il suivit les ennemis de la vierge dans leurs réunions : « Citoyens, s'écria-t-il, ne commettez pas un tel crime ; celle dont vous projetez la mort, a été choisie et prédestinée de Dieu, dès avant sa naissance, vous l'avez entendu de la bouche de saint Germain, votre évêque, et voici qu'au nom de saint Germain, je lui offre ces eulogies. »

Ce discours prononcé avec fermeté, le nom de saint Germain, la vue des eulogies qu'apportait l'archidiacre, désarmèrent les persécuteurs. Ils tremblèrent d'attirer sur eux la malédiction du ciel en méprisant la protection d'un si vénérable pontife. Les esprits échauffés se calmèrent. On prit la sage résolution d'attendre l'issue des évènements, et ce fut la plus glorieuse justification de sainte Geneviève.

Attila, en effet, se dirigeait sur Paris, quand il apprit l'approche des Romains sous la conduite d'Aetius, des Visigoths avec Théodoric, leur roi, et des Francs. Il changea sa marche pour tenter de surprendre Orléans. Il faillit réussir. Mais Aetius le rejoignit, et, lui livrant une première bataille, l'obligea à reculer. Attila furieux rebroussa chemin avec ses troupes. Mais Aetius une seconde fois l'arrêta et lui infligea une des plus sanglantes défaites que l'histoire ait jamais eu à enregistrer. Attila, le *Fléau de Dieu*, vaincu honteusement, repassa le Rhin avec les débris de ses hordes dévastatrices.

Les concitoyens de Geneviève, voyant s'effectuer ainsi d'une manière si heureuse ses prédictions, furent remplis pour elle de la plus grande vénération. On la compara aux Martin de Tours, aux Agnan d'Orléans qui, par leurs prières, avaient également repoussé les armées ennemies ou calmé leur fureur ; elle commença dès lors à jouir d'une réputation de sainteté qui ne lui fut plus contestée. Aussi, des jeunes filles, embrasées de l'amour du Christ, venaient se ranger sous la conduite de l'admirable vierge, de sorte que sa maison, située près de la cathédrale, devint une sorte de monastère. De ce nombre étaient Aude et Célinie, toutes deux originaires de Meaux, toutes deux se distinguant par d'héroïques vertus, toutes deux placées, après leur mort, sur les autels.

Geneviève bâtit une église sur le tombeau de saint Denis.

Geneviève avait une dévotion particulière pour saint Denis, apôtre des Gaules et premier évêque de Paris. Elle

allait souvent à Cathœuil, petit village à trois lieues de la cité, visiter le lieu où fut enterré le bienheureux évêque, avec ses deux compagnons, saint Rustique et saint Eleuthère. Son grand désir eût été de voir une église s'élever

Sainte Geneviève rend la vue à sa mère (page 6).

sur leur tombeau. Mais les moyens manquaient entièrement.

Geneviève manifesta un jour son désir à quelques prêtres qui étaient venus la voir : — « Saints et vénérables pères et seigneurs en Jésus-Christ, leur dit-elle, veuillez, je vous en supplie, vous concerter pour construire une église en l'honneur de saint Denis, car bien triste est le lieu où a été déposé son corps. »

— Pauvres comme nous sommes, répondirent-ils, quelles ressources pouvons-nous avoir pour cette construction? La chaux, tout d'abord, nous manque.

— Hé bien ! reprend Geneviève dont une inspiration divine vient d'éclairer l'esprit et le visage, allez, promenez-vous sur le pont de la cité, et vous me direz ce que vous aurez entendu. »

Ces prêtres obéirent, et se dirigèrent vers le pont, se demandant avec une certaine anxiété ce qui allait se passer. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils entendirent deux porchers se parlant l'un à l'autre. Et le premier disait :

— En poursuivant une laie qui s'était égarée, j'ai découvert un four à chaux d'une grandeur extraordinaire.

— Moi, répondit le second, semblable chose m'est arrivée. J'ai également découvert un four à chaux sous un arbre abattu par le vent, et je crois qu'il est encore intact.

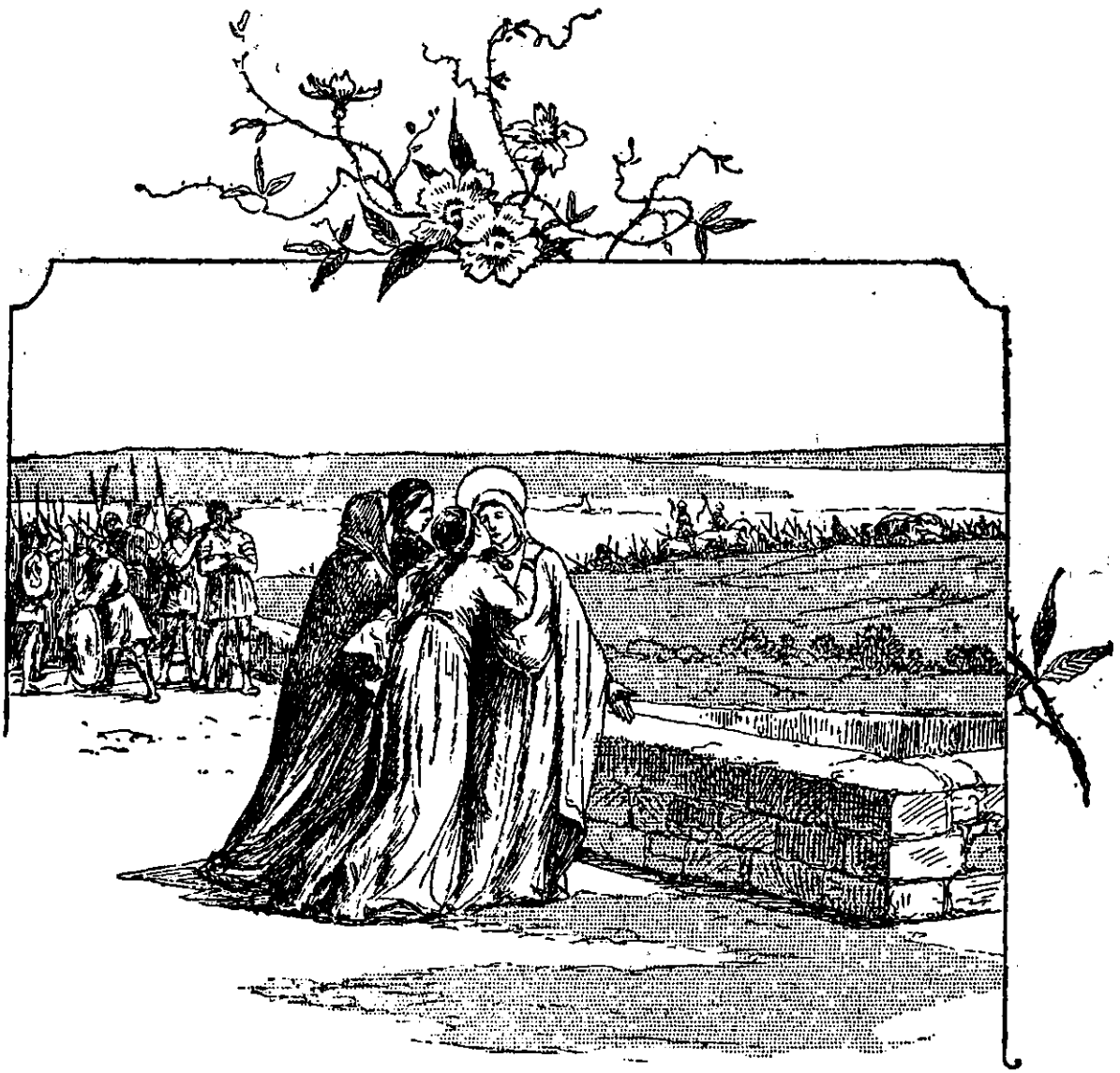
Emerveillés de ce qu'ils venaient d'apprendre, les prêtres se rendirent aux endroits indiqués par les porchers et constatèrent la réalité de ce qu'ils disaient. Ils annoncèrent la chose à Geneviève qui, en actions de grâces, passa toute la nuit en prières. Le ciel se déclarait en faveur de l'entreprise.

Le lendemain, Geneviève fit part de son projet et de cette découverte à un prêtre nommé Génésius, peut-être même l'auteur de la *Vie de sainte Geneviève* écrite dix-huit ans après sa mort. Ce prêtre voulut bien se charger de la direction des travaux. Les habitants de Cathœuil et ceux de Paris s'empressèrent de coopérer à l'œuvre qui avança rapidement.

Un jour, les rafraîchissements vinrent à manquer pour les charpentiers qui débitaient le bois dans la forêt. Geneviève en fut prévenue par Génésius qui l'engageait à user de son influence sur les ouvriers pour les exhorter à la patience, pendant que lui-même courrait à la ville chercher les rafraîchissements nécessaires. Mais la sainte s'étant fait apporter le vase qui était vide demanda qu'on la laissât seule. Alors, elle se jeta à genoux, adressa au ciel

une prière fervente, suppliant Dieu avec larmes de venir à son aide. Elle sentit bientôt qu'elle était exaucée, se leva, fit le signe de la croix sur le vase qui se trouva miraculeusement rempli d'une boisson salutaire.

A ce miracle, le ciel en ajouta un autre, car cette bois-



son venue du ciel, on peut le dire, ne s'épuisa jamais, et durant le cours des travaux, le vase se trouva continuellement rempli.

Miracles de Geneviève.

Comme on vient de le voir dans le récit précédent, le Ciel se plut à accorder à la sainteté de sa servante le don

Sainte Geneviève préserve Paris de l'invasion des Huns (page 12).

des miracles. Nombreux sont-ils, ceux qu'elle accomplit durant sa longue existence. Nous allons en rappeler seulement quelques-uns.

Ainsi que le Christ, son divin Maître, elle faisait voir les aveuglés, entendre les sourds, agir les paralytiques et ressuscitait les morts.

Deux femmes avaient été frappées de cécité, l'une à cause d'une indiscrète curiosité — elle avait voulu voir ce que la sainte faisait dans sa cellule — l'autre, parce qu'elle s'était rendue coupable d'un vol — elle avait dérobé à la sainte sa chaussure. — Toutes deux recouvrèrent la vue par l'intercession même de Geneviève.

Un avocat de Meaux, affligé depuis quatre ans d'une surdité incurable, vint à Paris prier Geneviève de le guérir. A peine celle-ci eut-elle touché les oreilles de l'infirme en y faisant un signe de croix, que l'ouïe était rendue, et l'heureux avocat de bénir Notre Seigneur Jésus-Christ.

Elle allait quelquefois à Meaux, où elle avait quelques biens temporels. Elle y était un jour pour recueillir la moisson, lorsqu'un affreux orage vint jeter le troub e parmi les moissonneurs. Elle entra aussitôt dans sa tente et, le visage contre terre, suivant son habitude, elle se mit à prier avec larmes. Aux yeux de tous, le Christ manifesta son admirable puissance ; car, pendant que, aux environs, les champs étaient inondés par la pluie, pas une goutte d'eau ne tomba sur les blés ni sur les moissonneurs de Geneviève.

Dans ce même pays, une autre fois, un homme dont le bras et la main étaient desséchés jusqu'au coude, vint lui demander guérison. Elle lui prit la main, fit le signe de la croix sur les doigts et sur le bras, et, au bout d'une demi-heure, la vie y circulait Une autre fois encore, c'était une jeune fille qui, depuis deux ans, ne pouvait marcher. Un simple attouchement de la sainte rendit le mouvement à cette infortunée.

A Laon, même prodige.

A Orléans, par ou elle passait se rendant en pèlerinage au tombeau de saint Martin, une mère vint se prosterner à ses pieds dans l'église de Saint-Agnan, lui fit cette supplication : « Rendez-moi, dame Geneviève, rendez-moi ma fille! » Celle-ci était à toute extrémité. Cette foi admirable mérita cette réponse de Geneviève : « Cessez de vous tourmenter, votre fille a recouvré la santé. » Et le fait fut bientôt constaté et acclamé par des transports de joie.

Dans cette même ville d'Orléans, Geneviève demandait la grâce d'un esclave coupable à l'égard de son maître ; et

celui-ci, en opposant durement un refus, s'attira ces paroles : « Si vous méprisez ma prière, le Seigneur ne me méprise pas, lui si clément, si miséricordieux ! » Rentré chez lui, le maître inflexible se sentit atteint par une fièvre dévorante. Le lendemain, il accourut se prosterner devant Geneviève pour lui demander pardon et secours. Un signe de croix le délivra. Geneviève obtint ainsi, à la fois, et la santé du maître et la grâce de l'esclave.

Dans une autre circonstance, on lui présenta un enfant qui était tout ensemble aveugle, sourd, muet et boiteux. Une onction avec de l'huile bénite et un signe de croix firent disparaître toutes les infirmités du pauvre enfant, en sorte que ses jambes se redressèrent, ses yeux virent, ses oreilles entendirent et sa langue se délia.

Une femme qui était possédée du démon et que Geneviève délivra, vit son enfant tomber dans un puits. Au bout de trois heures seulement on put le retirer. Comme l'on pense bien, il était mort. Geneviève, qui avait délivré

Sainte Geneviève préserve Paris de la famine (page 19).

la mère, ne pouvait-elle pas sauver le fils ? La mère eut confiance ; toute en larmes, elle prit le corps inanimé de son enfant et alla le déposer aux pieds de sa libératrice. La sainte commença par le couvrir de son manteau, se mit très humblement en prières, et ne cessa de prier et de verser des larmes que quand la vie eut pris la place de la mort.

Un autre jour, douze possédés lui furent amenés. Elle prescrivit de les conduire à l'église Saint-Denis et les y suivit. Là, malgré leurs contorsions diaboliques, leurs cris et leurs blasphèmes, par une prière et un signe de croix sur chacun d'eux, les possédés furent délivrés des esprits immondes.

Geneviève préserve de la famine Paris assiégé par Clovis (486-496).

Childéric était mort (484) laissant le royaume des Francs à Clovis, son fils, âgé seulement de quinze ans. Or, Paris appartenait encore aux Romains. Le jeune roi que Dieu destinait à être le fondateur de la monarchie française et de la nation très chrétienne, jugea que cette ville était une place des plus importantes.

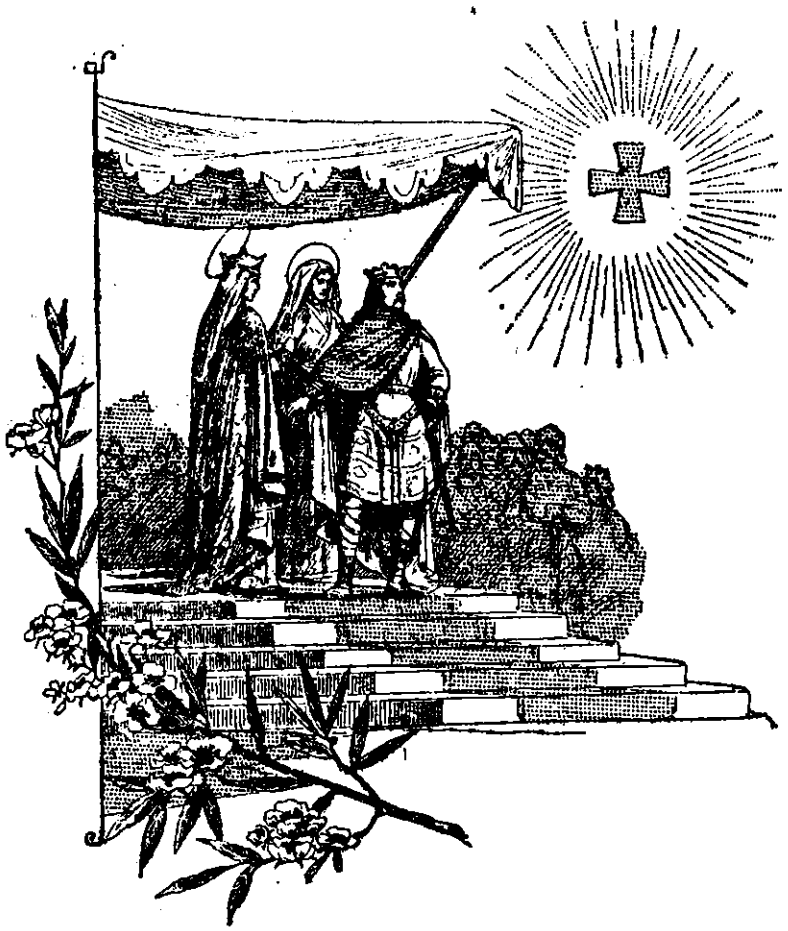
Paris était alors contenu dans l'île de la Cité, et par conséquent entouré d'eau de toutes parts ; il était, de plus, fortifié par des murailles et des tours. Paris résolut de se défendre énergiquement.

« Qu'on ne s'étonne pas de tant de résistance de la part de Paris, dit un savant auteur ; dans les appréciations historiques, on sépare très souvent deux saintes choses qui demandent, au contraire, à être rapprochées, unies : la religion et la patrie, l'amour de la religion et celui de la patrie, parce que ces deux amours sont des sources fécondes d'où jaillit, avec la grandeur des âmes, la prospérité des sociétés. Si favorable que se montrât déjà Clovis à l'endroit du christianisme, il était païen, son armée païenne : Paris chrétien et Geneviève la sainte ne pouvaient se résoudre à subir la domination de pareils maîtres. »

Paris résistait donc. Mais les vivres s'épuisèrent, dans ce siège de plusieurs années. La faim avait déjà fait de nombreuses victimes. Ce fut pour Geneviève l'occasion de montrer son dévouement et sa charité. Elle résolut d'aller jusqu'à Arcis-sur-Aube et jusqu'à Troyes acheter les vivres nécessaires pour approvisionner la ville. Elle remonta donc la Seine en bateau, avec plusieurs compagnons.

A Arcis, elle guérit la fille d'un tribun; mais ne trouvant pas là des provisions en quantité suffisante, elle va jusqu'à Troyes. Dans cette ville où la réputation de sa sainteté l'avait précédée, Geneviève rend la santé à de nombreux malades, à un homme entre autres qui, pour avoir travaillé le dimanche, était, par une punition de Dieu, devenu aveugle.

Après donc qu'elle eut fait une ample provision de blé et d'autres vivres, elle se mit en devoir de revenir sur Paris. Dans le trajet, comme pour la mettre à l'épreuve, le Ciel permit qu'une violente tempête s'élevât et faillit submerger les onze vaisseaux chargés. Une prière de Geneviève calma les flots et le voyage s'effectua, du reste, sans autre incident.



Il est impossible de décrire la joie et la reconnaissance des pauvres assiégés à qui Geneviève, non contente de distribuer le blé, donnait encore le pain qui avait été réservé pour elle et pour les saintes filles qui étaient avec elle consacrées à Dieu.

Clovis leva bientôt le siège, appelé ailleurs par les incursions de divers ennemis.

Paris était une fois encore sauvé par l'intervention de Geneviève.

Sainte Geneviève, sainte Clotilde et Clovis proclament la souveraineté du Christ.

Clovis. — Sainte Clotilde et sainte Geneviève.

Peu après les évènements que l'on vient de lire, Clovis remportait la bataille de Tolbiac et recevait le baptême des mains de saint Remi (24 décembre 496). Paris ne fit aucune difficulté d'ouvrir ses portes au roi chrétien qui y fixa désormais sa résidence.

C'est alors que se formèrent entre Clotilde et Geneviève ces rapports intimes qui eurent une si grande influence sur Clovis et sur l'avenir de la race française. Quoique de conditions différentes, ces deux âmes semblaient faites l'une pour l'autre. Clotilde, élevée dans la pompe et le faste des cours, savait, par des manières douces et affables, par un abord facile, faire disparaître cette fierté un peu rude des peuples barbares. Geneviève, née au sein de la médiocrité, avait, dès l'enfance, trouvé dans son cœur toute la grandeur et la noblesse d'une âme vraiment royale. Elles avaient l'une et l'autre appris, dans le malheur, à mépriser le monde et ses vanités; l'une et l'autre elles avaient, dans la piété, la religion et les exercices de la charité, trouvé l'unique remède capable de tempérer l'amertume de leurs maux. Geneviève, en un mot, était digne de Clotilde ; Clotilde méritait d'avoir pour amie Geneviève.

Clovis sut apprécier les vertus de cette sainte servante de Dieu; il eut toujours pour elle la plus profonde vénération et se laissa souvent guider par ses conseils, en même temps que, souvent aussi, il acquiesçait à ses désirs.

C'est ainsi que, plusieurs fois, de malheureux prisonniers durent à Geneviève leur liberté, et virent, à ses prières, tomber les fers dont ils étaient chargés. Plusieurs fois même les instances de la Sainte arrachèrent au supplice des infortunés condamnés à perdre la vie.

C'est ainsi, également, que Geneviève obtint de Clovis qu'il ferait bâtir une église en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. C'était au moment où le roi franc préparait sa campagne contre les Visigoths.

Sainte Clotilde, en cette occasion, seconda de tout son pouvoir ces nobles et chrétiennes intentions, et joignit ses instances à celles de Geneviève. Un jour, en effet, Clovis se trouvait avec son épouse au mont *Locutitius* et, sur quelques paroles de cette dernière, il lança sa francisque en prononçant ces mots : « Que l'église des bienheureux Apôtres se construise, pourvu qu'avec le secours du Sei-

gneur je revienne sain et sauf de mon expédition ! »

La décision prise, l'exécution ne tarda pas à suivre. Il est même probable que Clovis fit jeter les fondements de la nouvelle église avant son départ pour l'expédition projetée contre les Visigoths. Le ciel favorisa le roi chrétien ; il fut vainqueur de ses ennemis à la fameuse bataille de Vouillé (507).

De cette église il ne reste plus aujourd'hui qu'une tour enclavée dans le lycée Henri IV, à côté de l'église Saint-Etienne du Mont, et qui a conservé le nom de « tour de Clovis. »

Peu après son retour à Paris, Clovis tomba malade et mourut le 27 novembre de l'an 511. Il fut enterré dans cette église de Saint-Pierre et Saint-Paul qui n'était pas encore achevée.

Mort de sainte Geneviève.

Mort de Geneviève.

Geneviève survécut peu à Clovis. Elle mourut en effet le 3 janvier de l'année 512. Elle était dans sa quatre-vingt-neuvième année. On la vit, après une vieillesse longue et heureuse, s'éteindre doucement, et sa belle âme alla recevoir au ciel la récompense d'une vie tout entière consacrée à la piété envers Dieu et à la charité envers les hommes. L'auteur à qui nous devons son histoire, n'a pas

jugé à propos de nous raconter les circonstances de sa mort ni la pompe de ses funérailles encore toutes récentes dans la mémoire des peuples à l'époque où il écrivait.

Tout ce que nous savons, c'est que le corps de la Sainte fut déposé près de celui de Clovis, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul qui, par la suite, n'a plus été connue que sous le nom d'église Sainte-Geneviève.

Durant sa vie, elle passait en faisant le bien. A l'exemple de Jésus qui ne rencontra, ni en Judée ni en Galilée, une maladie sans la guérir, une misère sans la soulager, une larme sans la sécher, Geneviève, sur la noble terre de France, rendait, nous l'avons vu, la vue aux aveugles, l'ouie aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la santé aux malades, la vie aux morts; à l'exemple de son divin Epoux, elle commandait aux tempêtes et à l'enfer; et, si Jésus multipliait les pains pour rassasier les foules, elle faisait naître et rendait intarissable, pour désaltérer de nombreux travailleurs, une boisson salutaire.

Après sa mort, les foules vinrent prier auprès de son tombeau, devant lequel une lampe brûlait nuit et jour.

On ne tarda pas à reconnaître que la protection de Geneviève n'était point perdue pour la capitale, et que du haut des cieux elle avait toujours les yeux sur ce peuple, objet de son affection.

Son tombeau sembla concentrer toute la vie chrétienne de la France à cette époque.

Les reliques de sainte Geneviève.

Tandis que les évêques se réunissaient, pour tenir leurs conciles (1), dans l'église qui abritait les restes sacrés de Geneviève, comme pour y trouver auprès de la sainte patronne du pays une plus abondante et plus vive lumière, les foules s'y précipitaient pour y implorer la santé du corps tout aussi bien que celle de l'âme.

Pendant un siècle et demi, la châsse, œuvre de saint Eloi, qui contenait le corps de la Bienheureuse, n'avait pas quitté le lieu primitif de sa sépulture; mais vinrent les incursions des Normands; il fallut soustraire à leur rapacité ce précieux dépôt. Les religieux de l'abbaye qui s'était fondée à côté de l'église, emportèrent les reliques d'abord à Athis, puis à Draveil, où eurent lieu des mi-

(1) Conciles de 573, de 577 et de 615.

racles éclatants. Peu après elles furent rapportées à Paris, mais bientôt on fut obligé de les enlever encore, devant de nouvelles invasions des ennemis, et de les transférer une seconde fois vers Draveil.

Paris avait joui de quelque tranquillité entre les deux séjours de la châsse à Draveil, et la vierge compatissante ajouta de nouveaux prodiges aux anciens.

Une femme de Louvigny, cruellement tourmentée par la fièvre, vint se présenter à la bienheureuse Geneviève. Après avoir passé une nuit en prières, elle recouvra en partie la santé et s'en retourna chez elle. Huit jours plus tard, elle revint pour s'acquitter du vœu qu'elle avait fait en reconnaissance du mieux éprouvé et, veillant encore une nuit, elle obtint une complète guérison.

Le miracle des Ardents (page 28).

Une femme de Paris, privée de la vue, reçut, une nuit qu'elle pleurait son malheur, la révélation que l'huile de la lampe qui brûlait devant le tombeau de Geneviève, lui rendrait la lumière, si Martin, gardien de l'église, ui en faisait des onctions sur les yeux. Ayant confiance en cette révélation, elle se présenta devant la vierge sainte, raconta la révélation divine et, quand le gardien lui eut fait les onctions, elle sentit disparaître la cécité.

Huit jours après, cette même femme amena un aveugle à la vierge dont elle avait heureusement éprouvé la vertu. Une onction de la même huile lui ouvrit également les yeux.

Les miracles de la vierge, dit le vieux chroniqueur auquel sont empruntés tous ces faits, les miracles de la vierge ne sont pas seulement précédés des envois des anges, mais aussi des loüanges des hommes. On les annonce des cieux, on les célèbre sur la terre : une multitude de malades sont amenés à la vierge qui, par des miracles continuels, guérit tout ce qui lui est présenté.

Partout où la châsse de la Bienheureuse était transportée, les bienfaits se faisaient sentir.

C'est ainsi que, vers 857, les reliques n'étant plus en sûreté à Draveil, elles furent emmenées à quinze lieues de Paris, à Marizy, qui porta depuis le nom de la sainte. Elles y demeurèrent pendant cinq ans, et leur présence fut l'occasion de nombreux prodiges.

Citons-en quelques-uns, d'après notre chroniqueur.

Dans ce village de Marisy, un nommé Fulchérique avait les jambes tellement retirées sous lui qu'il lui était impossible de les lui faire allonger. On le porta devant la vierge et aussitôt ses jambes se redressèrent. Sautant de joie, il éleva la voix pour louer le Seigneur.

Un homme de Rebaix s'étant permis de moudre la nuit d'un dimanche, un grain de blé que lança la meule lui fit perdre un œil. Puis, à la suite de contractions nervcuses, il se frappait la poitrine et le ventre avec les poings à coups relents et tellement répétés qu'il vomissait le sang. En vain, pendant une année, il demanda la guérison à nombre de sanctuaires renommés. Il ne fut guéri que par l'intercession de Geneviève.

Dans le même temps, un serf arriva d'Arcis. Il était travaillé par la fièvre et couvert de lèpre. On lui frotta soigneusemeut le corps avec l'huile qui brûlait devant le tombeau de la sainte, et la fièvre et la lèpre disparurent.

Un autre serf de Marisy se trouvait si cruellement tourmenté par les démons, qu'il grinçait sans cesse des dents,

se mordait la langue et vomissait le sang. On le conduisit de force devant les saintes reliques, et il fallut de grands efforts pour l'étendre à terre. Après être demeuré là longtemps comme s'il était mort, il se releva sans le secours

de personne. Heureux d'être ainsi délivré, il offrit un *ex-voto* à la vierge qui n'eut pas, dès lors, de meilleur serviteur.

Il est bon de mentionner encore que, en présence de la

Procession de la châsse de Ste Geneviève pendant l'inondation (p. 30).

vierge, aucun énergumène ne pouvait rester caché. Un démoniaque appelé Erchanfrede, avait dissimulé sa possession avec tant d'habileté, qu'on le prenait simplement pour un fou. Il entra un jour avec les autres fidèles dans le sanctuaire de la vierge. Mais, en présence des saintes reliques, le démoniaque dut se manifester, afin que, dans sa guérison, se manifestât la puissance de la vierge. Il se mit donc à pousser de grands cris, à se déchirer les mains avec les dents, à arracher ses vêtements. On voulut le prendre et l'enchaîner. Il s'échappa des mains de ceux qui le retenaient. Sa mère courait après lui pour le ramener; mais s'étant retourné, il lui jeta des pierres et la poursuivit ainsi jusqu'au sanctuaire de la bienheureuse vierge Geneviève. Alors, les prêtres bénirent un grand vase d'eau, et, quand on fut parvenu bien difficilement à le tenir enchaîné, on l'y plaça. Après l'immersion, on le transporta devant les saintes reliques, on fit sur lui le signe de la croix, et il fut complètement guéri.

Nous arrêtons cette énumération. En consignant qu'il serait impossible de rapporter tous les prodiges accomplis par l'intercession de la bienheureuse, le pieux chroniqueur que nous suivons ajoute : « Ce que nous savons, ce que nous affirmons, en présence de l'auteur même des miracles, c'est que tous s'en retournèrent chez eux en parfaite santé. »

A ces bienfaits qui avaient pour objet les personnes particulières, nous ne devons pas oublier ceux qui étaient accordés à la cité capitale des Francs, à Paris, et par suite à la nation tout entière.

Le miracle des Ardents (1129-1130) L'inondation de 1206.

Une maladie pestilentielle qui avait déjà visité la France, était venue s'abattre de nouveau sur elle et multipliait particulièrement ses victimes sur le territoire de Paris. Maladie si affreuse que le corps qui en était atteint se desséchait et devenait noir, comme si le feu l'avait consumé : les douleurs étaient atroces, et la mort, d'ordinaire, ne se faisait pas attendre. On l'appelait le *mal des Ardents*.

Paris voyait ses habitants mourir les uns après les autres : on comptait déjà quatorze mille victimes de tout âge et de toute condition. L'art de la médecine était im-

puissant : on n'attendait plus de secours que du ciel. Les espérances se tournèrent vers la Vierge Marie ; et, pour en implorer la protection, on apporta à la cathédrale un si grand nombre de malades, non seulement de Paris, mais des environs, qu'à peine il y avait place pour « les

offrandes du peuple et les offices des clercs. » Les offices étaient parfois même complètement interrompus, parce que, à l'exemple des fils d'Israël gémissant sous le joug étranger, on suspendait les chants, et que « à la place d'un

Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui rétablit le culte sainte Geneviève.

hymne nouveau au Seigneur, on pleurait la nouvelle captivité de Babylone. »

A cette époque, à la tête de l'Eglise de Paris, se trouvait un pontife, la gloire de la religion par son zèle, l'ornement du sacerdoce par ses vertus, le père des pauvres et un modèle d'hospitalité. Il se nommait Etienne de Senlis. Touché de commisération pour son peuple infortuné, il ordonna des prières publiques : on se rendit processionnellement à la cathédrale, portant diverses reliques des saints. Des jeûnes furent même imposés, et le peuple accomplit fidèlement les prescriptions de l'évêque. Cependant le fléau continuait de sévir.

Le saint Pontife comprit qu'il lui fallait faire appel à celle qui, tant de fois déjà, s'était montrée le salut de la cité, à sainte Geneviève. Il vint alors, en personne, à l'église de la patronne de Paris et, après avoir fait convoquer le Chapitre, exprima aux religieux chargés de garder les reliques de la Sainte, son ardent désir de faire porter processionnellement le corps de sainte Geneviève à la cathédrale.

Le Chapitre s'empressa d'accueillir la demande épiscopale. D'un commun accord, on fixa le jour de la procession. Un mandement de l'évêque en informa tout le diocèse. Le jour serait solennisé comme un jour de fête et on devait s'y préparer par le jeûne. Pour porter la châsse, on choisit parmi les chanoines ceux qui, par leur âge et leurs vertus, paraissaient le plus dignes de cet honneur.

Le jour désigné arriva. La procession se mit en marche au milieu d'une foule immense qui priait et pleurait, demandant grâce et secours.

Paris avait porté ses malades à Notre-Dame, et, dans une sorte de pressentiment, l'évêque avait eu soin de les faire compter. Ils s'y trouvaient au nombre de cent trois.

A peine la châsse contenant les reliques eut-elle franchi le seuil de la cathédrale, que tous les malades furent guéris, à l'exception de trois qui, sans doute, avaient manqué de foi.

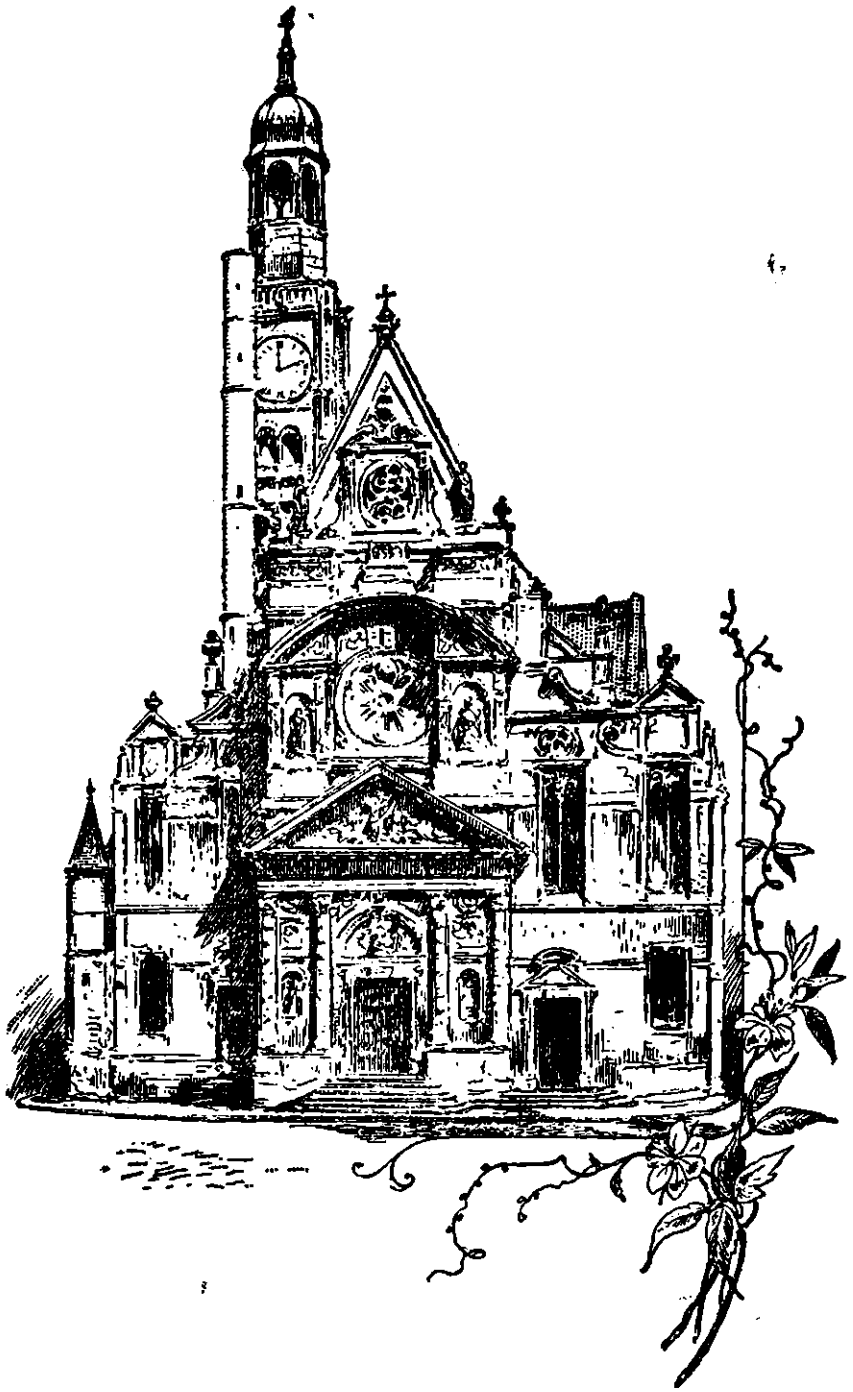
Une acclamation générale accueillit ce prodige. L'évêque et le clergé voulurent parler au peuple, mais ils ne le purent pas, tellement le peuple criait la bonté de la sainte Patronne de la cité.

Le vieil historien qui nous rapporte ce miracle termine ainsi : « Que personne ne révoque en doute ce que nous écrivons, parce que nous racontons, non ce que nous avons entendu, mais ce que nous avons vu. »

A dater de ce jour, l'épidémie cessa, non seulement dans

Paris, mais dans toute la France, où ses ravages avaient été non moins considérables.

L'année suivante, le pape Innocent II, qui était venu à Paris, apprenant ce miracle, fit procéder à une sérieuse



enquête et ordonna d'en solenniser la mémoire par une fête annuelle, la fête de *Sainte-Geneviève des Ardents,* qui, fixée au 26 novembre, devait en perpétuer et en rendre vivant le souvenir au sein de la grande cité.

Saint-Etienne du Mont.

Ce miracle présente les caractères d'une telle authenticité, que Voltaire lui-même en écrivait ainsi à la marquise de Créqui : « Ayez donc la justice et la bonté de ne pas m'attaquer sur les prodiges opérés par cette bonne Gauloise ; celui des *Ardents*, par exemple, m'est aussi bien démontré que la mort de Tibère ou la brutalité de Calvin (1). »

Au siècle suivant, Paris fut encore sauvé par l'intercession de sa sainte patronne.

Les eaux de la Seine, gonflée par des pluies torrentielles, menaçaient de tout submerger, de tout détruire. Après Dieu et Marie, Geneviève fut encore la grande espérance. Il n'y eut qu'une voix pour demander que la châsse de la Sainte fût solennellement portée à Notre-Dame.

Ainsi fut-il fait. Les reliques de sainte Geneviève étaient précédées de celles des autres Saints. Il fallait passer sur le Petit-Pont, dangereusement battu par les eaux. La confiance ne permit à personne la moindre hésitation. Précédé de l'Arche d'alliance, le peuple d'Israël passa autrefois à pied sec le Jourdain. Précédé des reliques de sainte Geneviève et des autres Saints, le peuple de Paris passa, sans inquiétude, sur le pont ébranlé. Moïse divisa les eaux pour livrer passage au peuple d'Israël ; sainte Geneviève ménagea, au-dessus des flots furieux, un passage au peuple de Paris, soutien du pont plutôt que soutenu par lui.

On pria avec ferveur à Notre-Dame, et on revint, plein d'espérance, par le même chemin. Et, chose admirable ! lorsque la châsse fut remise en sa place et le peuple rentré chez soi, le pont s'écroula. Dès ce jour, les pluies cessèrent et le fleuve rentra bientôt dans les limites que la Providence lui avait assignées.

« Admirons ce miracle, dirons-nous avec notre vieil auteur, vénérons ce mystère, adorons Dieu, soupirons de tous nos vœux après la récompense de l'éternelle vie ! »

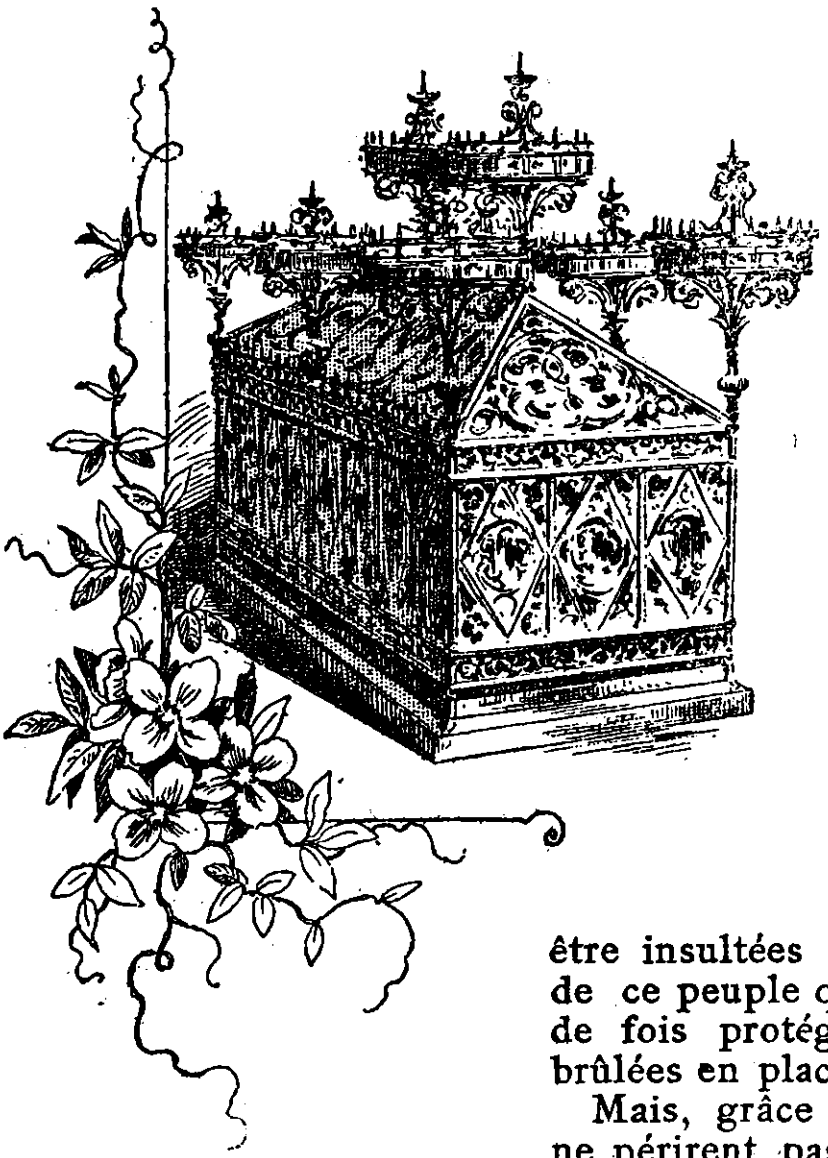
A Saint-Etienne-du-Mont et à Nanterre.

Jusqu'à l'époque des jours horribles de la Révolution, les reliques de sainte Geneviève furent honorées dans l'antique basilique bâtie, sous son inspiration, par Clovis. Et, comme on l'a vu, maintes fois, il est vrai, elles en

(1) *Souvenirs de la marquise de Créqui*, t. II, p. 132-134. Cit. sp. Saint-Yves, *Vie de sainte Geneviève*, p. 294, in-8, Paris, 1846.

étaient retirées, mais c'était pour aller porter la protection, la guérison ou le salut au peuple de Paris, souffrant de maux terribles ou attaqué par ses ennemis.

Les forcenés de la Terreur qui ne respectèrent pas Dieu dans ses tabernacles, respectèrent moins encore les restes des Saints dans les châsses que la piété des fidèles avait ornées en leur honneur.



Ainsi que le constate un procès-verbal du 1er frimaire 1793, les reliques de sainte Geneviève ne furent pas épargnées. Une dernière fois encore, elles furent distraites de leur lieu de repos et de gloire, non pour être vénérées, mais, hélas ! pour être insultées par les enfants de ce peuple qu'elle avait tant de fois protégé. Elles furent brûlées en place de Grève.

Mais, grâce à Dieu, toutes ne périrent pas. Par un secret dessein de la Providence, quelques reliques, en nombre relativement notable, avaient été distraites antérieurement pour être données à différentes églises. Elles furent rassemblées et rapportées à Paris par les soins du vénéré Mgr de Quélen, et confiées à l'église Saint-Etienne-du-Mont qui les garde avec un soin jaloux et où elles sont l'objet de la vénération du clergé et des fidèles pendant la neuvaine de la fête (3-11 janvier), au jour anniversaire de la translation du tombeau (quatrième dimanche après

Tombeau de sainte Geneviève, à Saint-Etienne du Mont.

Pâques) et le jour de la fête de Sainte-Geneviève-des-Ardents (dernier dimanche de novembre).

Nanterre, patrie et berceau de notre Sainte, l'honore aussi d'un culte particulier, et les fidèles sont nombreux qui vont chaque année la prier pour eux-mêmes et pour la France.

Car si Geneviève est la patronne de Paris, elle l'est aussi de la France entière, et c'est à ce titre que tous les cœurs français doivent appeler sa bienfaisante protection.

« Libératrice de Paris par la puissance de sa sainteté, associée à une autre sainte dans l'œuvre de la fondation du royaume très chrétien, la Vierge de Nanterre devait partager au ciel avec la Vierge de Judée la prérogative d'un efficace patronage sur la France. Si, durant sa vie, Geneviève fut une nouvelle preuve de cette grande loi providentielle : *Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les forts* (1), elle n'a cessé de se montrer, au sein de l'éternelle gloire, l'admirable interprète des vœux et des besoins de sa patrie temporelle. Sa glorieuse mission sur la terre appelait son éminente prérogative dans les cieux. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ : le royaume de France, c'est le royaume de Marie*, disaient nos pères. Nous pouvons, nous inspirant de leur foi, écrire ces autres mots, expression de leur pensée, complément de leur assertion : *Regnum Galliæ, regnum Genovefæ : le royaume de France, c'est aussi le royaume de Geneviève* (2). »

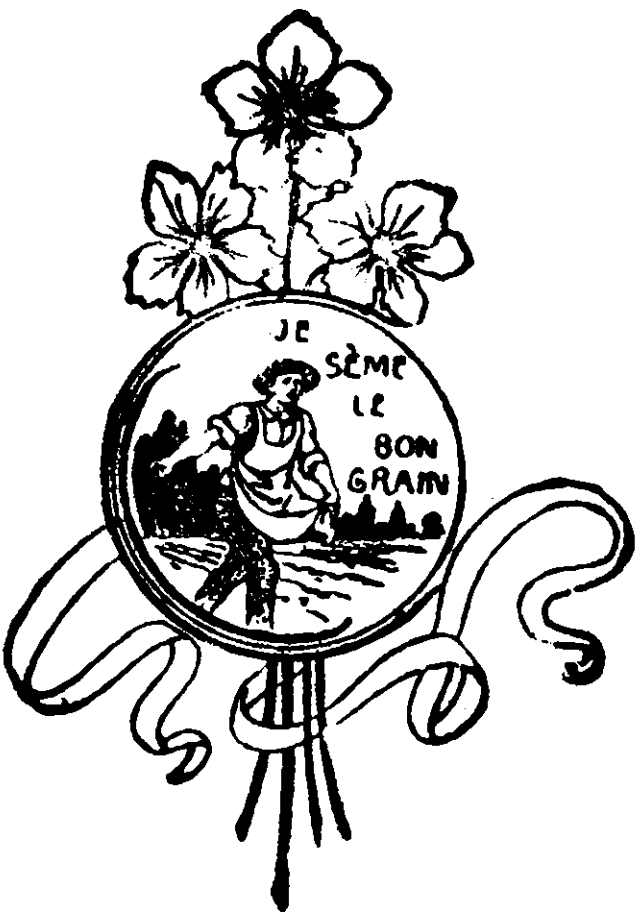
(1) *Ad. Corinth.* 1. 27.

(2) *L'abbaye de Sainte-Geneviève et la Congrégation de France*, par l'abbé Féret, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, curé de Saint-Maurice, 2 in-8. Champion, éditeur, Paris.

Imprimatur :

† René-Francois, Ep. Amb.

Abbeville, imp. F. Paillart, éditeur des Brochures illustrées de Propagande catholique.


JE
SÈME
LE
BON
GRAIN

VIE ADMIRABLE

DU BIENHEUREUX

Jean-Gabriel Perboyre

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

DITE DES LAZARISTES

MARTYRISÉ EN CHINE LE 11 SEPTEMBRE 1840

ABBEVILLE

F. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

ŒUVRE

DU

Bienheureux JEAN-GABRIEL PERBOYRE

EN FAVEUR DES

MISSIONS LES PLUS NÉCESSITEUSES

De la double Famille de Saint Vincent de Paul

Parmi les missions lointaines, combien y en a-t-il, hélas! qui n'ont pour subsister et faire leur œuvre de salut, d'autres ressources que les offrandes charitables venues des pays catholiques mieux pourvus des biens de la terre!

Or, quoi de plus naturel que d'intéresser aux besoins de ces missions en détresse le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre qui les a aimées sur la terre, et s'y est dévoué jusqu'à l'effusion de son sang, ayant été martyrisé en Chine le 11 septembre 1840!

Aussi a-t-on eu la pensée de mettre en demeure le glorieux Martyr de secourir les frères d'armes qu'il a laissés ici-bas, à peu près de la même manière que saint Antoine de Padoue vient en aide à nos pauvres en leur procurant du pain.

En conséquence, les personnes qui désirent obtenir quelque grâce spirituelle ou temporelle, promettent au Bienheureux Jean-Gabriel, pour les missions les plus nécessiteuses, une offrande proportionnée à leurs moyens, et si rien par ailleurs ne vient y mettre obstacle, elles seront exaucées.

L'acquit de la dette ainsi contractée peut se faire, ou à l'adresse de M. Angeli, prêtre de la Mission (95, rue de Sèvres, Paris), ou entre les mains de tout autre prêtre de la même Congrégation, ou des Filles de la Charité, avec prière de la faire parvenir à l'adresse ci-dessus indiquée.

Déjà le Bienheureux Jean-Gabriel a montré sa puissance pour obtenir les grâces demandées. Confiance donc en son intervention si efficace; elle sera doublement récompensée, et par la grâce obtenue, et par le mérite de l'offrande faite en reconnaissance.

I. — Famille religieuse du Bienheureux

La ferme du Puech où est né le Bienheureux.

La vie que nous allons raconter est vraiment *admirable*, et « nous craignons que toutes nos louanges ne soient au-dessous de la vérité, » dirons-nous avec la Congrégation Romaine chargée d'instruire le procès de béatification.

Dans ce récit, nous reproduirons, autant que possible, les détails du *Bref* qui proclame *Bienheureux* Jean-Gabriel Perboyre.

La première parole du Souverain Pontife est un éloge pour la famille religieuse à laquelle appartient le martyr.

« Léon XIII, Pape, pour perpétuelle mémoire. — Par leurs œuvres admirables, les pieux Missionnaires, disciples de saint Vincent de Paul, se sont acquis une gloire éclatante dans la société chrétienne ; mais ils se sont particulièrement illustrés par leur ardeur à propager le catholicisme chez les peuples de la Chine. Dans l'accomplissement de cette tâche cette Congrégation a donné de nombreuses preuves de ce que peuvent le zèle pour la religion et la charité envers le prochain ; c'est pourquoi Dieu a daigné se choisir dans ses rangs de belles et agréables victimes qui, à l'éclat de toutes les vertus, ajoutaient la palme du martyre. Cette gloire, Dieu l'a accordée à Jean-Gabriel Perboyre qui, après avoir, pendant près de cinq années, travaillé avec une admirable charité à enseigner la doctrine chrétienne aux Chinois, fut enfin livré au supplice et donna de grand cœur son sang et sa vie pour le Christ. »

II. — Sa naissance, ses premières années (1802-1808

C'est le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1802, que naquit au Puech, paroisse de Mongesty, dans le diocèse de Cahors, le futur martyr. Dès le lendemain de sa naissance, il reçut avec le baptême les noms de Jean-Gabriel.

Ses parents, Pierre Perboyre et Marie Rigal, pleins d'attachement pour la religion et de sollicitude pour leur famille, eurent huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Dieu se choisit parmi eux trois prêtres et deux Filles de la Charité, tous les cinq enfants de saint Vincent de Paul. Une autre fille allait les imiter, lorsque la mort l'enleva.

« Mais Jean-Gabriel se distingua entre tous, dit le Bref de béatification, et, dès sa première enfance, fit concevoir de lui les plus grandes espérances. Tout jeune, bien différent de ceux de son âge, il fuyait les frivolités et les amusements, et ne fit jamais rien de repréhensible. »

A peine âgé de cinq ans, il témoignait déjà beaucoup de goût pour les choses saintes ; et l'amour divin, dont son jeune cœur était rempli, se traduisait visiblement dans la manière dont il prononçait les saints noms de Jésus et de Marie, et dans l'attitude religieuse qu'il gardait en faisant ses prières. Dès qu'il apercevait un pauvre à la porte de la maison : « Voilà un malheureux, s'écriait-il ; il est bien mal vêtu, il faut lui donner du pain et des habits. » Il était d'une candeur et d'une modestie angéliques. Son obéissance était si parfaite que jamais, nous disent ses historiens, il ne sut ce que c'est que désobéir.

III. — Ses premières études, sa première Communion

Etant l'aîné de ses frères, Jean-Gabriel reçut dès l'âge de six ans la garde d'un troupeau de moutons qu'il menait paître chaque jour sur les côteaux voisins de la ferme. Son père voulait ainsi de bonne heure lui inspirer le goût du travail. Mais, deux ans après, il le confia au maître d'école. On peut imaginer facilement avec quelle ardeur Jean-Gabriel s'appliqua à l'étude. Toutefois il sut mettre autant d'ardeur à acquérir les vertus qu'à augmenter ses connaissances. Le soir, il lisait avec amour la *Vie des Saints*, surtout celle de saint Vincent de Paul, qu'il vénérait beaucoup. Il faisait aussi le catéchisme à ses frères, à ses sœurs et à d'autres enfants du voisinage qui venaient s'édifier auprès de lui. Un jour, son père, frappé de la manière dont il parlait des choses de Dieu, lui dit en souriant: « Puisque tu prêches si bien, il faudra te faire prêtre. » L'enfant baissa les yeux et versa quelques larmes.

Le curé de Mongesty admirait en silence les vertus qui brillaient en Jean-Gabriel, et l'admit à la première communion dès l'âge de onze ans, une année plus tôt que ses jeunes condisciples. La ferveur qu'il apporta à cet acte si important de la vie chrétienne ne fut point passagère. Par son assistance régulière à tous les offices de l'église et par la fréquentation des sacrements, il était devenu le modèle de toute la paroisse. Ses parents ont laissé de lui ce beau témoignage : « Il était toujours tel qu'il ne nous laissait rien à désirer. » Et les habitants de Mongesty ne l'appelaient plus que le *petit Saint*.

IV. — Le Bienheureux au Petit Séminaire de Montauban

Ainsi cet excellent jeune homme progressait en piété à mesure qu'il avançait en âge. La Providence lui ouvrit bientôt un chemin facile vers la Congrégation de la Mission. Son frère Louis avait quitté la maison paternelle pour se rendre au Petit Séminaire de Montauban, dont son oncle, M. Jacques Perboyre, prêtre de la Mission, était supérieur. Jean-Gabriel l'y accompagna pour y rester seulement quelques jours. Mais son remarquable talent frappa d'admiration les professeurs du Séminaire qui ne voulurent pas le laisser partir. Ses parents y consentirent. Il fut donc reçu parmi les élèves du Séminaire, et appliqué d'abord aux lettres, puis à l'étude de la philosophie.

Dans ce genre de travail, si nouveau pour lui, le jeune écolier se montra merveilleusement doué, plein d'ardeur et de persévérance; réussissant en tout, il s'éleva au-dessus de ses condisciples et dépassa de beaucoup l'attente de ses maîtres. Ses succès en philosophie furent tels que d'élève il devint professeur. Mais la modestie, gardienne habituelle de la vertu, était si grande en lui, qu'il aimait mieux s'effacer que de briller au milieu de ses condisciples, et qu'il montra toujours la plus grande humilité de sentiments. On devina un jour le glorieux martyr. A la fin du cours de rhétorique, dans les exercices qui précédèrent la distribution des prix, il lut un morceau ayant pour titre : *La croix est le plus beau des monuments*, et il s'écria : « *Ah! qu'elle est belle cette croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ!* »

V.—LE BIENHEUREUX ENTRE DANS LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (1818)

A la suite d'un sermon de Mission qu'il avait entendu en 1817, Jean-Gabriel avait dit : « Je veux être missionnaire ! » On n'attacha alors aucune importance à cette parole. De plus en plus pressé du désir d'entrer dans la Congrégation de Saint-Vincent de Paul, le Bienheureux consulta Dieu dans la prière. Il fit une neuvaine à Saint François-Xavier et il se sentit exaucé. Son oncle, qui reçut ses confidences, voulut s'assurer s'il y avait là une vocation véritable ; il ne tarda pas à reconnaître l'appel de Dieu. Jean-Gabriel sollicita et obtint son admission. Il revêtit les pauvres et saintes livrées du Missionnaire en décembre 1818. La Congrégation, si cruellement éprouvée par la tempête révolutionnaire, n'avait pas encore pu rétablir son noviciat. Il fallut donc autoriser le jeune homme à passer à Montauban, auprès de son oncle, les deux années qui précèdent les saints vœux.

Aussi fervent novice qu'il avait été parfait étudiant, il mérita que son plus intime compagnon de noviciat rendît plus tard de lui ce témoignage : « Pendant tout le temps que j'ai vécu avec lui, M. Perboyre a été constamment l'objet de mon étonnement et de mon admiration. J'avais beau le considérer, l'épier même, je ne pouvais parvenir à trouver en lui quelque chose de répréhensible. »

Ce fut le 28 décembre 1820 qu' « il confirma, en prononçant ses vœux, le don qu'il avait fait de lui-même à Dieu, et ce fut cette même année que le Vénérable François-Régis Clet (un autre fils de saint Vincent de Paul) eut la gloire d'être martyrisé en Chine. »

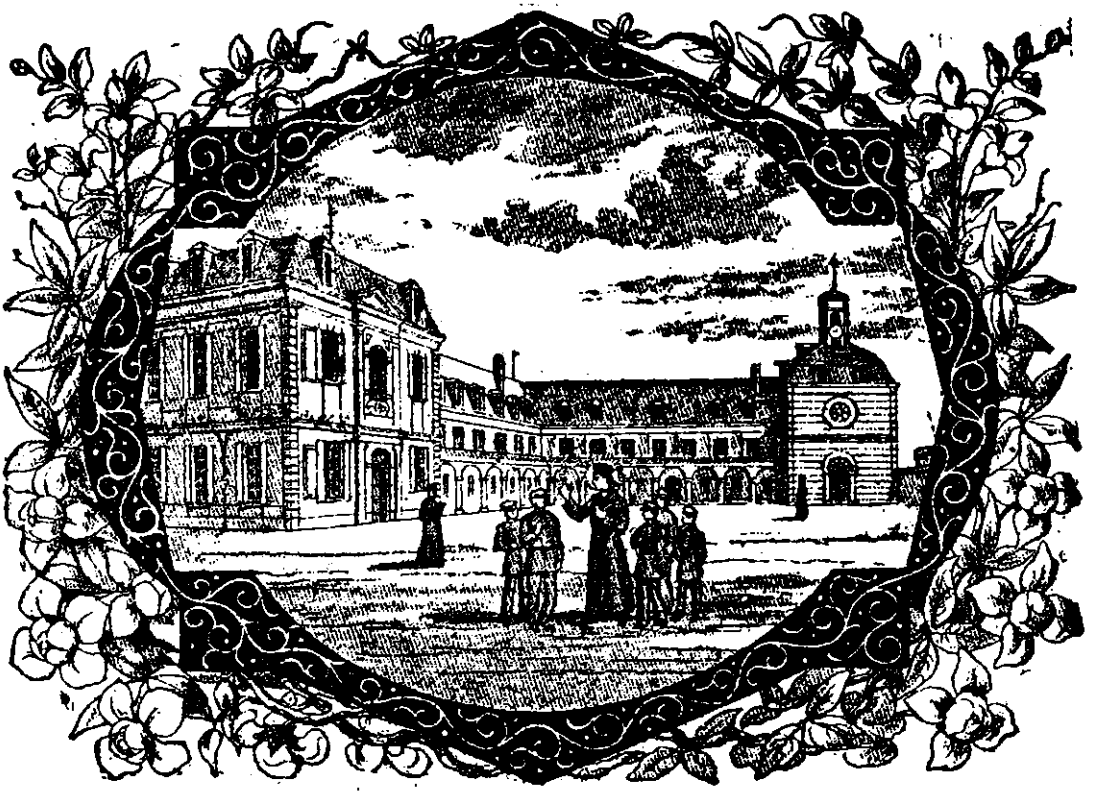
Eglise de Montgesty où fut baptisé le Bienheureux.

VI. — Son départ pour Paris. Ses études théologiques

Sur ces entrefaites, notre Bienheureux fut appelé de Montauban à Paris pour ses études théologiques. Son oncle, sachant toute l'affection qu'il avait pour ses parents, lui proposa de leur rendre une dernière visite avant de partir; la chose était d'autant plus facile que, pour aller à Paris, il devait passer par Cahors, distant du Puech seulement de trois ou quatre lieues. « Saint Vincent, répondit-il, ne s'est rendu qu'une seule fois chez ses parents, et il s'en est repenti; si vous voulez me le permettre, j'offrirai à Dieu ce sacrifice. » Ses parents accourus pour le voir à Cahors lors de son passage, insistèrent pour qu'il vienne passer quelques jours au sein de la famille : « Ce n'est pas le chemin du ciel que vous me montrez, répondit-il; pour aller au ciel il faut faire des sacrifices. » Et il s'arracha courageusement de leurs bras.

A Saint-Lazare, les vertus de Jean-Gabriel purent s'épanouir à leur aise. La pensée de l'apostolat ne le quittait guère. « Déjà, dit le Bref pontifical, le saint jeune homme parcourait en pensée les vastes régions de la Chine et ne négligeait rien pour se préparer de son mieux à sa grande mission. Aussi s'appliqua-t-il avec le plus grand soin à l'étude de la théologie et des saintes lettres; il mit, en particulier, la plus grande ardeur à approfondir la doctrine de saint Thomas d'Aquin, dans les œuvres duquel il aimait à puiser comme à la source la plus abondante de la science chrétienne. » Ses progrès furent rapides; à vingt et un ans, il avait achevé son cours de théologie.

VII. — Le Bienheureux au Collège de Montdidier



Jean-Gabriel fut ordonné sous-diacre en 1823. Aussitôt après son ordination, on l'envoya au Collège de Montdidier, dans le diocèse d'Amiens. Il y resta deux ans. La première année, il fut chargé de faire la classe aux plus jeunes élèves qu'il sut conduire à Dieu et affermir dans la piété en établissant parmi eux la Congrégation des Saints-Anges. La seconde année, on lui confia le cours de philosophie. Les élèves aimèrent avec passion ce jeune professeur dont la vertu les charmait autant que son enseignement.

Ses occupations ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux pauvres de la ville ainsi qu'aux prisonniers. Ingénieux pour les soulager dans leurs besoins, il recueillait en leur faveur et leur distribuait toutes les aumônes que sa charité pouvait leur trouver. Dans ses courses charitables, il se faisait accompagner de quelques-uns de ses élèves afin de les initier aux œuvres de la charité chrétienne.

Un ecclésiastique fort respectable, qui connut Jean-Gabriel à cette époque, raconte ce qui suit : « Un jour, ayant eu l'avantage d'aller avec lui en promenade, nous nous entretînmes longtemps de sujets graves et pieux tout à la fois ; il me dit des choses si touchantes que les larmes m'en vinrent aux yeux : je n'en ai jamais perdu le souvenir. »

Quelques prêtres du diocèse d'Amiens, associés à la direction du collège de Montdidier, avaient pour Jean-Gabriel une telle vénération que, lorsqu'ils venaient à parler de lui dans leurs entretiens, ils le désignaient eux aussi souvent par le titre de *Petit Saint*.

VIII. — Le Bienheureux est ordonné Prêtre (23 septembre 1825)

Aux vacances de 1825, Jean-Gabriel fut appelé à Paris pour y recevoir le sacerdoce. « Il est monté pour la première fois à l'autel avec d'incroyables transports de joie, nous dit le Bref de béatification, le même jour que son bienheureux Père saint Vincent de Paul. » C'était le 23 septembre 1825, dans la chapelle des Filles de la Charité, où la Vierge Immaculée devait révéler peu de temps après la Médaille Miraculeuse. « Dès lors, poursuit le Bref, il ne s'appartiendra plus : il est tout entier à Dieu et il est résolu de se dépenser sans réserve pour la gloire du Seigneur et le salut des âmes. Entrant avec ardeur dans la voie tracée par le Christ, il s'attacha fermement à ses pas et ne s'en écarta jamais. Lorsqu'il était à l'autel, tout absorbé dans la contemplation de ce mystère de charité divine, quelque chose de céleste rayonnait sur ses traits et dans toute son attitude. Il n'est donc pas étonnant que ses confrères eussent pour lui la plus grande estime et qu'on lui confiât, malgré sa jeunesse, les fonctions les plus importantes. »

La ferveur qu'il montra au jour de son sacerdoce ne s'éteignit jamais. On le vit, disant un jour la sainte Messe à l'autel du Sacré-Cœur, ravi en extase au moment de la Consécration. Le séminariste qui le servait l'aperçut s'élever lentement au-dessus de terre, la figure toute transfigurée et les yeux ardemment fixés au ciel. Après un temps assez long il revint à lui et, après avoir achevé le saint Sacrifice, il imposa au jeune clerc un silence trop longtemps gardé.

IX. — Le Bienheureux au Grand Séminaire de Saint-Flour (1825-1827)

Lorsque M. Perboyre fut ordonné prêtre, ses supérieurs l'envoyèrent au Grand Séminaire de Saint-Flour pour y enseigner la théologie dogmatique. Là, il déploya un talent extraordinaire pour attirer les âmes et les entraîner en les éclairant. Son enseignement n'avait rien de sec ni d'abstrait. Il s'y préparait par l'oraison. Ses admirables explications du *Traité de la Grâce* ravissaient les élèves qui ne se lassaient pas d'admirer sa connaissance et sa pénétration des mystères divins. Il était tout nourri des saintes Ecritures et savait par cœur les Epîtres de saint Paul. Rien de recherché dans son langage ; son éloquence était celle des Livres Saints et des Docteurs. « Je me souviens, dit un de ses élèves, d'une conférence qu'il nous fit, un dimanche, sur la charité : jamais je n'ai entendu mieux établir l'unité du double précepte de l'amour envers Dieu et envers le prochain ; j'avais peine à comprendre qu'il fût possible de parler avec tant de maturité et de force à l'âge de vingt-cinq ans. » Mais ce qui parlait surtout chez lui, c'était la sainteté de sa vie.

Ses confrères n'étaient pas moins édifiés des vertus dont il leur offrait le spectacle journalier ; et l'un d'eux, un jour, s'écria : « Voyez-vous, M. Perboyre, c'est un saint, et un saint privilégié ; je ne doute pas qu'il n'ait conservé l'innocence de son baptême. » Aussi fut-il bien regretté de tous, lorsque l'obéissance l'enleva à leur affection pour l'appeler sur un nouveau théâtre.

X. — Le Bienheureux Supérieur du Pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour (1827-1832)

Le pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour, aujourd'hui Petit Séminaire, était alors à son début et subissait les plus pénibles épreuves. On en confia la direction au Bienheureux. C'était vers la fin de 1827. Les choses prirent bientôt une physionomie nouvelle, grâce à la sage administration du nouveau supérieur. Les élèves, qu'il avait trouvés sans discipline, devinrent souples et dociles ; leur nombre même s'accrut rapidement: de trente il s'éleva à plus de cent dans l'espace d'une année. Les professeurs eux-mêmes gagnèrent admirablement à son contact.

Comment M. Perboyre s'y prit-il pour obtenir ces résultats ? Il les dut sans conteste à ses vertus qui frappaient tous les regards et lui attiraient la vénération des élèves et de leurs parents; à sa bonté, à sa douceur qui lui gagnèrent leur affection ; à sa prudence, à sa fermeté, et surtout à ses prières... « Notre Supérieur m'a singulièrement frappé, racontait un jeune homme qui avait mérité de vives réprimandes. J'étais dans sa chambre ; tout-à-coup il s'est tourné vers son crucifix et il m'a dit : *Que de tristes moments, mon ami, vous me faites passer aux pieds de Jésus-Christ en croix !* » C'en fut assez, le coupable, ému, demanda pardon et changea de conduite. Faut-il s'étonner après cela que Dieu ait versé sur l'établissement les plus abondantes bénédictions pendant tout le temps que le Bienheureux y demeura ? Au bout de cinq ans ses supérieurs le rappelèrent à Paris. Ce fut à Saint-Flour un deuil universel.

XI. — Le Bienheureux Sous-Directeur du Séminaire interne de Saint-Lazare (1832-1835)

On était aux vacances de 1832. M. Perboyre, rappelé à la maison-mère, fut chargé par ses supérieurs d'aider et même de suppléer dans ses fonctions le directeur du *Séminaire interne* ou *Noviciat* de la Congrégation. Il avait à former des missionnaires, il s'y dévoua tout entier. Mais il gardait au fond de son cœur le désir profond de verser son sang pour le salut des âmes. Et cet amour du martyre débordait à chaque instant de son cœur. « Quelle belle fin que celle de M. Clet ! disait-il à un de ses novices. Priez Dieu que je finisse comme lui. » Un jour, il réunit les séminaristes, leur fit voir une corde et un habit ensanglantés ; et, d'un ton où vibrait toute son âme : « Voici l'habit d'un martyr, s'écria-t-il, voici l'habit de M. Clet! voici la corde avec laquelle il a été étranglé! Quel bonheur pour nous, si nous avions un jour le même sort ! » Lorsqu'il fut sorti, il prit à part un séminariste et lui dit : « Priez donc bien pour que ma santé se fortifie, et que je puisse aller en Chine, afin d'y prêcher Jésus-Christ et d'y mourir pour Lui. »

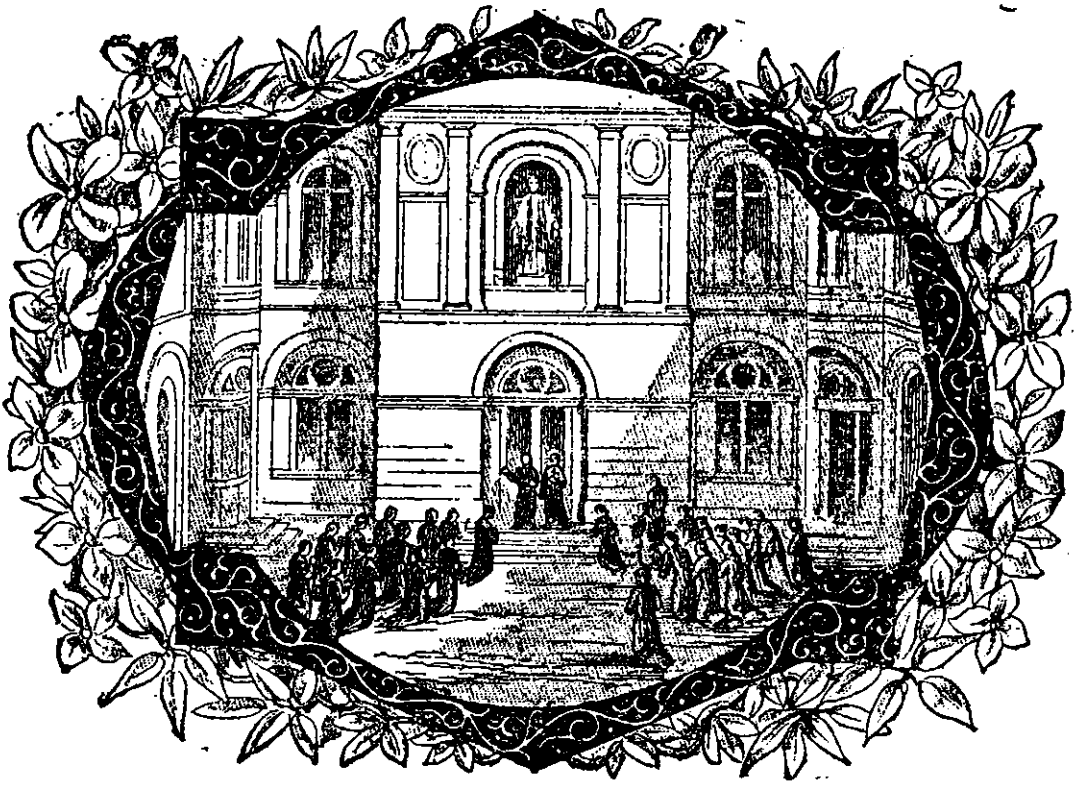
Pendant plus de six ans, tous les jours, au saint sacrifice, il confia son désir à la victime eucharistique. Son frère, ce jeune frère qu'il avait jadis accompagné à Montauban, plus heureux que lui, était parti en 1830, mais il n'arriva pas, et mourut sur mer au printemps de 1831 ; il cinglait vers la Chine, il aborda au Paradis. Cette mort prématurée n'était pas pour dégoûter M. Perboyre de sa vocation.

XII. — Le Bienheureux obtient l'autorisation de partir pour la Chine (2 février 1835)

Au commencement de l'année 1835, les séminaristes remarquèrent chez le Bienheureux une certaine préoccupation : il venait d'apprendre qu'on allait envoyer des missionnaires en Chine, et il n'était pas du nombre. Pressé par une inspiration mystérieuse, il va se jeter aux pieds du Supérieur Général et le conjure avec larmes de ne pas mettre plus longtemps obstacle à son départ. « Comme sa santé était assez débile, dit le Bref de béatification, les supérieurs demandèrent l'avis du médecin. Celui-ci déclara qu'un voyage si long, si pénible, exposerait ce jeune homme si délicat à une mort certaine. Jean-Gabriel redouble ses prières et ses larmes, et comme on était à la veille de la fête de la Purification de la Sainte Vierge, il prie, il supplie sa Mère du ciel de lui obtenir d'arriver enfin à l'objet de ses désirs. La Mère de Dieu exauça ses prières : le médecin, durant la nuit qui suivit sa consultation, ne put dormir et fut tourmenté de scrupules ; aussi, dès le point du jour, on le vit revenir, et, cette fois, il consentit au voyage. »

Dieu venait de se prononcer : M. Perboyre s'empressa de lui offrir ses plus vives actions de grâces. Un de ses cousins, qui habitait Paris, essaya de le détourner de son projet, en lui parlant de fatigues, de privations et de dangers : « Mon cher cousin, répondit le Bienheureux, qu'est-ce que notre corps ? Un peu de boue. Faut-il tenir tant à cela ? Le ciel ne mérite-t-il pas de plus grands sacrifices ? »

XIII. — Le Bienheureux fait ses adieux aux Séminaristes et à ses autres confrères (mars 1835)



Notre saint missionnaire se prépara au départ par de ferventes prières et par une bonne confession générale. Le jour de la séparation étant arrivé, il réunit les séminaristes pour leur parler une dernière fois. Chacun était avide d'entendre les derniers accents de sa charité. Mais à peine eut-il prononcé quelques mots qu'une vive émotion, dont son humilité, plus encore que les regrets de la séparation, était la cause, étouffa sa voix. Il descendit de chaire ; puis, prosterné au milieu de la salle, il demanda pardon à tous les novices de ses mauvais exemples et de ses négligences dans l'exercice de sa charge. Les spectateurs de cette scène attendrissante, tombant à genoux à leur tour, demandèrent à l'humble missionnaire de les bénir avant de les quitter.

Les adieux à la communauté se firent dans la cour d'honneur de la maison-mère. Tous les confrères étaient présents, ayant à leur tête le Vénérable M. Salhorgne, supérieur général. L'émotion était à son comble. On se recommandait au saint missionnaire, on demandait ses prières, comme les premiers chrétiens réclamaient celles des martyrs qui marchaient au supplice. Il fallut enfin se séparer ; et, après avoir répandu son âme devant le Saint Sacrement, après avoir invoqué Marie, saint Joseph, saint Vincent, dont il quittait à regret les restes vénérés ; après s'être mis sous la protection des saints Anges, Jean-Gabriel Perboyre s'achemina vers le Hâvre, où il devait s'embarquer pour la Chine.

XIV. — Voyage du Bienheureux de Paris à Macao

Notre Bienheureux arriva au Hâvre le lundi 16 mars 1835. Cinq jours après, un samedi, sous les auspices de la Très Sainte Vierge, il quitta les rives de la France sur un navire français qui se rendait à Java. Deux confrères et cinq prêtres des Missions Etrangères l'accompagnaient. Voici comment il parle de son voyage dans une lettre écrite à un de ses parents : « ... Si vous me demandez maintenant de quelle manière nous passions nos journées pendant un pèlerinage si peu divertissant, je vous dirai qu'à part les premiers jours, qui furent des jours d'épreuves, tous nos moments étaient consacrés à des exercices de piété et à l'étude. Après cela, tantôt les missionnaires s'entretenaient ensemble ; tantôt ils allaient dire quelques mots d'édification aux matelots ; souvent ils chantaient des cantiques, et quelquefois même ils étaient obligés de faire de la controverse ou la partie d'échecs avec les officiers. Après avoir, aux jours de gros temps et de tempête, admiré la puissance de Dieu dans le terrible élément qui nous portait, nous nous plaisions à l'admirer dans le magnifique firmament des belles nuits. Quand nous pouvions dire la sainte messe le dimanche, alors notre joie était grande... »

Après une traversée de cinq mois, il aborda à Macao, le 29 août, encore un samedi. « *M'y voilà !* écrivait-il peu de jours après ; tel est le mot d'ordre par lequel je devais vous donner mon premier signe de vie. Oui, *m'y voilà*, et béni soit le Seigneur qui m'y a lui-même conduit et porté ! »

XV. — Séjour du Bienheureux à Macao (1835)

Jean-Gabriel Perboyre fut reçu à Macao dans la maison qu'y possédaient les Prêtres de la Mission. Il se prépara de son mieux au difficile ministère qu'il ambitionnait. « Nous avons commencé à étudier le chinois, disait-il dans une de ses lettres. On dit que M. Clet ne parlait cette langue qu'avec une grande difficulté ; mes précédents me donnent quelques traits de ressemblance avec lui. Puissé-je ressembler jusqu'à la fin à ce vénérable confrère, dont la longue vie apostolique a été couronnée par la glorieuse palme du martyre ! » Mais, grâce à son travail et à sa persévérance, au bout de trois mois, il s'exprimait déjà passablement. Il continua dans la suite à consacrer à cette étude tous les moments que ne réclamaient pas ses exercices de piété ou les fonctions qu'il avait à remplir ; et Dieu bénit tellement ses efforts qu'il fut bientôt en état de prêcher, de confesser et de faire le catéchisme.

Les Prêtres de la Mission avaient à Macao un collège tenu par des confrères portugais. M. Perboyre passa quelques jours parmi eux ; ils furent tellement ravis de ses vertus que, longtemps après, ils ne pouvaient en parler sans être émus jusqu'aux larmes.

Quoiqu'il eût fait un long voyage pour travailler au salut des Chinois, une fois à Macao, il ne s'occupa ni du lieu où on l'enverrait, ni de l'époque où il pourrait se rendre à son poste ; il préféra s'abandonner entièrement à la Providence, et attendre dans le calme qu'on lui assignât une mission.

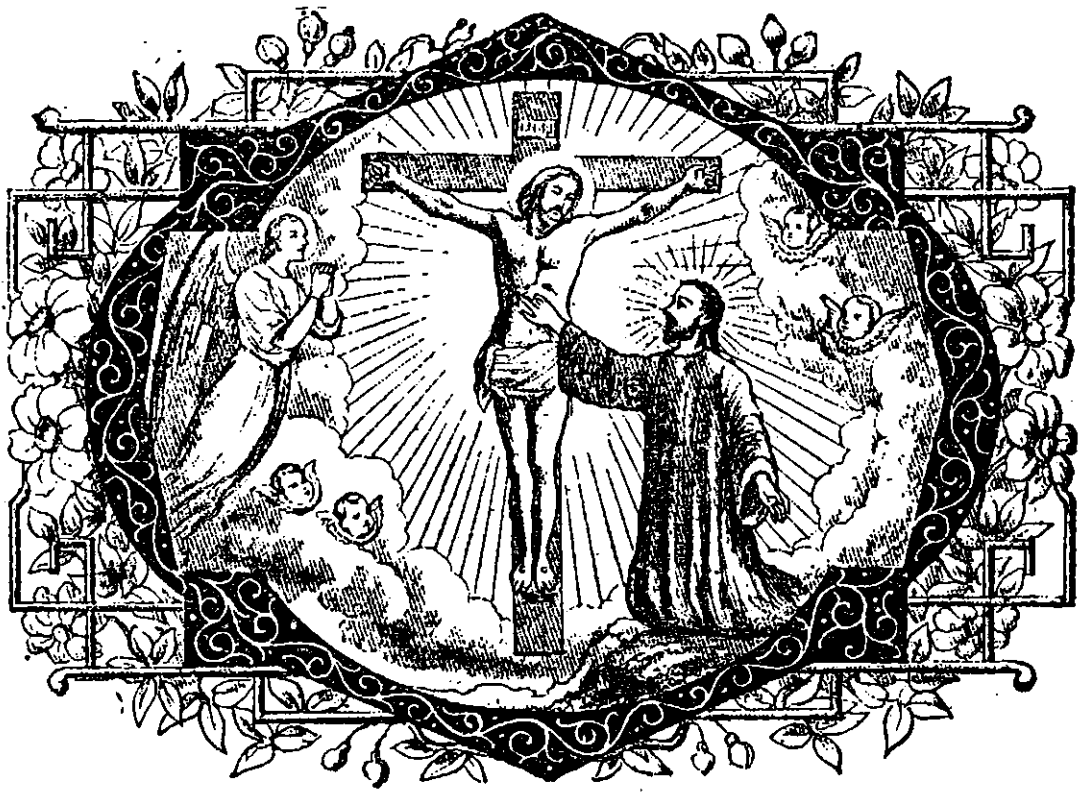
Le Bienheureux reçoit le salut d'arrivée des chrétiens chinois.

XVI. — Voyage de Macao à la mission du Ho-Nan (1835-1836)

Après un séjour de quatre mois à Macao, notre Bienheureux fut désigné pour la mission du *Ho-Nan*. Ce fut le 21 décembre 1835 qu'il partit à la faveur des ténèbres, car les lois de l'empire interdisaient l'entrée du pays à tout Européen, sous peine de mort. Le voyage se fit d'abord par mer. Deux mois après, il pénétrait dans l'intérieur des terres. En barque, en char, souvent à pied, il employa cinq mois pour se rendre à son poste : toujours caché, souvent exposé aux exactions des mandarins, visitant sur son passage les diverses chrétientés. Rien ne pouvait ralentir l'ardeur du généreux apôtre. S'il venait à tomber de fatigue, il se rappelait qu'il portait sur lui un petit crucifix auquel était attachée l'indulgence du Chemin de la Croix, et il suivait en esprit les traces de son divin Maître. Gravissant une montagne, accablé de fatigues, il s'asseyait sur les pierres, puis se remettait à grimper, même avec les mains. « Si vous me permettez de parler ainsi, ajoutait-il, *j'aurais au besoin grimpé avec les dents pour suivre la voie que la Providence m'avait tracée.* »

Il arriva enfin vers la fin de juillet 1836 sur le théâtre de ses combats et de ses victoires. Depuis son départ de France jusqu'à son arrivée à *Nan-Yang-Fou*, il s'était écoulé seize mois, pendant lesquels il avait été presque continuellement en course, pour faire environ huit mille lieues. « J'ai assez couru, écrivait-il, pour désirer de n'avoir pas d'autre grand voyage à faire que celui qui ne se fait ni par eau, ni par terre. »

XVII. — Apostolat du Bienheureux dans le Ho-Nan et le Hou-Pé (1836-1839)



Le Bienheureux évangélisa le *Ho-Nan* et le *Hou-Pé*. Son apostolat fut bien court, mais fécond. Le Bref de béatification en rend compte en ces termes :

« Se pliant sans hésitation à un genre de vie tout nouveau pour lui, le saint missionnaire n'a d'autre préoccupation que de remplir avec zèle toutes les fonctions de son ministère. L'étendue de sa mission, les périls qui menacent sa vie, ne sauraient l'empêcher de parcourir les chrétientés confiées à sa garde. Le jour, la nuit, il est prêt à courir partout où son ministère l'appelle. Il ne compte pour rien les fatigues ni les veilles. Bien plus, comme si tous les labeurs, toutes les souffrances inséparables de sa situation étaient trop peu de chose, il s'inflige encore des tourments volontaires. Il n'habite que les huttes misérables des pauvres, se nourrit d'herbes cuites à l'eau, prend son repos sur des sarments, se flagelle cruellement et porte des ceintures hérissées de pointes de fer. Il lui semblait parfois que Dieu lui avait retiré son assistance, et son âme alors était en proie aux plus douloureuses angoisses. Mais, comme autrefois *un ange apparut à Jésus-Christ pour le fortifier*, ainsi le Sauveur lui-même le rassura dans une céleste vision, et, l'invitant à mettre la main dans la plaie de son côté percé par la lance, il lui rendit courage et ranima sa confiance. Le jour suprême approchait, en effet, et l'heure n'était plus éloignée où l'invincible martyr devait donner le dernier témoignage de sa vertu. »

XVIII. — Arrestation du Bienheureux (16 septembre 1839)

Il y avait quatre ans que le Bienheureux était arrivé en Chine, et dix-huit mois environ qu'il était au Hou-Pé. La province jouissait d'une tranquillité parfaite. « Tout à coup s'élève une violente tempête : le préfet de la province rend un édit de persécution contre les chrétiens et les condamne à mort. Une consolation vraiment céleste, un honneur sans égal était réservé à Jean-Gabriel ; car la divine Bonté permit qu'au milieu de ses atroces supplices, il offrit des traits frappants de ressemblance avec le divin Rédempteur. »

Le 15 septembre 1839, le Bienheureux célébrait avec trois autres missionnaires la fête du saint Nom de Marie, lorsque les satellites des mandarins chinois se présentèrent pour s'emparer de leurs personnes. Les apôtres, prévenus de leur arrivée, s'enfuirent. Jean-Gabriel, frêle et délicat, eut beaucoup à souffrir de cette course pénible et précipitée. « Le lendemain, il alla chercher un asile dans la forêt voisine, mais un de ses disciples, émule du traître Judas, le livra pour trente onces d'argent. Et lorsque survint la troupe des satellites en fureur, un autre de ses disciples voulut tirer l'épée, comme saint Pierre ; mais lui, se souvenant du divin Maître, lui ordonna de déposer son arme et se rendit aux ennemis. Ceux-ci, imitant la conduite des Juifs, se saisirent de leur prisonnier, le maltraitèrent, le frappèrent de leurs épées, et le traînèrent, demi-nu, dans une ville remplie de marchands. » — Les débuts de la passion du missionnaire ressemblent singulièrement à ceux de la passion du Sauveur.

XIX. — Premiers interrogatoires à Kouang-Jn-Tam et à Kou-Tchen-Tieng

Il serait impossible de décrire tous les raffinements de barbarie inventés par les persécuteurs pour lasser la patience du saint missionnaire, le forcer à renier sa foi et à dénoncer les prêtres et les chrétiens de sa connaissance.

Le jour même de son arrestation, raconte le Bref apostolique, « on le conduit sans retard au tribunal (de *Kouang-Jn-Tam*), et là, les mains liées derrière le dos, il doit répondre, à genoux, au juge qui l'interroge sur sa patrie et sa religion. A peine s'est-il déclaré chrétien, que la foule l'accable d'opprobres; le juge, transporté de colère, ordonne de resserrer ses liens, et, faisant venir un homme qui, à cause de sa cruauté, avait été surnommé *le Tigre*, il le charge de garder ou plutôt de tourmenter le serviteur de Dieu.

« Le jour suivant (17 septembre), les soldats le conduisent à une ville assez éloignée (*Kou-Tchen-Tieng*), et le forcent de faire la route à pied. Mais un imitateur du bon Cyrénéen vient au secours du saint missionnaire, mourant de faim, couvert de blessures et prêt à défaillir. Après son martyre, Jean-Gabriel, se souvenant de son bienfaiteur, lui apparut miraculeusement, et, lui parlant avec bonté, l'exhorta à embrasser le christianisme, et lui obtint de Dieu sa conversion. — Mandé au tribunal du préfet militaire, Jean-Gabriel confesse sa foi, puis, à l'exemple de Jésus, garde le silence. Alors on le soufflette, on le flagelle cruellement, puis on le jette dans une horrible prison. »

Un Mandarin fait conduire le Bienheureux en palanquin.

XX. — Troisième interrogatoire du Bienheureux

Le lendemain, notre Bienheureux fut conduit au tribunal du mandarin civil, et soumis à un nouvel interrogatoire. On lui demanda s'il était Européen et chef d'une secte fausse et impie : « Je suis Européen et missionnaire, non d'une secte fausse et impie, mais de la seule religion véritable. » Parmi les effets enlevés aux missionnaires se trouvaient les divers objets destinés au culte. Le mandarin, montrant la boîte qui renfermait les saintes huiles, demanda au serviteur de Dieu si elle ne contenait point l'eau qu'il avait exprimée des yeux arrachés aux malades : « Jamais, dit le Bienheureux, je n'ai commis un pareil crime. »

Le mandarin tenta alors de lui faire renier sa foi : il mit à terre un crucifix et il lui ordonna de le fouler aux pieds. Le vaillant apôtre répondit : « Jusqu'à la mort je refuserai de renier ma foi et de fouler aux pieds le crucifix. » Le mandarin insiste : « Si tu n'abjures, je te mettrai à mort. — Fort bien, je serai heureux de mourir pour ma foi. » Aussitôt, sur l'ordre du mandarin, il reçoit sur les joues quarante coups d'une forte lanière de cuir, et son visage en est horriblement meurtri et défiguré. Puis on le reconduit en prison.

C'était la troisième fois que le Bienheureux confessait Notre-Seigneur Jésus-Christ devant les tribunaux, sans que les plus cruels tourments pussent lui arracher un seul mot, un seul signe capable de passer pour une apostasie. Après avoir été traîné de prétoire en prétoire comme Notre-Seigneur, Jean-Gabriel fut conduit par les soldats à *Siang Yang-Fou*, ville fort éloignée de *Kou-Tchen-Tieng*.

XXI. — Le Bienheureux devant les tribunaux de Siang-Yang-Fou

A *Siang-Yang-Fou*, Jean-Gabriel eut à subir quatre nouveaux interrogatoires. Il est d'abord traduit devant le tribunal du gouverneur de la ville. Là, on lui pose plusieurs questions insidieuses. L'homme de Dieu y répond avec un calme et une simplicité admirables. « Foulez aux pieds le crucifix! » crie le mandarin. Et le confesseur de la foi répond : « Jamais ! » Voyant l'inutilité de ses menaces, le gouverneur fait reconduire le saint apôtre en prison.

Dix jours après, l'interrogatoire recommença devant un des principaux mandarins. Mêmes questions de la part du juge, mêmes réponses de la part du Bienheureux.

Il dut ensuite paraître devant le tribunal fiscal. Il y fut soumis à des tortures dont la seule idée fait frémir. On le souffleta au moyen d'une forte lanière de cuir; on le suspendit à une poutre par les deux pouces solidement liés ensemble ; enfin, il fut contraint de demeurer près de quatre heures, au prix des plus cruelles souffrances, à genoux, les jambes nues, sur des chaînes de fer. Jean-Gabriel souffrit tout sans proférer la moindre plainte.

Le tyran lui réservait d'autres supplices : il lui jeta à la face les plus outrageantes calomnies, l'accusa de crimes odieux, lui fit subir les plus cruels opprobres; mais la vertu du saint athlète sortit triomphante de toutes ces épreuves.

Un mois s'était écoulé au milieu de ces divers interrogatoires, lorsqu'on jugea bon d'envoyer notre Bienheureux à *Ou-Tchang-Fou*, métropole de la province du *Hou-Pé*.

XXII. — Ce que le Bienheureux souffre à Ou-Tchang-Fou

C'est à *Ou-Tchang-Fou* que le serviteur de Dieu devait être jugé, condamné et mis à mort. On lui fit subir plus de vingt interrogatoires, tous accompagnés de tortures atroces qui se prolongeaient chaque fois plusieurs heures. L'interpellait-on sur sa foi, il se hâtait de répondre : « Je suis chrétien ! » Alors on le flagellait, on le soufflетait. A chaque question laissée sans réponse, le mandarin jetait sur le pavé de la salle un certain nombre de jetons et aussitôt un nombre égal de coups de rotin venait ensanglanter le corps déjà meurtri du pauvre Missionnaire.

Dans une de ces horribles séances, on le lia par les mains à une espèce de croix à laquelle il demeura suspendu depuis neuf heures du matin jusqu'au soir. Parfois on l'élevait en l'air au moyen de cordes et de poulies et on le laissait ensuite retomber de tout son poids, de sorte que son corps en était brisé et les membres disloqués. Parfois aussi l'on étendait à terre des chaînes de fer sur lesquelles le Missionnaire devait s'agenouiller, suspendu en l'air au moyen de fortes cordes par les pouces et les cheveux, de manière que tout le poids du corps pût peser sur les chaînes. Pour comble de cruauté, les bourreaux plaçaient sur les mollets une large traverse de bois et aux deux extrémités deux satellites se balançaient, pendant que le mandarin cherchait à arracher au saint prêtre une parole d'apostasie. Il y eut des raffinements de barbarie qui dépassent l'imagination humaine. Tout ce que les *Actes* racontent des anciens martyrs semble ici dépassé.

XXIII. — Nouvelles tortures qu'endure le Bienheureux

Ecoutons maintenant la parole du Souverain Pontife :

« Les plus cruelles souffrances du serviteur de Dieu ne furent point celles qu'il endura dans son corps, mais plutôt celles qu'il endura dans son âme. On lui ordonna de fouler aux pieds l'image de Jésus en croix. Il la prit avec respect et la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Alors ces hommes infâmes se saisissent de la croix et de l'image de la Vierge Marie et les profanent par d'abominables outrages. A cette vue, Jean-Gabriel ressentit une douleur si profonde qu'il parut près d'en mourir. Ce qui le fit aussi cruellement souffrir ce fut de voir plusieurs de ses disciples abjurer la foi et, à l'instigation de ses juges, outrager notre sainte religion. Bafoué, livré comme un jouet à l'insolence de ses bourreaux, jeté dans un cachot plus étroit, son corps fut déchiré par les fouets et les instruments de torture au point que son sang coula à grands flots et que ses chairs volèrent en lambeaux ; un fer rouge le marqua au front d'un stigmate d'infamie ; il souffrit tous ces divers tourments et dévora tous ces outrages avec un calme invincible. »

Les criminels de toute espèce avec lesquels le Bienheureux était confondu finirent par le regarder comme un personnage extraordinaire qui, ne devant ses malheurs qu'à sa vertu, avait droit au respect des plus pervers. De leur côté, les chrétiens lui donnèrent les marques les plus vives d'attachement ; ils achetèrent plusieurs fois des geôliers la faveur de pénétrer jusqu'à lui.

XXIV. — Le Bienheureux est condamné à mort

On était au milieu de janvier 1840.

Après avoir fait torturer le saint Missionnaire pendant quatre mois entiers, le vice-roi de *Ou-Tchang-Fou*, ennuyé de voir qu'il s'épuisait en barbaries inutiles, voulut prononcer la sentence de mort. Mais, auparavant, il tenta un dernier effort pour faire apostasier le serviteur de Dieu et les autres chrétiens qui, à son exemple, avaient généreusement persévéré dans la confession de leur foi. « Nous ayant fait amener devant son tribunal, raconte l'un d'entre eux, il nous tint ce langage : « Votre sentence va être « prononcée. Toi, *Tong-Quen-Sio* (nom chinois du Bien- « heureux), tu dois être étranglé ; et vous, qui n'avez cessé « de résister aux ordres de vos supérieurs et n'avez point « voulu apostasier, vous allez être envoyés en exil. Je « veux cependant encore essayer de vous sauver : reniez « votre foi et aussitôt vous serez libres, sinon vous aurez « le châtiment que vous méritez. » Le vénérable serviteur de Dieu répondit le premier : « Plutôt mourir que de renier la foi ! » Le vice-roi, irrité de notre constance, ajouta : « Vous ne voulez donc pas renoncer à vos erreurs ? Eh bien ! signez votre propre condamnation en traçant de votre main, sur cette feuille, le signe de la croix. » Aussitôt, le vénérable serviteur de Dieu, prenant le pinceau chinois qu'on lui présentait, peignit une croix sur cette feuille, et nous en fîmes autant. »

Le Bienheureux, rentré dans sa prison, tomba à genoux et se mit en prières pour se préparer à l'heure suprême.

XXV. — Le Bienheureux attend en prison la ratification de son arrêt de mort

La sentence de mort était portée; mais elle ne pouvait recevoir son exécution qu'après avoir été ratifiée par l'empereur. Le saint Martyr dut attendre huit mois les ordres de Pékin. Ce long intervalle, loin d'être un repos pour lui, fut sans contredit la portion la plus amère de son calice. Qu'on se le figure, en effet, renfermé dans la prison commune où l'on entassait les plus vils scélérats, dans cette atmosphère infecte et fétide que des légions d'insectes envahissaient, rongeant les hôtes de ce triste séjour. La vie des captifs était un martyre du jour et de la nuit. Mais ces tourments n'étaient rien en comparaison des tortures que l'âme délicate du saint Apôtre était obligée de subir ; dans cet enfer tous les vices s'étaient donné rendez-vous : la corruption la plus affreuse, les obscénités les plus révoltantes, les blasphèmes les plus impies. La nuit venue, le supplice s'aggravait encore. Comme on fixait par un collier de fer le pied droit du prisonnier au mur de la prison, cette immobilité, le froid qui en résultait et l'action de plus en plus sensible des vers que multipliait une chair en pourriture rendaient tout sommeil impossible.

Tant d'épreuves accumulées et supportées par le Bienheureux avec une résignation angélique lui donnaient un nouveau trait de ressemblance avec le divin Maître. Plusieurs de ses compagnons de chaîne se laissèrent attendrir par cette patience surhumaine, rendirent hommage à sa vertu et admirèrent la puissance de la religion chrétienne,

XXVI. — Glorieux martyre du Bienheureux (11 septembre 1840)

Cependant le saint Confesseur de la foi était heureux au milieu de ces souffrances qui le rendaient plus conforme à son divin Modèle. Il n'avait plus qu'à attendre la mort, mais cette mort était l'objet de tous ses désirs, parce qu'elle devait le mettre en possession du souverain bien. Le moment approchait où ces désirs allaient être réalisés. Un courrier apporta l'édit qui ratifiait la sentence du vice-roi.

« Enfin, dit le Bref apostolique, après tant de raffinements de cruauté auxquels, durant toute une année, le saint Martyr opposa une inébranlable constance, il fut conduit au supplice. Il avait dans les mains, liées derrière le dos, une perche sur laquelle on lisait la sentence portée contre lui. Cinq scélérats l'accompagnaient à la mort. On eût dit que le héros marchait au triomphe tant son visage était calme et souriant. Le cou entouré d'une corde, il fut attaché à un gibet en forme de croix et mit le comble à ses admirables vertus en souffrant le martyre le 11 septembre de l'année 1840, un vendredi, presque à l'heure même où notre divin Rédempteur expira.

« La mort de Jean-Gabriel a donc été semblable à celle de N.-S. J.-C., et par le genre de supplice et par presque tous les détails, et l'on doit convenir qu'il a une place parmi ces Bienheureux que Dieu *a connus par sa prescience et qu'il a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils.* »

La dernière prière du martyr.

XXVII. — Prodiges qui accompagnèrent la mort du Bienheureux

Les nombreux chrétiens qui avaient admiré la constance du martyr au milieu des tourments, ont redit les choses extraordinaires par lesquelles il plut à Dieu de glorifier son serviteur.

Dès que le Bienheureux eut rendu le dernier soupir, son corps devint aussitôt un objet d'étonnement et d'admiration. Loin de présenter l'aspect horrible qu'offrent les cadavres des suppliciés lorsqu'ils ont subi la strangulation, il resplendissait d'une beauté extraordinaire. Son visage n'était point livide, mais frais et vermeil ; ses yeux, au lieu de sortir de leur orbite, d'une manière effrayante, étaient modestement baissés. La langue ne sortait pas hors de la bouche qui était fermée et dont les lèvres semblaient sourire. Enfin, ses membres ne portaient plus aucune trace des cruels traitements qu'on lui avait fait subir. Bien plus, sa tête était entourée d'une auréole lumineuse dont l'éclat resplendissant fut aperçu par un grand nombre de témoins. Et le prodige put être constaté d'autant plus facilement que le corps du martyr resta jusqu'au lendemain exposé sur le gibet. Un païen, qu'un de ses parents chrétiens avait conduit auprès du martyr, fut tellement frappé de ces faits merveilleux, qu'aussitôt il se convertit au christianisme.

Le corps du Bienheureux resta attaché pendant un jour et une nuit. Il avait regardé la mort en face, avec force et avec douceur, comme un ennemi à vaincre et il l'avait vaincu. Il dormait en attendant la résurrection éternelle.

XXVIII. — Sépulture du Bienheureux

Entraînés par la renommée du saint Martyr et les prodiges qu'il opérait, les fidèles affluèrent au lieu de son supplice. Ils furent tous frappés de l'air calme et serein de la sainte victime, de cette beauté suprême que l'âme avait laissée sur son visage en s'envolant vers les cieux.

Désireux de s'assurer la possession de son corps, les chrétiens s'entendirent avec les satellites qui devaient le conduire au cimetière des suppliciés, et obtinrent à prix d'argent que, dans le trajet, on entrerait dans une maison chrétienne pour enlever du cercueil le corps du martyr. Ce projet réussit.

Après avoir dépouillé le saint Martyr des vêtements qu'il portait, on se les partagea avec respect, puis on le revêtit des ornements sacrés et on lui rendit en secret les honneurs funèbres. Le lieu de sa sépulture fut choisi hors des murs de la ville, sur le versant de la Montagne-Rouge, près du tombeau du vénérable Clet.

Le premier soin des missionnaires Lazaristes, dès qu'ils en eurent le moyen, fut d'aller réclamer le corps de leur confrère et tout ce qui lui avait appartenu comme autant de richesses plus précieuses pour eux que tous les trésors de la terre. Le 16 janvier 1860, les saintes reliques du martyr, rapportées de Chine, firent leur entrée, au milieu d'une émotion indescriptible, dans la Maison-Mère de la Congrégation de la Mission à Paris.

Le triomphe du martyr.

XXIX. — Miracles qui suivirent la mort du Bienheureux

Le Seigneur manifesta par des signes extraordinaires la gloire de son martyr. Ce furent des apparitions miraculeuses, des guérisons subites, des grâces de toute sorte. Citons un prodige plus frappant que les autres. Voici comment il est raconté par un missionnaire de Chine : « Quand le serviteur de Dieu fut martyrisé, une croix grande, lumineuse et très régulièrement dessinée, apparut dans les cieux. Elle fut aperçue par un nombre considérable de fidèles, habitant diverses chrétientés très distantes les unes des autres. Beaucoup de païens furent témoins de ce prodige et quelques-uns s'écrièrent : « Voilà le signe « qu'adorent les chrétiens, je renonce aux idoles. » Ils se convertirent et Mgr Clauzetto leur administra le baptême. Quand le prélat apprit ces faits, il en douta d'abord ; mais frappé du grand nombre et de l'importance des témoignages, il fit une enquête dans les formes et il constata que cette croix lumineuse, formée dans le ciel, avait été vue à la même époque, de même forme, de même grandeur et sur le même point du ciel, par de nombreux témoins chrétiens et païens, habitant des districts éloignés les uns des autres et n'ayant pu avoir ensemble aucune communication. »

D'autre part, la justice divine ne tarda pas à venger, dès ici-bas, l'innocence du Bienheureux. Le mandarin qui l'avait fait arrêter fut, peu de temps après, destitué de sa charge et se pendit de désespoir, et le vice-roi qui l'avait condamné à mort fut envoyé en exil à cause de ses cruautés.

XXX. — Introduction de la cause du Bienheureux

De son vivant déjà, et avant d'avoir subi le martyre, Jean-Gabriel Perboyre inspirait à tous ceux qui l'approchaient une véritable vénération. Un missionnaire franciscain, qui l'a connu intimement avait coutume de dire : « Quand même M. Perboyre n'eût point remporté la palme du martyre, ses vertus héroïques lui auraient mérité de monter sur les autels. » Mais quand il eut couronné tant de combats par une mort si précieuse et une si courageuse confession de sa foi, cette vénération se changea en une espèce de culte. « Grande était déjà la réputation de sainteté de Jean-Gabriel, dit le Pape Léon XIII ; mais après son glorieux martyre, elle s'accrut encore et se répandit au loin, et, comme l'Asie, l'Europe célébra ses vertus. C'est pourquoi le Souverain Pontife Grégoire XVI, de sainte mémoire, approuvant la sentence de la Congrégation des Saints Rites, signa le 9 juin 1843, la commission d'introduction de la cause du vénérable Serviteur de Dieu. Plus tard, par notre volonté et sur notre ordre, toutes les enquêtes nécessaires pour porter un tel jugement étant terminées, on commença dans la Congrégation des cardinaux préposés aux Saints Rites, à examiner la question de savoir si, d'après les témoignages juridiquement recueillis, le martyre du Serviteur de Dieu, la cause du martyre et les signes ou miracles opérés par Dieu, à la prière du Vénérable Jean-Gabriel, étaient constatés. »

Tous ces points furent soumis à la plus sévère discussion et proclamés certains par décret du 25 novembre 1888.

XXXI. — Sa Béatification (10 novembre 1889)

« Il ne restait qu'à demander aux cardinaux de la Congrégation des Rites, poursuit Léon XIII, si, étant approuvés le martyre et la cause du martyre, illustré et confirmé de Dieu par plusieurs signes et miracles, on pouvait sûrement procéder à la béatification du vénérable serviteur de Dieu, Jean-Gabriel Perboyre ; et les cardinaux, dans l'assemblée générale tenue en Notre présence, le 12 mars de la présente année 1889, répondirent, avec un accord unanime, qu'on le pouvait en toute sûreté.

« Nous, cependant, dans une affaire de si haute importance, Nous différâmes de prononcer Notre jugement, voulant auparavant implorer, par de ferventes prières, l'assistance du Père des lumières. C'est après l'avoir fait que, dans la solennité de l'Ascension, Nous avons enfin décrété qu'on pouvait sûrement procéder à la béatification solennelle du vénérable serviteur de Dieu, Jean-Gabriel Perboyre.

« En conséquence, Nous rendant aux prières unanimes de la Congrégation de la Mission, en vertu de Notre autorité apostolique et par l'effet des présentes lettres, Nous permettons que le vénérable serviteur de Dieu, Jean-Gabriel Perboyre, reçoive désormais le nom de *Bienheureux*. »

Et le dimanche 10 novembre 1889, en présence de plusieurs milliers d'ouvriers français venus pour vénérer le Vicaire de Jésus-Christ, Léon XIII élevait sur les autels le glorieux martyr que Dieu avait déjà couronné dans les cieux.

Que Dieu nous accorde la grâce d'imiter ses vertus !

S. S. Léon XIII. — T. H. P. Fiat, Supérieur général des Lazaristes.

Le Bienheureux apparaît après son martyre à un Chinois qui l'avait secouru et l'engage à devenir Chrétien.
Le païen, vaincu par ce prodige, se convertit au Christianisme.

PRIÈRE AU BIENHEUREUX

Angélique martyr de la Chine, Bienheureux Jean-Gabriel, du sein de la gloire qui vous environne, daignez abaisser sur la terre un regard compatissant et le diriger ensuite avec supplication vers le Roi des martyrs, dont vous avez si bien retracé la vie, la passion et la mort.

Priez-le de glorifier son Vicaire, de pacifier son Eglise, de rendre prospère votre Congrégation ; priez-le de donner, à vos chers Chinois, aux infidèles et aux hérétiques, la vraie religion ; aux pécheurs, la conversion ; aux justes, la persévérance.

Venez, oh ! venez à notre secours et protégez-nous. Au milieu d'un monde corrompu, persécuteur et apostat, aidez-nous à vivre purs, patients et toujours fermes dans la foi de l'Eglise Romaine, afin que nous puissions, à votre exemple, être conformes à Jésus-Christ crucifié et concevoir l'heureuse espérance d'arriver avec vous à l'aimer et à être réunis à lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

S. S. Léon XIII, par un rescrit du 31 octobre 1889, a accordé à cette prière une indulgence de deux cents jours, à gagner une fois par jour.

Imprimatur: † J.-B.-M. SIMON, Ep. Amb.

PRIÈRES

CONSEILLÉES POUR OBTENIR LES GRACES DEMANDÉES

Pater, Ave, Gloria et trois fois l'invocation : *Bienheureux Jean-Gabriel, priez pour nous !*

Prière au Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE

(Collecte de la Messe)

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, qui, au milieu des peuples de la Chine, avez rendu le Bienheureux Jean-Gabriel, votre martyr, digne de notre admiration par l'innocence de sa vie, les travaux de son apostolat et une participation peu commune à votre croix ; faites, nous vous en prions, que, par notre docilité aux leçons de foi, de charité et de patience qu'il nous a données, nous méritions d'être associés à sa gloire. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Autre Prière au Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE

Voir ci-contre, page 32.

JE
SÈME
LE
BON
GRAIN

ABBEVILLE

F. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

VIE ADMIRABLE

DU SAINT MENDIANT ET PÈLERIN

BENOIT-JOSEPH LABRE

I. — Naissance et premières années de Benoît-Joseph Labre (1748 1758)

Au milieu du XVIII^e^ siècle, si orgueilleux de ses progrès et si avide de plaisirs, Dieu, pour confondre l'incrédulité, humilier l'orgueil et condamner le vice, suscita en France un mendiant extraordinaire qu'il conduisit à travers l'Europe, de pèlerinage en pèlerinage ; puis il le ramena à Rome, d'où le parfum de sa glorieuse indigence devait se répandre jusqu'aux extrémités de l'univers. C'est l'histoire de ce pauvre de Jésus-Christ que nous allons raconter.

Benoît-Joseph Labre, l'aîné des quinze enfants de Jean-Baptiste Labre et d'Anne-Barbe Grandsir, naquit le 26 mars 1748, à Amettes, petit village appartenant aujourd'hui au diocèse d'Arras. Les premiers mots que sa langue apprit à prononcer furent les noms de Jésus, Marie, Joseph. Tout petit encore il aimait à prier et à entendre parler de la religion. Il mettait une grâce charmante à bien former le signe de la croix et à bégayer les prières que lui dictait sa mère. Il avait horreur du péché. Quelque chose qu'on lui demandât qui eût rapport à Dieu, il s'y portait avec empressement. Les parents en étaient dans la joie, et les voisins étonnés se disaient entre eux : « Que sera-t-il donc, s'il commence ainsi ? »

II. — Benoît à l'école des Amettes et de Nédon (1753-1760)

A l'âge de six ans, Benoît fut envoyé à l'école du village. Il y apporta une modestie, une douceur, une exactitude et surtout une sagesse et une réserve dont ses maîtres gardèrent toute leur vie un profond souvenir. « Sur deux mille écoliers environ que j'ai gouvernés, disait l'un d'eux, je n'en ai vu aucun doué de tant de qualités. » — L'un de ses maîtres ne se contenta pas d'admirer, il voulut éprouver cette vertu naissante. Les contradictions multipliées et les reproches injustes ne purent éveiller le moindre mouvement d'impatience.

Vers l'âge de dix ans, il fut envoyé, surtout pendant les étés, à Nédon, où il y avait une école d'un degré plus élevé qui ne vaquait point pendant le temps des moissons. Son nouveau maître a rendu de lui ce témoignage : « La satisfaction que me donnait cet enfant était si complète que je ne me rappelle pas avoir jamais été dans le cas de lui dire la moindre parole qui pût le contrister. »

Ses compagnons étaient forcés de l'admirer et quelquefois de l'imiter ; sa présence était souvent pour eux un frein contre le mal.

Sa conduite à la maison n'était pas moins régulière qu'à l'école. Il était toujours prêt à exécuter les ordres de ses parents. A l'égard de ses frères et sœurs, il était affectueux, prêt à rendre tous les bons offices dont il était capable ; son plus grand plaisir était de faire de petits autels et d'imiter les cérémonies de l'église.

III. — Première Communion de Benoît (1761)

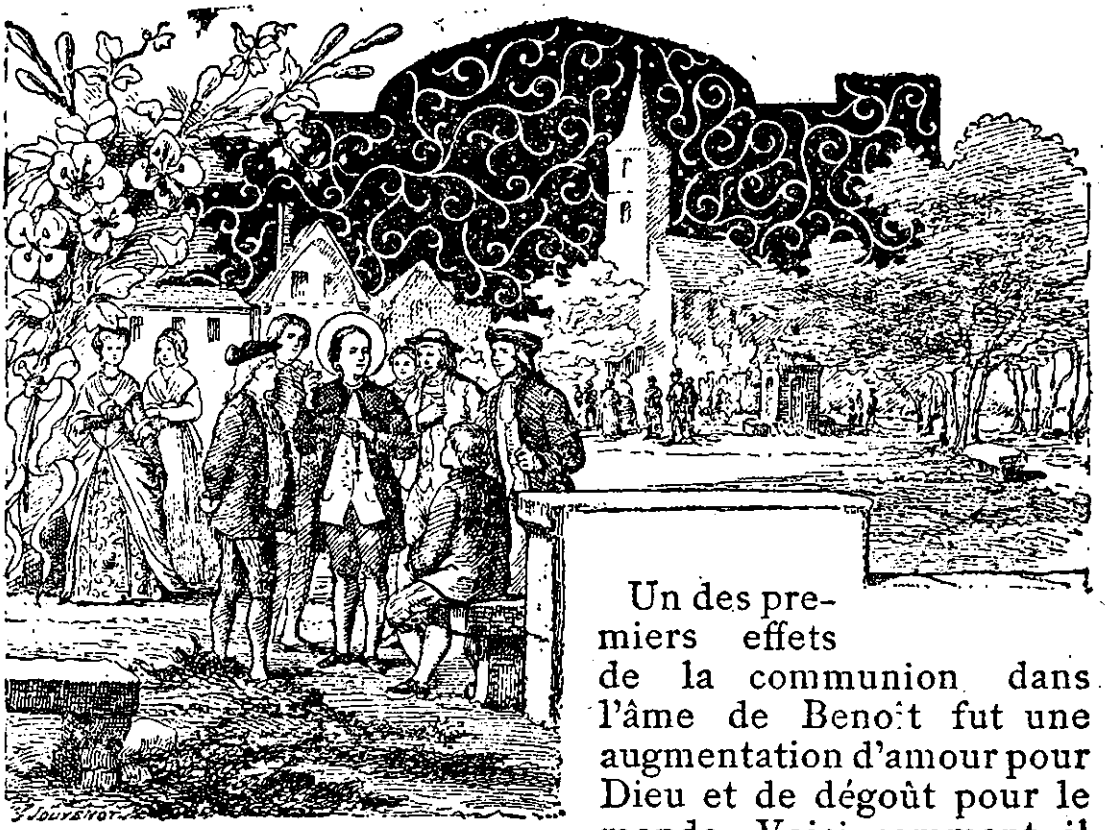
Toutes ces belles qualités de Benoît étaient rehaussées par une piété aussi solide que fervente. Ses parents l'avaient accoutumé de bonne heure à fréquenter la maison de Dieu et à se confesser souvent. Benoît joignait à sa piété un grand attrait pour la mortification ; un soir, sa mère entra brusquement dans sa chambre et le trouva couché sur le plancher : c'était, disait-il, pour s'exercer à la dure.

Benoît avait douze ans, lorsqu'un de ses oncles, curé de la paroisse d'Erin, le prit chez lui pour lui enseigner la langue latine et commencer son éducation cléricale. Mais avant de le mettre à de nouvelles études, il le disposa à la première communion ; et tandis qu'il s'occupait à perfectionner son instruction religieuse, il l'envoya pendant quelques mois encore à l'école de la paroisse. L'angélique enfant l'embauma du parfum de ses vertus.

La sainte Eucharistie avait attiré de bonne heure l'âme pure de Benoît ; mais à mesure qu'on lui parlait de la bonté ineffable du Dieu caché dans ce mystère, son amour s'enflammait. Enfin l'heureux jour arriva : c'était le 4 septembre 1761. Il n'est point facile de peindre l'allégresse intérieure du jeune saint, lorsqu'il vit poindre l'aurore de cette journée où il devait recevoir son Dieu. Et quand il l'eut reçu, rien ici-bas ne pourrait donner une idée des délices dont il fut inondé : il ne tenait plus à la terre que par son corps ; son âme, nourrie du pain des anges, vivait avec les anges. Sentant que Jésus s'était donné à lui tout entier, il se donna à Jésus sans aucune réserve.

Le soir du même jour, il reçut la confirmation. Dès lors, formé à l'école du Saint-Esprit, il avance à pas de géant dans le chemin de la vertu.

IV. — Pieuse adolescence de Benoît (1761-1764)



Un des premiers effets de la communion dans l'âme de Benoît fut une augmentation d'amour pour Dieu et de dégoût pour le monde. Voici comment il distribuait sa journée pendant son séjour à Erin :

Il se levait de bonne heure, en toute saison, et, après ses prières vocales, il se livrait pendant un certain temps à la méditation. Son bonheur était de servir deux messes tous les jours. Ses communions auraient été très-fréquentes, s'il n'eût écouté que l'avidité de ses désirs ; mais il était retenu par les scrupules d'une conscience timorée à l'excès. Son temps se partageait entre la prière et l'étude de la langue latine. Un jour, son oncle lui ordonna d'aller jouer ; il obéit d'abord ; mais bientôt son attrait l'emporte : il s'écarte et il se retire dans une grange. On l'y trouva à genoux, en contemplation devant un crucifix qu'il avait suspendu à la muraille. Il aimait à visiter les malades. Les pauvres savaient qu'ils pouvaient compter sur sa charité : « Aujourd'hui nous avons eu une bonne aumône à la cure, disaient-ils, c'est Benoît qui nous l'a donnée. » On le voyait souvent leur distribuer en secret une partie des mets qui lui étaient donnés. Le dimanche, sur la place de l'église, il se mêlait aux groupes et trouvait occasion d'adresser de bonnes paroles, d'arrêter de sots discours, parfois même de prévenir un peu le désordre. Sa vertu et sa piété lui avaient acquis un tel empire sur les esprits que la dame du lieu, Madame la princesse de Croy, le caractérisait en l'appelant : *Mon petit Curé !*

Le Dimanche, au sortir des offices, Benoît converse avec les villageois.

V. — Benoît se sent attiré vers la Trappe. Epreuves (1764-1766)

Dès l'âge le plus tendre, Benoît avait éprouvé un penchant pour la solitude ; à seize ans, le renoncement à lui-même l'attire et le sollicite : la Trappe lui paraît correspondre à ses vues. Il s'en ouvre à son oncle, et se rend ensuite à Amettes où il fait connaître à son père et à sa mère les motifs de sa venue. Ses parents désolés lui déclarent qu'ils ne consentiront point à son projet, tant qu'il ne sera pas en âge de disposer de sa personne ; puis ils le renvoient à Erin reprendre ses études. Benoît y retourne et, pour se dédommager un peu du retard forcé que subissent ses aspirations, il redouble en secret ses austérités : il dormait sur le plancher, même dans la saison la plus rigoureuse ; son repas passait souvent tout entier dans les mains de quelque nécessiteux. Dieu, pour mieux le fortifier, permit qu'il éprouvât de grandes perplexités de conscience.

Deux ans s'écoulent ainsi. Tout à coup un terrible fléau vient fondre sur le pays : les maisons se remplissent de malades, la mortalité s'accroît chaque jour. Le curé se dévoue pour son troupeau ; Benoît accompagne partout son oncle : rien ne le rebute, rien n'est indigne de sa compassion ; sa sollicitude s'étend jusqu'aux animaux qui sont toute la richesse des villageois. A force d'affronter le mal, le curé tombe victime de sa charité. Benoît ne se laisse point abattre : il reste à Erin tant que dure l'épidémie, mais c'est pour se dévouer sans réserve au soin des malheureux et pour remplir autant qu'il est en lui l'office même du pasteur.

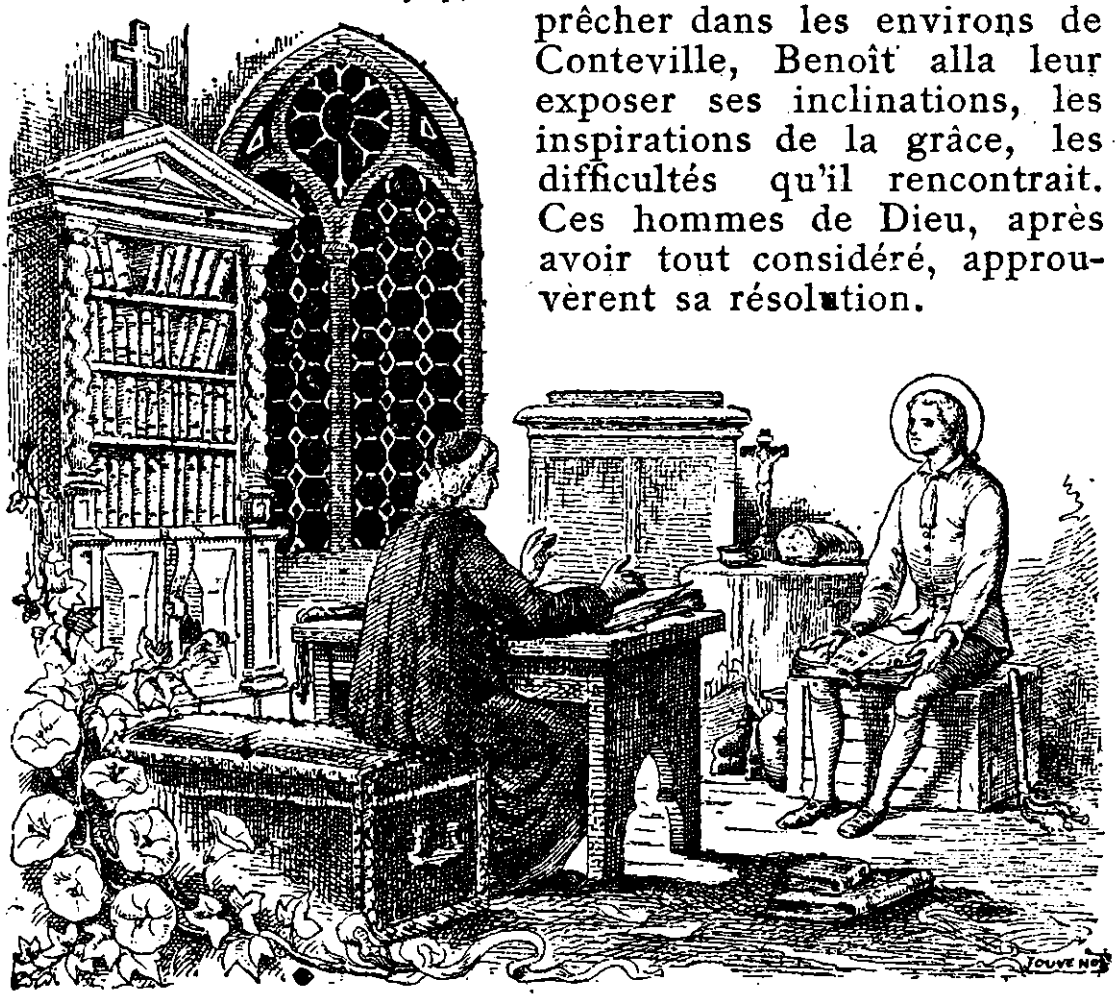
Benoît soigne les malades à Erin.

VI. — Premier retour de Benoît à Amettes ; séjour à Conteville (1766-1767)

Benoît revint à Amettes vers la fête de la Toussaint 1766. Il avait alors dix-huit ans, et crut que le moment était venu d'obtenir de ses parents la permission qu'ils lui avaient précédemment refusée ; mais eux, tout chrétiens qu'ils étaient, ne pouvaient renoncer aux espérances qu'ils avaient mises dans l'aîné de leurs enfants, et ils l'envoyèrent à Conteville chez son oncle maternel, l'abbé Vincent, vicaire de la paroisse.

Tel avait été Benoît à Erin, tel il fut à Conteville. Son recueillement en Dieu était déjà si constant, qu'on pouvait regarder sa vie comme une prière continuelle. A ses repas, de concert avec son oncle, il se contentait de pain et portait aux pauvres les aliments qui avaient été préparés. Il était avide de lecture, la vie des saints avait pour lui un attrait particulier. Il aurait passé les journées entières et même les nuits devant le Très Saint Sacrement. Un jour, étant entré dans une église pour y entendre la messe, et y trouvant le Saint Sacrement exposé, il s'y oublia jusqu'à quatre heures de l'après-midi, sans songer à prendre de nourriture.

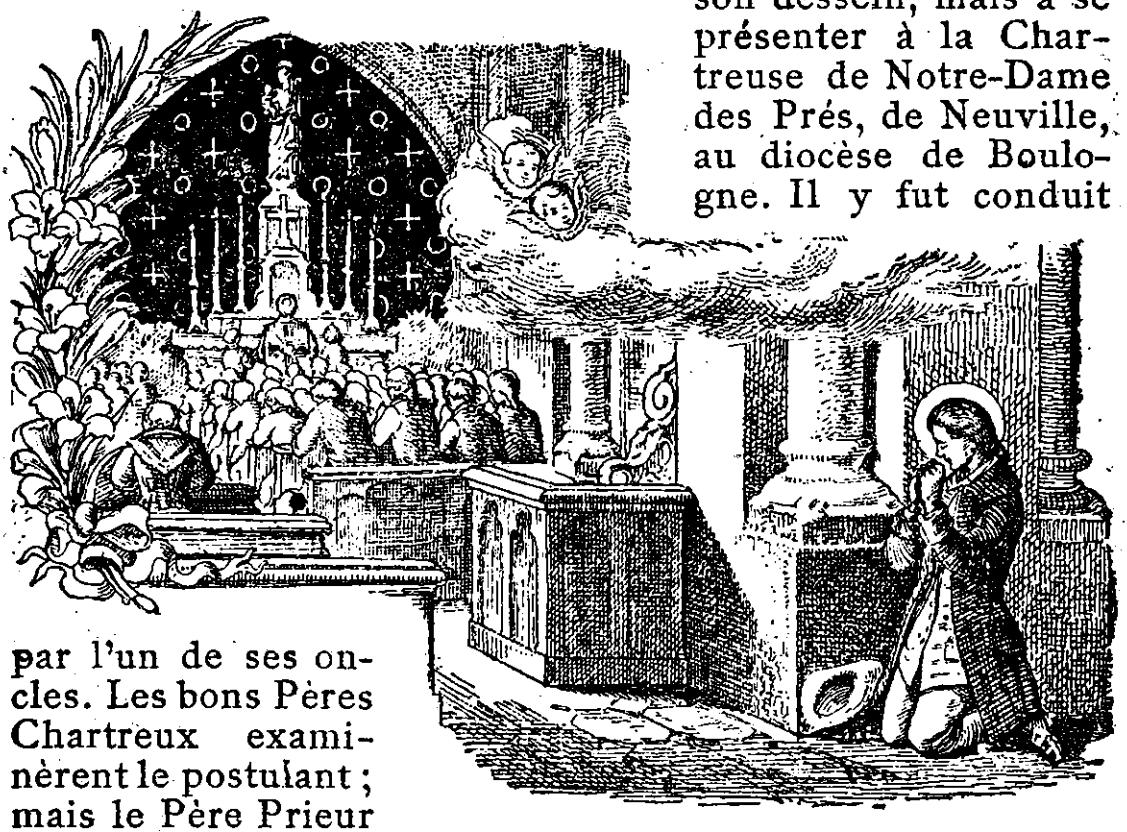
Pendant l'année 1767, des missionnaires étant venus prêcher dans les environs de Conteville, Benoît alla leur exposer ses inclinations, les inspirations de la grâce, les difficultés qu'il rencontrait. Ces hommes de Dieu, après avoir tout considéré, approuvèrent sa résolution.



A Conteville, son oncle lui explique la vie des Saints.

VII. — Première entrée de Benoît à la Chartreuse de Neuville (1767)

Benoît raconta à son oncle ce que les missionnaires pensaient de sa vocation. L'abbé Vincent, voyant la constance de son neveu, jugea que l'épreuve de quatre ans était bien suffisante. Les parents, de leur côté, ne voulant pas résister plus longtemps au désir de leur enfant, notre saint put aller à la Chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde vers la fin d'avril 1767. Mais aussitôt qu'il exposa le motif de sa venue, les religieux lui déclarèrent qu'il leur était impossible de recevoir de nouveaux postulants. Voyant sa modestie, ils l'engagèrent cependant à ne pas renoncer à son dessein, mais à se présenter à la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, de Neuville, au diocèse de Boulogne. Il y fut conduit par l'un de ses oncles. Les bons Pères Chartreux examinèrent le postulant ; mais le Père Prieur lui fit observer que rien ne pressait, puisqu'il n'avait pas accompli ses vingt ans et qu'il n'avait pas fini ses études. Benoît, toujours soumis, revint à Amettes pour aller de là à Ligny-lez-Aire où le travail et la prière se partagèrent également son temps. Le chant ecclésiastique lui plaisait beaucoup, et il y avança rapidement ; il n'éprouvait pas le même entraînement pour la dialectique, elle était trop sèche pour son cœur. Au bout de quatre mois, il se persuada qu'il savait assez de chant et de logique pour satisfaire aux conditions exigées. Il revint à la Chartreuse vers le 6 octobre. Le Prieur, l'ayant examiné, trouva son instruction à peu près suffisante, et, ayant surtout égard à la vivacité de son désir, l'admit sans plus tarder au nombre des postulants.



A Ligny-lès-Aire, Benoît se retire modestement dans un coin de l'église.

VIII. — Premier voyage de Benoît à la Trappe de Mortagne (1767)

En entrant dans la Chartreuse de Neuville, Benoît crut avoir mis le pied dans la terre promise ; mais sa joie ne dura pas longtemps. Il se vit bientôt plongé en une nuit désolante et en d'affreuses angoisses. Les bons religieux du monastère avaient compassion de son état, et ils en conclurent que Dieu ne le voulait pas dans leur institut. Après un essai de six semaines, le pauvre postulant dut quitter cet asile. Une seule consolation lui restait : c'était l'espoir d'être admis à la Trappe.

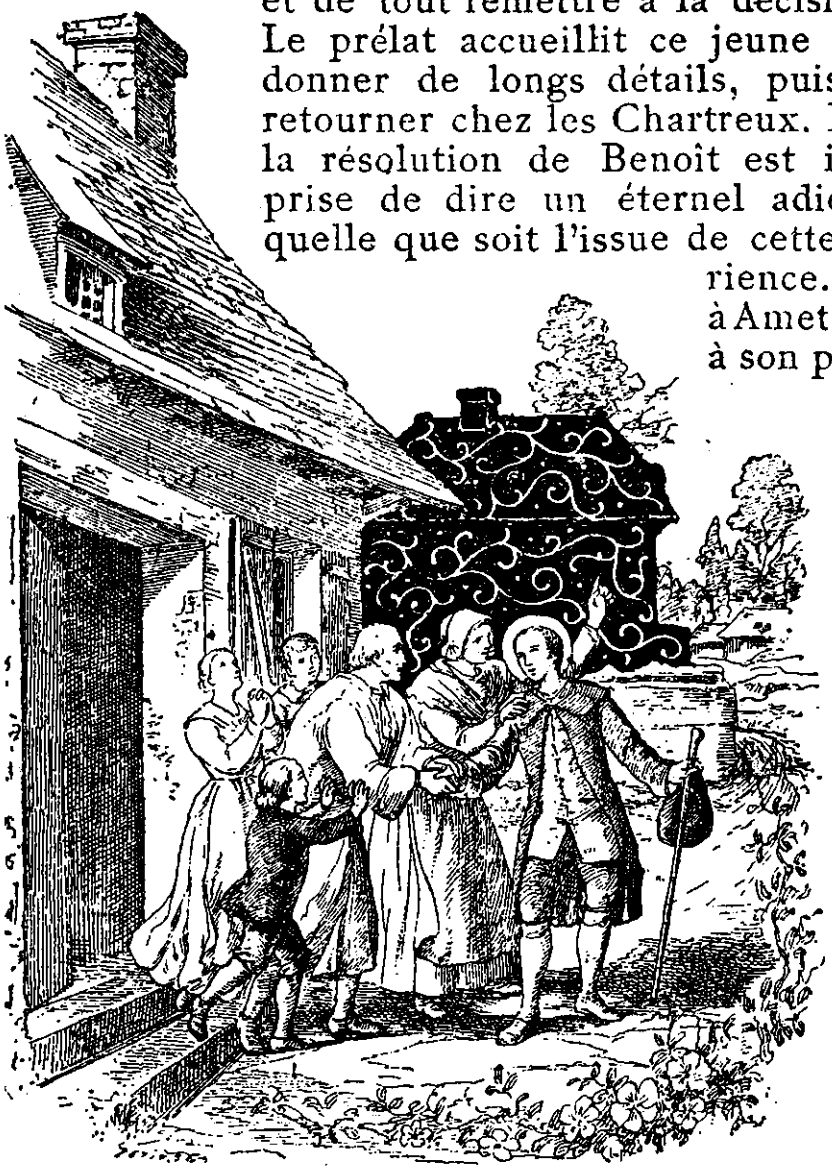
Le père et la mère le croyaient dégoûté du cloître, mais dès le lendemain il sollicita l'autorisation d'entrer à la Trappe à laquelle il n'avait d'abord renoncé que par égard pour les siens. Les prières de sa famille et de ses amis ne purent le détourner de son dessein ; se mettant à genoux, il pria ses parents de le bénir, de lui pardonner ses fautes, et il partit en les embrassant, au milieu des larmes de tous.

La Trappe de Mortagne était éloignée d'Amettes d'environ soixante lieues. Benoît parcourut cette longue route à pied, sans provisions, à travers des pluies continuelles. Il arriva au monastère le 25 novembre 1767. Il sonne à la porte, il expose son désir. On lui répond que, d'après la règle adoptée par ce monastère, nul ne peut y être admis avant vingt-quatre ans ; or il n'en a que dix-neuf. Plusieurs jours durant, il sollicite, prie, conjure à mains jointes, mais en vain. Alors il baisse la tête et adore en silence les desseins impénétrables de Dieu ; puis il reprend tristement le chemin d'Amettes.

Benoît se présente à la Trappe ou il est refusé.

IX. — Deuxième entrée de Benoît à la Chartreuse de Neuville (1769)

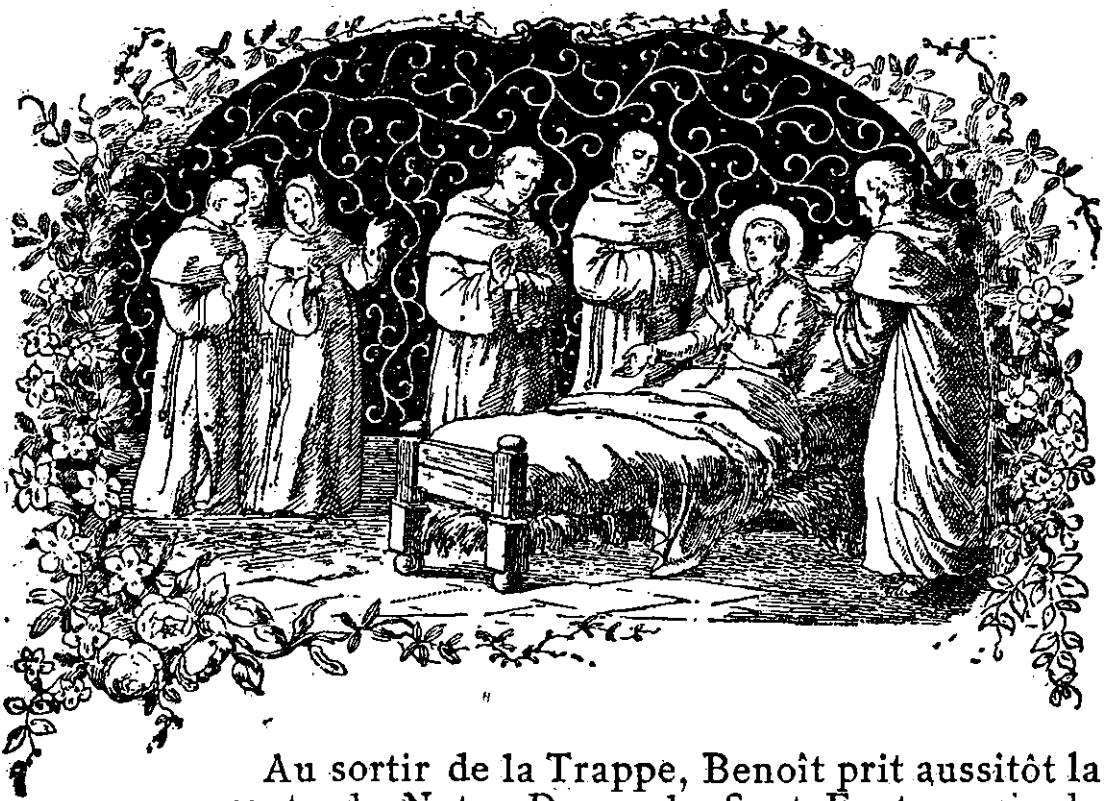
Revenu chez ses parents, Benoît passa près de vingt mois dans des luttes et des inquiétudes incessantes. Durant l'été de 1769, il apprit qu'une mission se donnait aux environs de Boulogne : il demanda d'en suivre les exercices. Là, on lui conseilla de se présenter à l'évêque, et de tout remettre à la décision du pontife. Le prélat accueillit ce jeune homme, se fit donner de longs détails, puis il lui dit de retourner chez les Chartreux. Dès ce moment, la résolution de Benoît est irrévocablement prise de dire un éternel adieu à sa famille, quelle que soit l'issue de cette seconde expérience. Il revient donc à Amettes, rend compte à son père et à sa mère de tout ce qu'il a fait ; puis, quelques semaines après, il se sépare d'eux pour ne plus les revoir. — Ce fut le 12 août 1769 que Benoît quitta définitivement la maison paternelle.



Adieux de Benoît à sa famille.

Notre saint allait à la Chartreuse de Neuville uniquement par obéissance : ses goûts n'étaient point là. Les religieux reconnurent bien vite les symptômes d'une autre vocation, et ils congédièrent, au bout de six à sept semaines, le jeune postulant. Le jour même de sa sortie, Benoît écrit à ses parents une lettre admirable de résignation chrétienne et de tendresse. Il se dirige vers la Trappe et y arrive après mille traverses ; l'hospitalité ne lui est pas refusée, mais quand il parle de franchir la porte qui sépare l'hôtellerie de l'intérieur du monastère, elle reste fermée. On ne peut pas l'ouvrir avant qu'il ait ses 24 ans.

X. — Benoît à l'abbaye de Sept-Fonts (1769-1770)



Au sortir de la Trappe, Benoît prit aussitôt la route de Notre-Dame de Sept-Fonts, près de Moulins. Il avait près de cent lieues à faire, mais il ne lui vint pas un instant à la pensée de retourner dans sa patrie. Il n'arriva à l'abbaye que le 30 octobre 1769. L'exposé de ses démarches précédentes et les indices d'une ferveur plus qu'ordinaire firent apprécier les qualités de ce jeune étranger. Le 2 novembre, Benoît put se prosterner devant le chapitre pour postuler son admission comme novice de chœur, et le 11 du même mois il revêtit l'habit du noviciat en prenant le nom de frère Urbain. A Sept-Fonts, la règle de saint Benoît était suivie à la lettre et l'austérité n'était pas moins grande qu'à la Trappe. Frère Urbain s'en réjouit ; et cependant il allait encore passer par le creuset de la tribulation intérieure.

Comme précédemment, il se vit tout à coup plongé dans une sombre nuit. La santé du jeune moine n'y résista pas longtemps. En moins de six mois, ces désolations du cœur l'avaient exténué. Une fièvre ardente se déclara ensuite et le contraignit d'entrer à l'infirmerie du couvent. Son calme et sa résignation dans la souffrance édifièrent beaucoup les religieux qui le considéraient comme un saint ; mais les médecins ayant déclaré que sa complexion ne pourrait soutenir les rigueurs de la règle, le Père Abbé fit transporter le malade dans l'hôpital extérieur. En apprenant cette décision, Benoît ne laissa échapper que ce cri : « Que votre volonté soit faite, ô Seigneur ! » Après deux mois de traitement, il dut quitter cette nouvelle famille qui le vénérait déjà comme un saint.

XI. — Départ de Benoît pour l'Italie (1770)

Dieu répondit enfin aux prières de son serviteur, et lui donna l'intelligence parfaite de sa vocation. Ses scrupules s'évanouirent. A peine Benoît eut-il connu les desseins de Dieu, qu'il se mit à les accomplir. Il s'en va un chapelet à la main, un autre au cou, un crucifix sur la poitrine, et sur ses épaules une besace contenant tout son avoir : quatre volumes de bréviaire qu'il récite chaque jour, un Nouveau Testament et quelques autres livres de piété. Point de linge, point d'effets d'aucune sorte. — Le voilà en route pour Rome. Il marche toujours à pied, prend les chemins les moins fréquentés et s'arrête dans les lieux qui rappellent quelque souvenir cher à la piété des fidèles. La pluie, le froid, la chaleur, rien ne l'arrête. Il couche le plus souvent en plein air, sur la paille ou sur le sol nu ; il évite les auberges où son recueillement serait troublé par le bruit, les blasphèmes, les chants des voyageurs ; il se contente pour nourriture d'un morceau de pain, d'herbes ou d'aliments gâtés et il donne à d'autres pauvres le surplus de ses jeûnes.

Parti de Sept-Fonts le 2 juillet, notre pèlerin est retenu trois semaines par la maladie dans un hôpital étranger. Le 31 août il est à Chieri, en Piémont, d'où il écrit une seconde et dernière lettre à ses parents. « Je vous demande pardon, leur dit-il, de toutes les peines que je peux vous avoir causées et vous prie de m'accorder votre bénédiction... C'est par l'ordre de la Providence que j'ai entrepris le voyage que je fais. Ayez soin surtout de votre salut et de l'éducation de mes frères et sœurs... »

Le Saint arrive à Chieri d'où il écrit à ses parents.

XII. — Premiers pèlerinages de Lorette et d'Assise (1770)

Les premiers grands pèlerinages de notre saint furent ceux de Lorette et d'Assise : Lorette où a été transportée par les Anges la sainte maison qui a vu accomplir le mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation du Fils de Dieu ; Assise, théâtre de la vie si pauvre et si humble du séraphique saint François.

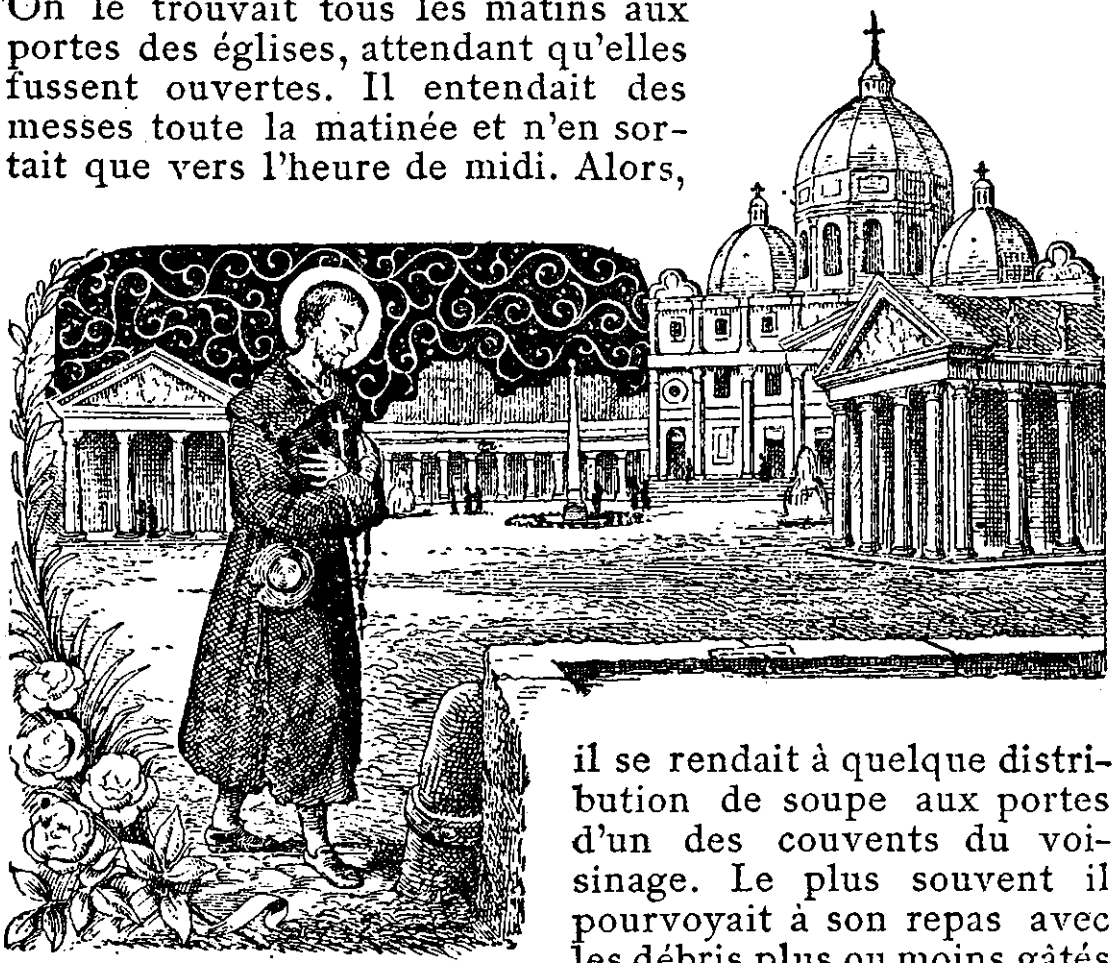
Benoît ne parvint à Lorette que vers le 6 novembre 1770. On le vit arriver harassé de fatigue, exténué ; ses haillons contrastaient avec sa jeunesse, la délicatesse et la modestie de sa physionomie. Il traversa la ville à pas lents et les yeux baissés. Il alla droit au sanctuaire qui l'attirait ; il s'y prosterna et s'y abîma en prières. Il persévéra de longues heures, agenouillé, immobile, perdu, pour ainsi dire, dans la contemplation divine. Le pèlerin se confessa au P. André Bodetty qui, après l'avoir entendu, le conduisit au Frère coadjuteur chargé de la distribution des secours. On lui offrit le logement : « Je vous remercie, je vous remercie ! » dit Benoît. On lui présenta de l'argent : « D'autres sont plus besogneux que moi, répondit-il, veuillez le leur réserver. » On eut beau revenir à la charge, ce fut en vain. C'est le premier exemple de la résolution adoptée et constamment suivie par Benoît de ne rien recevoir de ses confesseurs.

Le saint ne resta que huit à dix jours à Lorette ; une secrète affinité de sentiments le guida ensuite vers Assise, au tombeau de saint François ; il y arriva le 18 novembre, et le 20 il se faisait inscrire dans le Tiers-Ordre, après s'y être préparé par la réception des sacrements.

Le Saint pèlerin arrive à Notre-Dame de Lorette.

XIII. — Premier séjour de Benoît à Rome (1770-1771)

Le saint mendiant avait hâte d'arriver dans la Ville Sainte. Bravant les plus rudes intempéries, il y entrait le 3 décembre 1770. Il fut reçu tout d'abord, pendant trois jours, suivant l'usage, à l'hôpital fondé en 1478, sous le vocable de saint Louis, pour les pauvres pèlerins français. A peine eut-il mis le pied sur le sol foulé par tant de martyrs, qu'il s'occupa de l'unique affaire qu'il eût sur la terre. Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Sain -Jean de Latran eurent une de ses premières et plus longues visites. On le trouvait tous les matins aux portes des églises, attendant qu'elles fussent ouvertes. Il entendait des messes toute la matinée et n'en sortait que vers l'heure de midi. Alors,



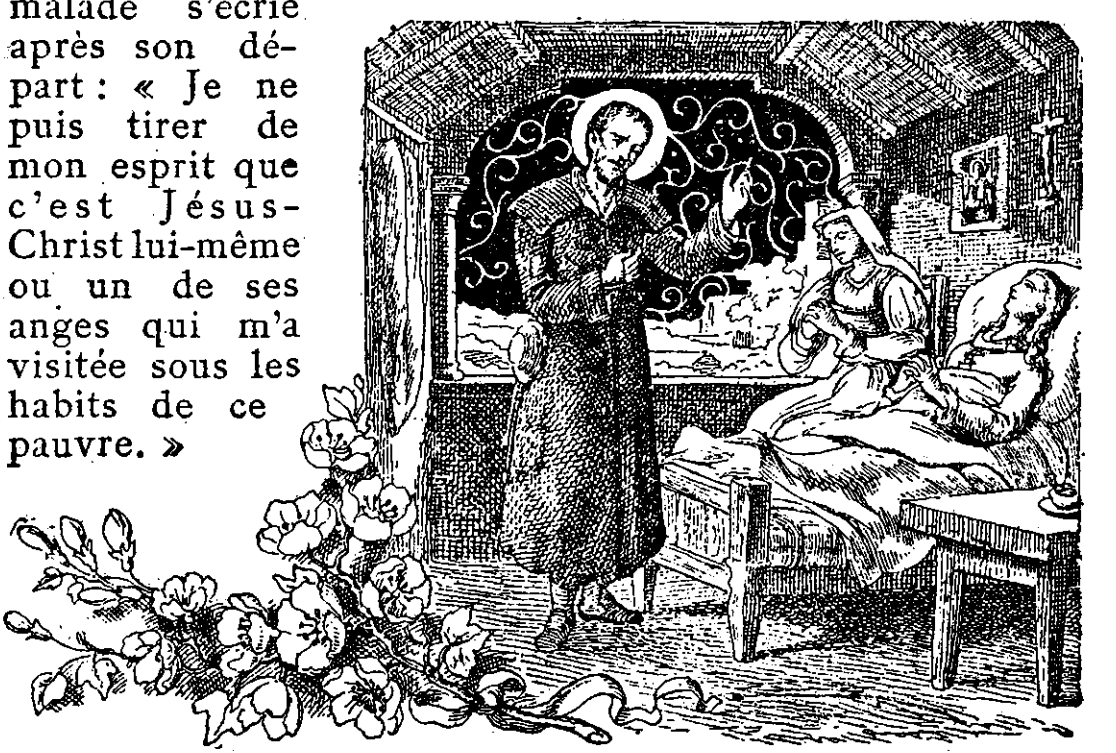
il se rendait à quelque distribution de soupe aux portes d'un des couvents du voisinage. Le plus souvent il pourvoyait à son repas avec les débris plus ou moins gâtés qu'il trouvait dans les rues. Il allait alors visiter quelque lieu vénérable, puis il venait de nouveau aux portes des églises. La nuit interrompait à peine ses oraisons ; quelquefois, surtout dans les églises où avaient lieu les exercices des Quarante-Heures, il obtenait la permission de passer la nuit devant le Saint Sacrement. — Une chose toucha profondément la piété de notre pèlerin : c'était la multiplication des images de Marie dans les rues et dans les maisons. Il s'arrêtait à leur vue, exprimait ses affections par des gestes pieux, et, après les avoir regardées mille fois, y revenait encore et les regardait avec une nouvelle ferveur.

Saint Benoît se rendant à Saint-Pierre de Rome.

XIV. — Pèlerinages de Benoît à Fabriano (1771)

Lorsque le pieux pèlerin eut payé un premier tribut de dévotion aux principaux sanctuaires de Rome, celui de Lorette lui revint en pensée. Il partit donc pour la Marche d'Ancône vers la fin de mai 1771 ; il vénéra à Saint-Blaise les reliques du fondateur des Camaldules, et à Fabriano, il visita fréquemment l'église de saint Jacques, le grand patron des pèlerins. Le recteur de l'église vit ce pauvre agenouillé, immobile, attentif à toutes les messes qui se succédaient dans la matinée. Il revint l'après-midi, le retrouva dans la même posture, et en exprima sa surprise au sacristain, qui y mit le comble en lui apprenant que ce pèlerin n'était point sorti de toute la journée, qu'il n'avait changé ni de place ni de position, et que durant les heures où l'église était restée déserte, il avait tenu longtemps les bras en croix, les yeux immuablement fixés sur le tabernacle. Le compatissant recteur offre à Benoît quelques pièces de monnaie et le logement dans un petit hospice attenant à l'église. Le saint accepte pour la première nuit seulement.

Le 23 juin, Benoît était dans une des rues de la ville, par une pluie battante ; une pauvre veuve l'engage à entrer chez elle pour se mettre à l'abri. Le saint accepte, salue modestement et à sa mode : « Loués soient Jésus et Marie ! » Puis il écoute, encourage, console la pauvre femme et ses enfants. Une voisine, nommée Vincente Fiordi, retenue depuis neuf ans par une cruelle infirmité, fait supplier le mendiant de lui apporter un peu de consolation. Benoît lui parle du prix des souffrances avec tant d'onction que la malade s'écrie après son départ : « Je ne puis tirer de mon esprit que c'est Jésus-Christ lui-même ou un de ses anges qui m'a visitée sous les habits de ce pauvre. »

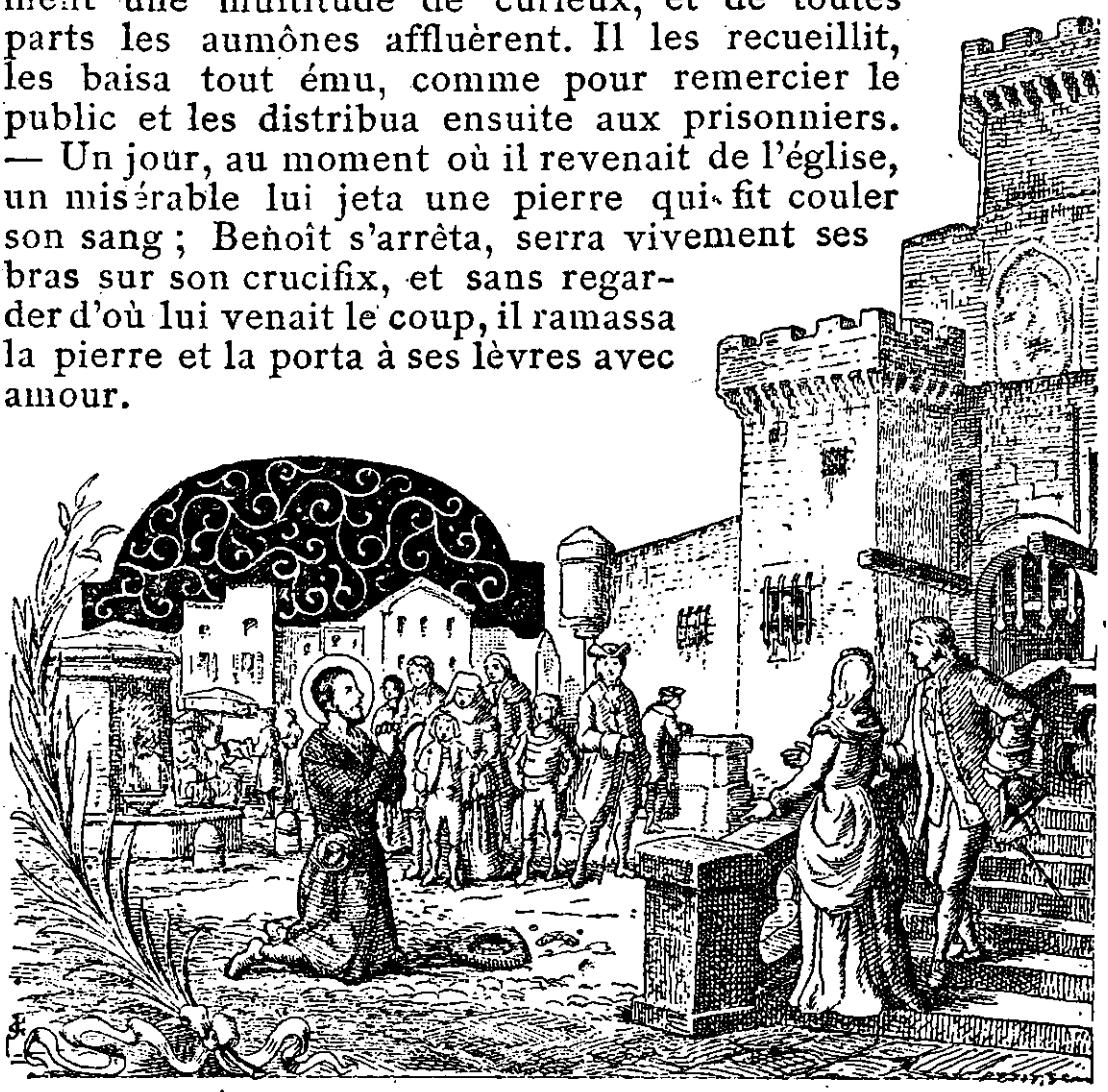


Saint Benoît console une pauvre femme malade à Fabriano.

XV. — Pèlerinages de Benoît dans le royaume de Naples (1771-1772)

Benoît s'étant aperçu « qu'on faisait cas de lui comme de quelque chose de bon », se hâta de se soustraire par la fuite aux louanges de la population de Fabriano. Il fit son second pèlerinage à Lorette et s'y arrêta quelque temps ; puis il visita plusieurs autres sanctuaires.

Le pieux pèlerin se rendit un matin à la basilique de Saint-Nicolas, à Bari, se prosterna devant la tombe du saint et y pria la matinée tout entière. A une heure tardive, quand le signal fut donné d'évacuer l'église et de fermer les portes, il se leva pressant de ses bras habituellement croisés le crucifix qui pendait à son cou, et il se retira. Passant devant la prison de la ville, après avoir contemplé à travers les barreaux de leurs cachots les malheureux qui y étaient renfermés, il s'agenouilla, pria quelques instants, puis il entonna les litanies de la Sainte Vierge avec une voix céleste qui remuait les auditeurs jusqu'au fond de l'âme. Une telle scène attira promptement une multitude de curieux, et de toutes parts les aumônes affluèrent. Il les recueillit, les baisa tout ému, comme pour remercier le public et les distribua ensuite aux prisonniers. — Un jour, au moment où il revenait de l'église, un misérable lui jeta une pierre qui fit couler son sang ; Benoît s'arrêta, serra vivement ses bras sur son crucifix, et sans regarder d'où lui venait le coup, il ramassa la pierre et la porta à ses lèvres avec amour.



Saint Benoît chante les Litanies devant la prison de Bari.

XVI. — Rome et Lorette (1772)

Après avoir visité les sanctuaires de Naples, notre saint reprit la route de Rome, mais en passant par le Mont-Cassin, afin d'y vénérer la mémoire de son patron saint Benoît. Le deuxième séjour qu'il fit dans la Ville Sainte fut plus court que le premier. On le vit dans les églises du Forum et souvent il s'arrêtait devant l'image de la Madone dont le pape Grégoire XIII avait orné le palais du Quirinal. Pour mieux la contempler et la vénérer à son aise, il avait choisi son gîte nocturne dans une sorte de trou qui se trouvait ménagé dans une muraille sous l'escalier extérieur d'une des maisons de la place Monte-Cavallo.

Saint Benoît s'entretient avec l'Abbé Santucci.

Au mois de mai 1772, Benoît partit pour faire son troisième pèlerinage à Lorette. Il se rendit par quelque détour sur les bords de l'Adriatique, s'arrêta quelque peu à Port-de-Fermo, puis il vint à Cossignano où se trouvait une Madone miraculeuse. C'est là qu'il fit la rencontre d'un prêtre très recommandable, nommé Michel-Ange Santucci. Ce prêtre invita le mendiant à venir dans sa maison ; Benoît y consentit après que que résistance. L'abbé Santucci, sous prétexte de s'exercer à la prononciation française, fit rester Benoît quelques jours à Cossignano et il aimait à s'entretenir avec lui de choses spirituelles. Les discours du mendiant avaient quelque chose du ciel. « Oh ! s'écriait-il un jour, les larmes aux yeux, si on offense Dieu, c'est que l'on ne connaît pas sa bonté ; qui la connaît, ne pèchera jamais ! »

Benoît arriva à Lorette le 3 juin 1772. Comme toujours, son temps se passa en prières aux pieds de Marie et devant le Très Saint Sacrement.

XVII. — Départ de Benoît pour l'Espagne. Son séjour à Moulins (1773)

Pendant l'été 1772, le saint pèlerin vénéra à son aise la Sainte Vierge, à Lorette ; puis il partit pour Assise, visita Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, et il se retira quelque temps dans la solitude du Mont Alverne pour se préparer à son grand voyage d'Espagne.

Benoît était à Moulins au commencement de l'année 1773, il y séjourna depuis la fête de l'Epiphanie jusqu'à celle de Pâques, tombant le 11 avril. De pieux chrétiens lui donnèrent l'hospitalité. Un lit lui avait été offert ; il refusa, ne voulant absolument coucher qu'au grenier sur un peu de paille. On épia avec une sainte curiosité toutes les démarches de ce pauvre extraordinaire : on remarqua qu'il descendait de son grenier, dès la pointe du jour, pour se rendre à l'église où il passait presque toute la journée ; il ne mangeait qu'une seule fois, après le coucher du soleil, un peu de pain sec trempé dans de l'eau ; après son léger repas, il s'offrait à faire une lecture en famille pendant les longues soirées d'hiver ; puis il se retirait dans son galetas et on l'entendait se flageller durement ; on surprit dans sa paille un fouet de cordes armées de pointes de fer. Bientôt à ces mortifications vinrent se joindre des persécutions de toute espèce. Benoît n'en fut nullement troublé ; mais, par égard pour ses hôtes, il céda à la tempête et partit pour l'Auvergne, où il s'arrêta quelques jours.

Le soir, à Moulins, le Saint fait des lectures pieuses à ses hôtes.

XVIII. — Pèlerinages de Benoît en Espagne (1773)

Benoît poursuivit son voyage vers l'Espagne. Auprès de Saint-Bertrand-de-Comminges, il vit gisant à terre un homme criblé de blessures ; il pansa ses plaies ; des soldats le prirent pour le meurtrier et le jetèrent en prison. Cependant la victime, d'abord évanouie, reprit connaissance et reconnut son bienfaiteur en celui qu'on accusait d'être son assassin. On trouve ensuite des traces de son passage à Barcelone, à Notre-Dame de Montserrat, à la grotte de Manrèse, à Notre-Dame-du-Pilier dans la ville de Saragosse, à Burgos auprès du Crucifix miraculeux. Enfin il reprit le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui était le but principal de son pèlerinage ; là il fit trois neuvaines en l'honneur du mystère de la Très Sainte Trinité ; puis il se remit en route vers les Pyrénées, en passant par Bilbao.

A sa sortie d'Espagne, pour retourner en Italie, l'infatigable pèlerin traverse Montpellier, le bourg de Montagnac, Lunel, Aix et Marseille. A Lunel, il se présente chez les Filles de la Charité. Une Sœur le fait entrer dans son école et lui offre des aliments, comme elle l'aurait fait à Jésus-Christ lui-même ; puis, détachant la croix de son chapelet, elle la lui donne, et le pauvre la place sur sa poitrine. Cette charité trouva dès ici-bas sa récompense.

Saint Benoît panse les plaies d'un voyageur blessé par les brigands.

XIX. — Retour de Benoît à Rome (1774)

Pour rentrer en Italie, le saint continua de longer la Méditerranée. Les populations ont gardé le souvenir de son passage dans les diocèses de Nice et de Lucques. Benoît était de retour à Rome le jour de Pâques, 3 avril 1774. La fatigue l'avait réduit à un état pitoyable : ses jambes, couvertes de plaies, étaient enveloppées de bandes de toile ; il ne pouvait se traîner sans l'appui d'un bâton. Il se présenta à l'hospice Saint-Louis, et il y rencontra un ancien condisciple d'enfance qui le reconnut : « Voulez-vous me donner, lui dit l'étranger, une lettre pour vos parents, afin de les consoler. — Faites-leur mes compliments, répondit le saint, dites-leur que je suis content. Quant à leur écrire, ce n'est pas nécessaire ; au besoin, je profiterai de la poste. »

Où se retira-t-il en sortant de l'hospice ? Dans ses fréquentes visites au Colysée, Benoît en avait goûté la solitude : il adopta pour retraite habituelle pendant la nuit l'arche située derrière la station de la rencontre de Jésus avec sa Mère. On le voyait sortir de sa niche, récitant des prières à haute voix.

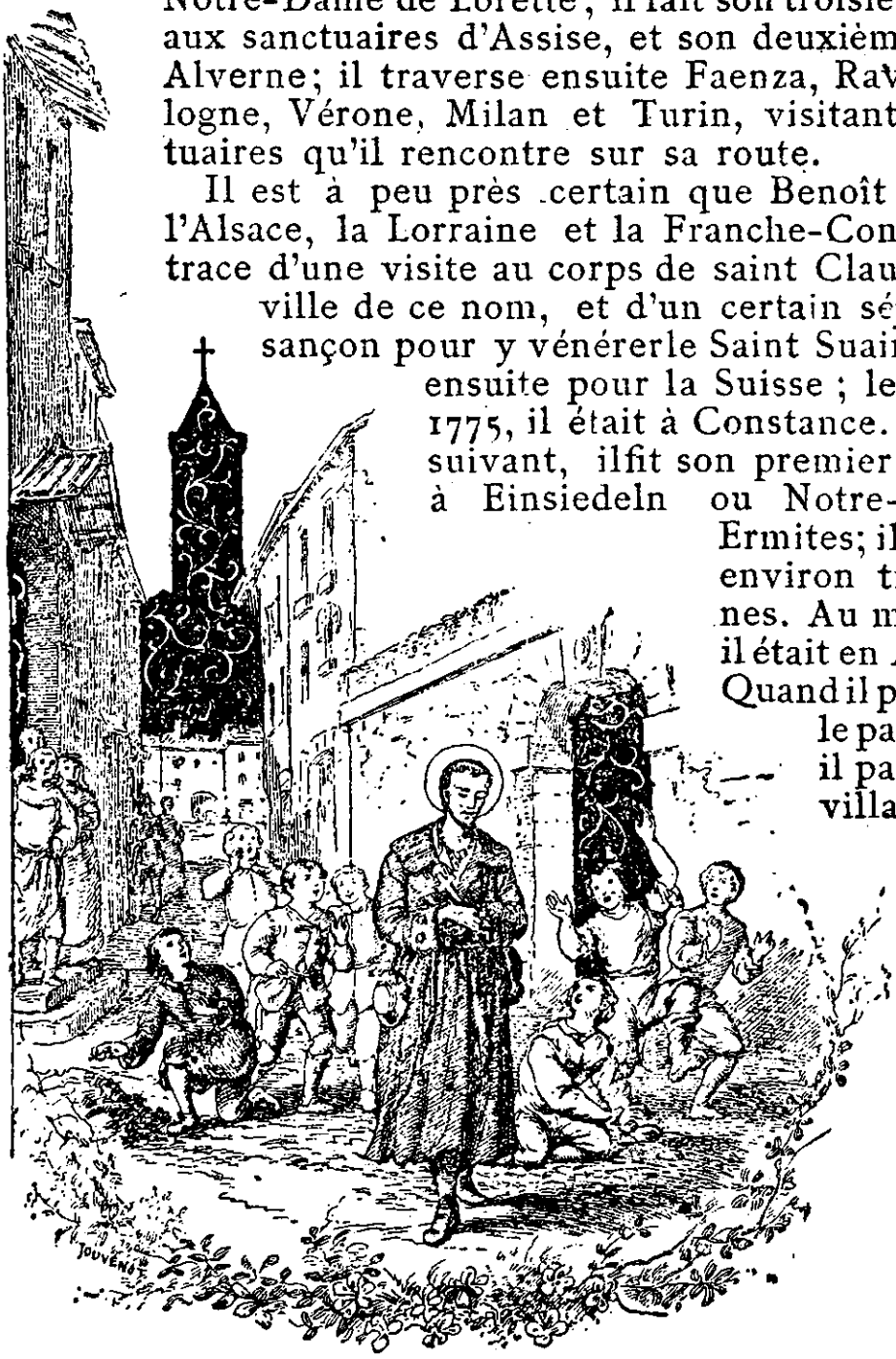
Ce fut après son retour d'Espagne que Benoît commença à fréquenter l'église de Notre-Dame des Monts : il y entendait des messes toute la matinée, à genoux, près de la balustrade du maître-autel, du côté de l'épître. « Voyez donc ce pauvre, disait une femme; il est vraiment l'image de Notre Seigneur ! comme il est beau ! comme il est bon ! »

Saint Benoît passant la nuit sous les arcades du Colysée.

XX. — Pèlerinages de Benoît en Italie, en Suisse, en France et en Allemagne (1774-1775)

Vers la fin de l'année 1774, Benoît commence une suite de pèlerinages à travers l'Italie, la Suisse, la France et l'Allemagne. Il revoit d'abord, et pour la quatrième fois, Notre-Dame de Lorette; il fait son troisième voyage aux sanctuaires d'Assise, et son deuxième au Mont Alverne; il traverse ensuite Faenza, Ravenne, Bologne, Vérone, Milan et Turin, visitant les sanctuaires qu'il rencontre sur sa route.

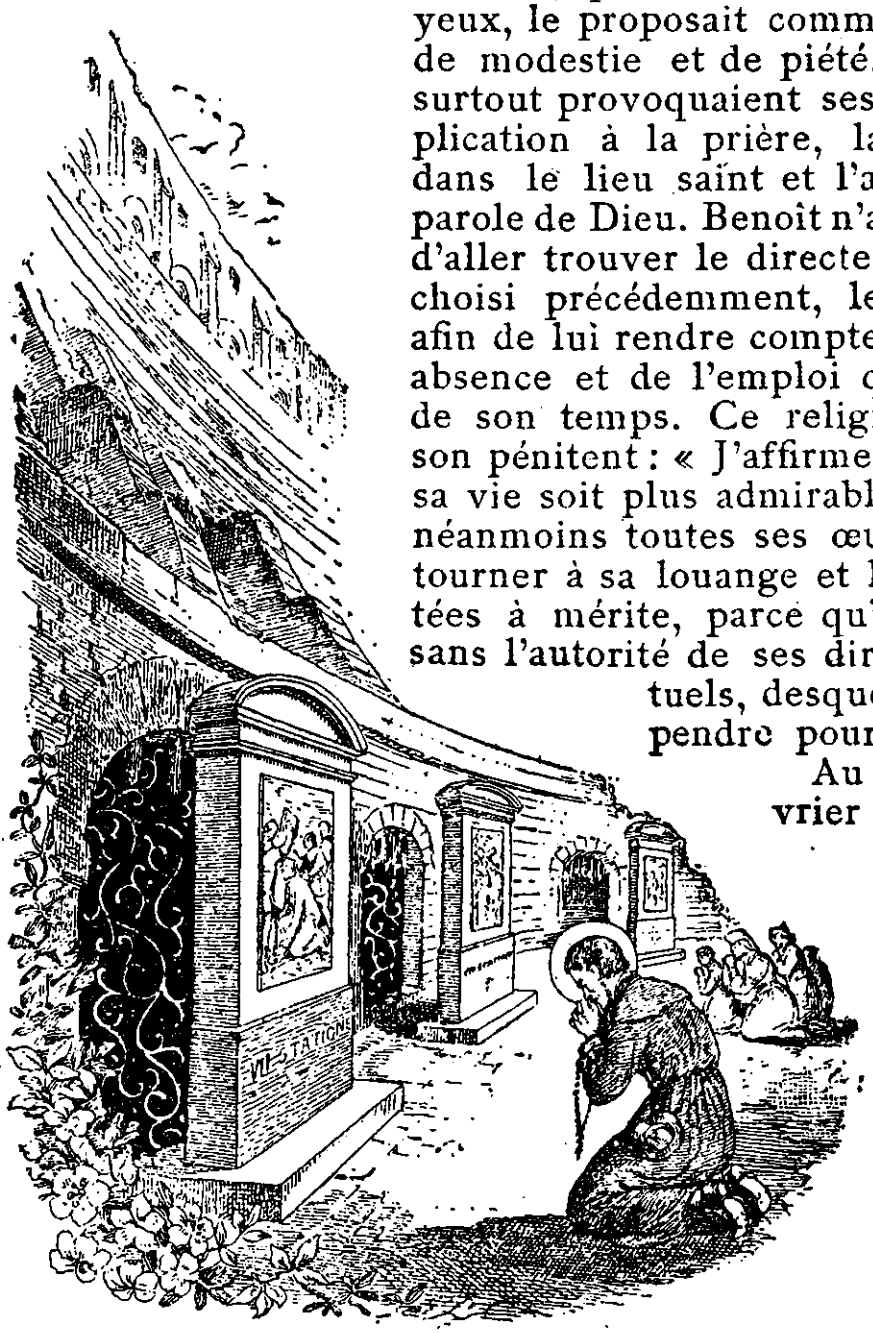
Il est à peu près certain que Benoît parcourut l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté. Il y a trace d'une visite au corps de saint Claude, dans la ville de ce nom, et d'un certain séjour à Besançon pour y vénérer le Saint Suaire. Il partit ensuite pour la Suisse ; le 13 février 1775, il était à Constance. Le 13 mars suivant, il fit son premier pèlerinage à Einsiedeln ou Notre-Dame des Ermites; il y séjourna environ trois semaines. Au mois d'avril, il était en Allemagne. Quand il pénétra dans le pays de Bade, il passa par un village dans lequel il fut assailli par les dérisions et les insultes des enfants désœuvrés ; et, là comme ailleurs, on remarqua son imperturbable sérénité. Au mois de juin, il était à Lucerne. Au commencement de juillet, il fit son second pèlerinage à Einsiedeln. Il traversa Sarganz et Coire; le 24 juillet, il était à Milan; et il rentrait à Rome, pour la quatrième fois, en septembre 1775.



Le Saint insulté par des enfants reste calme et sourd.

XXI. — Quatrième séjour de Benoît à Rome (1775-1777)

Le saint arrivait à Rome assez à temps pour se préparer à gagner l'indulgence du jubilé accordé par Pie VI. Il reprit aussitôt son poste au Colysée et à Notre-Dame des Monts. Le P. Blaise Piccilli, qui l'avait sans cesse sous les yeux, le proposait comme un exemple de modestie et de piété. Trois choses surtout provoquaient ses éloges : l'application à la prière, la bonne tenue dans le lieu saint et l'attention à la parole de Dieu. Benoît n'avait pas tardé d'aller trouver le directeur qu'il s'était choisi précédemment, le P. Gabrini, afin de lui rendre compte de sa longue absence et de l'emploi qu'il avait fait de son temps. Ce religieux disait de son pénitent : « J'affirme que, quoique sa vie soit plus admirable qu'imitable, néanmoins toutes ses œuvres doivent tourner à sa louange et lui être imputées à mérite, parce qu'il ne fait rien sans l'autorité de ses directeurs spirituels, desquels il veut dépendre pour tout. »



Au mois de février 1776, notre saint fit son cinquième pèlerinage à Lorette. Le P. Temple l'examina attentivement, et il se dit : « Cet homme est un grand saint ou un grand démon. » Puis, lorsqu'il voulut consigner sur son registre les renseignements qu'il inscrivait d'ordinaire à la suite du nom de chaque pèlerin, il eut la pensée d'écrire : « Soupçonné d'hérésie ou d'hypocrisie » ; mais après avoir écrit le mot « Soupçonné... » sa plume, par une impulsion involontaire, ajouta : « ... d'un grand mépris de soi-même. »

Saint Benoît faisant le Chemin de la Croix au Colysée.

XXII. — Nouveaux séjours de Benoît à Rome (1777-1779)

Au mois de juillet 1776, le saint mendiant fit son troisième et dernier pèlerinage à Notre-Dame des Ermites, en Suisse, et revint à Rome qu'il ne quittera plus que pour se rendre annuellement à Lorette, vers les fêtes de Pâques, ou tout au plus pour revoir quelque sanctuaire sur son passage. Sa vie s'écoule presque tout entière en célestes colloques devant le Saint-Sacrement. On le rencontre dans toutes les églises où se célèbrent les exercices des Quarante-Heures, et cette assiduité lui fait donner le beau et doux surnom de *Pauvre des Quarante-Heures*. Et avec cela, quelle humilité ! Un jour, une dame l'aborde en lui disant : « Bienheureux vous qui êtes si bon ! » A ces mots, Benoît se trouble, se confond, baisse la tête, et deux larmes se montrent dans ses yeux ; puis immédiatement il tourne les épaules et s'éloigne rapidement.

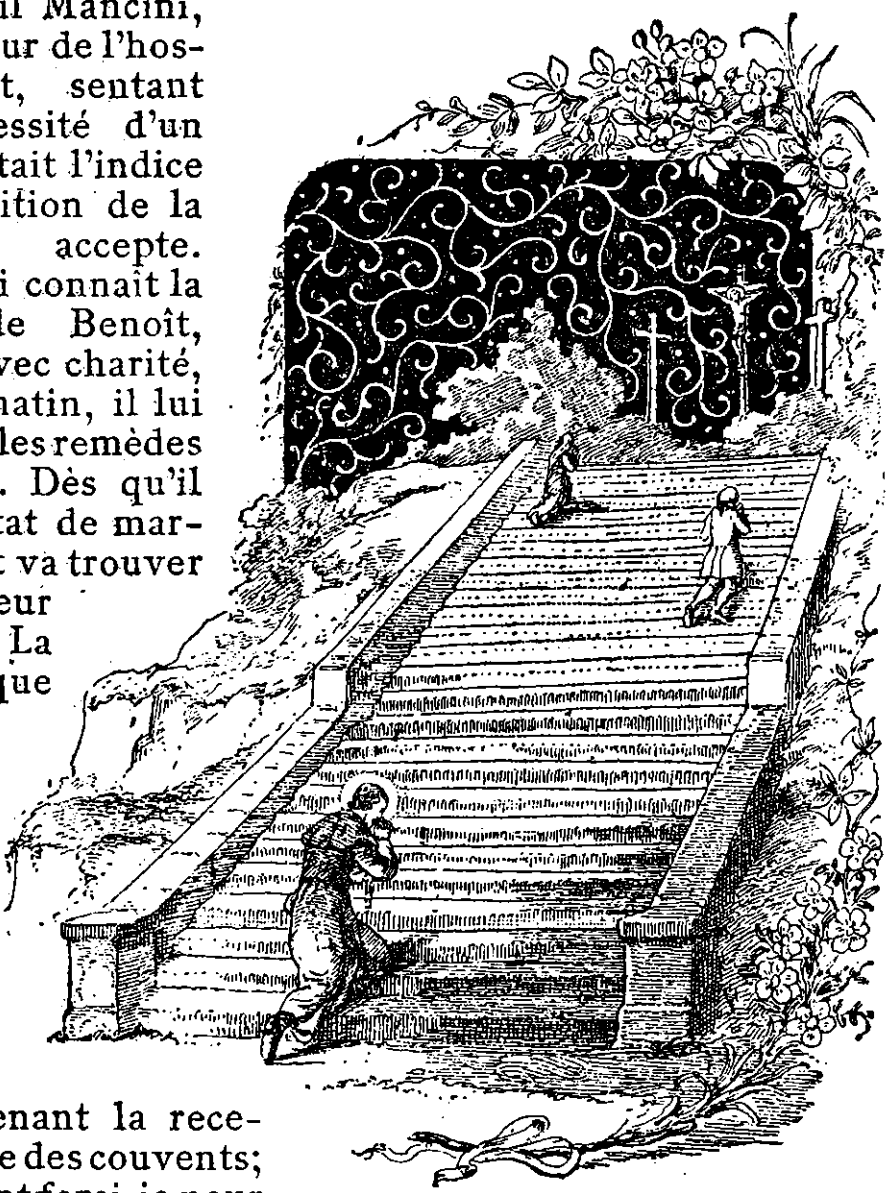
Souvent, il est le jouet des enfants et de la populace ; on l'insulte, on le maltraite, on le regarde comme un insensé ; il supporte tout avec patience et avec amour.

Le saint ne garde rien des aumônes qu'on lui donne. « Oh ! quelle merveille ! s'écrie-t-on quand on le voit donner l'aumône à d'autres pauvres ; voilà un homme qui donne ce qu'il n'a pas ! » Un jour, un passant lui remet une petite pièce de monnaie ; Benoît la donne à un autre pauvre. Croyant que c'est mépris, le passant lève aussitôt le bâton et en frappe le saint. Celui-ci baisse la tête et poursuit son chemin.

Saint Benoît donne à un pauvre l'aumône qu'il vient de recevoir.

XXIII. — Séjours de Benoît à Rome en 1779-1780

En 1779, Benoît fit son pèlerinage habituel à Lorette. A son retour, il fut arrêté dans ses courses pieuses par une grave infirmité. Un jour, Théodore Grimaldi, gardien de l'Hospice Evangélique, rencontre notre mendiant se traînant à grand'peine par suite d'une enflure considérable aux jambes ; touché de compassion, il lui offre de le présenter à l'abbé Paul Mancini, administrateur de l'hospice. Benoît, sentant que la nécessité d'un traitement était l'indice d'une disposition de la Providence, accepte. Mancini, qui connaît la conduite de Benoît, l'accueille avec charité, et, chaque matin, il lui fait prendre les remèdes convenables. Dès qu'il se sent en état de marcher, le saint va trouver son bienfaiteur et lui dit : « La nourriture que votre charité m'a fournie jusqu'à présent pourrait manquer à quelque autre pauvre, et je peux maintenant la recevoir à la porte des couvents; mais comment ferai-je pour vous remercier ? car je reconnais qu'avec cette enflure je serais mort. » Mancini répond en demandant une prière.— Averti par cette expérience que ce serait tenter Dieu que de continuer à passer les nuits comme il avait fait jusqu'alors, Benoît sollicite la faveur d'être admis tous les soirs à coucher dans l'hospice : ce qui lui est accordé.



Notre saint reprend alors ses habitudes de piété : il suit les exercices du Colysée ; il fréquente plus assidûment la *Scala Santa* et tous les sanctuaires de Rome.

Le Saint gravit à genoux les degrés de la *Scala Santa*.

XXIV. — Pèlerinage de Benoît à Lorette en 1780

Lorsque Benoît voulut partir pour Lorette en 1780, il vint en demander la permission à l'abbé Mancini. Celui-ci le chargea d'une lettre pour l'abbesse des Clarisses de Monte-Lupone. Le saint arriva au monastère dans la matinée du jeudi-saint, 23 mars ; il assista, malgré son extrême fatigue, à tout l'office du jour, constamment à genoux et immobile. Après la cérémonie, il se présenta au parloir avec la lettre dont il était porteur. L'abbesse y lut ces mots : « Je vous envoie le saint pauvre qui passe sa vie en oraison. » La communauté accourut à la grille pour le voir. Il prit une légère réfection et annonça les tristes événements qui allaient désoler la France et l'Eglise. Mais il se hâta de prendre congé pour se soustraire à la vénération qu'on lui témoignait.

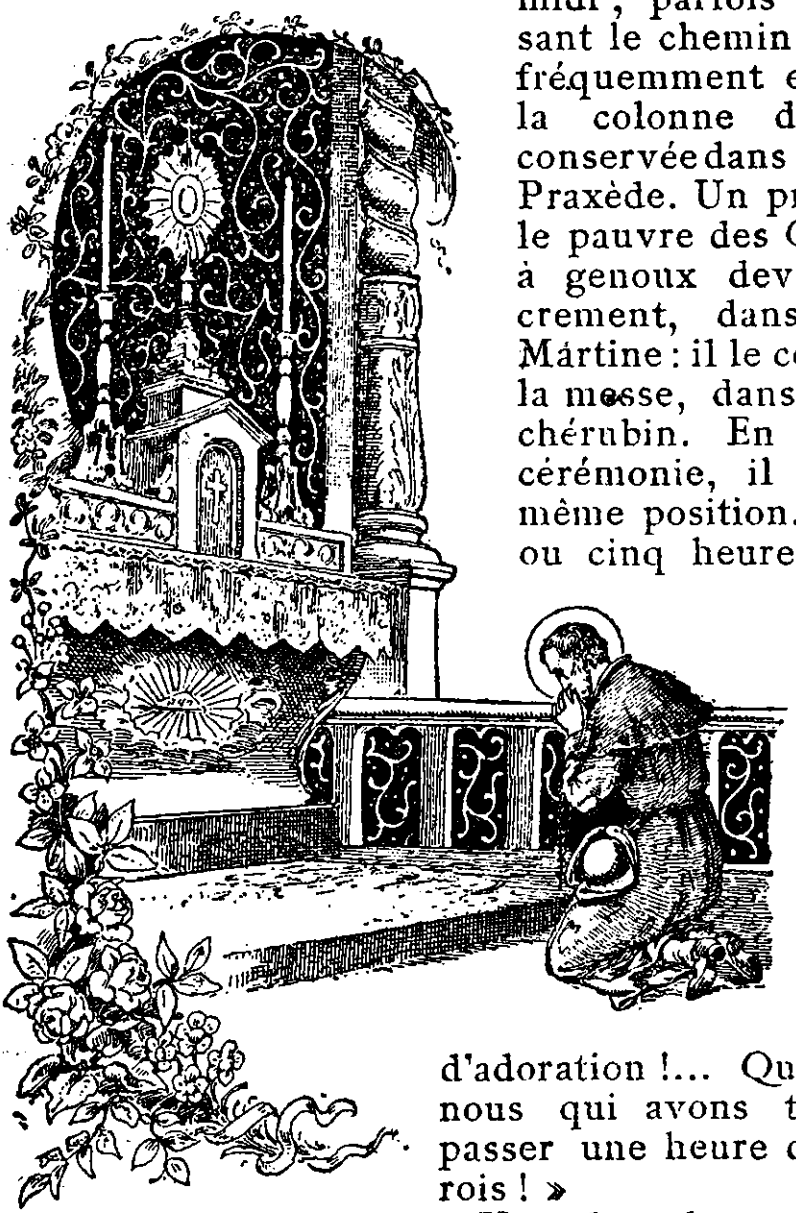
En arrivant à Lorette, il accepta un logement nocturne chez les époux Sori qui tenaient une hôtellerie près de la basilique. Benoît pouvait ainsi passer toute la journée à l'église et ne sortir qu'à la fermeture de la dernière porte. Le soir, il rentrait chez ses hôtes où il avait refusé un lit, se contentant du réduit le plus modeste et n'acceptant qu'à grand'peine quelques débris qui lui servaient de nourriture. Les époux Sori diront plus tard que la Providence était entrée chez eux avec ce mendiant.

Le séjour de notre saint à Lorette dura deux mois complets. Le 26 mai, dès le matin, il se rend à l'église pour prendre congé de sa bonne Mère. Midi sonne, il sort et repasse auprès de ses hôtes en leur disant : « Si Dieu le veut, nous nous reverrons. »

Le Saint dans une étable passe sa nuit en prières.

XXV. — Séjour de Benoît à Rome en 1780-1781

A son retour de Lorette à Rome, en juin 1780, Benoît était venu demander à l'abbé Mancini la permission de rentrer à l'Hospice Evangélique. Il y passait ses nuits, et le jour il visitait les églises qu'il avait coutume de fréquenter. On le trouvait souvent à Saint-Ignace; on le voyait invariablement à la visite des Quarante-Heures, dans l'après-midi; parfois à l'Ara-Cœli faisant le chemin de la croix; plus fréquemment encore auprès de la colonne de la flagellation conservée dans l'église de Sainte-Praxède. Un prêtre voit un jour le pauvre des Quarante-Heures, à genoux devant le Saint-Sacrement, dans l'église Sainte-Martine : il le considère, pendant la messe, dans son attitude de chérubin. En sortant, après la cérémonie, il le voit dans la même position. Il revint, quatre ou cinq heures après, et il apprend du clerc de garde que le pieux mendiant a toujours gardé la même immobilité : « Oh ! pour le coup, s'écrie-t-il, si cet homme était prêtre, il suffirait à lui seul pour faire toutes les heures d'adoration !... Quelle honte pour nous qui avons tant de peine à passer une heure devant le Roi des rois ! »



Le Saint aux pieds du Saint-Sacrement.

Une des choses qui charmaient Benoît et le retenaient à Rome, c'était la présence du Vicaire de Jésus-Christ. Il ne prononçait jamais ou n'entendait jamais prononcer le nom du Souverain Pontife sans incliner la tête.

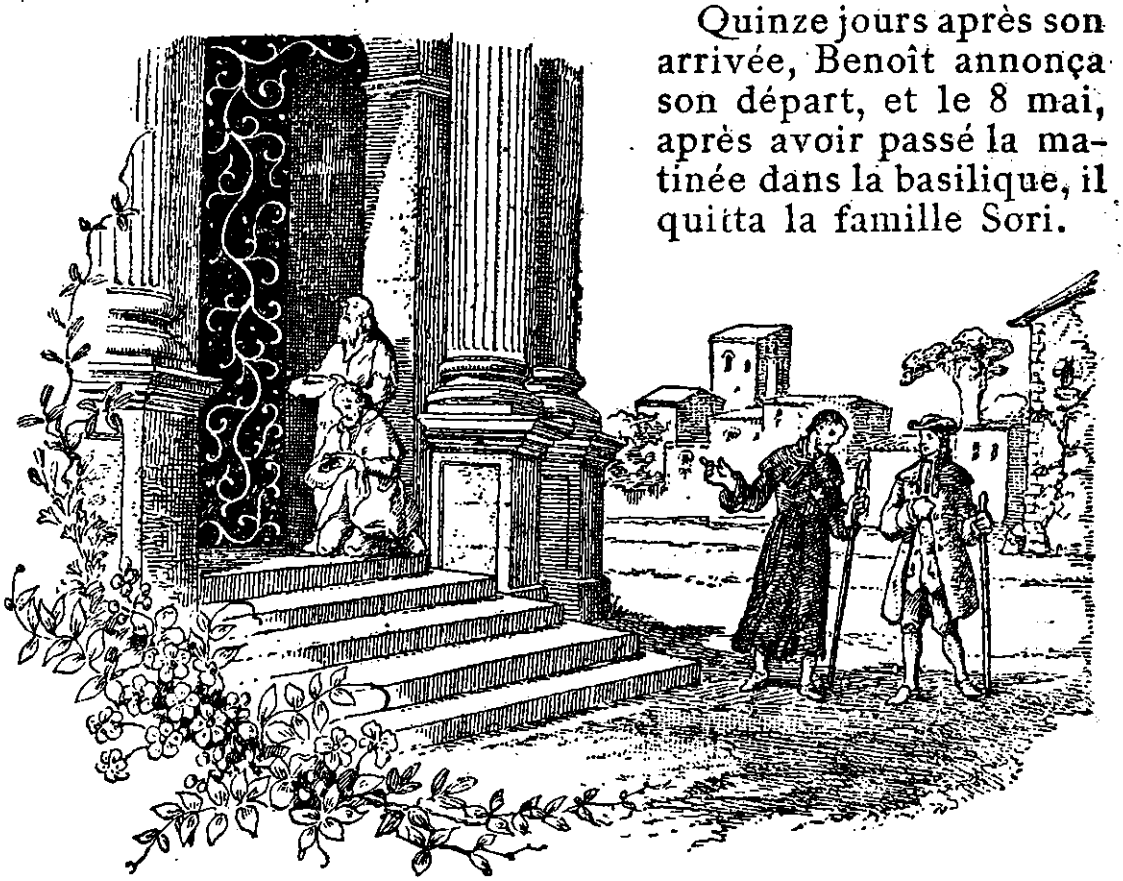
Benoît était presque nu. Un clerc de sacristie, nommé Pierre Giansanini, parvint alors, non sans peine, à lui faire accepter la redingote cendrée qu'il porta jusqu'à la mort.

XXVI. — Pèlerinage de Benoît à Lorette en 1781

Dans le cours du carême 1781, Benoît était en route pour Lorette ; il fut surpris, à la chute du jour, par une grande pluie. Deux frères, laboureurs, dont l'habitation était située sur le bord du chemin, en un lieu nommé Saint-Martin, virent ce mendiant qui cherchait à s'abriter au pied de leur escalier ; ils l'invitèrent, par pitié, à passer la nuit dans la ferme. Après son léger souper, on le conduisit à l'étable avec une botte de paille et une couverture. Une heure après, l'un des frères vint pour fermer l'étable et le trouva priant à genoux, les bras étendus en croix, sans le plus léger mouvement. Quand on vint pour ouvrir la porte, au point du jour, le saint était encore en oraison dans l'attitude de la veille.

Les fêtes de Pâques se passèrent, et Benoît n'avait pas encore paru à Lorette. Un matin, Gaudence Sori le voit arriver dans le triste état où l'avaient réduit les fatigues de la marche, et surtout les pluies des jours précédents. Aussitôt qu'il l'aperçoit : « Benoît, lui dit-il, pourquoi ne venez-vous pas à la maison ? — D'abord à la Madone, répond le voyageur, après j'irai chez vous. » Et, en effet, le saint va s'installer dans la basilique pour le reste de la journée, et tant que les portes de l'église furent ouvertes, il persévéra dans la prière, soit devant l'autel où reposait le Saint-Sacrement, soit dans l'intérieur de la *Santa Casa*.

Quinze jours après son arrivée, Benoît annonça son départ, et le 8 mai, après avoir passé la matinée dans la basilique, il quitta la famille Sori.



« D'abord à la Madone, répond le Saint, après j'irai chez vous. »

XXVII. — Séjour de Benoît à Rome en 1782-1783

Pendant les deux dernières années de sa vie, la sainteté de Benoît grandissait toujours, et l'admiration de la population romaine pour le *saint Français* augmentait également. Cet humble mendiant montait si haut dans la contemplation des mystères, qu'il en rapportait des vues précises, nettes et vivantes qui émerveillaient ses directeurs. Il avait aussi le don de prévoir l'avenir et de lire dans les consciences. « Allez vous réconcilier avec Dieu, mon fils, dit-il un jour à un jeune homme, car votre mort est proche. » Le libertin se moqua de lui et mourut à l'improviste. Un autre jour il accoste un homme et lui dit : « Chassez la pensée qui vous hante : c'est une tentation du démon. » A cette exhortation imprévue, le coupable renonce à son projet criminel. La lumière dont l'âme était éclairée rejaillissait quelquefois sur le corps. Un jour, la demoiselle Poeti vint à Notre-Dame des Monts entendre la première messe ; Benoît y était déjà, occupant sa place accoutumée. Elle le voit, la tête droite, dans l'attitude de la contemplation. Tout à coup le visage du mendiant s'illumine, lance des rayons et brille d'un tel éclat qu'il semble brûler. Cette demoiselle fut d'autant plus surprise, qu'elle pouvait à peine distinguer les autres assistants dans l'obscurité. Le prodige dura près d'une demi-heure. Et cependant cet homme était parfois si horriblement tourmenté par le démon impur qu'il était contraint, pour repousser ses attaques, de se rouler par terre et de flageller son corps avec vigueur.

Saint Benoît dans la famille Zaccarelli.

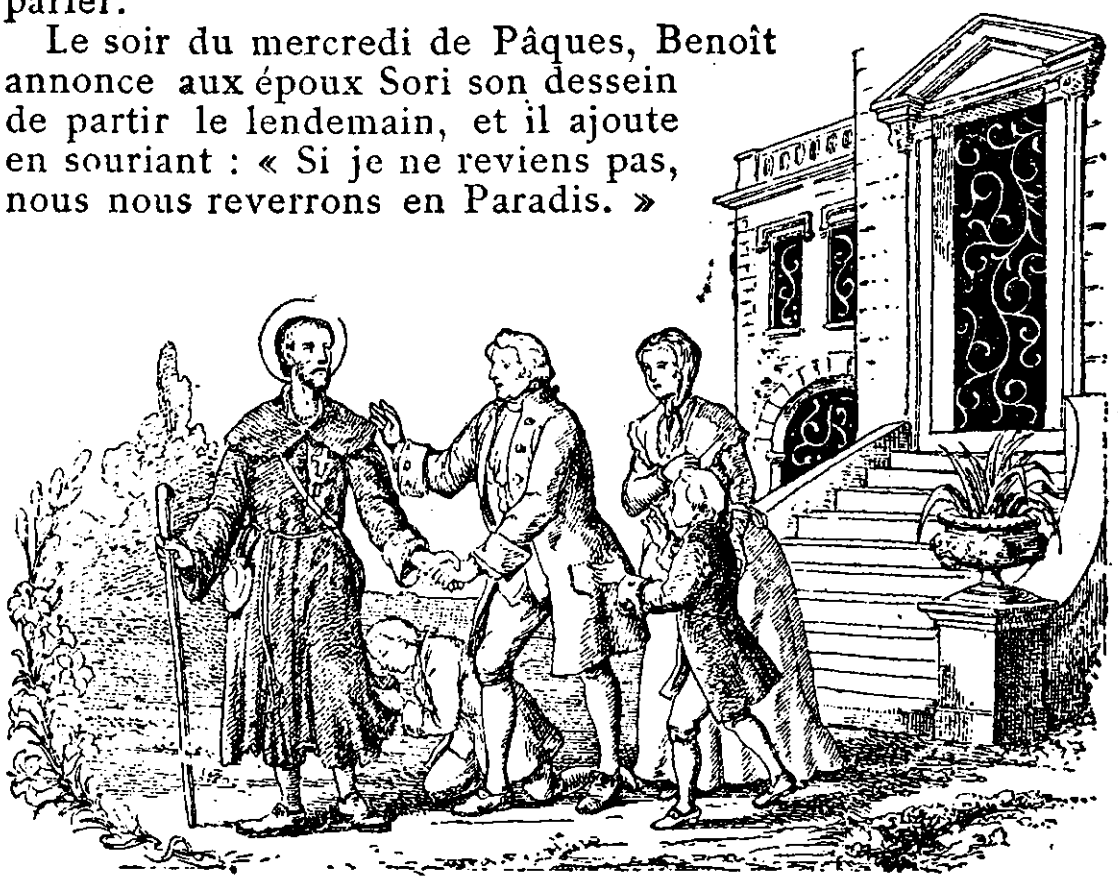
Ce fut à cette époque surtout que François Zaccarelli, homme fort pieux qui exerçait à Rome la profession de boucher, eut avec notre saint des rapports plus assidus.

XXVIII. — Onzième et dernier pèlerinage de Benoît à Lorette (1782)

Dès le commencement du carême 1782, Benoît annonce à Zaccarelli son projet de pèlerinage à Lorette. Il se mit en route le 6 mars, et n'arriva à Lorette que le 28, exténué outre mesure de lassitude et d'abstinence. C'était le jeudi-saint, vers les deux heures après midi. Il se rendit directement chez les époux Sori. Là, on veut le chauffer, lui donner un peu de nourriture : « Oh ! je vous remercie, dit-il, je n'ai besoin de rien ; seulement, si vous le permettez, je déposerai mon fardeau, puis j'irai saluer la Madone, et je reviendrai ce soir. » Il se rend à la basilique et n'en sort qu'après l'office de ténèbres.

Le lendemain, Benoît arrive des premiers à l'église ; il y entend la Passion et l'office avec une émotion incroyable, et passe la journée entière à jeun, dans la méditation des ignominies du Sauveur. Avant de sortir, il se présente au P. Almerici pour se confesser. Celui-ci comprend bientôt que la vie de ce pèlerin est une oraison continuelle. Il lui demande un jour : « Combien de fois êtes-vous venu à Lorette ? — C'est la onzième fois. — Vous viendrez encore l'année prochaine ? — Non, mon Père. — Et pourquoi ? — Je dois aller dans ma patrie. » Le religieux apprit l'année suivante de quelle patrie le saint voulait parler.

Le soir du mercredi de Pâques, Benoît annonce aux époux Sori son dessein de partir le lendemain, et il ajoute en souriant : « Si je ne reviens pas, nous nous reverrons en Paradis. »

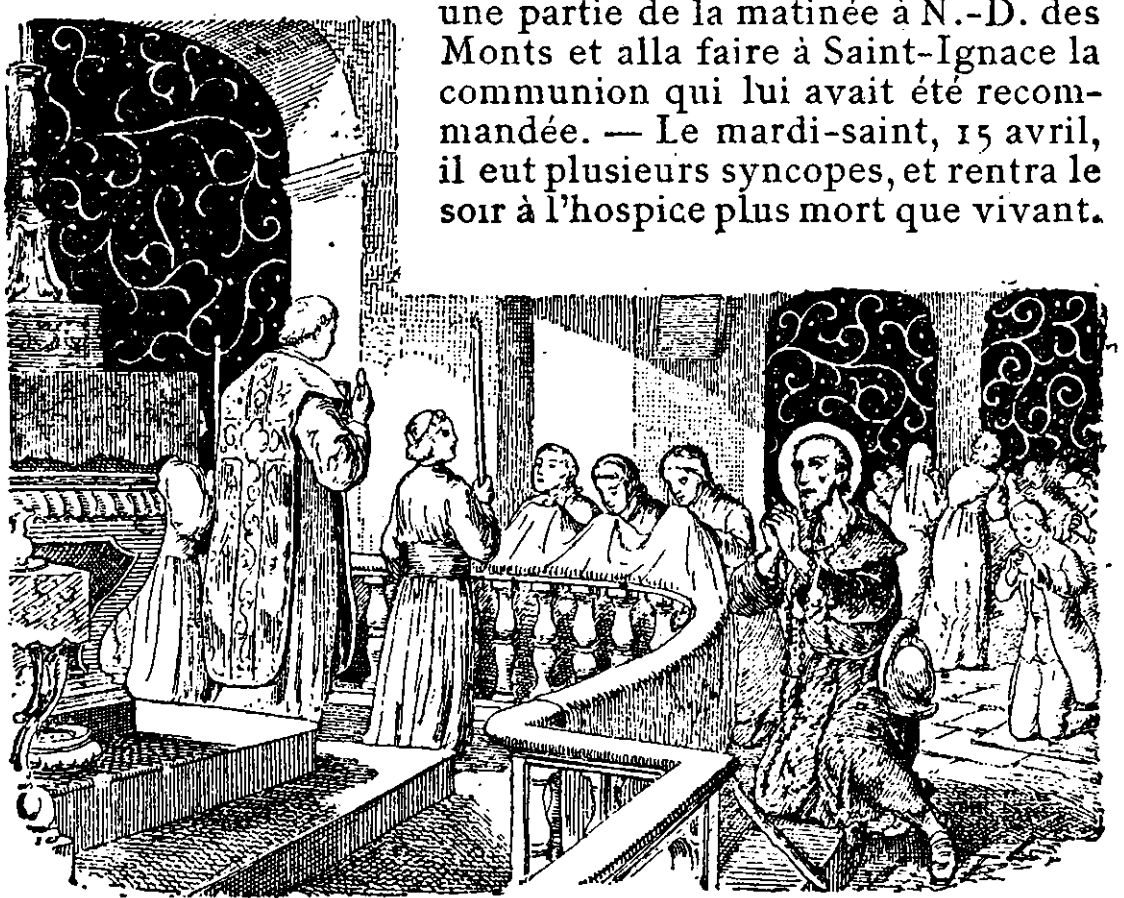


Adieux du Saint à la famille Sori.

XXIX. — Derniers jours de Benoît sur la terre (1783)

Revenu à Rome, notre saint passait les journées entières en oraison dans les églises. Ses genoux se couvrirent de tumeurs énormes. Il ne voulut pas permettre qu'on le soignât. Si toute sa vie avait été une préparation à la mort, on peut dire que cette dernière année en fut un apprentissage quotidien. C'est dans cette intention qu'il voulut purifier davantage sa conscience par une dernière confession générale et qu'il inventa de nouvelles mortifications.

Au commencement du carême 1783, il avait contracté un rhume catarrheux accompagné d'une forte toux qui ne lui laissait pas un instant de répit. On l'engageait à entrer dans un hôpital ; Benoît s'y refusa. Cependant, chaque jour, on le voyait décliner : il faisait pitié à voir. Dans cet état d'épuisement physique, ses communions devenaient plus fréquentes. Le 25 mars, le prêtre qui lui présenta la sainte Hostie reçut une telle impression, qu'il s'écriait tout ému : « Je viens de communier un saint ! » — Le 13 avril, Benoît se présenta de bonne heure à son directeur pour lui demander la permission de communier ce jour-là. Le P. Gabrini lui suggéra de répéter cette communion le lendemain, comme si elle devait être la dernière et en préparation à la mort. — Le lundi-saint, 14 avril, Benoît passa une partie de la matinée à N.-D. des Monts et alla faire à Saint-Ignace la communion qui lui avait été recommandée. — Le mardi-saint, 15 avril, il eut plusieurs syncopes, et rentra le soir à l'hospice plus mort que vivant.



S. Benoît, malade et exténué, fait sa dernière communion à St-Ignace.

XXX. — Mort de Benoît (16 avril 1783)

Le mercredi-saint, 16 avril, fut le dernier jour du saint. Dès le matin, il voulut se transporter à Notre-Dame des Monts. Il y entend la première messe, prosterné contre terre ; mais vers neuf heures, il se sent défaillir et se voit contraint de sortir de l'église pour respirer un peu. Il gagne la porte d'un pas vacillant, la pâleur de la mort sur le visage. A peine arrivé sur le perron, il s'abat sur les marches de l'escalier. Zaccarelli, passant devant Notre-Dame des Monts, reconnaît Benoît, l'appelle par son nom et lui dit que sa maison est ouverte pour le recevoir. A cette voix qui lui est connue, le pauvre ouvre les yeux, les élève vers le ciel, puis, regardant le boucher pendant quelques secondes, il dit : « Oui, chez vous. » Zaccarelli soulève Benoît à l'aide d'un voisin et l'emporte dans son domicile. — Le malade entre bientôt dans un état de torpeur : ses mains sont constamment croisées sur la poitrine. Il semble dormir. Un accès d'une faible toux qui s'échappe de loin en loin de sa poitrine, une légère pulsation dans la région du cœur indiquent qu'il respire encore. Après le coucher du soleil, la toux cesse ; les pulsations du cœur faiblissent de plus en plus. On commence les prières des agonisants. Vers huit heures, au moment où l'assistance prononce l'invocation : *Sainte Marie, priez pour lui!* le visage du malade prend la blancheur du lait, et son âme s'envole sans la moindre agonie. Benoît était âgé de 35 ans et 21 jours.

Mort de Saint Benoît-Joseph Labre.

XXXI. — Exposition du Saint. Concours extraordinaire

A peine Benoît a-t-il rendu le dernier soupir, qu'une troupe d'enfants, poussés par une force supérieure, se répandent çà et là dans toutes les parties de la ville, criant : « Le Saint est mort ! Le Saint est mort ! » L'histoire du saint pauvre est dans toutes les bouches.

Dès l'aube du jeudi-saint, la porte du boucher Zaccarelli est assiégée par une troupe de fidèles qui veulent voir le *nouveau Saint*. Les cris des enfants se reproduisent de toutes parts ; à mesure que l'écho se propage, le concours augmente. Vers le milieu du jour, on est obligé de faire placer à la porte un piquet de gardes corses.

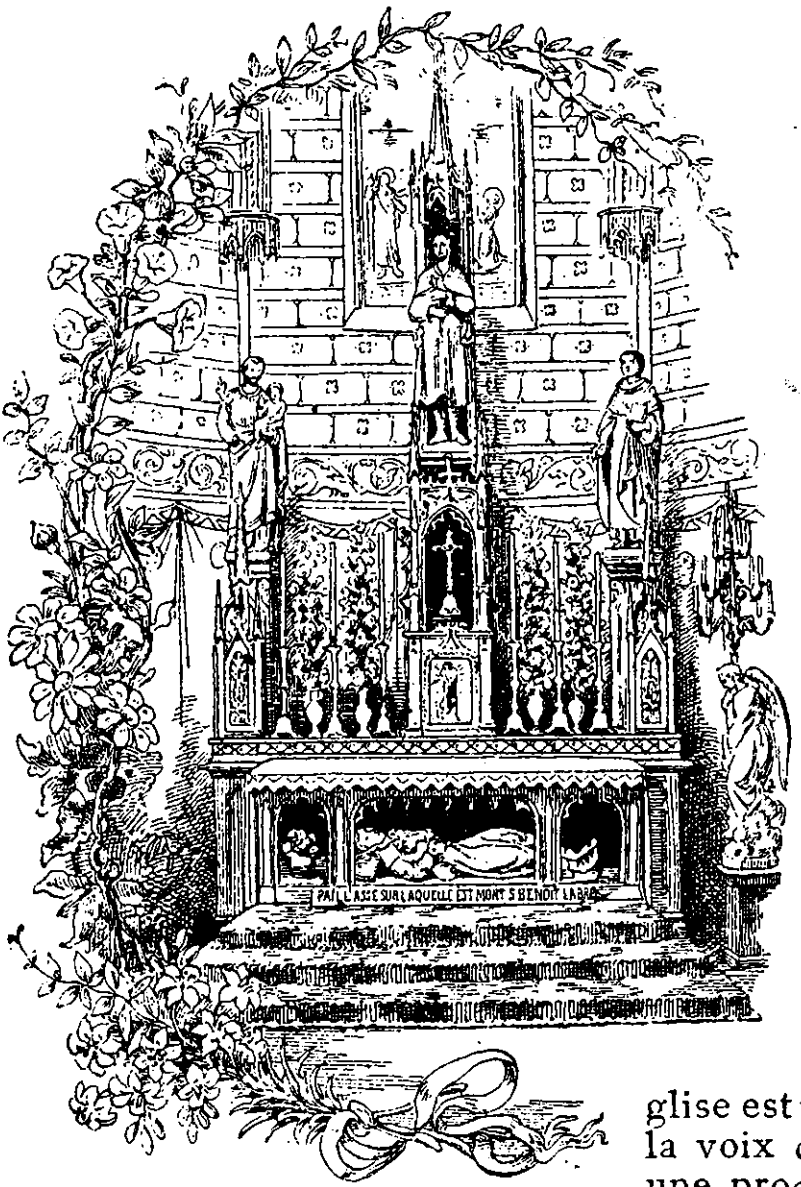
La même pensée vient à tous en même temps : « Il faut l'ensevelir dans l'église de Notre-Dame des Monts où il passa de si longues journées en prières. » C'était une inspiration de Dieu. Le peuple s'écriait : « La bonne Vierge a voulu qu'il reposât près d'elle. »

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, le cortège se mit en marche. Dès que le corps du saint parut dans la rue, revêtu du sac de pénitent et le visage découvert, ce cri partit de toutes parts : « Oh ! qu'il est beau ! Oh ! qu'il est beau ! » Pendant le trajet, un homme perclus recouvra l'usage de ses membres en touchant le cercueil. Quand on eut pénétré dans l'église, impossible de procéder à l'inhumation. La multitude demande à grands cris à vénérer le *Saint* ; force fut de l'exposer sur un brancard et de l'y laisser pendant quatre jours.

Reliquaire de Saint Benoît-Joseph Labre à Rome, chez Mgr Virilli.

XXXII. — Sépulture et Glorification du Saint

Le concours autour du saint pauvre était prodigieux. A la population de la ville succéda celle de la campagne romaine. On fut contraint, pour éviter les irrévérences, de transporter le Saint-Sacrement dans une chapelle intérieure. Chacun voulait avoir un objet qui eût appartenu ou touché au Saint. On détruisit fil par fil le sac du pénitent blanc dont on l'avait revêtu ; on arracha un à un les poils de sa barbe ; on coupait ses cheveux ; on le couvrait de fleurs qui aussitôt étaient enlevées comme reliques. Cet enthousiasme fut accru par plusieurs miracles éclatants.



Enfin, le jour de Pâques, 20 avril, le Saint fut déposé dans une fosse creusée auprès du maître-autel. Son corps était aussi sain et flexible qu'au moment de sa mort. Des prodiges continuèrent à s'opérer à son tombeau.

La voix de l'Eglise est venue sanctionner la voix du peuple. Après une procédure qui a duré 77 ans et dont le dossier ne présente pas moins de treize volumes in-folio, Benoît-Joseph Labre a été proclamé Bienheureux par Pie IX, dans sa bulle du 20 septembre 1859 ; et le Pape Léon XIII, voyant les nombreux miracles qui s'opéraient par son intercession, l'a inscrit solennellement au catalogue des Saints, le 8 décembre 1881. C'est ainsi que Dieu humilie les superbes et qu'il exalte les humbles.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Imprimatur : † J.-B.-M. SIMON, EPISC. AMB.

Chapelle de Saint Benoît-Joseph Labre à Amettes.

JE
SÈME
LE
BON
GRAIN

Vie

DE

Ste Germaine Cousin

née à PIBRAC

1579-1601

F. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE (Somme)

Se vend aussi à P.brac : Magasin du Pèlerinage

ABREGÉ DES STATUTS
DE L'ARCHICONFRÉRIE DE SAINTE GERMAINE
Canoniquement établie
à PIBRAC (Diocèse de Toulouse)

I. — But de l'Archiconfrérie.

1° **Pratiquer** et étendre de plus en plus le culte de **sainte Germaine**, — en l'invoquant chaque jour, — en imitant **ses vertus**; — et en lui rendant certains honneurs déterminés.

2° Appeler ainsi sa céleste protection sur les intérêts des sociétés et des personnes suivantes, à qui la Providence, par divers titres de sa vie, semble la proposer comme patronne spéciale : — *l'Eglise*, bercail de J.-C. : le Pape, les Evêques, tous les Pasteurs des âmes, leurs troupeaux et leurs ouailles, les chefs de famille et tous les maîtres légitimes ; — *la France*, sa patrie, jadis sauvée par deux autres saintes bergères ; — *les ouvriers* des villes et, en particulier, ceux des campagnes ; — *les pauvres* ; — *les orphelins, les abandonnés et les persécutés* ; — *les malades et les infirmes* ; — *les enfants et les adolescents* ; — *les jeunes personnes* ; — *les fidèles des paroisses* ; — *les membres des Œuvres, Associations ou Confréries* qui ont pour objet *le culte du T.-S. Sacrement*, ou *la dévotion à Marie*, ou *l'enseignement des vérités de la foi*, ou *les diverses pratiques de la charité*.

3° S'efforcer de procurer un plein succès à la souscription ouverte pour la reconstruction et la décoration de son église à Pibrac, — celle qui existe là n'étant plus suffisante, menaçant ruine et devant céder la place à une plus grande et plus belle, digne mémorial du troisième centenaire de la mort de la Sainte, (en juin 1901).

II. — Avantages de l'Archiconfrérie.

1° Faire partie d'une des Confréries approuvées par l'Eglise, moyen de salut très précieux aux yeux des Saints.

2° Placer les Confrères sous une garde plus immédiate de la sainte Bergère.

3° Etablir entr'eux et elle une union plus intime de prières et de mérites.

4° Recevoir une plus grande part des prières publiques et privées qui se disent à Pibrac auprès des reliques de la Sainte.

5° Avoir un droit plus strict non seulement aux intentions particulières que les Prêtres qui desservent le Pèlerinage ont chaque jour au saint autel pour tous les Confrères vivants et décédés, mais surtout à la messe qui se célèbre là expressément pour eux le premier lundi de chaque mois, le 15 juin, fête titulaire de l'Archiconfrérie, et les autres jours de ses fêtes principales.

6° Pouvoir gagner toutes les Indulgences et grâces spirituelles accordées par les Souverains Pontifes aux prières et œuvres de l'Archiconfrérie.

7° Avoir son nom inscrit dans la liste des Confrères, qui est différente de celles des Souscripteurs, et qui sera placée très honorablement et à part dans l'église future.

En vente, au Magasin de l'église, le Manuel des Confréries de Sainte Germaine : statuts, indulgences, neuvaine, prières, dévotions, etc.

Vie de Ste Germaine Cousin

I. — Lorsque le chemin de fer qui vient de Toulouse débouche dans le vallon méridional que domine Pibrac, patrie de sainte Germaine, et qu'il arrive à l'endroit précis où le ruisseau dit le Courbet afflue dans le ruisseau appelé l'Aussonnelle, le voyageur a devant les yeux une vue du village qui n'est pas dépourvue de charme, ni de pittoresque:

Sur la cîme rétrécie d'un plateau subitement ébrêché, se dresse dans les airs la vieille église paroissiale, avec son clocher en éventail, son chœur hexagonal et ses deux modestes chapelles. C'est dans ces murs bénis que sainte Germaine a été baptisée, qu'elle a fréquemment communié, qu'elle a reçu la sépulture et que son corps virginal repose au milieu des honneurs, des prières et des actions de grâces.

A droite et au chevet de l'église, sur les flancs escarpés du côteau qu'elle couronne, s'éparpillent les maisons simples, parfois pauvres, d'un village rustique. Au-dessous de l'église, pareil à un piédestal de la maison de Dieu, s'étale l'antique et féodal château des comtes de Pibrac. Le plus célèbre de ces seigneurs, Gui du Faur de Pibrac, grand magistrat, grand diplomate, grand orateur, excellent poète moral, l'a illustré et longuement habité. Encore de nos jours, on peut voir, dans l'intérieur du château, le cabinet de travail orné de sculptures attribuées à Bachelier, où messire Gui du Faur de Pibrac aurait composé

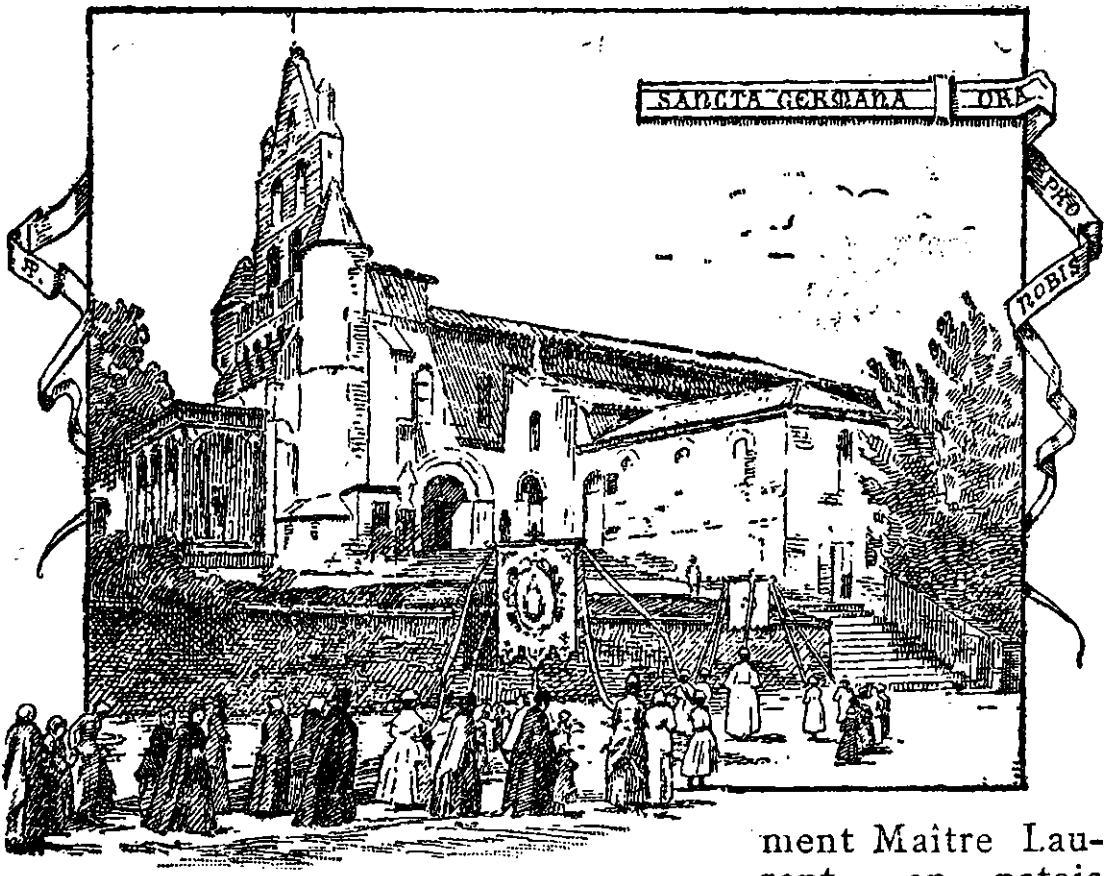
Portrait de sainte Germaine.

ses fameux *Quatrains moraux*. C'est dans ce beau manoir que Catherine de Médicis, et plus tard Henri IV, vinrent le visiter en nombreuse et brillante compagnie. A cette époque, les tours de la demeure comtale portaient avec fierté les élégantes flèches qu'on leur revoit aujourd'hui, mais les parcs et les jardins étaient beaucoup plus étendus. Une longue allée de grands arbres conduisait au portail remarquable qui accède à l'ancien grand chemin de Toulouse par Colomiers-Lasplanes. Construit, d'après une tradition, avec une célérité absolument incroyable, ce beau monument est l'unique témoin du passage en ces lieux du Roi populaire entre tous.

Au fond de l'étroit vallon septentrional surplombé par l'église, serpente le Courbet, si souvent traversé par sainte Germaine. Par-dessus les côteaux, au nord, la forêt sombre de Bouconne verdit et ferme l'horizon. Entre ces côteaux et la grande forêt, s'étend une plaine haute, sur laquelle se trouve la petite maison champêtre où sainte Germaine est née, a vécu et est morte.

Ce fut en 1579, que Dieu daigna donner cette enfant de bénédiction à son père, Laurent Cousin, appelé vulgaire-

Vue de Pibrac, côté de l'arrivée du chemin de fer.

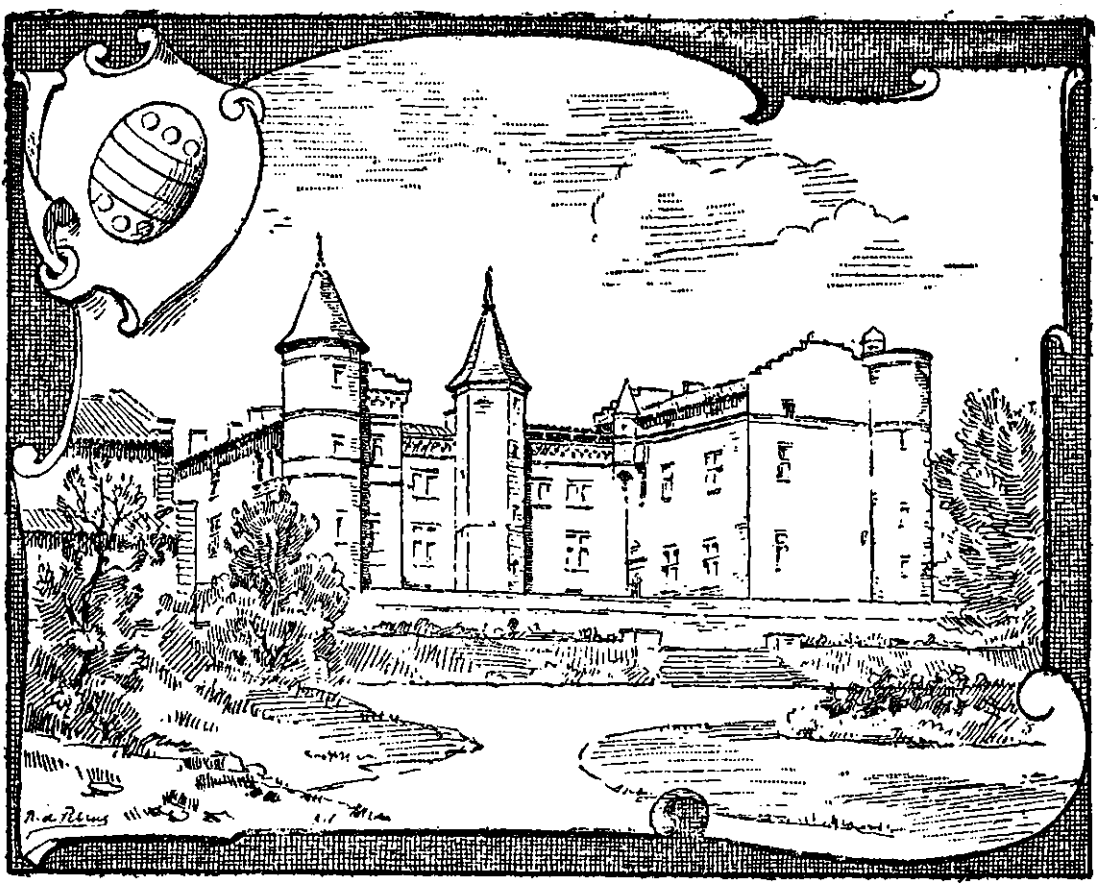


Eglise de Pibrac.

ment Maître Laurent, en patois Mestré Laourens, et à sa mère, Marie Laroche. Ces deux jeunes époux, sans être riches, possédaient cependant la maison qu'ils habitaient, quelque champ de terre et un petit troupeau de brebis. Ils firent donner à leur fille, baptisée sans retard, le doux nom de Germaine. La plus illustre cliente de saint Germain vivant avait été une sainte bergère, sainte Geneviève de Nanterre ou plutôt de Paris. Celle qui le devint alors par le nom du baptême devait, elle aussi, être un jour une sainte bergère, aujourd'hui non moins illustre, sainte Germaine Cousin ou plutôt de Pibrac.

II. — Aucun saint ne monte au ciel sans porter la croix et sans gravir le Calvaire. Telle est la loi de toute sainteté. L'épreuve et la souffrance n'avaient pas épargné sainte Geneviève ; elles n'épargnèrent donc point sainte Germaine. Ainsi, dans les desseins divins, elle allait devenir un éclatant modèle d'admirable patience.

Elle naquit maladive, atteinte d'écrouelles et percluse d'un bras. Cette débile complexion et ces infirmités provenaient sans doute de la chétive santé de sa mère. Marie Laroche, toutefois, prodigua à sa fille les soins de sa tendresse, et si elle eût pu longtemps vivre, Germaine aurait abondamment trouvé dans les industries de cette

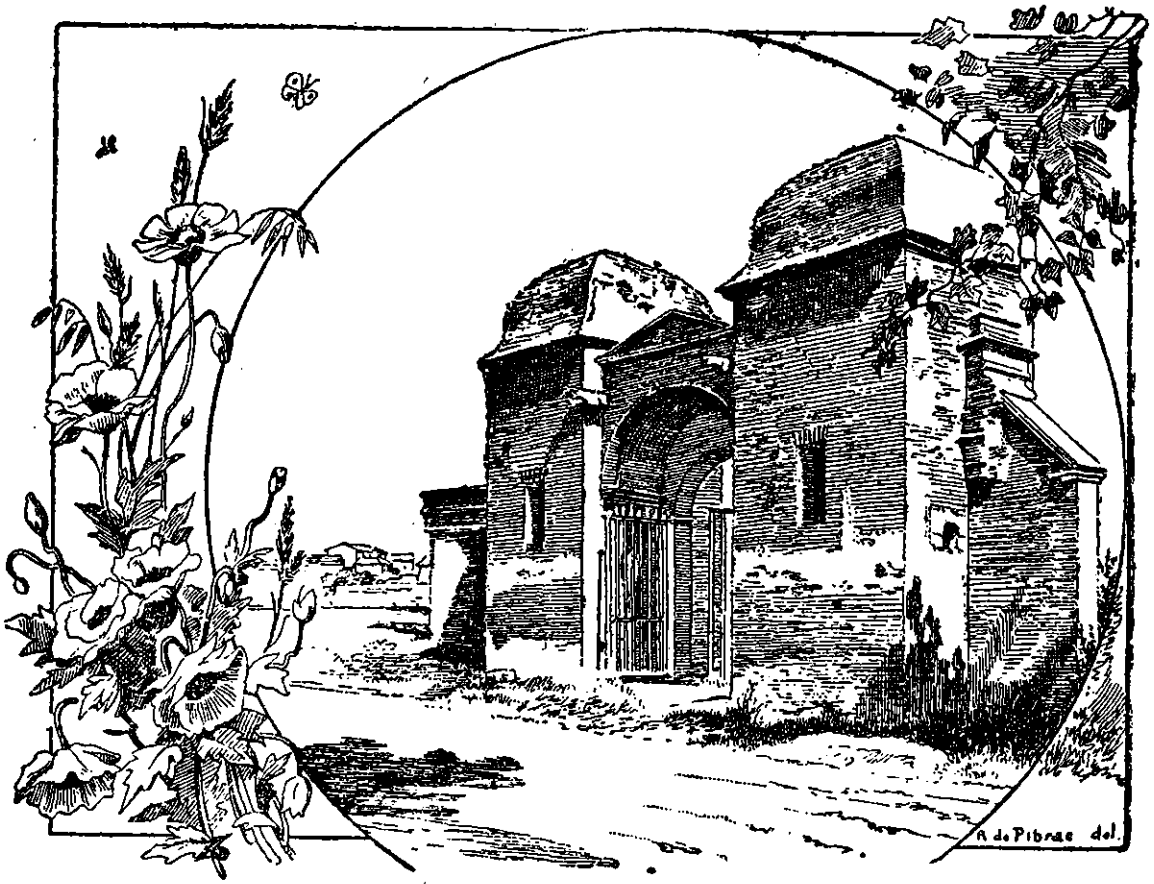


bonne mère les allègements et les secours dont elle avait tant besoin.

Mais Dieu ne permit point qu'elle en jouît plus de cinq ans. Elle n'avait, en effet, que cet âge, la petite Germaine, quand elle eut le malheur de devenir orpheline. Désormais donc, pour elle, plus de tendresses maternelles, hélas ! et bientôt même plus de soins paternels ! L'orpheline et l'infirme est destinée à être une sorte de martyre.

Bon chrétien et jeune encore, maître Laurent ne tarda pas à contracter un second mariage. Il aimait sincèrement sa Germaine, et il comptait, sans doute, en prenant une compagne donner à sa fille une seconde mère. La femme qu'il choisit trompa cruellement cette belle espérance. Une enfant douce et souffreteuse aurait dû inspirer à un cœur bon et pieux une compassion affectueuse et dévouée. Chez la seconde femme de Maître Laurent, ce fut le sentiment contraire qui domina. A peine fut-elle entrée dans sa maison nouvelle, qu'elle ne put supporter les prévenances enfantines et les paroles de Germaine. Elle la rebuta durement. La vue de ses infirmités la dégoûtait; ses besoins l'irritaient. Elle en vint peu à peu à concevoir et à nourrir contre la pauvre enfant une aversion, une haine, une cruauté d'odieuse marâtre. Ces sentiments

Château de Pibrac.

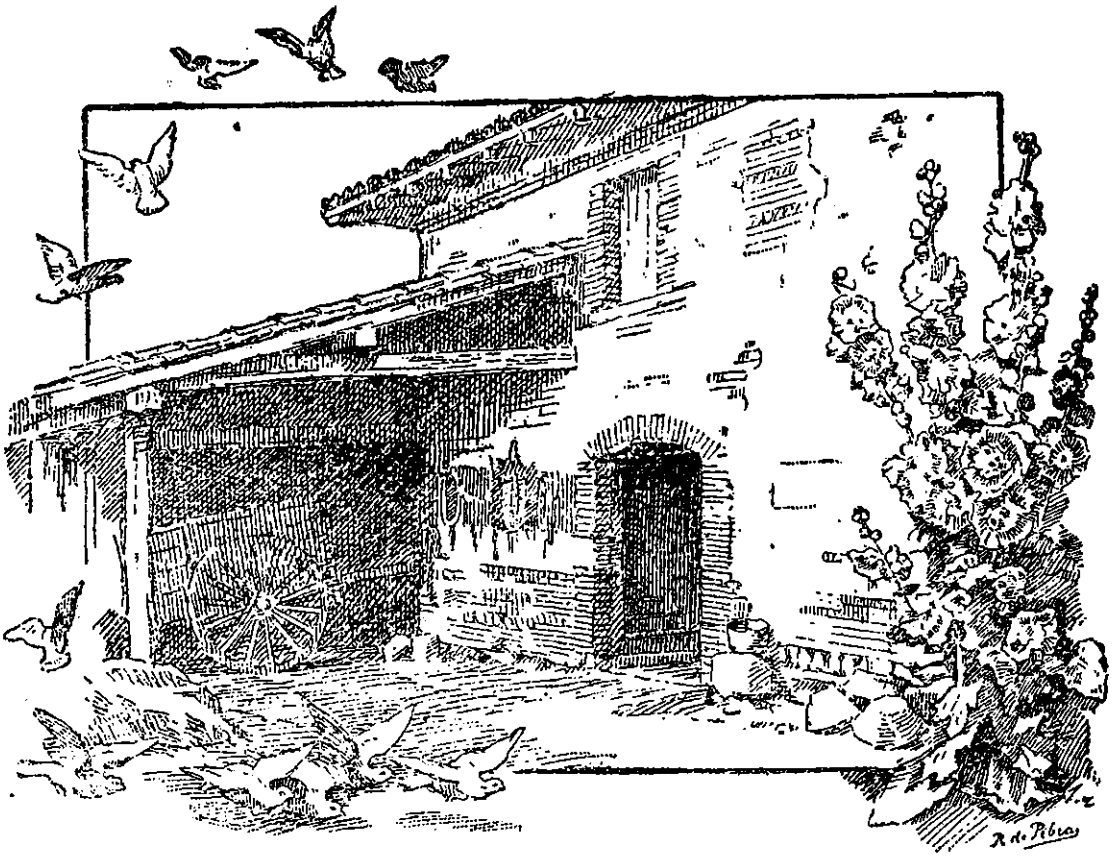


Portail d'Henri IV.

s'aggravaient chaque jour. Ils éclatèrent avec rage dès que la famille vint à s'augmenter.

C'est alors que Germaine, déjà privée de mère, à peu près délaissée par son père insouciant, fut écartée du foyer paternel et s'en vit comme expulsée, sans espoir de jamais y rentrer. « Cette enfant, dût dire à son mari la marâtre méchante, cette enfant me fait peur pour ses frères ! Ses maladies sont contagieuses ! Elle les communiquera à nos enfants ! Qu'elle se retire ! Qu'elle aille dans les champs et les bois, à la suite des brebis, dont elle aura la garde. Par ce travail, d'ailleurs, elle pourra gagner honnêtement son pain. » Malgré ses répugnances, Laurent Cousin, honnête et bon, n'osa pas s'opposer à ces désirs impérieux. Il y consentit en silence. Le lendemain, Germaine avait à commencer le genre de vie et de travail qu'elle ne quittera plus jusqu'au jour de sa mort. A cette date, l'enfant était à peine âgée de 7 à 8 ans. Désormais donc, dans la maison de son père, la fille aînée ne sera plus traitée que comme une domestique, une pauvre bergère, une servante à charge.

Quelles furent les souffrances quotidiennes de la nouvelle bergère, est chose plus facile à imaginer qu'à décrire. Rester exposée, sans relâche, aux chaleurs de l'été, aux froids de l'hiver, aux vents, à la pluie, à la neige, à toutes les

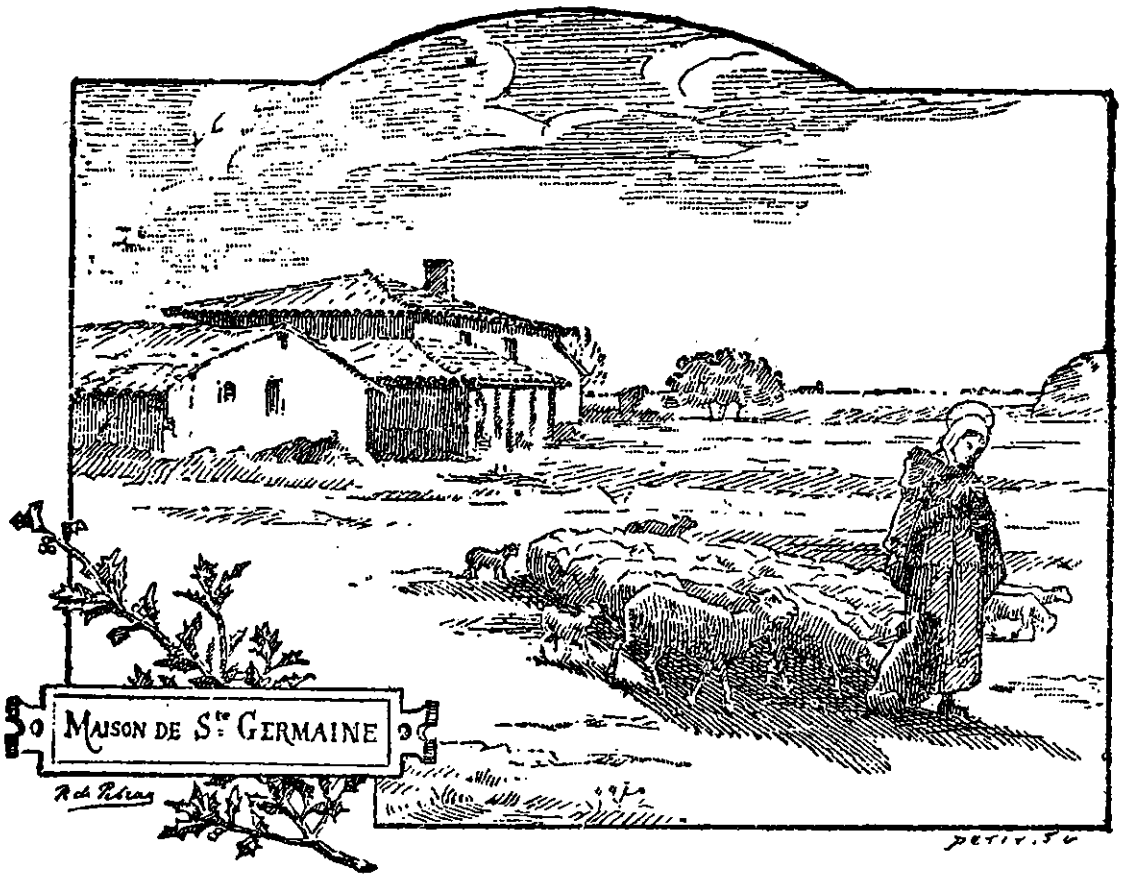


Maison de sainte Germaine.

intempéries des saisons ; passer ses journées au grand air, tantôt au fond humide des vallées, tantôt au sommet brûlé des côteaux, loin des abris, loin de toute conversation humaine, en compagnie des seuls animaux, c'est la réalité peu poétique du dur métier de pâtre. Les santés robustes ont souvent quelque peine à y résister. Combien donc aura dû en souffrir une enfant jeune, de complexion chétive, paralysée d'un bras, dévorée par des plaies scrofuleuses ?

Vêtue très pauvrement, insuffisamment même ; ne portant ni chaussures, ni bas ; n'ayant pour toute nourriture qu'un modique morceau de pain noir que lui jetait à regret sa marâtre ; souffrant parfois la faim et la détresse, au point d'être contrainte, pour l'apaiser, de dévorer des fruits sauvages ou des racines amères ; obligée, sous peine de coups et de cruels sévices, à rapporter chaque soir un gros fuseau de fil, qui, on le sait, pour être bien tressé et bien enroulé, exige non seulement des bras et des mains libres, mais encore une abondante humectation des étoupes, deux choses presque impossibles à Germaine, — ce sont là de rudes travaux et de dures souffrances. Et cependant de plus dures encore attendaient la bergère à son retour des champs.

Quand le soir, harassée de ses courses, épuisée par le travail, mourante de faim et de soif, elle ramenait son

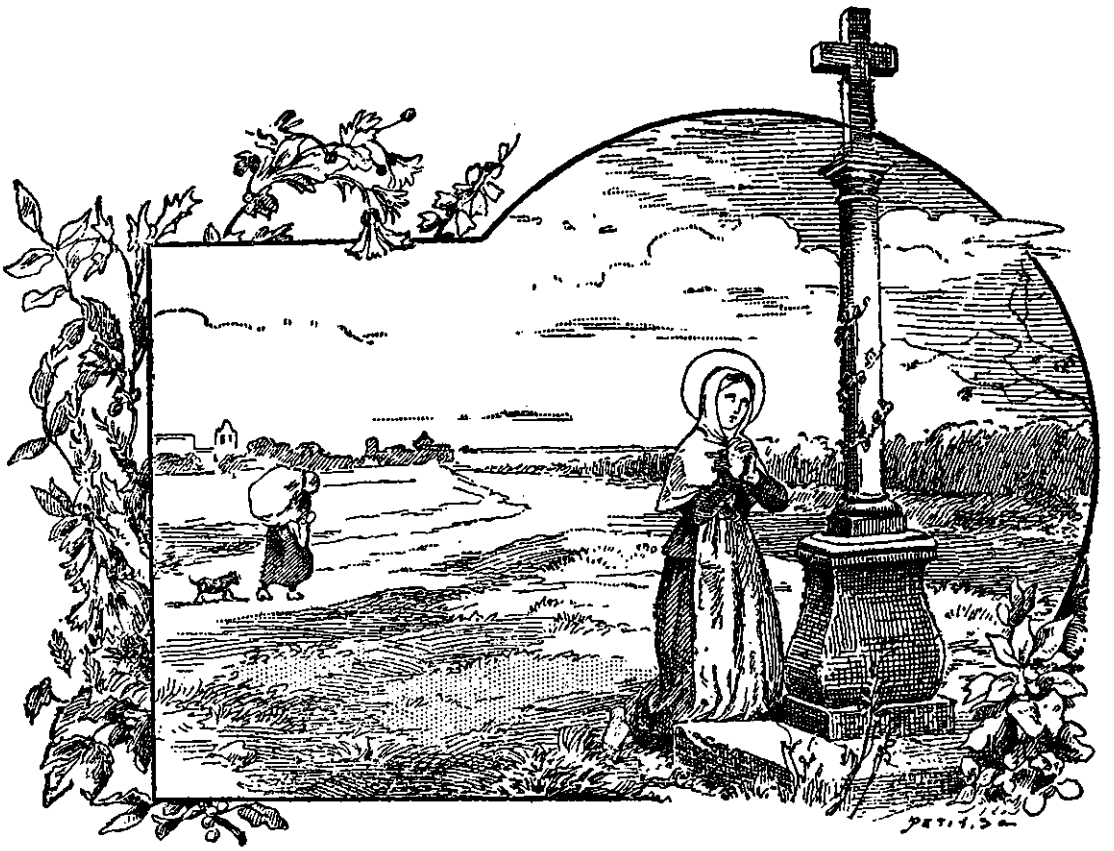


troupeau au bercail, elle n'avait droit de prendre aucune part aux joies de la famille. Si, même un seul instant, son pied s'était avancé sur le seuil du foyer paternel, les reproches et les coups pleuvaient sur l'audacieuse. « Maudite pestiférée, garde-toi d'approcher de personne ; emporte en silence ta pauvre nourriture déposée dans un coin ; et si parfois cette part est oubliée ou refusée, ne la réclame point et souffre sans rien dire ! » Aussi, seule et abandonnée, elle devait prendre son chétif repas du soir dans le bas de la maison ou dans l'étable des brebis, et de là gagner enfin le réduit obscur, à peine abrité, qu'on lui avait ménagé à côté de l'étable, sous un escalier de bois. En guise de couche, elle y trouvait une sorte de lit de sarments, sur lesquels, faiblement protégée contre l'humidité du sol, elle se jetait tout habillée, sans draps ni couvertures, moins pour y goûter le repos de la nuit que pour y éprouver de nouvelles souffrances.

Telle est la suite monotone des jours douloureux qui composèrent les douze ou quatorze dernières années de la vie de Germaine.

III. — Sa patience fut toujours héroïque. Jamais une parole de murmure ne sortit de sa bouche ; jamais une plainte contre son père ou sa marâtre. Le visage serein,

Sainte Germaine gardant son troupeau près de la maison.

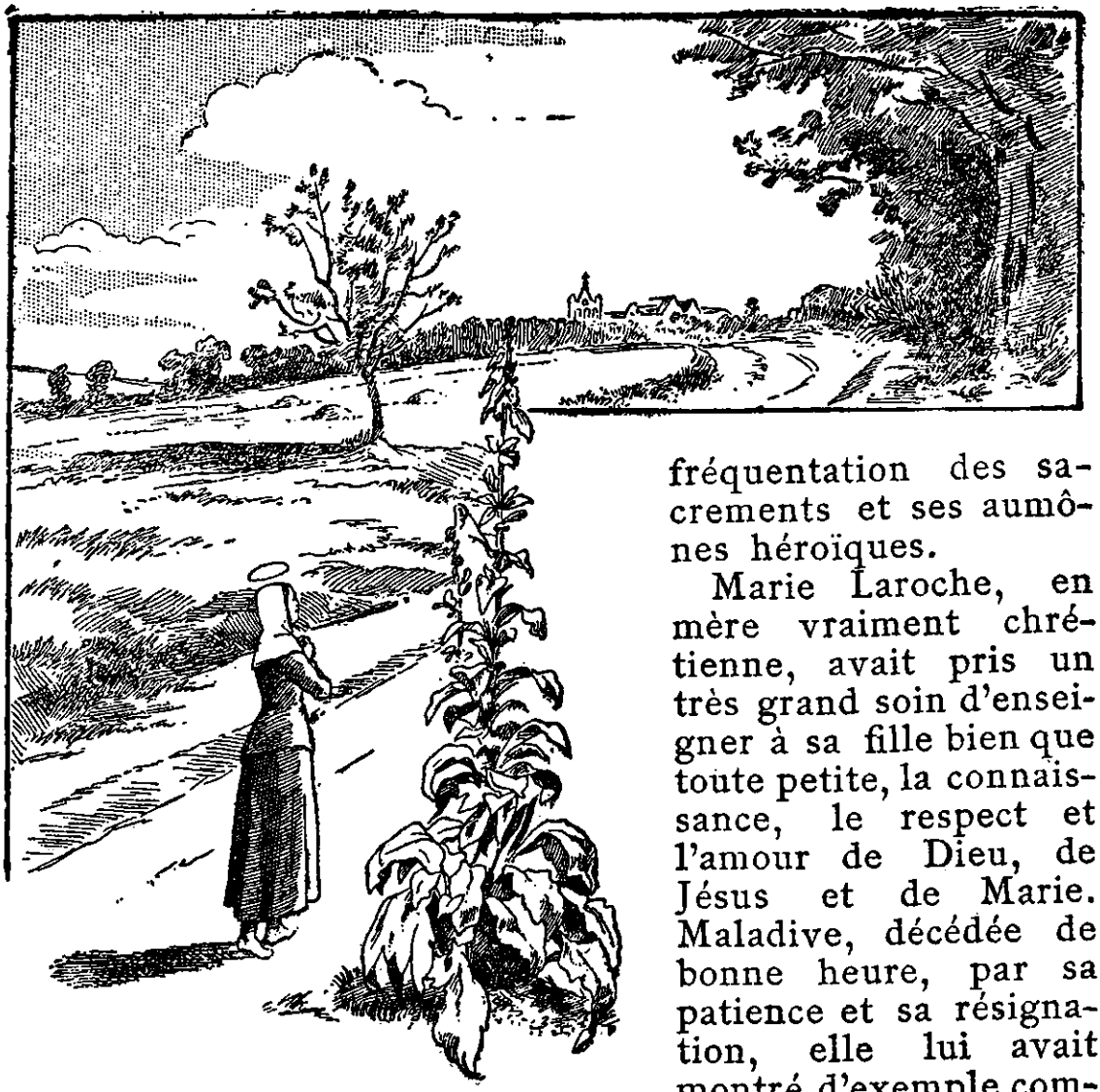


Sainte Germaine priant près d'une croix.

l'air affable, les manières honnêtes, elle savait rester douce et aimable envers tous. Obéissant au plus petit signe de sa seconde mère et n'ignorant pas que cet empressement ne lui attirerait que des paroles plus rudes et des coups plus nombreux, elle ne la fuyait pas, elle ne se détournait pas de ses cruels outrages, et quand elle était battue, elle ne poussait aucun cri. Par ce silence plein de mansuétude, la sainte enfant s'efforçait d'imiter son doux Jésus, l'Agneau sauveur du monde.

Etonnés de tant de constance, de tant de calme et de tant de joie sereine, les gens qui la connaissaient la disaient insensible, idiote ou peut-être hypocrite. Les esprits forts du village et les bergers voisins allaient encore plus loin : ils se moquaient d'elle, la montraient du doigt, l'injuriaient et l'appelaient bigote. Ne répondant jamais, elle passait modeste et en baissant les yeux, s'écriant même dans son cœur comme saint Augustin : « Mon Dieu, si telle est votre volonté, augmentez mes épreuves, en augmentant ma patience ! »

IV. — Mais d'où provenaient donc dans une enfant si délaissée, si simple et si ignorante (elle n'a jamais su lire) une si haute vertu et cet ensemble de connaissances religieuses qu'une telle vertu suppose ? L'histoire nous répond en indiquant son esprit de prière, sa dévotion à Marie, sa



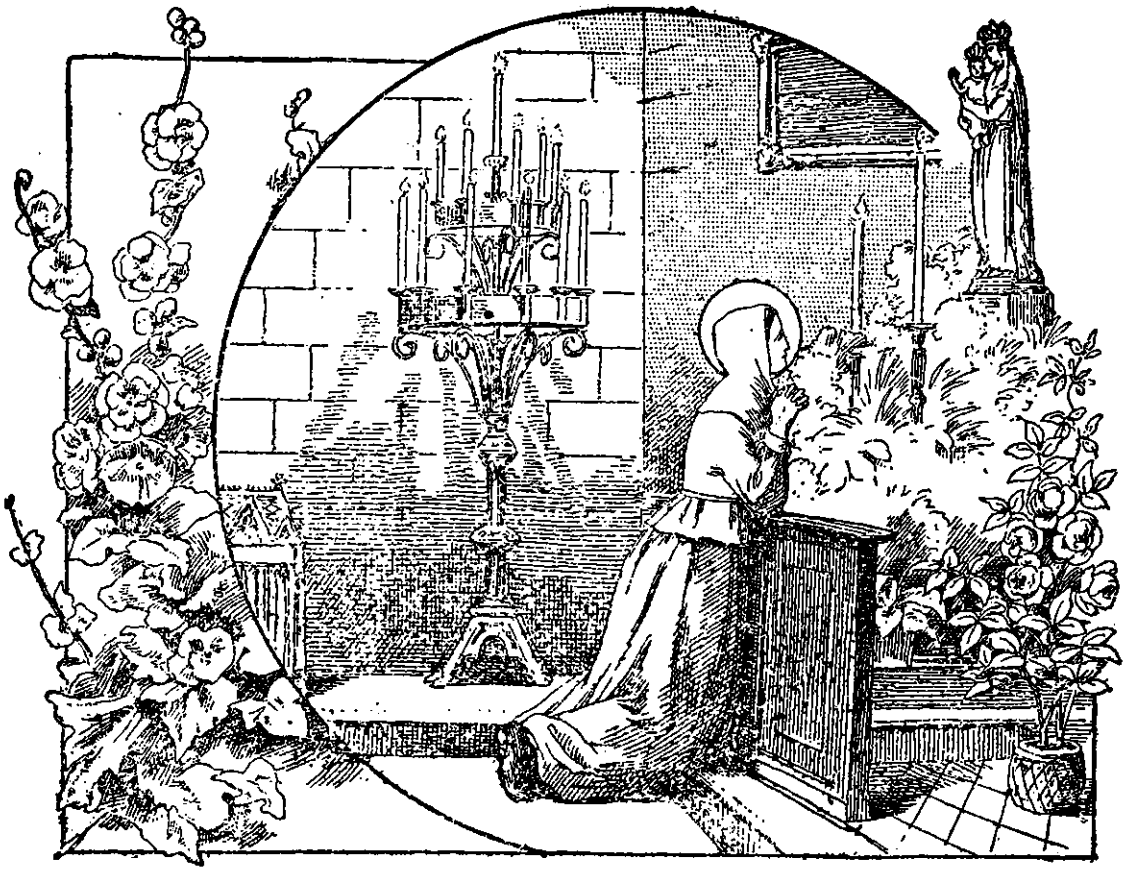
fréquentation des sacrements et ses aumônes héroïques.

Marie Laroche, en mère vraiment chrétienne, avait pris un très grand soin d'enseigner à sa fille bien que toute petite, la connaissance, le respect et l'amour de Dieu, de Jésus et de Marie. Maladive, décédée de bonne heure, par sa patience et sa résignation, elle lui avait montré d'exemple comment il faut souffrir pour son âme et pour son Dieu. Quelles grâces enfin n'attirèrent pas sur sa fille chérie les prières et les sacrifices de cette mère mourante! Germaine grava profondément dans son cœur et n'oublia jamais ces premières leçons et ces touchants exemples.

Avide, même à cet âge, des instructions et des sermons de son curé, elle accourait de loin pour les entendre, franchissant chaque fois avec une joie nouvelle, le chemin dit des Litanies qui la menait à l'église.

A l'abondante grâce dont Dieu daigna la prévenir, elle offrit dans son cœur une constante correspondance. Il éclaira Germaine, et la petite bergère, devenue l'élève de Dieu, apprit parfaitement toutes les vérités nécessaires à la pratique de ses vertus. Son jeune cœur, formé et orné par l'Esprit-Saint, devint ce temple vivant dont parle l'apôtre, où les trois divines personnes aiment à séjourner. L'adoration, la louange, l'action de grâces et la supplication sont les

Sainte Germaine au chemin des Litanies.



diverses formes de la prière qu'elle répandait dans ce temple sacré comme un suave et pur encens.

Eclairée, enflammée, animée par la divine grâce, Germaine priait donc, priait beaucoup, partout, avec une ardeur admirable. Dans ses nuits d'insomnie, sa couche de sarments se transformait en un autel d'où la prière montait vers le ciel. Le matin, de très bonne heure, avant de sortir de son triste réduit, Germaine à deux genoux avait longuement médité et prié, offrant à Dieu, son cœur et sa journée. En filant sa quenouille, en conduisant son troupeau, elle pensait à Dieu et le priait sans cesse. Vivant en solitude, fuyant les compagnies, loin des bruits qui distraient, son âme pure et humble s'élevait d'un élan spontané vers son Dieu qui l'attirait et qu'elle cherchait. On dit que très souvent elle a été surprise à genoux, les mains jointes, en profonde contemplation, devant une pauvre croix de bois, qu'elle avait façonnée elle-même et fixée sur le tronc d'un grand arbre. Au sortir de ces divins colloques, les champs, les fleurs, les moissons, les bois, le ciel, tout autour d'elle lui parlait du Bien-Aimé, tout l'enflammait pour Lui d'admiration, de gratitude et de générosité.

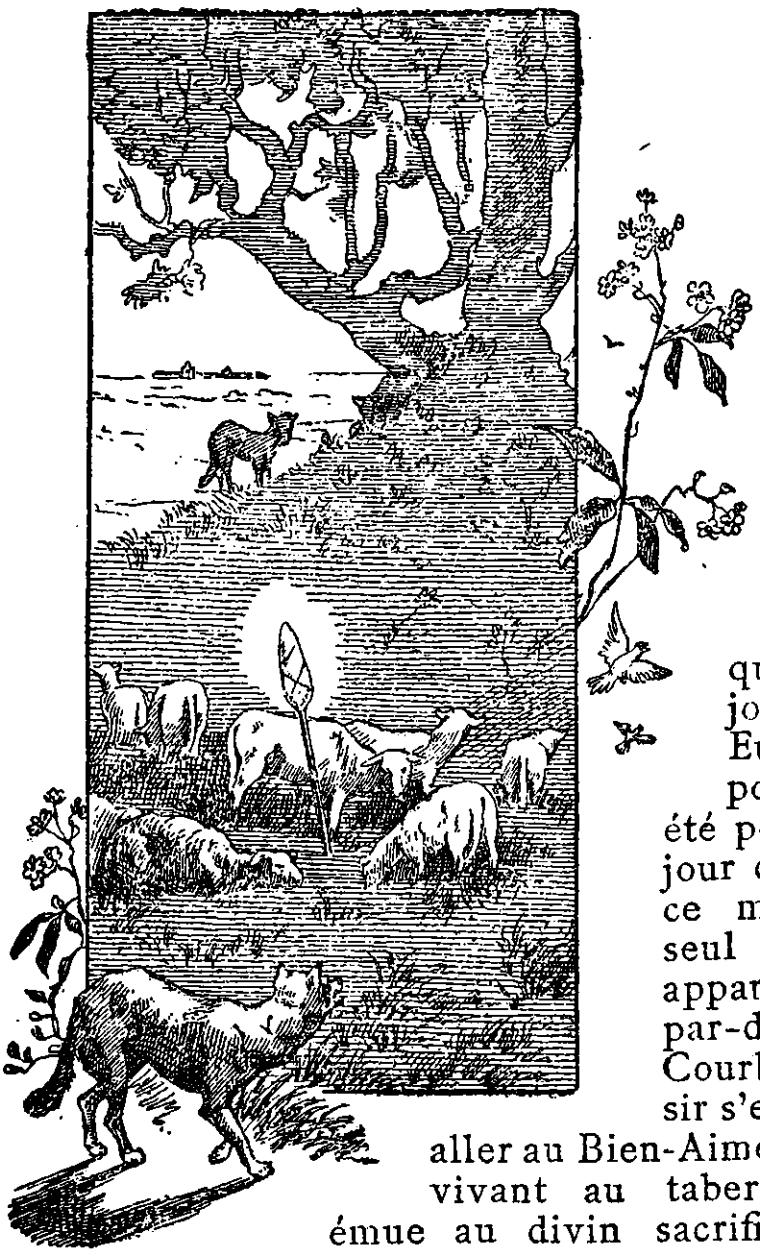
Inutile d'ajouter avec quelle dévotion étaient récitées toutes ses autres prières, avant et après les repas, au com-

Sainte Germaine priant à l'autel de la Vierge.

mencement et à la fin des actions principales, surtout celle du soir, avant de prendre le repos.

V. — Le moyen souverain pour produire, conserver et accroître la ferveur dans les âmes, est, sans le moindre doute, la sainte communion.

Dès l'aurore de sa raison, l'Esprit-Saint avait préparé la virginale enfant à sa première communion. De son temps, cette œuvre capitale des jeunes vies chrétiennes se faisait à un âge assez tendre, individuellement, et sans nul apparat. Quel jour de grande fête, son père l'y aura-t-il conduite et son curé admise? C'est ce qu'on ne peut savoir. Mais si l'on songe à la fervente dévotion qui l'anima depuis ce jour pour la divine Eucharistie, on ne pourra douter qu'il n'ait été pour elle un véritable jour du ciel. A partir de ce moment, en effet, au seul aspect de l'église apparaissant à l'horizon, par-dessus les côteaux du Courbet, un véhément désir s'emparait de son cœur : aller au Bien-Aimé, retrouver son Jésus vivant au tabernacle, assister tout émue au divin sacrifice, et enfin communier de nouveau!



Troupeau de la Sainte gardé par la quenouille.

Aussi, un jour peu éloigné de sa première communion, elle entend sonner la cloche qui annonçait la messe. Un instinct surnaturel la pousse et l'entraîne; elle range son troupeau autour de sa quenouille ou de sa houlette fixée en terre, elle en confie la garde à Dieu et aux saints Anges, et elle part, elle court vers Jésus qui l'appelle.

Elle assiste à la messe, prie avec effusion et s'en retourne à la hâte auprès de son troupeau. Tel qu'il était à son départ, tel il est à son retour : les brebis ruminaient ; les agneaux sommeillaient; aucun écart, aucun dégat; le chien berger avait veillé, et les loups de Bouconne n'avaient point approché. Souvent ils ravageaient les troupeaux des voisins, jamais ils ne touchèrent à celui de Germaine. Ce que Dieu garde est bien gardé !

A partir de ce moment, Germaine assistera chaque jour à la messe. Au premier son de la cloche, le troupeau sera rangé et protégé de même, et l'on verra la bergère, le chapelet en main, traverser le vallon du Courbet, arriver à l'église, se signer pieusement et là, à genoux, sans appui, immobile, se remplir du saint amour de Jésus et de l'esprit de sacrifice dont il donne à l'autel et l'exemple et la grâce. Bientôt un autre désir plus intime envahira son âme, plus fort que sa timidité et que son humilité : le désir de communier, de compléter la grâce du sacrifice par la grâce du sacrement. Exposé avec simplicité, ce désir sera approuvé par son digne et saint directeur. Germaine, désormais, en entendant la messe, pourra donc communier fréquemment. Sa ferveur même bientôt la poussera à retourner encore le soir auprès du très Saint Sacrement. La fréquentation de la messe, du tabernacle et de la sainte table n'étaient guères dans les mœurs chrétiennes du XVI^e^ siècle. Les protestants niaient et blasphémaient ces pratiques eucharistiques, les mondains les raillaient et les fidèles les délaissaient. La

Sainte Germaine passant le Courbet.

communion fréquente, plus particulièrement, était devenue à peu près inconnue. N'est-il pas glorieux pour la sainte bergère d'avoir été choisie et suscitée de Dieu pour confondre, par ses exemples si héroïques et d'ailleurs si miraculeusement recommandés, et les blasphémateurs et les railleurs et les déserteurs du mystère eucharistique ?

VI. — Modèle d'ardente dévotion envers le très Saint-Sacrement, Germaine le fut aussi de l'aimable dévotion envers Marie, la mère de Jésus. Aucun jour ne s'écoula qu'elle ne récitât, et souvent à genoux, son Rosaire en entier. Elle n'omettait point d'en suivre par l'esprit et le cœur les quinze saints mystères. Trois fois dans la journée, pour dire l'*Angelus* à l'instant qu'il sonnait, elle s'agenouillait où qu'elle se trouvât, même dans le ruisseau et les endroits boueux, sans que ses vêtements, disent les traditions, en fussent mouillés ou salis. Les fêtes de Marie réjouissaient son âme et redoublaient sa ferveur. Pour en mieux profiter, elle s'y préparait par plusieurs actes des vertus que préfère Marie. Ces jours-là, plus longtemps que les autres, elle se répandait en prières devant l'autel de sa chapelle. Nul doute que l'angélique pureté qui a brillé et resplendi dans la pieuse enfant, ne soit née d'un regard complaisant qu'aura jeté sur elle la Vierge Immaculée.

Sainte Germaine enseignant les petits enfants.

VII. — L'amour envers le prochain est le frère inséparable de l'amour envers Jésus et Marie. Germaine, qui excella dans la patience, au témoignage de l'Eglise, excella tout autant dans la vertu de charité. Elle si pauvre, si indigente, manquant du nécessaire, trouva dans l'héroïsme de son cœur les moyens de faire l'aumône. On n'a pas oublié de quoi se composait sa nourriture quotidienne, d'un pain noir à peine suffisant pour apaiser la faim. Eh ! bien, la vue des mendiants lui inspirait une telle pitié qu'elle n'hésitait pas à leur donner tout ou partie de ce pain nécessaire, et à se condamner par suite aux tortures d'un jeûne rigoureux, sans parler des reproches violents que ces dons provoquaient chez sa jalouse marâtre. Et cette admirable générosité, ce n'est pas une fois qu'elle l'a pratiquée, mais très souvent durant sa vie, pendant une semaine entière, dit une tradition.

L'aumône corporelle, très précieuse aux yeux de Dieu, l'est moins assurément que l'aumône spirituelle. Toute impuissante qu'elle y parût, Germaine trouva dans son zèle industrieux de quoi la pratiquer, par l'exemple, par la parole, et surtout par la prière.

L'exemple des vertus est une grande charité. La paroisse entière recevait celle-là de Germaine, quand, à l'église,

Miracle des fleurs.

dans les rues du village et jusque dans les champs, elle voyait cette vaillante chrétienne pratiquer la religion et toutes les vertus avec une fidélité et un courage admirables. Les jeunes gens, les jeunes filles la recevaient aussi, quand elle leur montrait sa piété, sa modestie, sa fuite du luxe, des mauvaises compagnies et des occasions dangereuses, et quand, s'armant d'un zèle qui bravait les injures, elle abordait certaines de ses compagnes trop légères, leur reprochant la vanité, l'imprudence, le manque de tenue. Les petits enfants, dont elle fut le modèle par son obéissance, son travail, sa pureté et sa crainte de Dieu, la recevaient plus abondante que les autres, lorsqu'elle allait à eux, qu'elle les attirait par sa douceur et son amabilité, et que ces innocents, cédant à l'attrait de la grâce qui animait Germaine, accouraient à son appel, s'asseyaient au pied des arbres ou des croix, et là, attentifs et ravis, l'écoutaient leur parler du bon Dieu, de la sainte Vierge, de leur âme et du ciel. Elle leur enseignait les prières usuelles, les mystères de la foi, les actes des vertus, les lois de Dieu et de l'Eglise, notre culte et nos sacrements, bref tout le catéchisme.

Mais l'exercice de charité excellent entre tous, est celui de la prière. Que de fois devant Dieu, dans l'effusion de son âme, les parents, les amis, les compatriotes de Germaine, tous les enfants de Dieu ont été l'objet de

Mort de sainte Germaine sous l'escalier.

ses demandes, de ses supplications, de ses vives instances! On ne saura que dans le ciel les innombrables et précieuses grâces que son zèle brûlant a obtenues pour tous!

VIII. — Germaine grandissait en âge, et, comme Jésus de Nazareth, elle grandissait aussi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Des témoignages miraculeux nous signalent à part et canonisent, pour ainsi dire, sa dévotion envers l'Eucharistie et ses aumônes héroïques.

C'était déjà un vrai miracle de tous les jours que cette parfaite sûreté du troupeau restant seul, dans les champs, autour de la quenouille, pendant au moins deux heures, jusqu'à ce que la bergère retournât de la messe, le matin, et de la visite du Saint-Sacrement, le soir.

Enterrement de sainte Germaine.

Le miracle appelé du Courbet, très souvent répété, avait encore plus d'éclat. Entre le plateau sur lequel Germaine gardait son troupeau et l'église du village, s'ouvre un vallon assez profond, au bas duquel coulent les rares eaux de ce ruisseau. Un chemin étroit, âpre et pierreux descend encore aujourd'hui du plateau et conduit à une sorte de large gué, en face duquel, à mi-côte opposée, est bâtie depuis peu la maisonnette d'un garde-voie du chemin de fer. C'est à ce gué que très probablement sainte Germaine traversait chaque jour le Courbet. A sec, ou peu

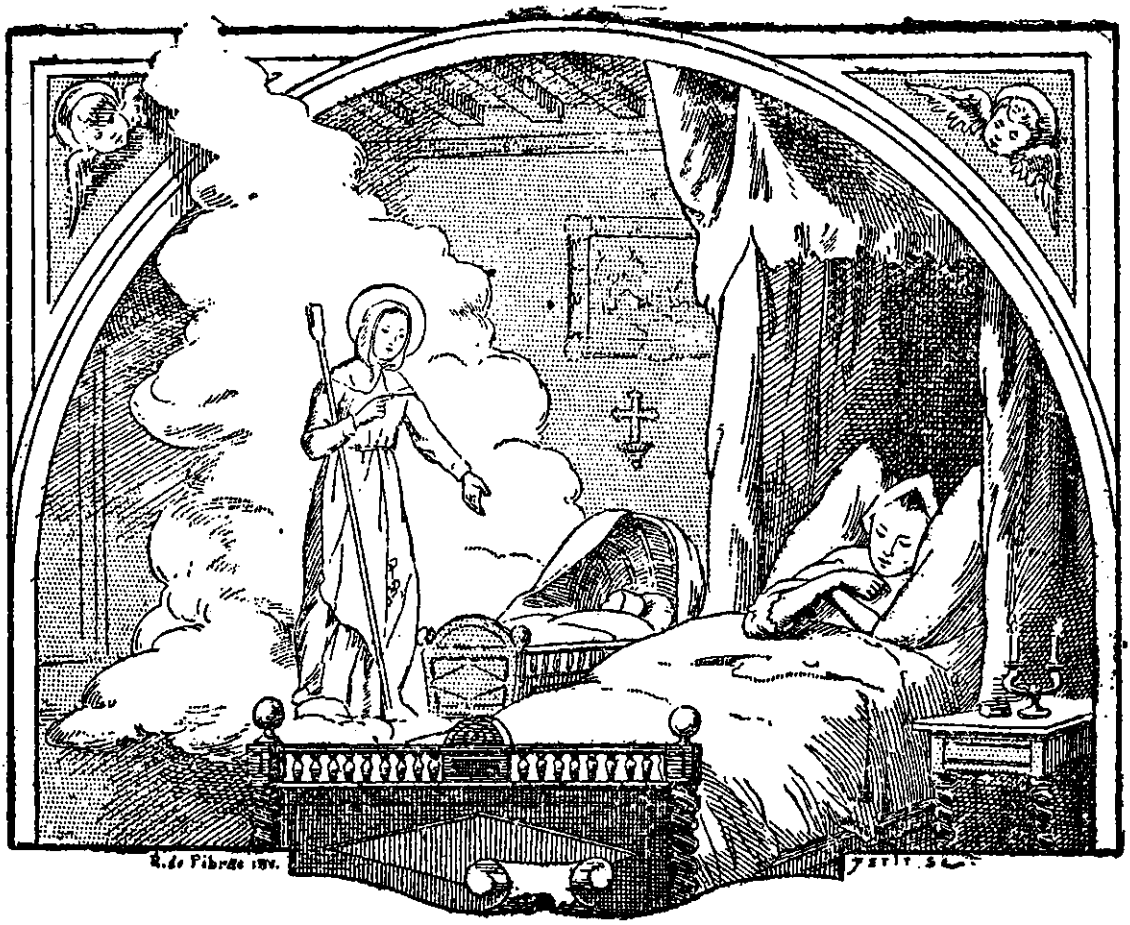
Vision des deux moines pèlerins.

s'en faut, dans les temps ordinaires, ce gué, après de longues ou de violentes pluies, se couvre promptement; un peu plus bas le ruisseau se resserre et s'obstrue; bientôt les eaux grossissent et débordent au large: impossible de passer. Or, un jour que le ruisseau grondait, gonflé comme un grand fleuve, Germaine arrive au gué, se rendant à la messe. Des gens qui stationnaient, arrêtés sur la rive, avaient vu venir celle qu'ils aimaient à railler en l'appelant bigote. Ils jouissaient malignement d'avance de l'embarras où elle allait se trouver. Elle marchait, les yeux baissés, récitant son chapelet. Sans hésiter, sans s'arrêter, voilà que tout à coup elle entre dans les flots. O surprise! ô miracle! les eaux subitement s'ouvrent devant elle, se referment à sa suite, et la laissent passer, sans mouiller ni ses habits ni même ses pieds! A son retour de la messe, même spectacle, même prodige. Dorénavant, il en sera ainsi toutes les fois que les eaux couvriront le passage.

Mais le miracle qui vers la fin de sa vie rendit la sainte tout à fait populaire, ce fut celui des fleurs, à l'honneur de ses admirables aumônes. On sait que pour les faire, elle n'hésitait pas à se priver de son modique pain. Afin de les rendre plus abondantes, elle avait soin de recueillir dans la maison les fragments de pain encore présentables que les enfants avaient perdus ou abandonnés. Sa marâtre, s'en étant aperçue, prenant pour un vol cette industrie de Germaine, voulut la surprendre et la punir. Un jour donc, qu'en emmenant son troupeau, la charitable enfant em-

portait pour ses pauvres quelques glanes de ce pain serrées dans son tablier, la marâtre, qui l'avait constaté, entra dans une violente colère. Sortant de la maison, un bâton a la main, elle court vers la bergère, et, dès qu'elle l'a rejointe, l'accable d'atroces injures, la traite de voleuse et s'apprête à la frapper. L'humble jeune fille, toute confuse, courbait la tête et ne répondait pas. Des voisins et des pauvres avaient vu passer la mégère irritée et armée, et ils l'avaient suivie, craignant avec raison pour l'innocente Germaine. Afin de la confondre devant eux de ses prétendus larcins, la marâtre tente de saisir le tablier gonflé où se cachait le pain, ordonnant à Germaine de l'ouvrir largement. O merveille! le pain avait disparu; de belles fleurs odorantes et fraîches tombaient du tablier! Et l'on était en plein hiver! — Une reine, sainte Elizabeth de Hongrie, un grand docteur, saint Thomas d'Aquin,

Découverte du corps de sainte Germaine.



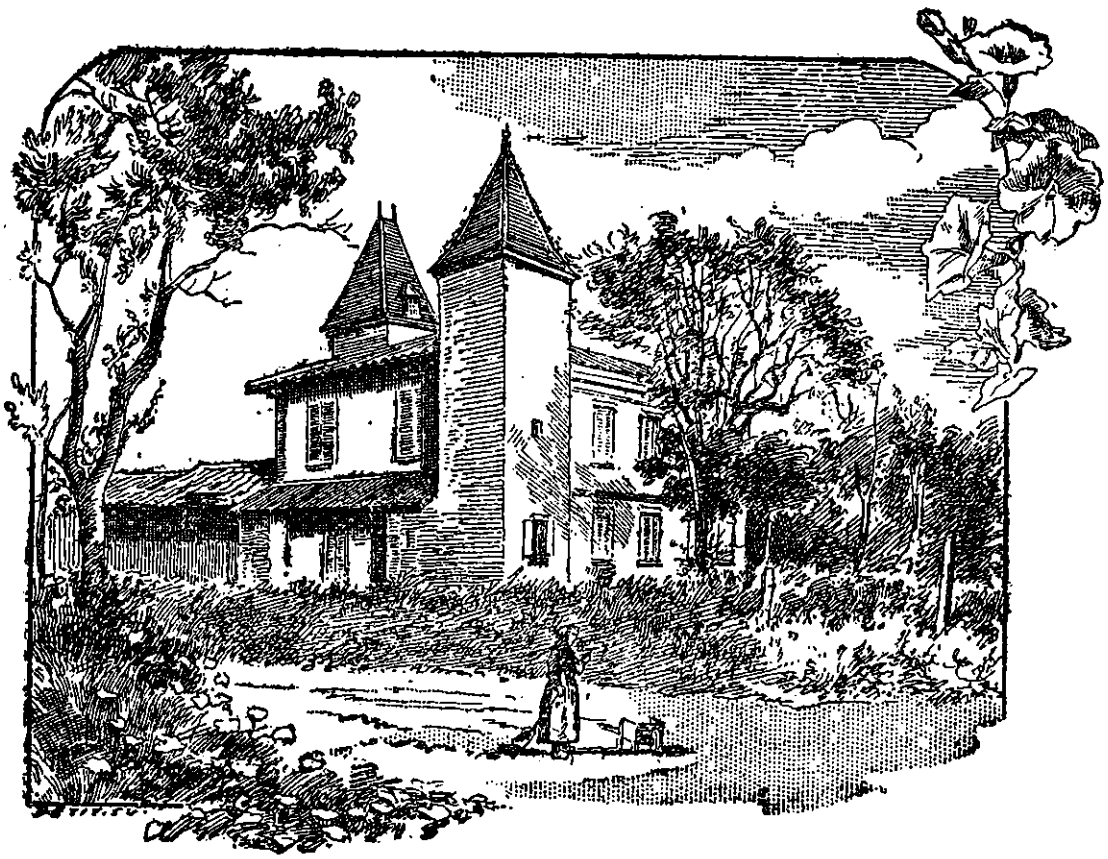
avaient vu, plus de trois siècles avant, leur charité divinement trahie par un pareil miracle.

IX. — Le bruit d'un tel évènement se répandit rapidement partout. La marâtre en resta confondue. Laurent Cousin, honteux de son passé de faiblesse, prit enfin la défense de sa sainte fille, et voulut qu'elle eût sa place au foyer et à la table de famille, à côté de ses autres enfants. Mais l'admirable Germaine, éprise de ses croix, en remerciant son père, lui demanda comme une grâce de garder son réduit, son lit de sarments, son pain noir et ses fatigues. Cependant, lorsqu'elle reparut dans le village, chacun la regarda avec vénération; personne n'osa plus l'appeler « la bigote »; tous la nommèrent dorénavant « la sainte ».

Ces respects et cette estime pesaient à l'humble cœur de la timide vierge. Pour les fuir et éviter toute atteinte d'orgueil, Germaine s'absorba plus encore dans le recueillement, dans la prière, dans ses fréquentations de Jésus à l'autel. Elle se préparait ainsi à terminer bientôt sa vie crucifiée et cachée en Jésus-Christ, par une mort obscure, sans nul secours humain, et seule avec son Dieu.

Ce fut l'été de l'année 1601, à l'âge de vingt-deux ans, qu'elle fut trouvée morte, un matin, sous l'escalier et sur

Miracle de Beauregard.



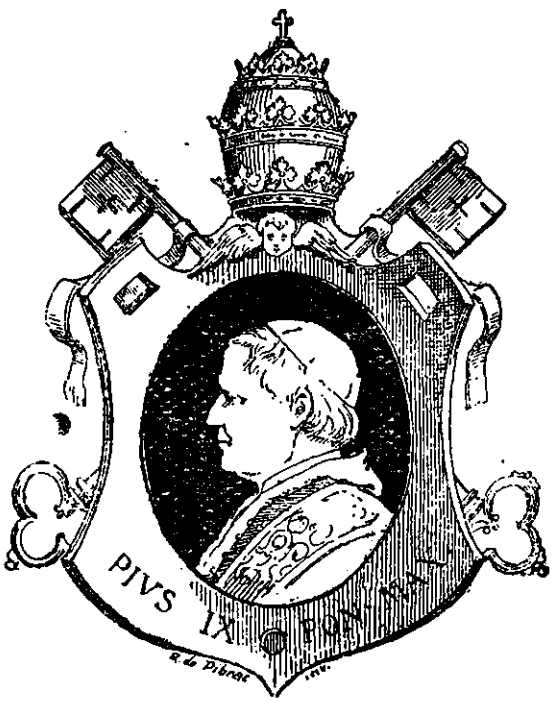
le tas de sarment qui lui servait de couche. Personne de la maison ne soupçonnait encore cette mort; cependant il était déjà grand jour; à cette heure, chaque matin, les brebis étaient sorties. En les entendant bêler, Laurent Cousin, inquiet, envoie un de ses jeunes enfants voir ce qui avait pu retenir Germaine. Le frère appelle sa sœur; elle ne lui répond pas. Il regarde sous l'escalier, et il l'aperçoit modestement couchée sur ses sarments, les traits empreints d'un air céleste. Elle avait cessé de souffrir.

La nuit même de sa mort, Dieu manifesta à diverses personnes la gloire de cette âme virginale. Un prêtre du diocèse d'Auch arrivait près de Pibrac, se rendant à Toulouse. Tout à coup, dans les airs, il voit une glorieuse procession qui descend vers une ferme, et qui, bientôt après, remonte vers le ciel, conduisant une âme de plus. Le lendemain, revenu de Toulouse, il apprend que c'est Germaine, « la sainte », qui était morte, à l'heure de sa vision nocturne. — Deux religieux qui cheminaient tardivement, par cette nuit d'été, s'étaient réfugiés, en attendant le jour, dans les ruines d'un castel. A leur tour, s'éveillant tout à coup, ils admirent dans le ciel des vierges angéliques, toutes vêtues de blanc, qui, de l'église, volent vers le plateau et vers la ferme de Germaine. Bientôt ils les revoient qui entourent une autre vierge, vêtue comme elles

Château de Beauregard.

tout en blanc, mais couronnée de fleurs nouvelles. Entrés dans le village, ils apprennent la mort de la sainte bergère : c'était la vierge ajoutée à leur vision.

Dès que sa mort fut connue dans Pibrac, une foule nombreuse courut à ses obsèques. Chacun voulant la voir une dernière fois et se recommander à ses saintes prières. Décemment enveloppée, pieusement enguirlandée d'épis de seigle et de bluets rustiques, sa chaste et sainte dépouille fut portée de la ferme à l'église, à travers ces chemins qu'elle avait si souvent parcourus, le long desquels aujourd'hui la paroisse entière venait lui faire un triomphant cortège. Sa tombe, dans l'église, était creusée au pied de la chaire ; c'est là qu'elle fut religieusement déposée, sans aucune inscription ni marque distinctive.



X. — Humble et cachée pendant sa vie, Germaine le fut longtemps encore après sa mort. Quarante-trois ans s'étaient écoulés, lorsqu'une de ses parentes, sur le point d'expirer, demanda à être ensevelie à côté de la sainte Bergère. Les fossoyeurs avaient à peine levé le premier carreau et donné un coup de pioche, qu'ils s'arrêtent effrayés de trouver un cadavre. On s'approche et on constate que ce corps est à fleur de terre ; de plus, l'endroit du visage touché par la pioche offre l'aspect de la chair vive.

Au bruit de cet étrange évènement, tout le village accourt. Alors, en présence d'une grande foule, on relève le cercueil. On examine le corps. Il est trouvé entier, flexible, mou et préservé de corruption. Les linges et le suaire qui le revêtent ont, il est vrai, pris la couleur de la terre ; mais ils ne sont pas plus atteints que le corps lui-même. Les mains tenaient un petit cierge et une guirlande d'épis et de bluets ; les fleurs n'étaient que légèrement fanées ; les épis n'avaient rien perdu de leur couleur ; ils contenaient encore leurs grains, frais comme au temps de la moisson. A l'une des mains se remarquait une difformité ; le cou portait des cicatrices.

A ces signes, tous les anciens de la paroisse publient que c'est là le corps de Germaine Cousin, morte depuis

quarante-trois ans, qu'ils avaient eux-mêmes connue, et dont ils avaient vu les funérailles.

Cette relique si merveilleusement retrouvée fut exposée en vue de tous, debout près de la chaire de l'église.

Mais peu de temps après, dame Marie de Beauregard, dont le banc était à côté du corps, éprouvant envers lui quelque sentiment de répulsion, ordonna qu'on l'éloignât. Elle fut bientôt affligée d'un ulcère au sein, et son enfant unique qu'elle nourrissait, tomba malade à la dernière extrémité. Les médecins de Toulouse ne purent soulager ni l'enfant ni la mère. Son mari alors lui rappela le mépris qu'elle avait montré pour le corps de Germaine, et lui dit que peut-être Dieu offensé de cela avait voulu la punir par ces cruelles souffrances. A ces paroles, la dame de Beauregard, rentrant en elle-même, s'agenouilla humblement et demanda pardon. Le pardon ne se fit pas attendre.

Durant la nuit suivante, la malade, s'éveillant tout à coup, voit dans sa chambre une grande clarté et croit même reconnaître sainte Germaine, qui l'assure de sa guérison et de celle de son enfant. Pleine de joie, elle appelle ses domestiques et leur dit ce qui vient de se passer. Jetant ensuite les yeux sur sa plaie, elle la trouve déjà presqu'entièrement fermée. Elle se fait apporter aussitôt son fils, et l'enfant parfaitement guéri suce le lait qu'il refusait depuis plusieurs jours. Dès le lendemain, la dame de Beauregard se rend à l'église, où elle répare publiquement l'outrage qu'elle avait fait aux restes de la sainte bergère. Pénétrée en même temps de reconnaissance, elle offre une caisse de plomb pour recevoir ce corps saint. Le curé et les plus notables paroissiens y enferment eux-mêmes le dépôt vénérable, et il est porté dans la sacristie.

XI. — C'est là que commence cette série non interrompue de bienfaisantes merveilles que Dieu s'est plu à opérer jusqu'à nos jours, pour la gloire de son humble et charitable servante. Mgr de Marca, en 1661, et Mgr de Colbert, en 1701, les firent constater officiellement.

Le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse.

La Révolution ne les fit pas cesser ; ses attentats exécrables donnèrent au contraire l'occasion d'en voir opérer de plus admirables encore. Le corps de la Sainte jeté, en 1793, dans une fosse saturée d'eau et de chaux vive, fut retrouvé, en 1795, entier, articulé, bien conservé ; les chairs et la peau avaient seules été noircies ou dévorées. Trois hommes de Pibrac avaient eu la faiblesse de se prêter à l'enfouissement sacrilège. Ils avaient été promptement et rudement châtiés. Deux, plus tard, furent guéris, et tous les trois, auparavant, convertis par la clémente bergère.

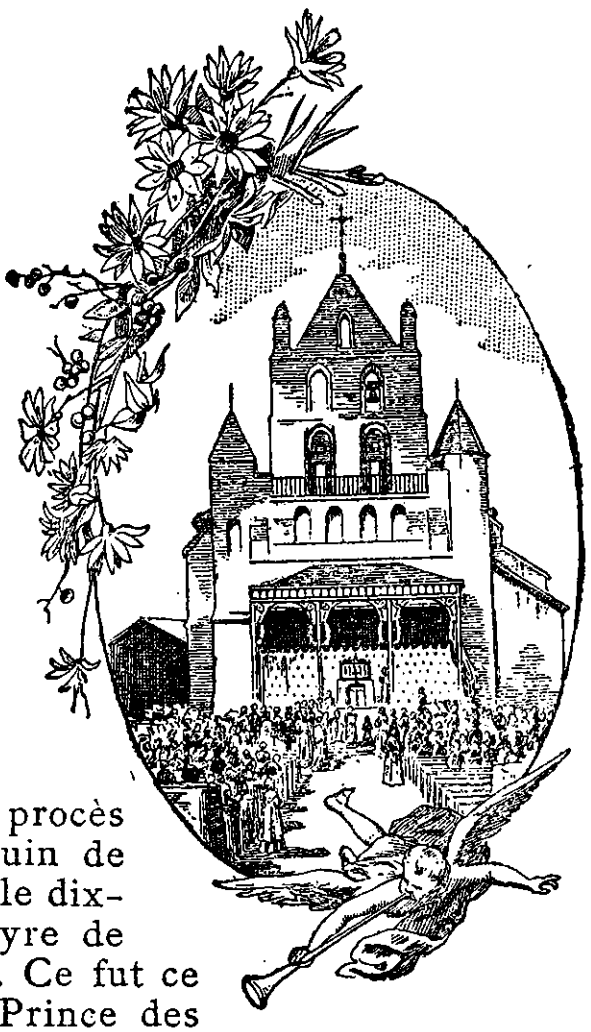
XII. — Le culte de la Sainte ne décroissant pas, mais augmentant de jour en jour, Mgr d'Astros voulut enfin faire triompher la cause de sa béatification. Il ordonna, en 1843, la reprise des procès et des enquêtes préalables.

Trois prêtres vénérables du diocèse de Toulouse ont attaché leur nom à cette grande affaire : l'abbé Barthier qui fut nommé postulateur, l'abbé Estrade qui fut son délégué et plus tard son remplaçant, enfin, l'abbé J.-P. Gabriel Montagne, à qui tout ici nous oblige à rendre un particulier hommage. Le triomphe de sainte Germaine, la prospérité de son pèlerinage, de la paroisse et même de la commune sont dus en grande part au zèle, à la piété et au dévouement qu'il a déployés pendant les quarante-trois ans (1835-1878) de son ministère à Pibrac.

Grégoire XVI, le 23 mai 1845, deux jours avant sa mort, avait signé le décret déclarant vénérable la sainte jeune fille dont la patience l'avait tant frappé. Pie IX, le grand Pontife, qui avait hérité de la dévotion de son prédécesseur pour la « *pia pastorella* », la pieuse bergerette, comme il aimait à l'appeler, hâtait de tout son pouvoir le succès de la cause, menée d'ailleurs très promptement. Malgré tous les malheurs d'une révolution, le décret de béatification de la « vénérable Germaine » était signé huit ans après, le 24 juin 1853, par le Souverain Pontife, rétabli par l'armée

française sur son trône de Rome. L'année suivante, le 24 mars 1854, la basilique de Saint-Pierre voyait les grandes fêtes de la béatification. Toulouse, alors sous la houlette de Mgr Mioland, les célébra avec une splendeur et un enthousiasme indescriptibles, les 12, 13 et 14 juillet suivants. Pibrac, les 25, 26 et 27 juillet 1854, surpassa encore Toulouse par sa piété et son enthousiasme. Il eut l'honneur d'entendre alors de l'évêque de Poitiers, plus tard cardinal Pie, une homélie incomparable.

XIII. — La gloire grandissante de Germaine augmenta, s'il se peut, les effusions de sa bonté. Des grâces sans nombre et d'éclatants miracles étaient la réponse de la nouvelle Bienheureuse aux vœux et aux prières qui redoublaient à son tombeau, ou même à son seul nom. On dut donc se hâter de prier le Saint Père Pie IX, d'achever son ouvrage et de la canoniser. Le nouvel archevêque de Toulouse, Mgr Desprez, s'empressa, dès son arrivée, d'appuyer et d'activer les démarches nécessaires à ce grand dessein. Bien que conduit très rapidement, le procès dura jusqu'en 1867. Le 29 juin de cette mémorable année, était le dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul. Ce fut ce jour-là que le successeur du Prince des Apôtres, entouré de plus de cinq cents patriarches, archevêques et évêques, en présence de plus de cent mille pèlerins, prêtres ou laïques, accourus des quatre parties du monde, inscrivit solennellement au catalogue des Saints Germaine Cousin, vierge et bergère de Pibrac.



La canonisation de sainte Germaine, à Pibrac.

A Toulouse, le mois suivant, 28, 29 et 30 juillet, les fêtes dépassèrent tout ce que l'imagination pourrait rêver. Les lecteurs des récits qu'en ont publié les grandes histoires de la Sainte refuseront d'y croire, les trouvant exagérés; les témoins oculaires qui les relisent aujour-

d'hui, tout en constatant leur pleine exactitude, les trouvent bien affaiblis. Pendant toute l'année suivante, chaque paroisse du diocèse célébra tour à tour la canonisation de sainte Germaine. Pibrac, l'heureuse paroisse, eut l'honneur de clôturer cette série de fêtes triomphales en prodiguant à « sa sainte » des gloires dignes d'elle. Les 28, 29 et 30 juillet 1867 attirèrent « à sainte Germaine », comme s'exprime le peuple, des foules si nombreuses et si variées, provoquèrent des actes si merveilleux de piété, de joie religieuse et de sainte fierté, que toute description, si elle était possible, devrait paraître invraisemblable.

Le miracle des pains.

XIV. — Depuis la découverte de ses reliques jusqu'à nos jours, pendant bientôt trois siècles, sainte Germaine n'a pas discontinué la série de ses miracles. Pas une famille, autour d'elle et dans les environs, qui n'ait à la bénir de quelque grâce insigne. Celui qui a l'honneur d'écrire ces lignes peut affirmer, en toute certitude, qu'à peine âgé de seize mois, il a été ressuscité par le simple contact de petits linges d'enfant passés, comme l'on dit, sur le corps de sa sainte compatriote. Son père lui a bien des fois raconté qu'il avait vu de ses yeux un enfant aveugle-né guérir subitement en sa présence. Il a vu à son tour s'opérer devant lui le miracle suivant : une dame espagnole absolument paralytique se levant tout à coup après la communion, marchant avec aisance et s'en retournant parfaitement guérie.

Parmi les six miracles présentés et approuvés à Rome, voici les trois plus notables racontés brièvement.

Bourges possède une maison religieuse dite du Bon-

Pasteur, où sont recueillies des filles qui se sont déjà perdues et d'autres qui sont en grand danger de se perdre. Vers la fin de 1845, 116 personnes vivaient dans cette maison : 17 religieuses, 59 pénitentes et 40 jeunes filles, dont la plus âgée n'avait pas plus de 17 ans. Ce nombre croissant toujours et les ressources diminuant, la maison se trouva bientôt dans la plus grande détresse. Dans cet état de peine, la Mère Supérieure, Marie du Sacré-Cœur, se sentit poussée à mettre toute sa confiance en la pieuse Germaine Cousin, dont elle avait entendu raconter les merveilles. Elle fit commencer une neuvaine de prières par toute sa maison, et, chaque jour, elle fit lire en public quelques passages de la vie de la vénérable bergère. De nombreuses médailles de la céleste protectrice furent distribuées, et la ferveur redoubla la confiance. Un jour, les sœurs converses préparaient un peu de pâte pour faire le pain, quand elles s'aperçurent qu'elle s'était multipliée entre leurs mains, à tel point qu'avec une assez modique quantité de farine elles purent avoir 375 livres de pain miraculeux. Deux autres multiplications de pâte ont eu lieu depuis, la dernière dans le temps même que l'on poursuivait le procès apostolique.

Le miracle de la farine.

Après la pâte, ce fut la farine qui fut multipliée, dans la même maison, en décembre suivant. « Je m'aperçus, dit une « religieuse, quatre ou cinq fois dans le mois de décembre, « que la farine se multipliait et ne diminuait jamais. Je « ne puis fixer précisément le jour où elle a commencé « d'augmenter, mais je suis sûre que c'était au mois « de décembre. » « La sœur tourière qui était spécia-

« lement chargée de la farine, ajoute une autre religieuse, « m'a dit plusieurs fois, dans les derniers jours de « décembre 1845, qu'elle prenait tous les jours de la farine, « et que jamais elle ne diminuait. Moi-même, par deux « fois différentes et dans le même mois, ayant pris avec la « sœur tourière une quinzaine de corbeilles de farine pour « en faire du pain, j'ai remarqué que le tas d'où nous « l'avions tirée était aussi considérable qu'avant. » — En constatant cet éclatant prodige, les religieuses furent saisies d'une vive émotion : la Supérieure les conduisit auprès de la farine afin qu'elles vissent de leurs yeux sa miraculeuse multiplication. Toutes se prosternèrent, et retenant avec peine leurs larmes, elles baisèrent la terre, prièrent les bras en croix et rendirent mille actions de grâces à Dieu et à sainte Germaine.

Les deux autres miracles de la béatification sont l'un et l'autre des guérisons instantanées : Jacqueline Catala, enfant de cinq à six ans, d'une maladie rachitique invétérée, Philippe Luc, à l'âge de quatorze ans, d'une fistule scrofuleuse devenue carieuse et déclarée incurable. Leur santé depuis lors est demeurée parfaite.

Françoise Huot, de Bonnecourt, canton de Neuilly, diocèse de Langres, était dans son enfance bergère, comme

Guérison d'une jeune fille.

le fut Germaine. Bientôt, en grandissant, elle se trouva saisie d'étranges et violentes douleurs. C'étaient les commencements d'une terrible maladie, l'inflammation et peu à peu le ramollissement de la moelle épinière. On ne peut en guérir, on en meurt sans retard, telle fut la sentence des médecins de l'hôpital de la Charité de Langres où ses parents l'avaient portée. Paralysée de tous ses membres, couverte de plaies, soumise à d'atroces douleurs, elle entendit un jour la religieuse qui la soignait lui parler de la bienheureuse Germaine. « Quelle est donc cette nou-

« velle bienheureuse? lui demanda Françoise. — C'est « une pauvre bergère qui a bien souffert durant sa vie, « que Dieu glorifia toujours par d'innombrables guérisons « miraculeuses et que l'Eglise vient de béatifier. — Une « bergère! s'écria la pauvre infirme, elle aura pitié de « moi; car j'ai été bergère aussi et je souffre beaucoup! » Une neuvaine fut commencée, pendant laquelle la malade répétait souvent, avec grande confiance : « Bienheureuse « Germaine, obtenez-moi de guérir afin que je puisse deve- « nir petite sœur des pauvres, si le Bon Dieu le veut! » Ce vœu fut exaucé : le dernier jour, après la communion, Françoise était instantanément guérie devant les religieuses et les personnes présentes à la chapelle. La miraculée de-

Tableau du R. P. Besson.

vint bientôt après, en religion, la sœur Marie-Germaine.

C'est là un des deux miracles admis pour la canonisation, l'autre est encore une guérison instantanée et parfaite, celle de M^lle^ Lucie Noël, de Revel, diocèse de Toulouse, malade depuis longtemps d'une luxation coxale.

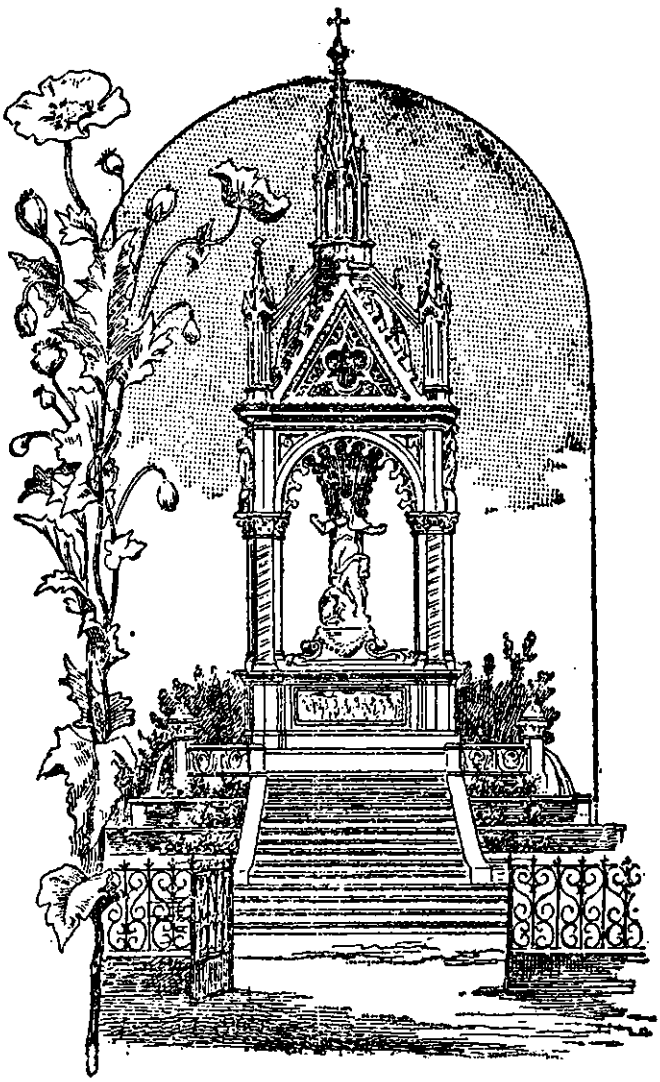
XV. — Les beaux-arts ont apporté un généreux tribut à la gloire de sainte Germaine. Parmi les nombreuses peintures qui ont entrepris de nous représenter la sainte bergère, il en est trois entr'autres qui méritent d'être indiquées. D'abord celles qu'on a fait composer à Rome pour les cérémonies de la béatification et de la canonisation. Ce sont, par exception, des artistes français, et non des romains, selon le vieil usage, qui eurent l'honneur de ce travail pleinement réussi. Ensuite, celle du R. P. Besson, de l'ordre de Saint-Dominique, que l'on peut admirer à Pibrac, sur l'autel même de la Sainte. Enfin, celle d'Ingres, faite pour l'église de Sapiac, sa paroisse natale, par le grand peintre montalbanais, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse accordée à un de ses neveux par la compatissante thaumaturge de Pibrac.

Tableau de M. Ingres.

La sculpture et l'architecture s'étaient mises, à Toulouse, en 1877, au service d'une idée proposée par un comité d'amis de la Sainte et qui reçut alors l'approbation empressée de toutes les administrations. Elever sur une belle place de la ville un monument artistique à cette aimable Sainte qui l'avait illustrée si catholiquement, quelle idée intelligente, populaire, chrétienne ! La place Saint-Georges fut désignée pour cet honneur. Un architecte toulousain, M. Pujol, traça le plan du monument. M. Falguière, son illustre compatriote, sculpta la statue qui devait en être

l'âme. Mgr Desprez, entouré de sept archevêques, évêques ou abbés mitrés, en présence de toutes les autorités civiles, procéda en grande pompe à la bénédiction et à l'érection de ce beau et pieux monument. La ville entière se mit en fête comme aux grands jours de 1867.

Hélas! sainte Germaine ne resta pas longtemps sur ce trône civil. Des municipalités se succédèrent, hostiles à la Sainte, et l'une d'elles, en 1881, la nuit du 15 juillet, au milieu de l'indignation populaire difficilement contenue, fit démolir le monument et enlever la statue!!! O clémente sainte Germaine, pardonnez, nous vous en conjurons, à ceux qui dans ce jour vous ont tant offensée!

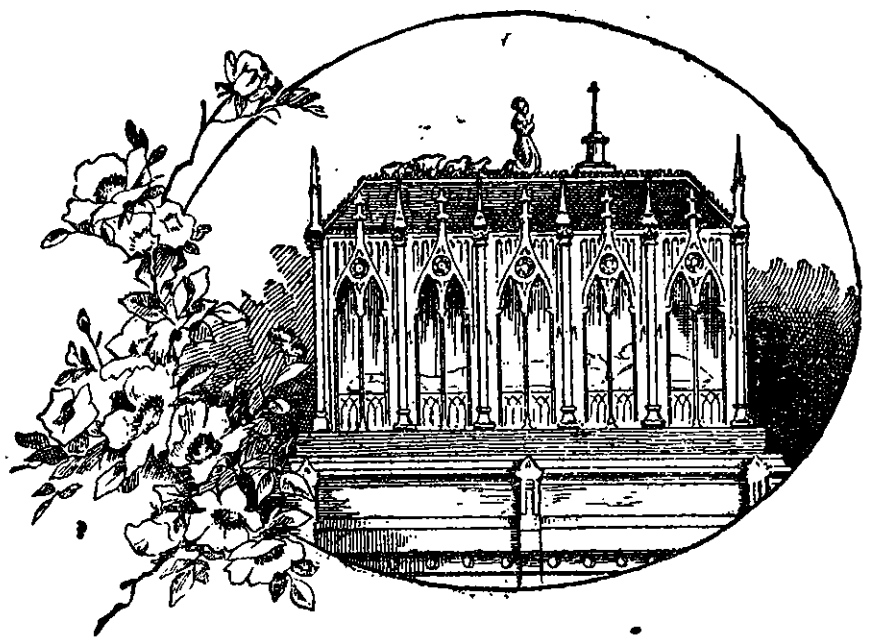


Monument de la place Saint-Georges.

Lorsqu'à Pibrac le pèlerin, ami de l'art, s'approche des reliques de la Sainte, il peut aussi remarquer une œuvre d'orfèvrerie d'un très réel mérite : la châsse qui les renferme. Elle est en beau cuivre doré. Ses dimensions, bien proportionnées, sont de 1^{m},20 de long, de 0^{m}50, de large et de 1 mètre de hauteur. Sa forme est une suite d'arcs en ogives surmontés d'un clocheton. Tout à fait au dessus, la Sainte est représentée à genoux, au pied d'une croix; des brebis sont auprès d'elle. Œuvre de Favier, de Lyon, elle est le riche présent offert à la nouvelle bienheureuse par le pieux abbé Lamarque, originaire de Pibrac, décédé à Toulouse, en 1861, presque centenaire.

XVI. — Une œuvre immense et de grand art se prépare mûrement, pour être proposée à la générosité des innom-

brables clients et amis que possède partout sainte Germaine : c'est la reconstruction, devenue nécessaire, de l'église de Pibrac. Pareille à un gigantesque reliquaire, elle renfermerait l'ancienne, sorte de relique vénérable où la Sainte a tant prié, et qui, à son tour, contient l'inestimable dépôt de son corps virginal. Elle devrait se dilater, quand même, pour donner un abri aux foules innombrables qui, certains jours surtout, y montent de la gare. Digne mémorial du troisième centenaire de l'entrée au ciel de l'admirable bergère, cette église nouvelle serait inaugurée en 1901, le 15 juin, fête annuelle de la Sainte.



La châsse des reliques de sainte Germaine.

XVII. — Les pèlerinages sont rentrés dans nos mœurs. Lourdes surtout a opéré ce miracle. Aussi, plus nombreux qu'aux anciens jours, les pèlerins affluent sans cesse « à sainte Germaine », et, comme aux anciens jours, l'aimable Sainte accorde ses miracles. Tout dernièrement encore, une pauvre percluse, muette et idiote, a retrouvé dans un premier voyage la raison, l'ouïe et la parole, et dans un second, le reste d'une santé aujourd'hui florissante.

Ainsi la gloire de sainte Germaine s'étend de jour en jour par tout le monde catholique. On la connaît, on l'invoque, on lui dresse des autels, non seulement dans tout le midi et dans toute la France, mais encore en Belgique, en Italie, en Sicile, en Allemagne, en Asie dans les Indes, en Afrique à Madagascar, et jusqu'en Amérique.

XVIII. — Une forme de son culte qui se répand le plus dans les paroisses et les communautés, c'est celle de ses confréries, et spécialement des congrégations de jeunes

filles, dont elle est la patronne et le modèle. Pibrac est devenu, aujourd'hui, très canoniquement, le centre d'une association qui agrège ces confréries et qui possède tous les privilèges d'une archiconfrérie.

A Pibrac, les pratiques aimées des pèlerins sont, là, comme dans tous les pèlerinages: d'abord, des confessions particulières, des communions ferventes, des messes mieux entendues et des offices mieux suivis; puis, des honoraires de messes à faire dire, des cierges à faire brûler, des aumônes laissées pour les œuvres du pèlerinage. Mais, en particulier, on baise avec respect les reliques de la sainte et on fait toucher à son corps des linges et des objets de piété: on consacre les malades et les enfants, en faisant réciter sur eux des oraisons et le saint Evangile; on s'inscrit enfin dans l'association ou archiconfrérie du pèlerinage, à laquelle MM. les Curés et MM. les Aumôniers font agréger aussi les congrégations qu'ils dirigent.

PIEUX HOMMAGE A SAINTE GERMAINE

De l'Auteur: le P. F.-L. COMIRE, S. J.

Et des Illustrateurs: R. DE PIBRAC et A. DE RICHEMONT.

Apothéose de sainte Germaine.

III. — Devoirs et Pratiques de l'Archiconfrérie.

1° Se faire recevoir régulièrement, en se faisant inscrire dans le registre de l'Archiconfrérie, à Pibrac, ou dans celui d'une Confrérie locale agrégée.

2° Réciter chaque jour, trois fois de suite, cette invocation : « *Sainte Germaine, priez pour nous !* » — Ajouter, si l'on veut, auparavant, soit la petite prière dite de sainte Germaine : « *Jésus, mon Dieu, je vous aime par-dessus tout !* » et l'oraison liturgique de la Sainte : « *O Dieu, grandeur des humbles*, etc. », ou en latin : « *Deus, humilium celsitudo*, etc. », — soit ces mêmes prières précédées d'une dizaine de chapelet ou du chapelet en entier recité en union avec sainte Germaine et aux intentions ci-dessus indiquées.

3° Parmi les vertus à imiter, s'attacher de préférence à celles que l'Eglise signale dans l'office et l'oraison de la Sainte : l'humilité, la pureté, la patience, la charité, etc.

4° Porter sur soi sa médaille bénite, honorer ses images et ses représentations, — célébrer ses fêtes, prendre part aux processions en son honneur et aux pèlerinages à son tombeau, assister assidûment aux réunions de sa Confrérie ; — répandre ses Vies, ses Neuvaines, ses Cantiques, etc. ; — multiplier ses confréries et y faire entrer des confrères fervents ; — *enfin, jusqu'à l'entier achèvement de l'église entreprise, considérer cette œuvre comme un très grand honneur qu'il faut rendre à la Sainte pour son 3e centenaire, le seul qui jusqu'alors aura pu être célébré. Mettre donc tout son zèle à souscrire et à faire souscrire dans ce but* (1)

IV. — Fêtes de l'Archiconfrérie.

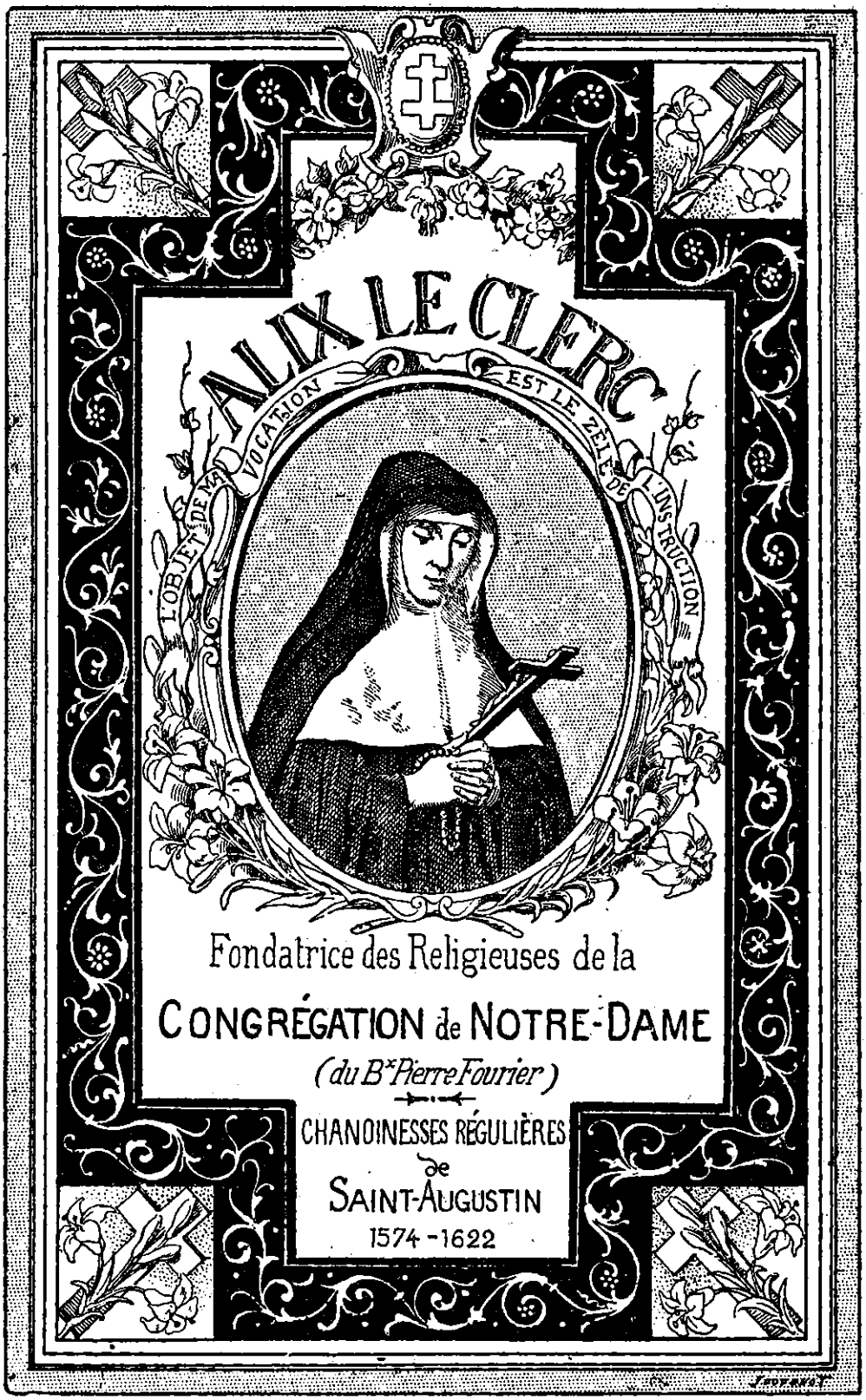
Patronale ou *titulaire :* Ste Germaine, 15 juin. — *Principales.* le Bon-Pasteur, la Fête-Dieu, l'Annonciation. — *Secondaires :* S. Michel, S. Joseph, S. Benoît Labre, S. Vincent de Paul, S. Lazare et S. Roch, S. Stanislas Kostka et S. Louis de Gonzague, Ste Marie-Madeleine, patronne paroissiale de Pibrac.

V. — Indulgences de l'Archiconfrérie.

Plénières, aux conditions ordinaires : le jour de la réception, à l'article de la mort, et le jour de la fête patronale et des fêtes principales. — *Partielles*, aux conditions ordinaires : de 7 ans et de 7 quarantaines, le jour de chaque fête secondaire : — de 300 jours, chaque fois, pour l'*Oraison liturgique ;* — de 60 jours, pour *toute bonne œuvre* de la Confrérie ; — 50 jours, chaque fois, pour l'invocation : *Sainte Germaine, priez pour nous*, et autant pour la petite prière : *Jésus, mon Dieu, je vous aime par-dessus tout !*

N. B. — Toutes, sauf la dernière, sont applicables aux défunts.

JE
SÈME
LE
BON
GRAIN



C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE (Somme)

VIE DE LA MÈRE ALIX LE CLERC

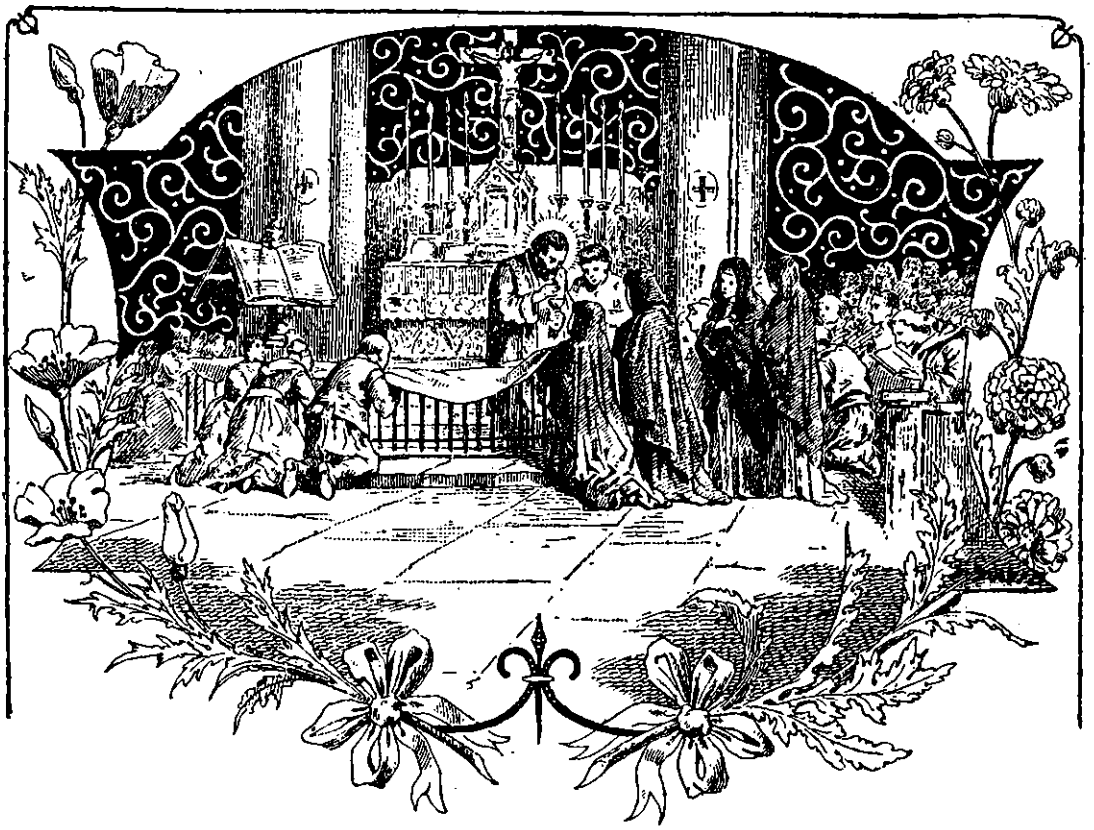
Le 2 février 1574, Alix Le Clerc naquit à Remiremont (Vosges) d'une famille honorable de bourgeois « chrétiens « et craignant Dieu, exempts des privations « de la misère sans être exposés aux dangers « de la fortune. » Formée par ses parents aux « devoirs d'une vie sérieuse, elle reçut, grâce à leurs soins, une éducation aussi complète qu'il convenait à son rang. « D'un esprit et d'un jugement « supérieurs, Alix était fort retenue et avisée en ses

« Il me sembla voir un démon qui battait ce tambour... » (page 3).

« paroles ; elle avait un naturel accommodant, un « abord agréable, une modestie, une grâce, une « douceur et gravité qui la faisaient également « craindre et aimer. »

Ses parents, aveuglés par la tendresse, la conduisirent trop tôt, et trop souvent, dans les fêtes mondaines ; la jeune fille, étourdie par ses succès, prit goût au plaisir. « Pour m'aider à tomber, avoue- « t-elle, je n'avais que trop d'amis ; pour me retenir, « je me trouvais dans une effrayante solitude..... je « voyais bien que mon âme était captive, mais je « ne pouvais comprendre en quoi. »

Mais la Très Sainte Vierge lui réservait la gloire d'être la fondatrice d'un Ordre qui la regarde comme sa mère et combat sous son nom, elle lui envoie par la maladie un premier avertissement. Dans les loisirs de la convalescence, un livre lui tombe sous la main ; c'était un recueil d'histoires authentiques, de malheureux surpris par la mort en état de péché. Alix, dont le cœur est déjà celui d'un apôtre, non seulement accuse ses fautes, mais elle entraîne ses compagnes dans la bonne voie, et se résout avec elles de mener une vie plus chrétienne. C'est alors que la Très Sainte Vierge, se montrant à elle pour la première fois dans un songe mémorable, lui dit : « *Viens, ma fille, et je te recevrai.* » Cependant le démon ne pouvait abandonner tout d'un coup la proie qu'il voulait séduire. M. Le Clerc, atteint d'une maladie grave, dut se rendre à Hymont ; sa fille y fut bientôt remarquée. « A la voir « si sage, si maîtresse d'elle-même, si jalouse de « l'honneur et bonne réputation, si exacte aux de- « voirs de la piété, » on ne pouvait croire que le monde trompât jamais un esprit si judicieux.



Hymont touche à Mattaincourt ; dans ce bourg, alors riche et florissant, Pierre Fourier, curé depuis quelques semaines, attirait déjà autour de la chaire de nombreux auditeurs, charmés de la parole vive, ardente, généreuse du saint prêtre, qui demandait « une seule chose : sauver les âmes, dût-il lui en « coûter la vie. » Or il arriva que, deux dimanches de suite, l'attention de M^lle^ Le Clerc fut détournée du saint sacrifice par le bruit d'un tambour, qu'elle croyait entendre en l'air. « Comme j'aimais fort à « danser, dit-elle, ce son me captivait et j'y prêtais « l'oreille avec un extrême plaisir. Mon esprit fut « fortement saisi ; hors de moi-même, il me sembla « voir un démon qui battait ce tambour, et une « troupe de jeunes gens qui le suivaient avec une « grande allégresse... Je résolus, à l'heure même,

La Mère Alix et ses compagnes à la Messe de minuit (page 6).

« de n'être plus de cette société et de faire désormais « tout ce que je saurais être *le plus agréable à « Dieu*, y fallût-il mourir. »

« Il me sembla, dit-elle encore, que l'on eût ôté « tout ce qui était en mon intérieur, et qu'on y eût « placé un autre esprit. » C'est donc dans une parure plus modeste que la jeune Alix se rend désormais aux réunions de famille ; au milieu des fêtes d'un brillant mariage, entourée elle-même de flatteries et d'approbations, Alix comprend le vide des hommages qui passent et des joies qui finissent ; elle jette son cœur plus haut, et l'amour de Dieu la possèdera tout entière.

Ce changement mit le monde fort en rumeur, comme il arrive d'ordinaire. La pieuse Alix, se confiant alors à la conduite du curé de Mattaincourt, lui fit une confession générale, après laquelle Dieu daigna lui révéler, dans un songe, l'avenir de la Congrégation dont elle devait être la mère.

« Je vis, dit sa relation, sainte Claire et sainte « Elisabeth ; et me présentant devant elles, je de- « mandai laquelle me recevrait pour sa fille ; mais « ni l'une ni l'autre ne me voulut accepter..... Je « remarquai alors un berceau d'enfant, au milieu « duquel se trouvait une tige d'avoine avec ses « branches et ses graines... un gros marteau de « fer frappait cette tige, toutes les fois qu'elle pen- « chait de côté et d'autre, sans toutefois qu'elle « pût être rompue ni brisée par ce marteau... et il « me vint en esprit que la vocation où je serais « endurerait beaucoup de persécutions sans se « dissoudre, et que Notre-Seigneur la rendrait « ferme et stable. »

« Toujours en priant Dieu, il me tombait en « l'âme qu'il faudrait faire une nouvelle maison de « religieuses où l'on *pratiquerait tout le bien que « l'on pourrait ;* et cette idée me pressait avec tant « de véhémence, que j'allai la proposer à Monsieur « notre bon père. »

Pierre Fourier modéra son ardeur, lui répétant « qu'il « serait plus « facile et « peut-être « meilleur « d'entrer « dans un « monastère « fondé ; ce- « lui de Ste- « Claire à « Pont-à- « Mousson, par « exemple.... », ajoutant « que « du reste elle ne « trouverait peut- « être pas de « compagnes. »

En moins de six semaines, quatre jeunes filles : Gante André, Isabelle et Jeanne de Louvroir (et Mlle Barthélemy qui ne devait pas persévérer) vinrent, l'une après l'autre, lui découvrir le désir

« Et moi tenant un rateau avec lequel on amasse le foin... » (page 10).

qu'elles avaient de se joindre à elle pour être religieuses.

« Cela fortifia mon premier dessein, écrit la Mère « Alix, je les conduisis aussitôt à notre bon Père... « Nous aurions voulu vivre ensemble et nous mettre « en commun. » Pierre Fourier dissimule sa joie, écoute en silence et les engage à mener dans leurs familles une vie de prière, de travail et de bonnes œuvres.

Lorsque, plusieurs mois après, elles revinrent de nouveau supplier le saint prêtre, il ajournait encore leur réunion ; mais leur permettait de paraître ensemble à la messe de minuit, revêtues d'un costume simple et tout uniforme, semblable à celui des femmes pieuses du pays lorsqu'elles vont communier. Cette nuit de Noël qui a donné naissance au Rédempteur et Sauveur de tous les hommes, allait être aussi le berceau de la Congrégation à laquelle tant d'âmes doivent leur salut éternel (25 décembre 1597).

Bien que Alix et ses compagnes demeurassent chez leurs parents, chacun interprétait leur conduite. M. Le Clerc, fatigué de ces rumeurs, envoya sa fille à Ormes chez les hospitalières de Sainte-Elisabeth, espérant qu'elle s'y ferait religieuse : le songe prophétique achevait de se réaliser. Deux nobles dames, chanoinesses de l'abbaye de Poussay, connaissaient les désirs de M^lle^ Le Clerc, et son invincible fermeté de caractère ; elles se résolurent de faire cesser l'épreuve de cette sainte fille. Après avoir disposé dans son abbaye un local séparé pour Alix et ses sœurs, M^me^ d'Apremont obtint leur retour, et se chargea « d'appuyer leur dessein, qui « regardait la gloire de Dieu et le service de la

« Sainte-Vierge, à qui elle était particulièrement « dévote. »

Les ferventes novices arrivèrent à Poussay la veille de la Fête-Dieu 1598 ; elles passèrent toute l'octave à prier dans la retraite, à méditer et à faire pénitence. Pierre Fourier, les voyant inébranlables dans la même résolution, leur donna enfin la permission d'ouvrir une école où toutes, pauvres et riches, pourraient être admises sans distinction.

Or, pendant qu'elle prenait les moyens de commencer sa grande œuvre, Alix fut ravie en extase : « Il « me sembla, « dit-elle, que « Notre-Seigneur « me regardait favorablement.... « et me montrait un petit sentier fort étroit et « tapissé de vert, le commencement duquel était « une chapelle dédiée à Notre-Dame et l'autre bout « touchait le ciel. » C'était le chemin qui devait la conduire au bienheureux terme. « Depuis,

« Elle me donna le petit Jésus entre mes bras... » (page 10).

« ajoute-t-elle, j'ai toujours eu grande dévotion de « voir fonder nos desseins sous la protection de « la Vierge Marie, et j'ai toujours grande confiance « en son assistance, demandant tout à Dieu par « elle. »

A peine ouverte, l'école se trouva remplie ; le labeur des classes, la prière, l'étude se partageaient la journée. La vie des saintes religieuses était pauvre et difficile ; d'autant que le prudent instituteur, pour s'assurer de leur persévérance, cessa une année entière de les visiter et ne répondait même pas à leurs lettres. Enfin il se rendit à Poussay, leur demanda compte de leurs pratiques religieuses, de leurs industries près des enfants et des résultats de leurs travaux. « Or sus, mes sœurs, leur dit-il, « Dieu demande de vous une grande chose... une « chose qui contient toute la sainteté.... S'il y a « maintenant des apôtres, des martyrs, des con- « fesseurs, des saintes vierges en Paradis, ils y « sont pour l'avoir pratiquée... Je vais vous dire « quelle est cette chose : Dieu veut *qu'en toutes « vos actions et entreprises, vous regardiez ce qui « est le plus parfait ; et que l'ayant connu, vous « quittiez tout pour cela... Voilà ce que Dieu de- « mande de vous... voyez si vous en avez le cou- « rage...*

« Vous êtes résolues de faire tout ce qui plaira « le plus à Dieu ; or c'est une chose plus agréa- « ble à Dieu de quitter le monde que de s'y « engager... Etant religieuses, vous lui plairez « davantage si vous sauvez les autres, il y faudra « donc tâcher..... Parce que Dieu a pour plus « agréable que l'on soit obligé à cette instruction, « en sorte qu'on ne puisse jamais la quitter..... il

« faudra trouver moyen de s'y engager irrévoca-
« blement... et enfin, attendu qu'il est plus agréable
« à Dieu d'enseigner sans aucune récompense et
« pour l'amour de lui... il faut enseigner pour rien
« pauvres et riches indifféremment. »

Après avoir longtemps prié et souvent consulté

les Pères de la Compagnie de Jésus, Pierre Fourier présente aux religieuses la règle qu'il a préparée et dont elles doivent faire un premier essai.

Cependant le P. Fleurant, religieux Récollet, préparait la réforme des Clarisses et voulait leur adjoindre les pieuses filles du curé de Mattaincourt. L'humble Fourier les « pressa fort d'accepter, parce

« Un ange récite le bréviaire avec elles... » (page 12).

« que, dit la relation de la Mère Alix, on disait que « c'était la volonté de Dieu et nos desseins une « tentation. Nous ne pouvions néanmoins avoir « cette pensée... Un soir je fus transportée en « esprit dans une maison où il y avait un vaste « cloître... nos sœurs étaient assises en un coin... « et moi tenant un rateau avec lequel on amasse « le foin dans les près, je m'en allais recueillant « toutes les petites pailles qui étaient parmi ce « cloître... Les Pères de la Compagnie de Jésus « qui étaient là semblaient mépriser ce que je fai- « sais, sinon un d'entre eux qui... avait autorité sur « les autres, lequel me regardait amiablement, me « faisant signe de persévérer en mon exercice. « Etant revenue à moi, je compris que c'était saint « Ignace qui m'avait encouragée à l'instruction « des petites filles, de quoi l'on fait peu d'estime « comme des petites pailles. »

De plus en plus résolue à ne pas abandonner son œuvre, Alix répétait sans cesse sa noble devise : *L'objet de ma vocation est le zèle de l'instruction ;* elle et ses sœurs en écrivirent de nouveau au Bienheureux Père qui envoya leurs lettres « telles qu'elles « lui avaient été données au P. Fleurant, sans y « rien ajouter. »

La Très Sainte Vierge s'était chargée encore une fois de soutenir sa Congrégation naissante. « Me « voyant pressée de tous côtés, dit Alix, je me « tournai vers Notre Seigneur et sa sainte Mère... « Tout à coup je fus extraite de mes sens et je vis « *la Vierge Marie en la forme d'une de nos sœurs ;* « *elle me donna le petit Jésus entre mes bras ;* et « il me fut dit que je persévérasse en ma vocation... « et qu'il serait mon espérance. »

Cette délicieuse vision se renouvellera le 2 février ; ce jour-là, « Notre-Dame se présenta à moi tenant « son petit fils, lequel elle me donna en disant : *Je « te le donne, afin que tu le fasses croître jusqu'à « ce qu'il soit grand.* Ceci s'entend que je procu- « rasse sa gloire. » Ainsi la Très Sainte Vierge fait comprendre à sa fille et fidèle servante, qu'elle agrée les efforts de la Congrégation, pour former dans les âmes des enfants la ressemblance parfaite avec le divin Modèle.

« J'ai aussi « été portée, « continue la « relation, au « petit mé- « nage de la « Vierge avec le petit Jésus, où je me consolai « beaucoup de les voir... et depuis que je connus « le vrai bien, j'ai toujours eu un grand désir de « mourir... mais mon Seigneur m'en reprenait en « disant : « Quand je suis avec toi, il te doit « suffire. »

L'année d'épreuve passée à Poussay ne fut pas stérile ; les saintes filles « se donnaient tous les

Les enfants se groupent autour de la bonne Mère Alix (page 14).

« soins du monde pour apprendre les choses qu'elles « ignoraient et qui leur étaient nécessaires ; mais « tout n'allait pas sans difficulté ; » surtout elles ne pouvaient comprendre la façon de réciter le Bréviaire. « Un jour que Mme de Fresnel leur « en donnait une leçon dans le jardin, un jeune « homme d'une beauté radieuse s'approcha, se « mit à expliquer, à réciter le bréviaire avec « elles ; à mesure qu'il parlait, toutes difficultés « s'évanouissaient ; lorsqu'il disparut, elles avaient « à remercier Dieu d'avoir envoyé son ange pour « aplanir la voie devant elles. »

Lorsque les religieuses durent revenir à Mattaincourt, Mme d'Apremont résolut d'y acheter une maison plus grande ; les habitants ayant refusé, la bienfaitrice les établit alors à Saint-Mihiel, « *premier domicile assuré de la Congrégation.* » La Mère Gante en fut supérieure ; les nouvelles recrues demeurèrent à Mattaincourt sous la conduite d'Isabelle de Louvroir. Les enfants de Saint-Mihiel accoururent en grand nombre, aussitôt que l'école fut ouverte ; la vie pauvre et laborieuse des filles de Notre-Dame leur amenait aussi chaque jour de pieuses compagnes. Alix cependant devait expérimenter toutes les angoisses de la tentation ; « son « esprit plongé dans l'obscurité et de grandes ténè- « bres, fut affligé de doutes qui lui causaient une « extrême désolation ; » elle, néanmoins, « prolon- « geant sa prière », demeura toujours victorieuse, dans une lutte qui, pendant toute sa vie, lui laissa peu d'intervalles de repos.

Le duc Charles III connut bientôt les progrès merveilleux de l'ordre naissant, et désira une école dans sa ville de Nancy ; Alix s'alarma grandement

d'un tel projet ; mais il lui « fut dit qu'elle y « allât et que c'était la « volonté de Dieu. » Malgré la haute protection du souverain, les religieuses voulurent commencer « petitement et « sans bruit... En tout temps, la sainte Mère prit « grand plaisir à voir les maisons de la Congréga- « tion fondées sur une extrême pauvreté, assurant « ses sœurs que la Providence divine pourvoirait à « leurs nécessités. »

Dès les premiers jours, les classes furent remplies ; Alix avait gagné la confiance des familles ; les enfants accouraient à elle avec joie, l'accueillaient avec les naïfs transports de cet âge ; « elle

La Mère Alix panse les plaies des pauvres malades (page 14).

« prenait grand souci du progrès des petites éco-
« lières ; et se réservait l'enseignement du caté-
« chisme, avec le soin des plus pauvres et des
« moins capables. » Se trouvait-il quelque maî-
tresse surchargée de travail, Alix lui ordonnait le repos et prenait sa place ; les enfants ne pouvaient alors contenir leur joie et se groupaient autour de la bonne Mère ; elle, cependant, par mille industries, savait utiliser le besoin d'activité, la mobilité même de ses petits auditeurs. Le cardinal de Lorraine, ayant jugé par lui-même des fruits que l'on pouvait attendre du nouvel institut, l'approuva par une bulle et comme légat du Saint-Siège, sous le titre de *Congrégation de Notre-Dame*. Cette bulle datée du 8 décembre 1603 remplit d'allégresse le cœur des religieuses qui avaient une grande dévotion à la Conception immaculée de la Très Sainte Vierge.

La fondation d'un monastère à Pont-à-Mousson, puis à Saint-Nicolas ; l'extension de la Communauté à Nancy, remplirent les années suivantes.

Autour de cette nouvelle maison du cloître Notre-Dame, se groupaient de misérables huttes occupées par des pauvres honteux et délaissés, ou affligés de maladies repoussantes. Alix, accompagnée d'une pieuse dame, s'empressait à les visiter, à les servir, faisait leurs lits, pansait leurs plaies, détruisait par des mois entiers de soins assidus la teigne dont les enfants étaient dévorés ; surtout, elle ranimait dans les âmes la foi au bonheur éternel, rappelant aux déshérités de la terre la part que Dieu leur réserve au Paradis, et la brièveté de la souffrance comparée aux joies immortelles.

Non contente de consoler les pauvres, elle veut partager leurs humiliations, en ressentir toute l'amer-

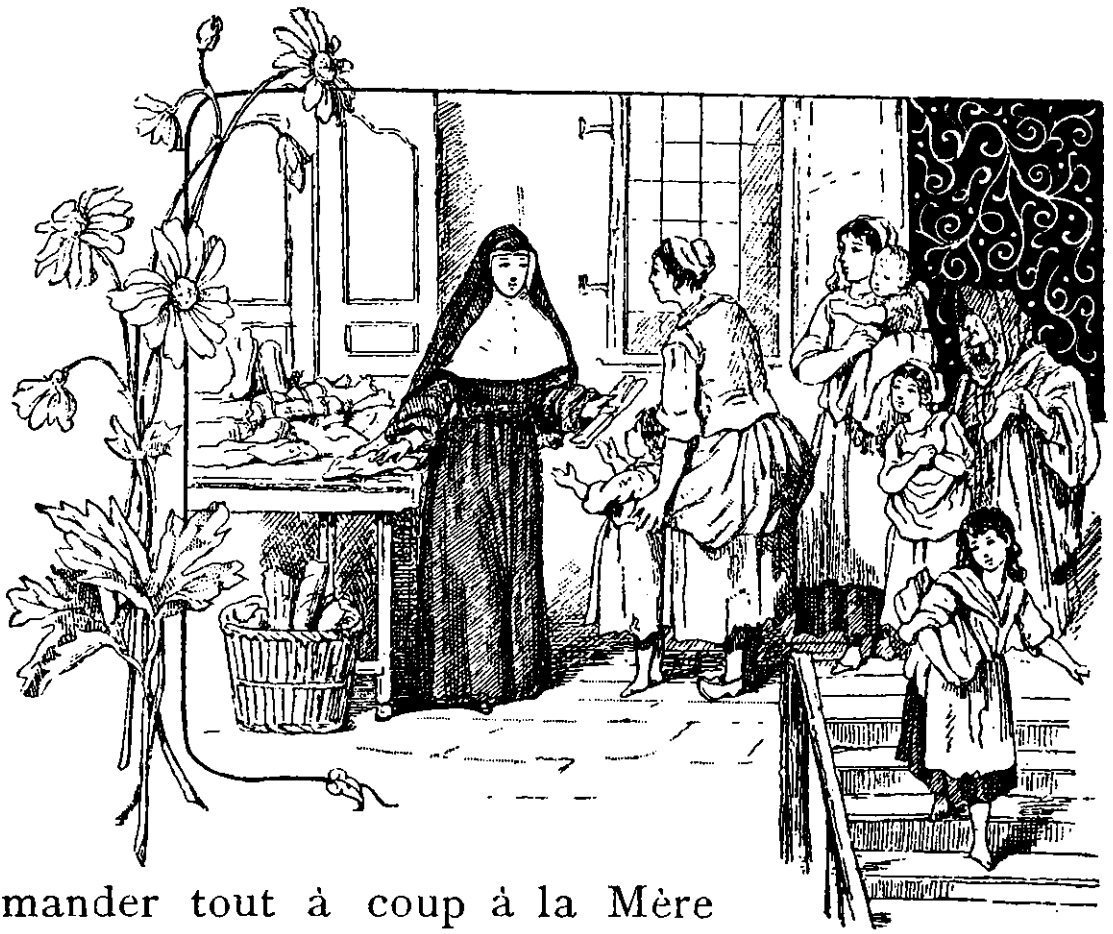
tume ; en vain la nature réclame et se révolte ; la Mère Alix comprend, à l'appréhension qu'elle éprouve, la nécessité de se vaincre ; prenant alors son Bréviaire, elle descend dans la rue, se mêle à la foule des mendiants et sollicite avec eux l'assistance des riches. Un de ses proches parents, conseiller du duc de Lorraine, confus de la rencontrer en cette compagnie à la porte du cimetière, la tirant à part, lui dit : « Ma cousine, vous avez grand tort de ne pas me « dire vos besoins... j'aurais donné ordre d'y pour- « voir. » Alix, se réjouissant de la méprise, le remercie avec grâce.

La Mère Alix mendie avec les pauvres.

Ni ces actes héroïques d'humilité, ni les austérités effrayantes qu'elle pratiquait, ne parvenaient à éloigner de la sainte Mère les tentatives de l'ennemi, pour la réduire au désespoir ; elle résolut alors d'aller à Mattaincourt se reposer quelques mois ; l'épreuve l'y suivait, afin de rendre plus sensible une fois encore la toute-puissance de Marie.

« Après avoir souffert pendant deux ans, écrit la « Mère Alix, voici la fin de cette tentation. Un jour « de la Nativité de Notre-Dame, entendant les « Vêpres, pendant que l'on chantait l'*Ave maris « stella*, j'élevai mon âme et mon espérance vers « la Très Sainte Vierge, la suppliant humblement « qu'elle m'obtint de son Fils que je ne l'offensasse « jamais... et comme on en vint au verset *Virgo « singularis*, je fus ravie hors de moi-même, et vis « un diable tout effrayé qui en appelait trois autres « à son secours... mais ils furent tous chassés par « la puissance de Marie, et depuis je me trouvai « entièrement délivrée. »

Cette longue lutte, et cette grâce insigne, furent suivies de nouveaux combats. Alix était soumise à une supérieure, bonne religieuse du reste, mais « la « moins aimable et la plus rude qu'on pût voir. » Bien que la vénérable fondatrice se montrât la plus docile à lui obéir, elle avait sans cesse l'occasion d'accroître ses mérites ; acceptant volontiers les refus, les contradictions et les paroles fâcheuses, elle donnait à toutes, dans les souffrances de la vie commune, cette grande leçon de l'exemple qui fortifie les cœurs, éloigne les répugnances et adoucit tant de difficultés. Le Bienheureux Père se plaisait lui-même à exercer son obéissance ; c'est ainsi que l'ayant envoyée assister sa mère mourante, il fit



mander tout à coup à la Mère Alix d'aller promptement parer l'église. L'humble religieuse, sans témoigner aucune émotion, laissait à l'instant la chère malade ; mais elle avouait ensuite « que jamais elle n'avait « eu à se faire pareille violence. »

Dieu la récompensa aussitôt, en lui donnant la charge de pourvoir aux besoins des pauvres. Cet emploi lui permit de déployer l'ardeur de son zèle et toutes les industries de sa charité. Elle préparait elle-même les potages, choisissait les portions des vieillards et des convalescents ; distribuait le linge qu'elle prêtait chaque semaine et échangeait ensuite pour du linge bien blanchi, ainsi que les couvertures, veillant du reste que les médicaments ne

La Mère Alix distribue le linge qu'elle prêtait chaque semaine.

fissent pas défaut et que les provisions fussent abondantes ; elle ne cédait à aucune l'honneur de servir les pauvres, avec tout l'amour et le respect dûs à la personne de Notre-Seigneur qu'ils représentent.

Profitant de l'influence que lui donnait sa charité, elle reprenait les parents des moindres négligences. A une pauvre mère, découragée du délabrement des habits, elle disait : « Vous êtes une bonne ou-« vrière ; voilà de l'étoffe, mais je veux voir vos « enfants mieux soignés... Ce n'est pas l'eau qui « manque, prenez ces serviettes et que désormais « votre fille soit la plus propre de la classe. » Elle indiquait la bonne tenue du ménage, faisait comprendre que, pour retenir l'ouvrier qui rentre exténué de travail, il faut joindre à une exquise propreté dans la maison l'aménité du caractère ; faire en sorte que, fier de la bonne mine des enfants et du joyeux accueil qui l'attend, le père oublie les dangereux plaisirs du cabaret, etc.

La fondation de Saint-Nicolas, celle de Verdun, puis le séjour d'Alix à Nancy et de nouveau à Mattaincourt ; enfin, et surtout, les démarches tendant à faire passer la nouvelle religion sous la règle de Saint Benoît, auraient accablé de soucis une âme moins forte que la sienne. De plus, les instances commencées à Rome pour obtenir l'approbation de l'Institut n'avançaient pas ; l'œuvre néanmoins s'étendait toujours.

Châlons, la première ville de France qui réclamât une fondation (on sait que le duché de Lorraine était indépendant), ouvrit ses portes à quatre religieuses venues de Verdun pendant l'hiver de 1613, « un des plus rigoureux que, de mémoire d'homme,

« on eût vu « dans cette « région. » Le coche devait mettre près de trois jours à franchir les vingt lieues qui séparent les deux villes ; la neige obstruait le chemin ; le froid était si vif que les voyageuses furent extrêmement incommodées. Enfin dans les vastes plaines qui précèdent Châlons, Alix aperçoit et reconnaît cette ville, « la même que le Seigneur « lui a montrée en songe il y a trois ans. » Quelques lieues encore et le but est atteint ; c'est alors que la bonne Mère remarque sur le bord de la route un homme couché dans la neige et privé de mouvement ; il se mourait, transi de froid. Aussitôt Alix

La Mère Alix descend de voiture pour secourir un homme couché dans la neige.

descend, verse du vin dans la bouche de cet infortuné, le fait transporter dans le coche où les religieuses l'enveloppent dans la peau de loup, unique préservatif contre le froid qu'elles eussent à leur disposition, et ne lui permettent de descendre qu'aux premières maisons de la ville. Cet inconnu était un bourgeois honorable de Châlons ; il devance le coche, l'attend au passage et contraint à son tour les charitables religieuses à recevoir chez lui une reconnaissante hospitalité.

La fondation se fit promptement et la Mère Alix, ayant vu ses sœurs accueillies partout avec empressement, reprit la route de Verdun. Le voyage fut encore plus pénible au retour ; le premier jour on s'égara en rase campagne, car le chemin était couvert de neige ; on craignait d'avancer, tout à coup un jeune enfant se présente, les conduit quelque temps ; et les quitte, après avoir indiqué un hameau où elles devraient passer la nuit.

« Dès l'entrée du village, la Mère Angélique « Milly, à cause des infirmités de la Mère Alix, re- « commanda de chercher le meilleur logis ;... mais « quand elles voulurent descendre, elle s'avança « pour regarder la maison et vit à la lueur d'une « méchante lampe, que l'on tirait bien en hâte quel- « ques vaches et veaux de la chambre qu'on prépa- « rait pour elles, n'y en ayant point de meilleure « dans le logis. « Ne descendons point ici, » dit « la Mère Angélique... Mais la Mère Alix se prit à « rire, disant : « Ma fille, il y faut descendre volon- « tiers,... afin d'accompagner le petit Jésus dans « l'étable... Quand nous aurions le choix de mieux, « il s'en faudrait passer pour l'amour de Lui. » « On apporta un méchant lit ; Alix voulut que la

« novice l'occupât, se réservant de dormir sur les « bottes de chanvre amassées dans un coin... Vers « trois heures du matin, la maîtresse du logis de-

« vint subitement fort malade ;... la sœur qui avait « grande créance en la vertu de sa Mère et beau- « coup de pitié de la pauvre femme, la pria de

La Mère Alix descendue dans un pauvre logis instruit son hôtesse.

« l'aller voir et de lui dire un mot de consolation, « ce qu'Alix fit volontiers, quoiqu'elle fût si faible « qu'elle ne se pouvait presque soutenir... Elle s'in- « forma s'il y avait longtemps que la malade n'avait « été à confesse, l'instruisit avec grande douceur, « lui fit demander pardon à Dieu. La Mère ensuite « se mit à genoux et fit quelques prières pour cette « pauvre femme, qui demeura depuis fort en repos. »

L'extension rapide de la Congrégation de Notre-Dame nécessitait de lui donner une forme définitive. La Règle de 1598 ne suffisait pas ; Pierre Fourier se mit à l'œuvre ; il conféra souvent avec la Mère Alix et ses compagnes qu'il convoqua à Nancy pour en délibérer. Les démarches en cour de Rome pour obtenir l'érection de l'Institut en *Ordre religieux* réussirent en partie : le Pape Paul V accorda, le 1^er^ février 1615, un premier bref, dans lequel néanmoins il n'était pas fait mention de l'instruction des *externes*, si ce n'est pour le seul monastère de Nancy. C'était la vocation précise des religieuses, le but principal du saint fondateur, but duquel il disait « qu'il fallait sacrifier le reste plutôt que de « renoncer à l'instruction gratuite des externes, à « cause des fruits merveilleux qu'on en voyait ré- « sulter partout, et dont les pauvres aussi bien que « les riches avaient moyen de profiter. » Les négociations ne furent donc pas interrompues, et le Bienheureux envoya deux Pères Chanoines solliciter du Saint-Siège une bulle définitive.

Cependant il préparait avec soin les instruments dont Dieu voulait se servir pour cette grande œuvre.

La Mère Alix et deux religieuses furent envoyées à Paris chez les Ursulines dont M^me^ de Sainte-Beuve avait fondé dans cette ville, en 1604, le premier

monastère tout à fait régulier. Les religieuses de Notre-Dame furent reçues avec toute la charité et les égards imaginables ; elles demeurèrent plusieurs mois dans le cloître, prenant part à tous les exercices, assidues au saint office, étudiant à fond les méthodes les plus propres à l'enseignement, et trouvant dans cette fervente Communauté « l'idéal « de la vie régulière, telle qu'elles l'avaient conçue. »

« Les exemples des saintes Ursulines me pres- « saient, dit Alix, de savoir ce que je pourrais faire « de plus agréable à Notre-Seigneur et je le priais « à ce sujet ; il me fut dit : *qu'extérieurement et in- « térieurement je cherchasse si toutes mes actions*

Les chevaux du coche refusent d'avancer (page 24).

« *étaient toujours pour l'amour de Dieu purement.* »

Les Ursulines, fort édifiées aussi, désiraient unir les deux ordres pour n'en former qu'un seul. Mme de Sainte-Beuve en fit la proposition aux religieuses. L'humble Mère Alix s'en ouvrit au cardinal de Bérule qui unit ses prières aux siennes pour connaître la volonté de Dieu et répondit après quelques jours : « Dieu ne demande pas cette union et il n'y faut « pas penser. » La docilité admirable avec laquelle la Mère Alix suivait en tout la conduite de Dieu lui valait d'ineffables attentions de sa maternelle Providence.

En se rendant à Paris, par le coche, elles avaient eu à subir la société de plusieurs compagnons incivils et incommodes. Dans le but de contrarier les saintes filles, ils exigèrent un jour de Dimanche que la voiture partît de grand matin, se disant très pressés d'arriver à Paris. Dieu permit qu'à une demi-lieue de Montmirail, où l'on devait s'arrêter pour dîner, le coche traversât un village au moment de la messe. La Mère Alix résolut de descendre, malgré les railleries des voyageurs qui refusaient d'attendre ; elle et ses compagnes assistèrent tranquillement à la grand'messe qui fut longue. En sortant de l'église, quelle ne fut pas leur surprise, en voyant le coche brusquement arrêté en pays plat, sans que les chevaux aient voulu avancer d'un pas, depuis plus de trois heures.

Au retour de Paris, les saintes religieuses de Notre-Dame résolurent enfin de profiter de la bulle de Paul V qui permettait aux membres du nouvel Institut d'émettre les vœux de religion. La profession solennelle eut lieu à Nancy le 2 décembre 1618. On y procéda à la première élection canonique d'une

supérieure. La Mère Alix, première religieuse de la Congrégation par sa vocation, en fut par élection la première supérieure. Le seul privilège qu'elle réclama fut celui de la pauvreté.

Entre toutes les cellules, la plus incommode devra être la sienne : « un misérable « lit, une table « et un petit « banc de bois, « un bénitier de « terre, compo- « seront l'ameu- « blement. » Elle s'agenouille aux pieds d'un Crucifix, autour duquel sont appendues quelques images en papier, avec cette sentence : *Le rien, l'ignorance, le péché.* Puis elle se relève, pleine de courage et de force, mais aussi pleine de prudence et de douceur, pour acquérir l'expérience pratique de tous les détails d'une vie si parfaite et si nouvelle, avant de l'imposer aux autres.

La devise des premiers chrétiens : « *Cor unum, et anima una*, un seul cœur et une seule âme, » fut dès lors, et demeure, celle des religieuses de Notre-Dame.

La Mère Alix guérit une de ses sœurs (page 26).

« *Suivre Notre-Seigneur, tout au plus près qu'il leur sera possible,* » tel est en quelques mots le sublime programme que le saint fondateur livre à la générosité de leur amour.

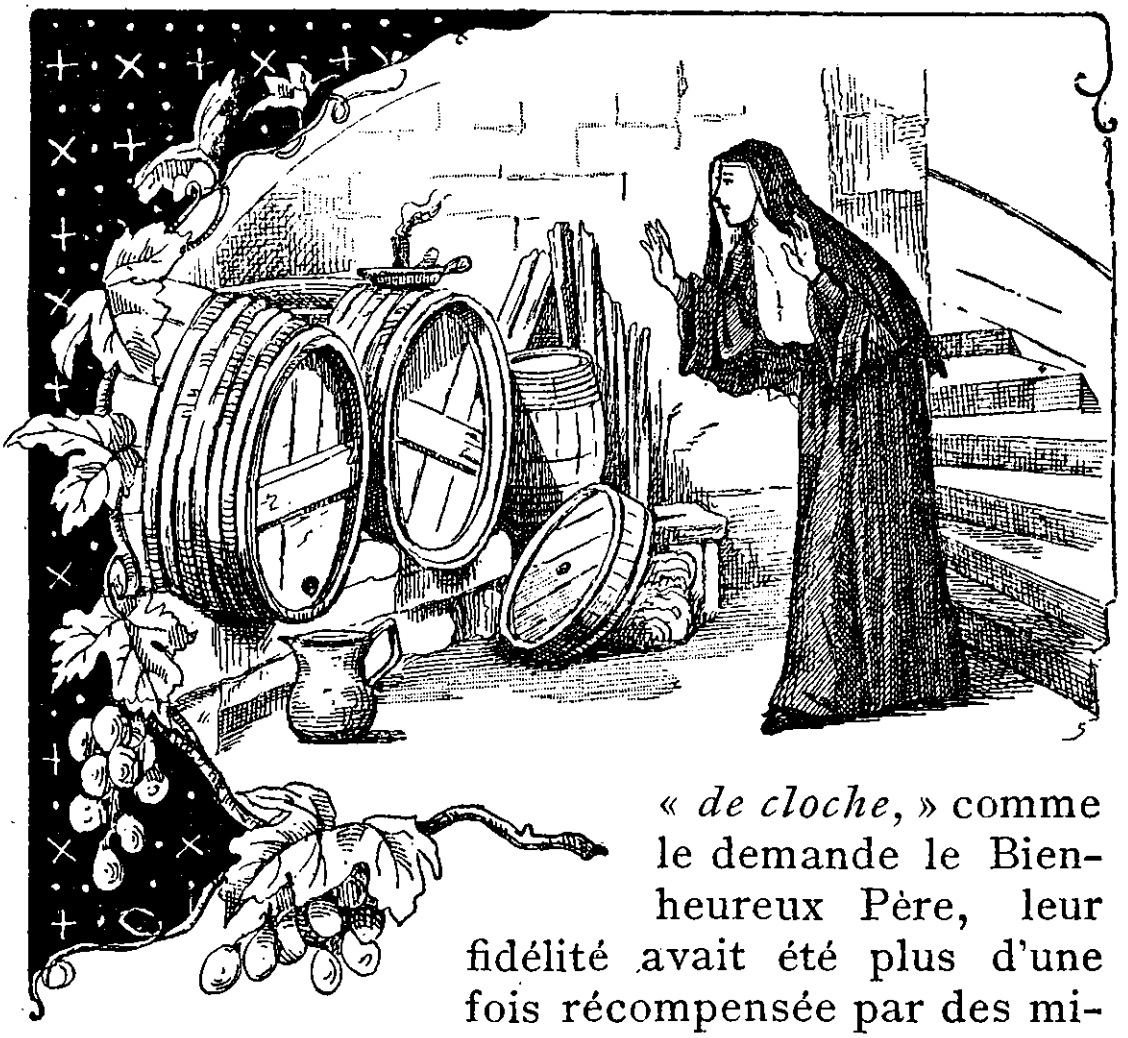
« *Etes-vous résolues de faire tout le bien que vous pourrez ?* » tel est le résumé des questions posées aux postulantes qui demandent le saint habit.

« *Ne jamais consentir à ce que l'instruction des jeunes filles soit délaissée,* » tel est le quatrième vœu qui donne au nouvel ordre un but éminemment apostolique.

« *Prendre tous les moyens de rendre de jour à autre l'ouvrage plus parfait,* » tel est le vaste champ ouvert à l'ambition sainte, au zèle infatigable des religieuses qui « *pour l'amour de Dieu* « *ont quitté père, mère, frères et sœurs, et toutes* « *autres choses de leur appartenance... et n'ont* « *plus à elles un seul instant ou minute de temps.* »

« Agissant envers ses sœurs comme une mère aimable et douce », la Mère Alix ne voyait dans chacune que le beau côté ; les besoins et les souffrances de toutes étaient les premiers objets de sa sollicitude. Elle guérissait parfois avec un ordre de l'obéissance ; en d'autres occasions elle cachait la puissance de sa prière sous l'efficacité d'un remède innocent ; c'est ainsi qu'une sœur, retenue au lit depuis trois mois, voit la bonne Mère appliquer sur le bras malade des feuilles de violette en disant : « *Il faut que ce remède vous guérisse ; nous verrons si vous êtes obéissante.* »

Elles l'étaient en effet, les ferventes compagnes de la Mère Alix : « *Laissant le point d'un petit i* « *inachevé si elles écrivaient lorsqu'elles s'enten-* « *daient appeler par la Supérieure ou par un signal*



« *de cloche,* » comme le demande le Bienheureux Père, leur fidélité avait été plus d'une fois récompensée par des miracles. Les provisions les plus nécessaires arrivaient tout à coup au moment du repas ; elles étaient préservées de la corruption et des insectes ; l'argent pour payer le pain, les légumes, et même les cierges, n'avait pas manqué aux besoins des officières, que la prière de la Mère Alix encourageait et soutenait.

« Un jour, dit la procureuse, j'étais à la cave « tirant du vin pour le dîner ; une sœur arrive : « Ma sœur, me dit-elle, quittez tout ; notre Mère « Supérieure vous demande pour une chose très « pressée. » La hâte que j'eus d'obéir me fit laisser

« Mon vaisseau était rempli, et le vin s'était arrêté... » (page 28).

« mon vaisseau sous le tonneau, oubliant de re-
« mettre la broche... En retournant à mon office, je
« m'aperçus que je tenais la broche ; je courus,
« croyant qu'il y avait quantité de vin perdu ; en
« arrivant, je me jetai à genoux pour remercier
« Notre-Seigneur, car mon vaisseau était rempli,
« et le vin s'était arrêté, sans qu'il y eût une seule
« goutte d'épanchée. »

Le zèle de la Mère Alix débordait au dehors ; aux pauvres, aux délaissés, aux prisonniers même appartenait toujours la première part de ses libéralités. « Elle les envoyait visiter et consoler. Elle
« honorait en eux les humiliations que Notre-Sei-
« gneur a portées pour nos péchés ; et, afin de les
« obliger à aimer Dieu davantage en reconnaissant
« sa Providence, c'était sa dévotion aux bons jours
« de fête de leur envoyer des provisions de pain,
« de vin, de chair et de confitures lorsqu'elle les
« savait malades. » Cet attrait mystérieux lui avait valu une céleste apparition.

La Mère Alix se rendait de Pont-à-Mousson à Nancy pour visiter les maisons de l'ordre, accompagnée de la pieuse dame Claude de Condé. Elles étaient descendues quelques instants, pour se reposer en cheminant à pied, lorsque soudain un lépreux se présente, demandant l'aumône. A la vue de cet infortuné, la Mère Alix est saisie de joie ; un saint transport lui montre Notre-Seigneur qui pour notre amour a voulu devenir « *semblable à un lépreux, frappé de Dieu et humilié.* » Se mettant à genoux, elle baise la main du malade et lui donne une aumône abondante ; M^me^ de Condé, immobile d'admiration, veut regarder le lépreux... il avait disparu !

De nombreux visiteurs attirés par le renom de sa sainteté consultaient la Mère Alix dont les paroles et les conseils étaient parfois prophétiques. Elle connut ainsi Elisabeth de Ranfaing, cette pieuse et héroïque veuve qui, sous le nom d'*Elisabeth de la Croix*, devait fonder l'ordre de *Notre-Dame du Refuge*. La Mère Alix élevait ses trois filles, et concevait l'espoir de compter la mère au nombre des religieuses de Notre-Dame ; mais Dieu lui

La Mère Alix se met à genoux et baise la main du lépreux.

montra l'avenir de l'Institut d'Elisabeth, et ce qu'elle vit lui parut si grand qu'elle dit à ses religieuses : « Ah ! mes sœurs, que faisons-nous en comparaison « des merveilles qu'il a plu à Dieu de me faire « voir !... Mission céleste que celle d'arracher les « âmes aux griffes du serpent infernal, pour en « faire les temples du Saint-Esprit ! »

Mattaincourt, Saint-Mihiel, Pont-à-Mousson, Verdun, Châlons étaient fondés ; de Nancy, la Mère Alix envoyait des religieuses à Mirecourt, Epinal, Dieuze, puis à Soissons. L'entrée des sœurs dans cette ville fut la dernière joie en ce monde de la sainte Mère. Dieu ne permit pas qu'elle vécût assez pour connaître la solennelle approbation de l'ordre.

Quelle eût été sa joie si elle avait lu la magnifique bulle d'Urbain VIII. Datée du 8 août 1628, elle proclame dans les termes les plus bienveillants « que l'instruction des jeunes filles n'avait pas « encore été entreprise comme elle devait l'être... « constate que les religieuses récemment établies « ont réussi de manière à s'attirer les applaudisse- « ments des prélats, des princes et des peuples... « Enfin elle élève le nouvel institut au rang d'un « *Ordre régulier ;* et donne aux religieuses le titre « de *Chanoinesses régulières de Saint-Augustin,* « *de la Congrégation de Notre-Dame.* »

La Mère Alix avait été atteinte d'une maladie grave deux ans avant sa mort ; la Très Sainte Vierge, lui donnant à baiser les pieds de l'Enfant Jésus, lui avait rendu quelques jours de vie, mais ne l'avait pas guérie ; une grande faiblesse, une fièvre ardente, de larges plaies ne laissaient aucun espoir de prolonger une existence si précieuse ; les

derniers mois, la Mère Alix ne quitta guère le lit ; son estomac refusait jusqu'aux remèdes; elle les demandait néanmoins, disant : « S'ils ne sont pas favorables au corps, « ils le seront à l'âme, et il faut obéir jusqu'au « bout. »

Depuis longtemps, l'humble fondatrice sollicitait d'être remplacée dans la charge de Supérieure; cette fois, il fallut céder à ses instances ; la Mère Angélique Milly qui ne l'avait jamais quittée, réunit tous les suffrages, comme étant la plus fidèle imitatrice de la sainte Mère et la plus propre à maintenir son esprit.

Le Bienheureux Père vint à Nancy consoler et

Mort de la Mère Alix.

administrer sa chère fille, puis « retourna incontinent à sa paroisse pour les fêtes de Noël. » Mgr l'Evêque de Toul visitait souvent la malade, la Duchesse de Lorraine et ses filles sollicitaient la faveur de passer quelques heures auprès d'elle ; elles servaient la pieuse mourante, lui présentaient à boire et se recommandaient à ses prières. Après sa mort, elles réclamèrent son chapelet et son gobelet qu'elles firent enchâsser précieusement.

La réputation de sainteté qui entourait le nom de la Mère Alix fut cause de l'extrême douleur occasionnée par la nouvelle de sa mort ; on se disputait les objets qui lui avaient appartenu ; on l'invoquait avec confiance, et on obtint des guérisons notables, avouées miraculeuses par les médecins. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage ; de suaves parfums s'en exhalaient pendant plusieurs années ; la tourmente révolutionnaire ayant détruit le monastère, le saint corps n'a pu être encore retrouvé, malgré les recherches qui se poursuivent.

De nos jours, de nouveaux prodiges ont fait reprendre la cause de béatification de la servante de Dieu. Puisse-t-elle arriver au terme, donner une protectrice de plus à la jeunesse, menacée dans sa foi ; et obtenir de la miséricorde divine la régénération sociale de la France, *par l'instruction chrétienne des enfants.*

Imprimatur :

Amiens, 16 Avril 1892.

LE ROY, Vic. cap.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*
à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la Bse Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA

© 2020 *canadienfrancais.org*